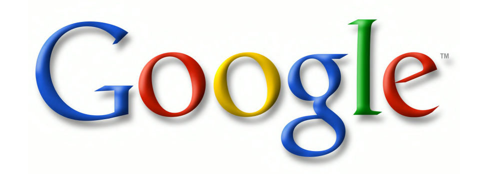
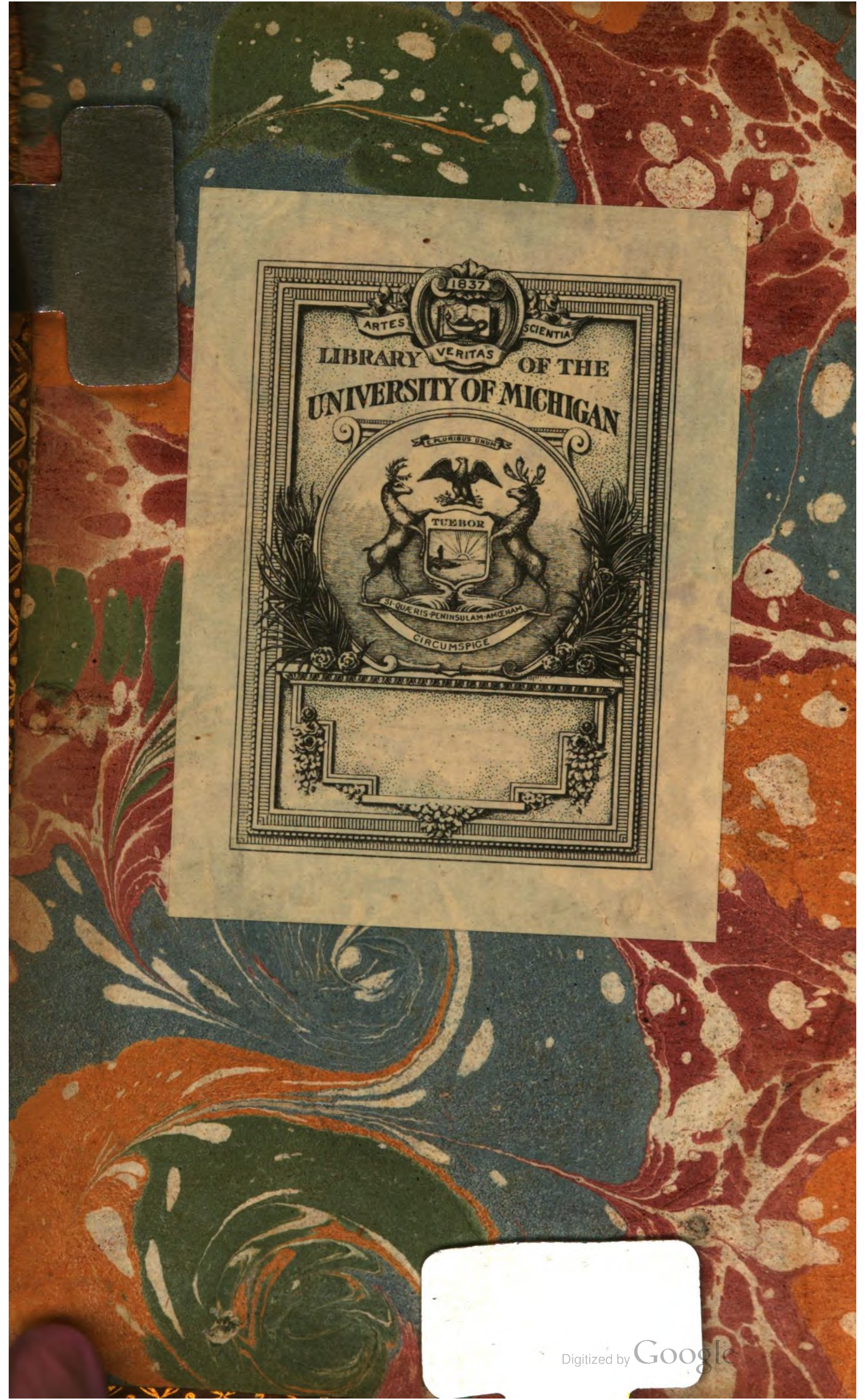




OEuvres choisies de l'Abbé Prévost, avec figures

Prévost


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
Digitized by Google



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Antoine François

AVEC FIGURES.

TOME SEIZIÈME.

HISTOIRE
DE
GUILLAUME
LE CONQUÉRANT,
DUC DE NORMANDIE
ET ROI D'ANGLETERRE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

Un écrivain consulte peu ses intérêts lorsqu'il choisit, pour matière de son travail, l'histoire d'un tems obscur. S'il en a plus d'honneur à espérer de ses recherches, il doit avoir peu redouté la fatigue & les autres difficultés d'une carrière où il ne peut marcher que le flambeau à la main; & où le secours même qu'il tire de cette foible lumière ne suffisant pas toujours pour lui faire percer l'épaisseur des ténèbres, il fait peu de pas sans avoir besoin de s'aider d'une infinité d'autres secours. Quoique la critique en fournisse un grand nombre, la plupart sont si vagues & si incertains, qu'il n'en faut pas espérer beaucoup d'utilité contre certains obstacles; sans compter la peine qu'il en coûte à les employer. J'ai senti toutes ces craintes en formant le projet de l'ouvrage que je donne au public; mais diverses raisons me les ont fait surmonter.

En jetant une vue générale sur le

dixième & le onzième siècle, auxquels on attribue tant d'obscurité, j'ai reconnu que cette plainte ne convient à chaque nation que lorsqu'elle se borne à ses propres écrivains; il est vrai que non-seulement le nombre en est fort petit dans cet intervalle, mais qu'il n'est guère composé que de gens d'église, ensévelis presque tous dans les préjugés de leur profession, ou dans des ténèbres encore plus impénétrables, qui sont celles de la grossiéreté & de l'ignorance. Tous les faits qu'ils ont entrepris de rapporter, ayant pris entre leurs mains la teinture de leurs dispositions, il paroît presque impossible aujourd'hui de démêler la vérité dans leurs écrits, parce qu'au milieu d'une foule d'erreurs & de contradictions, on ne sait presque jamais quel fond l'on doit faire sur de tels témoignages. Mais j'ai remarqué d'un autre côté, qu'il y a un fil à trouver dans ce labyrinthe : & voici par quelle voie je me suis flatté de l'avoir découvert. Chaque nation, comme j'ai dit, a peu d'écri-

vains dans les deux ſiècles barbares où je me ſuis efforcé de pénétrer, & ce petit nombre eſt mépriſable par l'ignorance, ou ſuſpect par les préjugés ; mais toutes les nations en ayant eu quelques-uns, la totalité en donne une multitude ; & quoiqu'ils ſoient preſque tous d'une fidélité fort douteuſe, les raiſons qui doivent faire recevoir leur témoignage avec défiance, ne ſont pas toujours de la même nature. Or cette différence, & ſouvent l'oppoſition même de leurs caractères & de leurs motifs, devient comme une règle ſur laquelle on peut, ſi j'oſe parler ainſi, les meſurer l'un à l'autre, & chercher la vérité dans les détours même que la partialité ou l'ignorance leur ont fait prendre pour s'en écarter ; à peu-près comme l'on écoute toutes ſortes de témoins dans les tribunaux de juſtice, pour juger enſuite de la force de leurs diſpoſitions, par les lumières qu'elles ſe prêtent mutuellement, ſans exiger même qu'ils découvrent le ſecret de leurs motifs, que l'office des juges eſt

d'approfondir pour la comparaiſon des circonſtances & des témoignages.

La difficulté n'eſt donc qu'à recueillir tous les témoins hiſtoriques des différentes nations, & qu'à ſe mettre en état de les entendre. Je me ſuis ouvert ces deux voies, avec plus de facilité qu'un autre, par les relations que je me ſuis établies depuis long-tems dans différens pays, & par la connoiſſance que j'ai de pluſieurs langues. Ainſi, environné de tous les ſecours, à la faveur deſquels je pouvois commencer mon entrepriſe, je n'ai point eu d'autre embarras que celui d'un juge, qui écoute ou qui lit un grand nombre de dépoſitions, pour en tirer la vérité par la règle que j'ai fait obſerver.

L'hiſtoire d'Angleterre & de Normandie dans le dixième & le onzième ſiècle, a des rapports ſi étendus à celle des autres états de l'Europe, qu'indépendamment de l'utilité dont celle-ci peut être pour l'éclaircir, elle y entre quelquefois néceſſairement par des événe-

mens communs à l'un & à l'autre. L'Italie étoit remplie de normands & d'anglois, qui avoient commencé à s'y former des établissemens avant le règne de Guillaume. L'Allemagne & la Flandre, soit par des mariages ou par d'autres raisons d'intérêt, avoient des affaires continuelles à démêler avec la Normandie. Le Danemarck, la Suède & la Norwège même, depuis que Canut le grand en avoit fait la conquête, étoient sans cesse en guerre ou en négociations avec l'Angleterre. L'Espagne eut plus d'une fois l'occasion de connoître Guillaume par la terreur de ses armes, & plus particuliérement encore par le mariage d'un de ses rois avec la princesse Adèle. L'Ecosse & l'Irlande laissèrent passer peu d'années sans troubler les normands dans la possession de l'Angleterre. Enfin, l'on concevra sans peine que la France, inquiète de la grandeur & de la puissance d'un de ses vassaux, chercha toujours à lui susciter des obstacles, & que, soit par l'adresse ou par la force,

elle causa sans cesse ou des alarmes ou de véritables périls au plus redoutable de ses voisins. Ainsi l'histoire de tous ces états se trouve tellement mêlée avec celle que j'écris, qu'il seroit impossible de traiter celle-ci sans la connoissance de toutes les autres. Or, j'ai fait dans d'autres ouvrages une réflexion que je crois avoir rendue sensible : c'est qu'il n'y a qu'une extrême témérité qui ait pu faire entreprendre à quelques écrivains françois, de parler des affaires étrangères, sans s'être familiarisés avec la langue du pays dont ils ont voulu donner l'histoire. Jugeons-en par quelques ridicules essais que divers étrangers ont publiés sur la nôtre. Je ne connois que d'Avila & Bentivoglio qui se soient fait quelque réputation en parlant des affaires d'autrui; encore ne trouve-t-on point dans leurs ouvrages ces détails intéressans, qui marquent une parfaite connoissance de la matière qu'on traite, & qu'il ne faut attendre que de ceux qui les ont puisés dans leurs véritables sources.

Quel amas d'erreurs & d'abſurdités, par exemple, ne trouve-t-on pas dans les chroniques de Normandie, & même dans Dudon de Saint-Quentin, lorſqu'il eſt queſtion de l'origine des normands, & de leurs premières expéditions en France & en Angleterre? Non-ſeulement on n'y apperçoit nulle trace de chronologie, mais les faits y ſont auſſi altérés que les noms; & l'imagination de ces écrivains paroiſſant toujours tournée au merveilleux ou au terrible, ils ont recours à l'invention lorſque leur ſujet manque de l'un ou de l'autre de ces ornemens. Les danois ayant leurs hiſtoriens, on ſent que c'eſt d'eux qu'il faut tirer des lumières ſur l'état de leur pays au tems de leurs conquêtes, ſur les motifs de leurs excurſions, ſur la méthode qu'ils y obſervoient, enfin, ſur le détail même de leurs brigandages & de leurs opérations militaires; & que le ſecours qu'on peut eſpérer là-deſſus de nos hiſtoires ſe réduit au récit de quelques ſcènes extérieures, dont nos écrivains n'ont connu

ni le principal but, ni les véritables ressorts. Il n'y aura point de lecteur judicieux qui ne soit plus satisfait de l'idée nette & succincte que je vais donner de la source de ces grands événemens, d'après un historien sensé, qui s'est conduit par les principes que je fais profession d'adopter ; & je ne puis me dispenser de donner cet éclaircissement à la tête de mon ouvrage.

La presqu'île de *Scandie* ou de *Scandinavie*, située au nord de l'Europe, comprend un espace d'environ quatre cents lieues de longueur du midi au septentrion, sur environ cent cinquante lieues de largeur d'orient en occident. Si l'on doit ajouter foi à ce que les historiens du nord ont rapporté touchant l'origine de leurs ancêtres, ce pays se trouva peuplé peu de tems après le déluge des deux nations, ou plutôt des deux branches du même peuple. C'étoient les goths & les suédois, qui formèrent deux grands royaumes dans cette partie du monde. De ces deux peuples,

qui furent tantôt unis, tantôt séparés, sortirent, selon les mêmes auteurs, toutes les colonies, qui peuplèrent enfin tout le reste de l'Europe, après la chute de l'empire romain; mais sans examiner si tout ce qu'ils avancent touchant les premières conquêtes de ces peuples est appuyé sur d'assez bons fondemens, contentons-nous de les prendre pour guides dans ce qu'ils racontent de ceux qui demeurèrent dans les pays du Nord.

Sous le règne d'Erick, sixième roi des goths, la Gothie se trouva tellement peuplée, que tous ses habitans ne pouvoient plus y trouver leur subsistance. Pour remédier à ce mal, qui alloit sans cesse en croissant, Erick se vit obligé d'envoyer une partie de ses sujets dans les îles voisines. Avec le tems ces colonies peuplèrent non-seulement les îles, mais encore cette partie du continent, qui forme la presqu'île de Jutland, connue autrefois sous le nom de Chersonnèse Cimbrique. Les peuples, répandus dans ces îles & dans la Chersonnèse,

reconnurent, pendant plus de ſept cents ans, les rois de Gothie pour leurs ſouverains. Humel, le ſeizième de ces rois, fut le premier qui leur donna pour maître *Dan*, ſon ſecond fils, de qui le Danemarck a pris ſon nom. La Norwège, ſituée au nord de Jutland, fut auſſi peuplée vraiſemblablement par des colonies de goths, puiſqu'elle demeura longtems ſous l'obéiſſance des rois de Gothie. Dans la ſuite & après diverſes révolutions, la Norwège s'étant ſouſtraite à la domination de ſes premiers ſouverains, fut gouvernée par des juges, juſque vers la fin du neuvième ſiècle de l'ère chrétienne, qu'elle fut ſoumiſe à un roi. Les danois & les norwégiens étant ainſi ſéparés des goths & des ſuédois, ſe rendirent ſi puiſſans, qu'ils ſe trouvèrent en état de ſoutenir différentes guerres contre la Gothie & la Suède, d'où ils tiroient leur origine. La ſituation de leur pays, & la facilité qu'ils avoient de trouver chez eux, avec abondance, tout ce qui ſert à la conſtruction & à l'équipement

des vaiſſeaux, leur procuroient des avantages qui les rendoient ſupérieurs ſur mer à tous leurs voiſins. Dans la ſuite, ils employèrent toutes leurs forces maritimes à faire des courſes, à piller les vaiſſeaux, & à ravager les côtes des diverſes nations de l'Europe. La France, l'Angleterre & les Pays-Bas furent plus expoſés que les autres pays à leurs brigandages. Pendant plus de cent cinquante ans, on ne vit dans ces mers que des vaiſſeaux danois qui y exerçoient leurs pirateries. Ils s'étoient rendus ſi puiſſans, que Charlemagne ne put jamais parvenir à ſubjuguer les ſaxons pendant qu'ils reçurent du ſecours des danois. L'hiſtoire remarque que cet empereur ayant envoyé Pepin, ſon fils, pour faire la guerre aux ſaxons, Gothric, roi de Danemarck, leur envoya un ſecours de trois cents vaiſſeaux, qui empêcha ce jeune prince d'exécuter les ordres de ſon père. Un hiſtorien du nord aſſure que Charlemagne ne reſſentit jamais de joie plus vive que celle que lui cauſa la

mort de Gothric, parce qu'il défespéroit d'exécuter fes deffeins auffi long-tems que ce redoutable adverfaire feroit en état de lui réfifter.

Comme la population eft confidérable dans les pays froids, il arrivoit fouvent que le Danemarck & la Norwège fe trouvoient chargés de beaucoup plus d'habitans qu'ils n'en pouvoient contenir. On étoit forcé d'en faire fortir une partie pour la commodité de ceux qui devoient y demeurer; & l'inclination de ces peuples, qui étoit tournée du côté de la marine, leur faifoit accepter fans peine un exil qui leur procuroit la liberté de courir les mers, fous prétexte de chercher des établiffemens dans d'autres pays. Voilà l'origine de tous les brigandages que les danois & les norwégiens commencèrent à exercer dès le neuvième fiècle, en France, en Angleterre, en Allemagne & dans les Pays-Bas. Le butin qu'ils firent dans leurs premières courfes, engagea les plus riches & les plus puiffans de leurs compatriotes

à tenter la même fortune. Ils firent des associations, ils armèrent de grandes flottes pour aller s'emparer des dépouilles des pays étrangers. Ces associations étoient à peu-près de la même nature que celles qu'on voit faire aujourd'hui en tems de guerre, aux habitans des villes maritimes de France & des Pays-Bas, & en tout tems aux corsaires de Barbarie. Enfin, ils s'accoutumèrent tellement à ce métier lucratif, qu'ils mirent en mer des flottes considérables. Ils étoient autorisés par leurs propres rois, qui, ayant toujours part au butin, leur fournissoient des amiraux & des généraux, & ne faisoient pas difficulté de les commander en personne, quand ils y étoient engagés par l'espoir d'un profit considérable : c'est ainsi que se formoient ces flottes terribles qui ont fait tant de ravages dans différens lieux de l'Europe ; & qui ont donné lieu si souvent aux peuples de France, d'Angleterre & des Pays-Bas, de faire les plus tristes lamentations sur les maux que leur causoient les peu-

ples du nord. On les appeloit en France *normands*, c'est-à-dire *gens du Nord*; mais en Angleterre on leur donnoit ordinairement le nom de *danois* ou de goths. Au reste, il n'y a point à douter que les suédois & les goths ne se joignissent souvent aux danois pour avoir part au butin. On trouve même que les frisons ont souvent uni leurs flottes à celles des danois, pour piller la France & l'Angleterre. C'est sans doute ce qui a porté les historiens anglois à donner indifféremment à ces peuples les noms de *gètes*, *goths*, *jultes*, *norwégiens*, *daces*, *danois*, *suédois*, *vandales*, *frisons*, parce que les armées étoient composées de toutes ces nations.

Après ce qu'on vient de lire, on doit comprendre aisément que les danois, en commençant leurs courses sur les côtes de France & d'Angleterre, n'eurent que le dessein de piller; ils faisoient la guerre non comme des troupes réglées, qui se proposent un dessein fixe, mais à la manière des pirates, qui ravagent &

détruisent tout ce qu'ils ne peuvent emporter; comme ils étoient divisés en plusieurs bandes indépendantes l'une de l'autre, il arrivoit souvent qu'une de ces troupes ne s'étoit pas plutôt retirée, qu'il en survenoit une autre qui ravageoit le même pays. Ainsi les habitans n'avoient presque jamais un moment de repos. Cette manière de faire la guerre étoit très-incommode, sur-tout aux anglois, qui se trouvoient obligés d'être par-tout, & toujours sur leurs gardes, parce que leur île pouvoit être attaquée dans une infinité d'endroits; d'un autre côté, leurs ennemis, qui se multiplioient sans cesse, étant conduits par des chefs qui n'avoient aucune autorité l'un sur l'autre, on ne pouvoit s'assurer contre eux par des traités, parce que les uns ne se croyoient pas liés par les engagemens que les autres avoient pris. Ainsi les anglois n'ayant rien à gagner avec eux, & risquant toujours au contraire de perdre beaucoup, ne savoient à quoi s'en tenir avec des ennemis qui les désoloient continuellement.

Auſſi l'établiſſement des danois en Angleterre a-t-il précédé celui de leurs compatriotes en France. Après une infinité de ravages qui avoient commencé dès le règne du roi Ecbert, mais qui n'eurent point d'autre effet, juſqu'à celui d'Ethelred I, que d'enrichir le Danemarck aux dépens des anglois, un événement imprévu les mit tout d'un coup en poſſeſſion de la meilleure partie de de l'île, ſans que rien ait été capable enſuite d'arrêter leurs progrès, & de les empêcher de s'y établir enfin avec une autorité qui s'eſt ſoutenue pendant plus de deux ſiècles. Ce trait de l'hiſtoire des normands d'Angleterre, n'eſt pas auſſi connu qu'il le mérite, par la ſingularité de ſes circonſtances.

L'Angleterre n'étant pas encore réunie ſous un ſeul monarque, Osbert, roi de Weſſex, tandis qu'Ethelred I l'étoit de Kent, tenoit ſa cour à Yorck, capitale de cette vaſte partie de l'île, qui étoit alors compriſe ſous le nom de Northumberland. Ce prince revenant un jour

de

de la chaſſe, alla prendre quelques rafraîchiſſemens dans le château d'un comte, nommé *Bruenbucard*, qui étoit chargé de la garde des côtes contre les courſes des danois. Le comte ſe trouvant pour lors abſent, ſa femme, qui joignoit aux charmes de la beauté des manières fort engageantes, fit les honneurs de ſa maiſon, en recevant ſon ſouverain avec tout le reſpect qui lui étoit dû. Osbert, charmé de ſa beauté, en devint tout d'un coup ſi amoureux, que, ſans conſidérer les ſuites de cette paſſion, il réſolut de la ſatisfaire à toutes ſortes de prix. Ainſi, ſous prétexte de quelques affaires qu'il vouloit communiquer à la comteſſe dans l'abſence de ſon mari, il la fit paſſer dans un appartement reculé, où la déclaration de ſon amour n'ayant pas réuſſi pour la ſéduire, il prit le parti d'employer la force. Les prières, les larmes, les cris, les reproches, les injures, tout fut inutile pour arrêter un amant furieux. Après avoir triomphé de toutes les réſiſtances de la comteſſe,

il la laissa dans un désespoir dont elle ne pût cacher la cause à son mari. Un si sanglant outrage ne se pardonne pas aisément; Bruen, résolu d'en tirer une vengeance éclatante, employa heureusement son crédit pour exciter une partie des northumbres à la révolte. Ils élurent un autre souverain, nommé *Elia*, & le royaume se trouva ainsi divisé entre deux rois & deux factions, qui ne cherchèrent mutuellement qu'à se détruire.

Ce n'étoit point assez pour satisfaire la passion de Bruen, qui voyoit encore son ennemi en possession d'une partie de ses états; il prit la résolution d'implorer le secours des danois, & de les attirer dans son pays. Etant passé en Danemarck, il informa le roi Ivar, qui occupoit alors le trône, des troubles qui agitoient le Northumberland, & lui promit toutes sortes de facilités pour la conquête de ce royaume. Ivar se trouva aussi porté à l'écouter, par un désir de vengeance, que par le sentiment naturel de son ambition. Regnier, son père, ayant été fait

prisonnier en Angleterre, avoit été jeté dans une fosse pleine de serpens, où il avoit misérablement fini sa vie. Une action si barbare ayant inspiré au roi de Danemarck une haine furieuse contre les anglois, il partit avec une flotte nombreuse, qui porta la terreur dans toute l'Angleterre. Cette fatale expédition coûta la vie à Osbert, qui fut tué dans une bataille; à Ella, qui étant tombé entre les mains d'Ivar, fut écorché vif par ses ordres; à Edmond, roi de cette partie d'Angleterre, qu'on nommoit Estanglie, qu'Ivar, après l'avoir vaincu, fit attacher à un arbre & percer d'une infinité de flèches; enfin, à Ethelred même, principal roi de l'île, qui reçut une blessure mortelle dans la neuvième bataille qu'il avoit livrée aux danois en moins d'une année; & pour combler le malheur des anglois, Ivar demeura maître du Wessex, du Northumberland & de l'Estanglie, c'est-à-dire de la moitié de l'Angleterre, sans qu'Alfred le grand, qui fut le successeur d'Ethelred, & ceux

qui montèrent ſur le trône après lui, puſſent venir à bout de les en chaſſer juſqu'au règne d'Edouard le confeſſeur, c'eſt-à-dire juſqu'au milieu du onzième ſiècle. Ainſi, depuis l'expulſion des danois juſqu'à la conquête, où l'on peut dire qu'ils redevinrent les maîtres de l'Angleterre, ſous le nom des normands de France, il ne ſe paſſa qu'environ vingt ans.

Mais ils n'avoient point été ſujets à toutes ces révolutions dans leur établiſſement de France, où leur puiſſance étoit bien établie depuis la converſion de leur premier duc : ce n'eſt point ici le lieu de m'étendre ſur l'origine & les progrès de leurs expéditions dans la Neuſtrie, qui prit d'eux le nom de Normandie dès le commencement du dixième ſiècle. Rollon ſe rendit ſi digne de l'alliance du roi Charles, dont il avoit épouſé la fille, qu'il tint bientôt un rang diſtinguéentre les ſouverains de l'Europe; & ſes deſcendans ayant continué de s'allier aux maiſons les plus puiſſantes, leur

qualité de vassaux de la France ne les empêchoit pas d'aller comme de pair avec toutes les têtes couronnées. On peut juger de leur autorité & de leur puissance avant le règne même de Guillaume, par la hauteur avec laquelle le duc Robert prit les intérêts d'Alfred & d'Edouard ses cousins, fils d'Emme sa tante, & d'Ethelred II, contre Canut le grand, le plus redoutable roi qui eut gouverné depuis long-tems l'Angleterre. Ces deux jeunes princes se trouvant à la cour de Normandie, Robert, qui se sentit touché de leur sort, jugea que sa recommandation pourroit leur faire obtenir quelque faveur de Canut; il envoya des ambassadeurs à ce monarque, pour le prier de leur faire quelque part du royaume de leurs ancêtres. Cette ambassade arriva en Angleterre dans un tems où Canut se voyoit si ferme sur le trône, qu'il crut pouvoir se dispenser d'avoir des égards pour les sollicitations du duc de Normandie. Robert fut si piqué de ce refus, qu'il prit la résolution

de le forcer à rendre aux deux princes anglois la justice qui leur étoit dûe. Il équipa une flotte puissante, sur laquelle il s'embarqua lui-même avec une nombreuse armée, pour faire une descente en Angleterre. La tempête fit périr une grande partie de ses vaisseaux, & le mit dans la nécessité de rentrer dans ses ports; ce qui n'empêcha point que Canut, alarmé de son entreprise, & s'attendant à la lui voir bientôt renouveler, ne prit le parti d'appaiser son ressentiment, en lui offrant, pour les deux princes, une partie du royaume de Wessex.

Quelques historiens prétendent que ce qui éleva si promptement les ducs de Normandie à ce degré de puissance, fut la facilité qu'ils eurent toujours de faire venir du Danemarck & de la Norwège les secours qui leur étoient nécessaires pour attaquer leurs ennemis ou pour s'en défendre. Ce n'est pas dans nos histoires qu'on trouve beaucoup d'exemples de ces secours, & moins encore dans les historiens normands, qui, s'attachant sans

cesse à relever la piété de leurs ducs, se sont bien gardés d'avouer qu'ils entretinssent un commerce si étroit avec des peuples qui étoient encore ensévelis dans les ténèbres du paganisme. Mais il paroît certain, par divers traits de l'histoire d'Angleterre, que cette liaison étoit réelle, & l'on pourroit même aller jusqu'à douter si les normands de France n'avoient pas quelque part au butin que leurs compatriotes continuoient de faire dans les autres parties de l'Europe : voici du moins un fait qui paroît trop bien établi pour être sujet au moindre doute.

Sous le règne d'Ethelred II, qui répondit à celui de Richard II, duc de Normandie, Suénon, roi de Danemarck, & Olaüs, roi de Norwège, firent une affreuse descente en Angleterre : ils saccagèrent les provinces de Kent, de Hamp & de Sussex ; & tout le royaume paroissant menacé de la même désolation, Ethelred ne vit point d'autre moyen pour s'en délivrer, que d'offrir à ses barbares ennemis une grosse somme d'argent, à con-

dition qu'ils fortifient aussi-tôt de ses états; les deux rois, qui n'avoient point d'autre but que de s'enrichir dans leurs courses, acceptèrent ses offres, & se retirèrent à Southampton. Le roi de Norwège se laissa persuader avant son départ d'aller rendre visite à Ethelred, qui, par un miracle assez difficile à comprendre, le convertit au christianisme en un moment d'entretien. Olaüs s'engagea, par serment, à ne plus troubler l'Angleterre, & il fut fidelle à sa promesse.

Suénon partit dans le même tems, mais n'ayant point encore touché l'argent des anglois, il laissa une flotte à Southampton pour les tenir en alarme, & les obliger d'exécuter leur traité. Le commandant danois ayant sollicité inutilement le payement des sommes promises, recommença la guerre avec une nouvelle fureur; pour combler l'infortune des anglois, une flotte qu'Ethelred avoit en mer devint inutile par la discorde qui se mit entre les chefs. Dans cette triste situation l'Angleterre alloit périr sans res-

source, si, par un bonheur inespéré, les danois n'eussent été appelés au secours de Richard II, duc de Normandie, que le roi de France vouloit dépouiller de ses états; ils s'y rendirent avec un zèle qui sembloit marquer quelque dépendance; leur arrivée jeta l'épouvante en France: Henri, qui occupoit alors le trône, renonça aussi-tôt à toutes les prétentions qui faisoient le sujet de la guerre; & les danois, libéralement payés par Richard, retournèrent en Angleterre, après avoir mis ce jeune prince en sûreté. De plusieurs traits, qui ne prouvent pas moins la liaison des ducs de Normandie avec les danois & les norwégiens jusqu'au règne de Guillaume, je me suis arrêté à celui-ci, parce que j'y trouve encore l'origine d'un tribut dont on me verra parler plusieurs fois dans le cours de mon ouvrage. Ce fut à leur retour de Normandie que les danois ayant recommencé leurs ravages en Angleterre, jetèrent ce malheureux royaume dans un état plus déplorable que jamais. La meilleure partie en étant déjà

occupée par des usurpateurs de la même nation, le reste, qui étoit gouverné par Ethelred, se trouva dans une telle impuissance de se défendre, que ce prince timide se soumit enfin à payer constamment aux danois une somme annuelle de trente mille livres sterlings; somme alors extrêmement considérable, & qui fut payée long-tems sous le nom de *danegelt*, ou de taxe danoise.

Il seroit inutile de prolonger une préface que je donne moins à la nécessité qu'à l'usage, car je n'ai rien épargné dans le cours de mon ouvrage pour dispenser mes lecteurs de recourir à d'autres éclaircissemens. Si j'avois à le prévenir sur quelque point, ce seroit peut-être sur ce mélange d'événemens religieux & profanes, qui semblent partager presque également l'histoire de Guillaume le conquérant, & qui peuvent faire douter quelquefois à quel titre je demande pour lui de l'estime & de l'admiration. Je donnerai ici volontiers un avis qu'on m'entendra répéter plus d'une fois. Le dixième

& l'onzième siècle n'ayant point eu d'autres historiens que des moines & quelques autres gens d'église, il ne faut pas être surpris de leur voir prendre toutes les affaires qu'ils entreprennent de traiter, du côté qui regarde la religion, & de ne leur voir mesurer le mérite des plus grands hommes que par les services qu'ils rendoient à l'ordre monastique. Ils n'en rapportent pas moins les autres faits; mais c'est toujours à ceux-ci qu'ils donnent leur principale attention avec tous leurs éloges; ils emploient le pouvoir du ciel, ils prodiguent les miracles en faveur de ceux qui les ont comblés de bienfaits; ce qui a fait dire à l'évêque de Salisbury, qu'il n'y avoit point alors d'espèce d'hommes aussi reconnoissante que les moines.

Il suffit, pour en juger, de jeter les yeux sur quelques exemples que le même prélat a recueillis: n'en rapportons qu'un, sur lequel on pourra se former quelqu'idée de tous les autres.

Edwy, roi d'Angleterre, au milieu du

xe. siècle, étoit monté sur le trône avec toutes les qualités qui annoncent les plus heureux règnes; mais son mérite même ayant servi à lui faire reconnoître que les moines avoient abusé de leur crédit sous le gouvernement d'Edred, son prédécesseur, il commença par les éloigner de la cour, & l'envie de justifier sa conduite aux yeux du peuple lui ayant fait rechercher exactement leur conduite, il n'y trouva que trop de sujets de leur ôter quantité de bénéfices, qu'il rendit au clergé séculier qu'on en avoit dépouillé en leur faveur. L'unique reproche qu'il y eut à faire au caractère d'Edwy étoit d'avoir une maîtresse, encore est-il douteux s'il ne l'avoit pas épousée. Cependant tout l'ordre monastique déchaîné contre lui, suscita une révolte qui lui fit perdre la moitié de ses états, & qui le conduisit au tombeau après un règne de quatre ans, par la force du chagrin qu'il en conçut. Et de quelles armes quelques moines anglois se servirent-ils pour sa ruine? De leur

langue & de leur plume. Les persécutions que les plus cruels tyrans ont fait souffrir à l'église, n'ont jamais arraché des plaintes si amères aux premiers chrétiens; ils le noircirent pendant sa vie, & ils achevèrent de le déshonorer après sa mort. Guillaume Malmesbury parle de lui comme d'un monstre; à l'entendre, la religion n'avoit jamais été en plus grand danger que sous son règne. Les hérésies les plus pernicieuses n'avoient point approché de cet affreux désordre. Enfin, pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du peuple, les moines écrivirent, après la mort de ce prince, que son ame avoit été entraînée aux enfers par une troupe de démons, & cette prétendue révélation est passée à la postérité avec toutes ses circonstances.

D'un autre côté, Edgard, frère du roi Edwy & son successeur, ayant profité d'abord de l'animosité des moines pour lui ravir une partie de ses états, se soutint dans cette usurpation par leur secours, & surtout à la faveur d'un miracle par lequel

ils prirent soin de publier que le ciel s'étoit déclaré pour lui. Il avoit à la vérité le mérite qui fait les plus grands princes; mais si l'on excepte le zèle qu'il continua de marquer pour l'ordre monastique, & qu'il porta jusqu'à fonder environ quarante abbayes, il abusa pendant toute sa vie de ses meilleures qualités. Sa cruauté fut extrême; son penchant fut déréglé pour les femmes; il enleva une religieuse de son couvent; & dans un long commerce qu'il eut avec elle, sans aucun ménagement pour le public, il en eut une fille nommée Edithe. Il entretint après elle une autre maîtresse, nommée Elstede, dont il eut un fils. Passant un jour dans une ville de ses états, il y devint amoureux de la fille d'un seigneur, & sur le champ il donna ordre qu'elle lui fût amenée dans son lit, sans se mettre en peine d'obtenir son consentement. A la vérité, la mère de cette fille, qui ne put se résoudre de la donner au roi pour concubine, & qui craignit, d'un autre côté, d'attirer sur

sa famille l'indignation de ce prince, le trompa en lui envoyant une servante, qu'il ne distingua point dans l'obscurité; mais ayant été satisfait de sa propre erreur, il garda long-tems cette étrange maîtresse. Son mariage fut un crime affreux, par les voies qu'il employa pour le faire réussir. Ayant conçu une violente passion pour une dame, nommée Elfrida, qui étoit mariée au comte Ethelwold, il fit assassiner le comte, & quelques-uns prétendent même qu'il le tua de sa propre main, pour se procurer la liberté d'épouser Elfrida. Enfin ses déréglemens & ses violences l'ont fait mettre, par l'évêque de Salisbury, au même rang qu'Irène & Brunehaud. Cependant, les écrivains monastiques, par reconnoissance pour les bienfaits d'Edgard, ont eu la hardiesse non-seulement de prétendre *qu'il a été aux anglois ce que Romulus fut aux romains, Cyrus aux perses, Alexandre aux macédoniens, Arsace aux parthes, & Charlemagne aux françois*; mais, ce qui paroîtroit incroyable,

ſi les anciens calendriers n'en faiſoient foi, ils l'ont placé au rang des ſaints; ils ont écrit que ſon corps ayant été tiré du cercueil pour être enfermé dans une châſſe, on ne lui avoit trouvé aucun ſigne de corruption, & ſur d'autres preuves de la même force, qui ne permirent pas dans les ſiècles ſuivans de douter de ſa ſainteté, on le plaça ſur le grand autel de l'égliſe de Glaſtembury, où l'on publia qu'il faiſoit des miracles.

Tels ſont les guides qu'il faut ſuivre, ou les témoins qu'il faut entendre pour découvrir le fil de la vérité dans l'hiſtoire que j'écris; car le même eſprit régnoit alors de tous côtés parmi les moines, qui étoient preſque les ſeuls écrivains de ces ſiècles ténébreux.

HISTOIRE



HISTOIRE DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

LIVRE PREMIER.

Il s'étoit passé plus d'un siècle depuis que les normands s'étoient établis dans la Neustrie; & cette belle province sembloit avoir acquis un nouveau lustre en changeant de maîtres & de nom. Ses ducs affermis sur le trône par une si longue possession, & par les alliances qu'ils avoient formées avec la plupart des maisons souveraines de l'Europe, se faisoient respecter de leurs voisins, & s'étoient rendus quelquefois redoutables à la France même, lorsqu'elle avoit voulu leur faire trop sentir leur dépendance. Les services importans qu'elle en avoit tirés dans

ses besoins, diminuoient tous les jours son ascendant sur des vassaux à qui elle devoit tant de reconnoissance. C'étoit par le secours du duc Robert que le roi Henri I se voyoit établi sur le trône. Ce prince n'avoit pas fait difficulté de s'aller jeter dans les bras des normands, qui lui avoient accordé aussi-tôt cinq cents lances, avec lesquelles il s'étoit défendu heureusement contre la reine Constance sa mère, & contre son frère Robert, qui avoient entrepris de lui ravir la couronne. Avec des forces plus considérables, que la Normandie avoit continué de lui fournir, il avoit enfin forcé son frère de se contenter de la Bourgogne pour son partage; & dans la joie de son triomphe il avoit récompensé les services du duc, en lui donnant les villes de Chaumont & de Pontoise.

Une expédition si glorieuse pour le duc de Normandie, & la facilité avec laquelle il suspendit les entreprises du duc de Bretagne son vassal, le mirent dans un degré de considération, qui servit beaucoup à la douceur de son règne. Il n'usa de sa puissance que pour rendre son gouvernement tranquille & ses sujets heureux. On n'avoit pas attendu tant de modération des voies par lesquelles il s'étoit élevé sur le trône. N'étant que le second des trois fils du duc Richard, il se trouvoit l'héritier des

états de son père ; par la mort de son frère aîné, qui n'avoit règné que deux ans ; & quelques chagrins mal déguisés l'avoient fait soupçonner d'avoir employé le poison pour surmonter l'obstacle de la nature, qui ne l'avoit pas destiné à règner. Cette accusation ne paroît fondée néanmoins que sur la haine qu'il portoit à son frère, & sur la santé de celui-ci, qui sembloit lui promettre un plus long règne. Mais si l'on suppose que Robert eût été capable de ce crime, il doit paroître bien étrange qu'après avoir eu tant d'avidité pour l'autorité souveraine, il ait été si indifférent à qui elle passeroit après lui ; que pendant tout le cours de sa vie, il ne pensa point au mariage. Sa froideur pour les femmes commençoit à le faire soupçonner de quelque imperfection naturelle, lorsqu'une passion qui donna naissance au héros dont j'écris l'histoire, apprit au public, que Robert n'avoit pas renoncé à la galanterie.

La chasse avoit fait jusqu'alors sa plus douce occupation. Il aimoit la forêt d'Hieme, qui étoit encore d'une vaste étendue, & où la disposition du lieu attiroit une prodigieuse multitude de bêtes fauves. Avec quelque soin qu'il les fît conserver, il apprit que divers particuliers des villes voisines en tuoient furtivement un grand nombre, & l'on accusoit principalement

les habitans de Falaise, qui en avoient pris occasion de se faire un commerce de pelleterie, dont ils tiroient un profit considérable. L'ardeur de punir les coupables, fit prendre au duc le parti de se rendre lui-même dans cette ville. Entre les honneurs de sa réception, il agréa un bal, où toute la noblesse voisine s'empressa de paroître. Mais au milieu des efforts qu'on fit pour lui plaire, personne n'y réussit mieux qu'une jeune bourgeoise, qui n'en avoit peut-être pas le dessein. Elle se nommoit Harlotte, ou du moins l'histoire ne la fait connoître que par ce nom, qui n'étoit apparemment qu'un diminutif de son nom de baptême. Je fais cette remarque pour avoir occasion d'ajouter, que les anglois, en haine peut-être de leur vainqueur, appelèrent de ce nom les filles d'une conduite trop libre, & que ce mot subsiste encore aujourd'hui dans leur langue. Robert laissa surprendre son cœur par les charmes ingénus d'Harlotte, & sur-tout par sa bonne grace à danser. S'étant informé de sa naissance & de son nom, il apprit avec chagrin qu'elle étoit la fille d'un pelletier de Falaise, & que son père étoit un des plus coupables entre les pelletiers qu'il venoit de punir. Cependant le trait avoit déjà passé au fond du cœur. Il oublia ses projets de vengeance en faveur d'une fille à qui il ne pensoit plus qu'à

faire connoître sa tendresse. On ne dit point si elle se défendit long-tems, ni à quelles conditions elle se laissa vaincre. Mais plus aimée que jamais après la foiblesse qu'elle eut de se rendre au duc, elle eut l'art de se l'attacher si constamment, qu'elle l'entretint pendant toute sa vie dans l'éloignement qu'il avoit déjà marqué pour le mariage. Il ne paroît pas qu'on ait eu d'autres raisons que cette constance pour les croire mariés secrètement. Cependant, les sujets du duc, que la seule supposition de son impuissance avoit empêchés jusqu'alors de le solliciter au mariage, se réunirent dans l'assemblée de ses états, pour le presser de se choisir une épouse entre divers partis qu'on lui avoit présentés. Il leur confessa que sa maîtresse occupoit son cœur, & leur déclarant qu'elle étoit enceinte, il ne leur dissimula point que si elle lui donnoit un fils, son espérance étoit qu'ils le reconnoîtroient un jour pour son successeur. Le peuple étoit déjà dans une haute attente du fruit de ses amours, depuis un songe d'Harlotte, que Robert avoit pris plaisir lui-même à répandre. Elle avoit cru voir sortir de son sein un fils audacieux, qui avoit pris les entrailles de sa mère entre ses mains, & qui, après les avoir traînées par toute la Normandie, étoit passé en Angleterre, où il les avoit exposées de

même aux yeux de tous les Anglois. Quoique rien ne fût si éloigné de l'espérance publique que les grands événemens qui étoient cachés dans l'avenir, on s'étoit prévenu de mille glorieuses chimères, qui rendirent tout le monde attentif à la grossesse d'Harlotte. Elle accoucha heureusement d'un fils, qui fut nommé Guillaume, & qui augmenta dès le moment de sa naissance l'opinion qu'on en avoit conçue. Il se trouvoit dans la chambre, où il venoit de naître, un peu de paille, que le hasard fit rencontrer sous sa main. Il la prit & la serra; ce qui causa tant d'admiration aux spectateurs, que regardant cette action comme le présage de ses conquêtes, ils lui donnèrent dès-lors le surnom d'Acquéreur. Robert ayant déjà destiné un fils si cher à son héritage, n'épargna rien pour rendre son éducation conforme à cette vue. Il pria Mauger son frère, archevêque de Rouen, de veiller aux premières leçons qu'il lui fit donner par les meilleurs maîtres; & quoique les historiens ne nomment point ceux qui furent choisis pour cette importante fonction, le goût des lettres que Guillaume mêla dans la suite aux plus pénibles soins de la politique & de la guerre, fit connoître dans quels principes il avoit été élevé. On ignore quelle sorte de distinction sa mère obtint à la cour de Nor-

mandie; on sait seulement qu'il ne fut pas le seul enfant qu'elle eut du duc Robert. Elle lui donna un autre fils nommé Odon, qui fut évêque de Bayeux, sous le règne de son frère; & deux filles, dont l'une fut mariée au comte d'Aumale, & l'autre au comte d'Albermale.

La Normandie étoit tranquille, & Robert recueilloit heureusement dans l'affection de ses peuples les fruits de sa libéralité, de sa valeur & de sa justice. Mais ces grandes qualités, qui le distinguent dans l'histoire, ne rassuroient pas son imagination contre des terreurs dont personne n'a connu la source, & qui donnent peut-être quelque vraisemblance aux soupçons qu'on avoit formés sur la mort de son frère. Il fut troublé par des alarmes de conscience, qui lui firent naître, suivant les principes de piété qui étoient alors répandus, l'envie d'entreprendre le voyage de Jérusalem, & de s'y consacrer pendant quelque-tems au service de la religion. Rien n'ayant été capable de lui faire abandonner ce dessein, il prit des mesures fort sages pour l'administration de ses états pendant son absence; & dans ses idées même de religion, le reproche qu'il devoit se faire sur la naissance de son fils, ne l'empêcha point de penser à lui assurer sa succession. Il assembla ses principaux sujets, pour leur communiquer le projet de son voyage,

& ne se déguisant point à lui-même les justes raisons qui devoient lui faire craindre de n'en pas revenir, il les conjura de recevoir après sa mort le jeune Guillaume pour leur souverain.

Il devoit s'attendre naturellement à trouver beaucoup de résistance dans une assemblée, dont les chefs descendoient de la maison ducale, & pouvoient s'attribuer par conséquent des droits mieux fondés à sa succession, que ceux d'un bâtard. Guillaume, comte d'Arques, étoit fils de Richard II, par le troisième mariage de ce duc avec Pavie une de ses maîtresses, que les historiens ne font connoître que par ce nom. Gui de Bourgogne descendoit du même prince par une de ses filles. Guillaume Guerland, comte de Mortagne, & un autre Guillaume, comte d'Eu, appartenoient aussi à la maison ducale. Mais soit qu'ils fussent entraînés malgré eux par la multitude des suffrages, soit que dans l'âge où ils voyoient Guillaume, ils comptassent pour rien des engagemens qu'ils pourroient rétracter, la proposition fut reçue avec les acclamations de toute l'assemblée. Après des instances inutiles pour l'arrêter dans ses états, on lui témoigna qu'en le perdant, la plus douce consolation de ses peuples seroit de le retrouver dans un fils qui leur retraçoit déjà toutes ses vertus, & dans cet emportement de zèle, on s'offrit de prêter

d'avance serment de fidélité à Guillaume, comme à l'héritier présomptif de la couronne. Robert voyant ses désirs accomplis par cette offre, en pressa aussi-tôt l'exécution. Ainsi, par une disposition du ciel, qui sembloit ouvrir lui-même au jeune Guillaume la carrière de la puissance & de la gloire, l'occasion qui devoit l'éloigner du trône & renverser les vues de son père, devint au contraire le premier fondement de tous ses droits & de toutes ses espérances.

Robert confia le gouvernement de la Normandie pendant son absence à son vassal & son parent, Alain, duc de Bretagne. Ce choix d'un étranger fut peut-être une imprudence, dans le tems qu'il ne pouvoit marquer trop de confiance à ses sujets, en remettant la conduite des affaires, soit à son conseil, soit à quelque seigneur, dont il pouvoit soumettre l'autorité à celle de l'assemblée des états. Mais il n'auroit pu se dispenser de choisir un des princes de son sang; & surpris lui-même de la facilité qu'il leur avoit trouvée à reconnoître son fils pour leur maître, il craignoit de leur rendre le pouvoir de changer d'inclination & de conduite. Ce fut dans la même vue qu'il résolut de mener le jeune Guillaume à Paris, & de le mettre entre les mains du roi de France, qu'il trouva disposé à se charger du soin de son éducation. Il fit

valoir à ce prince l'opinion qu'il devoit avoir de sa générosité & de sa bonne-foi, pour lui confier un si précieux dépôt; & dans l'espérance de l'attacher encore plus aux intérêts de son fils, il voulut avant de quitter la cour de France, que Guillaume lui rendît hommage, comme s'il eût déjà été en possession de la Normandie.

Les troubles qui s'élevèrent dans cet état, sous la régence du duc de Bretagne, n'appartiennent point à l'histoire de Guillaume. Ils regardent uniquement le duc Alain, qui s'attira de fâcheuses mortifications par la rigueur avec laquelle il entreprit de faire valoir son autorité. La haine, dont les normands payèrent ses services, alla dans la suite jusqu'à l'emprisonner. Mais le plus redoutable de ses ennemis étant devenu celui de Guillaume, il est à propos de faire connoître un personnage qui doit jouer un rôle si éclatant dans la première partie de cette histoire.

Roger Tosny, guidon de Normandie, étoit descendu d'un oncle de Rollon, premier duc des normands, & chef de la maison règnante. Une naissance si distinguée, soutenue de toutes les qualités qni forment les grands hommes, l'avoient fait considérer long-tems comme le plus ferme appui de l'état; sa faveur avoit été constante sous les règnes de Richard II & de

Richard III, mais l'ambition lui avoit fait trouver un prétexte dans les soupçons que la mort précipitée de ce dernier duc avoit fait naître contre Robert, pour exciter une partie de l'état à la révolte; & n'ayant abandonné les armes qu'après une longue guerre, il s'étoit réfugié en Bretagne, d'où les sollicitations du duc Robert l'avoient fait chasser si brusquement, qu'il avoit été forcé de se jeter sur le premier vaisseau pour passer en Espagne. Il y avoit trouvé les Espagnols dans la chaleur d'une guerre sanglante contre les Sarrasins. Le seul nom d'un capitaine Normand, descendu des premiers chefs de cette belliqueuse nation, lui avoit fait obtenir de l'emploi. Le détail de ses actions ne se lit dans aucune histoire; on trouve seulement en général, qu'il signala sa valeur par mille exploits, & qu'en quittant l'Espagne, il étoit chargé de gloire & de richesses. Son dessein n'étoit pas de retourner en Normandie. Les entreprises de Tancrede de Hauteville & de ses associés avoient commencé à se répandre, & leur nom attiroit en Italie tous les aventuriers normands, avec l'espérance de partager leur établissement & leur gloire. Tosny prenoit cette route sur un vaisseau espagnol, dans lequel il s'étoit embarqué à Barcelone, lorsqu'une tempête, qui dura plusieurs jours avec une furieuse violence,

le jeta ſur la côte de France, & le força de relâcher à Marſeille. Le duc Robert attendoit alors dans cette ville l'occaſion de quelque vaiſſeau qui fît voile en Aſie. Un nom ſi redoutable pour Toſny, n'empêcha point qu'il ne recherchât la vue de ce prince. Il la ſoutint ſans orgueil & ſans crainte dans un lieu où il ne reconnoiſſoit point ſon autorité; & ne lui devant rien par le ſang, il ne lui rendit que ce qu'il ne pouvoit refuſer à un prince dont la fortune l'emportoit beaucoup ſur la ſienne.

Le duc ſentit lui-même qu'après avoir chaſſé Toſny de ſes états, il n'avoit plus rien à prétendre de la qualité de maître ni rien à exiger de celle de ſujet. Sa joie fut vive au contraire de trouver à cette diſtance de la Normandie un prince de ſa maiſon, avec qui il pouvoit s'entretenir de ſes affaires; & l'intervalle de pluſieurs années lui ayant fait oublier les anciens reſſentimens, il lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence, avec d'autant plus d'ouverture, que ſur ſes propres explications il le croyoit en chemin pour aller chercher un établiſſement en Italie. Toſny ne perdit rien de ce diſcours : ſans faire connoître ſes ſentimens, il fut indigné que tous les princes de ſon ſang euſſent abandonné leurs droits au jeune Guillaume, & que les deſcendans de Rollon ſe

t accoutumés si facilement à l'esclavage.
ısion lui parut belle pour réparer les dis-
; de son ambition. Il laissa partir Robert,
confirmant dans la pensée qu'il alloit s'éta-
ɜn Italie ; & quittant son vaisseau, il se
de gagner la Normandie, où sa présence
uffa bientôt l'affection & le zèle de ses an-
partisans. Tosny n'étoit plus dans un âge
goût du plaisir pût l'emporter sur des
ıs plus sérieuses. Il n'y avoit point de
:e qu'il n'eût fait sans effort à la fortune
a gloire. Cependant, soit qu'en se rap-
ınt de sa patrie, les idées d'une ancienne
.tion qu'il avoit entretenue long-tems
a fille du comte de Mortagne, se fussent
ées d'elles-mêmes, soit qu'ayant été lié
:roitement avec le père, il prît autant de
ce à l'amitié qu'à l'amour, ce fut à Mor-
qu'il alla descendre, pour juger par les
ɜns du comte, de la constance qu'il devoit
ɘ de ses anciens amis.

ɛland, comte de Mortagne, avec des
; moins héroïques que Tosny, n'avoit pas
ɘ se faire la réputation d'un galant homme.
fils d'un frère naturel de Richard II.
ces de sa figure, & la douceur naturelle
caractère, sembloient l'avoir rendu plus
aux plaisirs, qu'aux exercices de la guerre.

Cependant il s'étoit diſtingué par ſon courage à la ſuite de Toſny, dans la révolte qu'ils avoient excitée enſemble contre le duc Robert; & la précaution qu'il avoit eue de faire avantageuſement ſa paix, lorſqu'il avoit vu les affaires de ſon parti déſeſpérées, n'avoit pas fait moins d'honneur à ſa prudence. Il avoit vécu depuis dans une retraite, qui avoit fait juger au duc même, que c'étoit moins la fortune que le repos qu'il avoit cherché par cette compoſition volontaire. Sa fille, qui avoit été deſtinée à Toſny, & qui auroit ſuivi ſon penchant dans ce mariage, avoit été forcée, par la fuite de ſon amant & par la volonté de ſon père, d'épouſer Raoul de Gacé, connétable de Normandie. Elle étoit paſſée en France avec ſon mari, par l'ordre ſecret du duc Robert, qui les avoit chargés de veiller ſans affectation à la ſûreté du jeune Guillaume.

L'abſence ayant refroidi la paſſion de Toſny, il fut bien moins ſenſible à la perte de ſa maîtreſſe qu'à la ſatisfaction de retrouver Guerland fidelle à l'amitié. Il ne balança point à lui faire l'ouverture de ſes deſſeins; & toute l'inclination que le comte de Mortagne avoit pour une vie tranquille, ne put le défendre contre les inſtances de ſon ami. Il n'étoit pas queſtion de faire éclater tout d'un coup des prétentions in-

discrètes, ni de combattre ouvertement la disposition des états en faveur de Guillaume ; mais sous des prétextes qui ne purent manquer à Tosny, lorsqu'il eut appris avec quelle hauteur le duc régent traitoit la noblesse, il pensa de loin à s'emparer de l'autorité, assez sûr de faire revenir les états de leurs préventions, lorsqu'il auroit la liberté de leur faire ouvrir les yeux sur la légéreté de leurs engagemens : on doute même qu'il eût communiqué au comte le fond de ses espérances, ou du moins il paroît sans vraisemblance, qu'étant le plus éloigné de ceux qui avoient quelque droit à la succession de Robert, il ait découvert les vues de son ambition à divers princes de la maison ducale, qu'il engagea bientôt à prendre les armes, & dont les prétentions eussent paru plus justes que les siennes.

Cette guerre intestine fut poussée avec divers succès, jusqu'à la mort du régent, que tous les historiens attribuent au poison, mais sans nommer l'auteur d'un crime si odieux. Tosny n'en tira point les avantages qu'elle sembloit lui promettre pour son élévation. Les états formèrent un conseil de régence, & rappelèrent Gacé, à qui ce secours n'étoit pas nécessaire pour gouverner avec autant de fermeté que de prudence. Une disposition si sage fit évanouir

le prétexte des factieux, qui n'avoit été jusqu'alors que la dureté insupportable de l'administration. Les armes de Tosny n'avoient point eu assez de succès pour lui donner occasion de faire éclater ses désirs ambitieux : il étoit trop tard, lorsqu'il voyoit tous les ordres de l'état rentrer malgré lui dans la soumission. Le seul parti qui lui resta, fut d'attendre des conjonctures qui ne devoient pas être long-tems à se présenter, & de se faire un mérite aux yeux du public de la tranquillité où il savoit se réduire quand il ne voyoit point de reproche à faire au gouvernement. Mais l'oisiveté alloit faire naître de nouveaux prétextes à son ambition, ou plutôt elle alloit réveiller dans son cœur une autre passion qui devoit se joindre à la première, pour le précipiter dans toutes les extrêmités inévitables aux grands caractères, avec deux si mauvais guides.

Il revit la dame de Gacé, il reprit tous les sentimens qu'il avoit eus pour elle avant son mariage. On ne dit point s'il fit renaître les siens, & l'on ignore si la jalousie que le connétable conçut de ses soins, eut d'autre fondement que leur assiduité, mais cet événement devint bientôt une affaire importante qui forma deux partis dans l'état. Tosny, quoique suspect au conseil, avoit repris à la cour le rang qu'on

ne

ne pouvoit refuser à un prince de sa naissance. Son mérite & l'éclat extraordinaire de ses aventures, attiroient autour de lui toute la jeune noblesse de Normandie, qui traitoit de pédanterie l'air grave & les vertueuses maximes du connétable. Cette jeunesse, flattant les inclinations de son chef, employoit toutes sortes de galanteries pour l'amusement de la dame de Gacé. Le mal parut si dangereux à son mari, qu'il lui défendit toute sorte de communication avec son amant : mais le bruit s'étant répandu qu'il la traitoit avec beaucoup de dureté, Tosny redoubla ses empressemens pour la voir. Enfin sur quelques entreprises qu'il forma inutilement pour s'introduire chez elle, le connétable prit le parti de la reléguer à Gacé, où il la fit garder fort étroitement. Le comte de Mortagne, persuadé par les sermens de Tosny, que sa fille étoit sacrifiée à de vaines imaginations, & que le connétable ne cherchoit peut-être qu'à se venger du mépris qu'ils avoient marqué l'un & l'autre pour son autorité, prit les intérêts de la dame de Gacé jusqu'à lever quelques troupes pour la délivrer de sa prison. Elles furent repoussées. L'impatient Tosny auroit pris part à la querelle, s'il n'avoit eu l'honneur de sa maîtresse à ménager : mais lorsqu'il se faisoit une mortelle violence pour contenir ses ressen-

timens, on reçut avis que le duc Robert étoit mort dans sa route. Un événement de cette importance suspendit d'abord tous les mouvemens de la cour; chacun avoit ses intérêts à faire valoir ou à ménager : car, soit par les insinuations de Tosny, ou par leurs propres réflexions, tous ceux à qui le sang donnoit quelque droit au trône ducal, avoient senti le tort qu'ils s'étoient fait en le cédant à Guillaume, & chacun s'agitoit suivant la mesure de ses espérances. Cependant la mort de Robert étoit encore si incertaine, que personne n'avoit la hardiesse de lever le masque : Tosny même s'occupoit moins à donner une forme à ses projets, qu'à vérifier une nouvelle dont le succès de toutes ses vues paroissoit dépendre.

Enfin l'arrivée de la suite du duc confirma le bruit qui s'étoit répandu : on apprit des témoins mêmes de sa mort, qu'après s'être livré pendant sa route à mille inquiétudes dont personne n'avoit pénétré la cause, & qui avoient ruiné insensiblement sa santé, il s'étoit trouvé si mal en repassant à Nicée, qu'il n'avoit pu se faire transporter plus loin. Pendant sa maladie, dont la cause fut singulière (*a*), il s'étoit

(*a*) Le récit de son voyage ne l'est pas moins, & je doute qu'il paroisse ennuyeux à personne, dans les

occupé du jeune Guillaume : ses derniers soins avoient été pour ce cher fils. Il avoit chargé

---

termes d'une des plus anciennes chroniques de Normandie. Robert ayant été forcé par le mauvais tems d'abandonner le dessein de faire sa route par mer, entreprit de traverser l'Italie. « Or advint qu'en une » ville close, qui étoit sur le chemin, le duc & ses » gens furent une nuyt hébergez, & se levèrent le lendemain matin. Les gardes qui ouvrirent les portes » commencèrent à haster les pellerins de passer : & le » duc voulut que toutes ses gens passâssent, & son » sommaige devant lui. Et quand ils furent tous passez, le duc tout nuz piedz à tout son bourdon » alloit après ; & l'ung de ceux qui gardoient la porte, » haulce ung baston qu'il tenoit, & férit le duc par » les espaules tant qu'il le fist chanceler. Et Normans » quant ils l'apperceurent, vont retourner, & tôt » l'eussent tué, quant le duc se va escrier : ne lui » faictes nul mal. C'est raison que pellerins seuffrent » pour l'amour de dieu. Ainsi le duc Robert garantit » de mort celuy qui l'avoit féru, & dit à ses gens » qu'il aymoit mieulx le coup qui luy avoyt esté » donné, que sa cité de Rouen. Ainsy passa le duc » Bourgogne, Prouvence & Lombardie jusques à » Rome, & print la croix du pape qui là estoyt. Si » comme il partoit pour aller son chemin, il va regarder l'ymaige de l'empereur Constantin qui estoit » d'ayrain, & monté sur un cheval tout d'ayrain. Et » vit qu'il n'avoit sur lui ne robe ne couverture : » lors fist prendre le plus beau manteau qu'il eut, &

un gentilhomme de sa suite de rendre compte aux états de Normandie des vœux qu'il faisoit

---

» le va faire affubler à cet ymaige. Et à tant se part, » disant que les Romains faisoient révérence à leur » seigneur, qui en ung an ne lui pouvoient pas donner » ung manteau. Et ainsy se partit le duc de la ville » où estoit l'empereur. Il fist ferrer une mulle que » l'on lui menoit après lui de quatre fers d'or, & dé» fendit à toutes gens que se la mulle déferroit, » que nul ne redressâst le fer. Il estoit lors ordon» nance que quiconque parloit à l'empereur, il ostoit » son mantel, & le faisoit cheoir à terre. Si ordonna » le duc que quiconque de ses gens parleroit à l'em» pereur quant il auroit osté son mantel, qu'il le » laissast, & qu'il ne le redressast pas, & ainsy fust » faict. Et quand le duc eust parlé à l'empereur, il » ne dressa pas son mantel, ung des chevaliers de » l'empereur luy voulut bailler, & luy dist qu'il ne » le vestiroit jamais : & ainsy le dirent tous ses gens » qui avoient osté leurs manteaulx. Quant le duc » Robert deust partir de la ville, l'empereur fist crier » & deffendre que personne ne prist denier de chose » que le duc eut despendu : mais néanmoins le duc » fist tout payer; & à ceulx qui ne vouloient comp» ter, il fist laisser plus de la moytié qu'il leur devoit. » Quant l'empereur ouyt dire que le duc de Nor» mandie ne vouloit rien avoir qu'il ne le payast, » si fist deffendre que nul ne vendist à ses gens point » de boys dont ils peussent cuire leur viande, fors par » la main de l'empereur. Et quant le duc Robert le

au ciel en expirant. C'étoit de donner le salut éternel à son ame, de répandre sa bénédiction

---

» sceut, si ordonna que ses gens acheptassent toutes » les noix qu'ils se pourroient finer & trouver, & » des escalles ils cuisissent leur viande ; & ainsy fut » faict. Quant l'empereur eust veu la largesse, & hon-» netteté des Normans, sy les en prisa moult. En » ce tems l'empereur & toutes ses gens mengeoient » à terre, ne n'avoient point de table ; mais pource » que le duc Robert en faisoit faire par tout où ils » alloient, l'empereur & ses gens aprindrent à en » faire.

» Ainsy le duc chemina à grand joye moult lon-» guement, & tant que maladie le print tellement » qu'il ne peust aller à pied ne à cheval. Si va » ordonner une lictiere où il se seoit, & seize poures » Sarrasins qui le portoient quatre & quatre à tour. » Et si, comme ils le portoient ainsy, le duc encontra » ung pellerin qui venoit d'oultre-mer, & estoit de » Pirou en Normandie. Le pellerin salua le duc, & » lui demanda se il manderoit rien à son pays. Tu » diras, dit le duc, à mes gens & à mes amis, que » tu m'as icy encontré, où diables me portent en » paradis. Tu vois comme les payens qui sont diables » me portent en Hierusalem, où dieu qui est en » paradis fut né. Lors fist le duc donner de ses deniers » au pellerin, & le pellerin commença à rire, & print » congié à tant.

» Quant le duc & sa route furent arrivés en Hie-» rusalem, se vont trouver à merveilles grant nombre

sur ses peuples, & de confirmer à son fils le droit de succession qui lui avoit été accordé par

» de chrétiens qui gisoient hors la ville, & long-temps » y avoient esté, car alors il ni demouroit que poy » ou nul chrestien, se ils ne payoient aincoy un » besant d'or, & ces poures pellerins n'avoient dequoy » payer : sy les veissez venir à cens & milliers contre » le duc, plourans & criant mercy, car ils n'avoient » de quoi entrer. Lors ordonna le duc que tant que » tous ces pellerins feussent entrés, il ni entreroit. » Et pour chascun fist bailler ung besant d'or ou la » vallue, & puis y entra à grant honneur, & moult » donna à ceux qui gardoient la ville. Et aussy fist » de moult belles offrendes au saint sépulchre. Ung » moult noble payen qui estoit seigneur d'Hierusalem » ouyt parler de l'honneur & largesse qui estoit au » duc Robert; sy va ordonner que tous les besans » & toutes les offrendes qui avoient esté payées & » offertes le jour à l'entrée de la ville & au temple » feussent rendues au duc. Et quant le duc les eut, » il les fit distribuer aux poures pellerins qui là » estoient, que oncques denier il n'en retint à son » prouffit, mais donna le duc de beaux dons aux » payens de Hierusalem, & moult y despandit; & » grandement y fut honoré. Et quant il y eut esté » tant comme il luy pleut, il s'en partit, & vint » jusques à Nice : là beut un mauvais breuvaige luy » & le comte d'Arque, dont ils moururent; & furent » enterrés en l'église de Nice en l'an mil XXXV. où » ils sont encores. Le duc Robert avoit pourchassé en

l'assemblée des états. Ce récit fit tant d'impression sur des sujets qui avoient aimé leur maître, que tous les princes qui aspiroient au trône, regardèrent la tristesse publique comme un présage funeste à leurs prétentions. Cependant ils prévinrent la dernière résolution des états, & se rendirent chacun dans les cantons où les fondemens de leurs espérances étoient établis; & dans l'espace de peu de jours, toute la Normandie retentit du bruit des armes.

Il falloit bien moins de tems aux états, pour exécuter des résolutions qui étoient jurées depuis plusieurs années, & que les circonstances de la mort du duc Robert leur firent aussi-tôt renouveler. Ils ne mirent rien en balance avec leur serment; & dans un tems où divers exemples voisins pouvoient leur persuader que les principes du droit héréditaire n'étoient pas clairement établis, ils s'imaginèrent que la volonté d'un prince, soutenue du consentement de ses peuples, étoit le droit le plus certain à sa succession. Sur ce fondement ils firent peu d'attention

» Hierusalem moult de belles reliques & de beaux
» sainctuaires qu'il commanda porter à Cerisy - l'Abbaye
» qu'il avoit fondé en Normandie près de Saint-Lo,
» & lesquelles reliques & sainctuaires toustaing ung
» sien chambellan y porta & mist ».

aux obstacles qu'on se préparoit à leur opposer. Raoul de Gacé fut appelé avec quelques autres seigneurs, pour aller rendre grâces au roi de France des soins qu'il avoit pris de l'éducation de Guillaume, & pour inviter ce jeune prince à venir s'asseoir sur son trône, où il monteroit au bruit des acclamations de tous ses peuples.

Henri I avoit rempli ses engagemens avec beaucoup de fidélité & d'honneur. Il n'avoit pas considéré si la politique demandoit qu'il formât si soigneusement les qualités naturelles de son élève, ou s'il n'étoit point à craindre dans un vassal & un voisin si puissant, que le fruit de ses soins ne tournât quelque jour contre lui-même. Cependant ses propres historiens ne dissimulent point qu'avant de remettre Guillaume aux ambassadeurs Normands, il balança s'il ne devoit pas profiter d'une si belle occasion, pour faire rentrer sous son obéissance une province dont la France ne s'étoit pas privée volontairement. Les troubles qui menaçoient la Normandie, la jeunesse de Guillaume, l'avantage de l'avoir entre ses mains qui alloit lui échapper, & qui ne renaîtroit jamais avec des circonstances si favorables, étoient des tentations si fortes, que rien n'est plus glorieux pour Henri que de les avoir surmontées. Guillaume fut conduit à Rouen, où les états lui prêtèrent aussi-tôt le

ferment de fidélité. Ils lui donnèrent pour gouverneur Raoul de Gacé, son connétable, avec une autorité bornée comme auparavant par le conseil, mais qu'un homme si sage & si fidèle savoit étendre pour l'utilité de l'état, sans causer de murmure & d'ombrage à ceux qui la partageoient avec lui. Les ennemis du nouveau règne n'ayant point encore eu le tems de former leur parti, apprirent toutes ces dispositions, avec le regret de n'avoir pu s'y opposer.

Un événement imprévu précipita beaucoup les entreprises de Tosny, & le rendit le plus ardent de tous ses rivaux, à faire valoir ses droits, quoiqu'ils fussent les plus éloignés. La dame de Gacé, que son mari tenoit toujours renfermée dans ses terres, souffroit son malheur avec d'autant plus d'impatience, qu'ayant été condamnée sans allégations & sans preuves, elle regardoit son châtiment comme une cruelle injustice. Le comte de Mortagne son père en avoit la même opinion; & Tosny qui ne cessoit pas de l'aimer, s'étant assez modéré pour s'en tenir à des protestations d'innocence, le public commençoit à douter si les plaintes du connétable n'avoient pas éclaté trop légèrement. Dans cette disposition, les gardes même qui veilloient au château de Gacé s'intéressoient à la disgrâce

de leur prisonnière ; & le comte de Mortagne après avoir tenté inutilement la violence, trouva beaucoup de facilité à les gagner par des voies plus douces. Il s'occupoit alors avec Tosny aux préparatifs d'une plus haute entreprise ; mais ayant reçu avis qu'il trouveroit les gardes de sa fille disposés à le laisser approcher sécrètement du château, il s'y rendit avec quelques gens armés qu'il laissa derrière lui à peu de distance. Non-seulement il trouva le moyen de s'y introduire par le secours de quelques gardes qui le favorisoient ; mais ne voyant pas plus de difficulté à sortir avec sa fille, il l'emmena sur le champ jusqu'à Beaumont, dont le seigneur étoit son intime ami, & faute de voiture, dit la chronique, pour la conduire commodément à Mortagne, il la laissa pendant quelques jours dans un lieu où il la croyoit avec autant de sûreté que de secret : elle fut néanmoins trahie par l'indiscrétion de quelques domestiques. Le connétable, averti de sa retraite, la fit enlever avec violence ; & l'ayant renfermée dans une autre de ses terres, on apprit peu de jours après qu'elle étoit morte presque subitement dans cette nouvelle prison. Une si étrange catastrophe fit naître des soupçons à ceux qui rendoient le plus de justice à la vertu du connétable. Il sentit lui-même de

quelle importance il étoit pour sa gloire de les purger par des témoignages éclatans ; & la seule ressource qu'il trouva pour se justifier, fut d'envoyer le corps de sa femme au comte de Mortagne, avec une lettre où, sans toucher aux raisons qu'il avoit de lui faire un si triste présent, il lui expliquoit les circonstances de sa mort, telles qu'il les avoit apprises de plusieurs personnes qui en avoient été les témoins ; le prétexte étoit néanmoins de la faire inhumer dans le lieu de sa naissance.

Tosny étoit à Mortagne ; un si funeste spectacle le jeta dans des transports qui changèrent toutes ses passions en fureur. Quoiqu'il ne put rien découvrir qui blessât l'honneur du connétable, c'étoit assez qu'il eut flétri celui de sa femme, & qu'il eut abrégé sa vie par ses persécutions, pour le dévouer à toute sa haine. La cause de l'ambition fut confondue avec celle de l'amour. Toutes les richesses qu'il avoit apportées d'Espagne furent prodiguées pour hâter la levée de ses troupes. Il engagea sous ses enseignes trois mille Normands, & deux mille quatre cens Bretons, qui avoient déjà porté les armes à son service ; & publiant qu'il entreprenoit la guerre pour soutenir l'honneur de la Normandie & les intérêts du sang de Rollon, qui étoient également blessés par la préférence que les états

avoient donnée à un bâtard, il laissa encore douter, si c'étoit pour lui-même, ou pour quelqu'autre prince qu'il prenoit les armes.

Il avoit amené d'Espagne avec lui un cavalier espagnol, qui s'étoit attaché à sa fortune, & qui commença la guerre par un coup fort extraordinaire de hardiesse & de conduite. Tosny avoit dessein de s'emparer de Valógnes, où les ducs de Normandie avoient pris plaisir à faire quelquefois leur séjour, & dont il vouloit faire comme le centre de tous ses desseins. L'espagnol n'attendit point d'autre ordre que les désirs de son maître. Il se fit suivre d'environ cent soldats, à qui il commanda d'entrer dans cette ville successivement par différentes portes. S'étant rendu lui-même sur la place, où il les attendit, il les dispersa dans divers endroits à mesure qu'il les voyoit arriver, & montant seul à l'hôtel-de-ville, il déclara tranquillement aux magistrats qui y étoient assemblés, que s'ils vouloient éviter des violences dont il ne voyoit pas qu'ils pussent se défendre, il falloit qu'ils s'engageassent sur le champ à recevoir une garnison, au nom du guidon de Normandie, qui avoit entrepris de soutenir la cause des princes de son sang. Valognes étoit à la vérité sans troupes; mais la bourgeoisie exercée par les dernières guerres, suffisoit pour

ſa propre défenſe, & la ville étoit aſſez forte pour arrêter long-tems ceux qui auroient entrepris de la forcer par un ſiége. Cependant les magiſtrats ne purent s'imaginer qu'un homme ſeul eût oſé leur faire la loi dans leurs murs, s'il n'eut pris des précautions qui le rendoient ſupérieur à la crainte. Après s'être conſultés pendant quelques momens, que l'audacieux eſpagnol affecta de trouver trop longs, ils s'engagèrent à recevoir Toſny, & ne refusèrent pas même d'en faire une promeſſe, qu'il fit ſigner par le maire. Un de ſes gens, qu'il appela pour le charger de cet écrit & de ſes ordres, raſſembla tous les autres au château, dont ils firent ouvrir les portes ſans violence, en préſentant le ſeing du premier magiſtrat. Les armes, & toutes les munitions de la ville tombant ainſi en leur pouvoir, l'eſpagnol n'eut d'autre peine que de porter lui-même à Toſny la nouvelle d'un triomphe qui ne lui avoit coûté que de l'adreſſe & de la fermeté.

Cependant, le connétable qui avoit l'œil ouvert ſur toutes les parties d'un état dont le gouvernement ne ſembloit repoſer que ſur lui, raſſembla toutes les troupes qu'il avoit ſur les frontières de France & dans les ports de la Haute-Normandie, pour étouffer dans ſon origine une révolte, dont ſa prudence lui fit craindre

les ſuites. Le ſoin que Toſny avoit eu de confondre ſes intérêts avec ceux de tous les princes du même ſang, lui parut le plus dangereux artifice contre lequel il eut à ſe défendre. Mais tous les efforts qu'ils avoient faits chacun de leur côté, n'ayant pu leur faire ramaſſer des armées plus nombreuſes que celle de Toſny, il ſe flatta qu'avec vingt-cinq mille hommes qu'il avoit mis ſur pied tout d'un coup, il lui ſeroit aiſé non-ſeulement d'empêcher leur jonction; mais de les opprimer avant qu'ils euſſent le tems de groſſir leurs forces. Il auroit pris beaucoup plus de confiance à ſes vues, s'il eût appris que loin d'agir de concert, tous les rivaux de Guillaume, jaloux l'un de l'autre, ne penſoient mutuellement qu'à ſe nuire. Auſſi ne furent-ils pas plutôt informés, qu'il s'étoit mis en mouvement avec une armée ſi puiſſante, qu'incertains ſur qui l'orage alloit tomber le premier, ils prirent le parti de congédier doucement leurs troupes, & de ſe retirer dans celle de leurs terres, d'où ils pouvoient ſe ſauver plus aiſément par la fuite. Toſny même, qui avoit pris les armes avec tant de chaleur, & qui ſe trouvoit déjà maître de Valognes, ſe vit forcé de céder au nombre, & de ſe retirer à Mortagne pour y gémir de la lenteur de ſes levées.

Ce n'étoit pas seulement la diligence du connétable qui faisoit cette impression sur les ennemis de Guillaume. Le bruit s'étoit répandu dans le même tems que le roi de France s'avançoit avec une armée considérable; & dans la bonne intelligence où il vivoit avec les états de Normandie, personne ne doutoit qu'il ne vînt au secours de son élève. Mais si cette crainte avoit servi à calmer les rebelles, il n'en parut que plus étrange de voir tourner tout d'un coup les François contre le château de Tillières, sur lequel ils avoient quelques prétentions. Henri, qui n'avoit osé violer les loix de l'honneur, en retenant un prince qui avoit été commis à sa bonne foi, s'étoit cru libre de ce scrupule, après l'avoir rendu généreusement à ses peuples. Les mouvemens des princes de Normandie lui avoient fait naître l'espérance de profiter de leurs divisions. Le connétable y fut trompé comme tous les princes. L'empereur alla jusqu'à s'imaginer, que le roi ne pensoit effectivement qu'à se remettre en possession d'un bien sur lequel on ne pouvoit guère lui contester ses droits; & le souvenir du présent qu'il avoit fait au duc Robert des villes de Chaumont & de Pontoise, augmentoit la confiance du conseil de Normandie. Mais le gouverneur de Tillières reçut ordre de livrer cette ville, à

la seule condition qu'elle seroit démantelée. Henri la reçut d'autant plus volontiers à ce prix, qu'étant forte & bien munie, elle auroit été capable d'arrêter long-tems ses armes. Mais sur quelques termes équivoques de la capitulation, il en fit relever aussi-tôt les murailles; & ce premier succès l'animant dans son entreprise, il se rendit maître aussi facilement d'Argentan & de Falaise.

Ainsi les forces que le connétable avoit rassemblées contre les rebelles furent employées contre un roi qu'il avoit regardé comme le protecteur & le meilleur ami de son maître. La fortune le favorisa dans sa défense. Outre que ses troupes étoient supérieures en nombre, il coupa si habilement les vivres à l'armée françoise, que l'ayant forcée de se retirer, il reprit aisément Falaise, avant que cette place eut été fortifiée. Henri n'ayant recueilli que de la confusion de son avidité, chercha des prétextes pour colorer une expédition qui étoit capable de le rendre odieux à tous ses voisins. Mais il parut surprenant que Tosny & les autres princes ne se fussent point liés avec lui contre le connétable, & l'on ne peut attribuer leur tranquillité qu'à la crainte de nuire à leurs propres droits, en favorisant l'ennemi commun de la Normandie & de toutes leurs prétentions. Ils

re

ne profitèrent pas moins de cet intervalle pour augmenter le nombre de leurs partisans; & Tosny, toujours le plus actif, s'assura secrètement des soldats jusqu'en Angleterre & en Espagne, où il fit passer quelques-uns de ses amis avec de fort grosses sommes. Il avoit mis dans ses intérêts la duchesse Estrithe, sœur d'Etelrède, que Richard II avoit répudiée après quelques années de mariage, pour épouser Pavie. Cette malheureuse princesse étoit demeurée en Normandie, sans biens & sans considération; car Richard avoit affecté de la négliger, & ses successeurs n'avoient pas marqué plus d'attention à lui faire un sort digne de sa naissance & de son rang. Tosny conçut qu'il avoit des avantages à tirer de ses recommandations à la cour d'Angleterre. Il la consola dans sa mauvaise fortune, & leur amitié devint si étroite, que leurs âges leur donnant une autre espèce d'égalité, on s'attendoit à leur voir mettre le comble à cette union par le mariage. Estrithe n'épargna rien pour engager ses neveux, qui règnoient en Angleterre, à prendre hautement les intérêts de Tosny : mais le connétable n'avoit pas manqué de prévoir que les ennemis de son maître iroient tôt ou tard implorer cet appui; & son habileté lui avoit fait trouver le moyen d'intéresser les Anglois mêmes à rejeter leurs solli-

citations. L'argent que Tofny avoit fait paſſer dans leur île, fit plus d'effet ſur un grand nombre de ſoldats qui étoient demeurés ſans occupation depuis les guerres d'Etelrède, & qui joignirent au motif de l'intérêt, celui de ſervir la ſœur de leur maître.

Le connétable ne s'en laiſſa point impoſer par les apparences. Si le déſir de rendre ſon adminiſtration tranquille lui fit négliger de punir la révolte des princes, il n'en prit pas plus de confiance au repos forcé dans lequel ils affectoient de ſe contenir; & jugeant bien qu'ils n'attendoient que l'occaſion d'éclater, il ne congédia point tellement ſon armée qu'elle ne fût prête à marcher au premier ordre. Il commença dans cette eſpèce de trève à former le jeune Guillaume aux exercices militaires, & ce prétexte lui ſervoit encore à retenir dans le voiſinage de la capitale une partie de ſes meilleures troupes. Tofny s'étoit retiré prudemment de Valognes, après le départ de l'armée de France, & s'il étoit permis à la politique de s'endormir ſur la foi de l'ambition & de la haine, le conſeil de Normandie auroit pu croire que la tranquillité de l'état n'étoit pas menacée de long-tems.

Il y avoit quelques Juifs établis à Rouen ſous les derniers rois qui avoient précédé les ducs

Normands, gens avides de s'enrichir, comme l'eſt encore aujourd'hui cette nation, & capables de tout entreprendre dans l'eſpérance du moindre gain. Les principaux, attirés près de Toſny par le bruit des tréſors qu'il avoit apportés d'Eſpagne, s'étoient dévoués inſenſiblement à ſon ſervice, & l'informoient avec beaucoup de ſoin de tout ce qui ſe paſſoit dans la capitale. Un de ces fidelles eſpions nommé Sédécias, lui apprit que le jeune duc alloit ſouvent ſeul à la chaſſe avec ſon gouverneur, & qu'étant ſuivi d'un petit nombre de gardes, il étoit facile de les enlever, ou de s'en défaire avec peu de danger. On ignore à laquelle de ces deux propoſitions Toſny s'attacha; mais ſaiſiſſant auſſi-tôt l'avis du juif, il réſolut de ne pas manquer une occaſion qui pouvoit lui abréger le chemin du trône, & lui épargner toutes les incertitudes de la guerre. Cependant n'ayant plus de meſures à garder, ſi ſon entrepriſe éclatoit ſans avoir réuſſi, il prit les précautions qui pouvoient le mettre en état de ſe défendre, & toutes les machines qu'il préparoit depuis ſi long-tems, furent dreſſées avec beaucoup de ſoin. Il retrouva non-ſeulement les cinq mille hommes qui l'avoient déjà ſuivi, mais une armée entière de Normands & de Bretons, qu'il avoit eu le tems d'engager par ſes libéralités; tandis

que douze cents Anglois, qu'il tenoit dispersés sur les côtes de la Normandie & dans les îles voisines, se rassembloient par pelotons pour le venir joindre à Mortagne.

Mais laissant à ses amis la disposition de ses troupes, il se rendit à Rouen avec quelques soldats choisis. Il se cacha soigneusement pendant plusieurs jours dans un village, qui étoit à peu de distance du château, d'où il faisoit observer les mouvemens du jeune duc. Ses désirs furent satisfaits, en le voyant arriver dans la plaine; mais il étoit si bien accompagné ce jour-là, que se trouvant trop inférieur en nombre pour oser l'attaquer, il fut réduit lui-même à se tenir renfermé avec ses gens. Bientôt il ressentit autant de frayeur qu'il s'étoit cru capable d'en inspirer par l'approche d'une partie de la suite du duc, qui vint se rafraîchir dans le village; & la crainte d'être trahi lui fit prendre la résolution de se sauver seul. Cette précaution étoit nécessaire à sa sûreté; car ses gens, qui furent découverts, ne résistèrent point aux menaces qu'on employa pour arracher leur secret. Tosny n'échappa qu'avec peine aux gardes qui furent détachés après lui, & le chagrin qu'il emporta dans sa fuite fut le seul fruit qu'il recueillit de son entreprise.

Il en fit bientôt ressentir les marques à tous

ſes voiſins, par les violences qu'il exerça contre ceux qui refusèrent d'embraſſer ſa cauſe. Ses troupes, qui n'attendoient que ſon retour, pour former, en ſe raſſemblant, un corps d'armée redoutable, furent en état de tenir preſqu'auſſitôt la campagne. La chronique & les hiſtoriens de Normandie, rapportent quelques-unes de leurs expéditions, mais ſans nommer les lieux auxquels ils s'arrêtèrent. Ils repréſentent Toſny comme un furieux, à qui ſes reſſentimens autant que la grandeur de ſon entrepriſe, avoient fait concevoir qu'il ne lui reſtoit plus rien à ménager, & qui las enfin de ſe contraindre, étoit réſolu de renverſer tout ce qui auroit l'apparence de mettre quelque obſtacle à ſa courſe. Son armée étoit compoſée de dix-huit mille hommes, tous remplis de la chaleur qui animoit leur chef, & la plupart exercés à la guerre par une longue expérience. Avant que le connétable pût ſe mettre en état de leur faire tête, ils commirent des ravages infinis dans tous les lieux où ils trouvèrent la moindre réſiſtance.

Ils avoient compté ſur le ſecours de pluſieurs ſeigneurs, qui avoient prêté l'oreille à leurs premières ſollicitations, mais que la vigueur du connétable avoit refroidis depuis les avantages qu'il avoit remportés ſur les François.

Ce fut contre ces timides amis que Tosny tourna son premier feu. Il mit plusieurs châteaux au pillage, & chaque jour sa route étoit marquée par de nouveaux emportemens. Humphrey de Vielles, père de Roger de Beaumont, chez qui le comte de Mortagne avoit laissé la dame de Gacé en dépôt après l'avoir délivrée de sa prison, n'évita point les premières insultes de cet audacieux. Outre le refus qu'il avoit fait d'embrasser sa querelle, Tosny l'avoit toujours soupçonné d'avoir donné avis au connétable de la retraite de sa femme, & de lui avoir facilité les moyens de l'enlever. La moindre de ces deux raisons suffisant pour le faire traiter en ennemi, ses terres furent livrées à l'avidité du soldat. Mais il avoit prévu l'orage qui le menaçoit. Ayant rassemblé quelques troupes qui avoient leurs quartiers dans le voisinage, ce brave vieillard alloit oublier l'inégalité du nombre & risquer une défense fort incertaine, lorsque le comte de Beaumont son fils, qui s'étoit avancé par une marche fort prompte avec une partie de l'armée du connétable, arriva fort heureusement pour le secourir. Humphrey & ses trois fils s'étoient déclarés pour le jeune duc, sans autre raison que leur respect pour la mémoire du duc Robert, qui avoit comblé leur maison de bienfaits, & pour lequel il se

croyoient obligés à cette reconnoiſſance dans la perſonne du ſucceſſeur qu'il s'étoit nommé. L'amitié qu'ils portoient au comte de Mortagne, les avoit engagés dans le parti de Toſny, contre Alain duc de Bretagne, dans un tems où les intérêts du gouvernement étoient encore différens de ceux du jeune duc, & où ceux de leurs amis par conſéquent leur avoient paru moins oppoſés à leur devoir. Mais l'aîné des trois fils qui ne ſavoit rien mettre en balance avec les intérêts de l'honneur, avoit entraîné ſes frères à Rouen, ſur le premier bruit d'une révolte qui s'attaquoit à des droits ſacrés pour ſa reconnoiſſance. Ils avoient offert leurs ſervices au duc avec un zèle qui les avoit fait choiſir auſſi-tôt pour les plus importans emplois de l'armée, & le comte Roger avoit été chargé de partir ſur le champ avec toutes les troupes, qui s'étoient trouvées prêtes à marcher.

Un ſecours arrivé ſi à propos, ſuſpendit l'ardeur des rebelles. Toſny même, qui ne s'attendoit point à cette diligence, eut beſoin de toute ſa préſence d'eſprit pour ramaſſer ſes troupes abandonnées au pillage, & pour y mettre tout l'ordre que le tems lui permettoit; ſon intérêt d'ailleurs l'obligeoit de ne pas perdre un moment, dans la crainte que le connétable, qui devoit ſuivre inceſſamment Roger avec le

reste de son armée ne vînt rendre le combat plus douteux & la victoire plus difficile. Son regret étoit de n'avoir pu pénétrer jusqu'à Rouen, où il avoit compté de le surprendre; & tous les désordres qu'il avoit causés sur sa route n'avoient pas empêché qu'il ne l'eût faite avec une rapidité surprenante. Il disposa donc sur le champ ses troupes au combat. L'avantage du nombre étoit encore de son côté, & la connoissance qu'il avoit de la guerre lui faisoit mépriser des ennemis, qui n'avoient jamais vu que celle de Tillieres, ou quelques factions civiles en Normandie. Quoiqu'aucun historien ne nous ait laissé ni les circonstances, ni le nom de cette bataille, elle dut être sanglante, puisque la plûpart des rebelles y périrent avec leur chef.

Cette espèce d'obscurité dans la mort d'un homme si extraordinaire, marque l'ignorance & la grossiéreté d'un siècle où l'on n'étoit pas capable de distinguer les grands caractères, & où l'histoire de la fondation d'une abbaye, ou de l'apparition d'un mort, occupoit plus sérieusement un écrivain, que la connoissance des grands hommes & l'éloge de leur mérite. La chronique de Normandie place la révolte & la mort de Tosny avant la prise du château de Tillières; mais les autres historiens la mettent

dans l'ordre que j'ai suivi. Il est plus difficile de rapporter à des tems fixes d'autres événemens, qui furent la suite ou les commencemens de cette révolte, tels que le combat de Vesselin de Ferrières & de Hue de Montfort, qui s'entretuèrent, eux & tous leurs gens jusqu'au dernier; & la mort d'Obert Frépon, gouverneur du duc Guillaume, pendant son séjour en France, qui fut assassiné dans le sommeil par Guillaume fils de Roger de Montgommery. Ce qu'il est aisé d'en conclure, c'est que le feu que Tosny avoit allumé s'étoit répandu dans toutes les parties de l'état, & que malgré les efforts du connétable, la minorité du jeune duc fut un tems de troubles & de désordres, où toute l'affection que les états lui avoient marquée ne le sauva point du mépris de ses sujets. Le titre de bâtard que les princes du sang faisoient retentir dans toutes sortes d'occasions, étoit devenu si vil aux yeux du peuple même, que tout le monde en faisoit un sujet de raillerie. Harlotte, mère du jeune duc, en essuyoit souvent la confusion, par les reproches qu'on lui faisoit d'avoir eu pour Robert une foiblesse qui coûtoit si cher à la Normandie, & Robert n'avoit pas beaucoup réparé cette tache en élevant le père de sa maîtresse à la qualité de son valet-de-chambre. Ce fût pour couvrir tant de sujets d'hu-

miliation, que le connétable porta le jeune duc à donner un mari à sa mère, dont elle pût recevoir quelque lustre, & qu'il lui fit choisir Guillebert de Crespy, en lui accordant pour dot la terre de Toustain-le-Goys, qui avoit été confisquée à Toustain, comte d'Hiemes, pour avoir mal défendu Falaise contre l'armée de France.

Mais s'il s'étoit élevé tant de nuages dans l'enfance de Guillaume, il parut bientôt que ce n'étoit qu'un service de la fortune, pour faire briller avec plus d'éclat les grandes qualités qu'il avoit reçues de la nature & de l'éducation. Le portrait que l'histoire de ses gestes nous a laissé de lui, dans un âge qui ne pouvoit guère surpasser seize ans, est celui d'un héros, ou d'un prince que le ciel destine visiblement à le devenir. Sa taille étoit haute & majestueuse, son visage d'une beauté qui n'est pas commune à son sexe, mais sans que l'air en fut moins ferme & moins martial. Il excelloit dans tous les exercices du corps; il avoit l'esprit vif & pénétrant, le caractère noble & porté aux grandes entreprises, les manières ouvertes & gracieuses. Il avoit une teinture de toutes les sciences qui étoient en honneur dans son siècle, & sa facilité à les apprendre avoit causé de l'admiration à ses maîtres. Enfin, parmi quantité de vertus,

on n'apperçoit dans sa jeunesse que la semence de deux vices. D'autres historiens l'accusent en effet de les avoir laissés croître avec trop d'indulgence; c'étoit un penchant trop marqué vers l'avarice, & une chaleur à se ressentir des injures, que toutes les exhortations de son gouverneur ne purent modérer. On verra dans la suite de sa vie, jusqu'à quel point il a pu mériter ces deux reproches.

A peine commençoit-il à prendre les rênes de l'état, que l'ambition parut se réveiller dans plusieurs princes de son sang, à qui la fermeté du connétable avoit fait craindre de se commettre avec lui pendant son administration. Le sort de Tosny avoit effrayé ceux qui pensoient à l'imiter dans sa révolte. Mais tout parut possible sous un jeune prince qu'on s'étoit accoutumé à mépriser dès son enfance. Guillaume de Talou, comte d'Arques, avoit toujours été regardé comme le plus proche héritier du trône; & ce droit qu'il tiroit de sa naissance, étoit accompagné de tant d'excellentes qualités, qu'il n'en avoit été qne plus sensible à la préférence que les états avoient donnée sur lui au bâtard de son frère. Il étoit fils, comme Robert, de Richard II, mais par la belle Pavie, que ce duc avoit assez aimée pour répudier en sa faveur la sœur d'un roi d'Angleterre. C'étoit

sans doute l'indécence de ce mariage, qui avoit prévenu les autres enfans de Richard contre Guillaume & Mauger, qui en étoient sortis. Le premier avoit obtenu le comté d'Arques, pendant la vie de son père; mais avec un revenu si médiocre, que ses deux frères, qui s'étoient succédés sur le trône, ayant comme affecté de ne l'augmenter par aucun bienfait, il n'avoit jamais été par lui-même en état de faire valoir les droits de sa naissance; & s'il avoit tenté quelque chose depuis la mort de Robert, c'étoit avec le secours de ses amis, ou par les intrigues de Mauger son frère, qui avoit embrassé l'état ecclésiastique. Mais le bonheur qui avoit accompagné la minorité du jeune Guillaume, & les grandes espérances qu'il faisoit concevoir à l'entrée de son règne, ayant fait renaître la jalousie de la France, le comte d'Arques sentit habilement que ce n'étoit plus en Normandie qu'il falloit chercher de l'appui pour ses prétentions, & que le roi Henri se croiroit trop heureux du prétexte qu'il pouvoit lui offrir pour recommencer la guerre. Dans cette espérance, il envoya secrètement à Paris quelques personnes fidelles, qui avoient ordre de ne faire au roi que l'ouverture de son dessein, en lui laissant le pouvoir absolu d'en régler la conduite. Henri reçut cette proposition

avec beaucoup de joie. Il promit un puissant secours au comte d'Arques; & ne remettant pas plus loin ce qu'il brûloit d'exécuter, il le fit presser de commencer les hostilités, dans l'attente des troupes françoises, qui ne tarderoient point à se mettre en marche.

Depuis long-tems le comte avoit travaillé sourdement à fortifier son château d'Arques, & à le remplir de toutes sortes de munitions. Mais il manquoit de soldats, & ses vassaux n'étoient pas en assez grand nombre pour lui composer une armée. Les mouvemens qui furent indispensables dans ses terres & dans d'autres lieux, alarmèrent bientôt la cour. Le jeune duc, averti que son oncle n'armoit pas sans dessein, lui envoya ordre de se rendre à Rouen, pour justifier sa conduite. Mais le comte d'Arques, qui comptoit à tout moment sur l'arrivée du secours de France, refusa fiérement d'obéir; sur un second ordre, qui fut accompagné de menaces, il écrivit au duc, que s'il alloit à Rouen, ce ne seroit que pour se mettre en possession d'une ville qui lui appartenoit comme tout le reste de la Normandie, par le droit incontestable de sa naissance. Une déclaration si ferme de ses intentions fut aussi-tôt suivie d'un autre message, par lequel il défioit le jeune duc au combat. Les historiens ne nous apprennent

point s'il étoit question d'un combat singulier; mais le courage & l'adresse ne manquant point au duc, il faudroit supposer que ses sujets l'empêchèrent de mesurer ses armes avec son oncle, si le défi eût été personnel. Il s'étoit rendu à Valognes dans l'intervalle des deux ordres qu'il avoit envoyés au comte d'Arques; son ressentiment fut si vif à sa seconde réponse, que se tournant vers quelques seigneurs qui l'accompagnoient; *qui m'aime, me suivra*, leur dit-il, & sur le champ il monta à cheval, pour s'aller mettre à la tête des troupes que le connétable avoit toujours conservées aux environs de Rouen.

Avec quelque soin que le comte d'Arques se fut préparé à se défendre, il n'auroit pas résisté facilement à la première impétuosité du duc, si dans l'espérance où il étoit à tous momens de voir arriver les troupes françoises, il n'eut employé l'artifice pour ralentir l'ardeur de sa marche. Mauger son frère, qui faisoit sa demeure à quelque distance de Rouen, fut prié secrètement d'aller au-devant de Guillaume, & de lui faire agréer qu'il se chargeât de faire rentrer le comte dans l'obéissance. Ce prince cachoit sous un habit ecclésiastique non-seulement son penchant au plaisir, mais toute l'adresse du courtisan le plus exercé aux intrigues. Il

prit Guillaume par son foible, en lui confessant que son frère n'étoit qu'un imprudent, qui formoit une entreprise au-dessus de ses forces, & qui n'étoit pas capable de résister un moment à celles du duc. Il se flatta d'avoir assez d'ascendant sur lui, pour l'amener aux genoux de son maître & le rendre son plus fidelle sujet. Enfin ses soumissions & ses promesses eurent le succès qu'il s'étoit proposé. Guillaume consentit à suspendre sa vengeance; & Mauger prit en effet le chemin d'Arques. Mais avant qu'il se fût passé trois jours, le comte d'Arques reçut avis que le roi de France s'étoit mis en marche avec ses troupes; & de concert sans doute avec son frère, dont il ne vouloit pas ruiner la fortune, il affecta de le renvoyer brusquement, comme s'il eût été importuné de ses conseils. Cet adroit négociateur retourna vers Guillaume, & déplorant l'aveuglement de son frère, qu'il attribua aux secours qu'il attendoit de France, il persuada encore si habilement à ce prince, qu'il n'avoit pas dépendu de lui de faire prendre un tour plus heureux à sa négociation, que l'ayant convaincu de son attachement & de son zèle, il en obtint l'archevêché de Rouen, qui se trouvoit vácant dans cette conjoncture. Tous les historiens ne paroissent pas persuadés que Mauger eut intention de

tromper le duc, & quelques-uns assurent, qu'ayant été trompé lui-même par la dissimulation de son frère, il ne fit point de promesse au duc, qu'il n'espérât sincérement de remplir. Mais outre que les deux frères étoient liés trop étroitement pour se faire un mystère de leurs desseins, & que Mauger avoit déjà rendu au comte quelques services de la même nature, il paroît dans la suite que la principale raison qui porta le duc à le déposer, fût le ressentiment auquel il s'abandonna contre lui, en découvrant sa trahison.

Guillaume ayant du moins profité pour grossir ses troupes, de l'intervalle qu'on avoit employé à le tromper, n'en fut que plus animé à la vengeance. Quoique l'approche de l'armée françoise semblât devoir attirer toute son attention, il se promit que le château d'Arques ne l'arrêteroit point assez long-tems pour lui faire perdre beaucoup d'avantages, & le désir de satisfaire son ressentiment l'emporta sur la nécessité de s'opposer promptement aux François. Il s'approcha d'Arques, & faisant porter au comte les plus terribles menaces, il parut, par la diligence avec laquelle il forma le siége, qu'il pensoit moins à le ramener à la soumission par l'effroi, qu'à lui annoncer le châtiment dont rien n'étoit plus capable de le garantir. Cependant le comte, mieux

mieux informé que lui de la situation des françois, reçut ces menaces avec fierté. Il étoit sûr qu'avant que de pousser le siège, Guillaume auroit à se défendre d'un autre ennemi, qui étoit déjà campé à Saint-Aubin, & qui ne prenoit le tems de faire rafraîchir ses troupes, que pour fondre avec plus d'impétuosité sur les normands. Henri commandoit lui-même son armée; elle étoit composée de vingt-deux mille hommes, & le duc n'en avoit pu rassembler encore que seize mille. Il ne put apprendre le même jour, que l'ennemi étoit si proche, sans frémir du péril où il s'étoit engagé. Quelque intrépidité qu'il eut dans le cœur, il étoit sans expérience, & sa raison lui faisoit sentir que le métier de la guerre demande autant de prudence que de courage. Roger de Beaumont, qui passoit alors pour le héros de la Normandie, arriva heureusement avec de nouvelles troupes, pour le délivrer de cette inquiétude. Il lui conseilla d'abandonner le château d'Arques, où il lui seroit toujours libre de revenir, & de marcher contre l'armée françoise, qui ne pouvoit plus faire un pas sans incommoder ses sujets. Guillaume se livrant à la conduite du comte, avec cette docilité qui est proprement le caractère des grandes ames à qui l'instruction manque encore, n'eut pas besoin d'un grand nombre de leçons pour surpasser

ſon maître. N'ayant pas ceſſé néanmoins de le conſulter pendant toute la campagne; il battit l'armée de Henri dans pluſieurs rencontres; il força ce prince de retourner encore une fois ſur ſes terres; & reparoiſſant avec ſes troupes victorieuſes devant le château d'Arques, il réduiſit bientôt le comte, qui étoit revenu pour le défendre, après la retraite des françois, à ſe ſauver pendant la nuit ſous l'habit d'un domeſtique. Ce fut Roger de Beaumont qui lui conſeilla encore de ne pas mettre trop d'obſtacles à ſa fuite, pour éviter la néceſſité de punir par le dernier ſupplice un prince à qui l'on ne pouvoit diſputer la qualité de chef de la maiſon ducale.

Cet eſſai militaire devint une ſource de lumières pour le jeune duc. Il lui ſuffiſoit d'en avoir reçu les principes. Ils ſe développèrent d'eux-mêmes dans un caractère formé pour la guerre. On l'entendit raiſonner ſur toutes les difficultés de cette glorieuſe profeſſion avec l'habileté d'un général qui a vieilli dans l'exercice des armes. A la vérité, Guillaume de Poitiers, qui lui attribue tout d'un coup tant de lumières, & qui lui donne, dès ſes premières années, les noms de Mars & d'Hercule, prend ſouvent un ton d'orateur & de panégyriſte, qui s'accorde peu avec la ſimplicité d'une relation

historique. Mais la suite des événemens donne de la vraisemblance à ce qu'on prendroit d'abord pour une exagération. On trouve d'ailleurs dans les chroniques de quoi éclairer l'éloge qu'il fait de sa politesse & de sa galanterie. Dans une embuscade que Roger de Beaumont avoit dressée aux François près de Saint-Aubin, les normands avoient pris un seigneur françois nommé Bardouf, qui s'étoit défendu long-tems avec une valeur surprenante. Ils l'avoient mené dans un *chastelet clos de pallis & de fossés*, dit le chroniqueur, que le duc avoit fait construire dans la vallée d'Arques avant que de commencer le siége du château. Bardouf y avoit été négligé pendant la suite de la guerre ; & le duc étant parti aussi-tôt pour la Basse-Normandie, cet illustre prisonnier demeura quelque-tems dans une situation d'autant plus triste, que ses gardes, ignorant sa condition, ne le traitoient pas avec beaucoup de ménagement. Cependant on le cherchoit en France ; & sa famille inquiète de son sort avoit déjà envoyé jusqu'en Normandie pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Ce ne fut qu'après de longues informations qu'elle apprit qu'on gardoit un prisonnier dans la vallée d'Arques ; & qu'elle espéra de l'y trouver. Sa femme & deux de ses filles s'y rendirent aussi-tôt. On leur refusa l'entrée du

chastelet, dans un tems où l'évasion du comte d'Arques tenoit encore la garnison du duc en alarme. Mais ayant trouvé le moyen de communiquer leur arrivée à Bardouf, elles apprirent par sa réponse le misérable état où il se trouvoit réduit. La douleur ne leur permettant pas de recevoir cette nouvelle avec modération, elles tentèrent les gardes par tant d'instances & de promesses, que s'étant rendues suspectes de quelque dessein contre la Normandie, elles furent arrêtées elles-mêmes, & renfermées en attendant les ordres du duc.

Il étoit à Valognes lorsqu'il apprit cette nouvelle. Bardouf n'ayant point été connu de ceux même qui l'avoient fait prisonnier, par le soin qu'il avoit pris de déguiser son nom. On ne pouvoit reprocher à personne de l'avoir laissé dans cet oubli. Cependant la générosité du duc fut si touchée de son malheur, & la dureté qu'on avoit marquée pour son épouse & ses deux filles, lui parut une tache si noire pour l'honneur de la Normandie, que partant de Valognes avec quelques seigneurs de sa suite, il se hâta d'aller rendre lui-même la liberté aux trois dames. A l'égard de Bardouf, se l'étant fait amener, il lui fit un reproche agréable de s'être oublié lui-même dans un lieu, où il étoit pardonnable à quelques soldats

qui le gardoient de ne l'avoir pas reconnu ; & si ç'eût été, lui dit-il, dans l'espérance de rendre son séjour en Normandie plus court, il s'étoit trompé, puisqu'on alloit le conduire à Rouen, où son dessein étoit de le retenir le plus long-tems qu'il pourroit. En effet, il le mena dans sa capitale avec les trois dames ; mais ce fut pour les y combler de caresses & d'honneurs, & les ayant tous chargés de présens à leur départ, il les renvoya jusqu'à Paris à ses propres frais. Vers le même tems, car il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup d'ordre dans ces événemens détachés, Guillaume signala sa reconnoissance & son respect pour la mémoire de son père, par les bienfaits qu'il répandit sur ceux qui avoient accompagné ce prince dans son voyage, & qui avoient rapporté les circonstances de sa mort. Auvre Géant, le seul dont la chronique ait conservé le nom, renouvela ces sentimens dans le cœur du jeune duc ; en lui racontant les tristes aventures du duc Robert, qui n'avoient pu faire tant d'impression sur lui dans son enfance. Mais aulieu des honneurs profanes auxquels Guillaume pensoit à l'élever comme les autres compagnons du même voyage, Auvre ne lui demanda que sa protection pour l'abbaye de Cérisy, où son dessein étoit de s'engager dans l'état monastique, avec la

liberté de donner à ce monastère, qui avoit été fondé par le duc Robert, la ville de Lierre dont il étoit seigneur, & la plus grande partie de ses autres biens. Le duc, attendri d'une si pieuse résolution dans un chevalier qui s'étoit distingué toute sa vie dans la profession des armes, joignit quantité de présens aux donations qu'il lui permit de faire à l'abbaye de Cérisy, & lui fit l'honneur de le conduire lui-même dans cette retraite. Les grandes qualités de Guillaume, qui se développoient ainsi de jour en jour, servoient bien à augmenter l'attachement de ses serviteurs & de ses amis; mais elles n'avoient point encore fait changer d'inclination à ceux qui s'étoient comme accoutumés à le mépriser, & la défaite même de Tosny, ni celle du comte d'Arques n'avoient point été capables d'étouffer les semences de révolte, qui étoient répandues dans toutes les parties de l'état. En Normandie, comme en France, la noblesse étoit fière & presque indépendante; n'ayant point d'autre frein que l'hommage qu'elle rendoit à son maître, & l'autorité souveraine n'étant point soutenue par l'ordre qu'une meilleure politique a introduit dans les états, il arrivoit, sur les moindres prétextes, qu'un seigneur assez puissant pour lever quelques troupes, & assez peu scrupuleux pour oublier son

ferment, étoit toujours en état de causer de l'embarras à son souverain. Guillaume apprit que Neel de Saint-Sauveur-le-Vicomte, comte de Cotentin, & Regnault, comte de Bessin, deux de ses plus puissans sujets, s'étoient déclaré la guerre, & l'avoient déjà commencée avec beaucoup d'ardeur. On ignoroit la cause de cette querelle. Ils s'étoient contenus tous deux jusqu'alors dans une espèce de neutralité sur les prétentions des princes; & Tosny n'avoit pu les engager dans ses intérêts. Mais le jeune duc éprouva bientôt que, par quelque motifs qu'ils eussent suspendu leur haine, il n'avoit point de plus dangereux ennemis.

Il avoit à sa cour un jeune prince de son sang qui avoit été élevé avec lui, & qu'il s'efforçoit continuellement de s'attacher par ses bienfaits. C'étoit Guy, fils du comte de Bourgogne, & d'une fille de Richard II, nommée Alips. L'attachement de ce jeune homme pour le duc de Normandie s'étoit déclaré par mille témoignages; & quand les exemples passés auroient pu faire craindre quelque nouvelle entreprise de la part des princes, on n'en auroit pas soupçonné un de cet âge, & lié si étroitement avec Guillaume, sur-tout dans l'éloignement des secours qu'il sembloit ne pouvoir attendre que du comte de Bourgogne son père. Mais les

vues qu'il n'auroit jamais formées lui-même lui furent inſpirées par un gentilhomme normand, nommé Grimont du Pleſſis, homme d'un caractère artificieux, qui, ſans avoir pris parti juſqu'alors contre le jeune duc, nourriſſoit contre lui une haine ſecrète pour quelque ſujet de mécontentement qu'il avoit reçu du duc ſon père. Il s'attacha long-tems à gagner la confiance de Guy de Bourgogne, par les ſervices & les careſſes qui peuvent faire impreſſion ſur le cœur d'un jeune homme. Dans la familiarité à laquelle il parvint avec lui, il lui repréſenta que depuis la fuite du comte d'Arques, le trône de Normandie étoit devenu ſon bien; & ſuppoſant que Guillaume le poſſédoit injuſtement, il lui reprocha de n'avoir point encore penſé à chercher quelque moyen de chaſſer l'uſurpateur. Une ouverture ſi nouvelle pour un jeune homme qui ne s'étoit jamais entretenu de cette idée, ne put produire que de la ſurpriſe & de l'embarras dans l'eſprit de Guy de Bourgogne; ſa réponſe fut qu'il ne connoiſſoit point des droits dont le comte ſon père ne l'avoit point encore averti. Mais Grimont lui faiſant honte d'une excuſe ſi puérile, ajouta qu'il ne falloit attendre l'avis de perſonne pour ſe procurer des avantages qui lui étoient dûs par l'ordre de la nature, & dont

la possession dépendoit de lui-même. Ensuite réduisant tout son discours à lui demander s'il ne souhaitoit pas de se voir duc de Normandie; il ne l'eut pas plutôt engagé à répondre qu'il le souhaitoit, que, sans exiger de lui rien de plus que ce consentement, il lui garantit qu'il le seroit s'il avoit seulement la constance de ne pas se rétracter.

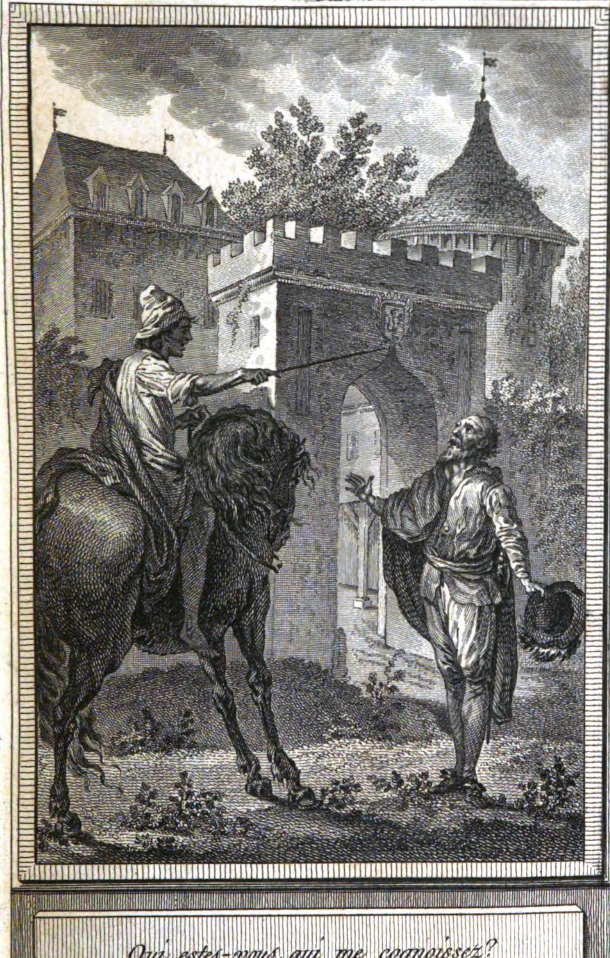
Grimont n'avoit point attendu ce moment pour former les préparatifs de son entreprise. Il étoit lié de longue-main avec les comtes de Cotentin & de Bessin, qui n'étoient pas mieux disposés que lui pour Guillaume, & la guerre que ces deux seigneurs s'étoient déclarée mutuellement, n'étoit qu'un artifice pour lever des troupes, & commencer à les exercer dans d'autres vues. A peine Grimont eut-il tiré le consentement du jeune Guy, que donnant avis de ce succès à ses complices, il les pressa de dresser toutes leurs machines pour l'exécution du dessein qu'ils avoient concerté; tandis qu'instruisant Guy du rôle qu'il auroit à soutenir, il l'engagea à demander au duc la permission de se rendre dans le Cotentin pour s'employer à la réconciliation des deux comtes. Le duc étoit à Valognes, & c'étoit dans cette ville que les conjurés se promettoient de le surprendre. Il loua l'intention du jeune prince, & le chargeant

volontiers d'un soin qu'il se disposoit à prendre lui-même, il en demeura plus tranquille dans les amusemens qui le retenoient à Valognes.

Guy de Bourgogne s'étoit livré si aveuglément aux espérances de l'ambition, qu'il ignoroit encore par quelles voies l'on se proposoit de l'élever au trône. Mais les troupes des deux comtes s'étant réunies à son arrivée, il fut éclairé tout d'un coup en se voyant reconnoître pour l'héritier de la Normandie par deux seigneurs qui lui promirent d'employer leur sang à son service. Il ne fut plus question que de se mettre en marche, pour opprimer le duc avant qu'il eût le moindre soupçon du malheur qui le menaçoit. L'éloignement n'étoit pas infini. Mais dans le tems que les chefs tenoient conseil, un fou à qui le duc avoit fait quelques largesses, & dont il avoit quelquefois pris plaisir à se faire un amusement, soit que sa folie ne fût qu'une feinte, soit qu'il fût alors dans un intervalle de bon sens, entendit que le projet des conjurés étoit de tuer le duc, & frappé de cet horrible dessein, il partit à pied sur le champ pour Valognes, où il arriva sans avoir pris un moment de repos. Apprenant que le duc étoit au lit, il s'introduisit dans sa chambre, malgré les efforts qu'on fit pour l'arrêter; & quoique la

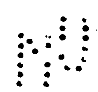
longueur de sa course lui eut coupé la respiration, il l'avertit en criant de toute sa force, qu'il alloit être assassiné dans la même nuit. Guillaume étoit sans défense à Valognes. Il n'examina point si cet avis lui venoit d'un fou, & se jetant sur le premier cheval, sans avoir pris le tems de s'habiller tout-à-fait, il sortit seul de la ville pour s'éloigner à la faveur des ténèbres. Ce récit paroîtroit sans vraisemblance, si l'on n'en trouvoit dans la chronique un détail qui devient intéressant par la multitude des circonstances. Le duc, couvert seulement d'un manteau, marcha dans l'obscurité jusqu'aux Vées de S. Clément, qu'il passa avec assez de bonheur; mais lorsqu'il fut de l'autre côté il entendit un grand bruit de chevaux & de gens armés, qui redoublèrent ses alarmes jusqu'à l'obliger de se cacher dans une haie. Il ne douta point dans la suite que ce ne fussent réellement ses ennemis, qui avoient passé les Vées pour l'aller surprendre à Valognes. N'osant prendre le chemin de Bayeux, qui l'exposoit à toutes sortes de rencontres, il continua de marcher entre cette ville & la mer, dans une route qu'il connoissoit peu, & qui le conduisit vers la pointe du jour à Ry. Heureusement le seigneur de ce lieu, sortant de son château fort matin, le reconnut malgré le triste état de son

équipage ; car son cheval, épuisé de fatigue, n'avoit plus la force d'avancer, & le duc achevoit lui-même de s'épuiser en le frappant d'une verge, qui étoit son unique arme. Il demanda le chemin à ce gentilhomme, qu'il ne connoissoit pas. « Saincte Marie, dist-il, Monsieur, qui vous maine ainsi. Qui estes-vous, » dist Guillaume, qui me cognoissez ? Par ma » foi, dit l'autre, l'on m'appelle Hubert de Ry, » & tiens de vous ceste ville soubs le titre de » comte. Dictes-moi votre affaire hardiment, » & ne me cellez riens ; car en vérité, je vous » saulverai comme moi-mesme. Lors, lui dit » Guillaume, comme il estoyt chassé, & tout » son affaire. Quant il eust oüi, si le faict entrer en sa maison, & le fit boire & menger, & lui bailla nouvel cheval, & appella » trois fils qu'il avoit, & leur dist : Veez cy » vostre droict seigneur, montez à cheval, & » sur toute l'obéissance que vous me debvez je » vous commande que vous le conduisiez à Falaise, & leur va dire les adresses sans entrer » en ville ne en grant chemin. Guillaume & » les trois fils Hubert vont prendre congié, & » cheminèrent, & passèrent la riviere de Souppenéantague, & tant qu'ils vindrent à Falaise, » où ils furent reçus à grant joie ». La fidélité des seigneurs de Ry sauva sans doute la vie au



Qui estes-vous, qui me cognoissez?

C. P. Marillier dir. Dambrun Sc.



duc; mais il ne trouva à Falaiſe ni plus de ſecours, ni plus de sûreté qu'à Valognes, les ennemis ſe répandirent avec tant de diligence dans toutes les parties de la province, que n'eſpérant point de pouvoir gagner ſa capitale, ſans tomber entre leurs mains, il prit le parti de ſortir de ſes états, & d'aller implorer la protection de la France. Ce ne fut encore qu'après diverſes aventures qu'il gagna les terres de ſes voiſins; & dans une occaſion où il tomba entre les mains de quelques partiſans de Guy de Bourgogne, il ne dût la vie qu'au bruit qui s'étoit répandu de ſa mort. Il fut reconnu imparfaitement de quelques ſoldats, qui ne l'avoient jamais vu d'aſſez près pour s'en fier à leurs yeux; & ſi l'opinion où ils étoient encore qu'il avoit été ſurpris & tué à Valognes, leur perſuada qu'ils ſe trompoient à la reſſemblance, elle ſervit en même tems à lui cauſer une peine extrêmement ſenſible, par les outrages que ces ames viles firent à ſa naiſſance & à ſa mort.

Henri reçut ſon vaſſal avec d'autant plus d'affection & de joie, que l'humiliation où il le voyoit à ſes pieds, ſervoit à le conſoler de l'état où Guillaume l'avoit réduit lui-même. Il eſt aſſez difficile d'expliquer comment il lui accorda ſi généreuſement ſon ſecours, dans les mêmes circonſtances où il s'étoit efforcé d'aſſiſter

contre lui le comte d'Arques. Mais flatté sans doute de la nécessité où il le voyoit de recourir à lui, sa vanité l'emporta dans cette occasion sur l'avidité qu'il avoit marquée auparavant pour s'emparer de ses états. D'ailleurs, les motifs que Guillaume employa pour le toucher, sembloient lui imposer une loi, qu'il n'auroit pu violer avec honneur. Il lui rappela le service que Robert son père lui avoit rendu, lorsque chassé du trône par sa mère & par son frère, il avoit été lui demander son secours en Normandie. La mémoire n'en étoit pas si éloignée, que Henri ne trouvât encore quelques sentimens de reconnoissance au fond de son cœur. Enfin il n'étoit pas de l'intérêt de Henri que la maison de Bourgogne s'agrandît de plusieurs côtés; & lorsque Guillaume avoit donné Vernon & Briosne au jeune Guy, il en avoit reçu de la cour de France des plaintes, dont il ne prévoyoit point alors qu'il dût un jour sentir la justice.

Le roi ayant fait lever aussi-tôt une armée considérable, Guillaume, à qui il restoit quantité de serviteurs fidèles dans l'Avranchin, dans le pays d'Auge, le comté d'Evreux & le pays de Caux, envoya aussi des ordres pour rassembler toutes les troupes que Roger de Beaumont avoit commandées. Il partit avec Henri, qui

avoit pris la résolution de l'accompagner, & toutes leurs forces s'étant réunies entre Argences & Mesodin, ils assirent leur camp sur les bords de deux petites rivières qui arrosent ce fertile canton. Les comtes de Corentin & de Bessin, ne s'étoient pas endormis pendant le voyage du duc. Ils avoient tellement augmenté leurs troupes, que loin de s'alarmer de l'approche de leurs ennemis, ils vinrent fiérement au-devant d'eux jusqu'au Val-aux-Dunes, entre Tinglois & Argences, à quatre lieues de Caen. Ainsi l'ardeur de combattre parut égale entre les deux partis. Le roi de France & le duc, résolus de ne pas différer un moment le combat, mirent aussi-tôt leurs troupes en ordre de bataille. Ils ne manquèrent point d'entendre la messe, suivant la dévotion de ce tems-là, qui étoit accompagnée de beaucoup de valeur & d'ignorance ; & les historiens ont soin de nommer jusqu'à l'église, qui fut saint Beson de Valmeray. « Après la messe chantée, continuent » les chroniques, beut & mengea qui voulut, » & puis se mirent à chemin ; si va le roi ad» viser de loing une grant compaignie de gens » en moult noble arroy, & bien estoient huyt » vingt chevaliers qui n'y avoit celui qui n'eust » guimple à dame ou à damoiselle en sa lance. » Par ma foi, dist le duc Guillaume, celle

» gent que je voy debveroit aujourdhuy avoir » du plus beau. Je ne ſay quel parti il ten» dront. Sire, diſt Guillaume, je cuyde qu'ils » ſont nos amys; car un moult bon chevalier » nommé Raoul de Teſſon les gouverne, & » cuide qu'il ſoit mon amy ».

En effet, Teſſon avoit toujours été fidèle au duc; mais les comtes de Cotentin & de Beſſin qui eſtimoient beaucoup ſa valeur, l'avoient mandé à Bayeux, & leurs inſtances l'avoient enfin ſi vivement engagé dans leur parti, qu'il leur avoit juré, non-ſeulement de combattre pour eux, mais que dans la mêlée il feroit le premier qui frapperoit le duc de Normandie. Cependant à peine eut-il vu la bannière du duc, que ſe rappelant ce qu'il devoit à ſon ſouverain, les remords de l'honneur lui firent tirer à l'écart quelques-uns de ſes meilleurs amis, auxquels il n'eut pas de honte de confeſſer ſon embarras. Ils furent aſſez honnêtes gens pour lui répondre qu'il ne devoit pas manquer de foi à ſon ſeigneur; mais il ne le diſpensèrent pas non plus de tenir le ſerment qu'il avoit fait aux deux comtes. On ne ſe laſſe point d'admirer la ſimplicité de ces tems-là. Teſſon, dans l'indéciſion où le jetoit cette réponſe, prit ſon parti fort galamment. « Et » quant il eut oui ce, ſi partit de ſes gens tout » ſeul,

» seul, & ferit son cheval des esperons tout
» droit vers le duc Guillaume, qui étoit jouxte
» le roi. Sans parler, ne mot dire, il print
» son gant & en ferit le duc par les épaules,
» & lui dist : Sire, n'en ayez desplaisir se je
» vous ai feru, ce n'a pas esté par mal talent,
» mais convenoit que j'acquittasse mon serment,
» & encore nuict je vous servirai comme mon
» seigneur. Et le duc Guillaume, lui dist :
» Raoul, grant merci. Or pensez de bien faire,
» je vous en prie; lors s'en retourna vers ses
» gens ».

L'armée du roi & du duc fut divisée en quatre corps. Le premier, qui étoit composé de normands, marchoit sous le commandement du comte Guiffart. Le second fut conduit par le comte de Flandre. Le troisième par le duc d'Orléans; & le quatrième par le roi & le duc, qui s'étoient proposés de combattre à la vue l'un de l'autre. Du côté de l'ennemi, on avoit observé la même division. Guy de Bourgogne menoit le premier corps avec le comte de Bessin. Enguerrand de Martel, fils de Geoffroy, comte d'Anjou, commandoit le second. Le comte de Cotentin étoit à la tête du troisième, & Grimont conduisoit le dernier. Les deux armées se rencontrèrent au Val-aux-Dunes. L'engagement commença aussi-tôt, & la mêlée

devint bientôt furieuse. Il ne faut point attendre ici des descriptions régulières. Les batailles l'étoient peu dans ces siècles, & les historiens du même tems en augmentent la confusion par celle de leur récit. La France & la Normandie avoient alors quantité de braves chevaliers, qui s'étoient acquis de la réputation dans la galanterie & dans les armes. « Et tellement advint
» que parmi tous les gens du roy de France,
» ung chevalier, nommé Guillerin, frère de
» Hamon-aux-dents & frère de mère à Neël
» de Costentin, passa tellement de coup de
» lance & par force de cheval qu'il abattit le
» roy de France. Ceste chose ainsi advenue,
» le comte de Saint-Paul courut sus au che-
» valier, tant que de coups de lance ils cheu-
» rent tous deux à terre. Mais celui Guillerin
» tôt remonta, & ainsi qu'il remontoit son
» cheval fut occis dessous lui, par le sire de
» Castelion, & lui aussi par la presse des che-
» vaulx. Cestui Guillerin avoyt esté en moult
» de batailles, & estoyt bon chevalier à mer-
» veilles ».

Le roi ne fit que s'animer par le malheur qu'il avoit eu d'être abattu. En vain ses gens le prioient de ménager sa vie. Il se jeta au fort de la mêlée, & chacun craignoit sa bannière. Les François crioient Monjoye; le duc Guil-

laume, dieu ayde; Neel de Cotentin & le comte de Bessin, sainct Sever; & les autres chacun son cri. Hamon-aux-dents se présenta furieusement au roi, pour venger la mort de Guillerin son frère; mais il fut repoussé avec beaucoup de valeur, & tué enfin par les gens de ce prince. Ce fut alors que Raoul de Tesson se crut libre de son serment, & qu'embrassant le parti du duc, il augmenta le désordre des ennemis par des coups terribles, qui répandirent la frayeur dans tous leurs rangs. Le duc Guillaume se signaloit de son côté, au milieu d'une troupe d'ennemis furieux qui sembloient n'en vouloir qu'à sa vie. Après en avoir tué ou renversé un grand nombre, il fendit impétueusement la presse, pour joindre le comte de Bessin, qu'il voyoit animer ses gens contre lui. Il avoit déjà baissé la lance, lorsqu'un écuyer du comte, natif de Bayeux, se jeta devant son maître, pour le garantir, au péril de sa propre vie. Il reçut le coup du duc, qui fut porté avec tant de force, que la lance lui traversa le corps, & le fit tomber sans aucun reste de mouvement. Une exécution si effrayante fit perdre le courage aux ennemis. » Quand Re» gnault vit ce, si eust paour, & demanda où » estoit Neel. Et veoit le duc & ses gens » assaillir chauldement: Adonc se mit à la

» fuite, & le duc après. Quand Neel, qui se
» combattoit aux Françoys, vit fuyr Regnault,
» si se commença à desconfire. Et nonobstant
» Neel les cuyda rallier. Mais il ne peût. Si
» se mirent en fuite, & les Françoys après.
» Adonc eurent le roy de France & le duc la
» victoyre ».

Cette mémorable bataille, qui servit non-seulement à rétablir le duc de Normandie sur son trône, mais encore à changer en crainte & en admiration le mépris qu'une partie de ses sujets avoit toujours entretenu pour lui, acquitta le roi de France des obligations qu'il avoit au père de Guillaume. Ce prince reprit aussi-tôt le chemin de ses états, & le duc celui de Rouen. Mais la guerre n'étoit pas terminée par la déroute entière de leurs ennemis. Guy de Bourgogne, après s'être sauvé de la bataille, s'étoit retiré, par le conseil de Grimont, dans son château de Briosne, qui étoit assez fort pour être capable d'une longue défense. Le duc vint l'assiéger aussi tôt. Si l'attaque fut vive, la défense ne fut pas moins ferme & moins opiniâtre. Cependant, Guy, forcé de se rendre, tomba dans les mains de son vainqueur; & ceux qui n'ignoroient pas le penchant que le duc avoit à la vengeance s'attendoient à voir monter ce jeune prince sur un échaffaut. Il

n'avoit pas lui-même une autre opinion de son sort. Mais Guillaume se fit un honneur de tromper leur attente, & se bornant à lui ôter des présens dont il avoit abusé contre son bienfaiteur, il lui accorda une pension médiocre avec la liberté de demeurer à sa cour. Guy n'y pouvoit faire un personnage agréable, dans l'humiliation où il se voyoit réduit. Il s'échappa un jour, avec autant de précautions, que si l'on eût pensé à le retenir malgré lui, & traversant la France avec les mêmes craintes, il retourna dans la Bourgogne où il étoit né.

Grimont, le principal auteur de la guerre, avoit obtenu sa grâce du duc, & joignant l'impudence à la trahison, il paroissoit à la cour avec autant de liberté & d'audace que s'il n'eut eu que des récompenses à prétendre. Un des plus fidelles serviteurs de Guillaume, dont l'histoire nous a dérobé le nom, ne put supporter cette effronterie, & prenant occasion d'un léger différend qu'il avoit fait naître à dessein, il traita Grimont de parjure & de traître. Celui-ci ne parut point abattu d'un si sanglant reproche. Il demanda au duc la permission de se justifier par les armes. C'étoit à cette faveur que son ennemi aspiroit. L'impatience étoit égale dans les deux combattans, & suivant les loix des duels, ils se remirent tous deux en

prison, pour attendre le jour du combat. Mais la nuit même qui devoit le précéder, Grimont fut trouvé mort dans son lit, sans aucune marque de violence, qui pût faire soupçonner la main de ses ennemis ni la sienne.

Le gouvernement du duc de Normandie devint si tranquille après sa victoire, que pendant quelques mois il n'eût point d'autre occupation que d'exercer les grandes qualités qu'il avoit reçues de la nature. Quoiqu'on ne compte point la libéralité parmi ses vertus, il donna des terres & des présens considérables à ceux qui avoient contribué, par le secours de leurs biens, à l'affermir sur le trône, & pendant toute sa vie il continua de les traiter moins en sujets qu'en amis. Baudouin, comte de Flandre, ayant accompagné le roi de France dans la guerre du Cotentin, on avoit ouvert dès ce tems-là quelques propositions de mariage entre le jeune duc & Mathilde, fille de ce prince. Ils étoient liés par le sang, & leurs âges mettant entr'eux autant d'égalité que leur mérite, tout le monde avoit applaudi au projet de cette alliance. Guillaume fit le voyage de Paris, pour y voir cette jeune princesse, qui y étoit venue joindre son père. Mais il fut bientôt rappelé par de nouveaux mouvemens, qui commençoient à s'élever dans le voisinage de ses états, & qui l'enga-

gèrent malgré lui dans une guerre qui devint nécessaire pour sa défense.

Geoffroy Martel, comte d'Anjou, fier de quelques avantages qu'il avoit remportés sur ses voisins, sembloit avoir entrepris de s'en rendre le tyran, d'en exiger des soumissions qui ne convenoient qu'au pouvoir souverain. Le comte de Poitiers s'étoit ressenti de son orgueil; mais il avoit tourné ses entreprises du côté du Maine & du Perche, où les ravages de ses troupes avoient déjà jeté l'épouvante jusqu'aux frontières de Normandie. On marquoit en même tems au duc qu'on avoit arrêté à Rouen deux angevins, qu'on soupçonnoit d'être les espions du comte d'Anjou, & qui ne s'en étoient défendus que par des excuses qui avoient encore augmenté les défiances. L'un étoit homme de robe, & le prétexte qu'il avoit apporté pour justifier son séjour à Rouen, ayant été le dessein qu'il s'attribuoit de recueillir quelques papiers qui concernoient ses affaires, on avoit trouvé, en recherchant ses traces, qu'il s'étoit attaché à découvrir tous les titres qui appartenoient à la terre de Domfront. Personne n'ignoroit les efforts que le comte d'Anjou avoit faits pour s'emparer de cette ville, & sans pénétrer les raisons qui lui en faisoient désirer la conquête, on ne doutoit pas qu'il n'y rapportât toutes ses

vues. L'autre eſpion avoit gagné ſecrètement deux des principaux officiers du duc. Quoiqu'on n'eut pas pénétré les motifs de leur liaiſon, tout paroiſſant ſuſpect dans un angevin, on avoit pris le parti de les faire arrêter tous trois, & l'on preſſoit le duc de revenir dans ſa capitale, pour approfondir lui-même une intrigue où le repos de ſes états paroiſſoit intéreſſé.

Guillaume ſe rendit droit à Rouen, & la première nouvelle qu'il y apprit, fut la perte de Domfront, qui avoit été enlevé par artifice au ſeigneur de Beleſme. Le comte d'Anjou y avoit mis une forte garniſon, & s'étant emparé d'Alençon par les mêmes voies, il avoit trouvé l'art de faire approuver ſon entrepriſe aux habitans, & de ſe les attacher encore plus par ſes careſſes que par la force de ſes armes. Ce fut un nouveau motif au duc pour approfondir la commiſſion des deux angevins. On les effraya par la vue des ſupplices. Ils firent enfin leur confeſſion, qui cauſa beaucoup de ſurpriſe à ceux qui avoient pris Geoffroy Martel pour un homme dur & farouche. Il étoit amoureux d'une fille de Domfront, qu'il avoit connue dans un voyage qu'elle avoit fait en Anjou avec ſa famille. Il avoit fait des efforts inutiles pour lui faire accepter une condition fort heureuſe à ſa cour, & n'ayant pu l'empêcher de

retourner dans sa patrie, il avoit continué de la solliciter par ses courriers & par ses lettres. Enfin cette fille, qui n'étoit qu'une bourgeoise, lui avoit fait déclarer que rien n'étant capable de lui faire perdre le goût qu'elle avoit pour le lieu de sa naissance, ni de lui faire oublier la distance qu'il y avoit entr'elle & un comte d'Anjou, elle ne voyoit qu'une seule voie pour lever ces deux difficultés; c'étoit de la rendre maîtresse de Domfront, & de la mettre dans un état qui la feroit paroître moins indigne de ses bienfaits. S'étant même remplie d'une chimère qui s'étoit perpétuée dans sa famille, elle s'imaginoit que cette terre avoit appartenu à ses ancêtres, & que ne l'ayant perdue que par des malheurs de fortune, il n'étoit pas impossible de retrouver les titres sur lesquels on pourroit fonder ses prétentions. C'étoit pour la satisfaire que le comte d'Anjou employoit à Rouen un de ses plus habiles magistrats à cette recherche; & dans cet intervalle, ayant surpris le seigneur de Belesme, à qui Domfront appartenoit, il s'étoit déjà mis en état de flatter l'ambition de sa maîtresse par l'offre de la terre qu'elle avoit desirée. Mais les aveux du second angevin répandirent beaucoup plus de jour sur le fond de cette entreprise. Il étoit employé par la duchesse Pavie, veuve de Richard II,

& parente de cette même bourgeoise à qui le comte Martel s'efforçoit de plaire. Cette duchesse, qui étoit alors dans un âge fort avancé, est célèbre dans les chroniques, par le bonheur qu'elle eut de devenir l'épouse d'un duc de Normandie, après avoir été long-tems sa maîtresse. C'est elle qui la première nuit de ses nôces, & lorsque le duc se mit au lit près d'elle, lui tourna brusquement le dos. A la surprise qu'il marqua de ce procédé, elle lui répondit plaisamment, qu'en couchant avec lui jusqu'alors, elle avoit toujours été dans le lit d'autrui, & qu'elle n'y avoit dû porter que de la soumission; mais qu'étant enfin dans son propre lit par les droits de mariage, elle y vouloit exercer du moins une fois son indépendance. Ce badinage avoit réjoui le duc, qui continua de l'aimer pendant toute sa vie. Mais quoiqu'elle en eut eu plusieurs enfans, elle étoit demeurée sans considération après sa mort. Par la vanité ordinaire à tous ceux qui s'élèvent au-dessus de leur naissance, elle avoit entrepris de se faire une origine fort noble; & pendant la vie même du duc Richard, elle lui avoit représenté plusieurs fois des droits fabuleux qu'elle s'attribuoit sur la terre de Domfront. Ayant mal réussi à les faire valoir, elle avoit inspiré à sa parente, qui s'étoit nourrie des

mêmes chimères, de profiter de la passion du comte d'Anjou pour jeter ce lustre dans leur famille, & leur étude commune étoit de trouver dans les archives de Normandie de quoi justifier leurs prétentions.

Cette entreprise n'auroit rien eu de criminel, si le ministre de la duchesse n'eut point passé les bornes de sa commission. Mais n'ignorant point que le dessein du comte d'Anjou étoit de s'emparer de Domfront par l'artifice ou par la force, il avoit gagné deux gentilshommes qui occupoient quelque emploi dans la maison du duc, pour s'accommoder avec eux de quelques terres qu'ils possédoient dans le voisinage de cette ville; & leur dessein faisant supposer que la duchesse étoit entrée dans l'entreprise du comte Martel, une entreprise qui auroit été pardonnable à sa vanité, devenoit un crime d'état qui ne devoit pas demeurer sans punition. Aussi le duc prit-il le parti de la faire arrêter, & tandis qu'il se préparoit à marcher contre Martel, il fit faire le procès aux deux espions avec une rigueur qui les conduisit en peu de jours au supplice. La duchesse fut resserrée étroitement jusqu'à son retour. Pour lui, se mettant à la tête de ses troupes, il prit le chemin d'Alençon, où le comte d'Anjou s'étoit rendu avec quatre mille

hommes, qui sembloient menacer les villes voisines. Il avoit près de lui un parent de Grimont, pour lequel son amitié n'avoit point été refroidie par l'aventure de ce traître. Mais comme si la perfidie eut été naturelle au même sang, celui-ci voyant marcher son maître sans précaution, trouva le moyen de faire avertir les angevins, qu'il leur seroit aisé de dresser quelque embûscade où les normands ne manqueroient pas de se précipiter. Cet avis fut reçu assez tôt pour exposer Guillaume au plus grand danger qu'il eût encore essuyé dans le métier des armes. Les quatre mille angevins se postèrent à quelque distance d'Alençon, dans un lieu si couvert que, ne pouvant être apperçus de fort loin, le duc, que son ardeur faisoit toujours marcher à la tête de ses gens, fut le premier qui les découvrit. Il ignoroit leur nombre; & la disposition du terrein n'étoit pas favorable à sa troupe, qui n'étoit composée que de cavalerie. Cependant son courage ne lui permettant point de considérer le péril, il ne fit que se tourner vers ses gens, pour faire passer de rang en rang l'ordre qu'il leur donna de le suivre, & piquant droit aux angevins, il leur causa tant de frayeur par cette hardiesse, qui leur parut venir d'une résolution méditée, qu'aulieu de s'avancer à sa rencontre

ou de l'attendre, ils prirent la fuite avec un désordre que toute l'expérience du comte Martel ne pût réparer. La cavalerie normande en mit en pièces un grand nombre, & ne cessa point de poursuivre le reste jusqu'aux bords d'une petite rivière, où Guillaume crut devoir s'arrêter. Ayant rallié sa troupe, il s'avança intrépidement sous les murs d'Alençon, pour observer le château & tous les lieux qui pouvoient lui faire craindre une longue résistance; & dans la nécessité de plusieurs secours qui lui manquoient pour commencer le siége, il retourna sur ses pas pour les attendre à Falaise.

Mais il y apprit bientôt que le comte d'Anjou avoit reçu de nouvelles troupes, & qu'expliquant sa retraite comme une marque de crainte, il sembloit se disposer à pénétrer dans la Normandie. Cette nouvelle le fit remonter à cheval aussi-tôt, pour rejoindre sa cavalerie, à qui il avoit laissé ordre de se retrancher dans le voisinage d'Alençon. S'étant fait suivre de tout ce qu'il y avoit d'habitans à Falaise qui étoient capables de porter les armes, il s'avança jusqu'aux bords de la rivière de Séure, au-delà de laquelle les angevins étoient campés. Ils étoient maîtres du passage, & les ouvrages qu'ils avoient eu le tems de faire à la tête du pont

ne paroissoient pas faciles à forcer. Fiers de cet avantage, ils s'avançoient assez près pour se faire entendre, & toute leur hardiesse se réduisant aux injures, ils reprochoient aux normands d'avoir pour maître le fils d'une misérable pelletière. Guillaume fut si sensible à cet outrage, « qu'il jura par la resplendeur de dieu, car » tel étoit son serment ordinaire, que s'il les » pouvoit prendre il ne leur laisseroit pied, ne » main, ne oeil. ». Les secours qu'il attendoit étant arrivés, il entreprit, à toutes sortes de risques, de forcer les angevins dans leurs retranchemens. Son embarras ne fut point à passer la rivière; mais il trouva le fossé qu'ils avoient ouvert autour d'eux, si large & si profond, que désespérant de le traverser, il donna ordre qu'on y apportât le bois de toutes les maisons qui étoient dans le voisinage; & l'en ayant rempli, il y fit mettre le feu, avec tant de poix & d'autres matières combustibles, que l'ennemi se trouva presque tout d'un coup environné d'un mur de flammes. Dans cette horrible situation les angevins ne laissèrent pas de se défendre avec assez de courage : » Mais riens » ne leur valut, dit l'historien, qu'ils ne fussent » les uns ards, les autres occis, & les autres » prins ».

Après s'être livré au plaisir d'une si cruelle

vengeance, Guillaume acheva de déshonorer son triomphe par un excès que je retrancherois de son histoire, si je m'étois proposé de ne rapporter que ses vertus. Il fit prendre dix-huit ou vingt de ses prisonniers, auxquels il fit couper les mains & les pieds; & pour ne pas violer la moindre partie de son serment, il leur fit crever les yeux par un second ordre; après quoi, il les fit jeter dans la ville & dans le château d'Alençon, où le reste des angevins s'étoient retirés. Ce barbare présent fut accompagné d'une menace encore plus terrible; car il leur fit déclarer que s'ils tardoient à se rendre, il leur réservoit à tous le même châtiment. La crainte leur fit offrir aussi-tôt de remettre leurs armes au vainqueur, & le duc appaisé par leur soumission leur accorda la liberté de se retirer. Ayant mis une forte garnison dans le château d'Alençon, il résolut de ne pas laisser un moment au comte d'Anjou pour se reconnoître. Mais lorsqu'il marchoit sur ses traces, il apprit qu'ayant jeté dans Domfront la meilleure partie des troupes qui lui restoient, il s'étoit hâté de regagner son pays. Ses efforts se tournèrent aussi-tôt contre Domfront, qu'il attaqua avec une merveilleuse valeur. Quoiqu'il y eût peu d'apparence que cette ville pût lui résister long-tems, elle soutint si

vigoureusement le premier assaut, qu'il prit le parti de se retirer, pour donner quelques ordres à ses gens.

La fortune le servit mieux d'un autre côté, & par des voies qui étoient fort éloignées de ses espérances. Après la bataille du Val-aux-Dunes, Regnault de Saint-Sauveur, comte de Cotentin, n'espérant rien de la clémence du vainqueur, s'étoit retiré dans les états de Conan, duc de Bretagne, où la haine que les Bretons portoient au duc de Normandie n'empêchoit point que sa révolte & les malheurs qu'il s'étoit attirés volontairement ne le fissent regarder avec beaucoup de mépris. Quoique le duc l'eût reçu plus favorablement que ses sujets, dans la vue, sans doute de tirer bientôt quelque utilité de ses services, le comte y menoit une vie d'autant plus triste, qu'il se sentoit troublé par ses propres remords, & que ne s'étant laissé engager dans le parti de Guy de Bourgogne que par les artifices de Grimont, il n'avoit pas attendu le moment de sa défaite pour se repentir de son entreprise. Au premier bruit de la guerre qui s'étoit allumée entre le comte Martel & le duc Guillaume, tout son zèle se réveilla pour sa patrie. Il leva des troupes à ses propres frais, & s'ouvrant l'entrée de l'Anjou par la prise de quelques châteaux, il continua de ravager

ravager cette province, sans expliquer le motif qui lui mettoit les armes à la main. Geoffroi Martel, occupé alors du côté d'Alençon, ne put prendre une attaque si imprévue que pour l'invasion de quelques brigands, que la moindre résistance seroit capable de dissiper. Il envoya des ordres à ses ministres, qui furent moins heureux qu'il ne l'espéroit à les exécuter. Le comte de Cotentin, qui se trouvoit animé par ses premiers succès, & qui ne pouvoit douter que le service qu'il rendroit à la Normandie n'assurât sa paix avec son maître, & son rétablissement dans ses terres, soumit dans l'espace de dix jours une partie de l'Anjou, & vint répandre la terreur jusqu'aux portes de la capitale.

Cependant quelques officiers du comte levèrent des troupes dans tous les cantons de la province, & se joignant à cinq ou six cents bourgeois d'Angers, qui eurent le courage de prendre les armes, ils se présentèrent aux ennemis dans une plaine qui n'étoit pas fort éloignée de la ville. Les premiers combats ne décidèrent point la querelle, & le comte de Cotentin sentit, malgré toute sa valeur, qu'un ennemi est toujours redoutable lorsqu'il a des intérêts précieux à défendre. Les bourgeois & le paysans d'Anjou soutinrent assez long-tems

ſes efforts pour faire avertir leur comte du beſoin qu'ils avoient de ſon ſecours. Il avoit toutes ſes troupes au camp d'Alençon ; & ſe trouvant trop preſſé par le duc pour ſe défaire d'une partie de ſes forces, il avoit exhorté ſes ſujets à faire traîner leur défenſe en longueur. Mais comme ſi la fortune eût choiſi le même inſtant pour l'humilier, il avoit reçu la nouvelle de leur défaite au moment qu'il s'étoit vu forcé lui-même d'abandonner Alençon. Le comte de Cotentin, indigné de ſe voir arrêté par des ennemis qu'il mépriſoit, les avoit attaqués avec tant de furie, qu'après leur avoir tué plus de mille hommes, il avoit reſſerré le reſte dans les murs de pluſieurs villes. Les nouvelles de la victoire de ſon maître étant arrivées dans le même tems en Anjou, il ne s'étoit point obſtiné à recueillir d'autres fruits de la ſienne. Il avoit congédié ſes troupes, qui étoient compoſées de bretons & de poitevins, & comptant ſur la faveur du duc, après l'avoir ſi bien ſervi, il ſe rendit au camp de Domfront pour y demander ſa grâce à de ſi bons titres.

Guillaume le reçut avec un air de dignité que nul autre prince n'a jamais pris plus naturellement. Il commença par lui reprocher ſes fautes avant que de louer ſes ſervices, & l'embraſſant enſuite avec tendreſſe, il lui dit agréa-

blement, qu'ayant besoin d'un bras tel que le sien pour réduire Domfront, qu'il n'avoit pu prendre lui-même au premier assaut, il se reposoit sur lui de ce soin. Le comte n'auroit pas différé un moment son attaque, si l'on n'eût appris que Geoffroi Martel reparoissoit avec quelques troupes; sa présence n'étant point nécessaire en Anjou après la retraite de ses ennemis, il avoit rallié trois ou quatre mille hommes qui s'étoient dispersés après leur défaite, & l'amour le rappeloit au secours de Domfront. Il se trouve dans les chroniques tant de circonstances agréables, qui perdroient leur prix dans un langage plus correct, que je leur conserve toujours volontiers la naïveté de l'ancien style. « Quant le duc sçust l'arrivée de » Geffroy, si dist à trois de ses chevaliers : » allez adviser quels gens Martel a avec lui; » & se vous parlez à lui, dites lui que s'il » aporte vivres à ceulx de Domfront, que j'en » garde la porte, & que demain matin y feray » pour les recever. Adonc montèrent les che- » valiers à cheval, & chevauchèrent tant qu'ils » virent Geffroy Martel & ses gens, & firent » signe qu'ils vouloient parler à Geffroy, & » tantost vindrent les gens de Geffroy, qui les » menèrent devant luy. Adonc dist un des che- » valiers, nommé Rogier du Montgomery, le

» meſſaige que le duc l'avoit enchargé. Et quant
» Geffroy eut ce ouy, ſi diſt : dictes au duc
» Guillaume que demain bien matin, je ſeray
» encontre lui ſur ung cheval blanc, & entrerai
» dedans la porte ſe je puys. Et affin que le
» duc me cognoiſſe, je aurai un eſcu tout
» d'or ſans différence. Et le chevalier reſpon-
» dit : Sire ne vous travaillez point, car bien
» matin aurez le duc en ceſte place, monté
» ſur ung cheval bayard a un eſcu tout ver-
» meil. Et affin que le cognoiſſiez, aura au
» bout de ſa lance une guimple à dame, de
» quoy il vous eſſuyra le viſaige. A tant s'en
» vindrent les chevaliers au duc, & lui comp-
» tèrent ce qu'ils avoyent trouvé & dit ».

Ces galanteries militaires avoient l'air d'un défi, qui ſervoit toujours à échauffer le courage de la nobleſſe ; & les ſoldats même, qui apprenoient cesproueſſes de leurs chefs, en combattoient avec plus d'audace lorſqu'ils étoient animés par les récits qu'ils s'en faiſoient mutuellement. Le diſcours des trois chevaliers normands ayant produit cet effet dans l'armée du comte d'Anjou, on s'y prépara toute la nuit à répondre le lendemain aux bravades de l'ennemi. Mais la ruſe ſe mêloit quelquefois auſſi avec la bravoure. Dès la pointe du jour « vint
» deux chevaliers au travers des champs, qui

» dirent au comte Geffroy que il se travailloit
» pour neant, & que pour certain le château
» de Domfront estoit rendu au duc de Nor-
» mendie, & Martel cuyda que ce fust vérité.
» Si fut moult couroucé, si s'en retourna dans
» son pays ».

Un autre chroniqueur ajoute quelques circonstances qui donnent plus de vraisemblance à une fuite si prompte. Il rapporte que les deux chevaliers avoient trompé doublement Martel en l'assurant que non-seulement Domfront s'étoit rendu; mais que le duc ayant offert à la maîtresse du comte les mêmes avantages qu'elle avoit exigés de son amant, s'étoit mis en possession tout à la fois de la place & de son cœur. L'explication d'une intrigue que le comte croyoit d'autant plus cachée qu'il ignoroit le sort de ses deux espions, ne lui laissant aucun doute de la vérité de ce récit, il se laissa entraîner par le dépit, beaucoup plus que par la crainte. Mais il ne fut pas plus heureux dans sa retraite. Le comte de Cotentin le joignit près d'un passage fort étroit où la nécessité de resserrer ses troupes avoit retardé long-tems sa marche. Il lui tua une partie de ses gens, & en fit un grand nombre de prisonniers.

Domfront ayant ouvert ses portes, après avoir perdu l'espérance d'être secouru, le duc de

Normandie fit porter les châteaux & bastilles qui avoient été disposés pour l'attaque, devant le château d'Ambières, qui appartenoit au comte Martel, & qui étoit la dernière place de ses états. Le dessein de Guillaume étoit de le fortifier après s'en être emparé, & d'y laisser des troupes, pour tenir continuellement en bride un voisin si dangereux: Mais l'infatigable Martel ne tarda point à retourner sur ses pas avec une nouvelle armée, & se trouvant bientôt à la rencontre des normands, il leur dressa une embuscade dans laquelle ils seroient tombés infailliblement avec leur duc, si la fortune, qui le destinoit à de plus hautes entreprises, n'eût veillé sensiblement à sa conservation. Il marchoit sans défiance, lorsqu'il apperçut plusieurs troupeaux de moutons qui couroient au travers des champs avec un air d'effroi qui devoit venir de quelque cause extraordinaire. S'imaginant aussi qu'elle ne pouvoit être éloignée, il arrêta sa marche pour faire chercher quelques-uns des bergers, qui ne pouvoient avoir abandonné leurs troupeaux. On lui en amena plusieurs, de qui il apprit que les angevins étoient cachés derrière quelques métairies qui bordoient le chemin, & d'où ils pouvoient prendre toutes sortes d'avantages pour fondre sur sa troupe. La vue d'un péril si pressant ne fit qu'enflammer son

courage. Il s'arrêta au parti qui avoit déjà été funeste aux angevins près d'Alençon. La campagne étant fort ouverte derrière les métairies, il en fit le tour, & piquant droit aux ennemis, il les jeta dans toute la frayeur qu'ils se préparoient à lui causer. Cependant ils demeurèrent fermes à l'attendre. La mêlée fut vive & sanglante. Guillaume ayant vu périr à ses côtés Amauri de Flammancour, Robert de Beaumesnil, & Aimard d'Aumale, trois de ses plus fidelles chevaliers, entra dans un mouvement de fureur qui rendit tous ses coups terribles. Ses gens, animés par son exemple, poussèrent si vivement les angevins, qu'après avoir fait mordre la poussière au plus grand nombre, ils mirent le reste en fuite avec leur chef. « Au » dernier, dit la chronique, fut Martel des» truit ». Le duc exécuta sans obstacle le dessein qu'il avoit sur Ambières, &, plus redoutable que jamais à ses voisins après une campagne si glorieuse, il rentra dans ses états comme en triomphe.

Jusqu'alors la valeur avoit eu plus de part à ses exploits que la politique. Il n'avoit écouté que cette première chaleur qui fait regarder à un jeune prince l'avantage des combats comme la gloire suprême, & qui le fait moins penser

à augmenter ſes forces qu'à les exercer continuellement. Mais en réfléchiſſant ſur les troubles qu'il avoit eſſuyés depuis le commencement de ſon règne, il lui fut aiſé d'en trouver la cauſe dans le pouvoir exceſſif de ſa nobleſſe. C'étoit un déſordre commun dans tous les états de l'Europe, & dont la France étoit moins exempte que jamais, depuis l'établiſſement de la ſeconde race. Guillaume fut le premier ſouverain qui entreprit d'abaiſſer l'orgueil de pluſieurs vaſſaux qui l'égaloient en puiſſance. Il fit aſſembler ſes états, & leur déclarant ſes intentions du ton d'un maître qui veut être obéi, il ordonna que toutes les places fortes & les châteaux qui ne dépendoient pas immédiatement de lui, fuſſent raſés dans un eſpace dont il fixa le terme. On ne ſauroit douter, quoique les hiſtoriens n'aient pas fait cette obſervation, qu'il n'eut pris des meſures pour aſſurer l'exécution de ſes volontés. Mais il ne trouva pas la moindre réſiſtance dans un grand nombre de ſeigneurs dont l'aſſemblée étoit compoſée. Ce fut ſans doute pour ſe les concilier par quelque marque d'affection & de confiance, qu'il leur propoſa enſuite ſon mariage avec la princeſſe Mathilde, fille du comte de Flandre. Ils applaudirent au deſſein d'une ſi belle alliance,

& deux des principaux ſeigneurs de Normandie furent nommés pour aller demander la princeſſe à ſon père.

Elle arriva bientôt ſur la frontière, conduite par ſon père même, qui avoit regardé ce mariage comme un établiſſement fort avantageux pour ſa fille, & qui venoit pour relever la fête par toutes ſortes de magnificences & de galanteries. Il remit la princeſſe au duc dans le château d'Arques, où ce prince étoit allé au-devant d'elle avec ſa plus brillante nobleſſe. Le mariage y fut célébré, & la pompe en fut ſi éclatante, que l'écrivain des geſtes de Guillaume, aſſure qu'elle n'avoit jamais eu d'exemple.

Elle fut néanmoins troublée par un événement fort tragique. Le comte d'Arques, après avoir été dépouillé de ſes terres, s'étoit retiré pendant quelque tems chez le comte d'Abbeville, d'où il étoit paſſé à Boulogne pour y fixer ſa demeure près du comte de ce nom, dont il avoit épouſé la fille. Le bruit du mariage de la princeſſe de Flandre, qui devoit être célébré dans un lieu dont il avoit été le maître, lui inſpira la curioſité de voir cette fête. Il ſe rendit au château d'Arques, dans un déguiſement qui ne permit d'abord à perſonne de le reconnoître; & s'étant mêlé dans la foule des ſpectateurs, il continua pendant quelques jours de

se dérober à ceux qui l'avoient connu plus familiérement. Mais dans une assemblée de danse qui se tenoit au château, il ne put résister à l'envie de revoir des lieux qui lui avoient été chers, & s'étant enfoncé dans quelque appartement, il s'y endormit ou s'y oublia, jusqu'à ne pas s'appercevoir du tems où l'on fermoit les portes du château. Un officier de la cour le trouvant fort tard dans cette situation, l'avertit brusquement que les portes étoient fermées. Mais le comte, qui craignit aussi-tôt d'être reconnu, ne lui répondit que par un coup de poignard, qui le renversa mort, & cherchant à s'échapper, il rencontra un autre domestique, dont il ne put se voir suivi avec une curiosité trop pressante sans le sacrifier encore à sa sûreté. Il connoissoit trop bien les lieux pour trouver ensuite de la difficulté à sortir par quelque dégagement, & sur le champ il profita de sa liberté pour retourner à Boulogne. Cet accident répandit le lendemain beaucoup d'alarme dans le château ; mais on n'en connut l'auteur que fort long-tems après, par les lumières qu'on tira de quelques particuliers à qui le comte d'Arques avoit eu assez de confiance pour prendre chez eux son logement.

Guillaume étant retourné à Rouen avec la duchesse, on s'attendoit, sous les auspices d'un

si heureux mariage, à voir règner une paix constante dans la Normandie. Mais elle fut bientôt troublée du côté qu'on devoit l'appréhender le moins. Mauger, frère du comte d'Arques, se trouvoit élevé sur le siége archiépiscopal de Rouen, par une faveur qui méritoit d'autant plus de reconnoissance qu'elle lui avoit été accordée par le duc dans le tems que son frère avoit les armes à la main. Ce prélat, dont j'ai déjà fait remarquer le caractère artificieux, avoit paru changer tout d'un coup son penchant pour l'intrigue, dans un goût désordonné pour toutes sortes de plaisirs. La bonne chère & le commerce des femmes tenoient le premier rang dans ses occupations; mais il y joignoit tout ce que d'immenses richesses, qui consistoient dans le revenu de plusieurs bénéfices ecclésiastiques, le mettoient en état de se procurer pour satisfaire ses inclinations. Sa curiosité s'étoit tournée jusqu'à la magie. « Et » tenoit-on, dit l'auteur d'une chronique, que » ledit archevêque Mauger avoit ung diable » privé, qu'il appelloit Touret, par le moyen » duquel il disoit toutes choses que l'en luy » demandoit ». L'historien n'achève point ce récit; ce qu'il semble qu'on en peut conclure, c'est que si l'archevêque n'étoit pas lui-même assez simple pour se croire en commerce avec

le diable, ceux qui avoient cette opinion de lui l'étoient beaucoup. Mais tel que je le représente, il n'est pas surprenant que ses revenus ne répondissent point encore à sa dépense, & qu'avec fort peu de respect pour sa profession, il eut vendu ou aliéné jusqu'aux vases sacrés de son église pour fournir à ses plaisirs.

La bonté du duc, qui lui avoit fait fermer les yeux sur ses débauches, ne put lui pardonner cette espèce de profanation des richesses de l'autel. Il lui fit dire que s'il ne voyoit quelque changement dans sa conduite, il seroit obligé d'employer son autorité pour lui inspirer plus de retenue. Cette menace parut si choquante au prélat, que ne respirant que la vengeance, il prit la seule voie que sa profession lui offrit, en excommuniant le duc & la duchesse, sous prétexte qu'étant liés de trop près par le sang, ils s'étoient engagés dans l'inceste en se mariant sans les dispenses de l'église. Un outrage si éclatant pénétra Guillaume de confusion & de douleur. Cependant il étoit vrai qu'il avoit négligé les dispenses canoniques; & ne pouvant réparer ce défaut qu'en se soumettant à l'église, il prit le parti de faire proposer son embarras au saint siége. Le pape entra dans la situation d'un prince qui ne s'étoit rendu coupable que par la mollesse de son clergé, &

qui ne pouvoit rompre désormais ses engagemens sans déshonorer une des premières princesses de l'Europe, au risque encore d'allumer la guerre entre la Flandre & la Normandie. Il confirma par son autorité le mariage du duc, en lui imposant quelques satisfactions auxquelles les deux époux ne firent pas difficulté de se soumettre. Elles consistèrent en fondations pieuses, qui subsistent encore. Le duc fit bâtir à Caën l'abbaye de saint Etienne, & la duchesse celle de la Trinité dans cette même ville. Ils établirent encore dans la même vue des fonds pour la subsistance de cent pauvres aveugles, partie à Caën, à Cherbourg, à Bayeux, & à Rouen.

Mais après avoir satisfait la religion, Guillaume n'oublia point ce qu'il devoit à l'auteur de ses peines; & comme la cour ne manque point de flatteurs, qui ne cherchent qu'à justifier les ressentimens des princes, il se trouva quelques personnes anciennement associées à la révolte du comte d'Arques, qui accusèrent l'archevêque d'avoir travaillé moins à l'appaiser qu'à la nourrir par ses intrigues, & de s'être joué par conséquent du duc, en feignant d'employer ses soins pour faire rentrer son frère dans la soumission. Des plaintes si justes portèrent Guillaume à faire assembler les évêques de ses états, qui déposèrent Mauger sur ces accusa-

tions ; & ce prince lui donna pour successeur Maurille, religieux de l'abbaye de Fescamp.

Il n'est pas aisé de décider si la vengeance eût plus de part que la justice à cette action ; car si le duc de Normandie devoit tous les sentimens de la haine à son archevêque, ce prélat sembloit mériter aussi par sa conduite les plus sévères châtimens de l'église. Il ne pût même se plaindre qu'on l'eut traité sans aucun ménagement. On lui laissa la liberté de choisir le lieu de sa retraite ; & pensant beaucoup moins à cacher sa honte qu'à se livrer librement à ses plaisirs, il se détermina pour l'île de Guernesey, où il fit transporter tout ce qui pouvoit servir à lui composer une vie délicieuse. Les femmes ne furent point exceptées de ce voluptueux projet. Il s'en attacha une nommée Gilles, qui n'étoit pas sans naissance ni sans mérite, & qui s'étoit fait une réputation extraordinaire par sa beauté. Un plan de vie si licencieux flatta son caprice. Elle eut de l'archevêque un fils, qui fut nommé Michel de Bayeux, & qui se distingua dans le métier des armes. Après avoir passé quelques années dans cette nouvelle Caprée, Mauger finit sa vie par un malheur qu'il pouvoit éviter, s'il en faut croire l'auteur de la chronique. Ce récit perdroit trop à paroître dans un autre style que

celui de cet écrivain. « Et finablement il estoit
» une fois en une nef, près de Bassault en
» Costentin. Si va dire au maistre de la nef,
» pour veoir, dist-il, l'ung de nous deux sera
» huy noyé. Mettez nous à terre. Le ma-
» rinel n'en tint conte & alla tousjours tant
» qu'il fust près d'arriver. Si avoit Maugier
» avallé ses brayes sur ses genoulx & n'avoit
» nulles chausses chaussées; car il faisoit trop
» chault. Et ainsi comme Maugier se leva,
» voulant amonter ses brayes pour yssir; & le
» batteau branle, & Maugier qui fut empesché
» de ses brayes ne se peut tenir, & ainsi chut
» en la mer, & se noya que oncques homme
» n'y peut mettre remède. Toutefois il fust
» trouvé entre deux roches, & tiré de l'eau,
» ses brayes entre ses pieds, & fut porté
» à Césarbourg (Cherbourg), où il fut en-
» terré ».

Tous les obstacles qui s'étoient opposés à la puissance ou à l'autorité de Guillaume n'ayant servi qu'à l'établir plus solidement, il y avoit peu de souverains de l'Europe dont le nom fut devenu plus glorieux, & qui inspirât plus de crainte ou de jalousie à ses voisins. C'étoient des impressions qu'il pensoit moins à leur faire naître que celle de l'estime & de l'amitié; car l'ambition ne le portant point encore à former les

grands projets qui lui réussirent avec tant de bonheur & de gloire dans la suite de sa vie, il n'avoit cherché jusqu'alors qu'à surmonter l'ancien mépris dont il avoit reçu plusieurs fois des marques humiliantes, & qu'à faire oublier par ses vertus la tache de sa naissance. Cependant la France ne put voir un vassal si redoutable, sans se croire intéressée à modérer cet excès de puissance. Le roi Henri, qui avoit rendu à Guillaume un service de père en l'aidant à remonter sur son trône, chercha bientôt des prétextes pour lui déclarer la guerre, & n'en trouvant point d'autre que les dernières violences auxquelles les normands s'étoient emportés contre le comte d'Anjou, vassal de la France, il leva une armée d'autant plus puissante, que la haine contre la Normandie étant devenue commune à tous les seigneurs voisins, il n'y en eût point qui ne s'empressât de lui fournir des troupes. Henri marqua le quartier d'assemblée à Mantes. « Il fit semondre à estre » avecques lui, dit la chronique, ceux de » Champaigne & de Brye, de Gastinoys, de » Bourgongne, de Berry, d'Orleans, du Per» che, de Tours, de Poictou & d'Anjou, & » de tous les pays où il avoit accointance. Et » fist assembler tous les grands seigneurs & » chiefs de guerre, qui étoyent en son ost, » qui

» qui tous lui jurèrent qu'ils destruyroyent Nor-
» mandie ».

Des préparatifs si éclatans jetèrent l'alarme dans la Normandie, & le duc, pénétré des obligations qu'il avoit à la France, s'affligea sincérement de la nécessité où il étoit de prendre les armes contre un roi dans lequel il reconnoissoit son bienfaicteur & son maître. Je ferai remarquer que nos historiens mêmes ont cru ce sentiment sincère. Mais les normands n'avoient point la liberté de choisir entre deux partis. Ils se voyoient pressés par une armée formidable, sans qu'il fût question d'aucune demande ou de la moindre proposition dont on fît dépendre la paix. Outre le camp de Mantes, où le comte d'Anjou se joignit au roi, pour s'avancer ensemble du côté d'Evreux, Henri fit marcher un autre corps, commandé par Eudes son frère, à qui il avoit pardonné sa révolte, après l'avoir tenu quelque tems en prison. Eudes avoit sous lui Renaud, comte de Clermont, Raoul, comte de Montdidier, & Guy, comte de Ponthieu, avec les milices des vassaux de la couronne, d'entre la Seine & la Meuse. Ils eurent ordre de passer la rivière d'Epte, pour ravager le pays de Bray & le pays de Caux jusqu'aux portes de Rouen.

Le duc de Normandie, forcé de prendre les

armes, divisa aussi son armée en deux corps. Il se destina lui-même à faire tête au roi avec ses meilleures troupes, & le reste marcha contre Eudes, sous la conduite de Robert, comte d'Eu, & de Roger de Mortemer. Dans l'armée du duc, étoient encore Hugues de Gournai, Hugues de Montfort, Gautier Guiffard, Guillaume Crespin, & plusieurs autres seigneurs d'un nom fort distingué dans les armes. Guillaume côtoya toujours la Seine, qu'il avoit à sa gauche. Il se contentoit de courir le pays, pour empêcher les troupes du roi de s'y répandre, fondant avec une merveilleuse promptitude sur tout ce qui s'en détachoit; & dans quantité de petits combats qui se donnoient entre les partis des deux armées, il remporta presque toujours l'avantage. Mais Eudes & le comte d'Eu en vinrent à la bataille près de Mortemer au pays de Caux. Elle fut sanglante par la valeur & l'obstination des deux partis. Les François s'attendoient peu d'être attaqués, parce qu'ignorant le partage que le duc Guillaume avoit fait de ses troupes, ils croyoient toute son armée avec lui. Aussi la victoire demeura-t-elle aux normands. Le comte de Ponthieu fut fait prisonnier. Raoul de Montdidier eut le même sort; mais Roger de Mortemer son ami, lui donna une retraite dans son châ-

teau de Mortemer, & le fit conduire en sûreté, trois jours après, au château de Montdidier. Cette faveur accordée sans la participation du duc, coûta au comte Roger son château de Mortemer; où il avoit accordé une retraite à son ami.

Les généraux de Guillaume s'étant hâtés de lui communiquer de si heureuses nouvelles, il en ressentit tant de joie, que, se trouvant alors à Evreux, il dépêcha le soir quatre de ses gens à Mantes, avec ordre de s'approcher de la porte, & de crier de toute leur force : « Levez-vous, » sus, levez-vous ! Vous dormez trop. Allez » enterrer vos amis, qui sont occis à Morte- » mer ». Cet avis jeta tant de frayeur dans la ville, que le bruit en fut bientôt répandu jusqu'au camp du roi, où l'alarme ne fut pas moins vive; & les fuyards de Mortemer étant venus l'augmenter au même moment par le récit de leur défaite, l'armée royale en fut si consternée qu'elle décampa avant la fin de la même nuit, pour se retirer sur les terres de France. Cette terreur panique est confirmée par le témoignage de nos propres historiens. Et les articles du traité, qui réconcilia pour long-tems la France & la Normandie, marquent à quel point le roi même étoit consterné. Il promit de rendre au duc le château de Tillières, qu'il

avoit pris pendant sa minorité. Il s'engagea à lui laisser la liberté de poursuivre ses droits contre le comte d'Anjou, sans se mêler dans leur querelle ; & protestant qu'il n'avoit que des sentimens d'amitié pour Guillaume, il jura une paix aussi longue que sa vie avec les Normands, sans autre condition de leur part, que de lui renvoyer sans rançon tous les seigneurs françois qui avoient été pris à la bataille de Mortemer. Cette loi même, qui dans un siècle où la rançon des prisonniers étoit le principal fruit de la victoire, auroit pu sembler dure aux vainqueurs, fut adoucie par une autre condition qui la faisoit tourner à leur avantage. On convint que les prisonniers payeroient leurs dépens, qui furent fixés à dix besans par jour pour les comtes, à six pour les barons, à quatre pour les chevaliers, & à un pour l'écuyer, sans y comprendre le butin qui demeura encore au pouvoir des normands, & qui enrichit, suivant l'auteur d'une chronique, tous ceux qui avoient fait quelque prisonnier. Henri fut si fidelle à ses promesses, que pendant le reste de son règne il ne rentra plus en Normandie. Ainsi la relation d'une bataille livrée sur la rivière de Dive, où quelques auteurs rapportent que le roi fut encore défait par les normands, est fausse dans tous les détails qui

ſuppoſent la préſence de ce prince. C'eſt le duc lui-même qui rend témoignage dans les fragmens qui nous reſtent d'un de ſes diſcours, que cette guerre fut la dernière qu'il eut à ſoutenir contre Henri. Mais après avoir reçu le château de Tillières, dont Guillaume de Jumiége rapporte mal-à-propos la reſtitution après le combat prétendu ſur la Dive, il fit bâtir dans le même canton un autre château, qui ſubſiſte encore ſous le nom de Breteuil, pour fortifier de ce côté-là ſa frontière. On peut juger par la ſituation de ce lieu, combien nos rois étoient alors reſſérrés dans leur capitale, & quelle étoit l'étendue du duché de Normandie, ſur-tout depuis que la reconnoiſſance de Henri pour les ſervices du duc Robert, lui avoit fait joindre aux bornes accordées au premier duc, tout le Vexin juſqu'à Pontoiſe. Guillaume donna le gouvernement du château de Breteuil, à Guillaume, fils d'Osborn, qui avoit épouſé Adelize de Toſny, fille du fameux Roger. C'eſt cet Osborn qui après avoir fondé l'abbaye de Lire, & celle de Cormeil, accompagna ſon prince en Angleterre, où il obtint le comté d'Hereford, & où il fut vraiſemblablement le chef de l'illuſtre famille qui conſerve encore le même nom dans cette île. Cependant après d'autres entrepriſes, parmi leſquelles on peut compter

le voyage de Jérusalem, qu'il fit avec sa femme, & les services qu'il rendit au comte de Flandre, il vint chercher sa sépulture en Normandie, dans l'abbaye de Cormeil, & sa femme dans celle de Lire; à moins qu'on ne suppose plus volontiers qu'ils y furent apportés d'Angleterre après leur mort.

La Normandie jouissant d'une nouvelle paix par la victoire qu'elle venoit de remporter sur la France, le duc entreprit de purger ses états d'un grand nombre de gens sans aveu, qui troubloient la tranquillité publique, & de réprimer les entreprises d'une multitude de petits tyrans qui sembloient chercher à se dédommager sur le peuple de l'obéissance qu'ils étoient forcés de rendre à leur maître. Après avoir puni les premiers, suivant la mesure de leurs crimes, par le supplice ou le bannissement, il fit, entre plusieurs loix fort sages, un réglement tout-à-fait singulier, du moins suivant les termes des chroniques, qui méritent d'être ici rapportés sans altération. « Il fit une telle loi que » mecredy soleil couchant jusques au lundy » soleil levant, paix seroit entre les peuples, » que l'ung ne messeroit à l'autre, ne par fait » ne par dit. Et quiconque feroit le contraire, » il payeroit amende au prince selon le cas, » & si seroit excommunié jusqu'à ce qu'il eut

» payé dix livres à la volonté de l'évêque. Et » pour ce fut ordonné que ce tems seroit appelé » trève. Et ces ordonnances jurèrent tous les » prélats & barons, qu'il les tenroient & feroient » tenir sans enfreindre ».

A l'égard des seigneurs, dont l'orgueil étoit insupportable au peuple, il se contenta d'en bannir un grand nombre, qui méritoient peut-être un châtiment beaucoup plus sévère. Talvas, seigneur de Belesme & de Sées, qui avoit étranglé sa première femme, par l'unique raison qu'elle condamnoit ses cruautés, & qui mutila ensuite Guillaume de Giroge, jeune seigneur françois qu'il avoit invité à ses secondes nôces, sous le seul prétexte qu'il trouvoit sa nouvelle épouse de trop bonne humeur avec lui, méritoit sans doute les plus rigoureuses punitions de la justice. Mais s'il en traita plusieurs avec trop d'indulgence, on l'accuse de s'être laissé prévenir par quelques fausses accusations, qui firent condamner trop légèrement à l'exil Raoul de Tosny, Hugues de Grentemesnil, & quelques autres, dont il parut que tout le crime étoit d'avoir manqué de complaisance pour les favoris ou pour les ministres. La plupart de ces illustres exilés passoient en Italie, où divers normands s'étoient fait un établissement fort glorieux. Guillaume de Jumiége, le plus ancien

écrivain de la même nation qui nous ait laissé les premiers traits de leur histoire, rapporte que sous le duc Robert, un chevalier normand, nommé Osmont Drencot, redoutable par sa valeur, ayant pris querelle à la chasse avec un autre chevalier, qui se nommoit Guillaume Repostel, & l'ayant tué en présence même du duc, la crainte du châtiment le fit fuir en Italie, où il prit le parti de s'arrêter à Bénévent; son caractère & sa conduite le firent traiter avec tant d'humanité par les habitans, que son exemple attira dans la même ville, en divers tems, plusieurs jeunes gens de Normandie & de Bretagne, qui s'efforcèrent de répondre aux bienfaits qu'ils y reçurent par les services qu'ils rendirent au pays contre les fréquentes incursions des Sarrasins. Toute la Lombardie se ressentit bientôt de leur secours; & leur nom, devenu terrible aux barbares, servit enfin à les éloigner de cette côte. Mais ils ne trouvèrent enfin que de l'ingratitude dans les lombards, qui commencèrent à les mépriser lorsqu'ils purent se passer de leurs services. On régardera, si l'on veut, cette réflexion comme un trait suspect, dans un écrivain normand, qui veut justifier l'ambition de ses compatriotes. Il ajoute que ces braves guerriers se voyant refuser par les lombards jusqu'à la paye militaire, qui étoit

leur ſeule reſſource pour leur entretien, prirent le parti de choiſir entre eux-mêmes un chef, ſous la conduite duquel ils tournèrent leurs armes contre ces maîtres ingrats. Ils élevèrent des châteaux, qu'ils eurent l'art de fortifier, & ils ſe firent obéir à leur tour par ceux qui avoient ſi mal reconnu leur zèle & leur ſoumiſſion.

Le premier chef des Normands de la Pouille, dans le tems qu'ils étoient encore à la ſolde de Wainachio, duc de Salerne, fut Turſtin, capitaine d'un mérite fort diſtingué. Entre un grand nombre d'actions extraordinaires qu'on lui attribue, l'hiſtorien d'après lequel j'écris, rapporte qu'il eut un jour la hardieſſe d'arracher une chevre de la gueule d'un lion, & que ſe voyant expoſé lui-même à la fureur de ce terrible animal, il le prit entre ſes bras, & l'ayant porté hors de l'enceinte où il ſe trouvoit, il le jeta loin de lui, comme il auroit jeté un petit chien. Les lombards, à qui cet excès de courage inſpiroit plus d'envie que d'admiration, ou qui commençoient à craindre que les effets ne s'en tournaſſent bientôt contre eux-mêmes, réſolurent ſecrètement ſa mort. Ils le menèrent un jour dans un lieu où ſe retiroit un prodigieux ſerpent avec une multitude d'autres animaux terribles; & lorſqu'ils virent ce monſtre qui commençoit à s'ap-

procher, ils s'écartèrent, sans avertir Turstin du péril. Leur fuite le surprit d'autant plus qu'il n'appercevoit point encore l'ennemi qui le menaçoit. Mais l'ayant découvert aussi-tôt, il s'en alarma si peu, qu'il courut à lui l'épée haute, & qu'il le tua à force de coups. A la vérité, l'haleine empoisonnée de ce terrible animal, infecta tellement Turstin, qu'il en mourut trois jours après sa victoire; &, ce que je n'oserois rapporter si je n'avois pour garant un écrivain si sérieux, le premier trait de flamme qui sortit de la gueule du monstre consuma entiérement le bouclier du brave normand, qui n'avoit point eu d'autre secours à opposer pour s'en défendre. En convenant que cette circonstance est admirable, Guillaume de Jumiége ne paroît pas moins persuadé qu'elle est certaine.

Après la mort de Turstin, les normands s'élurent pour chefs Ranulphe & Richard, qui vengèrent leur prédécesseur en se révoltant ouvertement contre les lombards. Tancrède de Hauteville, qui leur succéda, donna ensuite une forme régulière à l'établissement de cette espèce de colonie, & ne se rendit pas moins célèbre en Italie par sa piété que par sa valeur.

Comme la succession de ces nouveaux souve-

rains n'appartient point à cette histoire, il suffit de faire remarquer que la plûpart de nos historiens attribuent mal à-propos à Tancrède la première gloire de l'établissement des normands dans la Pouille, & que ce fut sous son règne que les seigneurs exilés par Guillaume, ou chassés de la Normandie par d'autres raisons, cherchèrent un asile en Italie. Ce Talvas, seigneur de Belesme & de Sées, un des plus lâches & des plus cruels hommes du monde, avoit déjà tué Robert son frère, avant que d'étrangler sa femme; & ses propres enfans se virent contraints de prendre les armes contre lui pour se défendre de ses violences. Il fut chassé de sa patrie dans le même tems qu'un autre Guillaume, surnommé Werlent, comte de Moreton, reçut le même châtiment pour un crime moins odieux. Un jeune homme de sa famille, nommé Robert Bigot, vint un jour à lui, & lui dit : « La pauvreté me presse, je » ne vois aucun moyen pour m'en délivrer; je » suis résolu d'aller dans la Pouille, où j'es» père de mener une vie plus aisée ». Le comte lui répondit « qu'il ne lui conseilloit point de » quitter la Normandie, s'il vouloit devenir » riche, parce qu'il l'assuroit qu'avant trois mois » il arriveroit des choses qui lui donneroient » le pouvoir de prendre de ses mains tout ce

» qui plairoit à ses yeux ». Robert étant demeuré en Normandie sur cette promesse, eut le bonheur d'obtenir l'amitié du duc Guillaume, par les bons offices de Richard d'Avranche, & dans un entretien familier qu'il eut avec ce prince, il lui raconta ce qui l'avoit empêché de passer en Italie. C'en fut assez pour rendre le comte de Moreton suspect. Guillaume le fit appeler : » Vous méditez, lui dit-il, des ré» voltes & des troubles ; car d'où prendriez-vous » tant de lumières sur l'avenir ? Nous voulons » être ici tranquilles. Ainsi partez pour la Pouille, » d'où vous détournez les autres, & qu'on ne » vous voie point ici pendant que je vivrai ». Il le dépouilla de tous ses biens pour les donner à Robert son frère utérin, & ce malheureux seigneur, qui descendoit de Richard le Grand, se trouva tellement abandonné qu'il partit avec un seul écuyer. Les comtes d'Eu & de Mortagne, qui appartenoient aussi à la maison ducale, reçurent ordre enfin de s'éloigner du pays, soit en punition de leurs anciennes révoltes, soit pour quelques nouvelles entreprises qui méritoient ce châtiment. Le premier, surnommé Busace, & fils d'un frère utérin de Richard II, se retira en France, où le roi, touché de son malheur & gagné par les graces de sa figure, lui donna le comté de Soissons,

en lui faisant épouser une femme d'un sang illustre, qui le rendit chef d'une nombreuse postérité.

C'étoit moins par inclination, que par des raisons politiques, prises du caractère de ses peuples & de la nécessité de les contenir dans la soumission, que le duc Guillaume suivit pendant quelque-tems le parti de la sévérité. Il nous a laissé lui-même les motifs de sa conduite dans les fragmens que j'ai cités. « Les normands, dit-il, quand on sait les gouverner » avec fermeté, sont capables des plus grandes » entreprises. Ils sont braves, invincibles, » capables de tenir tête à toutes sortes d'enne» mis; mais si on ne sait pas les contenir, ils » se déchirent & se consument les uns les » autres. Ils sont naturellement séditieux, & » capables d'en venir aux plus grandes extrê» mités. J'en parle, ajoute-t-il, par expérience ». Aussi ne trouva-t-il plus dans ses sujets que de l'obéissance & de la soumission. Les seigneurs employèrent leurs richesses & tournèrent leur ambition à bâtir des églises & des abbayes. On trouve dans les chroniques les noms de tous ces fondateurs, mais sans aucunes remarques qui fassent distinguer ce qui étoit l'ouvrage de l'orgueil ou de la piété. Je puis nommer ici

les principaux, sans craindre que cet article soit traité d'épisode inutile.

« En ce tems, dit un des plus vieux chroniqueurs, Normandie fut en bonne paix & sainćte église aussi; & plusieurs nobles hommes édifièrent églises & donnèrent grandes possessions aux moynes & aux nonnains qui dieu servoient ». Le duc Guillaume acheva l'abbaye de Cerisy, que son père avoit commencée. Il fonda l'abbaye de saint Etienne de Caën, & Mathilde, sa femme, celle de la sainte Trinité dans la même ville. Osborn & Guillaume son fils fondèrent celle de Lire & celle de Cormeil. Robert de Beaumont en fonda deux à Preaux, dans sa terre du Ponteau-de-mer, l'une d'hommes & l'autre de femmes. Roger de Montgommeri en fonda trois : celle de Sées, celle de Trouars, & celle d'Avranche. Le comte d'Eu fonda l'abbaye de saint Pierre-sur-Dive, & celle qui est près de Lisieux. Robert, son fils, fonda celle du Tresport dans le voisinage de son château d'Eu. Roger de Mortemer fonda l'abbaye de saint Victor dans le pays de Caux. Richard, comte d'Evreux, fonda dans la ville les abbayes de saint Taurin & de saint Sauveur. Gossé-le-Vicomte fonda celle de la sainte Trinité, aujourd'hui sainte Catherine,

sur le mont de Rouen, & celle de saint Amand dans la ville. Roger, comte de Barecoil, fonda l'abbaye de Grestain, du côté de Harfleur. Hugues, comte de Prestre, fonda celle de saint Sever. Raoul de Regniers fonda l'abbaye de Montebourg dans le Cotentin. Guillaume de Talvas, celle de Conche. Neel de Cotentin, celle de saint Sauveur-le-Vicomte. Raoul de Tesson, celle de Fontenay. Roger de Tosny, celle de Castelion, &c. Les prédécesseurs de Guillaume & les seigneurs de leur tems en avoient aussi fondé quelques-unes, & Rollon même avoit pris plaisir après sa conversion à prodiguer ses richesses aux monastères & aux églises. Mais ce zèle pour les édifices ecclésiastiques n'a jamais été si ardent que sous le règne dont j'écris l'histoire. La restauration du monastère de saint Evroult, par les seigneurs de Giroye & par Hugues de Grentemesnil, fait une figure éclatante dans Orderic Vital, qui étoit moine de cette abbaye. Mais ce récit appartient à l'histoire ecclésiastique, & mon dessein n'est ici que de faire observer l'erreur de quelques historiens d'Angleterre & même de France, qui ont fait honneur de la plûpart des fondations de Normandie à la piété des anglois.

Il auroit été difficile que dans cette ardeur pour enrichir l'église, le duc & les seigneurs

de Normandie n'eussent pas marqué une faveur extraordinaire pour le clergé, & par conséquent que les évêques & les abbés n'eussent pas beaucoup de part aux intrigues du siècle & même au gouvernement de l'état. Entre ceux qui se distinguèrent par leur mérite, il n'y en a point qui ait souffert ou causé plus d'agitations que Robert de Grentemesnil, abbé de saint Evroult & frère de Hugues, un des restaurateurs de cette même abbaye; avec un grand nombre de qualités excellentes, il en avoit d'autres, suivant le Lion, historien, qui servoient à prouver que dans le sein même de la piété, il ne faut pas chercher une perfection qui n'est le partage de personne dans cette vie mortelle. Vif, opiniâtre, porté à la raillerie, & se prévalant trop de sa naissance, il avoit eu quantité de différends avec Théodoric son abbé, tandis qu'il n'étoit que simple moine, jusqu'à forcer quelquefois ce bon vieillard de se retirer à Sées, pendant des semaines entières, pour se consoler des mortifications qu'il essuyoit dans le cloître. Cependant comme il n'y avoit point de reproche à faire à ses mœurs, son mérite, soutenu de son nom, le fit élire pour successeur de Théodoric, & pendant quelque-tems il remplit cet emploi avec autant de sagesse que de piété. Mais son penchant pour la raillerie l'ayant emporté jusqu'à

jusqu'à ne point épargner le duc son souverain, un autre moine qu'il avoit fait lui-même prieur de sa maison, & qu'il regardoit comme son meilleur ami, le déféra au duc, qui le fit appeler aussi-tôt pour se justifier. C'étoit dans le tems que la justice de Guillaume s'étoit exercée le plus sévèrement contre un grand nombre de seigneurs. On fit craindre à l'abbé Robert que ce prince ne le fît servir d'exemple aux ecclésiastiques, & les avis qu'il reçut secrètement ne lui firent pas moins appréhender que de se voir couper la langue. Il est beaucoup plus vraisemblable que ce fut un prétexte qu'il employa pour satisfaire son humeur inquiète, qui le portoit à se donner en spectacle & à courir le monde. Mais affectant de céder à de justes frayeurs, il prit le parti de quitter la Normandie avec deux de ses moines, pour aller porter ses plaintes au souverain pontife.

Celles du duc auroient sans doute été plus justes, s'il eût daigné les porter si loin; mais il ne pensa qu'à faire remplir le siége de saint Evroult par un nouvel abbé, qui fut tiré de Cormeil avec l'approbation du célèbre Lanfranc, abbé du Bec, & de plusieurs autres prélats. Cependant le pape Nicolas, qui étoit françois d'origine, reçut favorablement Robert, & lui accorda sa protection. Après plusieurs courses

qu'il fit dans divers lieux, & sur-tout dans la Pouille, où la plûpart des seigneurs normands qui s'y étoient établis lui appartenoient de près par le sang, il revint prendre à Rome des lettres apostoliques, & par une faveur beaucoup plus singulière, il obtint du pape deux cardinaux clercs qui l'accompagnèrent jusqu'en Normandie pour le rétablir dans son siége.

Le duc étoit alors à l'Isle-Bonne avec sa cour. L'arrivée de deux légats du saint siége, qui s'étoient même dispensés de lui donner avis de leur voyage, causa un mouvement extraordinaire dans toute la Normandie; & l'abbé Robert, l'expliquant en sa faveur, eut la hardiesse de se rendre à l'Isle-Bonne. Mais le duc fut si irrité de cette audace, qu'avant qu'il l'eût portée jusqu'à se présenter devant lui, il jura qu'en gardant le respect qu'il croyoit devoir aux deux ministres du pape, qu'il reconnoissoit pour le père commun des fidèles, il feroit pendre, à l'arbre le plus haut de la forêt, le premier moine qui oseroit rien entreprendre contre son autorité. Hugues, évêque de Lisieux, ami & parent de Robert, l'avertit aussi-tôt d'un serment qui sembloit ne regarder que lui. La frayeur, pour cette fois, s'empara sérieusement de l'abbé. Il se hâta de passer en France, où il comptoit sur la protection de plusieurs sei-

gneurs qui étoient ſes parens ou les amis de ſa famille, & il ſe retira dans l'abbaye de ſaint Denis pour y former le plan de ſa vengeance. Il écrivit d'abord au ſucceſſeur qu'on lui avoit donné dans ſon abbaye, & le preſſant de ſe rendre dans un lieu du pays Chartrain, qu'il lui marquoit, pour y recevoir le jugement des deux miniſtres du pape, il le menaçoit des extrêmités les plus violentes s'il refuſoit d'obéir. Osborn, c'étoit le nom du nouvel abbé, offrit d'abord de porter ſa défenſe à la cour de Rome; mais changeant de deſſein par l'ordre du duc, qui n'étoit pas diſpoſé à recevoir des loix d'un ſujet, & qui avoit traité très-froidement les deux légats, il ſe diſpenſa de quitter ſa maiſon. Robert alors ne gardant plus de meſures, excommunia Osborn par l'autorité du pape, dont il ſe prétendoit revêtu, & donna ordre à tous les moines de ſaint Evroult de quitter leur monaſtère pour le ſuivre.

L'hiſtorien ne rapporte point ce que le duc penſa d'un emportement ſi furieux, ni ſi ce fut avec ſa permiſſion que la plupart des moines prirent le parti d'obéir à Robert. Mais la deſcription qu'il fait de leur fuite ne préſente pas un ſpectacle fort décent. Les enfans & les malades, dit-il, qui étoient gardés plus étroitement, demeurèrent malgré eux. Ceux qui

étoient plus robustes & qui se donnoient plus de licence, prirent volontairement le parti de l'exil pour suivre leur père. Il les nomme, & les fait connoître par leurs talens; mais les noms de quelques moines ne seroient d'aucun ornement pour cette histoire. Quelques-uns revinrent au monastère. D'autres s'obstinèrent à suivre constamment les aventures de leur abbé. Il y a beaucoup d'apparence que le pillage auquel les biens de l'abbayé furent alors exposés, & la perte de plusieurs terres dans lesquelles l'auteur se plaint qu'elle n'est jamais rentrée, fut une punition du duc, qui permit aux seigneurs voisins de le venger par cette violence. Mais l'essaim de moines fugitifs étoit destiné à d'autres peines, sur lesquelles je ne dois point passer si légèrement.

Alexandre avoit succédé sur le saint siége, au pape Nicolas, & suivant le principe de la cour romaine, qui étoit de favoriser tous ceux qui avoient recours à son autorité, il reçut avec la même bonté que son prédécesseur, l'abbé Robert, accompagné d'onze moines qui avoient surmonté avec lui toutes les difficultés de la route. Mais ne jugeant point d'ailleurs que l'intérêt de quelques moines dût être mis en balance avec les services que le duc de Normandie rendoit à l'église, il tâcha de les amener

à la modération, & de leur faire renaître le goût d'une vie tranquille. Il résolut même de les attacher à Rome en les établissant dans l'église de saint Paul. Mais s'ennuyant du repos, ils s'adressèrent bientôt à Robert de Mosterole, gentilhomme normand, qui se trouvoit guidon du pape, & qui sous prétexte de faire rentrer dans la communion de l'église les schismatiques de la Campanie, s'étoit emparé de cette province. Il leur offrit une retraite dans la ville d'Aquin, dont il leur abandonna la moitié. Robert l'accepta, mais s'en étant encore lassé, il se rendit avec ses compagnons chez un autre seigneur normand qui étoit devenu prince de Campanie, & qui le reçut avec toutes sortes de caresses. Ses courses paroissoient fixées, lorsqu'il lui prit envie de chercher un nouvel asile dans la Calabre, sous la protection de Robert Guiscard, fils de Tancrede de Hauteville. Il s'y établit enfin solidement, par la fondation de trois monastères, qui subsistent encore, & où les usages & le chant de Normandie se sont conservés.

Il manqueroit quelque chose à ce récit, si je n'ajoutois que l'abbé Robert avoit laissé deux sœurs à saint Evroult, & que par des usages propres à ce siècle, ces deux dames, à qui il ne manquoit rien du côté de la naissance & de

la beauté, avoient pris le voile monaſtique ſous la conduite de leur frère. L'hiſtorien ne nous apprend point ce qu'elles faiſoient dans une ſociété d'hommes. Leur demeure, dit-il, étoit dans une chapelle de ſaint Evroult, & ſéparées du monde, auquel elles avoient renoncé; on s'imaginoit qu'elles étoient fort attachées à dieu par la pureté de leur cœur; cependant à peine eurent-elles appris que leur frère s'étoit attiré de la conſidération dans la Pouille, que, regardant leur état avec dégoût, elles quittèrent l'habit religieux pour paſſer en Italie. L'une ſe nommoit Emme & l'autre Judith. Elles ſe gardèrent bien, dit l'écrivain eccléſiaſtique, de faire connoître qu'elles fuſſent conſacrées à dieu. Leur beauté leur fit trouver deux partis qui ſurpaſsèrent beaucoup leurs eſpérances. Judith épouſa le comte de Sicile, & Emme un autre comte, dont on ne rapporte pas le nom. Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans ce récit, c'eſt le ſilence de l'abbé Robert, qui ne put ſans doute ignorer le mariage de ſes deux ſœurs, & qui ne paroît pas s'être oppoſé à leur fortune.

Les ſervices que le duc de Normandie rendit à la religion ne ſe bornèrent point à bâtir des monaſtères & des égliſes. Il détruiſit dans ſes états les reſtes d'un parti, auquel nos hiſtoriens

auroient donné plus justement le nom de société de débauche que celui d'héréſie, & qui n'avoit fait que groſſir, comme il arrive toujours, par les efforts qu'on avoit faits pour le réprimer. Une femme italienne, qui étoit venue en France ſous le règne précédent, s'y étoit fait un grand nombre de ſectateurs en répandant divers principes qui n'étoient pas nouveaux pour les libertins, mais qui furent reçus plus avidement lorſqu'ils eurent pris la forme d'un dogme, qu'on s'efforçoit d'appuyer par le raiſonnement. Il étoit queſtion, non-ſeulement de l'économie préſente de la religion, qu'on traitoit d'invention humaine, mais de l'écriture ſainte, qu'on regardoit comme une fable; de la durée du monde qu'on croyoit éternelle, c'eſt-à-dire ſans origine & ſans fin; des peines & des récompenſes futures, dont on ne connoiſſoit point l'éternité, &c. Enfin, c'étoit un ſyſtême favorable pour les paſſions, où l'on réduiſoit tous les devoirs aux principes naturels. Auſſi la charité pour le prochain, & la juſtice même, dans les fonctions de la ſociété civile, en faiſoient-elles le principal fondement; & rien n'étant ſi ſpécieux que la charité & la juſtice, il n'eſt pas ſurprenant qu'une ſecte qui juſtifioit d'ailleurs tous les plaiſirs particuliers, dont il ne pouvoit réſulter de tort ni d'incommodité pour autrui, eut fait

tout d'un coup de fort grands progrès. Elle se fit des partisans considérables dans le clergé. Orléans en devint comme le centre, par la réputation de deux ecclésiastiques, dont l'un se nommoit Herbert, & l'autre Lisoie, tous deux estimés à la cour, & respectés du peuple. Ils servirent à l'accréditer avec tant de rapidité & de succès, qu'il y eut peu de villes dans le royaume où elle ne fût bientôt répandue.

Cet événement, qui ne regardoit encore que la France, auroit peu de rapport à cette histoire, si la Normandie n'y eut été mêlée d'une manière fort extraordinaire. Il y avoit à Rouen un prêtre, qui se nommoit aussi Herbert, & qui jouissoit d'une réputation fort distinguée par sa doctrine & sa piété. Les sectaires françois entreprirent d'en faire une conquête pour leur parti. Ils lui envoyèrent d'Orléans quelques-uns de leurs plus adroits émissaires, avec ordre de ne s'ouvrir à lui qu'autant qu'ils le trouveroient disposé à goûter leurs principes. Herbert les écouta, & feignant d'être tel qu'ils le souhaitoient, il se fit instruire de tous leurs mystères : mais ce fut pour les découvrir à un seigneur normand, nommé Aresaste, qu'il pria d'en avertir le duc. C'étoit Richard III, oncle de Guillaume, qui règnoit alors. Il se hâta d'en

donner avis au roi de France; & de concert, ces deux princes envoyèrent Arefaste & le prêtre Herbert à Orléans, pour continuer de feindre qu'ils embrassoient les sentimens de la nouvelle secte, & prendre une parfaite connoissance des plus profonds secrets de cette cabale. Ils jouèrent fort adroitement un rôle, qui convenoit peu à d'aussi honnêtes gens qu'on les représente. Outre quelques principes singuliers de doctrine, ils découvrirent, suivant l'historien, des enchantemens qui se faisoient dans des assemblées nocturnes, & qui étoient accompagnés des plus horribles dissolutions.

Arefaste, informé de ce qu'il avoit voulu pénétrer, écrivit au roi qu'il étoit tems de se saisir de ces détestables hérétiques, & qu'il étoit en état de les convaincre de leurs crimes. Henri envoya ordre à plusieurs évêques de se rendre à Orléans. Il s'y transporta lui-même avec la reine; les chefs du parti furent arrêtés; & le comte Arefaste le fut aussi, pour soutenir jusqu'à la fin son artifice. Lorsqu'ils parurent dans l'assemblée, Arefaste se jeta aux pieds du roi & lui dit : « Sire, vous voyez à vos pieds » un gentilhomme sujet du duc de Normandie » votre fidelle vassal; on m'a arrêté, on m'a » chargé de chaînes, & j'ignore de quel crime » on m'accuse. Le ciel m'a fait la grâce d'as-

» pirer depuis long-tems à me perfectionner
» dans la vertu. J'en étois venu chercher les
» moyens à l'école de ces saints personnages
» que vous voyez avec moi. Ne me sentant
» coupable d'aucun autre crime, je m'aban-
» donne à votre justice & à celle de vos pré-
» lats ». Un évêque lui répondit qu'on le fai-
soit paroître devant le roi & le concile pour
savoir de lui quels étoient ces moyens de per-
fection qu'il étoit venu chercher si loin. » Sire,
« reprit le comte, en s'adressant au roi, voilà
» mes maîtres : commandez leur de parler ; ils
» vous exposeront eux-mêmes leur doctrine,
» le concile en jugera, & je suis toujours dans
» la disposition de me soumettre au jugement
» de l'église ».

On donna ordre alors aux deux ecclésiastiques d'Orléans, Herbert & Lisoie, d'exposer la doctrine qu'ils enseignoient dans leurs assemblées secrètes. Ils obéirent, mais avec des restrictions & des déguisemens, à la faveur desquels ils espéroient dissimuler leurs dogmes. Arefaste affecta de la surprise, & leur reprochant leur lâcheté & leur mauvaise foi, il les fit souvenir qu'ils lui avoient promis cent fois de soutenir aux dépens de leur vie la vérité de leur doctrine. Ensuite il déclara au concile tout ce qu'il avoit appris par leurs discours &

par leur conduite. Guérin, évêque de Beauvais, leur demanda s'ils reconnoiſſoient leurs ſentimens dans cette expoſition. Ils les avouèrent enfin, & ſur le reproche qu'on leur fit de tant de crimes & d'erreurs, ils proteſtèrent qu'ils ſoutiendroient, juſqu à la mort, leur innocence & la vérité de leurs principes.

Cette obſtination parut ſi criminelle, qu'après les avoir exhortés inutilement à ſe rétracter, on les condamna au feu, avec un grand nombre de leurs diſciples, parmi leſquels on comptoit un autre eccléſiaſtique, nommé Eſtienne, qui avoit été confeſſeur de la reine. On fit les mêmes exécutions dans pluſieurs autres endroits du royaume; & les plus obſtinés cédèrent enfin à la crainte du ſupplice. Mais quelques années après, la même ſecte ſe réveilla dans les provinces méridionales de France; & la Normandie s'en trouvant infectée, Guillaume employa d'abord la rigueur pour en arrêter les progrès. Cependant s'étant apperçu, par ſes propres lumières, que l'erreur conſiſtoit moins dans les opinions que dans les mœurs, & qu'il n'étoit queſtion, en un mot, que d'une eſpèce de libertinage, qui eſt le fruit ordinaire de l'abondance & de l'oiſiveté, il chercha un remède plus sûr dans la guerre. Geoffroi Martel, comte d'Anjou, n'avoit abandonné les armes que par

l'impuissance de se défendre. Un repos de quelques années ayant réparé ses forces, il recommençoit depuis quelque tems à lever des troupes, & le gouverneur d'Ambières qui l'observoit continuellement, n'avoit pas manqué d'en rendre compte au duc. C'eût été s'exposer soi-même au reproche d'ingratitude & d'ambition que de le vouloir punir de quelques mouvemens qui ne s'étoient point encore fait sentir hors de ses limites. Mais lorsqu'il eut entrepris de surprendre Ambières, & qu'il eut été repoussé par la garnison, Guillaume se crut autorisé à châtier son entreprise, par une guerre qui devoit servir en même tems à réveiller la langueur de ses sujets.

Il étoit arrivé dans cet intervalle un événement qui lui fit hâter ses préparatifs. Hebert, comte du Maine, mourant sans héritiers, avoit prévu que l'avidité du comte d'Anjou lui feroit former des vues sur sa succession ; & l'affection qu'il portoit à ses sujets lui faisant craindre pour eux un maître si turbulent, il les avoit exhortés dans les derniers momens de sa vie à se mettre sous la domination du duc Guillaume. Mais ces peuples se laissèrent gagner par les artifices de Martel. Ils lui avoient déjà fait promettre leur obéissance, lorsque le duc apprenant la disposition qu'Hebert avoit faite en sa faveur,

précipita sa marche vers le Maine, & se mit en possession de ce comté par la force des armes. Il fit construire au Mans une tour extrêmement forte, où il reçut l'hommage de toute la noblesse du pays, & la garnison qu'il y laissa sembloit lui répondre de la soumission des habitans. Le comte d'Anjou, qui ne s'étoit pas encore trouvé assez fort pour lui résister, s'étant contenu dans une profonde tranquillité, Guillaume reprenoit le chemin de ses états; lorsqu'un seigneur du Maine, qui avoit épousé la sœur du comte Hebert, & qui étoit absent dans le tems de sa mort, implora le secours de Martel pour s'emparer d'un héritage auquel il s'attribuoit les premiers droits. Ses parens & ses amis lui composèrent un corps de troupes qui mirent tout d'un coup Martel en état de marcher avec les siennes. Ils pénétrèrent jusqu'au Mans, avant que le duc pût être averti de leur entreprise, & s'en étant fait ouvrir les portes par les intelligences qu'ils avoient dans la ville, ils chassèrent la garnison normande, avec autant de hardiesse que s'ils n'avoient point eu d'autres ennemis à redouter. Guillaume retourna aussi-tôt sur ses pas. Il battit le comte d'Anjou dans plusieurs rencontres, & forçant le Mans pour la seconde fois, il en fit abattre les murs. Ses ennemis, effrayés d'une expédition

si prompte, se retirèrent dans l'Anjou; mais le duc eut encore la modération de ne pas poursuivre le comte sur ses terres; on auroit peine à trouver la raison de ce ménagement, puisqu'après la bataille de Mortemer, il s'étoit réservé, en termes exprès, la liberté de satisfaire ses ressentimens contre cet ancien ennemi. Un historien a cru que pensant à joindre quelque jour l'Anjou à ses états, il vouloit que sa douceur & sa modération disposassent de loin les peuples à le recevoir volontiers pour leur maître. Ceux qui s'étonneroient aussi que les rois de France prissent si peu de part aux querelles qui s'élevoient autour de leur trône, peuvent apprendre dans l'histoire de cette monarchie, que depuis les usurpations des vassaux, ils regardoient ces différends comme des affaires étrangères, parce que la guerre se faisoit dans des états dont ils n'étoient plus les maîtres. Ils se réjouissoient même de voir ces petits princes travailler mutuellement à s'affoiblir, & toute bornée qu'étoit alors la politique, ils ne se mêloient de leurs divisions que lorsqu'ils s'y trouvoient excités par quelque intérêt particulier ou par l'occasion de faire valoir leur autorité. Plusieurs historiens, qui paroissent s'être copiés les uns les autres, parlent ici d'une nouvelle guerre entre la France & la Normandie; mais

j'ai fait remarquer qu'il eſt certain, par le témoignage même du duc Guillaume, que le roi Henri ne prit plus les armes contre les normands, depuis la bataille de Mortemer. Ce fut le comte Martel, qui, toujours agité par ſon inquiétude & ſa jalouſie, vint encore une fois ſe faire tailler en pièces ſur les bords de la rivière de Dive; & s'il avoit engagé, ſuivant ces écrivains, trois ducs & douze comtes françois dans ſon parti, la guerre ne fut point entrepriſe au nom de la France.

Mais il eſt ſurprenant que le roi Henri ayant pris, dans le cours de cette année, ſuivant l'exemple de ſes prédéceſſeurs, le parti de s'aſſocier Philippe ſon fils aîné, & de le faire couronner à Reims, on ne trouve point le nom du duc Guillaume dans la relation de cette fête, tandis que toutes les chroniques de Normandie s'accordent à rapporter qu'il étoit au ſacre *en grand & noble arroi.* Le père Daniel, fondé ſur le ſilence des hiſtoriens françois, a conclu de l'abſence du duc, que l'inſtitution des douze pairs, c'eſt-à-dire d'un nombre déterminé de ſeigneurs qui euſſent chacun leur fonction attachée à leur dignité, eſt poſtérieure au règne de Henri. C'eſt renverſer, à plus forte raiſon, l'opinion de ceux qui rapportent cet établiſſement au règne précédent, & qui ſe

fondent sur une lettre d'Eudes, comte de Champagne, au roi Robert, dans laquelle, au sujet d'un différend qu'il avoit avec Richard, duc de Normandie, il parle très-expressément d'une assemblée de pairs. Mais en supposant, sur le témoignage des historiens françois, que le duc de Normandie, le comte de Champagne & l'évêque de Beauvais ne se trouvassent point au sacre de Philippe; il ne paroît pas vraisemblable, en effet, que trois des premiers pairs pussent être absens si le nombre en eut été déjà fixé. Le nom de pair signifioit alors tous les seigneurs qui, par leur qualité de comtes ou de ducs, se regardoient entr'eux comme égaux, & c'est aussi le sens du mot latin *pares*. L'expression même est équivoque dans la lettre du comte Eudes; car on ne sait si le duc de Normandie, dont il rapporte les termes, parloit de ses pairs, c'est-à-dire des seigneurs de son duché, ou s'il entendoit par ce mot les comtes & les ducs, vassaux immédiats de la couronne de France. Quelque parti qu'on prenne sur l'origine des douze pairs, il est toujours fort étrange que les historiens françois & normands ne s'accordent point sur la présence de Guillaume au sacre de Philippe.

Ce jeune roi étoit alors âgé de sept ans. Henri n'ayant point eu d'enfans de Mathilde, sa première

mière femme, nièce de l'empereur Conrad, avoit épousé Anne, fille de Goradiflas, roi de Russie, qui lui avoit donné dans les dernières années de son règne, trois fils, Philippe, Hugues & Robert. La précaution qu'il avoit eue d'associer l'aîné à sa couronne, étoit d'autant plus nécessaire à la tranquillité de l'état, qu'étant mort l'année suivante, il laissoit ce prince exposé à l'ambition des grands, qui avoient besoin de ce frein pour respecter un enfant de cet âge. Un autre soin du feu roi servit encore à l'entretien de la paix & à l'établissement de son fils après sa mort. La régence sembloit appartenir ou à la reine mère, ou à Robert, duc de Bourgogne, oncle de Philippe. Il étoit assez naturel qu'elle fût confiée à la reine, & plusieurs exemples parloient en sa faveur. Mais Henri avoit considéré qu'étant étrangère & d'un pays fort éloigné, elle auroit aussi peu d'autorité que d'appui dans un état où personne n'avoit avec elle aucune liaison de parenté, cette raison avoit prévalu sur l'affection qu'il lui portoit, pour lui donner l'exclusion. Anne se remaria ensuite à Raoul de Péronne, comte de Valois; alliance indigne d'elle, car ce n'étoit qu'un seigneur particulier, qui répudia sa femme exprès pour s'illustrer en épousant sa reine. Aussi perdit-elle toute sa considération par ce mariage, jus-

qu'à se voit comme forcée de retourner en Russie après la mort du comte. D'un autre côté, le duc de Bourgogne, par des raisons toutes opposées, parut suspect au roi Henri. Sa puissance étoit redoutable par elle-même, il avoit trop de liaisons avec tous les seigneurs de France, & celui qui avoit disputé la couronne à son frère aîné, pouvoit la ravir sans scrupule à son neveu. Toutes ces craintes avoient déterminé Henri à jeter les yeux sur Baudouin V, comte de Flandre, à qui il avoit fait épouser la princesse Alix sa sœur ; prince sage, estimé par sa valeur & sa fermeté ; à qui son alliance avec la famille royale devoit inspirer du zèle & de l'attachement pour le jeune roi, & qui, n'ayant nul droit à la couronne, ne pouvoit abuser de son autorité contre son pupille. Sa qualité de régent est exprimée dans un auteur contemporain par le titre de marquis de France. La conduite qu'il tint dans sa régence justifie la sagesse de ce choix. Etant père de la duchesse de Normandie, il se trouva lié naturellement avec le duc, dont il fit le plus ferme appui de son administration. L'histoire n'a pas conservé le détail de la guerre qu'ils firent ensemble au duc de Guienne & aux Sarrasins d'Espagne ; mais on lit dans la chronique, que le duc de Normandie prit Mon-

tauban sur les Gascons, & Balabastro sur les Sarrasins. Alfonse VI, roi de Castille, avoit été forcé, par les incursions continuelles de ces barbares, d'implorer le secours du régent de France, & Guillaume voulut partager les périls & la gloire d'une si noble entreprise.

Le silence des historiens, pendant plusieurs années, semble marquer que dans cet intervalle la Normandie fut aussi tranquille par les soins du duc, que la France l'étoit par la sage administration de son régent. Les éloges de Guillaume, qui se trouvent répandus dans tous les écrivains du même siècle, ne lui donnent que les titres vagues de prince le plus brave & le plus prudent de son siècle, & sur ce que j'ai pu recueillir jusqu'ici de ses actions, on est embarrassé à se former une idée précise de son caractère. Doux & sévère, avare & libéral, intrépide & quelquefois trop facile à s'alarmer, il semble qu'il ait varié suivant les occasions, & si l'on ne prend point cette variété pour l'effet d'une haute politique qui savoit s'accommoder aux affaires & aux circonstances, on sera forcé d'y reconnoître ou la légéreté de la jeunesse, ou cette espèce d'inconstance qui ne s'accorde point avec les vertus héroïques. Mais la scène va s'ouvrir à des événemens capables de lever tous les doutes; & sans entrer encore

dans cette multitude de grandes entreprises qui ont élevé le duc Guillaume au rang des héros, je rapporterai un trait qui le caractérise, & que ma seule peine est de ne pouvoir placer dans un tems fixe de sa vie. Les chroniques observant peu d'ordre dans leurs narrations, c'est du rapport des circonstances avec des histoires plus méthodiques que je tire mes seules lumières pour découvrir le fil des actions; & j'ai déjà fait remarquer que je n'ai guère eu jusqu'ici d'autre règle.

Guillaume, qui se plaisoit beaucoup à la chasse, étoit un jour livré à ce noble exercice dans une forêt voisine de Pont-Audemer, & peu éloignée par conséquent de deux abbayes, l'une d'hommes & l'autre de femmes, situées dans la terre de Preaux. Il étoit accompagné d'une suite peu nombreuse, & s'en étant écarté, il poursuivoit presque seul un daim qu'il avoit fait partir devant lui. Il trouva sous un arbre de la forêt deux jeunes filles, dont la plus âgée n'avoit pas dix-huit ans, & qui marquèrent beaucoup de frayeur à sa vue. Elles étoient fort éloignées de le connoître, mais craignant elles-mêmes d'être reconnues, elles vouloient prendre la fuite, lorsqu'il leur coupa le chemin pour les arrêter. La singularité de leur habillement le frappa autant que leur beauté. Il distingua

bientôt que c'étoient deux novices de l'abbaye de Preaux; & ne leur dissimulant point qu'il reconnoissoit leur état, il les pressa de lui expliquer ce qui les amenoit seules dans un lieu si écarté. Elles lui confessèrent que n'ayant point d'inclination pour la retraite où elles avoient été renfermées malgré elles, la crainte d'y être retenues toute leur vie leur avoit fait prendre le parti de s'échapper, & que leur résolution étoit d'aller porter leurs plaintes au duc Guillaume, contre la rigueur de leur famille. Elles ajoutèrent que l'une d'elles étoit fille du comte Anscharise, & l'autre d'un seigneur dont l'historien ne rapporte point le nom.

Le duc, aussi sensible à leur embarras qu'à leurs charmes, ne balança point à leur offrir toutes sortes de secours, sans leur déclarer qui il étoit; il vanta son crédit à la cour, & leur donnant sa parole qu'elles n'avoient rien à risquer sous sa protection, il les fit consentir à se retirer dans un lieu où il alloit les faire conduire, & où elles ressentiroient bientôt l'effet de ses services. Elles prirent confiance aux offres d'un homme qui portoit les marques d'un rang distingué. Guillaume rappela quelques-uns de ses gens, auxquels il recommanda le secret, & l'ordre qu'il leur donna fut de conduire effectivement les deux novices dans une maison de

chaſſe qu'il avoit au milieu de la forêt de Lions. Dès le lendemain il reparut auprès d'elles, & leur rendant compte de ce qu'il avoit déjà fait pour les servir, il ajouta que le portrait qu'il avoit fait au duc de leur beauté & de leur modeſtie l'avoit ſi fortement touché en leur faveur, qu'il lui croyoit de l'inclination pour l'une des deux, ou peut-être pour toutes les deux enſemble; mais que n'oſant les aſſurer encore de la vérité de ſes ſentimens, c'étoit à elles-mêmes qu'il appartiendroit de les confirmer par leurs ſoins, lorſque ce prince exécuteroit la réſolution qu'il avoit formée de les venir voir.

Guillaume avoit la figure gracieuſe, & Guillaume de Poitiers, évêque d'Evreux, qui étoit attaché à ſa ſuite, le repréſente comme l'homme le mieux fait de ſon tems, il étoit jeune encore, ſa bonne mine avoit déjà fait impreſſion ſur deux jeunes perſonnes qui n'avoient peut-être point eu d'autre motif que les déſirs de leur âge pour regarder la vie religieuſe comme un fardeau pénible. Elles rejetèrent modeſtement la propoſition de recevoir la viſite du duc, & elles s'empreſsèrent à l'envi de témoigner à leur protecteur la reconnoiſſance qu'elles avoient pour ſes bienfaits. Guillaume étoit trop éclairé pour ne pas démêler aiſément ce qui ſe paſſoit dans

leur cœur. Il y fut si sensible que pendant plusieurs jours il se livra à la douceur de voir l'impression que sa présence faisoit sur elles, & peut-être pensoit-il dans les premiers momens à recueillir tout le fruit qu'il pouvoit espérer de cette aventure. Cependant la générosité & la justice, qui étoient comme les fondemens de son caractère, lui firent bientôt penser qu'il ne pouvoit abuser sans bassesse & sans cruauté de l'innocence d'un âge où l'on ne connoît ni le crime ni le danger de le commettre. Après s'être rempli de cette réflexion, il n'eut plus qu'à consulter son propre cœur pour rejeter les désirs dont l'ardeur de la jeunesse n'avoit pu le défendre. Il résolut de marier les deux jeunes filles, dont les pères avoient une famille si nombreuse qu'ils avoient été forcés effectivement de sacrifier quelques-uns de leurs enfans à la fortune des autres.

Mais la duchesse Mathilde, qui aimoit tendrement son mari, fut informée que sans qu'il fût question de chasse ni de ses autres exercices, il se rendoit tous les jours à la maison qu'il avoit dans la forêt, & que ces voyages étoient conduits fort secrètement. Elle n'eut pas de peine à découvrir ce qui l'attiroit dans cette retraite. Sa jalousie fut bientôt proportionnée à sa tendresse. Elle chargea plusieurs de ses officiers

de prendre le tems où le duc quitteroit le lieu de ses plaisirs, pour enlever les deux filles & les conduire à l'extrêmité de la Normandie. Ils s'armèrent pour exécuter cet ordre. Guillaume ne montoit jamais à cheval sans l'être aussi. Il découvrit les gens de la duchesse en revenant à Rouen vers l'entrée de la nuit sans les reconnoître, c'étoit assez qu'ils fussent dans le voisinage de sa maison pour lui devenir suspects. Il retourna furtivement sur ses pas, accompagné de deux seigneurs, qui composoient toute sa suite, & dont l'un étoit le brave Roger de Beaumont, fils du comte de Vieilles. Ayant observé les démarches de la troupe qu'ils suivoient, ils ne purent douter quel étoit son dessein, lorsqu'ils la virent arrêtée au lieu d'où ils venoient de sortir. Cependant ils se gardèrent de rien précipiter, & le duc, qui étoit bien éloigné d'attribuer cette entreprise à la duchesse, croyant avoir quelques mesures à garder, pour n'être pas reconnu, défendit à ses deux compagnons de se servir de son nom pour le faire respecter. Enfin, lorsqu'il vit employer la menace aux officiers de Mathilde pour se faire ouvrir la porte du château, il se présenta le casque en tête, pour leur déclarer que sans s'informer de leurs intentions, il ne souffriroit point qu'on insultât la maison du duc.

La querelle s'étant échauffée, on en vint aux mains avec la dernière chaleur. Guillaume & les deux seigneurs avoient à combattre sept ou huit ennemis, qui joignoient à leur valeur naturelle, leur zèle pour la duchesse & le désir d'exécuter fidellement ses ordres. Cependant il en tua trois, il mit le reste en fuite, & les ayant poursuivis, il en arrêta un de qui il voulut savoir quel avoit été le dessein de leur entreprise. Il apprit avec autant de chagrin que d'étonnement, qu'ils étoient employés par la duchesse, & il ne put douter que ce ne fût un projet de vengeance qu'il devoit attribuer à la jalousie.

S'il en falloit croire les soupçons de Rapin, dont on ne trouve pas néanmoins le fondement dans les historiens du même siècle, ce n'étoit pas sans raison que Mathilde se défioit de la fidélité de son mari, & son penchant déréglé pour les femmes, avoit altéré plus d'une fois la tranquillité de leur mariage. Mais quand on recevroit une accusation qui n'est appuyée par aucune preuve, sa générosité & sa droiture n'en mériteroient ici que plus d'admiration. Il fut si peu offensé de l'emportement de la duchesse, qu'après avoir su que son dessein étoit de faire conduire les deux jeunes filles dans l'abbaye d'Avranches, par une espèce de considération

qu'elle vouloit encore garder pour leur famille, il donna ordre qu'elles y fussent menées secrètement, & tournant ensuite cette aventure en badinage, il rendit compte à la duchesse de ce qu'il avoit fait pour lui plaire. Elle en parut fort satisfaite. Cependant après quelque intervalle, il ne put se rappeler l'aversion que deux filles si aimables lui avoient marquée pour la vie religieuse, sans se faire un reproche de les y avoir encore une fois condamnées. Il se souvint que, sans le connoître, c'étoit à lui qu'elles avoient eu dessein de porter leurs plaintes, & que les promesses par lesquelles il s'étoit engagé à les servir, ne le lioient pas moins, quoiqu'elles eussent crû les recevoir d'un inconnu. Il prit la peine de leur ménager un établissement fort avantageux, qui les rapprochoit de la cour, en leur faisant épouser deux seigneurs d'un nom distingué. Mais dans la première année de leur mariage, elles furent enlevées toutes deux par la mort.

Quoique l'historien ne joigne aucune réflexion à ce dernier événement, il paroît fort vraisemblable qu'il fit naître au duc quelques soupçons sinistres, auxquels on peut attribuer le réfroidissement qu'il marqua long-tems pour Mathilde. Il ne faut pas le supposer amoureux pour se persuader qu'il fut vivement touché du

sort de deux dames, dont la fortune & le bonheur étoient son ouvrage. Et c'est particuliérement sur cette aventure que s'est fondée l'extravagante opinion de ceux qui ont fait mourir la duchesse avant la conquête d'Angleterre, & ont attribué sa mort à la vengeance de son mari. Ensuite, comme si cette fable eût été trop simple, & que pour intéresser la compassion en faveur de Mathilde, ou pour noircir le duc par l'imputation d'une horrible cruauté, il eût fallu la revêtir des plus affreux ornemens, on s'est avisé de rendre ce prince jaloux à son tour, & de prétendre que s'étant prévenu contre la vertu des femmes, le double ressentiment qu'il eut de la perte de ses deux maîtresses, & de la tache que souffrit son honneur, lui fit condamner Mathilde à être traînée & déchirée même à quatre chevaux, entre l'abbaye de saint Etienne & celle de la Trinité, qu'ils avoient fondées tous deux dans la ville de Caen. Je ne me serois point arrêté à une calomnie si grossière, & démentie par tous les témoignages historiques, si elle n'avoit paru digne, à un savant bénédictin, d'être réfutée sérieusement par un ouvrage uniquement composé dans cette vue. Mais il est tems de reprendre dans l'origine un grand nombre d'événemens qui doivent me conduire à la plus brillante partie

de cet ouvrage, & servir comme de fondement à la gloire du héros dont j'écris l'histoire. J'ai remis ici quantité de circonstances que j'aurois mêlées jusqu'à présent dans le cours de ma narration, si je m'étois attaché à suivre l'ordre des tems. Mais avec les lumières qu'on a pu recueillir de mon récit, il sera facile de les rapporter aux endroits qu'elles regardent, & la curiosité du lecteur sera plus agréablement satisfaite en lisant, sans interruption, une suite de faits également intéressans dans leur détail & dans leur source.

Quoique les intérêts de l'Angleterre aient paru jusqu'à présent peu liés avec ceux de la Normandie, il se formoit depuis long-tems entre ces deux états, diverses relations qui devoient produire un jour des effets extraordinaires. J'ai fait remarquer que Richard II, ayant donné Emme, sa sœur, en mariage au roi Ethelred, il étoit né de ce mariage deux princes, Alfred & Edouard, qui se trouvoient, par conséquent, cousins du duc Robert second, fils de Richard. Après la mort d'Ethelred, & celle d'Edouard, son fils d'un premier mariage, & son successeur, Canut, roi de Danemarck, qui s'étoit emparé d'une partie de l'Angleterre sous le gouvernement de deux rois si foibles, & qui mérita ensuite le surnom de grand par la

noblesse de son caractère, autant que par l'étendue de ses conquêtes, avoit réuni tous les anglois sous sa domination, au préjudice du sang de ses véritables rois, qui consistoit encore en cinq princes, fils ou petits-fils d'Ethelred. Alfred & Edouard, dont les droits étoient les plus éloignés, & qui n'avoient d'ailleurs ni l'âge ni la force nécessaires pour les faire valoir, avoient cherché un asile à la cour de Normandie. Le duc Robert, leur cousin, n'eut pas plutôt assuré la tranquillité dans ses propres états, que prenant pitié du sort de ces deux jeunes princes, il crut que sa recommandation pourroit leur faire obtenir quelque faveur en Angleterre. Dans cette pensée, il envoya des ambassadeurs à Canut, pour le prier de leur faire quelque part du royaume de leurs ancêtres. Cette ambassade arriva en Angleterre dans un tems où Canut se voyoit si fermement établi, qu'il crut pouvoir se dispenser d'avoir des égards pour les sollicitations du duc de Normandie. Robert, offensé de ce refus, entreprit de forcer l'usurpateur à rendre aux deux princes anglois la justice qui leur étoit dûe. Il équipa une puissante flotte sur laquelle il s'embarqua lui-même avec une nombreuse armée. Mais la tempête ayant détruit la plus grande partie de ses vaisseaux, il fut contraint de

rentrer dans ses ports. Le voyage de Jérusalem qu'il entreprit ensuite, & sa mort arrivée à Nice, achevèrent de ruiner les espérances de ses deux cousins, sur-tout dans un tems de minorité où les tuteurs & les ministres du jeune Guillaume, n'étoient que trop occupés de leur propre défense.

Cependant Alfred & Edouard sembloient devoir compter d'autant plus sur la générosité & l'affection de Canut, que ce prince avoit épousé la reine Emme, leur mère, veuve du roi Ethelred. Il est vrai que de part & d'autre, ce mariage n'avoit été que l'ouvrage de la politique; car si la reine avoit cherché de la protection pour ses enfans, Canut n'avoit pensé qu'à l'affermissement de son trône en gagnant les anglois par une alliance qui devoit leur être agréable, & le premier article dont il étoit convenu avec les grands de la nation, avoit été que les enfans qui naîtroient de ce mariage succéderoient à la couronne. Il parut conserver les mêmes dispositions pendant toute sa vie mais la grandeur de ses exploits, qui s'étendirent jusqu'à la Norvège, dont il fit la conquête, l'ayant mis en état de tout entreprendre, il donna, en mourant, l'Angleterre à Harold son fils, né en Danemarck, & le Danemarck à Canut le hardi, qu'il avoit eu de son second

mariage avec Emme de Normandie. Cette disposition trouva néanmoins tant d'obstacles après sa mort, que le jeune Canut, appuyé par Godwin, comte de Kent, trouva le moyen de se faire reconnoître dans cette partie de l'Angleterre qu'on nommoit le Westsex. Mais Harold ayant eu l'adresse d'engager le comte Godwin dans ses intérêts, chassa enfin son frère, & demeura paisible possesseur de toute l'Angleterre.

Emme, mère de Canut, qui avoit beaucoup servi à l'établir dans le Westsex, fut extrêmement surprise d'une révolution qui faisoit perdre une couronne à son fils, & qui lui ôtoit à elle-même l'espérance d'avoir jamais la moindre part au gouvernement du royaume. Elle vit si peu d'apparence au rétablissement de Canut, ou si l'on aime mieux le croire, l'intérêt de ses deux premiers enfans lui étoit encore si cher, qu'elle forma le projet d'en faire monter un sur le trône. Le principal fondement de ses espérances étoit de trouver les anglois disposés à recevoir un prince de la race de leurs anciens rois. Des trois autres fils d'Ethelred, dont le droit étoit plus proche que celui d'Alfred & d'Edouard, deux avoient péri par les intrigues de Canut le grand, & le troisième étoit errant dans les royaumes du nord. La difficulté n'étoit

qu'à trouver un prétexte pour faire passer les deux jeunes princes de Normandie en Angleterre, sans inspirer de la jalousie au roi. Leur présence étoit nécessaire pour se procurer des amis & des partisans. Dans cette vue, Emme feignit de regarder avec indifférence l'expulsion de Canut le hardi. Elle se tint renfermée dans Winchester, où ne paroissant occupée que du soin de son salut, elle s'employoit continuellement à visiter les églises. Et se flattant enfin qu'elle ne pourroit plus être soupçonnée d'ambition, elle demanda au roi la permission de faire venir de Normandie, les deux princes, ses fils, qu'elle n'avoit pas vus depuis son second mariage. Elle l'obtint. Alfred & Edouard arrivèrent en Angleterre, sans marquer d'autre dessein que celui de voir la reine leur mère, & bientôt ils reçurent les visites & les caresses de tout ce qu'il y avoit de seigneurs, qui avoient encore le cœur anglois, & qui conservoient toujours de l'attachement pour la maison de leurs anciens souverains.

Mais Godwin, qui gouvernoit l'état sous Harold, étoit trop habile pour se laisser tromper par les ruses d'une femme. Il communiqua ses soupçons à son maître; & par son conseil, après avoir gardé quelque tems une profonde dissimulation, Harold, feignant que le dessein des

des deux princes étoit de retourner en Normandie, les fit prier de venir passer quelque tems à sa cour avant leur départ. Emme sentit le piége. Mais ne pouvant balancer à satisfaire le roi, sans lui donner le sujet d'une juste défiance, elle prit un tempérament qu'elle jugea propre à prévenir le danger. Ce fut d'envoyer Alfred à la cour ; & de retenir Edouard sous des prétextes d'indisposition. Elle se persuada qu'en supposant à Harold quelque dessein contre la vie de ses enfans, il en différeroit l'exécution jusqu'à ce qu'il les eût tous deux entre ses mains. Mais Godwin, qui pénétra l'artifice, pressa son maître de s'assurer toujours de la moitié de sa proie. Il se fit donner la commission d'aller au-devant du jeune prince, comme s'il n'eût pensé qu'à lui rendre honneur. La cour d'Alfred, composée d'un petit nombre de seigneurs normands, fut d'abord charmée des caresses, dont elle le vit combler par Godwin. Mais ce plaisir dura peu. Le prince fut arrêté avec toute sa suite dans le château de Guilford, où on l'avoit fait entrer sous prétexte de se rafraîchir. Il fut aussi-tôt conduit à Ely. On lui creva les yeux dans cette ville, & on le renferma dans un monastère. A peine eut-il le tems de sentir sa disgrâce; car il mourut peu de jours après, soit de chagrin, soit par une

voie naturelle. Edouard, qui ne vit que trop dans l'exemple de son frère le triste sort dont il étoit menacé, se hâta de repasser en Normandie, tandis que la reine, sa mère, chercha d'un autre côté son asile dans les états du comte de Flandre.

Le duc Guillaume, qui gouvernoit alors paisiblement la Normandie, reçut ce malheureux prince avec une bonté qui le consola de ses disgrâces. Il le retint à sa cour jusqu'à la mort de Harold, à qui les grands du royaume donnèrent aussi-tôt pour successeur Canut le hardi, que d'autres nomment Hardicanut. La confiance qu'Edouard auroit prise à un prince qui étoit né comme lui de la reine Emme, fut un peu troublée par un acte de cruauté qui fit comme l'ouverture de son règne. La cérémonie de son sacre étoit à peine terminée que, dans l'impatience de se venger de son frère Harold, il donna ordre qu'on déterrât son corps & qu'on le jetât dans la Tamise. Mais il ne put empêcher qu'il ne reçut une nouvelle sépulture par les mains des danois, qui le reçurent de celles de quelques pêcheurs, & qui l'enterrèrent dans un cimetière qui étoit propre à leur nation. On assure que le roi le fit exhumer encore, & le fit jeter une seconde fois dans la rivière, mais qu'en ayant encore été tiré, il

fut enterré secrètement à Westminster. Edouard, soutenu de la protection du duc de Normandie, se présenta modestement à la cour de Londres, pour demander justice au roi contre le comte Godwin, qu'il accusa d'avoir ôté cruellement la vie au prince Alfred, son frère. Hardicanut avoit peut-être désiré cette occasion pour se venger lui-même du comte, mais étant fort avare, il ne put résister aux riches présens de l'accusé, qui fut reçu à se purger par serment. L'histoire fait la description de ces présens. C'étoit une galère dont l'éperon étoit doré, & montée par quatre-vingts soldats, qui avoient chacun un bracelet d'or du poids de seize onces, des morions & des épées dorées, un cimeterre danois, orné d'or & d'argent, pendant de l'épaule gauche, & une lance dans la main droite avec les mêmes ornemens. Tout ce qui appartenoit à la galère étoit d'une magnificence proportionnée.

Il sembla que la fortune eût pris soin de conduire Edouard en Angleterre pour saisir les heureuses circonstances qui devoient l'élever sur le trône, car le règne de Hardicanut fut si court, que se trouvant à Londres dans l'absence d'un autre Edouard, fils du roi Edouard, il réunit tous les suffrages de la nation en sa faveur. Godwin, dont il craignoit l'opposition, devint

le plus zélé de ses partisans, & l'amitié d'un homme si nécessaire ne lui coûta que la promesse d'épouser sa fille. Son règne n'en fut pas plus tranquille. Après avoir commencé par faire égorger la plus grande partie des danois qui se trouvoient répandus en Angleterre depuis l'invasion de Canut le grand, il eut à se défendre contre Suenon, roi de Norvège, autre fils de Canut le grand, qui entreprit de faire valoir les droits qu'il tiroit de sa naissance, & contre une multitude de pirates danois qui infestèrent continuellement les côtes d'Angleterre. Mais ses principaux embarras, & ceux qui ont un rapport naturel à cette histoire, vinrent pendant tout le cours de sa vie du comte Godwin & de sa famille; & comme Edouard lui-même ne se trouve mêlé dans l'histoire que par les facilités qu'il sembla préparer à la conquête d'Angleterre, en laissant prendre trop d'autorité à ces fiers sujets, il est important de faire connoître ici leur origine & leur caractère.

Godwin, comte de Kent, étoit fils d'un seigneur nommé Ulnoth, au-delà duquel les historiens ne font pas remonter ses aïeux; mais quand sa naissance n'auroit pas été aussi noble qu'elle paroît l'avoir été par la considération où étoit déjà son père, il n'auroit pas eu besoin

d'autre distinction que celle de son courage & des grandes qualités qu'il avoit reçues de la nature. Il s'étoit déjà fait une réputation extraordinaire sous les règnes précédens par son habileté dans la guerre, & par quelques-unes de ces grandes actions qui n'appartiennent qu'aux caractères héroïques. Sous le règne de Canut le grand, deux armées s'étant approchées pour combattre, Canut, qui commandoit l'une, remit l'attaque au lendemain, dans la vue de faire prendre, pendant la nuit, du repos à ses troupes. Godwin, qui étoit déjà un de ses généraux, ne put modérer si long-tems son impatience. Il se déroba secrètement dans l'obscurité avec le corps qu'il commandoit, il alla fondre sur l'ennemi, & l'ayant mis en désordre par cette attaque imprévue, il en fit un si grand carnage qu'il fit tout disparoître ou par la mort ou par la fuite; le lendemain Canut voulant faire ses dispositions pour la bataille, & ne trouvant pas Godwin dans son poste, ne douta point qu'il ne fût passé dans le parti ennemi avec ses troupes. Mais dans le tems qu'une désertion si imprévue lui causoit beaucoup d'embarras, il vit arriver son général qui venoit lui apporter la nouvelle de sa victoire. Quoique cette action fut d'une dangereuse conséquence, le roi passa sur les maximes de la guerre, qui

demandoient que Godwin fût puni pour avoir osé combattre sans ses ordres. Il le reçut avec beaucoup de caresses, & pour le récompenser d'un si grand service, il le fit comte de Kent.

Sa faveur & sa puissance n'ayant fait qu'augmenter sous les règnes suivans, le mariage de sa fille avec le roi Edouard, & l'administration générale du royaume qui fut abandonnée entre ses mains, les dignités de comte de Kent, de Sussex & de Surrey, de duc de Wessex, & de grand-trésorier, qu'il avoit obtenues successivement, le gouvernement des provinces d'Oxford & d'Hereford, qui étoient entre les mains de son fils aîné; enfin ses grandes alliances, & la supériorité reconnue de son génie, avoient élevé sa fortune au comble. Si son crédit avoit souffert quelque interruption sous le règne de Hardicanut, il avoit sçu se tirer si habilement du danger, que ce prince, ennemi du travail, étoit revenu de lui-même à le charger du gouvernement de l'état. Godwin s'étoit prévalu de toutes ces circonstances pour s'accréditer également parmi les grands & le peuple, de sorte que son autorité, sous le règne d'Edouard III, ne peut être comparée plus justement qu'à celle des anciens maires du palais, sous les rois françois de la première race. Il avoit épousé en

premières noces Thyra, sœur du comte Ulpion, à qui le grand Canut avoit donné en mariage Estrithe, sa sœur, veuve du duc de Normandie. Il n'avoit eu d'elle qu'un fils, qui se noya dans la Tamise. Mais s'étant remarié à Githe, sœur de Suénon, roi de Danemarck, après la mort de Hardicanut, il en eut sept fils, dont les trois premiers, Harold, Toston & Swan, jouèrent un rôle éclatant sous le règne d'Edouard. On sent qu'un homme qui n'avoit dû cet excès de fortune & de grandeur qu'à son mérite, ne pouvoit être mauvais juge de celui d'autrui. Il avoit reconnu le caractère foible, le génie étroit, en un mot, l'incapacité d'Edouard pour les affaires, & peut-être étoit-ce la seule raison qui l'avoit porté à lui procurer la couronne, pour s'assurer un pouvoir absolu sous son nom.

Aussi tout ce qui se passa d'important sous ce règne ne se fit-il que par ses mains ou par celles de ses enfans, & dans les vues qu'il avoit déjà formées pour lui ou pour l'un de ses fils, sur le parti que la piété ou le caprice d'Edouard avoit fait prendre à ce prince de n'avoir aucun commerce avec son épouse; il y a lieu seulement de s'étonner que lorsqu'il se promettoit de recueillir le fruit de la chasteté de ce prince, en montant sur le trône après lui, il n'eut pas éloigné plus soigneusement de la familiarité du

roi, tous ceux qui pourroient lui inspirer d'autres idées. Edouard, autant que la liberté de l'histoire permet d'en juger, n'a guère mérité la qualité de saint que par cette constance à se priver des droits du mariage. Encore les historiens les plus estimés l'attribuent-ils à diverses raisons qui ne tournent point à l'honneur de sa vertu. « Avec quelque confiance (disent-ils) » qu'il eut abandonné les rênes du gouvernement » au comte Godwin, c'étoit moins l'effet de » son inclination que de son incapacité. Il » haïssoit le comte, qu'il regardoit toujours » comme le meurtrier de son frère, & cette » haine s'étendoit à toute sa famille. Ce fut » la véritable raison qui lui fit différer son » mariage avec sa fille, mais le craignant au- » tant qu'il le haïssoit, il n'osa lui manquer » de parole, & après avoir attendu deux ans » sous divers prétextes, il épousa Edithe, » comme il s'y étoit engagé. Il ne consomma » pas, néanmoins, son mariage. Cette reine, » qui avoit beaucoup de vertu & de grandeur » d'ame, souffrit ce mépris avec une merveil- » leuse patience. Aulieu de se plaindre d'un » traitement si dur, elle garda là-dessus un » silence perpétuel, & ne pouvant réussir à » gagner le cœur de son mari, elle chercha » sa consolation dans la piété & dans l'étude.

» Un historien d'Edouard prétend que ce prince
» avoit fait vœu de chasteté long-tems avant
» son mariage, & qu'il sçut persuader à la
» reine d'imiter son exemple. Mais Guillaume
» de Mamersburg ne sait que penser d'une si
» étrange conduite, & témoigne du penchant
» à croire que la haine du roi contre le comte
» Godwin, fût la seule cause de l'éloignement
» qu'il marqua pour sa fille ».

Je n'ai cité ce passage que pour faire remarquer mieux combien il étoit aisé au comte, après s'être assuré des dispositions du roi, & s'être même employé fort adroitement, comme l'assurent d'autres historiens, à faire entrer sa fille dans les mêmes vues de continence, d'éloigner de ce prince tous ceux qui pourroient aspirer au trône par la voie des insinuations, comme il en avoit écarté ceux qui y avoient prétendu par la force. On auroit peine à fixer l'année où le duc de Normandie profita de la paix qui régnoit dans les états d'Edouard & dans les siens, pour faire le voyage d'Angleterre. Rien n'étoit si naturel que ce prétexte. Il alloit féliciter de son établissement sur le trône un prince qui devoit son éducation, & la conservation de sa vie, pendant plusieurs années, à la Normandie. Mais Godwin devoit pressentir que cette visite n'étoit pas de pure bienséance;

& puisqu'il pensoit au trône pour lui-même, il n'étoit pas prudent de se défier si peu de ceux qui pouvoient former cette ambitieuse idée comme lui.

Quelques historiens ont prétendu qu'Edouard n'avoit pas attendu le voyage & les sollicitations du duc de Normandie pour le destiner à sa succession, & qu'il l'avoit déjà fait avertir par Robert, archevêque de Cantorbery, qu'il avoit dessein de le faire son héritier. Mais c'est une conjecture qui ne paroît pas mieux fondée que l'opinion d'un autre écrivain, qui a prétendu qu'Edouard, en quittant la Normandie, sous le règne de Hardicanut, avoit promis à Guillaume de disposer quelque jour de l'Angleterre en sa faveur, comme s'il eût pu prévoir alors que son sort devoit être un jour de monter sur le trône. Il paroît donc plus vraisemblable & mieux prouvé, par le sentiment des plus judicieux historiens, que ce fut dans le voyage que Guillaume fit à Londres, qu'Edouard lui donna cette précieuse marque de reconnoissance, qui n'en étoit, peut-être au fond, qu'une de sa haine contre le comte de Kent. Après l'avoir comblé publiquement de caresses, il fit secrètement un testament, par lequel il l'appeloit à sa succession; & quoique cette pièce n'ait jamais paru, on ne peut douter qu'elle n'ait existé dans

quelque forme qu'elle eût été conçue. Il ne paroît pas moins certain que le comte Godwin, s'aveuglant sur ce qui se passoit, comme à ses yeux, n'en eut aucune connoissance; car avec les vues dont tout le monde convient qu'il nourrissoit son ambition, il n'auroit pas différé à réparer du moins son imprudence, en prenant des mesures pour empêcher qu'un prince normand n'enlevât la couronne à lui ou à ses enfans. Et c'est ce qui ne permet d'ajouter aucune foi à ceux qui ont avancé que le testament fait en faveur de Guillaume fut approuvé & confirmé par l'assemblée générale de la nation.

A quelque opinion qu'on s'arrête dans le partage des historiens, la mort de Godwin, qui arriva peu de tems après, étouffa les projets que cet ambitieux sujet avoit formés pour lui-même, & ne laissa à son fils Harold, avec le secret de ses espérances, que ces mêmes désirs, & cet amas de jouissance & d'honneurs qu'il avoit accumulés pour les remplir. On raconte sa mort avec des circonstances qui mériteroient beaucoup d'attention si elles étoient bien avérées. Un jour, dit-on, le roi l'ayant fait manger à sa table, laissa échapper quelques mots qui firent comprendre que le meurtre de son frère n'étoit pas encore bien effacé de son esprit. Godwin ne pouvant douter que ces réflexions

ne le regardassent, se leva, pour s'adresser au roi, avec beaucoup d'émotion : « Je comprends, » seigneur, lui dit-il, que malgré le serment » par lequel j'ai justifié mon innocence, vous » continuez de me croire coupable de la mort » du prince votre frère. Mais pour ne vous laisser » aucun doute de ma sincérité, je prie Dieu » que ce morceau de pain, que je vais mettre » dans ma bouche, me suffoque sur le champ, » si j'ai eu la moindre part à la mort d'Al- » fred ». On prétend qu'en achevant de parler, il porta ce fatal morceau à sa bouche, & que n'ayant pu l'avaler, il en fut étouffé à l'heure même. Mais quoique les meilleurs historiens nous apprennent que sa mort fut subite, & qu'elle arriva tandis qu'il soupoit avec le roi, on n'y trouve point cette merveilleuse circonstance.

Harold, fils aîné de Godwin, lui succéda dans tous ses honneurs. Il eut les mêmes amis, les mêmes créatures, & la même autorité. Toute la différence qu'on pouvoit remarquer entre le père & le fils, c'est que celui-ci, d'un naturel plus souple & moins fier, se conduisoit avec beaucoup moins de hauteur, & marquoit plus de respect & de soumission pour le roi. Héritier de tous les desseins du comte, il espéroit de les faire réussir par des voies toutes

différentes. Plus honnête homme, sans être moins habile, il augmenta de jour en jour le nombre de ses amis par sa douceur & ses manières ouvertes, aulieu que son père perdoit souvent les siens par sa fierté. Swan & Tofton, deux de ses frères, s'étoient établis aussi avec beaucoup d'éclat, chacun dans leur caractère. Celui-ci, qui avoit épousé une fille du comte de Flandre, fut fait comte de Northumberland, c'est-à-dire qu'il étoit en possession d'une partie de l'Angleterre. Swan, moins ambitieux, paroissoit beaucoup plus occupé de ses plaisirs; mais dans cette route même il avoit servi plus d'une fois à faire éclater la puissance extraordinaire de sa famille. Ayant enlevé une abbesse dont il étoit amoureux, il s'étoit retiré avec elle en Danemarck, & son père souhaitant qu'il fût puni par quelques années d'exil, s'étoit opposé lui-même à sa grâce. Swan, qui se ressentoit de la fierté commune à tout son sang, arma huit vaisseaux pour déclarer une guerre ouverte à l'Angleterre. Il pilla les marchands & commit sur les côtes des barbaries que les anglois n'auroient pas attendues de leurs plus cruels ennemis. Cette insolence sembla donner beaucoup d'avantage aux ennemis de sa maison, qui ne manquèrent point d'employer toute leur adresse pour aigrir le roi contre le

comte & ses enfans. Godwin se trouva effectivement dans quelque embarras. Il ne vouloit point parler ouvertement pour son fils, de peur qu'on ne le soupçonnât d'approuver sa révolte, & d'un autre côté, il ne pouvoit voir sans chagrin qu'il fût regardé comme l'ennemi public. Dans cette inquiétude, il pria le comte Béarn, fils d'Ulphon, & de la sœur de Canut le grand, c'est-à-dire le plus grand seigneur du royaume après lui, de s'employer auprès du roi pour obtenir la grâce de Swan. Béarn, ravi de le servir, parle au roi, en obtient ce qu'il demande, & part avec joie pour aller porter lui-même à Swan la nouvelle de sa réconciliation. Mais il fut mal récompensé de ce service. Le jeune rebelle, sur le simple soupçon qu'on pensoit peut-être à le trahir, le tua de sa propre main, & fit jeter son corps dans la rivière. Cette action brutale différa l'accommodement; mais elle n'empêcha point que le roi ne lui accordât bientôt son pardon, tant ce prince foible craignoit de donner à Godwin le prétexte ou l'occasion de se venger.

Tel étoit l'ascendant que cette impérieuse maison avoit dans l'état & sur l'esprit d'un roi, qui ne laissoit pas de lui porter une haine mortelle. Le reste de l'Angleterre étoit d'ailleurs tranquille, & les grands, soumis par inclination

au ſang d'Ethelred, ſe confirmoient de jour en jour dans la réſolution d'exclure à jamais du trône les prétendans danois. Les hiſtoriens ne nous font pas connoître à qui la voix publique le deſtinoit, en ſuppoſant qu'Edouard mourût ſans enfans. L'excluſion des danois ne pouvoit faire tomber les yeux du peuple que ſur le prince Edgard, petit-fils du roi Edmond II, & neveu par conſéquent d'Edouard, mais pour lequel toute la nation ſentoit peu de penchant, parce qu'il étoit né hors de l'Angleterre.

Fin du premier livre.

LIVRE SECOND.

NOUS touchons enfin aux grands événemens dont on n'a lu jusqu'ici que les causes. C'est proprement le duc Guillaume qui va paroître dans tout l'éclat de ses qualités héroïques, avec toute l'étendue de génie, toute la fermeté de courage, toute la droiture & la grandeur d'ame, qui forment les premiers caractères du monde, & son bonheur est tel, qu'à mesure qu'il paroît s'agrandir par ses actions & par ses vertus, les tems s'éclaircissent & la certitude croît dans les témoignages historiques.

Le comte Harold, qui voyoit la santé d'Edouard diminuer de jour en jour, ne se crut pas éloigné du trône que son père s'étoit proposé si long-tems, & vers lequel tant d'heureuses circonstances lui avoient ouvert le chemin. Mais plus la mort du roi paroissoit s'approcher, plus il se crut obligé de redoubler ses efforts pour assurer le succès d'une si grande entreprise. Il avoit en Normandie un frère nommé Ulnoth, & un neveu, fils du comte Swan, qui avoit été tué par des voleurs dans le voyage de la Palestine. Ces deux jeunes princes, que d'autres raisons avoient forcés de passer quelques tems à

à la cour du duc Guillaume, pouvant être beaucoup plus utiles en Angleterre, à l'honneur & à la fortune de leur maison; Harold se proposa de les y rappeler. Quelques auteurs disent qu'il en avoit obtenu la permission du roi, d'autres, que n'ayant osé la demander à ce prince, & craignant encore plus de se livrer entre les mains du duc de Normandie, il avoit dessein d'y arriver sans se faire connoître, pour favoriser seulement l'évasion des deux princes. Les chroniques qu'on peut citer hardiment pour les détails qui précédèrent de quelque tems la grande expédition de Guillaume, rapportent, sans expliquer les motifs de Harold, qu'ils appellent toujours Heroult, que s'étant mis en mer avec deux vaisseaux, il rencontra un pêcheur normand qu'il fit approcher de son bord pour lui faire diverses questions. Il étoit à la hauteur des côtes de Picardie. Le pêcheur l'ayant reconnu, n'eut rien de si pressant, après l'avoir quitté, que de retourner au rivage, & d'offrir à Guyon, comte de Ponthieu, « que s'il vouloit lui donner vingt livres, qu'il luy feroit avoir ung prisonnier qui lui en rendroit mille. » Guyon luy ottroya & se mist en mer avec » le pescheur bien accompagné de gens armés, » & finablement suivit ledit Heroult, & le print » & mena à Abbeville ».

Harold, n'ayant pu déguiser qui il étoit; feignit de traiter pour sa rançon, mais ce ne fut que pour mieux couvrir un artifice qui lui réussit fort heureusement. Il trouva le moyen de faire avertir le duc de Normandie du malheur dans lequel il prétendit qu'il étoit tombé en allant pour lui faire sa cour dans ses états. Guillaume demanda aussi-tôt le prisonnier au comte, en lui reprochant d'avoir retenu, sans aucun droit, un étranger qui alloit à Rouen, & que la tempête avoit jeté sur ses côtes. Il n'en eut pas moins la générosité, suivant les anciennes relations auxquelles je m'attache, de donner en échange à Guyon un fort *beau manoir* sur la rivière d'Yonne *avec d'autres biens*, qui lui tinrent lieu d'une grosse rançon. Ce qu'on en peut conclure, c'est que le duc ne regarda pas comme un petit avantage que le comte Harold fût tombé entre ses mains.

En effet, il n'ignoroit pas ses vues sur la couronne d'Angleterre, & s'il eut quelque embarras en le voyant arriver dans sa capitale, ce fut sur la conduite qu'il devoit tenir avec lui. Il n'avoit que deux voies à prendre, l'une & l'autre également dangereuses : c'étoit d'arrêter Harold, ou de l'engager dans son parti; la première l'exposoit à se déclarer trop tôt, puisque son intérêt ne demandoit pas qu'on sût

encore en Angleterre qu'il aspiroit à la couronne. D'ailleurs, Harold avoit tant d'amis dans le royaume, qu'il étoit à craindre que sa détention ne fît naître entre l'Angleterre & la Normandie une guerre qui romproit infailliblement toutes les mesures d'Edouard ; car s'il arrivoit que ce prince mourût avant qu'on eût posé les armes, quelle apparence qu'il nommât pour son successeur l'ennemi actuel de l'Angleterre ? Ajoutons que Harold étant duc de Vessex & comte de Kent, toutes les places de la côte méridionale étoient entre les mains de ses créatures, & c'étoit de ce côté-là que le duc avoit à redouter les plus grands obstacles. Enfin, si Harold ignoroit les desseins du roi & du duc, on n'étoit pas mieux informé en Normandie des progrès qu'il avoit faits pour s'assurer du trône ; sans compter encore que le retenir dans une prison, après avoir déclaré, comme il avoit fait, que son dessein étoit de rendre au duc une visite d'amitié, c'étoit violer les droits de l'hospitalité, & se rendre coupable d'une trahison indigne d'un grand cœur.

Des raisons si puissantes déterminèrent Guillaume pour l'autre parti, quoiqu'il n'y vît guère moins de danger ; car en lui faisant connoître ses desseins ; il le mettoit en état d'y faire naître des obstacles invincibles. Cependant,

après s'être persuadé qu'il pourroit le gagner par cette marque de confiance, il lui déclara l'espérance qu'il avoit d'obtenir un jour la couronne d'Angleterre, & les assurances mêmes qu'il en avoit déjà par la disposition volontaire d'Edouard. Cette ouverture fut accompagnée des plus magnifiques promesses, s'il vouloit appuyer ses prétentions. Il ne lui dissimula pas même qu'il connoissoit ses vues ambitieuses, & loin de l'en blâmer, il leur donna le nom de grandeur d'ame dans un particulier qui n'avoit aucun rapport au trône par les droits de la naissance; mais pour lui faire perdre en même tems cette pensée, il lui représenta tous les obstacles auxquels il devoit naturellement s'attendre, & de la part du prince Edgard, & de celle des autres seigneurs qui ne verroient point son ambition sans jalousie; enfin, s'expliquant clairement sur ses propres dispositions, il lui déclara que quand il seroit assez heureux pour surmonter toutes les difficultés qu'il avoit à craindre du côté de l'Angleterre, il trouveroit en lui, un ennemi qui ne manqueroit ni de courage ni d'argent, ni de troupes pour soutenir un droit qu'il ne vouloit perdre qu'avec la vie.

Harold étoit trop habile pour ne pas sentir tout d'un coup que le seul parti qu'il avoit à

prendre dans une occasion si pressante, étoit de feindre qu'il se laissoit persuader par les raisons du duc. Il y auroit eu plus de finesse encore à les prévenir, comme le père Daniel lui en attribue l'honneur, en assurant, sans aucune marque de doute, que son artifice dans les prisons du comte de Ponthieu avoit consisté « à faire dire » au duc de Normandie qu'il s'étoit embarqué » par l'ordre du roi d'Angleterre, pour lui » venir confirmer le choix que ce prince avoit » fait de lui pour son successeur, qu'il le con- » juroit d'avoir compassion de lui, de demander » sa liberté au comte, & de le punir même » d'avoir traité si durement un homme de sa » qualité, malgré tout ce qu'il avoit pu dire » des affaires importantes pour lesquelles il étoit » envoyé en Normandie ».

Quand le père Daniel auroit quelque garant de ce récit, il devroit faire attention, non-seulement que des plaintes si basses auroient été indécentes dans la bouche d'un ambassadeur; mais que le comte de Ponthieu, si près de l'Angleterre & de la Normandie, n'auroit pas osé chagriner le ministre de deux grands princes auxquels sa foiblesse le forçant de rendre toutes sortes de soumissions. Harold ne fit donc voir au duc que le dessein qu'il avoit eu de se rendre à sa cour; & cette vue étoit d'autant plus vrai-

semblable, que l'envie de voir son frère & son neveu avoient pu suffire pour lui faire entreprendre le voyage de Rouen.

Il continua d'employer fort heureusement la dissimulation. Voyant le roi sans enfans, répondit-il à Guillaume, & le prince Edgard dépourvu des qualités propres au gouvernement, ignorant les prétentions du duc, & ses conventions avec Edouard, il n'étoit pas surprenant qu'il se crût aussi digne de monter sur le trône qu'aucun autre seigneur du royaume, & que la mort du roi ne pouvant être éloignée, il eût commencé à prendre quelques mesures dans cette vue; mais ce qu'il apprenoit lui faisoit abandonner un dessein qu'il n'auroit jamais formé sans cette supposition; il respectoit la volonté d'Edouard. Il sentoit que la couronne ne pouvoit tomber mieux que sur la tête du duc; & pour le convaincre que l'engagement qu'il prenoit à le servir étoit sincère, il lui demanda une de ses filles en mariage, comme la plus glorieuse récompense qu'il pût espérer de son zèle. Cette faveur lui fut accordée, quoique l'âge de la princesse n'en permît pas si tôt l'exécution. Le duc ne s'en fiant pas néanmoins à la seule parole d'Harold, le fit jurer sur les évangiles qu'il seroit fidelle à toutes ses promesses, & qu'il n'entreprendroit jamais rien

pour s'élever sur le trône. Il le traita ensuite avec toutes sortes de caresses & de marques de confiance, jusqu'à le mener avec lui dans une expédition contre la Bretagne, où Harold se signala beaucoup, & de-là à quelques tournois que le régent de France donnoit à Compiegne pour l'amusement du jeune roi.

On lit dans les chroniques une circonstance du serment de Harold, qui mérite d'être rapportée dans les termes de l'écrivain, non-seulement pour faire connoître les usages du tems, mais pour mettre le lecteur en état de juger si Harold eut le droit de reprocher ensuite à Guillaume de l'avoir trompé. » Après cet acord » fait entre le duc & Heroult, il fist assembler » plusieurs des barons & prélats du pays, & fist » porter à saincte Marguerite jouxte Jumieges, » plusieurs saincÞuaires d'environ Rouen, & tous » les mist en une husche, & les fist couvrir » d'un drap d'or. Après, le duc fist venir He- » roult devant les reliques & sur le drap d'or » fist mettre ung messeau & récita devant tous » les prélats & barons comme Heroult debvoit » avoir par mariage Adelle sa fille, & Heroult » lui devoit rendre l'Angleterre après la mort » d'Edouard, & quand le duc eut recordé ces » paroles devant Heroult, Heroult mist la » main dextre sur le messeau, & sur les reli-

» ques, & jura sur les sainctes évangiles & » sainctuaires qui soubs sa main estoyent, qu'il » tendroit & accompliroit ce que le duc Guil- » laume avoit recordé sans aller à l'encontre. » Après le serment fait, le duc Guillaume fist » oster le drap d'or de dessus la husche & la » fist ouvrir, & montrer à Heroult les sainctes » reliques surquoy il avoit juré, & quand il les » veit, commença à frémir. Adonc le duc » l'asseura & luy dist qu'il pensast bien tenir » ses convenans ».

La plainte de Harold, lorsqu'on lui reprocha d'avoir violé son serment, fut qu'on l'avoit fait jurer sur des reliques voilées, dont il ne connoissoit ni la sainteté ni le nombre. Mais outre le *messeau*, ou livre des évangiles, qu'on ne déroba point à sa vue, il est clair que ce n'est point de ces préparations qu'un serment tire sa force, & qu'il ne consiste que dans le sens des expressions.

Cependant, soit que Harold comptât déjà sur cette excuse, soit qu'il regardât son engagement comme une démarche forcée, qui ne pouvoit lier sa religion ni son honneur, soit enfin que l'ambition lui fît étouffer toutes sortes de scrupules, à peine fut-il en liberté que ne pouvant comprendre sur quel fondement le duc prétendoit à la couronne d'Angleterre, ni de quel

droit Edouard pouvoit la transporter à un étranger, il ne pensa qu'à tirer avantage de la confidence du duc, pour redoubler ses efforts avec tant de mesures & de précautions, qu'il ne fût au pouvoir ni d'Edouard, ni de Guillaume, de mettre des obstacles à son élévation. Les normands étoient odieux en Angleterre, & le mérite du duc ne pouvoit guérir aisément ce préjugé, parce que Guillaume étoit peu connu des anglois; il étoit absent d'ailleurs, & le roi étoit trop foible & trop irrésolu pour se faire une occupation sérieuse de l'exécution de ses promesses. Tout semblant favoriser l'entreprise d'Harold, il s'attacha plus que jamais à fortifier l'estime que les anglois avoient conçue pour lui. Les conjonctures devinrent encore plus heureuses par l'occasion qu'il eut de rendre deux importans services à la nation.

Griffin roi des Galles, incommodant les anglois par ses courses, il le repoussa dans ses montagnes, & le força à payer un tribut à l'Angleterre, ensuite ce prince ayant repris les armes contre les anglois, Harold s'avança sur la frontiere & répandit tant de terreur parmi les gallois, qu'ils lui envoyèrent la tête de leur roi. Cet événement fit comprendre qu'il étoit digne de porter une couronne dont il savoit si bien défendre les droits. Mais il commença

bientôt à mettre Edouard même dans ses intérêts, par un exemple de modération & de justice, comme il y avoit mis toute la nation par sa valeur. Toston son frere, comte de Northumberland, s'étant attiré la haine de ses peuples, qu'il traita avec autant de cruauté que d'injustice, fut chassé dans un soulèvement. La cour ne pensoit qu'à punir rigoureusement cette révolte, lorsqu'Harold s'étant fait informer de la tyrannie de son frère, crut devoir préférer le bien public aux intérêts de sa famille. Il intercéda pour les northumbres, & leur faisant donner un nouveau gouverneur, il rétablit l'ordre & la soumission dans la province. Le cruel Toston ne lui pardonna jamais de l'avoir sacrifié; & pour commencer sa vengeance, il se saisit de quelques-uns de ses domestiques qu'il fit hacher en morceaux, & qu'il lui envoya comme un présent, après les avoir fait mettre soigneusement dans des tonneaux. Une action si barbare l'ayant forcé de quitter l'Angleterre, il se retira dans les états du comte de Flandre, son beau-père, où il forma d'autres desseins que nous lui verrons exécuter: je prépare volontiers mes lecteurs, par ces traits, à connoître la férocité d'un pays, où la scène de mon ouvrage doit être bientôt transportée. L'occasion me fait ajouter un autre trait dans la même

vue. Morkard, que Harold avoit fait donner pour successeur à Toston, étoit fils du duc de Mercie, qui venoit de succéder à Léofride son père, tous noms qu'il ne me sera pas inutile d'avoir fait connoître. Godive, femme de Léofride, est représentée par les historiens, non-seulement comme une des premières dames d'Angleterre, mais comme la plus belle & la plus vertueuse de son tems; ils racontent d'elle que pour délivrer les habitans de Coventri d'une amende à laquelle son mari les avoit condamnés, elle se soumit à une condition dont le duc fit dépendre leur grâce. C'étoit que la duchesse iroit toute nue à cheval, d'un bout de la ville à l'autre. Il sembloit qu'une loi si étrange laissât peu d'espérance aux coupables. Mais Godive trouva le moyen de l'exécuter en se couvrant de ses cheveux, après avoir fait défendre sous peine de mort aux habitans de se tenir dans la rue & de paroître aux fenêtres. Il s'en trouva un en qui la curiosité fut plus forte que la crainte du supplice, & la duchesse ne se laissa point fléchir pour lui accorder la vie; on a perpétué à Coventri la mémoire de cet événement par une statue qui regarde à la fenêtre d'une maison, & que les habitans prennent grand soin de renouveler.

Edouard se refroidissant pour le duc Guil-

laume à mesure que Harold s'établissoit dans son estime, paroît avoir été fort incertain dans les dernieres années de sa vie, de l'ordre qu'il mettroit dans sa succession ; & peut-être que ne pensant qu'à mener une vie tranquille, il ne se faisoit point un sujet d'inquiétude de ce qui arriveroit après sa mort. Rapin, que je ne fais point difficulté de suivre dans une discussion pour laquelle il n'a rien négligé, croit que ce prince expira sans avoir rien déterminé ; son inclination, dit-il, le faisoit pencher vers le duc de Normandie ; le droit étoit manifestement pour le prince Edgard son neveu, mais Harold avoit la force de son côté avec l'affection des anglois. Tant de difficultés sur lesquelles il n'avoit pu se déterminer pendant qu'il jouissoit d'une santé parfaite, étant devenues insurmontables dans l'état où il se trouvoit ; il résolut d'en abandonner la décision à dieu seul.

Cependant lorsqu'il fut au dernier moment de sa vie, Harold, pour donner une apparence de justice à ses prétentions, fit assembler autour du roi mourant, une multitude de seigneurs, dont il s'étoit assuré les suffrages, & l'un d'eux pressa ce prince, au nom de l'assemblée, de leur donner pour maître le seul homme qui pût garantir l'Angleterre des troubles qui la menaçoient ; cette prière ayant été accompagnée

des acclamations de tous les seigneurs, « Edouard » commanda qu'on le levât en son séant, & » dist tout hault, ainsi qu'il povoit parler : » seigneurs & amis, je vous mercie de ce » que vous vous louez de moi, aussi fais-je » de vous. Vous me parlez de faire roy après » ma mort; & vous sçavez que je y ai pourvu » pour vostre bien; en mon vivant, & comme » je donne & laisse après ma mort, à Guil» laume de Normendie, mon royaume; & » en a foy & serment de moy & de plusieurs » seigneurs de ce pays, & se je le donnoie » à Heroult; je cuyde qu'il ne sauroit le tenir » en paix. Parfoy, dist Heroult, donnez le » moy & je le garderay bien contre tous hom» mes. Adonc, dist le roy Edouard à Heroult; » Heroult, tu auras mon royaume, mais je ne » connus oncq le duc Guillaume & ses nor» mands, se tu n'en es-mort, & pour ce » qu'ils le pressoient de parler, il se tourna » de l'autre part en son lict, dist, je l'ottroy : » ne demoura guere après qu'il eust ce dist, » qu'il fina ses jours ».

J'ai cru qu'un passage si décisif méritoit d'être rapporté dans les termes d'une des plus anciennes chroniques de Normandie; en mettant à part tous les sophismes de l'ambition, on y

voit clairement que si les prétentions de Guillaume à la couronne d'Angleterre étoient fondées sur un testament d'Edouard ; celles d'Harold avoient en apparence le même fondement ; avec cette différence avantageuse, que, non-seulement les dernières volontés d'Edouard paroissent anéantir ses dispositions précédentes ; mais qu'étant reçues & approuvées par une assemblée des plus grands seigneurs du royaume, il sembloit que de la part du chef & du corps de l'état, il ne leur manquât rien pour avoir toute la force dont elles pouvoient être revêtues ; qu'Edouard n'eut point toute la liberté de son esprit, que ce dernier consentement n'eût été qu'arraché, que son inclination fut pour Guillaume, & qu'il eut résolu, suivant les termes de Rapin, d'en laisser décider la querelle à dieu seul ; il n'en paroît pas moins vrai que les droits des deux prétendans étoient à peu-près les mêmes, & que Guillaume n'avoit pour tout avantage sur son rival, que la renonciation qu'il lui avoit fait jurer à Rouen sur les évangiles & sur toutes les reliques de la Normandie. Je ne m'arrête à remarquer ces circonstances, que pour mettre des deux côtés les prétextes de l'ambition dans tout leur jour ; car s'il étoit question de justice, on sent bien qu'il en fau-

droit revenir au prince Edgard, qui étant le ſeul prince du ſang royal, réuniſſoit inconteſtablement tous les droits par ſa naiſſance.

Dès le jour ſuivant, Harold, ſoutenu de tous les ſeigneurs qui l'avoient ſi bien ſervi, ſe fit couronner par l'archevêque d'Yorck, & le peuple, à qui la vie édifiante qu'Edouard avoit menée dans les dernières années de ſon règne, faiſoit regarder les dernières actions de ſa vie comme autant d'inſpirations divines, applaudit à une élection qu'on fit paſſer pour le choix du ciel. Guillaume n'avoit point encore publié ſes deſſeins. Le prince Edgard, auſſi foible par le petit nombre de ſes amis, que par ſon âge, ne fit point d'oppoſition; en un mot il ne ſe trouva perſonne en Angleterre qui refusât de reconnoître Harold, & qui ne s'empreſsât de lui rendre ſes ſoumiſſions.

Le duc de Normandie s'étoit repoſé juſqu'alors avec tant de confiance ſur le ſerment de Harold, qu'il le croyoit uniquement appliqué à lui faire des amis & des partiſans dans toute l'Angleterre, & ne croyant point la mort du roi ſi proche, il s'étoit contenté d'envoyer par intervalles quelques émiſſaires ſecrets à Londres, pour apprendre de Harold même les progrès de ſon zèle & l'état de ſes eſpérances; ſon indignation fut égale à ſa ſurpriſe, en recevant

la première nouvelle d'une révolution qui s'étoit faite en moins de deux jours. Il étoit en chemin pour aller à la chasse dans la forêt de Rouvray ; & il tenoit un arc à la main qu'il essayoit avant que de s'engager dans la forêt. Un messager dépêché de Londres par quelques seigneurs normands qui étoient passés nouvellement en Angleterre, lui raconta toutes les circonstances de la mort d'Edouard & de l'élévation de Harold. « Et bailla l'arc qu'il tenoit à ung de » ses gens & s'en retourna en son hostel, & » commença à aller & venir par la salle, es- » traindre les dents en soi appuyant sur un » banc, ne en une place ne pouvoit demeurer; » & si ne lui osoyent ses gens mot dire ». Il seroit facile, en suivant ces anciennes relations, de satisfaire ceux qui aiment les détails des circonstances ; mais elles seroient quelquefois indignes de la noblesse de l'histoire ; & je ne m'y attache que lorsqu'elles peuvent servir à peindre la vérité avec plus de force. Impétueux & sincère tel qu'on a dû se représenter Guillaume, on se figure aisément qu'il dût être aussi sensible à l'indigne abus qu'on avoit fait de sa bonne foi, qu'au chagrin de voir toutes ses espérances renversées ; ses gens furent long-tems sans oser s'approcher de lui. Enfin le fils du comte Osborn fut le premier qui lui reprocha de

de perdre à s'affliger inutilement, un tems qu'il pouvoit mieux employer. « Vous croyez, lui » dit-il, que les nouvelles que vous avez » reçues sont encore ignorées du public; elles » sont parvenues à tous vos peuples aussi promp- » tement qu'à vous, ils sont indignés qu'Harold » vous ait manqué de foi, & vous n'avez aucun » sujet qui ne répande tout son sang pour vous » venger ».

Cette maniere de consoler le duc fit d'autant plus d'impression sur lui, qu'en l'assurant de la disposition de ses sujets, elle lui fit renaître tout d'un coup l'espérance de rétablir ses droits par la force. On fut surpris de le voir passer d'un excès d'agitation au plus grand calme. Il assembla, dit l'ancien écrivain, « les gens de » son conseil & les bourgois de la ville de » Rouen, en qui plus il se fioit, & marquant » d'autant plus de déférence pour leurs avis, » qu'il sentoit tout le besoin qu'il alloit avoir » de leur secours ». Il commença par envoyer des ambassadeurs à Harold, pour le sommer de lui remettre la couronne; & s'il répondoit par un refus, pour lui reprocher son parjure & lui déclarer la guerre. Roger de Beaumont & le comte Gilbert qui furent chargés de cette commission, lui rapportèrent bientôt cette réponse d'Harold : que leur maître n'avoit aucun droit

sur la couronne d'Angleterre, & qu'en suppofant (ce qui étoit inconnu aux anglois) qu'Edouard en eût disposé en sa faveur, une disposition si arbitraire & faite en faveur d'un étranger, étoit contraire aux anciennes loix du royaume; que pour lui, il joignoit à la volonté connue du feu roi le suffrage de toute la nation, & qu'il ne pouvoit céder sa couronne sans trahir la confiance que les anglois lui avoient marquée; & à l'égard du serment qu'on lui reprochoit d'avoir violé, il répondit qu'ayant été extorqué moitié par force, moitié par adresse, dans un tems où il n'avoit pas le pouvoir de s'en défendre, il étoit nul suivant les loix de tous les pays du monde; qu'enfin si l'on entreprenoit de lui disputer ses droits, il se promettoit à lui-même de ne rien épargner pour les soutenir.

Le dépit d'avoir été trompé, le désir de la vengeance, la honte de se rétracter, enfin tous les mouvemens qui peuvent naître de l'ambition dans un grand cœur, firent jurer à Guillaume de sacrifier sa fortune & sa vie à la punition d'Harold : la première difficulté étoit de recueillir assez d'argent pour les frais d'une si grande entreprise. Il assembla les états de Normandie, dont on l'avoit flatté qu'il obtiendroit toutes sortes de secours. Mais il les trouva moins disposés qu'il ne l'espéroit à embrasser sa

querelle; ils répondirent que la nation avoit été épuisée d'hommes & d'argent par les guerres précédentes; que d'ailleurs sans examiner s'il y avoit de la justice dans les prétentions du duc, ils ne jugeoient pas cette entreprise avantageuse à leur pays; enfin qu'ils ne se croyoient pas obligés de servir leur souverain dans des guerres qui n'avoient point de rapport aux intérêts de la nation. Une réponse si peu attendue lui ayant fait perdre l'espérance de tirer de l'argent des états, il eut recours à des voies qui lui réussirent beaucoup mieux. Ce fut d'en emprunter des particuliers; & dans cette occasion il recueillit le fruit de la confiance qu'il avoit marquée aux bourgeois de Rouen. Les plus riches se réunirent pour lui former, par leurs propres avances ou par leur crédit, une somme beaucoup plus forte que celle qu'il avoit demandée aux états. La noblesse, qu'il s'étoit attachée dans les dernières années par ses caresses & par ses bienfaits, autant qu'il avoit sçu l'humilier autrefois par la sévérité de ses réglemens, s'épuisa pour lui marquer son zèle, & l'espérance d'être dédommagés quelque jour par les grands établissemens qu'il leur fit envisager après sa conquête, étoit un aiguillon capable de piquer les moins ambitieux. Le seul comte Guillaume, fils d'Osborn, se chargea d'équiper à ses dépens quarante vaisseaux. Cet objet

d'émulation s'étant bientôt répandu dans toutes les parties de l'état, on perdit enfin de vue les premières objections dont on s'étoit laissé prévenir ; & tous les normands se crurent intéressés non-seulement à venger leur maître, mais à se faire un nouveau nom dans l'univers par une entreprise qui surpassoit beaucoup celles de leurs ancêtres.

Tandis qu'ils en faisoient les préparatifs avec ardeur, le duc n'oubliant rien de ce qui pouvoit donner quelque couleur de justice à son entreprise, s'efforça de révéler aux yeux de tous les princes de l'Europe, & l'injustice d'Harold dans son usurpation, & l'outrage qu'il lui avoit fait personnellement en abusant de sa bonne foi. Comme rien n'étoit plus propre à prévenir le public en sa faveur, que de faire approuver sa cause au pape, il envoya deux de ses évêques à Rome, avec ordre de ne rien épargner pour mettre le saint père dans ses intérêts. C'étoit Alexandre II qui remplissoit alors le siége de Rome ; il fut si flatté non-seulement de la soumission que le duc lui rendoit, mais encore de l'espérance qu'un des deux prélats lui fit concevoir que Guillaume rendroit l'Angleterre tributaire du saint siége ; qu'il lui envoya, pour marque de son approbation, une bannière consacrée avec toutes les cérémonies qui pouvoient faire le plus

d'impression sur l'esprit des fidelles. Ensuite, sur le bruit de quelques obstacles qu'un prince voisin de la Normandie sembloit préparer à Guillaume, il poussa le zèle jusqu'à excommunier solemnellement tous ceux qui oseroient troubler ce prince dans l'exécution de son entreprise. Il ajouta même au présent qu'il lui avoit fait d'une bannière bénite, un anneau avec une pierre fort riche, dans laquelle étoit renfermé un cheveu de l'apôtre saint Pierre.

Mais quelque utilité que le duc espérât des secours ecclésiastiques, il employoit tous ses efforts pour obtenir celui des princes voisins de la Normandie, auxquels il ne doutoit point que ses intérêts ne fussent plus chers que ceux d'un étranger. Cependant s'étant d'abord adressé au roi de France, il ne lui trouva point toute la chaleur qu'il espéroit d'un prince qui avoit été élevé dans des sentimens d'amitié pour lui par le comte de Flandre son beau-père; Philippe étoit alors à Saint-Germer en Bruy. Le duc s'y rendit presque sans suite pour commencer à le gagner par sa confiance; il lui représenta que tout ce qu'il pouvoit acquérir de gloire & de bien retourneroit à l'avantage de la France, dont il étoit vassal, & il lui témoigna que son dessein étoit de lui faire hommage de l'Angleterre comme de la Normandie. Mais le conseil de

la régence démêla fort bien ce qu'il y avoit de réel ou d'incertain dans cette offre, en supposant le duc assez fidelle pour tenir sa promesse. Cette sorte d'avantage n'étoit pas à comparer pour la France au péril d'agrandir un vassal déjà trop puissant ; & comme si le conseil eût prévu tous les maux que l'ambition de Guillaume devoit entraîner après elle, il insista si fortement à rejeter sa demande, que le régent même n'osa faire éclater le penchant qu'il avoit eu à le secourir. Cependant il empêcha du moins qu'on ne prît la résolution de s'opposer à son entreprise, & ce fut lui apparemment qui, pour diminuer l'envie que tout le monde marquoit de faire échouer un dessein si pernicieux pour la France, proposa que si Guillaume réussissoit à s'établir sur le trône d'Angleterre, il abandonneroit ses états de Normandie à Robert son fils aîné. On lui promit à cette condition de fermer les yeux sur son entreprise, & c'étoit lui accorder beaucoup plus que l'intérêt de l'état ne le permettoit.

Cependant Harold, qui ne pouvoit ignorer de quoi il étoit menacé, songeoit à se mettre en défense contre les efforts d'un ennemi si redoutable. Il conçut que s'il avoit besoin de la force au dehors, il étoit encore plus important d'employer la bonté & la douceur pour

s'attacher le cœur de tous ses sujets. Il se rendit plus populaire qu'il ne l'avoit jamais été. Il diminua les impôts, il fit rendre soigneusement la justice, enfin il n'oublia rien pour intéresser les anglois à le soutenir par estime & par affection; mais étendant plus loin sa politique, il résolut de susciter à son rival des embarras qui ralentissent du moins sa première ardeur. Conan règnoit en Bretagne : il lui fit entendre que son intérêt ne lui permettoit pas de souffrir l'agrandissement d'un voisin, qui n'avoit abusé que trop souvent de la supériorité de ses forces pour lui causer de l'inquiétude & pour l'humilier; il lui promit de l'argent & des troupes s'il vouloit déclarer la guerre au duc de Normandie; & mettant tout en usage pour échauffer son ressentiment, il lui rappela la mort de son père, qui avoit été lâchement empoisonné pendant qu'il employoit tous ses soins à rendre la Normandie heureuse & tranquille, & qui, à la honte de la Bretagne, étoit demeurée jusqu'alors sans vengeance.

Conan ne se fit pas long-tems presser. Il écrivit à Guillaume une lettre, qu'Orderic Vital nous a conservée. « J'apprends, lui disoit-il, » que vous êtes sur le point de passer la mer » pour faire la conquête du Royaume d'An» gleterre, je me réjouis d'avance de la gloire

» que vous allez acquérir dans cette expédition;
» mais je vous prie en même tems de com-
» mencer par un acte de justice, en me resti-
» tuant le duché de Normandie; le duc Robert,
» dont vous vous dites le fils, se disposant
» à partir pour la terre sainte, donna tous ses
» domaines au duc Alain mon père & son
» cousin, s'il arrivoit qu'il mourût dans son
» voyage; mais peu de tems après, lorsque
» mon père alla gouverner la Normandie, sui-
» vant les intentions du duc Robert, il y fut
» empoisonné par vous ou vos complices, &
» mourut à Vimontier. J'étois alors enfant,
» je ne pus me faire justice, & vous qui
» n'êtes que bâtard, vous vous êtes maintenu
» dans la possession d'un héritage qui m'appar-
» tient. Aujourd'hui, que je suis en état de
» faire valoir mes droits, je vous déclare la
» guerre si vous ne me rendez incessamment
» la Normandie ».

C'étoit faire remonter la querelle bien plus loin que Harold ne l'avoit demandé, & la fonder sur une prétention dont Conan auroit eu sans doute beaucoup de peine à prouver la justice. Personne n'ignoroit que le duc Robert avoit nommé Alain de Bretagne pour gouverner la Normandie pendant son absence, mais c'étoit après avoir fait reconnoître le jeune Guillaume

pour son successeur par l'assemblée générale de ses états ; & ce qu'on pouvoit penser de plus favorable pour le duc Alain, étoit que Robert l'avoit substitué à son bâtard : aussi Guillaume reconnut-il dans un contre-tems si fâcheux l'artifice secret de son rival. Il en fut d'autant plus embarrassé que, par d'autres intrigues, le comte d'Anjou excitoit Gautier, comte de Meulan à profiter des conjonctures pour faire revivre ses prétentions sur le Maine. L'unique ressource qui lui fut suggérée par le comte de Flandre, fut d'exciter quelque trouble en Angleterre, tandis qu'il s'occuperoit à réprimer ses voisins, pour ôter du moins à Harold le tems de se fortifier contre lui.

Il étoit généreux au comte de Flandre de prendre un intérêt si vif à l'entreprise du duc de Normandie, lorsqu'il devoit se ressentir d'une réponse fort dure qu'il en avoit reçue sans la mériter. N'ayant pas cru que l'honneur lui permît de trahir les intérêts de la France, il s'étoit borné à ne pas susciter d'obstacles à Guillaume; & croyant l'avoir assez bien servi, il lui avoit demandé en badinant quelle part il lui promettoit à sa conquête; le duc, chagrin de n'avoir pas tiré plus d'avantage de l'autorité que son beau-père avoit en France, lui demanda la liberté de suspendre jusqu'au soir sa réponse;

il prit un parchemin qu'il plia comme une lettre, mais sans y avoir rien écrit, & pour suscription il y mit ces deux vers.

Beau-frère, en Angleterre aurez,
Ce que dedens escript vous troverez.

Ces préparatifs avoient l'air d'une donation que le comte vouloit lire avidement, mais ayant trouvé le parchemin vide, il parut offensé d'une raillerie si amère; Hugues de Grentemesnil, qui en étoit le porteur, lui représenta, pour l'appaiser, que la duchesse de Normandie étant sa sœur, le fruit de tous les travaux de Guillaume devoit retomber sur ses neveux. Toston, frère d'Harold, dont j'ai rapporté les barbaries & la fuite, avoit épousé une sœur du comte, fille du régent de France, comme la duchesse de Normandie; il s'étoit retiré en Flandre, d'où il avoit observé les événemens; & l'ambition ne le possédant pas moins que la vengeance, il ne respiroit que l'occasion de renverser Harold du trône, soit pour s'élever sur ses ruines, soit pour jouir du seul plaisir de l'avoir abaissé; ce fut la main de ce furieux que le comte de Flandre offrit à Guillaume pour causer de l'inquiétude à Harold. Toston se rendit à Rouen. Il promit ses services au

duc avec des intentions bien équivoques. Guillaume les accepta, mais ne trouvant point dans la qualité de beau-frère une raison assez forte pour lui donner toute sa confiance, il se dispensa de lui prêter de l'argent & des troupes, sous les prétextes que ses embarras présens lui fournissoient; il l'exhorta seulement à tenter quelque chose en Angleterre, & il pria le comte de Flandre de lui fournir quelques vaisseaux.

Toston, moins obligé que jamais à s'employer pour les intérêts de la Normandie, partit des côtes de Flandre avec les secours du comte, mais dans la résolution de ne travailler que pour lui-même; après avoir infesté les côtes d'Angleterre & pillé l'île de Wight, il alla débarquer à Sandwich, où il comptoit sur quelques intelligences qui répondirent mal à son attente. Apprenant au contraire qu'Harold venoit au-devant de lui, il remit à la voile pour gagner le nord de l'île. Il fit sa descente dans la province d'Yorck, qu'il ravagea comme un pays de conquête. Mais si Harold ne jugea point à propos de quitter le centre de ses états pour le poursuivre, il donna la conduite de ses troupes à Morkard, qui étoit intéressé à défendre contre Toston une partie du royaume, dont il avoit obtenu le gouvernement après lui;

en effet, il le força de se retirer en Ecosse, où Toston s'arrêta peu lorsqu'il eut perdu l'espérance d'engager les écossois à le seconder. Etant passé en Norvège, il y trouva plus de faveur près d'Harold, surnommé Harfager, petit-fils de Canut le grand, qui s'étoit emparé depuis peu d'une partie des îles Orcades, & qui préparoit une flotte considérable pour étendre plus loin ses conquêtes.

La retraite de Toston & les embarras dont on supposoit Guillaume occupé pour long-tems, rendirent aux anglois tant de sécurité & de confiance, qu'ils se crurent délivrés de tous leurs ennemis. Harold savoit déjà que le duc de Bretagne étoit entré en Normandie avec une puissante armée; & quelque succès que la fortune réservât à ses armes, l'hiver étoit si proche qu'en supposant l'avantage déclaré pour le duc de Normandie, il ne pouvoit lui rester assez de tems pour reprendre ses idées de conquête avant le printems de l'année suivante. Mais Harold apprit bien vîte le dénouement imprévu de cette guerre. Conan eut le même sort que son père; il avoit formé le siége de Château-Gontier, sur les frontières de l'Anjou & du Maine, un de ses chambellans empoisonna la bride de son cheval, ses gands, & un cor que ce prince portoit ordinairement avec lui; étant

à voir défiler ses troupes, pour les faire entrer dans la ville, qui s'étoit déjà rendue, il porta plusieurs fois, sans réflexion, ses gands à sa bouche, & le poison étoit si subtil qu'il en fut saisi mortellement. Cet accident fut d'autant plus heureux pour Guillaume, que le dessein des bretons paroissoit être de faire traîner la guerre en longueur; aussi n'évita-t-il point les soupçons que ces coups extraordinaires de la fortune ne manquent jamais de faire naître. Le chambellan étoit un des seigneurs bretons qui lui étoient venus déclarer la guerre, il pouvoit s'être laissé gagner par des présens ou des promesses, & ce qui donna encore plus de vraisemblance à cette accusation, il chercha un asile en Normandie pour éviter le châtiment de sa trahison. Ces affreux mystères ne s'éclaircissent pas toujours; mais lorsqu'on est réduit aux conjectures, c'est moins par l'utilité qu'on peut tirer d'un crime que par le caractère de ceux qui en recueillent le fruit, qu'il faut juger s'ils ont été capables de le commettre; & si l'on réunit tous les traits dont les historiens ont composé le caractère de Guillaume, on n'y trouvera rien qui ressemble à la perfidie. Ceux qui ont le moins épargné sa mémoire, attribuent cette heureuse catastrophe à l'ascendant de sa fortune, qui sembloit prendre plaisir à

lui applanir toutes les voies par lesquelles il marchoit à son terme, ou qui ne jetoit quelquefois des embarras & des difficultés dans sa route que pour lui faire trouver plus de gloire à les vaincre.

Les bretons ayant abandonné les armes après la mort de leur duc, il ne se présenta plus d'ennemis qui fussent capables d'arrêter leur vainqueur. Tandis qu'Harold se reposoit sur de fausses apparences, Guillaume, sans être refroidi par l'approche de l'hiver, ne songea qu'à réparer par sa diligence le tems qu'il avoit perdu. La fortune ne cessant point de le favoriser, détourna encore l'attention d'Harold des préparatifs qui se renouvelèrent plus ardemment que jamais en Normandie, en le forçant de s'armer d'un autre côté pour sa défense contre Toston son frère, & le roi de Norvège. Ils étoient entrés dans la Thyne avec une flotte de cinq cents voiles. Leurs progrès avoient été si rapides, qu'avant que les anglois se fussent rassemblés, ils avoient déjà ravagé les provinces situées sur cette rivière, & s'étant remis en mer avec leur butin, ils étoient venus faire une autre descente dans le Northumberland, où leur avidité pour le pillage les emportoit à toutes sortes de cruautés. Morkard, qui commandoit toujours dans ces provinces, s'efforça

de les arrêter avec quelques troupes levées à la hâte, mais elles furent taillées en pièces, sans qu'il s'en sauvât presque un seul homme; les norvégiens prirent Yorck, qui aima mieux se rendre à composition, que de s'exposer à être entiérement ruinée par ces furieux vainqueurs. Cependant, comme le butin dont ils se chargeoient continuellement les empêchoit de faire de grandes journées, & que leurs chefs même n'avoient point assez d'autorité pour se faire obéir, Harold, à qui la défaite de Morkard n'avoit pas permis de s'arrêter un moment, les joignit avec une nombreuse armée sur la rivière de Derwent, à quelque distance d'Yorck; la rivière séparoit les deux armées, & les norvégiens se retranchèrent dans un poste si avantageux, qu'étant maîtres du pont, il paroissoit impossible de les forcer; mais Harold sentant de quelle importance il étoit pour lui de ne pas différer le combat, fit attaquer aussi-tôt le pont, il fut défendu avec beaucoup d'opiniâtreté, & lors même que les norvégiens l'eurent abandonné, les anglois qui les avoient poussés avec tant de vigueur, furent comme effrayés de se voir arrêtés par la valeur étonnante d'un de leurs cavaliers, qui garda quelque tems le passage sans être soutenu par les siens. Enfin, ce brave homme ayant perdu la vie, Harold, maître

du pont, fit passer ses troupes, & fondit avec tant d'impétuosité sur l'ennemi, qu'après un combat fort sanglant, il le força d'abandonner le champ de bataille; le carnage fut incroyable, le roi de Norvège & Toston périrent en combattant avec une valeur sans exemple. De toute leur armée, qui étoit venue sur cinq cents vaisseaux, à peine en resta-t-il de quoi en charger vingt, qu'Olaüs, fils du roi Harfager, reconduisit en Norvège avec la permission du vainqueur; & l'on peut s'imaginer quel dût être le butin, puisqu'Harold trouva dans leur camp tout ce qu'ils avoient apporté de leur pays, & tout ce qu'ils avoient ramassé en Angleterre par un continuel pillage.

Avec quelque diligence qu'il se fut délivré d'un danger si pressant, on ne peut douter que si le duc de Normandie eût saisi le tems de son absence pour faire passer la mer à ses troupes, il n'eût pénétré tout d'un coup jusqu'à la capitale au travers d'un pays qu'il auroit trouvé sans défense. Mais quoiqu'il ne manquât plus rien à ses préparatifs, & qu'il fût si tranquille de la part de ses voisins, que l'empereur Henri IV, sans qu'on sache les motifs de son zèle, s'étoit engagé à venir fondre avec toutes les forces d'Allemagne sur quiconque oseroit troubler la Normandie pendant l'expédition d'Angleterre,

gleterre, il étoit retenu à saint-Valery par le vent, qui le força de demeurer oisif dans ce port pendant plus d'un mois. Ainsi quoique Toston eut rempli fidellement ses promesses, Guillaume n'en tira point d'autre fruit que de se voir comme attendu par une armée formidable, & animée par des succès récens, qui étoit à la vérité fort éloignée de la côte où il se proposoit de faire sa descente, mais qui, dans l'incertitude où il étoit encore du jour de son départ, pouvoit rendre sa marche assez prompte pour venir le recevoir au rivage.

La sienne n'étoit pas foible, puisque tous les historiens assurent qu'elle approchoit de cinquante mille hommes. Mais il avoit moins pensé à la rendre nombreuse, qu'à la composer de soldats choisis. Il n'avoit reçu que des hommes bien faits & robustes, capables de supporter la fatigue d'une guerre dont la durée étoit incertaine, mais qui ne pouvoit manquer d'être pénible & dangereuse. On y voyoit des françois, des bretons, des flamands, & un mélange de toutes les autres nations; car depuis l'arrivée de la bannière de Rome & de l'excommunication que le pape avoit lancée en faveur des normands, l'entreprise du duc étoit regardée comme une affaire de religion. Il seroit difficile d'expliquer la cause d'un préjugé

si bizarre, dans un tems où les anglois étoient soumis fort respectueusement au saint siége. Mais les papes, après avoir été long-tems dans l'oppression, s'en étoient un peu affranchis depuis quelques années, & commençoient à porter plus loin leur autorité. Ils prétendoient surtout, que, dans le cas de la translation d'une couronne, c'est-à-dire lorsqu'elle passoit d'une famille dans une autre, ils devoient être consultés, & qu'on ne pouvoit rien conclure sans leur participation. Harold n'avoit point eu cette déférence pour le saint siége en se faisant couronner, & Guillaume avoit eu soin de mettre l'église dans ses intérêts par sa soumission. Il en avoit ressenti un autre effet dans le zèle de son clergé, le seul évêque de Bayeux lui avoit équipé à ses frais quarante vaisseaux, & l'evêque du Mans, trente. Les chapitres & les abbayes s'étoient disputé l'honneur de lui fournir les plus grosses sommes, & par un artifice qui lui avoit réussi merveilleusement, il avoit fait tenir des états fort exacts des secours qu'il recevoit, comme autant de titres aux récompenses qu'il promettoit après sa conquête. Ce fut apparemment pour soutenir l'opinion religieuse qui s'étoit répandue de son expédition, qu'il se fit accompagner de plusieurs prélats, & d'un grand nombre d'ecclésiastiques, dont les moines mêmes

ne furent point exceptés; enfin, lorſqu'il jugea ſans doute, après un mois d'impatience, que le vent ne pouvoit être long-tems à changer, il fit deſcendre la châſſe de ſaint Valery, pour implorer la protection de ce ſaint; & le tems étant devenu plus favorable dès la nuit ſuivante, il fut le premier à faire regarder ce changement comme un miracle.

Si l'on ſe rappelle l'hiſtoire de la plupart des conquérans, on trouvera que ces petits ſoins ont toujours fait partie de leur prudence, & qu'ils ont eu quelquefois autant de part que le courage au ſuccès des plus glorieuſes entrepriſes, & quoiqu'au milieu du onzième ſiècle, on puiſſe ſoupçonner les plus grands hommes de ne s'être pas exemptés de la ſuperſtition dominante, il paroît, par toutes les circonſtances de l'expédition de Guillaume, que la politique en fit l'ame, comme la grandeur d'ame & l'ambition en étoient le principe. Avec quelle adreſſe ne s'attacha-t-il pas ſes troupes, en les intéreſſant à ſon triomphe, & en proportionnant les motifs de zèle au chefs & aux ſoldats? Ses principaux officiers furent Euſtache, comte de Boulogne, Guillaume, fils de Richard, comte d'Evreux, Geoffroi, fils de Cotrou, comte de Mortagne, Robert, fils de Roger, comte de Beaumont, Aimery de Touars, Hugues, comte

d'Eſtaples, Gautier Giffart, Hugues de Grentemeſnil, & Guillaume de la Garenne. Il n'y en eut pas un ſeul qui ne partît avec la certitude d'obtenir ce qui flattoit le plus ſes inclinations. Guillaume les avoit étudiées. Il avoit promis aux uns des emplois & des honneurs, aux autres des richeſſes & des plaiſirs. A l'égard des ſoldats, non-ſeulement la paye qu'il avoit inſtituée avant leur départ étoit beaucoup plus conſidérable que celle des armées ordinaires, mais il avoit engagé ſa parole de leur aſſurer à tous dans les pays dont ils alloient le rendre maître, de quoi paſſer le reſte de leurs jours dans l'oiſiveté & l'abondance. Il recevoit juſqu'à ceux qui ſe préſentoient ſans engagement pour le ſervir. » Les ungs, dit agréablement la chro-» nique, demandoient des gaiges, & les autres » qu'on les paſſaſt, & que le duc leur donnaſt » ce qu'ils pourroient prendre & acquérir. Les » ungs demandoient une ville, & les autres » un chaſteau, les autres une dame par mariage; » & à chacun il accordoit ſa demande ».

Enfin, ſans paroître embarraſſé ſi l'armée angloiſe étoit revenue du nord, & s'il devoit s'attendre à la trouver au rivage, il mit à la voile au premier vent qui lui permit de ſortir du port avec une flotte plus nombreuſe qu'on n'en avoit jamais vu dans cette mer. N'exami-

nons pas néanmoins ce que c'étoit que neuf cent sept grandes nefs à grands trefs & voiles, dont elle étoit composée, & n'en jugeons que par le nombre de troupes que chaque vaisseau devoit porter, en supposant l'armée de cinquante mille hommes; car on ne compte point dans les neuf cents voiles les bâtimens qui servoient à transporter des munitions, & que la chronique appelle le *menu vaissellin.*

On étoit à la fin de septembre, le vent étoit devenu tout-à-fait favorable, on arriva bientôt à Pevensey dans la province de Sussex. Il ne se présenta personne pour s'opposer au débarquement, & les habitans du lieu prirent la fuite au contraire avec des marques extraordinaires de frayeur. « Lors descendirent tous les » premiers les archiers qui étoyent court vestus » & tondus sur les oreilles, après yssirent tous » les gendarmes, prests à combattre & se mirent » en bataille sur la mer, après mist en dehors » les sommaiges & chevaux, visvres toutes au- » tres choses communes, après yssirent char- » pentiers, massons, ouvriers de bras, qui » mirent hors trois chasteaux de bois tous prests « d'asseoir yssit le duc ».

Peut-être ce prince affecta-t-il d'imiter Scipion l'africain, & se laissa-t-il tomber exprès pour se donner l'occasion de tenir à peu-près

les mêmes discours ; mais le pied ayant paru lui manquer en sautant de sa chaloupe sur le rivage, il tomba sur ses deux mains ; ceux qui l'environnoient en parurent alarmés comme d'un mauvais signe, mais il dit tout haut : « Sachez que c'est la saisine de cette terre » que dieu m'a fait prendre à deux mains, & » que, à l'aide de dieu & de vous tous, mes » amis, je la conquerrai, & qui me la con- » tredira, par la resplendeur de dieu, il aura » bataille à moi ». Alors un de ses chevaliers s'approcha d'une maison couverte de chaume, il en prit une poignée, qu'il apporta au duc ; « Sire, lui dit-il, je vous baille la saisine de » cette terre & de ce royaume, & je vous » promets que ayncois qu'il soyt ung moys, » je vous en verrai seigneur ». Cette cérémonie avoit, sans doute, été méditée ; mais rien ne marque mieux combien la descente de Guillaume fut tranquille, que le dîner somptueux qu'il fit aussi-tôt à Pevensey. Ses gens trouvèrent une abondance de vivres dans les maisons abandonnées, & lui en composèrent un repas où la joie & les bons propos surpassèrent encore la bonne chère. On raconta au duc qu'un clerc, qui se mêloit de faire des prédictions, & qui l'avoit assuré à saint-Valery, que Harold lui céderoit à son arrivée le royaume d'Angleterre,

avoit péri dans le passage avec le vaisseau dans lequel il s'étoit embarqué : « Il n'est pas sage, » dit le duc, qui mieux pense d'autrui que de » soi ; toutefois, dieu merci, je suis passé, je » ne sai qui sera du sourplus ».

Plusieurs historiens assurent qu'il fit mettre en pièces ou couler à fond tous ses vaisseaux, pour faire comprendre à ses troupes qu'elles n'avoient de ressource que dans leur valeur ; d'autres, qu'il renvoya sa flotte en Normandie.

Il fit construire ensuite un fort à Pevensey, ce qui le retint à peine quatre jours, dans l'ardeur extrême avec laquelle tous ses gens s'attachèrent au travail. De-là, s'étant avancé le long du rivage jusqu'à Hastings, il y fit construire un second fort, mais beaucoup plus considérable que le premier, parce qu'ayant appris dans ce lieu les premières nouvelles de la défaite de Toston, & du retour de Harold, avec son armée victorieuse, il résolut d'y attendre son ennemi : mais tandis qu'il occupoit ses soldats au travail, il publia un manifeste pour justifier son entreprise au yeux de la nation : il en apportoit trois motifs. Le premier étoit l'envie de venger la mort du prince Alfred, frère du roi Edouard ; ce jeune prince étoit fils d'une princesse de Normandie, il avoit été long-tems élevé sous les yeux de Guillaume,

qui lui avoit tenu lieu de père, c'étoit de lui que dieu & les hommes attendoient la vengeance d'un si odieux parricide.

Mais il faut convenir pour cet article, que c'étoit faire remonter l'origine de la querelle un peu trop loin, puisque Harold n'avoit jamais été soupçonné de la mort du prince Alfred, & que le comte Godwin, auteur reconnu de ce crime, sembloit l'avoir expiée par la sienne.

Le second chef regardoit Robert, archevêque de Cantorbéry, qui avoit été chassé de son siége, sous le règne d'Edouard, par la fierté & la haine de Godwin. Ce prélat étoit retourné dans les états du duc, d'où il avoit été tiré pour remplir le siége de Londres. Le pape Alexandre ayant embrassé ses intérêts, Guillaume avoit en vue, sans doute, de soutenir par cet article l'apparence de religion qu'il avoit voulu donner à son entreprise. Enfin, par le troisième, il déclaroit que, cédant à son affection pour les anglois autant qu'à la volonté du feu roi, qui l'avoit appelé à la succession de sa couronne, il venoit punir un parjure usurpateur, & se mettre en possession d'un héritage qu'il devoit également à la nomination d'Edouard, & aux liaisons du sang qu'il avoit avec la maison royale d'Angleterre, par la reine Emme, sœur de Richard son aïeul; au fond, ce der-

nier droit étoit bien équivoque, puisqu'il n'en pouvoit tirer aucun de sa parenté avec Emme, qui n'avoit jamais pu s'en attribuer elle-même, & que d'ailleurs, il étoit bâtard. Mais il falloit en imposer aux peuples par des apparences de justice, & par des motifs éclatans : il chercha encore à le gagner par l'ordre qu'il fit publier dans son armée, de ne causer aucun trouble aux habitans du pays, & de respecter une nation dont il vouloit que le bonheur fût son ouvrage. Cependant il ne s'apperçut point que ces ménagemens, non plus que son manifeste, eussent fait beaucoup d'impression sur l'esprit des anglois.

Harold, informé par des courriers continuels de la conduite de son rival, hâtoit sa marche pour aller combattre des ennemis qu'il ne crut pas plus redoutables que son frère & le roi de Norvège. Etant arrivé à Londres, il y fit la revue de son armée, que le combat de Stamfort avoit beaucoup affoiblie, mais il se vit bientôt fortifié par toute la noblesse du royaume, qui se sentoit peu d'inclination à recevoir un maître étranger. Quelques chevaliers normands qui étoient dans la capitale, prirent soin d'avertir Guillaume de toutes les démarches de son ennemi; ils lui conseillèrent de s'avancer jusqu'à Londres, & de décider la querelle à la vue de

la capitale. Cet avis fut discuté dans le conseil normand, mais de quelques raisons qu'il eût été appuyé, le duc se déclara pour le parti d'attendre Harold, & de soutenir l'air de modération qu'il avoit pris à son arrivée : il lui députa quelques seigneurs de son armée, pour lui exposer la justice de ses prétentions, fondée sur la donation d'Edouard, & pour le rappeler au serment par lequel il s'étoit engagé à n'en jamais troubler l'exécution; Harold, offensé de leurs termes, qui enveloppoient quelque reproche d'injustice & de parjure, s'emporta jusqu'à les menacer, mais leur parlant ensuite avec plus de modération, il leur répondit qu'il feroit expliquer à son tour ses sentimens à leur maître; il lui envoya effectivement ses propres députés, qui s'imaginèrent, sans doute, que pour plaire à leur souverain, & ne rien devoir aux normands, il falloit traiter le duc avec une hauteur qui approchât de l'insulte, Guillaume les écouta sans s'émouvoir, & les renvoya sans réponse.

Cependant Harold, qui méritoit réellement l'estime dont sa nation l'avoit honoré en l'élevant sur le trône, fut plus alarmé du bon ordre qui règnoit dans le camp de son ennemi, & des ménagemens par lesquels il s'efforçoit de se concilier l'affection des peuples dans les provinces

voisines, que des relations effrayantes qu'on lui faisoit de ses forces, il résolut de lui couper tout d'un coup la voie des insinuations & de l'artifice, en s'avançant pour lui livrer bataille. Cette résolution fut confirmée par l'arrivée imprévue d'un corps de troupes danoises, que Swenon, roi de Danemarck, envoyoit au secours de l'Angleterre, contre les promesses formelles par lesquelles il s'étoit lié au duc Guillaume. Cette trahison ne peut être expliquée que par les restes d'espérance que ce prince conservoit encore, de remonter lui-même, ou dans la personne de ses descendans, sur un trône que son grand-père & son frère avoient occupé. Harold, qui s'y étoit élevé, lui paroissoit bien moins redoutable qu'un étranger, dont il prévoyoit que les soins feroient beaucoup plus empressés pour s'y affermir. Quoi qu'il en soit, ce secours ayant réparé les pertes que l'armée angloise avoit souffertes par la désertion, Harold ne balança plus à se mettre en marche, & bientôt les deux armées ne se trouvèrent éloignées que de sept milles. La précaution du duc de Normandie le garantit donc d'une surprise, qui auroit causé sa ruine: ses coureurs, dont il avoit toujours un grand nombre en campagne, l'avertirent de l'approche de l'ennemi; il n'eut que le tems de rappeler

ſes troupes, dont une partie s'étoit écartée pour aller au fourrage, & ne voyant aucune apparence de pouvoir aſſez tôt les ranger en bataille, il les fit rentrer dans ſon camp pour y attendre le premier choc de l'ennemi.

Mais Harold n'étoit pas capable d'oublier tous les ſoins de la prudence pour ſe livrer au premier mouvement de ſon impétuoſité, il fit arrêter ſon armée à quelque diſtance des normands, & voulant être informé de leurs forces & de leur contenance, il employa un grand nombre d'eſpions, qui lui firent des rapports ſurprenans du nombre & de la diſcipline de ſes ennemis. Les ſeigneurs anglois qui entendirent comme lui leur récit, commencèrent à douter du ſuccès de la guerre : ils conſeillèrent à leur roi de différer la bataille; & Gurth, l'un des frères de ce prince, lui repréſenta, que s'il y avoit quelque moyen sûr d'affoiblir une armée ſi redoutable, c'étoit de lui laiſſer paſſer l'hiver dans le pays, en veillant conſtamment à lui couper les vivres, & à l'empêcher de ſe ſaiſir d'aucune place. Tout ce qu'il y avoit d'anglois fidelles à leur devoir & jaloux de leur liberté, ne manqueroient pas de les venir joindre de toutes les parties de l'île, & les normands effrayés à la fin du nombre, prendroient peut-être le parti de compoſer avec

ceux qu'ils venoient si fiérement attaquer. Gurth voyant que ces raisons faisoient peu d'impression sur son frère, alla jusqu'à le faire souvenir qu'on l'accusoit après tout d'avoir violé son serment, & que si ce n'étoit point une calomnie, il devoit craindre que le ciel n'accordât point un heureux succès à ses armes : enfin, s'il étoit résolu de ne pas retarder le combat, il le conjura de mettre sa personne à couvert des premiers hasards, en se dispensant de prendre part à l'action, afin de ne pas tout exposer au risque d'une seule bataille, & de tenir l'ennemi dans la crainte d'une nouvelle armée, qui ne lui laisseroit pas le tems de respirer, même après la victoire; Gurth s'offrit à prendre le commandement des troupes, & s'il ne promit pas de vaincre, ce qui étoit au pouvoir de dieu seul, il jura de mourir les armes à la main, en signalant sa fidélité & son honneur. Harold ne put être ébranlé par ces instances; il répondit qu'après s'être acquis l'estime de son peuple, il ne pouvoit se résoudre à la perdre; que sa retraite & les ménagemens qu'on lui conseilloit pour sa vie, auroient l'air d'une fuite qui souilleroit sa gloire, que les normands n'étoient pas plus terribles que les norvégiens, & que s'il avoit quelque fond à faire sur la valeur de ses troupes, c'étoit dans un tems où elles

étoient encore échauffées par la victoire qu'elles venoient de remporter ; enfin, qu'ayant à soutenir les efforts d'un rival qui venoit lui disputer sa couronne, il étoit question de faire voir qui la méritoit le mieux.

Guillaume, qui s'étoit attendu à se voir attaquer brusquement, profita de l'intervalle qu'on lui laissoit pour sortir de son camp, & pour se saisir d'un poste où il pouvoit ranger commodément son armée. Rien ne manquoit à ses désirs, puisque l'ennemi lui épargnoit la peine de le chercher, & que mettant toutes ses espérances dans une bataille où il étoit résolu de périr ou de vaincre, il ne paroissoit plus possible aux deux partis de l'éviter. Cependant pour soutenir jusqu'à la fin l'air de justice & de modération qu'il vouloit donner à sa cause, il prit la résolution de faire une nouvelle tentative sur Harold, avant que d'en venir aux mains. Il lui envoya un moine de l'abbaye de Fécamp, qu'il chargea de quatre propositions, dont il abandonnoit le choix à son rival : la première étoit, qu'Harold respectant le souvenir de ses sermens, lui cédât la couronne, comme il s'y étoit engagé. La seconde, qu'il reconnût du moins la tenir de lui, & qu'il lui fît hommage du royaume d'Angleterre; à cette condition le duc promettoit de s'en retourner

en Normandie. La troisième étoit de remettre la décision de leur différend au jugement du pape. Enfin, par la quatrième, Guillaume proposoit, pour épargner le sang des deux nations, de vuider la querelle par un combat singulier. Cette vigueur causa sans doute de la surprise à Harold, puisqu'il fut quelque tems sans répondre; l'envoyé le pressant de faire attention à des offres qui paroissoient si raisonnables, & d'un avantage certain pour les deux partis, il leva les yeux au ciel : » C'est à dieu, répon- » dit-il, de décider entre le duc & moi, il » sera seul notre arbitre »; & il donna ordre au moine de se retirer, sans vouloir l'écouter davantage.

Le jour étant trop avancé pour laisser le tems de combattre avant la nuit, on remit, comme de concert, la bataille au lendemain.

Les deux armées s'y préparèrent fort différemment; du côté des anglois on passa toute la nuit à boire & à se réjouir, comme si la victoire eût été si certaine qu'on eût déjà commencé à la célébrer; mais les normands se disposèrent également au combat par tous les préparatifs militaires & par ceux de la religion. Le duc, se faisant armer vers la pointe du jour, il arriva qu'on lui mit le devant de son corselet d'armes par derrière, ce qui fit donner

quelque ſigne de frayeur à ſes gens, qui regardèrent cette mépriſe comme un mauvais augure; mais Guillaume les railla de leur ſuperſtition : » Je ne cruſt oncq, leur dit-il, » en ſorts ne en devinement, ne oncq ne les » aymai : je croys en dieu & me fie en lui ». Cette noble confiance, ſoutenue d'un air fier & tranquille, eut plus de force pour échauffer le courage de ſes gens, que toutes ſes exhortations. Il ne manqua pas néanmoins pendant toute la nuit de les exciter par les plus puiſſans motifs. Trois hiſtoriens lui prêtent des harangues qui ſe reſſemblent peu, mais dont le fond eſt toujours de leur rappeler qu'ils ſoutenoient la cauſe du ciel dans la punition d'un parjure, & de leur remettre devant les yeux tous les avantages qui les attendoient après la victoire. Dès le grand matin ayant aſſemblé tous ſes chefs, il leur fit un diſcours plus médité, dans lequel il leur repréſenta qu'ils avoient leur gloire à ſoutenir autant que la ſienne, & qu'ils n'étoient pas moins intéreſſés que lui à la victoire dont il leur alloit ouvrir le chemin. Il les fit ſouvenir qu'ils avoient toujours été victorieux ſous ſa conduite, qu'ils avoient à faire à des ennemis peu redoutables, & battus cent fois par les peuples du nord, dont ils étoient la proie depuis long-tems, & qu'après tout

ne

ne voulant pas leur dissimuler le péril, ni leur parler du même ton qu'il avoit fait à ses soldats, il ne s'agissoit pas seulement de la conquête d'un royaume, mais qu'ils étoient tous dans la nécessité de vaincre ou de périr avec lui; que toutes les voies étoient fermées pour leur retour; que non-seulement ils avoient la mer à dos, mais qu'en supposant le petit nombre de vaisseaux qui leur restoient capables de servir de retraite à ceux qui échapperoient au vainqueur, il savoit, par des avis certains, que Harold avoit fait avancer une puissante flotte pour achever de les détruire au passage; en un mot, qu'ils n'avoient point d'autre ressource que la victoire: ainsi, ajouta-t-il en redoublant la fermeté de ses regards & de sa voix, regardons-nous comme des gens qui doivent être à la fin du jour ou morts ou victorieux. Odon, évêque de Bayeux, termina l'assemblée par une prière courte & fervente, qu'il exhorta tous les seigneurs à répéter après lui, & dont le sens étoit de demander à dieu la victoire ou du repos pour leurs ames; ensuite il leur fit faire vœu « que oncq ne mangeroient de » chair à tel jour comme il étoit pour lors; » laquelle chose les normands vouèrent à » dieu ».

Guillaume dût être satisfait de sa noblesse;

car ils jurèrent tout d'une voix de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le succès de la bataille, & de préférer la mort à la fuite. Harold ne trouva pas autant d'union dans les seigneurs anglois de son parti, & outre quelque sujets de mécontentement que les soldats & les chefs avoient rapporté de la bataille de Stamfort, où ils s'étoient plaints qu'il ne leur avoit pas donné assez de part aux dépouilles des norvégiens, Gurth son frère, avoit été choqué qu'il n'eût pas suivi ses conseils; & dans la chaleur de quelques explications, il avoit poussé son ressentiment jusqu'à tirer l'épée contre lui: on prétend même que sur le refus que le roi avoit fait d'accepter le défi de Guillaume, Gurth l'avoit traité de lâche, & lui avoit reproché de verser le sang de ses sujets pour ménager le sien. Un démêlé si vif, à la veille d'une bataille, avoit paru d'un triste présage aux anglois les plus sensés, & ceux qui n'avoient pas plus de prudence que Gurth, s'étoient partagés, suivant leur inclination, pour les deux frères. Cependant l'intérêt commun eut la force de les réunir le jour du combat, & toute leur animosité parut se tourner contre les normands.

A peine la lumière fut-elle répandue sur l'horizon, que les chefs des deux partis se hâtèrent de mettre leurs troupes en bataille. Guil-

C.

laume rangea les siennes sur trois lignes. La première, commandée par Montgommery & par Guillaume, fils d'Osborn, étoit composée d'infanterie armée à la légère; elle consistoit presque toute en archers, avec quelques pierriers dans les intervalles des bataillons, pour commencer le combat par les flèches & les pierres. La seconde ligne, conduite par Geoffroi Martel, comte d'Anjou, étoit formée de gros bataillons armés de pied en cap; la cavalerie faisoit la troisième ligne, de sorte néanmoins qu'elle s'avançoit des deux côtés, pour former comme deux ailes qui couvroient les flancs des deux premières lignes. Le duc, qui s'étoit réservé le commandement particulier de ce dernier corps, se posta d'abord au milieu, à la tête d'un escadron choisi, & dans un lieu un peu élevé, d'où il pouvoit voir & ordonner plus facilement les divers mouvemens de toute son armée.

Harold avoit profité de la surprise où la première nouvelle de son approche avoit jeté l'ennemi, pour s'assurer l'avantage du terrein; il s'étoit posté sur la croupe d'une colline, sur laquelle il rangea ses troupes. Il mit toute sa cavalerie à pied, sans qu'on en apporte d'autre raison que l'envie d'ôter à ses gens tous les moyens de fuir, ou celle d'augmenter son corps

d'infanterie pour l'usage qu'il en vouloit faire ; ce fut d'en former un très-grand front, composé de gros bataillons fort serrés, auxquels il donna ordre de faire la tortue, suivant la méthode des anciens romains, c'est-à-dire que les premiers rangs de chaque bataillon & les soldats des flancs se couvroient le corps de leurs boucliers, tandis que tous ceux de l'intérieur du bataillon se mettoient le bouclier sur la tête : ce qui le rendoit non-seulement impénétrable aux pierres & aux flèches, mais très-difficile à rompre ; Harold quitta lui-même son cheval, & s'étant placé près de son grand étendard, il fit entendre à toute son armée la résolution où il étoit de vaincre ou de mourir.

Ainsi, de part & d'autre, on avoit eu le tems d'employer toutes les ressources de l'art & de l'expérience. Les intérêts des deux chefs étant les mêmes, l'ardeur égale dans tous les officiers & les soldats, & le nombre des combattans à peu-près égal dans les deux armées. Tout annonçoit une de ces affreuses batailles où la fureur est confondue avec la grandeur d'ame, & l'opiniâtreté avec la valeur. Les descriptions qu'on en lit dans les historiens originaux sont si confuses, que Rapin n'a osé s'y engager après eux ; d'autres l'ont tenté plus heureusement, & je ne ferai pas difficulté de les suivre.

Les deux armées furent quelque tems à se regarder, & demeurèrent comme immobiles vis-à-vis l'une de l'autre. Harold, qui ne pouvoit tenir dans la plaine contre la cavalerie des normands, après s'être défait de la sienne, étoit résolu de ne pas perdre l'avantage qu'il avoit sur sa colline, & le duc de Normandie sentoit toute la difficulté d'attaquer les anglois dans une situation qui les rendoit presque inaccessibles. Cependant, l'impatience de ne pas voir remuer l'ennemi, fit passer enfin Guillaume sur toutes les craintes, il fit sonner de tous côtés la charge, toute son armée s'ébranla, & s'avança contre les anglois en chantant une espèce d'air militaire, composé par Rollon, premier duc de Normandie. Une nuée de flèches fut le premier salut qu'ils firent à leurs ennemis, mais la voyant sans effet contre le mur qu'ils formoient de leurs boucliers, ils en vinrent au sabre & à la hache.

Les anglois soutinrent l'attaque avec beaucoup de fermeté, & quelques-uns de leurs bataillons s'étant ouverts, il se fit par les intervalles plusieurs décharges de pierriers, qui incommodèrent beaucoup les normands; il en périt un grand nombre dans ce premier choc. Harold, profitant de cet avantage, fit avancer de nouvelles troupes; le duc leur opposa quelques escadrons,

qui furent repoussés, & dans le même tems la cavalerie & l'infanterie bretonne que le duc avoit à son aile gauche, avec quelques autres troupes auxiliaires, furent mises en déroute. Pour comble de disgrâce, le bruit se répandit que le duc avoit été tué d'un coup de lance, & l'on a cru que cette fausse alarme étoit venue de l'artifice de Harold. Les normands en furent si consternés, qu'il s'en fallut peu que toute l'aîle de l'armée ne se débandât. Guillaume frémit de l'effet d'une si fatale erreur, & se voyant au moment de sa perte, il accourut à son aîle gauche, il ôta son casque pour se faire voir aux fuyards, & les arrêtant de la main & de la voix, il leur cria de toute sa force, qu'il venoit périr avec eux. Sa présence & ses cris les ranimèrent; tandis qu'ils se rallioient, il fondit avec sa troupe, le sabre à la main sur les anglois, qui furent repoussés à leur tour; ceux qui s'étoient abandonnés à la poursuite furent taillés en pièces, & l'ordre fut donné de ne faire aucun quartier; ainsi les affaires furent rétablies de ce côté-là par l'intrépidité du duc, tandis qu'ailleurs on combattoit avec une opiniâtreté extrême, sans aucune marque d'avantage entre les deux partis.

Dans l'armée de Normandie, chaque nation avoit son poste, & combattoit sous sa propre

enseigne. Les bretons, qui avoient repris courage, les françois de deçà la Loire, auxquels on donnoit proprement le nom de françois, ceux d'au-delà qu'on nommoit encore aquitains, les manceaux, les normands, enfoncèrent en divers endroits la tortue angloise. Mais il leur en coûta beaucoup. L'histoire distingue singuliérement dans cette occasion Robert, fils du célèbre Roger, comte de Beaumont, & neveu de Hugues, comte de Mantes; elle nomme aussi Toustain du Bec-Crespin, Roger de Montgommery, & Guillaume Mallet, qui se signalèrent par des coups prodigieux. Mais l'exemple de Guillaume étoit capable d'animer les plus lâches.

Il étoit à tous momens dans la mêlée la plus épaisse; il cherchoit le péril où il le voyoit accompagné de plus d'horreur; & comme s'il eût trouvé l'art de se partager, on le voyoit en même tems dans tous les lieux où sa présence étoit nécessaire pour encourager ses gens, sa voix pour commander, son bras pour combattre, pour presser, pour tuer, pour répandre autour de lui le carnage & l'épouvante. Il eut trois chevaux tués sous lui dans toute la durée de l'action, & l'un par un coup si terrible, que la hache de l'anglois qui lui abbattit la tête, s'enfonça encore fort avant dans la terre.

Cependant le gros de l'armée angloise demeuroit ferme dans son poste, & les normands avoient beaucoup à souffrir du désavantage du terrein. La crainte que tant de difficultés ne les rebutassent, fit recourir Guillaume au stratagême; il envoya ordre à ses généraux d'arrêter leurs troupes, de se battre en retraite & d'affecter même, dans quelques endroits, de se débander. Ce mouvement étoit délicat & dangereux; mais il avoit chargé Odon, son frère, évêque de Bayeux, & d'autres prélats qui avoient eu le courage de se mêler dans les rangs, d'y répandre à grands cris qu'on ne devoit s'effrayer de rien, & que tout partoit de ses délibérations & de ses ordres. Les anglois donnèrent dans le piége; plusieurs de leurs bataillons se détachèrent pour serrer de près les normands qu'ils croyoient prêts à fuir, & commencèrent à s'engager dans la plaine. Aussi tôt le duc fit avancer une grande partie de sa cavalerie qui les enveloppa, & les tailla en pièces; il fit retourner ses troupes à la charge; & les anglois se laissèrent encore attirer de leur poste par le même artifice; ils furent menés par la cavalerie normande avec le même succès. L'attaque recommençant aussi-tôt, ils ne purent soutenir le troisième effort. La consternation s'y répandit de toutes parts; leurs rangs ouverts

de tous côtés donnèrent passage au furieux Guillaume, qui s'y enfonça à la tête de ses plus braves seigneurs, en criant : *Notre-dame, dieu aide;* le cri des anglois étoit *Sainte croix, dieu tout-puissant;* mais il ne fut bientôt qu'un signe lugubre de leur défaite. Les normands avoient déjà pénétré jusqu'à leur grand étendard, où les deux frères d'Harold furent tués avec un grand nombre de noblesse angloise. Harold même, qui avoit eu quelques momens plutôt l'œil crevé d'un coup de flèche, tomba sous les coups de ceux qui le reconnurent, & qui regardèrent sa mort comme le fruit le plus important de la victoire. Il avoit fait tout ce qu'on peut attendre d'un grand capitaine & d'un brave soldat; mais le sort étoit déclaré pour Guillaume; tout le reste de l'action ne fut plus qu'un carnage épouvantable; un historien assure néanmoins, qu'après avoir vu ses rangs forcés, Harold se retira encore sur une hauteur, où son courage sembla renouveler, pendant quelque tems l'incertitude de la victoire, & que ce ne fut qu'après l'avoir vu périr que les anglois commencèrent à chercher leur salut dans la fuite. Ils furent poursuivis aussi longtems que la clarté du jour le permit aux vainqueurs; & l'ordre étant donné de faire main-basse sur les fuyards, pour ne se pas

charger de prisonniers inutiles, il en périt un nombre incroyable jusqu'à l'entrée de la nuit. La plupart des historiens font monter la perte des anglois à quarante mille hommes; & ce qui paroîtroit incroyable, si les écrivains qui ont le moins favorisé Guillaume ne s'accordoient dans ce témoignage, les normands n'en perdirent que six mille.

Guillaume, au comble de ses vœux, tourna vers le ciel les premières marques de sa reconnoissance & de sa joie. Ayant rassemblé toute son armée sur le champ de bataille, il la fit mettre à genoux pour rendre grâces à dieu d'une victoire si complète, & il s'engagea par un vœu solennel à bâtir dans le même lieu une abbaye sous le nom de *Bataille*, pour servir de monument éternel de la faveur du ciel & de sa juste reconnoissance; ensuite s'étant fait dresser une tente au milieu des morts, il y passa toute la nuit à caresser ses gens, à les féliciter de leur valeur & à les remercier de leurs services. Le lendemain il fit enterrer ceux des siens qui avoient été tués dans le combat, & il permit aux paysans anglois de rendre le même devoir aux autres. Le corps du roi & ceux de ses frères ayant été trouvés par ses gens, il les fit porter à la comtesse Githe, leur mère, qui les fit enterrer honorablement dans l'ab-

baye de Waltham, fondée par le roi son fils. Une ancienne chronique rapporte que Guillaume fit appeler par leur nom tous les seigneurs qui s'étoient embarqués avec lui, & qu'à mesure qu'il en manquoit un, les évêques le croyant tué dans la bataille, faisoient pour lui quelques prières, auxquelles tous les assistans répondoient avec un vif sentiment de piété. Le même écrivain rapporte ensuite le nom des principaux seigneurs qui furent ainsi appelés dans la tente du duc, & je crois devoir les placer ici pour la gloire de tant de héros, quoique je me propose d'en donner à la fin de cet ouvrage le catalogue complet, tel qu'il s'est conservé jusqu'à la réformation dans l'abbaye de Bataille, sur un tableau où l'on prétend qu'ils avoient été couchés par écrit, après que cette abbaye eut été fondée par Guillaume; mais voici ceux que les chroniques normandes ont distingués :

Odon, évêque de Bayeux.

Le sire de Mortagne; ils étoient tous deux frères utérins de Guillaume.

Le sire de Beaumont.

Guillaume Mallet.

Le sire de Montfort.

Henri, seigneur de Ferrières.

Le sire de Fougeires,

Guillaume d'Aubemare.
Guillaume de Roumare.
Le ſire de Toucque.
Le ſire de la Mare.
Neel de Saint-Sauveur.
Guillaume de Vieux-Pont.
Le ſire de Beauſon.
Le ſire de Manneville.
Le ſire de Groſmenil.
Guillaume Creſpin.
Le ſire de Goüi.
Le ſire de l'Aigle.
Le ſire de Touars.
Le ſire de Trachi.
Le ſire de Pecquigni.
Le ſire de Torci.
Le ſire de Barnaboc.
Le ſire de Seaulme.
Le ſire de Sanchoi.
Le ſire de la Rivière.
Le ſeigneur de Roumilli.
Le ſire du Sap.
Le ſire de Branchon.
Le ſire de Beauſault.
Le ſire de Senlis.
Le ſire de Preaux.
De Longueville.
De Pacy.

De Colombières.
De Garencières.
De Houdetot.
De la Haie.
Le ſire d'Yvetot.
Le comte de Tancarville.
Le comte d'Eu.
Le comte de Longueville.
Le ſire de Rouville.
De Saint-Cler.
Le ſire de Laferté.
Le ſire de Lalonde.
Le comte de Mortemer.
De Magny.
De Fontenay.
Le ſire de Saint-Martin.
Guillaume de Moyenne.
Le ſire Dupuis.
Guillaume de Moulins.
Guillaume de Garennes.
Hugues de Gourné.
Le ſire de Bray.
Le ſire d'Avranchin.
Le ſire de Vitry.
Le ſire d'Eſpinay.
Hamon, ſire de Pons.
Le ſire d'Eſtouteville.
Le ſire de Breval.

Le ſire du Homme.
Le ſire de Cailli.
Eudes de Beaujeu.
Le ſire de Glos.
Le ſire de Vanville.
Le ſire de Bailleul.
Le ſire de Tilleres.
Le ſire de Bacqueville.
Le ſire de Jouy.
D'Acquigny.
De Tournay.
De Bolebec.
De Longueil.
De Maletot.
De Malherbe.
De Porc-épiche.
Le comte d'Harcourt.
Le comte d'Arques.
Le comte de Nevers.
Le ſire de Pavilly.
De Brametot.
Robert le fils Hermes, duc d'Orléans.
Le ſire de Hugueville.
Roger de Montgommery.
Amaury de Touars.

Les deſcendans de quelques-uns de ces braves guerriers ſubſiſtent encore en Angleterre ou en

Normandie; mais ſoit que la trace du plus grand nombre ſe ſoit perdue, ou que les noms ſoient changés, on ne voit point dans cette province, plus qu'ailleurs, de ces antiques maiſons qui peuvent faire remonter leur origine par des titres, au-deſſus du onzième ſiècle où cet événement arriva, & même au-deſſus du douzième & du treizième.

On ſe figure aiſément quelle fut la conſternation des anglois après la perte de la bataille de Haſtings & la mort de leur roi; ils ſe trouvoient ſans troupes, ſans armes & ſans munitions, enfin ſans aucun chef qui fût en droit de ſe faire obéir, & de pourvoir aux néceſſités préſentes; d'un autre côté, l'armée victorieuſe des normands n'étoit pas éloignée de Londres, qui étoit la ſeule ville du royaume où l'on pût prendre de juſtes meſures pour prévenir les maux dont elle étoit menacée; trois princes, fils d'Harold, s'étoient ſauvés en Irlande à la première nouvelle du malheur de leur père. Le prince Edgard, ſeul reſte du ſang des rois ſaxons, étoit ſi jeune & d'un génie ſi borné, qu'il y avoit peu de ſecours à eſpérer de lui dans une conjoncture ſi preſſante; il ne reſtoit que Morkard & Edwin, l'un, comte de Northumberland, & l'autre, duc de Mércie, c'eſt à-dire les deux plus grands ſeigneurs du royaume,

& les seuls qui joignissent assez d'esprit & d'habileté à la grandeur du rang pour servir de ressource à leur patrie dans cette horrible confusion. Mais à peine avoient-ils pu rallier quelques bataillons échappés au massacre des normands, & quoiqu'ils eussent pris le parti de se retirer à Londres, il y avoit peu d'apparence qu'ils y pussent soutenir l'approche du vainqueur, qu'ils devoient s'attendre de voir bientôt à leurs portes.

Cependant le duc, qui avoit pris effectivement cette route, changea tout d'un coup de résolution; il considéra qu'ayant trouvé dans les anglois si peu de disposition à le recevoir, il n'étoit pas vraisemblable que la perte d'une seule bataille les eût entiérement découragés; qu'il leur restoit assez de forces pour tenter plus d'une fois le sort des armes; & que si la fortune changeoit pour lui dans une seule bataille, il se trouveroit sans aucune retraite, & sans la moindre commodité pour faire venir de nouveaux secours de ses états; ces réflexions le déterminèrent à faire le siége de Douvres, qui pouvoit lui procurer ces deux avantages. On peut juger, par cette précaution qu'il crut nécessaire après la victoire, combien il y avoit eu de hardiesse dans son entreprise, puisque si le sort des armes eût tourné contre lui, il n'auroit

n'auroit pas eu dans tout le royaume un lieu de sûreté pour ses troupes & pour lui-même. Douvres se rendit sans résistance, quoique le château fut très-fort par sa situation, & que le grand nombre d'officiers & de soldats, qui s'y étoient retirés après la bataille, composât une garnison redoutable. Cantorbéry ne se défendit pas mieux, & toute la province de Kent suivit cet exemple. Quelques historiens rapportent que le duc ayant repris sa route vers la capitale du royaume, vit de loin venir une grande multitude de gens, dont chacun portoit un rameau ou une branche d'arbre à la main, & que cette troupe, qui ressembloit de loin à une forêt mouvante, lui causa d'abord quelque étonnement. Mais sa surprise cessa quand il sçut que c'étoient des députés de la province de Kent, accompagnés d'une foule de peuple, qui lui apportoient des assurances de la soumission de la province, & qui venoient lui demander en même tems la conservation de leurs priviléges. Il les reçut avec bonté, & cette soumission volontaire ne lui parut pas trop payée en leur accordant leur demande. Les obstacles sembloient ainsi se dissiper devant lui à mesure qu'il s'approchoit de Londres; mais son espérance fut trompée lorsqu'il ne vit sortir personne pour lui rendre compte de la disposition

de ses habitans, & se voyant même fermer les portes, il prit le parti de se loger dans un fauxbourg qui est séparé de la ville par la Tamise.

Morkard & Edwin avoient profité de son retardement pour ramener une partie des habitans de Londres à des résolutions vigoureuses, & leur proposant de placer le prince Edgard sur le trône, ils avoient déjà formé un parti considérable en sa faveur. Ce premier feu devint si ardent qu'ils excitèrent le peuple à prendre les armes; mais ayant fait une sortie pour surprendre les normands, ils furent repoussés avec beaucoup de perte; ce qui ne fit pas moins comprendre à Guillaume qu'il avoit d'autres mesures à prendre pour se rendre maître de la capitale : à l'entrée de l'hiver il n'étoit guère possible de former un siége. C'étoit donner aux anglois le tems de se reconnoître, & de lever des armées dans les autres provinces du royaume, & s'engager par conséquent dans une longue guerre, & se mettre dans la nécessité de conquérir l'Angleterre pied-à-pied, comme les anglois, les saxons & les danois; enfin, un siége de cette importance, qui auroit duré vraisemblablement plusieurs mois, l'obligeoit de partager ses troupes, & l'exposoit à se voir plus souvent dans la nécessité de se défendre, que dans le pouvoir d'atta-

quer. Il prit le ſeul parti qui convenoit aux circonſtances : ce fut d'employer moins la force que la terreur, pour faire comprendre aux habitans ce qu'ils devoient attendre de lui s'ils s'opiniâtroient à lui réſiſter. Il alla poſer ſon camp à Walingfort, ſur la Tamiſe, d'où il fit partir des détachemens pour ravager les provinces voiſines de Londres, & pour couper à cette ville le paſſage des vivres ; il fit brûler en même tems le faubourg où il s'étoit arrêté, & mêlant la bonté à la rigueur, il combla de careſſes & de bienfaits les habitans de quelques petites villes qui firent implorer ſa clémence.

D'un autre côté, employant la même ruſe qui lui avoit déjà ſi heureuſement réuſſi, il détacha dans Londres la plupart de ſes prélats & de ſes autres eccléſiaſtiques, à qui leur caractère fit obtenir un accueil favorable. Les écoles qui ſe tenoient ſous Lanfranc, à l'abbaye du Bec, avoient fait une grande réputation de ſavoir & d'habileté au clergé de Normandie. Celui d'Angleterre étoit composé de gens qui avoient puiſé leur éducation dans cette ſource : ils ouvrirent bientôt l'oreille, non-ſeulement à la crainte de l'excommunication du pape, qu'on leur fit appréhender d'avoir déjà méritée par leur lenteur, mais à l'eſpérance de trouver dans Guillaume le protecteur de leurs biens & des

droits de leurs églises. Le duc passoit pour le plus religieux prince de son tems; son entreprise avoit été approuvée par le pape; « & quand les » anglois, dit l'écrivain d'une chronique, ouy- » rent parler de l'excomiche, si regardoient » l'un l'autre & disoient, que en cela avoit » charge & péril ». Enfin toutes les représentations de Morkard & d'Edwin n'eurent pas la force de prévaloir sur le cri des ecclésiastiques, & ces deux seigneurs, craignant à la fin pour leur liberté, se dérobèrent secrètement pour se retirer dans les provinces du nord, où ils espéroient que de long-tems Guillaume ne seroit point en état de pénétrer.

A peine le parti d'Edgard fut-il sans chefs, que Stigand, archevêque de Cantorbéry, Aldred, archevêque d'Yorck, l'évêque de Winchester & plusieurs autres prélats se rendirent auprès du duc, qui étoit alors à Berchamstede. Ils en furent reçus avec une douceur qui en attira d'autres sur leurs traces. Edgard même, entraîné par leurs conseils, se fit un mérite de sa promptitude à s'aller jeter aux pieds du vainqueur. Guillaume leur accorda toutes leurs demandes, & confirma ses promesses par un serment solennel. Ils lui firent à leur tour celui d'une fidélité inviolable, comme s'ils l'eussent déjà vu sur le trône, & le prince

Edgard, oubliant tous ses droits, n'eut pas honte de les imiter; dans l'espace de peu de jours la plupart des seigneurs qui étoient à Londres, vinrent lui rendre successivement leurs soumissions, & quoique le gros des habitans parut encore balancer, Guillaume comprit qu'il n'avoit plus rien à craindre de leur résistance: en effet, s'étant approché de leurs murs, comme s'il eût commencé à se lasser de leur lenteur, sa présence acheva de déterminer les magistrats, ils se hâtèrent d'aller au-devant de lui & de lui offrir les clefs de leur ville.

C'est de ce jour qu'il faut compter le règne du duc de Normandie; & le renversement de tout ce qui pouvoit former encore quelque obstacle à sa puissance. Quand on considère sans prévention son entreprise, on ne sait ce qu'on en doit le plus admirer, ou le fondement, ou la hardiesse, ou le succès; cette réflexion, qui n'a pu manquer jusqu'ici de se présenter plus d'une fois au lecteur, mérite quelque détail dans les termes d'un excellent écrivain.

« Premiérement, on ne peut se défendre d'une » juste surprise, lorsqu'on lui voit appuyer son » droit sur un fondement aussi peu solide que » la simple volonté d'Edouard, dont il ne paroît » pas même dans l'histoire qu'il ait jamais » offert de donner aucune preuve, ni de pro-

» duire aucun témoin. En second lieu, il n'est
» pas plus aisé de comprendre qu'un prince
» qu'on peut regarder avec raison comme le
» plus habile de son tems, ait pu former le
» dessein de faire valoir par les armes un droit
» si foible au travers de tous les obstacles qui
» sembloient conspirer à l'en détourner. Jamais
» projet ne fut formé plus légèrement, ni avec
» si peu d'apparence de succès; les forces de
» la Normandie n'étoient pas comparables à
» celles de l'Angleterre. Guillaume n'avoit dans
» le pays, dont il entreprenoit la conquête, ni
» places, ni amis, ni intelligences, sur quoi
» il pût fonder l'espérance de vaincre; & lors
» même qu'il y eut fait sa descente, il n'y
» trouva pas un seul seigneur qui se déclarât
» pour lui. Loin qu'il dût s'attendre à quel-
» ques secours de la part des anglois, il n'étoit
» pas possible qu'il ignorât les dispositions favo-
» rables de toute la nation pour Harold; à la
» vérité il pouvoit s'y trouver quelques gens
» assez équitables pour trouver mauvais que
» ce nouveau roi eût usurpé la couronne sur
» le prince Edgard, mais ils n'avoient garde
» de lui faire un crime de ce qu'il avoit sup-
» planté le duc de Normandie, dont les pré-
» tentions ne leur étoient pas même connues.
» Ils étoient si peu disposés à rejeter le roi

» qu'ils avoient élu, qu'au contraire, ils ve-
» noient de lui donner des preuves sensibles
» de leur fidélité, par leur zèle, & par leur
» promptitude à le soutenir contre le roi de
» Norvège. D'un autre côté, les obstacles que
» Guillaume devoit naturellement rencontrer de
» la part de ses voisins, n'étoient pas moins
» propres à l'intimider; leur intérêt demandoit
» qu'aulieu de le favoriser dans cette entre-
» prise, ils s'opposassent à son agrandissement;
» la France en particulier ne pouvoit, sans
» renoncer aux maximes les plus simples de la
» politique, souffrir un dessein dont le succès
» devoit tôt ou tard lui devenir pernicieux.
» Mais quand il auroit pu s'assurer que les
» princes voisins fermassent volontairement les
» yeux sur leurs propres intérêts, comment
» pouvoit-il espérer de réussir lorsque ses états
» même avoient refusé de l'assister? On est
» surpris de voir les plus grandes difficultés
» s'applanir insensiblement devant lui; si les
» états de Normandie lui refusent les secours
» dont il a besoin, les particuliers s'épuisent
» volontairement pour lui fournir plus d'argent
» qu'il n'en pouvoit espérer de ses états. La
» cour de France le laisse agir sans le troubler;
» elle souffre même que les françois s'engagent
» à le servir pour lui procurer une couronne

» qui pouvoit un jour le rendre égal à son » souverain, ou du moins le mettre en état de » lui disputer la supériorité. Il reçoit des se- » cours des bretons & des angevins, qui avoient » été depuis peu ses plus mortels ennemis. » Enfin, dans l'espace de quelques mois, il » se voit une puissante armée, mille vaisseaux » pour la transporter, & de l'argent en abon- » dance pour l'entretenir. La victoire même » qu'Harold venoit de remporter sur le roi » de Norvège, fut une des causes qui contri- » buèrent le plus à faire réussir son entreprise, » quoiqu'elle semblât devoir renverser toutes » ses espérances. Harold y perdit ses meilleures » troupes; il mécontenta celles qui lui restoient » en leur refusant une juste part au butin; » enfin cette même victoire lui fit concevoir » pour les normands un funeste mépris qui » causa sa ruine. Sans l'orgueil qu'il en con- » çut, il eut évité le combat, suivant le con- » seil de son frère, & laissé à l'armée normande « le tems de se consumer dans un pays ennemi, » où elle n'auroit pu trouver aucune assistance; » & si dans la suite Guillaume, contraint de » combattre avec désavantage, eût été vaincu, » qu'auroit-il pu alléguer pour justifier son » entreprise? Mais l'événement a éloigné des » esprits toutes ces réflexions, & l'on s'est

» accoutumé à ne juger d'une ſi périlleuſe
» expédition, que par la promptitude du
» ſuccès.

» Ainſi le fondement ſur lequel le duc de
» Normandie appuyoit ſes prétentions, le peu
» de ſujet qu'il avoit d'en eſpérer une heu-
» reuſe fin, & la facilité avec laquelle il le fit
» réuſſir, paroiſſent également dignes d'admi-
» ration. Ajoutons que par une ſeule bataille,
» il ſe rend maître d'un pays que ni les danois,
» ni les ſaxons, ni les romains même n'avoient
» pu ſubjuguer qu'après une infinité de combats,
» & dans l'eſpace de pluſieurs ſiècles. Toutes
» ces conſidérations forcent de reconnoître, &
» de la part du ciel ce ſecours tout-puiſſant,
» qui peut ſeul donner la victoire, & qui
» abaiſſe ou élève les nations comme il lui
» plaît; & du côté de Guillaume, ces qualités
» héroïques auxquelles dieu confie l'exécution
» de ſes plus grands deſſeins, & qui retournent
» à la gloire de la main toute-puiſſante qui
» les emploie; la nation angloiſe prenant des
» forces de ſon humiliation, commença bientôt
» ſous ſon vainqueur à ſe couvrir d'un luſtre
» qu'elle n'avoit jamais eu; elle avoit été
» preſqu'inconnue juſqu'alors au reſte de l'Eu-
» rope, & l'on peut dire ſans figures, que ſon
» abaiſſement eſt le premier degré par où elle

» eſt montée au point de grandeur & de gloire
» où nous la voyons aujourd'hui ».

Quoique Guillaume ſe vit aſſuré de la ſoumiſſion de Londres, il différa de quelques jours ſon entrée en cette ville, & le but de ce retardement ne pouvoit paroître équivoque. Ce n'étoit point aſſez d'avoir vaincu, il attendoit les fruits de ſa victoire, & ce qui reſtoit à déſirer à ſon ambition étoit de ſe les voir offrir volontairement. Soit que les magiſtrats de Londres expliquaſſent ſes déſirs, ſoit qu'ils fuſſent déjà déterminés à ſe le donner pour maître, ils affectèrent de profiter de la liberté qu'on leur laiſſoit, pour tenir conſeil avec les prélats & les ſeigneurs laïques qui s'étoient ſoumis, & de concert ils réſolurent de placer le duc ſur le trône. Ils ſe préſentèrent à lui tous enſemble pour lui offrir la couronne, en lui déclarant qu'accoutumés comme ils étoient au gouvernement monarchique, ils ne connoiſſoient perſonne qui méritât mieux que lui de les gouverner. Ici le duc feignit d'oublier tous les droits qu'il avoit fait valoir avant ſa conquête; il parut balancer s'il accepteroit l'honneur qui lui étoit offert par les trois ordres du royaume, & raiſonnant quelques momens ſur une affaire de cette importance, il demanda enfin qu'on lui laiſsât le tems de conſulter ſes amis; en

effet, il assembla les principaux seigneurs de sa nation, & le résultat de ce conseil fut qu'il ne devoit pas refuser la dignité que les anglois lui offroient par un mouvement volontaire. On y joignit, pour second motif, que ce refus lui ôteroit le pouvoir de récompenser ses troupes, qui ne s'étoient engagées à le servir que dans l'espoir de le placer sur le trône. Enfin, on le pria de ne pas négliger un bien que la providence lui offroit, & qui ne devoit pas moins tourner au bonheur des anglois qu'à sa gloire. Il se rendit à de si douces sollicitations : ainsi tous les doutes qui pouvoient rester sur ses droits se trouvèrent levés par le choix libre de la nation, ou du moins par cette apparence d'élection qui sembloit supposer un consentement volontaire. La cérémonie du couronnement fut indiquée à la fête de Noël, & Guillaume commençant dès le même jour toutes les fonctions de l'autorité souveraine, signa plusieurs actes qui furent datés du premier jour de son règne.

L'histoire ne nous a pas transmis le détail de ses premières actions, ni les bienfaits qu'il prit plaisir à répandre sur cette brave noblesse, qui avoit prodigué son sang pour le servir. On lit seulement dans les chroniques, que tout le royaume ayant suivi sans opposition l'exemple

de la capitale, & Morkard même s'étant empressé avec Edwin de venir réparer leurs entreprises par de profondes soumissions, il distribua un grand nombre d'emplois & de gouvernemens aux principaux seigneurs qui l'avoient suivi. Il engagea ceux qui n'étoient pas mariés à recevoir des femmes de sa main. « Il fit prendre par » mariage plusieurs nobles dames du pays, des- » quelles leurs maris étoient morts à la bataille, » & desquelles dames il n'en desparagea nulle » de son estat, selon son lignaige; il les maria » à nobles & gentilshommes, & par accord » d'amis, pour laquelle cause il acquist mer- » veilleusement la grâce des dames & gens du » pays ». Il est à regretter que le détail de ces alliances n'ait pas été mieux conservé; mais si la plupart des familles y consentirent, il s'en trouva aussi quelques-unes qui ne purent voir passer sans regrets leurs richesses entre les mains des étrangers. Edrick, surnommé le Forestier, avoit une tante extrêmement riche, dont l'héritage le regardoit si elle fut morte sans enfans, & qui ayant perdu son mari à la bataille d'Hastings, ne paroissoit pas disposée à reprendre les chaînes du mariage; elle avoit même rejeté quelques seigneurs normands, dont sa beauté ne lui avoit pas moins attiré les soins que ses richesses, & le souvenir qu'elle conservoit de son

mari lui faisoit passer ses jours au château d'Edrick, dans une solitude aussi profonde que sa tristesse; un jeune normand, nommé Tracy, entreprit cette conquête: il y réussit heureusement, & la belle veuve redevint sensible au goût des plaisirs. Edrick, homme d'un caractere farouche, n'osa faire un reproche à sa tante de suivre ses inclinations, mais tournant sa haine contre Tracy, il l'engagea dans une partie de chasse, où sur quelque démêlé dont il fit naître le prétexte, il le tua brutalement d'un coup de son épieu. On ne dit point si Tracy avoit conclu son mariage. Guillaume informé d'une action si noire, se crut intéressé pour la sûreté des normands, autant que par le zèle de la justice, à faire un exemple éclatant du meurtrier; mais Edrick se mit à couvert du châtiment par la fuite; Guillaume le fit chercher en vain, tandis que s'étant retiré chez un de ses amis, dans le comté d'Hereford, il y jetoit les semences d'une révolte qui ne fut pas long-tems sans éclater.

La cérémonie du couronnement fut célébrée à Westminster, par les mains de l'archevêque d'Yorck, quoique Stigand, archevêque de Cantorbéry, réclama vivement un droit qui étoit attaché à la prééminence de son siége; mais il se trouvoit alors interdit par le pape, comme intrus à la place de Robert qui n'avoit pas été

déposé canoniquement, & quoiqu'il n'en exerçât pas moins les fonctions de sa dignité, Guillaume avoit trop d'obligation au saint siége, ou trop d'intérêt à ne faire naître aucun prétexte d'objection contre son couronnement, pour recevoir la couronne de la main d'un prélat interdit. Aldred, avant que de la lui mettre sur la tête, demanda aux anglois s'ils vouloient Guillaume duc de Normandie pour leur roi, tout le peuple ayant répondu par des acclamations, l'Evêque de Coutances fit la même question aux normands, qui répondirent comme les anglois. Mais dans le moment que l'archevêque alloit lui faire l'onction sacrée, le feu prit aux environs de l'église, par l'imprudence des gens armés qui faisoient la garde; & cet accident, qui consuma une partie des édifices voisins, répandit tant de frayeur dans l'assemblée, que le nouveau roi se trouva seul à l'autel avec les ecclésiastiques qui servoient à son sacre. Ce présage fut expliqué diversement, mais les anglois soupçonnèrent les normands d'avoir causé exprès cet incendie, pour en faire comme un feu de triomphe aux dépens d'un peuple qu'ils avoient vaincu.

Guillaume, à qui, suivant l'expression de Guillaume de Poitiers, qui étoit alors un de ses chapelains, les ornemens de la dignité royale donnoient autant de grace extérieure, que ses

vertus le rendoient propre au gouvernement, se plaça sur le trône, où il ne refusa pas de prêter le serment qui avoit été en usage pour les rois saxons. Ce serment portoit en substance qu'il protégeroit l'église & ses ministres; qu'il gouverneroit son peuple avec justice; qu'il feroit des loix équitables, & qu'il veilleroit à leur observation, enfin qu'il empêcheroit toutes sortes de violences & d'injustes jugemens. Un historien ajoute qu'il promit d'user de clémence à l'égard de ses sujets, & de conduire les anglois & les normands par les mêmes loix. On seroit embarrassé ici par l'opposition de quelques autres écrivains, qui ont assuré qu'il ne fit aucun serment, si l'autorité de Guillaume de Malmesbury, que je prends le parti de suivre, ne devoit l'emporter sur ceux qui n'ont écrit qu'après lui; d'ailleurs quelle vraisemblance qu'un prince si habile & qui avoit gardé jusqu'alors tant de ménagemens pour ses nouveaux sujets, voulût leur faire comprendre tout d'un coup que son intention étoit d'établir un gouvernement despotique. Et sauroit-on avec quelque raison prétendre qu'il ne voulut pas recevoir de loi d'un peuple qu'il avoit conquis?

Il avoit attendu que cette cérémonie fût achevée pour tourner à son usage les trésors de Harold, auxquels il n'avoit point encore touché

depuis ſon arrivée. Il en fit ſortir une partie hors de l'Angleterre, pour récompenſer le pape Alexandre des ſervices importans qu'il lui avoit rendus ; & il joignit à ce préſent un magnifique étendard que les anglois avoient porté à la bataille de Haſtings, & aux pieds duquel un grand nombre de ſeigneurs avoient perdu la vie. Cet étendard portoit l'image d'un homme armé dans ſa grandeur naturelle, & Guillaume de Poitiers dit qu'il étoit d'or très-pur, ſans expliquer de quelle nature étoit l'ouvrage. Puis il ajoute que c'étoit pour rendre la pareille au Pape, de qui Guillaume en avoit reçu un au commencement de la guerre.

Mais il fit un meilleur uſage du reſte de ſon tréſor, en le partageant entre les principaux officiers de ſon armée, les égliſes, les monaſtères & les pauvres ; d'où l'on doit conclure que s'il étoit auſſi naturellement porté à l'avance que pluſieurs hiſtoriens lui en ont fait le reproche, il ſavoit du moins être libéral à propos. Il fallut penſer enſuite à remplir ſes coffres. On inſinua doucement aux villes, aux communautés & aux plus aiſés de ſes ſujets, qu'il étoit à propos de ſe concilier par quelque préſent la bienveillance de leur nouveau maître, & cette méthode dont il s'étoit ſi bien trouvé en Normandie, lui produiſit des ſommes conſidérables.

Les

Les plus beaux jours de ces heureux règnes que l'hiſtoire a toujours propoſés pour modèles, le gouvernement des Salomons & des Titus, ne ſurpaſſent point l'idée qu'on nous donne des premiers mois de ſon adminiſtration. L'Angleterre oublia tout d'un coup ſes malheurs, ſous un maître qui ſembloit s'être propoſé pour unique objet de la rendre heureuſe, & la tranquillité de l'état parut établie ſur des fondemens inaltérables. Guillaume fit un devoir à toutes ſes troupes de traiter les vaincus avec l'humanité & la douceur dont la religion fait un devoir aux chrétiens. Tels étoient les termes de ſon édit, & ſa ſévérité alla ſur cet article juſqu'à établir des punitions rigoureuſes pour les paroles injurieuſes & les marques de mépris; il fit publier en même tems des ordres encore plus ſévères contre ceux de ſa nation qui attenteroient à l'honneur des femmes, ou qui donneroient le moindre ſujet de plainte aux habitans du pays; il confirma tous les privilèges du peuple, & il renouvela, par un édit ſpécial, toutes les promeſſes qu'il avoit faites à la cérémonie de ſon ſacre. Le détail de ſes autres ordonnances, tel qu'il eſt rapporté dans pluſieurs hiſtoriens, embraſſe juſqu'aux plus ſimples uſages de la ſociété; & s'il eſt vrai qu'il y a peu de princes qu'on ne prît pour des modèles de juſtice en s'arrêtant

aux termes de leurs édits, Guillaume ſçut ſe diſtinguer de ceux qui ne donnent ces ſoins qu'à l'uſage ou à l'oſtentation, par l'exactitude conſtante qu'il eut à faire exécuter les ſiens. Les anglois, gagnés par l'eſſai d'un gouvernement ſi ſage & ſi doux, perdirent juſqu'aux alarmes qu'ils avoient eues pour leur liberté, & dans l'eſpace de trois mois ils s'accoutumèrent à regarder leurs dernières révolutions comme une faveur ſignalée du ciel, qui les avoit conduits au bonheur par cette voie.

Cependant Guillaume n'oſoit prendre ſi tôt cette idée de leurs diſpoſitions, & ſe défiant que leur ſoumiſſion ne vînt de l'excès de leur crainte plutôt que leur penchant, il quitta Londres pour ſe retirer à Berking. Une ville ſi peuplée, où il ne pouvoit conſerver avec bienſéance un trop grand nombre de troupes, lui parut une demeure ſuſpecte; ſe croyant encore moins sûr du reſte de l'Angleterre, il mit de fortes garniſons dans les ports qui regardoient la Normandie, pour s'aſſurer conſtamment une communication libre avec ſes anciens états. Si quelque choſe dût être capable de lui inſpirer de la confiance, ce fut ſans doute de ne voir perſonne alarmé de ces précautions; elles furent regardées comme indiſpenſables à l'entrée d'un nouveau règne, & les provinces les plus éloi-

gnées, de la capitale, n'en furent pas moins ardentes à le faire assurer de leur obéissance ; ce fut dans le nouveau séjour qu'il avoit choisi, que Morkard & Edwin se présentèrent pour la première fois devant lui ; il les reçut avec des manières si ouvertes, qu'il acheva de convaincre toute la nation de sa bonne foi, & s'appercevant de cet effet de sa bonté pour des seigneurs dont le mérite étoit fort respecté des anglois, il voulut surpasser encore l'attente du public, en comblant de caresses & de bienfaits le jeune Edgard, qui étoit adoré de toute l'Angleterre. On rapporte de ce jeune prince, que s'étant laissé gagner par les marques d'affection qu'il recevoit du roi, & concevant que pour la faire durer dans cette ardeur, il devoit éviter de lui faire naître jusqu'à l'ombre de la défiance, il le consulta un jour avec beaucoup d'ingénuité sur le penchant qu'il sentoit pour une jeune fille de son âge, avec laquelle il appréhendoit de se lier trop sans la participation de son maître. Guillaume comprit d'abord que le jeune prince pensoit au mariage ; & paroissant supérieur à toutes les craintes de la politique, il l'exhorta seulement à faire un choix plus digne de sa naissance : mais apprenant qu'il n'étoit question que de galanterie, il se fit un jeu des précautions qu'Edgard prenoit pour ne pas l'offenser,

& il lui permit de ſuivre librement le penchant de ſon cœur. Cette facilité, qui rendit Edgard moins circonſpect, coûta cher dans la ſuite aux normands.

Ainſi dans l'eſpace d'environ quatre mois, Guillaume eut la ſatisfaction de ſe voir auſſi reſpecté des anglois, que ſi le ciel l'eût appelé par ſa naiſſance à les gouverner; il quitta le nom de Guillaume le bâtard, qu'il n'avoit pas fait difficulté de ſe donner, pour prendre celui de Guillaume le conquérant, qu'il voulut porter juſque dans les actes publics. Dans ce comble de gloire & de proſpérité, il n'oublia point le vœu qu'il avoit fait au ciel après la bataille de Haſtings, & l'impatience qu'il avoit d'aller paſſer quelque tems dans ſes états de Normandie céda encore à un devoir ſi juſte. Quand le déſir de tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir d'un ſi grand événement auroit eu autant de part que la piété à cette fondation, l'égliſe ne lui devroit pas moins de reconnoiſſance pour une des plus belles abbayes du monde chrétien, qu'il fit conſtruire ſous la protection de ſaint Martin, & qu'il nomma *Bataille* ou *Batel*. Les ruines en ſubſiſtent encore dans la province de Suſſex; & par le deſtin de toutes les abbayes angloiſes, elle ſert aujourd'hui de maiſon de campagne à un particulier, qui en exerce tous les droits

autant qu'ils peuvent s'accorder avec la religion du pays.

Le voyage de Normandie que Guillaume méditoit, & qui sembloit manquer à la perfection de son bonheur, étoit sujet à mille dangers sur lesquels sa prudence ne lui permettoit pas de fermer les yeux. Cependant, avec la précaution de mettre des garnisons normandes dans toutes les places, & de se faire accompagner de tous les seigneurs dont il auroit eu quelque chose à redouter pendant son absence, il crut pouvoir abandonner l'Angleterre pour quelques mois. L'évêque de Bayeux, son frere, & Guillaume fils d'Osborn, auxquels il confia la régence, étoient deux personnages dont plusieurs historiens font l'éloge, & le prélat sur-tout est représenté par Guillaume de Poitiers, comme un homme d'un mérite rare. La guerre & la politique n'étoient pas des occupations plus étrangères pour lui que les affaires ecclésiastiques; il manioit une lance avec l'adresse & la bonne grace du chevalier le plus exercé dans les armes. Mais Guillaume pouvoit faire un meilleur choix pour gouverner une nation indocile, à qui sa seule bonté avoit fait prendre si facilement l'habitude du joug. Il eût fallu deux ministres qui eussent moins de passions que de vertus; c'est-à-dire qu'au point de soumission où les anglois avoient

été conduits par le conquérant, un mérite médiocre eût suffi avec quelques apparences de douceur & d'équité, pour les contenir dans l'obéissance; aulieu que les qualités les plus brillantes ne pouvoient servir qu'à faire ouvrir les yeux au peuple sur son esclavage, lorsqu'elles n'étoient point soutenues par la modération & la justice.

Cependant le roi partit d'autant plus tranquille qu'il engagea sans peine à le suivre, le prince Edgard, Stigand, Morkard, Edwin & Waltehoft fils de Siward, autrefois comte de Northumberland, avec plusieurs autres seigneurs des plus considérés dans la nation; non qu'ils entreprissent sans regret un voyage où il étoit clair que le but du vainqueur étoit de les faire servir à son triomphe; mais ils ne pouvoient se dispenser d'obéir sans faire naître des soupçons par leur résistance. Guillaume avoit fait ses efforts pour engager les enfans de Harold, qui s'étoient réfugiés en Irlande, à venir vivre à sa cour; & les promesses qu'il leur avoit fait faire de les traiter avec affection avoient été si solennelles, qu'on ne s'étoit point attendu à les voir plus timides ou plus soupçonneux que le prince Edgard. Ils étoient trois, & déjà dans un âge où l'on est capable de s'occuper de sa fortune. Les sollicitations ayant été inutiles pour les attirer

en Angleterre, Guillaume avoit chargé Eadwoth, ancien écuyer de leur père & gouverneur de l'aîné dans son enfance, de faire le voyage d'Irlande, pour leur faire naître la confiance dont ils paroissoient manquer. Eadwoth s'étoit attaché au nouveau roi, moins par ambition que par zèle pour sa patrie; il prévoyoit les nouveaux malheurs qui la menaçoient si Godwin, l'aîné des fils de Harold, entreprenoit de venger son père, & comprenant que s'il demeuroit attaché à ce prince, il ne pouvoit se dispenser de lui inspirer ce sentiment, il avoit mieux aimé demeurer tranquille à Londres, que de s'ouvrir une carrière plus brillante en se rendant le guide des trois princes dans leur fuite; mais s'il avoit cru que son devoir ne lui imposoit pas d'autre loi, sur-tout lorsqu'il les avoit vus à couvert de toutes sortes de périls en Irlande, toute sa tendresse se réveilla pour le sang de son maître en recevant la commission du roi Guillaume. Il se rendit à Dublin où il trouva Godwin, Edouard & Magnus, c'étoient les noms des trois fils de Harold. Ces trois jeunes princes, dignes en effet par la grandeur de leur courage, de toutes les espérances qu'ils avoient perdues, virent arriver avec joie un officier qui avoit été cher à leur père, & qu'ils avoient regretté de n'avoir point avec eux. Mais toutes

leurs caresses se changèrent en fureur après l'avoir entendu ; & ne le prenant plus que pour l'émissaire de leur ennemi, ils le traitèrent avec autant de mépris qu'ils lui avoient fait d'abord espérer d'affection.

Eadwoth ne se rebuta point ; son esprit & son expérience lui faisant espérer que de jeunes gens de cet âge ne résisteroient pas long-tems à ses insinuations, il leur répéta que dans la nécessité de se soumettre à leur fortune, il ne voyoit rien de plus avantageux pour eux que de prendre confiance aux offres & aux sermens d'un vainqueur équitable & généreux, qui pouvoit leur faire un établissement fort supérieur à tout ce qu'ils pouvoient jamais se procurer en Irlande ; outre la satisfaction de vivre tranquillement dans le sein de leur patrie, & de revoir leurs amis, leurs parens, les compagnons de leur enfance, il leur fit envisager que pour quelque sort que le ciel les réservât, il seroit toujours plus utile aux vues même de leur ambition d'avoir vécu au milieu des anglois, dont la présence entretiendroit l'inclination pour leur famille ; & leur représentant l'exemple du prince Edgard, qui étoit si tendrement aimé du peuple, qu'on l'appeloit communément le mignon de l'Angleterre, il s'efforça de leur faire craindre que dans le cas de quelque nouvelle révolution

qui pût faire revivre leurs espérances, le seul avantage de ne s'être jamais éloigné des yeux de la nation, ne fît emporter à ce prince des suffrages & des secours qu'on n'accorde guère aux absens. C'étoit aller bien loin pour un homme, dont tous les désirs ne tendoient au fond qu'à faire naître l'amour de la paix dans le cœur des trois fils de Harold; mais ne s'étant attiré que de nouveaux reproches par ces instances, il prit une voie qu'il crut plus propre à lui assurer le succès de son entreprise. Les trois princes n'étoient pas sans inclination pour le plaisir. Chacun d'eux s'étoit fait une maîtresse, & l'Irlande étant dès ce tems-là plus féconde en belles femmes que tous les autres pays de l'Europe, il n'étoit pas surprenant qu'ils en eussent choisi de propres à les attacher beaucoup. Eadwoth se lia secrètement avec ses trois femmes, & par l'offre d'une grosse récompense, il les intéressa à inspirer à leurs amans l'envie de passer en Angleterre.

Cette voie ne lui réussissant point encore, il engagea les trois dames, en redoublant leurs motifs, à prendre elles-mêmes la route d'Angleterre, dans l'espérance que l'amour forceroit bientôt leurs amans à suivre leurs traces. La haine qu'ils portoient à Guillaume triompha de toutes les autres passions, ou s'ils en conçurent

une nouvelle, ce fut un furieux désir de vengeance contre Eadwoth, qu'ils regardèrent comme le plus lâche de tous les traîtres. Il arrivoit à Londres lorsque Guillaume partoit pour la Normandie, & le mauvais succès d'une entreprise dont il étoit aisé de prévoir les conséquences, fut le seul chagrin qu'il emporta dans son voyage.

Les anciens sujets de ce prince ne se lassèrent point de lui marquer leur joie par des témoignages extraordinaires; chaque normand se regardoit comme le vainqueur de l'Angleterre; mais loin de prendre droit de cette idée pour humilier les seigneurs anglois par des hauteurs ou des mépris, une vanité plus subtile porta toute la nation à les combler d'honneurs & de caresses, comme si elle eût espéré de tirer une nouvelle gloire d'une politesse si volontaire. Guillaume passa les fêtes de Pâques à Fescamp; il y reçut le comte Raoul, ambassadeur de France, accompagné d'une nombreuse noblesse, qui venoit le féliciter de la part de Philippe & du régent. Orderic Vital remarque que les françois admirèrent beaucoup la belle chevelure des anglois, & les habits des gardes du roi qui étoient galonnés ou brodés en or; & comme si la France & l'Angleterre eussent été des pays fort éloignés, les seigneurs

de l'ambaſſade, dit-il, vantèrent beaucoup à leur retour en France le nouveau ſpectacle qu'ils avoient eu en Normandie. Cet hiſtorien étoit un fidelle normand que la gloire de ſon prince avoit enivré, & qui n'en parle pas avec moins de tranſport que Guillaume de Poitiers. En effet le roi d'Angleterre affecta de faire paroître toute la magnificence qu'il crut capable de rehauſſer l'éclat de ſa gloire; il jouit pendant quelques ſemaines des acclamations d'un peuple dont il étoit aimé; & n'oubliant point par quelles voies il s'étoit élevé à ce comble d'honneur & de puiſſance, il employa preſque tout cet intervalle à ſignaler ſa religion, par les faveurs qu'il prodigua aux monaſtères & aux Egliſes. Soit que cette affectation continuelle à relever ſa piété, vienne de ce que la plupart des écrivains de ſon ſiècle étoient des eccléſiaſtiques ou des moines, ſoit qu'il fit effectivement ſa principale occupation de ces pieux exercices, on eſt étonné de le voir aſſiſter aujourd'hui à la dédicace d'une égliſe, le lendemain à l'élection d'un abbé, le jour d'après au ſacre d'un évêque, & l'on ſe demande malgré ſoi ce que devenoit le héros pendant ces longues & pieuſes cérémonies. Je ne paſſerai pas néanmoins ſur le ſervice qu'il voulut rendre au clergé de Normandie en élevant ſur le ſiége archi-épiſcopal de

Rouen, le célèbre Lanfranc, abbé du Bec. Le chapitre & tout le clergé de ce diocèse se sentoit encore de la licence que l'archevêque Mauger y avoit introduite, & Maurille, son successeur, n'ayant point eu assez de fermeté pour la réprimer, cette église, corrompue dans tous ses membres, avoit besoin d'un réformateur aussi ferme & aussi éclairé que Lanfranc. Mais ce vertueux abbé, sentant lui-même toute la difficulté de cette entreprise, refusa une dignité que sa modestie lui fit croire supérieure à ses forces. Guillaume jeta les yeux, après lui, sur Jean, évêque d'Avranches, prélat aussi respectable par sa vertu que par l'honneur qu'il avoit d'appartenir à la maison ducale, étant fils de Richard, comte de Bayeux, frère utérin de Richard II. Jean se chargea avec courage de la réformation de l'église de Rouen; mais s'étant emporté dans un synode contre les galanteries de ses curés & de ses prêtres, il fut chassé de l'assemblée à coups de pierre, & il prit la fuite en s'écriant : *Deus venerunt gentes in hereditatem tuam!* Ce sont des païens que ces prêtres-là!

Un messager arrivé d'Angleterre avec beaucoup de diligence, força bientôt le conquérant de tourner ses soins à des occupations moins pacifiques. Une si courte absence avoit donné

déjà occasion au renversement de tout ce qu'il avoit établi avec tant de modération & de sagesse. Les régens avoient abusé du pouvoir qu'il leur avoit confié. Les peuples, révoltés contre la tyrannie, avoient pris les armes, & le désordre étoit déjà si grand, qu'il demandoit les plus prompts remèdes. Guillaume auroit sur le champ repassé la mer, s'il n'eut été arrêté par les instances d'un prince, frère de sa femme, qui venoit solliciter son secours contre l'ambition de Baudouin VI, comte de Flandre, son frère aîné. Le régent de France venoit d'expirer. Il avoit laissé deux fils, l'un nommé comme lui Baudouin, qui avoit hérité aussi-tôt de ses états, car il n'y avoit point de principauté dans l'Europe où la coutume de ne point faire de partage entre les frères fût alors observée plus rigoureusement qu'en Flandre. Robert, second fils du duc, se trouvoit sans aucun bien par l'ordre de la naissance; mais la fortune avoit pourvu à son établissement par des voies qui méritent d'être expliquées dans leur origine.

Baudouin, père de ces deux princes, jaloux de laisser un héritage paisible à son aîné, avoit fait jurer Robert sur les reliques des saints, dès sa première jeunesse, qu'il ne formeroit jamais de prétentions sur le comté de Flandre;

mais lorsqu'il l'avoit vu en âge de porter les armes, il lui avoit offert une flotte bien équipée, de l'argent & des soldats pour s'ouvrir lui-même un chemin à la fortune, & faire la conquête de quelque pays dans le lieu du monde où sa propre inclination pourroit le conduire. Il semble, suivant la remarque d'un historien françois, « qu'on eût pris dans ce siècle l'idée » des expéditions aventureuses des héros troyens » chassés de leur pays par les grecs, & ré- » pandus de tous côtés pour y donner naiss- » sance à des royaumes. Les normands com- » mencèrent, en s'établissant non-seulement en » France & puis en Angleterre, mais jusqu'en » Italie; ensuite on vit naître dans la Palestine » & dans la Syrie des principautés qui eurent » à peu-près la même origine ». Robert de Flandre, par de si grands exemples, autant que par l'état de sa fortune, entendit parler de quelques expéditions que les françois établis au-delà de la Loire avoient faites assez heureusement contre les sarrasins d'Espagne; il résolut de tourner de ce côté-là ses armes, & de tenter la conquête de quelqu'un des royaumes qui étoient occupés par les infidelles.

Il n'eut pas de peine à trouver des compagnons de sa fortune. La Flandre étoit si peuplée qu'à peine suffisoit-elle à la nourriture de

ſes habitans. Il monta donc ſur la flotte & s'en alla débarquer en Galice, dans l'eſpérance d'enlever ce royaume aux ſarraſins. L'hiſtorien de cette entrepriſe fait un héros de Robert pour la hardieſſe & la fermeté; mais il abandonna ſouvent ſa prudence & ſa conduite aux ſoupçons. Les ſarraſins, qui n'étoient pas livrés aux mêmes chimères que nos chevaliers, employoient à leur défenſe les voies les plus ſimples & les plus courtes, tandis que ceux-ci, pour ſatisfaire leurs vains uſages, obſervoient des formalités & prenoient des détours dont toute leur valeur ne pouvoit quelquefois réparer les inconvéniens. Robert voulut mêler la galanterie aux exploits guerriers. Ayant appris que le gouverneur maure de Compoſtelle avoit une fille d'une beauté extraordinaire, il entreprit de la voir & de s'en faire aimer; ainſi laiſſant ſon armée ſous la conduite du comte Urbain, l'un de ſes plus braves & de ſes plus nobles aſſociés, il s'engagea preſque ſeul dans un pays qu'il connoiſſoit peu, en ſe livrant à la conduite d'un ſarraſin qui avoit porté les armes au ſervice des chrétiens, & qu'il crut avoir gagné par ſes libéralités & ſes promeſſes. Il pénétra juſqu'à Compoſtelle avec deux écuyers. Il vit la belle mauresque qui ſe nommoit Zibella, & dont il fut aſſez aimé pour ſe faire un nouvel obſtacle de cette

intrigue. Le comte Urbain ravageoit pendant ce tems-là les terres des infidelles, & livra même une bataille dont il remporta l'avantage. Mais la présence de Robert y manquoit pour ranimer ses troupes, & son général n'osa pousser l'ennemi trop loin au risque de ne pas regagner aisément la flotte ; ainsi les maures eurent le tems de s'assembler en plus grand nombre, & ne manquant point de valeur pour se défendre, ils disputèrent chaque pas du terrein, avec un désavantage sensible pour les chrétiens, qui ne pouvoient suppléer par de nouvelles troupes aux pertes qu'ils souffroient continuellement.

Robert, livré à ses amours, étoit déjà convenu avec Zibella de la placer sur le trône, où il vouloit s'élever, & s'il ne pût la déterminer à quitter Compostelle pour le suivre, il l'avoit disposée du moins à voir sans regret la ruine de sa nation par la main d'un étranger. Mais le sarrasin qu'il avoit pris pour guide étoit un traître, qui, après avoir profité de ses bienfaits, voulut tirer un double avantage de l'intrigue qu'il avoit favorisée, en avertissant le père de Zibella des dispositions de sa fille. Robert ne se sauva du piége qui lui fut tendu que par des prodiges de valeur. Il y perdit un de ses écuyers, & forcé de s'éloigner de Compostelle, il eut tant de peine à rejoindre ses troupes, que

que l'opinion de sa mort, jointe à quelques désavantages que le comte Urbain avoit essuyés, leur faisoit déjà reprendre le chemin de la mer, avec mille dangers dans leur retraite. Cependant le retour du prince leur ayant rendu le courage, ses exhortations les animèrent à tenter le sort des armes par un nouveau combat. Il auroit été trop cruel pour Robert de voir ses espérances renversées tout à la fois du côté de la fortune & de l'amour. Il attaqua les sarrasins sans s'effrayer du nombre, & le désespoir lui faisant mépriser la mort, il leur causa seul presqu'autant d'embarras que toute son armée; mais leurs forces étoient si supérieures, qu'après lui avoir tué la plus grande partie de ses gens ils le chassèrent jusqu'au rivage, où il acheva de perdre ses meilleures troupes en s'ouvrant un passage pour regagner ses vaisseaux; & se voyant à peine assez de monde pour les travaux de la navigation, il revint en Flandre dans un triste équipage.

Le comte son père lui fit un accueil qui mit le comble à son chagrin. Il lui reprocha sa lâcheté, son imprudence & le déshonneur qu'il faisoit à son sang; de tous ces outrages, Robert ne se crut intéressé qu'à se laver du premier; & ne se croyant point assez justifié par le témoignage que ses gens rendoient à sa valeur,

non-ſeulement il confeſſa à ſon père que ſon malheur n'avoit point eu d'autre cauſe qu'une folle paſſion, mais revenu de cet égarement par l'expérience, il le conjura de lui équiper une nouvelle flotte, dont il lui promit de faire un meilleur uſage. Le comte ſe rendit à ſes inſtances, mais le tems de la fortune n'étoit point encore arrivé pour Robert. Il n'étoit pas loin des côtes de Flandre, lorſqu'une horrible tempête s'éleva & fit périr la plus grande partie de ſes vaiſſeaux.

Cette obſtination du ſort le jeta dans une conſternation qui ne lui permit point de retourner à la cour de ſon père. Il prit l'habit de pélerin de Jéruſalem, & ſe mit en chemin pour Conſtantinople, où l'empereur Conſtantin Ducas étoit alors occupé contre les ſarraſins & d'autres peuples barbares. Un grand nombre de gentilshommes normands & de ſoldats de la même nation qui portoient les armes au ſervice de ce prince, avoit déjà invité Robert à les venir joindre, pour les ſeconder dans la réſolution qu'ils avoient formée entr'eux de ſe rendre maître de toute la Grèce. Ils faiſoient faire depuis long-tems les mêmes invitations à tout ce qu'il y avoit de jeune nobleſſe oiſive, ou ſans établiſſement, dans toutes les cours de l'Europe; mais l'empereur ayant eu quelque

défiance de cette conſpiration, avoit déjà pris des méſures pour la sûreté de ſes états. Il avoit donné ordre qu'on arrêtât tous les pélérins qui ſe préſenteroient ſur ſes frontières ; & ſes eſpions devoient être bien actifs, puiſqu'il étoit averti du deſſein de Robert avant ſon arrivée. Il porta la précaution juſqu'à mettre des gardes ſur tous les paſſages des rivières, avec un ordre qui regardoit particuliérement ce prince, dont il ſavoit que les normands vouloient faire leur chef. Heureuſement Robert reçut toutes ces informations ſur la route. Des eſpérances ſi incertaines ne lui paroiſſant pas proportionnées à la grandeur des peines & du danger, il prit le parti de retourner en Flandre, & de chercher un établiſſement moins éloigné.

La Friſe touchoit alors au comté de Flandre, c'eſt-à-dire qu'elle comprenoit encore comme autrefois la Zélande, la Hollande & les environs d'Anvers. Cet état étoit gouverné par Gertrude de Saxe, veuve du comte Florent, qui avoit été tué quelques années auparavant, & qui avoit laiſſé ſon fils ſous la tutelle de ſa mère. Un tems de minorité parut favorable à Robert pour la conquête d'un pays ſi voiſin de ſon père. Il raſſembla les débris des deux armées qu'il avoit perdues, & s'ouvrant l'entrée de la Friſe, il menaça la comteſſe de toutes

les violences de la guerre ſi elle refuſoit de le recevoir. Enſuite oubliant les maux que lui avoit cauſé l'amour, il mêla la galanterie à la tendreſſe. Gertrude étoit célèbre par ſa beauté; après s'être armée avec beaucoup de grandeur d'ame pour réſiſter aux menaces de Robert, elle ne put ſe défendre contre les témoignages de ſon amour; ainſi les obſtacles & les peines qu'il avoit eues ſi long-tems à combattre, le conduiſirent enfin à l'autorité ſouveraine, par ſon mariage avec la comteſſe, qui l'a fait ſurnommer Robert le Friſon. Mais à peine ſa fortune étoit-elle établie, que l'héritage de Flandre ayant paſſé à Baudouin ſon frère par la mort du régent de France, l'ambition & le déſir de s'étendre lui firent un ennemi d'un prince qui lui appartenoit de ſi près par le ſang. Baudouin lui fit demander l'hommage de ſes états, comme un droit que la nature lui donnoit ſur un frère moins âgé que lui; les forces ne manquoient pas plus que le courage à Robert pour repouſſer une ſi injuſte prétention; mais un ſentiment de modération & de douceur lui fit ſouhaiter de vivre en paix avec ſon frère; il employa toutes ſortes de voies pour concilier ſon affection; & tandis que ſes miniſtres le ſollicitoient en ſon nom, il ſe rendit en Normandie, pour engager le

roi Guillaume, leur beau-frère, à se charger du soin de rétablir entr'eux la confiance & l'amitié.

Guillaume, pressé par ses propres intérêts, ne put suivre l'inclination qui l'auroit porté sur le champ à réconcilier les deux frères : après avoir loué le bon naturel de Robert, il lui promit de donner toute son attention à ses affaires, lorsqu'il auroit terminé les siennes ; & se mettant en mer au même instant que lui, il le renvoya fort satisfait de cette espérance ; mais les fruits qu'elle auroit pu produire devoient être trop tardifs. Baudouin, aussi peu touché des représentations de ses amis que des instances de son frère, entra les armes à la main dans la Frise. Il força Robert à combattre, la mêlée fut sanglante, & le comte de Flandre y fut tué dans le tems qu'il faisoit tous ses efforts pour arrêter la fuite de ses gens ; l'occasion étoit trop belle pour la manquer. Robert entrant en Flandre à la tête de son armée victorieuse, s'empara du trône, & se paya ainsi doublement par ses mains de tous les outrages qu'il avoit reçus de la fortune.

Cependant le roi d'Angleterre avoit trouvé le désordre aussi grand dans ses états qu'on le lui avoit représenté ; & quoique le premier effet de son arrivée eût été de le suspendre, il sentit toute la difficulté qu'il alloit trouver

à le réparer. Les deux régens n'ayant employé le tems de son absence qu'à s'enrichir, avoient fait sentir aux anglois, dans un si court espace, toutes les violences de la tyrannie. A les voir abuser sans discrétion de leur autorité, on auroit cru, suivant la remarque d'un historien, qu'ils avoient ordre d'engager le peuple dans la révolte, pour avoir occasion de lui en faire porter la peine. La province de Kent fut la première qui leva la tête, à l'occasion de quelques insultes que deux seigneurs du même pays avoient reçues de plusieurs normands qu'ils avoient accusés de vouloir suborner leurs femmes. Les régens ayant tourné en raillerie & les accusations & les plaintes, toute la nation, plus sensible alors à l'honneur des femmes qu'elle ne paroît l'être dans ces derniers tems, avoit fait entendre ses cris, & la patience qu'elle avoit eue pour d'autres excès du ministère, avoit commencé à lui manquer. Les deux seigneurs offensés avoient engagé dans leur querelle Eustache, comte de Boulogne, de Guines & de Térouane, qui avoit entrepris de surprendre Douvres. Hugues de Montfort, à qui Guillaume avoit confié ce gouvernement, se trouvoit à Londres; mais sa garnison se défendit avec une valeur qui trompa les espérances du comte. Elle fit prisonnier son neveu, fils apparemment

de Godefroi, duc de Lorraine, dont il avoit épousé la sœur, & les alarmes qu'il eut pour la vie de ce jeune homme le firent retourner sur le champ dans ses états. La province ne devint pas plus tranquille après son départ; mais ce mouvement n'approchoit point de celui qui s'éleva dans le comté de Hereford, par les intrigues d'Edric le Forestier, qui avoit tout à la fois son ressentiment à satisfaire & la punition d'un crime à éviter. Il traita sans pitié tous les normands qui tombèrent entre ses mains. Coxon, seigneur anglois, qui avoit pris pour eux une affection extraordinaire, fut tué cruellement par ses artifices. D'un autre côté, la reine Githe, veuve d'Harold, d'intelligence avec ses trois fils qui formoient de loin les préparatifs de leur vengeance, excita par des voies sourdes des séditions dans plusieurs villes, moins pour en tirer un fruit présent, que pour entretenir parmi le peuple un esprit de révolte qui pût servir tôt ou tard aux projets de ses enfans. Les régens s'étant saisis de quelques mutins, les châtièrent avec une rigueur qui fut une nouvelle humiliation pour les anglois. Enfin tout sembloit fermenter dans la nation, & le bonheur dont elle s'étoit applaudie pendant quelques mois ne lui paroissoit plus qu'un artifice qu'on avoit fait servir à la tromper.

Cependant le retour du roi eut la force de rétablir quelques apparences de calme; mais le plus fâcheux effet de ce désordre fut de remplir son esprit de tant de soupçons contre ses nouveaux sujets, qu'il commença dès-lors à les regarder comme autant d'ennemis qni ne cherchoient que l'occasion de se révolter. Il étoit naturellement porté à la défiance, & son affection pour les normands alloit jusqu'à l'excès. Tout ce qui étoit capable de l'alarmer pour la sûreté de sa nation prenoit sur son esprit un ascendant dont il lui étoit difficile de revenir. Ses amis ne manquèrent point d'ailleurs de fortifier ses craintes, en lui représentant les périls auxquels ils avoient été exposés dans son absence. De toutes ces réflexions il se forma dans son cœur un penchant tout opposé à celui qui lui avoit fait chercher jusqu'alors sa gloire & son bonheur dans l'amour de ses peuples. Il crut s'être abusé en espérant d'une nation, qu'il avoit vaincue par les armes, des sentimens sincères d'estime & d'affection. Enfin son principe fut bientôt que les anglois devoient être conduits avec fermeté, & ses amis l'y confirmèrent encore en le faisant souvenir qu'il n'avoit réduit les normands même que par cette voie.

Aulieu de recevoir les plaintes qu'on lui apporta contre ses ministres, il excusa leur con-

duite par la néceſſité des circonſtances, & donnant l'effet pour la cauſe, il demanda quel auroit été le déſordre de l'état ſous un gouvernement moins rigoureux, puiſque la violence qu'on reprochoit à ſes miniſtres n'avoit point empêché la révolte d'éclater. Cette réponſe aigrit les anglois autant qu'il commençoit à l'être lui-même. Les plaintes & les murmures s'élevèrent de tous côtés; & ſi l'on n'oſa reprendre ſi tôt les armes, on fit entendre ouvertement qu'on ne ſeroit pas long-tems inſenſible à la peſanteur du joug. Alors les ſoupçons du roi ſe fortifiant peut-être avec plus de juſtice, il prit la réſolution de ſe tenir en garde contre un peuple dont il crut avoir ignoré juſqu'alors le caractère; & ſon naturel ne le portant que trop à la ſévérité, il regarda comme une erreur la conduite qu'il avoit tenue dans les commencemens de ſon règne.

C'eſt peut-être l'explication la plus vraiſemblable qu'on puiſſe donner au changement qu'il fit remarquer tout d'un coup dans ſon adminiſtration. La crainte de charger le peuple par des impoſitions, lui avoit fait différer juſqu'alors à payer les ſommes qu'on lui avoit prêtées en Normandie pour ſon expédition. Mais revenant de cette délicateſſe, il ſe crut aſſez auto-

risé par la médiocrité de son revenu, qui ne pouvoit suffire à cette restitution, pour renouveler une taxe qu'Edouard avoit abolie. Ce fut le *dane-gelt*, ou l'impôt des danois. Il n'ignoroit pas quelle seroit l'impatience du peuple, à qui cet odieux assujettissement sembloit retracer les maux qu'il avoit soufferts sous une domination étrangère. Cependant ne paroissant plus écouter que la politique, il se contenta de ménager les seigneurs en les prévenant sur son dessein, comme s'il eût voulu les consulter. Il acheva de gagner Edwin, qui lui paroissoit le plus redoutable, en lui promettant une de ses filles en mariage. L'archevêque d'York, malgré l'estime qu'il avoit conçue pour ce prince, marqua moins de complaisance à l'approuver; effrayé de l'impression que le renouvellement du dane-gelt alloit faire sur les peuples, il lui fit représenter en son nom ce qu'il en appréhendoit. Cette liberté fut si mal reçue, qu'elle attira des marques fort dures de chagrin & de mécontentement à celui qui s'étoit chargé de la commission de l'archevêque; quelques historiens rapportent que ce prélat en fut si offensé, qu'il eut la hardiesse de maudire le roi & toute sa race. La mort d'Aldred, qui arriva dans le même tems, laissa douter quelles auroient été

de sa part ou de celle de Guillaume, les suites de ce différend. Mais le dane-gelt fut levé avec la dernière rigueur.

La douleur du peuple éclata d'abord par les plaintes, & le ressentiment de les avoir négligées causa des soulèvemens dans plusieurs provinces. Cependant le nom de leur vainqueur avoit pris sur eux un certain ascendant, qui eut plus de pouvoir encore que la force des armes pour les faire rentrer dans la soumission. Dans tous les lieux où Guillaume s'avança en personne, les mouvemens s'appaisèrent tout d'un coup. Ils durèrent plus long-tems dans les provinces méridionales, où ses troupes furent obligées d'entreprendre plusieurs siéges. La reine Githe, qui faisoit sa demeure à Excester, s'étant imaginée apparemment que les anglois étoient trop aigris par le dane-gelt pour revenir jamais à l'obéissance, & que le tems ne seroit jamais plus favorable à l'entreprise de ses fils, profita du premier emportement de cette ville pour l'engager dans mille excès contre l'autorité royale. Le comte de Montgommery la réduisit néanmoins après quelques jours de siége, & les habitans furent châtiés avec beaucoup de rigueur. On ignore si ce fût pour éviter la nécessité de punir la reine Githe, qu'il favorisa son départ jusqu'à défendre à ses gens de la

poursuivre ; mais il auroit mieux servi son maître en la faisant arrêter, s'il eût sçu qu'ayant détourné après la bataille d'Hastings une partie des trésors d'Harold, elle emportoit une prodigieuse somme, qui auroit peut-être arrêté la naissance d'une infinité de nouveaux désordres. Cette princesse, ne doutant point qu'on ne la cherchât sur la route de l'Irlande, alla s'embarquer à Plymouth, d'où elle se fit conduire heureusement en Flandre avec la proie qu'elle enlevoit à l'Angleterre. Cependant, pour causer tout le mal dont elle étoit capable aux normands, elle trouva le moyen d'entretenir l'esprit de révolte dans le pays de Sommerset qui borde la mer d'Irlande, en faisant promettre aux habitans qu'ils la verroient bientôt avec une flotte considérable, & que ses trois fils ne tarderoient pas non plus à venir commencer la vengeance de leur père. Ce qu'il y eût de plus étrange dans sa fuite, fut que s'étant attaché par ses caresses un gentilhomme normand, de qui elle se fit suivre jusqu'à la mer, elle le fit précipiter ensuite dans les flots, comme une victime qu'elle donnoit à sa haine contre une nation qui l'avoit détrônée.

Le roi prit occasion de ces derniers troubles pour faire construire dans toutes les grandes villes des forts & des citadelles ; entreprise inouie

jusqu'alors en Angleterre. Les sommes qu'il avoit tirées du dane-gelt avoient été portées directement dans ses coffres, d'où son premier dessein avoit été de les répandre entre ceux qui avoient servi à l'élever sur le trône; mais soit qu'ayant en effet quelque penchant à l'avarice, il ne pût se résoudre à les voir sortir de ses mains; soit que par d'autres vues il se persuada qu'il avoit besoin d'un secours toujours prêt, sur-tout depuis que le mécontentement de la nation lui donnoit lieu de craindre un soulèvement général; soit enfin qu'il eût déjà formé la résolution de mettre ses sujets hors d'état de lui nuire en les dépouillant de leurs biens, il ne se vit pas plutôt en possession de ce trésor qu'il chercha de nouveaux moyens pour l'augmenter. Le premier, qui lui fut suggéré par l'évêque de Bayeux, fut d'envoyer des commissaires dans les provinces pour faire la recherche de ceux qui avoient porté les armes en faveur d'Harold & pour confisquer leurs biens. On se récria beaucoup contre cette odieuse vexation. Quand on s'étoit armé pour la défense d'Harold, ce prince étoit actuellement sur le trône, & l'on ne savoit pas même encore que Guillaume s'attribuât des prétentions à la couronne d'Angleterre. On ne lui avoit jamais prêté aucun serment avant la bataille d'Hastings,

& par conſéquent l'on ne s'étoit rendu coupable d'aucun crime en combatant contre lui; d'ailleurs ſa victoire avoit été ſuivie d'une ſi prompte ſoumiſſion de la part de toutes les provinces, qu'il leur en avoit marqué ſa reconnoiſſance par la confirmation de leurs privilèges. Pourquoi donc réveiller des accuſations odieuſes, qui alloient devenir une nouvelle ſource de haine & de diviſions? Ces plaintes ne firent rien changer aux ordres de la cour. Mais preſſant vivement leur exécution, Guillaume affecta de faire connoître, par un acte de juſtice, qu'il ne ſe laiſſoit emporter par le mouvement d'aucune paſſion. Il fit reſtituer des terres déjà confiſquées à un anglois qui prouva qu'il n'avoit jamais porté les armes pour Harold. Les hiſtoriens font obſerver cet événement comme un des plus remarquables de ſon règne, parce que ces confiſcations paſsèrent entre les mains des normands ou d'autres étrangers, qui acquirent par cette voie plus de conſidération & de puiſſance en Angleterre que les ſeigneurs même du pays. Auſſi eſt-ce là l'origine d'un grand nombre de familles diſtinguées qui ſe trouvent aujourd'hui dans ce royaume. Mais le roi en tiroit deux avantages qui le regardoient particuliérement; l'un de récompenſer ceux qui l'avoient bien ſervi, & l'autre de remplir les

provinces de ſerviteurs fidelles qui avoient tous un égal intérêt à le maintenir ſur le trône.

Quoique la joie & les fêtes paruſſent peu convenables à ces tems d'agitation, Guillaume affectoit au milieu de l'orage une humeur gaie & tranquille, qui faiſoit quelquefois douter aux anglois qu'il retenoit autour de lui, ſi c'étoit volontairement ou malgré ſon inclination qu'il avoit changé les maximes de douceur par leſquelles il avoit commencé ſon règne. Mathilde, ſon épouſe, étoit demeurée en Normandie depuis la conquête, & cette princeſſe avoit ſouhaité elle-même de voir ſon mari bien affermi ſur le trône avant que de ſe revêtir du titre de reine. C'eſt en effet une obſervation fort remarquable, qu'elle eût continué de porter juſqu'alors le ſimple titre de ducheſſe. Mais Guillaume ſe perſuada enfin qu'il étoit néceſſaire à ſa propre grandeur, autant qu'à la confirmation de ſon autorité, que ſa femme & ſes enfans vinſſent partager avec lui les honneurs du trône. Il avoit eu trois princes en Normandie, Robert, Richard & Guillaume, dont l'aîné avoit alors environ douze ans, & Mathilde fut à peine arrivée en Angleterre, qu'elle en mit un autre au monde, auquel on donna le nom de Henri. Ce ne fut néanmoins qu'après la cérémonie de ſon couronnement,

qui se fit avec beaucoup de pompe & de magnificence. Et si quelque chose est capable de dissiper les soupçons d'avarice dont les ennemis de Guillaume ont tâché de le noircir, c'est cette généreuse & galante profusion dont on le voit toujours user dans les occasions d'honneur ou de plaisir, comme dans les fondations de piété.

Il se rendit au couronnement de la reine une infinité d'étrangers, attirés par la curiosité de voir quelle étoit la contenance des anglois sous leurs nouveaux maîtres. Tous les seigneurs normands, qui composoient la cour de Guillaume, se piquant de bravoure & de courtoisie, il est à regretter que l'histoire ne nous ait point tracé particuliérement leur caractère; & les loix de fidélité que je m'impose, ne me permettent point d'avoir recours à mon imagination pour joindre cette sorte d'ornement à mon ouvrage. Cependant il est échappé aux historiens quelques traits qui aident à faire connoître le génie de leurs héros. Henri de Beaumont, fils d'un père que j'ai fait admirer par la conduite & la valeur, & déjà célèbre lui-même par le courage étonnant qu'il avoit marqué à la bataille d'Hastings, joignoit aux qualités militaires toutes les graces du corps & de l'esprit. Guillaume l'avoit fait comte de Warwick en lui confiant le

le gouvernement de cette province, qui étoit devenue une des plus importantes d'Angleterre, depuis le ſoin extraordinaire avec lequel il avoit fait fortifier le château du même nom. Ce nouveau comte n'étant point marié, cherchoit à augmenter ſa fortune en épouſant quelque riche héritière, & la difficulté qu'il y trouvoit ne pouvoit venir que des précautions qu'il vouloit apporter dans ſon choix. Enfin ayant entendu vanter le mérite & la beauté de Marguerite, ſœur du prince Edgard, qui avoit vécu juſqu'alors dans une retraite éloignée de la cour, il ne crut pas que ſa qualité de princeſſe fût au-deſſus des prétentions d'un homme de ſa naiſſance, ſur-tout dans l'abaiſſement où elle étoit condamnée à vivre par l'élévation ſucceſſive de deux autres maiſons ſur le trône. Elle faiſoit ſa demeure dans le Northumbre, ſous la conduite d'un vieux ſeigneur, nommé Archis, qui avoit pris ſoin de l'enfance du prince Edgard, & qui donnoit avec ſa femme les reſtes de ſa vie à l'éducation d'une jeune princeſſe auſſi chère à la nation que ſon frère. Henri de Beaumont conçut de quelle importance il étoit pour lui de gagner l'eſtime & l'amitié de ce vieillard. Archis avoit un fils dont la fortune n'étoit pas fort avancée, parce que dans la retraite où leur famille avoit vécu depuis le nouveau règne,

ils avoient moins pensé à solliciter les faveurs de la cour, qu'à éloigner d'eux l'attention du roi & de ses ministres. Henri chercha l'occasion de se lier avec ce jeune homme. Il réveilla son ambition comme endormie par l'offre qu'il lui fit de sa faveur. Enfin l'ayant engagé à se trouver au couronnement de la reine, il lui procura l'occasion de se distinguer aux joûtes & aux courses, qui faisoient alors la plus brillante partie de ces fêtes. Une dame normande de la suite de Mathilde, conçut de l'inclination pour ce jeune anglois; Henri s'en apperçut, & jugeant qu'elle pouvoit tourner à l'avantage de son ami, il proposa au roi de s'attacher toute cette famille par un mariage qu'il pouvoit rendre heureux par ses bienfaits. Mais Archis reçut la proposition du comte avec froideur; & pressé de lui expliquer les raisons de ce dégoût, il lui confessa qu'il brûloit d'une folle passion pour la princesse Marguerite. Henri mit en balance, après cet aveu, s'il devoit conserver les vues qu'il avoit eues pour son propre établissement; mais ne trouvant point dans Archis la même proportion qu'il se flattoit de trouver dans lui-même avec la princesse, il crut que sans blesser l'honneur & l'amitié, il pouvoit suivre un dessein qui n'avoit rien de commun avec les folies de l'amour; il ne s'ou-

vrit point au jeune Archis, mais les prétextes ne lui manquant point pour faire le voyage de Northumberland, il s'en fit accompagner; & déjà sûr du consentement du roi, à qui il avoit fait goûter son mariage, il ne pensa qu'à s'assurer par ses propres yeux des rares qualités qu'on attribuoit à la sœur du prince Edgard: il lui trouva tant de charmes, que l'amour se joignant à l'ambition pour lui faire presser son mariage, il ne différa ses propositions que pour supplier le roi de s'en charger lui-même.

Dans cet intervalle, Edwin, irrité de voir reculer de jour en jour son mariage avec une des filles du roi, avoit fait comprendre à Morkard son frère, qui s'étoit laissé gagner comme lui par d'autres promesses, que la cour ne cherchant qu'à les tromper, il étoit indigne d'eux de n'avoir pas fait encore sentir qu'ils étoient capables de quelque ressentiment. Ils étoient oncles de Bletwin, roi de Galles, qu'ils engagèrent dans leurs intérêts, & qui leur fournit un corps de troupes. En joignant ce secours à ceux qu'ils reçurent d'un grand nombre d'amis, ils assemblèrent bientôt une armée; & pour donner plus d'éclat à leur parti, ils gagnèrent le prince Edgard, en lui faisant entendre qu'ils ne s'armoient que pour le mettre sur le trône. Archis le père ne balança point à prendre

parti pour son maître, & le brave Henri de Beaumont fut au désespoir en arrivant à la cour, de se voir forcé par le devoir & l'honneur de s'employer contre le parti de sa maîtresse. Comme il n'y avoit que la diligence qui pût arrêter une faction si dangereuse, Guillaume se hâta de faire marcher ses troupes vers le nord, où les rebelles avoient choisi leur quartier d'assemblée; il en prit le commandement lui-même; mais les seigneurs normands ne pouvant se dispenser de le suivre, Henri eut le chagrin de recevoir pour partage la commission d'enlever les sœurs du prince Edgard, & de punir Archis en portant les ravages de la guerre dans son canton. Il ne put adoucir la rigueur de cet ordre qu'en faisant conjurer Archis même de lui en épargner l'exécution par sa fuite. Mais le roi, dont l'ardeur n'avoit jamais rien d'égal à la guerre, avoit déjà dissipé les rebelles, & les avoit forcés de se retirer en Ecosse. York, qu'ils avoient abandonnée, n'avoit pu se soutenir à l'aspect du vainqueur, & son sort, comme celui des autres capitales, fut de se voir dominée par une citadelle & de recevoir une garnison normande. Une expédition si prompte laissoit Archis à la discrétion de Henri, ou plutôt à celle du roi, qui s'étonnoit déjà de la lenteur de son général.

Cependant le comte, se reposant sur l'indulgence d'un maître qui connoissoit sa passion, laissa tranquilles le vieil Archis & Marguerite, dans la confiance qu'après la fin de la guerre, ils ne formeroient point d'autres vues; & sans s'être approché du père, il fit consentir le fils à le suivre, pour servir comme d'ôtage à la cour, de la soumission de sa famille. On ne se persuadera point que ce jeune homme se fût engagé dans cette démarche sans la participation de son père. Cependant à peine le comte se fut il retiré avec ses troupes, qu'Archis & Marguerite prirent le chemin de l'Ecosse, pour y rejoindre le prince Edgard, Edwin, Morkard, le comte Cospatrick, & les autres chefs de la révolte, qui s'y étoient rassemblés. Quoique cette fuite ne rendît point leur parti plus redoutable, Guillaume, irrité de la perfidie d'Archis, ne s'arrêta point aux justifications de son fils, ni aux excuses du comte; il parloit de faire un exemple qui apprît du moins aux anglois à traiter de bonne foi, lorsqu'on apprit à Londres que Macolm Macmoir, qui régnoit alors en Ecosse, avoit non-seulement reçu le prince Edgard & les princesses ses sœurs avec tous les honneurs dûs à leur rang, mais qu'il avoit fait accepter sa main & son trône à la princesse Marguerite. Le jeune Archis fut si

frappé de cette nouvelle, qu'il se délivra de son amour & de sa douleur par une mort volontaire. A l'égard de Henri, quoique sa passion ne fût point assez forte pour le porter à ces extrêmités, il en prit occasion de se refroidir pour le roi; & si son ressentiment n'étoit pas capable d'en faire un perfide, il trouva dans un autre tems le moyen d'éclater.

Cependant l'affection de Guillaume étoit toujours si déclarée pour les normands, que tous les historiens s'étonnent bien moins de quelques révoltes légères, telles qu'on les a lues jusqu'à présent, qu'ils n'admirent le fond de patience ou de crainte qui retenoit si long-tems sous le joug une nation fière & indocile. Il est vrai qu'il se passoit peu de jours où l'on ne trouvât dans les bois & dans les chemins quelques normands assassinés, & les anglois commettoient ces noires actions avec tant de secret ou d'intelligence, qu'il fut toujours impossible d'en découvrir les auteurs. Mais le châtiment n'en retomboit pas moins sur la nation, par le mépris dans lequel Guillaume se fortifioit de jour en jour envers un peuple à qui de tels excès paroissoient familiers. Il se crut obligé de prendre deux précautions, qui furent encore plus insupportables à ses sujets. L'une, fut de défendre qu'après huit heures du soir, il y

eût aucune clarté dans les maisons : au bruit d'une cloche, qu'on appela *le couvre-feu*, tout le monde étoit obligé, sous peine d'une grosse amende, de couvrir le feu & d'éteindre la lumière. Cet odieux signal sembloit tous les jours avertir les anglois de la dépendance où ils étoient d'un maître étranger, ou, comme leurs historiens s'expriment, de la perte de leur liberté; & c'est cette variété d'expressions qui jette souvent dans l'embarras un lecteur désintéressé; car si les anglois se plaignent d'avoir été injustement opprimés, les autres écrivains plaignent Guillaume des peines qu'il essuyoit continuellement par le caractère d'un peuple si disposé à la révolte. Les northumbres étoient les plus impatiens; accoutumés à vivre dans les provinces éloignées avec une liberté qui ressembloit beaucoup à la licence, ils frémissoient au nom de l'esclavage; & tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs usages, prenoit pour eux cette odieuse couleur. Le voisinage de l'Ecosse, faisant tout appréhender au roi de l'humeur inquiète de ces peuples, il leur donna pour gouverneur Robert Cumin, seigneur normand, que son humeur sévère sembloit rendre propre à dompter leur férocité. Mais c'étoit hâter l'orage qui se formoit depuis long-tems dans cette partie du royaume, & faire précipiter à la fureur ce que

la fierté n'osoit encore entreprendre. La révolte d'Edwin & de Morkard n'avoit pas répondu à tout ce que le northumberland sembloit attendre de leur prudence & de leur valeur. Leurs mesures avoient été si mal concertées, que la seule présence du roi les avoit fait évanouir. Ce fut de leurs fautes même qu'on tira des lumières & des ouvertures pour porter des coups plus certains aux normands. Un autre événement qui servit de signal à cette grande catastrophe, donna aux chefs de l'entreprise le tems & la liberté de disposer leurs préparatifs, en détournant toute l'attention de la cour vers l'autre extrêmité du royaume.

Les trois fils d'Harold n'étoient demeurés si long-tems tranquilles en Irlande que pour concerter mieux aussi les moyens de signaler leur vengeance. Après le départ de la reine leur mère, ils avoient profité, suivant ses avis, des dispositions qu'elle s'étoit efforcée d'inspirer aux habitans des provinces de Devon & de Sommerset, pour y faire passer des armes & toutes sortes de munitions de guerre. Magnus, troisième fils d'Harold, s'y étoit même rendu secrètement dans la vue d'animer les peuples par sa présence. Il y avoit peu de danger pour un jeune homme de cet âge; & quoiqu'il eut été reconnu à plusieurs marques, la défiance

des normands n'avoit point été jusqu'à le faire arrêter. Mais Eadnoth ne put apprendre qu'un de ses élèves étoit en Angleterre sans être pressé du désir de le voir, & de l'espérance même de lui faire oublier l'Irlande. Il arriva à Glassemburg, où ce jeune prince s'étoit arrêté dans le tems que ses deux frères débarquoient sur la côte avec quelques troupes, qui se trouvèrent bientôt grossies par un grand nombre d'anglois qui les attendoient dans la province. Eadnoth, qui n'avoit aucun pressentiment d'une révolte si prochaine, aborda Magnus avec tant de joie & de tendresse, que le fils d'Harold, rempli du projet dont l'exécution étoit commencée, & recevant dans ces circonstances la visite d'un homme si familier, qu'il voyoit sans suite, & disposé en apparence à lui marquer son zèle, ne fit pas difficulté de lui apprendre l'arrivée de ses frères, & de l'inviter même à les joindre pour seconder leur entreprise. Dans les sentimens qu'Eadnoth conservoit toujours, il auroit pu dissimuler sa surprise, & prendre avantage de cet aveu pour hâter les services qu'il étoit résolu de rendre à Guillaume; mais se laissant emporter par son affection, il ne pensa qu'à détourner Magnus d'un dessein qui lui parut mal concerté, & dont il lui fit appréhender des suites funestes. Si ce jeune

prince affecta d'écouter ses représentations, ce ne fut que pour l'engager dans le piége dont il forma le plan tout d'un coup. Confus de s'être ouvert avec tant d'indiscrétion, il résolut de livrer Eadnoth à ses frères, dont il savoit que le ressentiment étoit toujours fort animé contre lui; il feignit de se rendre lui-même à ses conseils, & sur les avis qu'il venoit de recevoir, il lui proposa d'aller avec lui au-devant de Godwin & d'Edmond. La confiance qu'Eadnoth crut devoir à trois jeunes princes qu'il avoit élevés, le fit partir sans précautions. Il trouva les deux frères à la tête de douze ou quinze mille hommes, qui paroissoient remplis de l'ardeur de les servir.

Cependant les ayant pris tous trois à l'écart, il recommença ses exhortations, & sans leur faire un crime du dessein qu'ils avoient de remonter sur le trône de leur père, il s'efforça seulement de leur faire reconnoître qu'après tant de mesures que Guillaume avoit prises pour s'y affermir, une entreprise qui n'avoit point d'autre fondement que l'affection d'une seule province ne leur promettoit pas beaucoup de succès. Tout le nord étoit déclaré depuis long-tems pour le prince Edgard; la province de Kent & celle du midi étoient comme le centre des forces normandes. Bletwin, roi de

Galles, suivoit le parti d'Edwin & de Morkard. Quelle ressource avoient-ils donc dans quelques habitans des comtés de Devon & de Sommerset, que la seule crainte du supplice refroidiroit bientôt à la vue des normands? Et l'Irlande même devoit-elle leur inspirer beaucoup de confiance, lorsque les premiers secours qu'ils en avoient amenés montoient à peine à cinq ou six mille hommes? Pour donner plus de force à ce discours, il leur traça un plan mieux entendu, qui étoit d'engager la reine leur mère à faire usage de ses richesses pour leur amener une flotte de Danemarck ou de Norwège. On ne sauroit douter que le zèle d'Eadnoth ne fut presque également partagé entre ce qu'il croyoit devoir à la conservation de trois princes qui lui étoient chers, & ce qu'il ne devoit pas moins aux engagemens de fidélité & d'honneur qu'il avoit pris avec Guillaume. Mais l'emportement de la jeunesse ne laissa voir aux trois princes dans les exhortations de leur gouverneur, qu'une préférence outrageante qu'il sembloit donner sur eux à leur ennemi. Ils lui reprochèrent de l'ingratitude pour les bienfaits de leur père, & Godwin, qui avoit hérité de tout l'orgueil de son aïeul, s'oublia jusqu'à maltraiter un honnête homme qui avoit pris soin de son enfance. Eadnoth,

pénétré de cette insulte, ne chercha plus que l'occasion de s'échapper de leurs mains. Il gagna promptement Excester, où Baudouin, fils du comte Gilbert, commandoit avec une forte garnison normande. Les troupes du roi étant toujours prêtes à marcher au premier signe, il joignit à la garnison d'Excester celles de Totness, de Hungton & de plusieurs autres villes voisines, dont il composa un corps de douze mille hommes, avec lequel il se crut capable de forcer les trois princes à regagner l'Irlande. L'ardeur de ces jeunes impétueux n'ayant fait qu'augmenter en apprenant qui ils avoient à combattre, on en vint bientôt aux mains; mais Eadnoth fut trahi par la générosité & la tendresse de son cœur. Il ne put soutenir la pensée qu'il alloit tourner ses armes contre le sang de son ancien maître, & demandant à Baudouin la liberté de faire un nouvel effort, avant le combat, sur l'esprit des rebelles, il s'avança seul au milieu des deux armées, d'où il fit entendre à Godwin & à ses frères qu'il vouloit avoir avec eux un moment d'entretien. Ils s'approchèrent de lui, ils l'écoutèrent même assez long-tems; mais l'impatience & la fureur saisissant Godwin au milieu de son discours, il le perça d'un coup de lance, en le traitant encore d'ingrat & de perfide. Les normands indignés

fondirent aussi-tôt sur eux, & le combat fut opiniâtre & sanglant. Cependant la valeur la plus imprudente l'emportant quelquefois sur l'habileté & l'expérience, Baudouin se vit forcé à la fin de céder à l'impétuosité des trois frères. Il fit une retraite honorable qui mit à couvert le reste de ses troupes, en attendant les secours qui ne pouvoient être long-tems à lui arriver.

Ce commencement de victoire auroit pu entraîner d'autres suites, si la conduite des vainqueurs eût égalé leur courage : mais aulieu de songer à grossir leur parti par la modération, & de se fortifier dans quelque endroit de la province, ils s'abandonnèrent au pillage dans tous les lieux qui refusèrent de les aider volontairement. Baudouin reparoissant bientôt avec une nouvelle armée, les força de repasser la mer, chargés à la vérité de butin, mais avec peu de fruits solides d'une entreprise qui auroit causé de l'embarras aux normands, s'ils eussent profité mieux de leurs premiers avantages; ainsi la mort d'Eadnoth fut suivie des deux effets qu'il avoit souhaité de pouvoir accorder, celui de conserver les trois princes, & de laisser Guillaume ferme & tranquille sur le trône.

Le roi s'étoit mis lui-même en chemin pour suivre immédiatement les troupes qu'il avoit

fait marcher dans le Sommerset ; & l'ordre qu'il avoit envoyé d'avance à Baudouin, contenoit une alternative fort étrange : c'étoit de tuer s'il étoit possible, les trois fils d'Harold dans la mêlée, ou de les combler de caresses & de bienfaits, si l'on ne pouvoit s'empêcher de les recevoir à composition & de les faire prisonniers. Odéric Vital, contre le témoignage de tous les autres historiens, place ici le passage de la reine Githe en Flandre, & suppose que c'étoit elle-même qui avoit excité ses fils à faire cette incursion en Angleterre.

Chaque jour sembloit ainsi produire quelque nouveau sujet de mécontentement ou d'alarme au gouvernement, & Guillaume, après avoir tenté deux méthodes aussi opposées que celle de la douceur & de la sévérité, convenoit quelquefois avec ses favoris que les anglois n'étant pas faits pour être conduits par les règles ordinaires de la prudence, il trouvoit beaucoup plus de peine à les gouverner qu'il n'en avoit eu à les conquérir. Cependant il sembloit s'être fait un point d'honneur de dompter par l'une ou l'autre de ces deux voies une nation si intraitable. L'érection des forts & des citadelles, avec des garnisons toujours subsistantes, les avoit mis dans la nécessité d'employer du moins de longues préparations, lorsqu'ils avoient quelques

projets de révolte à faire éclater, & les mesures même dans lesquelles ils étoient obligés de consumer le tems, en faisoient découvrir quelque chose par l'air de mystère & de précaution qui les accompagnoit toujours. Guillaume ne portant point encore son attention du côté dont il étoit le plus dangereusement menacé, s'imagina que pour achever de les réduire, il suffiroit peut-être d'abaisser tellement les seigneurs & tous ceux à qui leurs emplois donnoient quelque supériorité sur le peuple, qu'il ne s'en trouvât plus d'assez accrédités, ni d'assez riches pour faire espérer à la multitude qu'elle ne manqueroit jamais de chefs dans les séditions. Il ôta tout d'un coup toutes les charges aux anglois; ensuite il les dépouilla de toutes les baronnies & de tous les fiefs qu'ils tenoient de la couronne; & les distribuant à ses normands ou à d'autres étrangers qu'il avoit amenés à sa suite, il fit en Angleterre ce que les françois avoient fait dans la Gaule, & plus que les premiers normands n'avoient osé dans la Neustrie.

Mais comme ses amis n'étoient pas en aussi grand nombre que les anglois qu'il vouloit humilier, il se vit obligé, suivant la remarque d'un historien, d'accabler ceux-là de bienfaits, pour ôter aux derniers toutes les terres de la

couronne. Le même écrivain donne quelques exemples de cette profusion qu'il a recueillis des anciennes chartres. Robert, frère utérin du roi, obtint le comté de Cornouailles, dans lequel il avoit 288 seigneuries, outre 558 qu'il possédoit dans les autres provinces. L'évêque de Bayeux, qui avoit été créé comte Palatin de Kent, & grand-justicier d'Angleterre, avoit 180 fiefs dans la seule province de Kent, & 253 dans divers autres cantons. Guillaume, fils d'Osborn, obtint tout le comté d'Hereford. Hugues Loup d'Avranche, fils d'une sœur du roi, reçut le comté palatin de Chester, pour le tenir avec les mêmes droits de souveraineté & de la même manière que le roi tenoit la couronne. Alain Fergeant, duc de Bretagne, qui avoit épousé une des filles du roi, eut tous les biens qui avoient appartenu au comte Morkard, avec les mêmes droits qui avoient été accordés au comte de Chester. Roger de Montgommery eut premiérement Arundel & Chichester, ensuite le comté de Sallep. Gautier Giffard obtint le comté de Buckingham, & Guillaume Warin le comté de Surrey. Eudes, comte de Blois, eut en partage la seigneurie de Holdernesse. Raoul de Guaer, breton, fut créé comte de Norfolck & de Suffolck, & seigneur de Norwich. Henri de Ferrieres eut le château de Tutburg.

Tutburg. Guillaume, évêque de Coutances, possédoit 280 terres ou fiefs, qu'il laissa par sa mort à Robert de Manbray, son neveu. Je ne répète point les dons qu'on a déjà lus dans le cours de cette histoire. Les seigneurs qui se trouvoient enrichis par tant de libéralités, se gardant bien de donner les arrières-fiefs à des anglois, toute l'Angleterre parut devenir normande. On n'entendit plus parler, dit un écrivain, ni d'ealdormans, ni de thanes; mais de comtes, de vicomtes, de barons de Vavassors, d'écuyers, & d'autres titres tirés du langage normand ou françois, qui commencèrent à s'introduire en Angleterre à la place des noms saxons. La cour pensa même à faire changer de nom à tout le royaume, pour prendre celui de Normandie; mais quelque idée qu'on se forme de ce projet, il est certain que c'est des étrangers qui furent mis alors en possession de tous ces biens, que descendent aujourd'hui les plus illustres maisons d'Angleterre.

Le clergé fut compris à son tour dans ce nouveau plan du roi; & la fermeté avec laquelle il en exécuta cette partie, justifie l'observation que j'ai déjà fait faire sur le caractère de sa piété, qui étoit exempte de toutes les foiblesses de la superstition. Avant lui les rois d'Angleterre, sur-tout ceux de la race saxonne,

avoient donné aux évêques & aux abbés, des fiefs qu'ils avoient exemptés de toutes les charges militaires, en formant même des imprécations dans leurs actes, contre ceux qui oseroient violer ces priviléges. Guillaume ne fit pas difficulté de les révoquer. Il assujettit les terres de l'église à fournir, comme les autres, un certain nombre de cavaliers pendant la guerre. Il logea dans les monastères la plus grande partie des troupes qu'il entretenoit constamment à son service, & leur entretien fut assigné sur le superflu du bien des moines; double avantage, dans un siècle où l'esprit d'intrigue, qui sembloit être propre aux gens d'église, le mettoit dans la nécessité de faire veiller continuellement sur leur conduite. Leurs murmures l'effrayèrent si peu, qu'ayant toujours été choqué d'ailleurs du crédit excessif des évêques & des abbés, il résolut de les faire rentrer dans la simplicité évangélique, en leur ôtant la connoissance de toutes les affaires qui ne convenoient point à leur profession. Mais respectant aussi les droits de la religion, il employa pour cette entreprise l'autorité du pape, en faisant venir de Rome deux légats qui tinrent un concile à Westminster. Plusieurs évêques, dont la fierté ou les mœurs avoient blessé le roi, y furent déposés. On leur donna pour suc-

cesseurs des normands ou d'autres étrangers, entre lesquels on compte Lanfranc abbé du Bec, qui après avoir refusé l'archevêché de Rouen, consentit enfin, pour servir utilement l'église, à se voir élevé après la déposition de Stigand, sur le siège de Cantorbéry. On mit aussi des normands à la place des abbés anglois qui furent chassés; & les historiens les plus opposés à la gloire de Guillaume, reconnoissent qu'il n'eut égard, dans toutes ces nominations, qu'au mérite & à la vertu.

Il n'est pas surprenant que les écrivains d'Angleterre aient donné les plus odieuses couleurs à toutes ces innovations; & que Rapin même, qui fait sentir constamment le dessein qu'il avoit de plaire aux anglois, ait représenté Guillaume sous les traits d'un tyran. Mais ceux qui se sont moins attachés au-dehors de sa conduite, qu'au fond de son naturel & au développement de ses motifs, ont trouvé au contraire, que dans des circonstances où les conquérans saxons & danois avoient employé le fer & le feu, il n'y avoit qu'une prudence & une modération extraordinaires qui fussent capables de le faire recourir à d'autres voies; & cette réflexion semble être assez justifiée par le désintéressement qui accompagnoit toutes les

apparences de rigueur : caractère fort opposé à l'opinion que les mêmes écrivains ont voulu faire prendre de son avarice. Que lui revenoit-il de tant de biens qu'il avoit distribués, & n'auroit-on pas pu lui reprocher au contraire, lorsqu'il donnoit à ses normands des provinces entières avec tous les droits de l'autorité souveraine, qu'il s'affoiblissoit autant par ses bienfaits qu'il croyoit se fortifier en dépouillant ses ennemis ? Le droit de punir, par des confiscations, ne lui manquoit point depuis les révoltes qu'il avoit réprimées dans toutes les parties du royaume, & la plupart des seigneurs qu'il humilioit par la perte de leurs biens, avoient mérité de périr sur un échaffaut. Cependant on voit peu d'exécutions sanglantes dans tout le cours de son règne, & l'on s'imagineroit volontiers qu'il n'ôtoit aux anglois leurs emplois & leurs terres, que pour leur donner occasion de mériter par leur obéissance qu'ils leur fussent restitués. Il continuoit d'ailleurs de faire observer rigoureusement toutes les loix qu'il avoit publiées au commencement de son règne, pour la défense & le soulagement du peuple, & celles qu'il y avoit ajoutées dans la vue de le tenir en bride, n'étoient humiliantes que pour l'orgueil de la

nation, puiſque d'un autre côté leur principal but étoit d'y entretenir la tranquillité & le bon ordre.

Cependant rien ne pouvant accoutumer les anglois à ſouffrir un gouvernement ſi abſolu, il y en eut un grand nombre qui prirent la réſolution d'abandonner leur patrie, pour aller s'établir dans d'autres lieux. La plupart de ces fugitifs ſe rendirent en Italie ou dans la Grèce, à l'exemple des colonies normandes qui s'y étoient établies; & ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que s'uniſſant dans ces pays éloignés à la même nation qu'ils avoient déteſtée en Angleterre, ils ſe ſervirent heureuſement de ſon ſecours, pour former eux-mêmes divers établiſſemens qui ont donné naiſſance à pluſieurs villes célèbres. Quelques-uns des plus modérés paſsèrent en Normandie, ſoit pour ſe conſerver l'eſpérance de retourner quelque jour dans leur patrie, ſoit pour donner au roi de meilleures idées de leur ſoumiſſion, en évitant l'occaſion de prendre part aux mouvemens qui paroiſſoient encore inévitables en Angleterre, & qui ſe préparoient effectivement avec une chaleur & des précautions ſurprenantes. Guillaume donna une nouvelle preuve de ſes favorables intentions, en ordonnant aux régens de Normandie, de les recevoir avec bonté, & de

les traiter avec les mêmes égards que ses anciens sujets.

Mais il vit partir moins volontiers un grand nombre de normands, qui prirent aussi la résolution de l'abandonner, & qui retournèrent en Normandie, malgré toutes les faveurs par lesquelles il s'efforçoit de les retenir. Cette espèce de faction, qui pouvoit paroître fort étrange dans ses meilleurs amis, n'a pas manqué de fournir aux historiens anglois le sujet d'un nouvel emportement contre Guillaume. Quel devoit être le caractère d'un prince qui ne pouvoit s'attacher constamment ceux à qui il devoit sa propre grandeur, & qui avoient été jusqu'alors les ministres de toutes ses entreprises ? Il est vrai que cette réflexion formeroit un préjugé difficile à détruire, si l'on ne trouvoit dans Orderic Vital des explications que les écrivains d'Angleterre ont sans doute ignorées : elles ont même quelque chose de singulier dans cet auteur, par les termes qu'il emploie pour les rapporter. Vers ce temps-là, dit-il, une folle ardeur pour les plaisirs des sens échauffa les dames normandes, dont les maris faisoient leur demeure en Angleterre depuis la conquête. Se voyant condamnées malgré elles aux privations qui font un état si dur du célibat, & n'ignorant point d'ailleurs que leurs

maris trouvoient un passe-tems agréable dans la compagnie des femmes angloises, elles leur écrivirent que s'ils ne se hâtoient pas de revenir, elles chercheroient de leur côté de la consolation dans un nouveau mariage. C'étoit les avertir avec décence qu'elles se jetteroient dans les désordres de l'amour; car il y a peu d'apparence que leurs menaces pussent s'exécuter autrement. Ces lettres firent des impressions différentes sur les normands d'Angleterre. Les uns, attachés effectivement à leur fortune présente, ou à leurs maîtresses, & contens d'avoir eu de leurs femmes un héritier de leurs biens avant leur départ, fermèrent l'oreille à leurs plaintes, & leur laissèrent par cette espèce d'aveu toute la liberté qu'elles sembloient désirer pour se satisfaire. D'autres proposèrent à ces fidelles moitiés de les venir joindre en Angleterre, & crurent peut-être qu'ils n'avoient rien de plus agréable que cette offre à leur proposer. Mais elles s'excusèrent de quitter leur pays, par la crainte où elles étoient de rencontrer quelques-uns de ces furieux anglois qui assassinoient les normands dans les bois, ou sur les grands chemins, & par l'apparence qu'il y avoit encore que les guerres continuelles dont ce royaume étoit menacé, ne leur laisseroit jamais un moment de sûreté & de repos.

Enfin les maris les plus tendres ou les plus jaloux ne purent résister aux défiances qu'ils conçurent pour l'avenir, après une déclaration qui leur apprenoit si formellement qu'on pouvoit se passer d'eux. Ils résolurent de retourner en Normandie, & les défenses, ou du moins les sollicitations du roi, ne purent les arrêter.

Hugues de Grente-Mesnil & Humphrey de Tilly furent les plus ardens, & le sacrifice de leur fortune les toucha beaucoup moins que le souvenir de leurs épouses. Celle de Grente-Mesnil étoit une des plus belles femmes de l'Europe, & l'on prétendoit que Guillaume avoit eu pour elle une longue passion, dont il avoit tiré peu de fruit; mais avec ces deux seigneurs, il partit un grand nombre de normands qui étoient atteints du même mal, & qui ne cherchoient depuis long-tems qu'un prétexte pour satisfaire aux devoirs de l'amour.

Le départ de tant d'illustres guerriers étoit un contre-tems dont le roi s'apperçut bientôt, & qui le fit repentir de la facilité qu'il avoit eue à le permettre. Les grands projets des northumbres étoient à la veille d'éclater; toute la vigilance de Cumin n'avoit pu les découvrir; & chez un peuple qui ne connoissoit guère d'autre politique que les lumières naturelles de

la prudence, il eſt ſurprenant qu'une ſi grande entrepriſe eut été conduite avec tant d'habileté & de diſcrétion. Leurs chefs n'étant plus en état de fournir aux frais de la guerre par leurs propres richeſſes, avoient conçu qu'ils ne pouvoient rien eſpérer déſormais que du ſecours des étrangers; & quoiqu'ils ne puſſent ſe le procurer ſans s'expoſer au riſque de ſe donner de nouveaux maîtres, ils avoient jeté les yeux ſur les danois, qui conſervoient toujours un reſte de penchant pour l'Angleterre. Suénon régnoit alors en Danemarck. Il n'avoit pas renoncé aux droits qui lui venoient de Canut le Grand ſon aïeul, & dans un pays, qui n'étoit pas éloigné du ſien, vivoient quelques enfans des petites filles d'Edmond-côte-de-fer, couſines du prince Edgard; ces enfans conſervoient avec le ſang anglois, des eſpérances vagues d'obtenir quelque jour en Angleterre une fortune dont ils ne jouiſſoient pas dans les royaumes du nord. On ſait que les deux fils d'Edmond cauſant de l'inquiétude à Canut, ce prince avoit pris la réſolution de s'en délivrer en leur ôtant la vie. Cependant ayant conçu que cette injuſtice lui feroit perdre l'affection de ſes ſujets, il avoit chargé un domeſtique de les conduire en Danemarck, ſous prétexte de les faire voyager, mais en effet pour s'en défaire plus

aisément, lorsque leur absence auroit refroidi l'affection de ses sujets. Celui qui fut chargé de la conduite des deux princes, n'ignoroit pas le dessein du roi, & quelques historiens ont même assuré qu'il étoit chargé de l'exécution. Il se sentit touché de compassion pour deux enfans malheureux; aulieu de les conduire en Danemarck, où ils devoient trouver la mort, il alla les présenter au roi de Suède, à qui il découvrit les intentions de son maître. Ce monarque fit un accueil très-favorable aux princes anglois, mais pour garder quelque ménagement avec la cour de Londres, il les fit mener à la cour de Salomon, roi de Hongrie, son parent, qui voulut bien se charger de leur éducation. Dans la suite Salomon donna une de ses filles en mariage au prince Edmond, qui étoit l'aîné des deux frères, & au second, nommé Edouard, Agathe sa belle-sœur, fille de l'empereur Henri II. Edmond laissa deux filles qui furent mariées, l'une à Erwic, prince suédois, l'autre à un puissant seigneur de la même nation; & des deux mariages étoient sortis plusieurs enfans, qui se sentoient encore de la grandeur de leur origine. Edouard avoit eu d'Agathe le prince Edgard, peu propre, comme on l'a vu jusqu'ici, à soutenir le rôle que lui imposoit sa naissance, & deux princesses, Marguerite &

Christine, dont on se souvient que la première épousa Malcom, roi d'Ecosse.

C'étoit à Suénon & à tous ceux qui avoient quelque relation avec l'Angleterre, que les northumbres s'étoient adressés pour implorer leur secours contre un roi qu'ils regardoient comme leur plus mortel ennemi. Suénon n'étoit plus dans un âge où son ambition pût être tentée par l'espoir d'une nouvelle couronne; mais il avoit un frère, nommé Osborn, qui lui avoit causé plusieurs fois de l'inquiétude, & qu'il prit volontiers l'occasion d'occuper. Le comte de Cospatrick, qui étoit passé d'Ecosse en Irlande, enflamma ce jeune prince par les images de grandeur qu'il lui offrit; & dans le tems qu'il venoit de s'engager par de nouvelles promesses au service du prince Edgard, il ne fit pas difficulté de flatter Osborn de l'espérance du trône. Suénon lui équipa une flotte de deux cents vaisseaux, & pour favoriser son dessein, le hasard voulut qu'une princesse danoise, qu'il aimoit avec une folle passion, fût enlevée par l'ordre du roi de Norwège. Osborn, excité presque également par l'ambition & par l'amour, résolut de faire un double emploi de sa flotte, & de faire servir le dernier de ces deux desseins à couvrir l'autre.

Le roi d'Angleterre y fut trompé; s'il fut

informé des préparatifs des danois, il apprit en même tems qu'Osborn menaçoit la Norwège : des intérêts qui le touchoient si peu ne lui firent naître aucune défiance pour les siens. Osborn fit voile en Norwège dans le tems que Robert Cumin alloit prendre possession du gouvernement des northumbres; ces peuples, à qui leurs chefs avoient fait comprendre que le succès de toutes leurs espérances dépendoit du secret, y furent si fidelles, que dans un pays fort étendu, où toutes les places étoient gardées par des garnisons normandes, il n'y eût pas une femme ni un enfant qui trahît par la moindre indiscrétion le grand dessein qui les occupoit. Les côtes étant assez mal observées, parce que les normands ne voyoient rien à redouter du côté de la mer, toute la province fut remplie d'armes qu'on y débarquoit pendant la nuit, & les paysans profitoient des ténébres pour les distribuer dans tous les lieux où leurs chefs avoient marqué leurs quartiers d'assemblée. Malcom, roi d'Ecosse, qui faisoit ses intérêts de ceux du prince Edgard, s'étoit chargé de leur fournir toutes ces munitions; & dans un espace fort court, la province se trouva peuplée d'autant de soldats que d'habitans.

C'étoit Morkard, Edwin, Waltehof & Marleswent, qui s'étoient rendus les principaux chefs

d'une si haute & si dangereuse entreprise. Après avoir été dépouillés de tous leurs biens, l'état de leur fortune les forçoit à la révolte autant que leur haine pour les normands. Edwin y étoit encore entraîné par le ressentiment d'un amour qui n'avoit pas été moins méprisé de la fille de Guillaume, que rejeté par ce prince. Constance, c'étoit, dit-on, le nom de cette princesse, étant devenue l'aînée des filles du roi depuis que Cécile sa sœur avoit pris le voile à l'abbaye de Caen, s'étoit crue trop supérieure à un sujet de son père pour recevoir ses soins, & le changement de Guillaume n'étoit venu que de ce dégoût qu'il n'avoit pu vaincre dans sa fille. Il l'avoit mariée à Fergeant, duc de Bretagne. Edwin, pour qui la princesse n'avoit pu d'abord se dispenser d'avoir quelque complaisance, s'étoit flatté jusqu'à s'imaginer qu'il en étoit aimé, & dans cette pensée il avoit supporté ensuite pendant quelque tems les froideurs du père & de la fille, dont il ne connoissoit pas la source. Cette erreur avoit duré jusqu'au mariage de Constance, car à peine en étoit-il revenu dans sa première révolte, & c'est vers ce tems qu'on place deux faits qui seroient fort étranges s'il ne leur manquoit d'être mieux avérés.

L'un regarde Edwin, qui ne cessant point de

s'imaginer, après le mariage même du duc de Bretagne & de Constance, que cette princesse conservoit de l'inclination pour lui, espéra d'obtenir du moins de l'amour ce qu'il ne pouvoit plus espérer par des voies plus légitimes. Il étoit en Ecosse, d'où il envoya un gentilhomme à la princesse pour lui témoigner le désespoir où il étoit de la voir dans les bras d'un autre. Constance reçut ce message avec une bonté qui porteroit à croire qu'elle étoit fort éloignée de mépriser Edwin, s'il ne paroissoit constant qu'elle avoit fait manquer volontairement son mariage; à moins qu'on ne voulut penser qu'elle n'étoit pas fâchée d'écouter en qualité d'amant celui qu'elle avoit dédaigné pour son mari.

Un écrivain assez ancien, mais sur la foi duquel on n'oseroit rien garantir, rapporte que Fergeant s'apperçut qu'elle voyoit quelqu'un secrètement, & qu'ayant même trouvé quelques lettres suspectes entre ses papiers, il ne douta point que ce ne fût Edwin qu'elle lui faisoit l'injure de recevoir. On croyoit Edwin en Ecosse, mais l'amour raccourcit des intervalles plus éloignés. Enfin ne risquant rien à venger son offense particulière sur un anglois rebelle, il prit des mesures si certaines pour faire arrêter celui qu'il soupçonnoit être Edwin, qu'il s'en

vit bientôt le maître ; il le fit renfermer, dit l'historien, dans une cave obscure, où il se proposoit de le faire périr par de longs tourmens. Mais ayant voulu satisfaire sa fureur en insultant à la situation de son prisonnier, il fut surpris de n'y pas reconnoître son rival. Quoique les explications qu'il en tira ne pussent l'alarmer beaucoup, il ne laissa point, continue le même écrivain, de lui donner la mort, & de faire rapporter ensuite à Edwin que c'étoit par l'ordre de Constance, autant que par le sien, que le gentilhomme avoit été puni de sa témérité. Cette histoire a d'autant moins de vraisemblance, qu'il ne paroît pas même certain que ce fût Constance qu'Edwin s'étoit flatté d'épouser, car on doute si elle n'étoit pas mariée au duc de Bretagne avant la conquête ; & plusieurs historiens prétendent que Guillaume avoit destiné à ce seigneur anglois, Marguerite, sa quatrième fille, qui avoit été promise auparavant au roi Harold, & qui mourut bientôt dans un âge peu avancé. Ce qui ne paroît pas douteux, c'est qu'Edwin n'avoit manqué l'honneur de s'allier au roi que par le refus d'une des princesses, filles de Guillaume : quelque nom qu'on veuille lui donner, & quelque raison qu'on apporte de son mépris, cet outrage avoit rendu le fier anglois si furieux, qu'il étoit devenu le principal auteur

de tous les excès qui devoient bientôt éclater dans le nord.

Un second trait, mais qui ne paroît pas mieux vérifié, au jugement même de Rapin, dont la plume n'est pas d'ailleurs extrêmement favorable à Guillaume, est celui qui attribue les mêmes fureurs à Marlefwent, pour venger une de ses nièces qu'on prétend que la reine Mathilde avoit fait traiter avec la dernière inhumanité. Le roi, qu'on n'avoit pas vu jusqu'ici fort passionné pour les femmes, étoit devenu amoureux, dit-on, d'une angloise, fille d'un chanoine de Cantorbéry, qui étoit frère de Marlefwent; la tache d'une telle naissance n'empêchant point que cette jeune personne ne fût chère à sa famille par son mérite & par sa beauté, elle n'avoit point de parens ni d'amis qui n'eussent regardé l'inclination de Guillaume comme un malheur pour elle, & qui n'appréhendassent à tout moment les entreprises d'un maître si absolu. Le mal devint sans doute bien pressant, s'il est vrai que, pour le prévenir ou pour y remédier, ils prirent le parti de faire avertir la reine que son mari oublioit ce qu'il devoit aux engagemens du mariage; mais ils ne songèrent point que pour mettre leur nièce à couvert, il auroit fallu persuader à cette princesse qu'elle s'étoit défendue constamment,

&

& que le roi n'étoit coupable encore que par le désordre de ses intentions. Le ressentiment de la reine n'osant éclater contre un mari qu'elle redoutoit, elle le tourna contre l'innocente nièce de Marleswent. Elle se la fit amener avec beaucoup de secret. Les parens de cette malheureuse victime la laissèrent partir sans défiance, & se croyant sûrs de sa sagesse, ils n'attendoient pour elle que des éloges & des récompenses. Cependant Mathilde, d'autant plus animée dans sa haine qu'elle lui trouva effectivement assez de charmes pour lui dérober le cœur de son mari, ne s'arrêta point à ses excuses ni aux preuves de son innocence; elle jugea qu'il étoit égal de la punir du tort qu'elle pouvoit lui faire, ou de celui qu'elle lui avoit déjà causé, & elle lui fit couper cruellement les jarrets. Cette barbarie est si peu vraisemblable dans un caractère aussi vertueux que tous les historiens représentent celui de Mathilde, que je regretterois de m'être arrêté à la raconter, si le même historien ne prétendoit y trouver la cause d'un autre événement, qui est demeuré sans explication dans l'histoire.

Mathilde fut renvoyée en Normandie sans qu'il paroisse si ce fut malgré elle, ou de son consentement, & le courroux qu'on peut supposer au roi après l'infortune de sa maîtresse, semble

répandre quelque jour sur cette séparation; mais outre qu'il continua de vivre en bonne intelligence avec elle, on n'ignore point que le roi Philippe, qui avoit laissé jusqu'alors à Guillaume tout le tems de s'affermir sur le trône, commençoit à sentir quelques mouvemens de jalousie, & Mathilde, aidée de Roger de Beaumont & de ..... qui avoient toujours l'administration de la Normandie, étoit capable de veiller sur la conduite d'un si redoutable voisin.

Quelque jugement qu'on veuille porter de ces deux motifs de haine, il est certain qu'Edwin & Marleswent avoient formé presque seuls la tempête qui étoit prête à fondre sur les normands, & que l'intérêt du prince Edgard, qu'ils joignoient à tous les griefs de la nation, n'étoit qu'un prétexte pour couvrir leur propre vengeance. Le clergé, qui se trouvoit mécontent de son humiliation, les avoit favorisés de tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit du peuple, & quelques historiens assurent que ce zèle fanatique, qui s'honoroit du nom d'amour pour la patrie & de respect pour la religion, alla jusqu'à changer les monastères & les églises en places d'armes.

Cependant la flotte danoise étoit occupée en Norwège, & le comte de Cospatrick, qui étoit

venu annoncer son départ aux northumbres, n'avoit pas compté lui-même qu'elle dût tarder si long-tems à se suivre. C'est une chose incroyable que ce délai même ne fit naître aucune occasion aux normands d'ouvrir les yeux sur ce qui se passoit autour d'eux, & que Robert Cumin, le plus actif & le plus défiant de tous les hommes, ne remarquoit rien qui lui parût capable de l'alarmer. Il avoit choisi Durham pour son séjour. Sa garnison étoit nombreuse; & toute composée de normands; il se croyoit si sûrement dans cette ville, que, négligeant ce qui étoit comme sous ses yeux, il ne les tenoit ouverts que sur la frontière d'Écosse, où il se figuroit qu'étoient les seuls périls qu'il eût à redouter; il y avoit fait avancer ses meilleures troupes, & sur le bruit qu'on n'avoit pu empêcher de se répandre que les écossois fabriquoient des armes, & qu'ils faisoient des magasins de toutes sortes de munitions; il fit prier le roi d'Écosse de se souvenir des dernières promesses par lesquelles il avoit garanti à son maître que son mariage avec la princesse Marguerite, ne l'engageroit dans aucune résolution contraire au repos de l'Angleterre. La réponse de Malcom fut équivoque; il étoit sans troupes, lui fit-il dire, il n'avoit aucun dessein d'en lever, & son penchant pour

la paix ne lui permettroit jamais d'aller troubler sans raison la tranquillité d'autrui. Le prince Edgard affectoit de se livrer au plaisir, pour éloigner toute l'attention que son nom pouvoit attirer sur sa conduite, & les seigneurs anglois qui s'étoient rassemblés autour de lui, n'agissant que par le ministère d'Edwin & de Marleswent, on ne voyoit en apparence aucune altération qui annonçât des projets violens.

Telle étoit la disposition des conjonctures, lorsque sur un faux avis de l'approche des danois, les conjurés, qui ne voulurent point laisser à leurs ennemis le tems d'en être informés, résolurent de surprendre Cumin dans Durham, & d'affoiblir du moins les normands par la perte de leur chef. On a peine à s'imaginer comment ils purent se rassembler assez secrètement pour tromper jusqu'à l'extrêmité tant de surveillans qui n'avoient pas d'autres soins que de les observer; mais par des routes inconnues à leurs observateurs, ils se réunirent aux portes de Durham jusqu'au nombre de neuf mille; & n'ayant choisi le tems de la nuit que pour favoriser leur marche, ils attendirent que le jour vînt les éclairer avant que de rien entreprendre; il n'y avoit point de défense qui pût sauver les normands d'une attaque si imprévue; ils ne

s'émurent au premier bruit que pour augmenter par leur trouble la facilité que leurs ennemis eurent à les opprimer. Cumin & toute sa garnison, qui consistoit en trois mille hommes, furent passés au fil de l'épée. Les habitans de la ville contribuèrent à cette prompte expédition en ouvrant le passage aux assiégeans, & tous ensemble insultèrent après leur victoire aux cadavres de tant de victimes qu'ils venoient d'immoler à leur première fureur.

Avec quelque diligence que les autres cantons du Northumberland pussent prendre les armes, elle ne surpassa point celle des normands qui étoient répandus dans toute la province. L'infortune de leurs compagnons leur apprenant à quoi ils devoient s'attendre s'ils se laissoient prévenir, ils se mirent en campagne par pelotons dans la confiance qu'un long exercice de la guerre leur donnoit de se rassembler malgré tous les obstacles; cependant les northumbres levant la tête aussi de toutes parts, la province se trouva remplie d'une multitude de petits corps de troupes qui se cherchoient des deux côtés pour se réunir, & qui ne purent manquer de rencontrer souvent l'ennemi aulieu de leurs propres gens. La fureur produisant dans les northumbres l'effet de l'adresse & du courage,

ces rencontres furent plusieurs fois si sanglantes, qu'elles ne finirent que par le massacre total de l'un ou de l'autre parti. Dans l'espace de trois jours on compta dix-sept de ces combats, où les normands remportèrent presque toujours l'avantage, mais avec des pertes qui les affoiblissoient, tandis que le nombre de leurs ennemis ne faisoit qu'augmenter par les nouveaux corps qui se formoient continuellement dans chaque endroit de la province. Marleswent, Edwin, Morkard, Waltehof, & le prince Edgard même accoururent d'Ecosse au premier bruit des armes; mais quèlque fond qu'ils fissent sur les mesures qu'ils avoient prises du côté des northumbres, ils leur reprochèrent l'imprudence qui les avoit empêchés d'attendre les danois; & tout le succès de leur entreprise leur paroissant dépendre de ce secours, ils ne pensèrent qu'à se tenir sur la défensive pour lui donner le tems d'arriver. Cette résolution étoit d'autant plus prudente, que dispersés comme les northumbres l'étoient encore, il devenoit incertain pour les normands qui avoient eu plus de facilité à se réunir, de quel côté ils devoient courir à la vengeance; mais cet embarras finit bientôt pour les faire tomber dans une inquiétude beaucoup plus terrible. La flotte danoise arriva heureusement

ſur la côte, & la renommée, qui groſſit toujours les événemens imprévus, ne manqua pas de joindre, à la nouvelle de leur débarquement, mille circonſtances qui répandirent l'effroi juſqu'à la cour de Londres.

Fin du ſecond livre.

LIVRE TROISIEME.

OSBORN, ſoutenu de toutes les forces du Danemarck, étoit d'autant plus redoutable au roi d'Angleterre, que non-ſeulement il connoiſſoit, par l'exemple de ſes ruſes, les moyens de réduire les anglois ſous le joug, mais qu'étant appelé volontairement par les northumbres, le ſervice qu'il venoit leur rendre alloit réveiller leur eſtime pour Canut le grand, & leur faire ſouhaiter infailliblement pour maître, celui qui joindroit à la qualité de ſon petit-fils le mérite de les avoir délivrés des normands. Les alarmes de Guillaume auroient encore augmenté s'il avoit ſu que le prince danois arrivoit poſſédé de toutes les fureurs de l'amour, & que dans les noirs tranſports qui l'agitoient, le déſeſpoir lui auroit tenu lieu de courage, quand il n'auroit point été naturellement brave & porté aux plus grandes entrepriſes par les ſeuls mouvemens de l'ambition.

Osborn avoit fait un voyage inutile en Norwège. La princeſſe danoiſe, coupable elle-même de ſon enlèvement, par la facilité qu'elle avoit donnée aux raviſſeurs, & par les intelligences qu'elle avoit entretenues avec ſon nouvel

amant, lui avoit fait déclarer que sa fuite avoit été volontaire, & qu'il n'avoit plus rien à prétendre sur son cœur. Si la honte de se voir méprisé lui avoit fait tourner sur le champ ses voiles pour s'éloigner de la Norwège, il n'en étoit que plus terrible dans les mouvemens d'une fureur si récente, & il venoit la décharger sur les ennemis que les northumbres offroient à sa vengeance.

D'un autre côté, le roi d'Ecosse, qui n'avoit cherché qu'à tromper Cumin, s'étoit cru dégagé de ses promesses en se dispensant de faire lever des troupes en son nom, mais il avoit permis au prince Edgard de se faire accompagner de tous ceux qui s'offriroient à le suivre; & les écossois, qui étoient toujours attirés en Angleterre par l'espérance du butin, s'étoient tenus prêts à partir au premier ordre. Edwin & les autres chefs n'avoient pas jugé à propos qu'ils passassent le Tweede avant l'arrivée des danois, toujours dans le dessein de réunir toutes leurs machines pour le premier effort, & de causer autant d'effroi que de surprise aux normands par la multitude d'ennemis qu'ils verroient naître tout d'un coup. Ainsi les écossois, se hâtant de passer leurs limites, & les northumbres s'avançant avec plus de hardiesse vers les amis qui venoient les secourir, il fut impossible

aux normands d'empêcher les uns & les autres de se joindre aux danois, & ces trois armées réunies en composoient une des plus formidables qu'on eut jamais vues en Angleterre.

Elle marcha aussi-tôt vers Yorck, comme si Osborn eut trop méprisé le petit nombre de normands qui restoient dans la province, pour s'amuser à les poursuivre. Yorck étoit mal fortifiée, elle ne pouvoit arrêter long-tems l'ennemi, mais la citadelle que Guillaume y avoit fait élever, étoit si grande & si bien munie, que tout ce qu'il y avoit de normands dans la ville prirent le parti de s'y retirer avec la garnison, & ne doutant point que le roi ne fît des efforts extraordinaires pour les secourir, ils résolurent de s'y défendre jusqu'à l'extrêmité. Dans ce dessein, ils mirent le feu aux fauxbourgs voisins, pour en rendre l'approche plus difficile aux assiégeans, mais la flamme faisant plus de progrès qu'ils ne s'étoient proposé, gagna jusqu'à la ville, dont la plus grande partie fut réduite en cendres. L'église cathédrale, le monastère de saint Pierre, & la fameuse bibliothèque qui avoit été commencée vers l'année 800 par un archevêque nommé Ecbert, périrent entiérement dans cet incendie. Cependant les danois profitant de la confusion que cet accident causoit dans la ville, s'en ouvrirent l'entrée sans

obstacles. Après s'en être rendus maîtres, ils attaquèrent la citadelle avec tant de vigueur, que, malgré toute la résistance des normands, ils la prirent au premier assaut, & passèrent au fil de l'épée toute la garnison. Une expédition si sanglante ne fit qu'échauffer la fureur d'Osborn, il laissa dans Yorck le comte Waltehof avec une garnison mêlée d'anglois & d'écossois, & cherchant moins à s'emparer des villes qui étoient disposées à lui ouvrir volontairement leurs portes, qu'à exterminer jusqu'au dernier normand, il ne passa dans aucun lieu sans y sacrifier quelques victimes que l'âge ou la maladie y avoient retenues, & ceux même que les northumbres avoient exceptés ne furent point épargnés.

La nouvelle de tant de violences arriva presqu'aussi-tôt à Londres que celle du débarquement de ces barbares ennemis. Mais je n'ai commencé par représenter leurs excès que pour relever la fermeté de Guillaume au premier avis qu'il reçut d'une guerre si cruelle. S'il eut quelque crainte, ce fut que le complot n'eût été général, & dans la diligence avec laquelle il rassembla toutes ses troupes, il s'attendoit à chaque moment d'apprendre que toutes les autres parties du royaume étoient en feu comme le nord. Cette pensée l'empêcha pendant quel-

ques jours de quitter le centre du royaume, pour être prêt à voler du côté où le mal lui paroîtroit le plus pressant. Mais étant rassuré par les avis qu'il reçut de ses gouverneurs, il tourna tous ses mouvemens vers des ennemis contre lesquels il sentit sa haine presqu'aussi enflammée que son courage. Le massacre de tant de braves gens qui avoient été lâchement égorgés à Durham, ou qui venoient d'être accablés à Yorck par la supériorité du nombre, le jeta à son tour dans des transports de fureur; il jura *par la resplendeur de dieu*, serment, comme je l'ai fait remarquer plusieurs fois, qui lui étoit familier dans la colère, de ne pas laisser en vie un seul northumbre. Ses troupes étoient nombreuses, car l'Angleterre n'avoit pas moins de quatre-vingt mille normands en état de porter les armes, & quoiqu'il ne put hasarder de les tirer tous des autres provinces, il comptoit, en mêlant quelques anglois fidelles à trente mille hommes de sa nation qu'il avoit déjà rassemblés, de partir avec une armée de quarante mille combattans. Si celle d'Osborn surpassoit beaucoup en nombre la sienne, il concevoit qu'étant composée d'une multitude sans discipline & sans expérience, il étoit aussi fort qu'eux avec la moitié de leur nombre. Et tous ses normands, qui avoient à venger leurs parens ou

leurs amis, brûloient comme lui de combattre les northumbres, qu'ils s'étoient accoutumés à regarder comme une nation barbare & d'une eſpèce inférieure à eux.

Il n'avoit pu ſe paſſer moins de quinze jours dans ces préparatifs, pendant leſquels Osborn avoit continué de ravager le Northumberland, ſans aucun égard pour ceux même qu'il étoit venu ſecourir & qui s'étoient réunis ſous ſes ordres. Guillaume, qui partoit de Londres avec le même deſſein, ſe feroit repoſé ſur lui de cette exécution, en apprenant qu'il ne paroiſſoit pas s'en laſſer, & n'auroit pas précipité ſa marche, s'il n'eût eſpéré de le ſurprendre dans l'ivreſſe de ce brigandage, & de ſe délivrer plus vîte de tous ſes ennemis. Mais au milieu de ſa route, on lui amena de Londres deux priſonniers qui avoient été arrêtés depuis ſon départ, & qui avoient confeſſé, dans les interrogations, qu'ils étoient de l'armée danoiſe. On les avoit trouvés dans le palais du roi, où leur curioſité les avoit rendus ſuſpects. Guillaume les interrogeant lui-même, apprit d'eux ſans violence qu'ils étoient ſuédois, & qu'étant venus avec Osborn, ils avoient été chargés par un jeune ſeigneur de leur nation, de venir prendre à Londres des informations ſur l'état de cette ville, & particuliérement ſur celui de la famille

royale. Guillaume ne vit rien d'assez important dans leur dessein pour le juger digne de punition. En quittant Londres, il avoit renvoyé les princesses ses filles en Normandie, pour les mettre à couvert des périls de la guerre : ses défiances ne pouvoient tourner de ce côté-là. Cependant ayant fait garder les deux prisonniers jusqu'en Northumberland, ceux qui les observoient, remarquèrent que l'un d'eux avoit pour l'autre des déférences extraordinaires, & le roi recommença ses interrogations sur cet indice; il leur fit confesser enfin que l'un étoit Edwy, arrière-petit-fils d'Edmond III, par une des petites-filles de ce prince qui avoit été mariée en Suède. Ce jeune seigneur n'avoit point en apparence d'autre crainte qui l'eût obligé de cacher son nom, que celle de passer pour l'ennemi des normands, après avoir suivi Osborn dans son expédition. Guillaume conçut qu'il n'avoit que ce reproche à lui faire, & ne le traita pas moins comme le reste d'une illustre famille, qui ne pouvoit plus le troubler par ses prétentions.

En effet, on ne disoit point qu'Osborn même fit profession d'aspirer à la couronne; il avoit paru au contraire qu'en recevant le prince Edgard, lorsqu'il étoit venu le joindre avec les écossois, il étoit entré dans les vues des nor-

thumbres, qui destinoient le trône à ce prince, après avoir chassé les normands; & s'il ne pouvoit avoir oublié que le comte de Cospatrick avoit employé ce motif pour se procurer le secours des danois, il affectoit de ne pas faire valoir des espérances qu'on ne paroissoit pas disposé à seconder. Cependant c'étoit non-seulement dans cette vue qu'il avoit dépêché à Londres le jeune Edwy, mais l'ayant chargé de se lier avec les seigneurs anglois qu'il trouveroit dans la capitale, il lui avoit donné une procuration expresse pour entrer avec eux dans tous les engagemens qu'ils exigeroient pour prix de leurs services. Edwy les avoit trouvés disposés à recevoir tout autre maître que Guillaume. Comme Osborn n'avoit pû douter que ce prince ne s'avançât vers lui avec la meilleure partie de ses troupes, il avoit compté qu'en lui suscitant de nouveaux embarras, il le mettroit dans la nécessité d'une diversion qui troubleroit autant sa prudence qu'elle diminueroit ses forces. Mais Guillaume l'avoit prévenu en laissant à Londres deux de ses plus fidelles normands, auxquels il avoit confié toute son autorité; & par un bonheur auquel ses précautions eurent peu de part, puisqu'il n'en pouvoit point prévoir l'effet, il gagna si promptement l'affection d'Edwy par ses caresses, que le jeune suédois

devint le plus utile de ceux qui s'attachèrent à le servir.

Si l'on devoit s'en rapporter aux historiens qui se sont déclarés contre la gloire de Guillaume, on regarderoit son entrée dans le Northumberland comme la plus affreuse exécution dont on ait jamais eu d'exemple. Ne cherchons point des excuses à sa fureur dans la justice de ses ressentimens, puisque ces accusations paroissent exagérées jusques dans les termes : il ravagea si cruellement, disent-ils, tous les lieux où il passa, qu'il n'y laissa pas une seule maison sur pied, & qu'il n'épargna pas même les églises ni les autres édifices publics ; le feu & le fer étoient employés sans distinction, & dans les endroits où les normands avoient reçu les plus sanglans outrages, tels que Durham & plusieurs autres villes, on fit servir à leur vengeance jusqu'aux plus cruels tourmens. Les terres en demeurèrent sans culture pendant plusieurs années, & les peuples sans habitations. On voyoit mourir, ajoutent ces déclamateurs, les gens par monceaux, après avoir tâché de prolonger leur misérable vie, en se nourrissant de toutes sortes de bêtes les plus immondes, & quelquefois même de chair humaine.

On ne m'accusera point d'avoir flatté mon héros, lorsque je rapporte avec tant de candeur

tout

tout ce que la haine a fait inventer à ses ennemis pour souiller sa gloire; mais outre que ces affreuses descriptions ne répondent point à la générosité de son naturel, elles s'accordent si peu avec la suite de cette guerre, qu'elles se trouvent démenties presqu'aussi-tôt par des images toutes opposées dans les historiens même qui s'y sont livrés avec le moins de ménagement. On reconnoît, avec des écrivains plus modérés, que Guillaume exécuta son serment, en traitant sans quartier tous ceux qui l'attendirent les armes à la main, & l'on ne peut douter que dans l'esprit de vengeance qui animoit tous les normands, il ne se commît, sans la participation du roi, & souvent même malgré ses ordres, un grand nombre de ces excès, que la seule chaleur de la guerre est capable d'entraîner, sans y faire entrer d'autres motifs. Mais il se trouve certain, par des témoignages unanimes, que si Guillaume usa de quelque sévérité contre ceux qui s'obstinèrent dans leur révolte, il ne traita jamais avec plus de bonté & de douceur ceux qui lui donnèrent les moindres marques de soumission. Qu'on prétende, si l'on veut, que la politique y eût autant de part que son inclination, la calomnie n'en est pas moins détruite, s'il est vrai, comme tous les historiens le déposent, qu'il gagna dans

cette expédition même l'affection des plus illustres partisans du prince Edgard, & que les comtes Waltehof & Cospatrick prirent bientôt pour lui un attachement inviolable, par la seule estime que le dénouement de cette campagne leur fit concevoir pour la grandeur de son caractère.

L'ennemi n'ayant pu ignorer la marche du roi, on étoit surpris de lui voir tant de lenteur à s'avancer à sa rencontre; mais cette apparence de refroidissement cachoit un dessein plus profond. Outre les troupes qui étoient déjà venues d'Ecosse, Edwin & Marleswent s'étoient assurés de vingt mille hommes, qui attendoient l'arrivée des normands pour passer la Twéede. Leur espérance avoit été que Guillaume ne manqueroit point dans la première alarme de partir avec toutes les troupes qu'il pourroit rassembler, & que pourvu qu'il fût en état de tenir la campagne, il ne s'arrêteroit point à quelque différence dans le nombre. Ils vouloient qu'il s'engageât assez loin dans le nord, pour ne pas appeler facilement le reste de ses hommes à son secours, & ne faire paroître toutes les forces qu'ils destinoient à l'accabler, que lorsqu'il lui seroit impossible de faire un pas en arrière pour se délivrer de leurs mains: non-seulement c'étoit cette raison qui les avoit

retenus dans le Northumberland ; mais s'étant portés dans un lieu également favorable pour recevoir les vingt mille écossois, & pour couper ensuite les passages, en gagnant le derrière de l'ennemi, ils ne pensoient qu'à l'attirer jusqu'à eux par un air de prudence timide, qu'ils croyoient propre à augmenter son ardeur. Guillaume y auroit été trompé, les quarante mille hommes qui composoient son armée n'approchoient point du nombre des rebelles, puisque les seuls danois formoient un corps de trente mille, & qu'auroit-ce été s'il s'y étoit joint vingt mille écossois, aussi-bien disciplinés que l'étoient toutes les troupes de Malcom? Toute la chaleur qui avoit jusqu'alors accompagné les normands n'empêcha pas qu'en s'approchant de leurs ennemis, ils ne sentissent l'inégalité de leurs forces, & qu'ils ne reconnussent le besoin de suppléer par le courage & la prudence à ce qui leur manquoit du côté du nombre.

Mais la fortune leur préparoit un secours auquel ils s'attendoient peu. Edwy, qui étoit toujours prisonnier dans l'armée, se flatta, sur les promesses de Guillaume, qu'il pouvoit devenir plus heureux par l'amitié de ce prince, que par ses engagemens avec Osborne. On ajoute, qu'ayant vu à Londres une nièce du roi, qui portoit le titre de comtesse d'Alber-

male, fille apparemment de Hugues d'Avranches, comte-palatin de Chester, il avoit conçu pour elle une si vive passion, qu'il ne connoissoit plus de fortune & de bonheur que dans son parti. Mais comme il est inutile de multiplier les motifs, lorsque celui de l'intérêt paroît suffire, Edwy, résolu de devoir son établissement à Guillaume, ne s'occupoit que du désir d'augmenter par quelque service signalé l'inclination que ce prince marquoit déjà pour lui. La commission dont il avoit été chargé par Osborne, fait naturellement supposer que son caractère le rendoit propre aux intrigues; il s'ouvrit au roi, & ne lui dissimulant ni les périls dont il le croyoit menacé, ni les justes défiances dont il étoit rempli, il lui déclara que dans l'attachement qu'il vouloit prendre pour ses intérêts, il ne souhaitoit d'être libre que pour le délivrer tout d'un coup de ses plus redoutables ennemis. Quoiqu'une promesse si vague semblât demander des explications, il pressa si instamment Guillaume de s'en fier à sa bonne foi, que ce prince, voyant d'un côté peu de risque à lui rendre la liberté, & de l'autre un avantage extrême à la lui avoir rendue, s'il exécutoit fidellement ses offres, ne fit pas difficulté de le renvoyer libre.

Il parut bientôt que si Edwy étoit le plus

fidelle de tous les hommes, il étoit aussi le plus adroit. Etant retourné vers Osborne, à qui il cacha soigneusement qu'il eut été prisonnier, il feignit d'arriver de Londres, & d'avoir trouvé si peu de disposition dans la capitale à secouer le joug des normands, qu'il désespéroit au contraire que les danois en pussent rien obtenir que par la force; mais le félicitant aussi-tôt d'une nouvelle cabale plus favorable, il lui fit un faux récit des relations qu'il avoit reçues de Norwège par des voies que les historiens n'ont pas rapportées. L'amante qu'on avoit enlevée à Osborne, le faisoit avertir que c'étoit la seule violence qui l'avoit forcée de lui faire la déclaration qu'il avoit reçue d'elle, & que loin de lui préférer un rival, elle se consumoit du désespoir de son enlèvement; elle lui reprochoit de s'en être fié trop vîte à des témoignages trompeurs, & de n'avoir pas du moins employé ses forces à se mettre en état d'éclaircir la vérité plus tranquillement; enfin, lui offrant toujours le même empire sur elle, avec une fidélité qui ne s'étoit jamais démentie, elle lui proposoit, tandis qu'il avoit en main les forces de son frère, & qu'il pouvoit se promettre en Norwège des succès bien plus certains qu'en Angleterre, de venir non-seulement la délivrer de l'esclavage où elle gémissoit,

mais enlever à Olande une couronne sur laquelle il n'avoit pas d'autres droits que ceux qu'il pouvoit se procurer aussi par les armes, à l'exemple de Canut le grand, leur aïeul commun, & de venir enfin se rendre heureux avec elle par la fortune & par l'amour. Ce discours, accompagné de tout ce qui étoit capable de lui donner de la vraisemblance dans la bouche d'Edwy, fit une si puissante impression sur Osborne, qu'on auroit peine à la croire possible dans les conjonctures que j'ai représentées; aussi l'effet qu'elle produisit est un témoignage encore plus certain que le récit de toutes ces circonstances : non-seulement Edwy fut soulagé de l'embarras qu'il auroit eu avec un amant moins présomptueux à vérifier un récit dont il n'apportoit point d'autre preuve que sa bonne foi; mais, profitant de tout l'ascendant que son esprit lui donnoit sur Osborne, il l'engagea, par les mêmes artifices, dans toutes les démarches dont il lui fit un plan proportionné à ses propres vues.

Il ne vit pas plutôt tous ses désirs tournés vers la Norwège, que lui faisant considérer les difficultés dans lesquelles il s'étoit engagé en Angleterre, il lui représenta, comme le moindre obstacle, la longueur d'une guerre dont il ne dépendoit plus de lui de régler la durée, & que

l'intérêt des normands étoit de faire traîner pendant tout l'hiver, pour consumer insensiblement ses forces; outre l'occasion perdue pour secourir sa maîtresse, il ne lui resteroit ni soldats ni munitions. Tout ce qu'il étoit menacé d'emporter d'Angleterre étoit la raillerie de ceux qui l'avoient appelé sous un faux prétexte, & qui souhaiteroient impatiemment son départ, lorsqu'ils auroient tiré l'utilité qu'ils avoient attendue de ses services. Après une peinture si vive, il lui fit entendre qu'il y avoit des accommodemens à proposer au roi, dont le fruit pourroit être présent, & s'étendre à l'entreprise dont sa maîtresse lui présentoit l'occasion. Il ne falloit pas douter que, pour se défaire d'un ennemi aussi redoutable que lui, Guillaume ne prodiguât ses trésors; la dépense des danois pourroit leur être ainsi remboursée des deniers de l'Angleterre, & personne n'auroit droit du moins d'insulter à leur expédition, lorsqu'on leur en verroit recueillir un fruit si solide. Mais, pour intéresser Guillaume à les payer libéralement, il ne falloit point attendre qu'une bataille eut changé les conjonctures. Il étoit essentiel au contraire de le mettre, par quelque bienfait réel, dans le cas d'une juste reconnoissance, & sur-tout de prévenir l'arrivée des écossois, dont Morkard étoit allé presser

la marche. En un mot, Edwy s'étant offert pour cette nouvelle commiſſion, Osborne lui abandonna le ſoin de ménager ſes intérêts, en confeſſant que dès que les anglois ne penſoient point à le mettre ſur le trône, il lui étoit indifférent qui l'occupât, de Guillaume ou d'Edgard.

L'armée normande n'étoit plus éloignée que de vingt milles, & le roi, ſurpris en effet de voir ſes ennemis tranquilles dans leur poſte, commençoit à les ſoupçonner de quelqu'artifice; il n'en étoit pas moins réſolu de s'avancer juſqu'à la vue de leur camp, & d'entreprendre peut-être de les y forcer, lorſqu'Edwy lui vint rendre compte de ce qu'il avoit négocié en ſa faveur. La fierté céda ſans peine à la prudence; Guillaume conſentit à payer une ſomme conſidérable aux danois, à la ſeule condition qu'ils l'iroient recevoir dans leurs vaiſſeaux, où elle leur feroit comptée au moment qu'ils arriveroient ſur la côte. L'hiſtorien de Malmesburg ajoute que, pour achever d'humilier les northumbres, en faiſant tourner contre eux les armes dont ils avoient imploré le ſecours, il laiſſa la liberté aux danois d'emporter de la province tout ce qui conviendroit au goût qu'ils avoient pour le pillage. Osborne quitta bruſquement ſes alliés, en déclarant à leurs chefs, qu'ayant été trompé dans les motifs qu'ils lui

avoient donnés pour quitter le Danemarck, il croyoit leur faire grâce de ne pas joindre ses armes à celles du roi, pour châtier une nation perfide & rebelle. Leur consternation fut si terrible, que ne songeant qu'à regagner l'Ecosse, ils abandonnèrent les northumbres, dont l'unique ressource fut aussi-tôt la fuite. L'armée royale se tint renfermée dans son camp, tandis que les danois, comme autant d'exécuteurs de la justice de Guillaume, pillèrent toutes les contrées de la mer; ils partirent enfin après avoir reçu leur argent, &, sous divers prétextes, Edwy demeura en Angleterre, où la fortune ne lui réservoit pas une longue prospérité. Mais Osborne, encore plus malheureux, essuya une furieuse tempête qui fit périr la moitié de ses vaisseaux, & qui le força d'oublier la Norwège pour rentrer en Danemarck, où l'on assure qu'il fut sévèrement puni par le roi son frère.

A peine les danois eurent-ils mis à la voile, que Guillaume ne voyant plus d'autres ennemis que la garnison d'Yorck, à laquelle une partie des fugitifs étoit allé se réunir, marcha pour assiéger cette ville, & pour dissiper un reste d'écossois & de northumbres, qui s'étoient campés sous ses murs. Le comte de Waltehof avoit employé tout le tems qu'il y avoit passé, à faire élever divers ouvrages qui la rendoient

capable d'une longue résistance, & les troupes même qu'il n'avoit pu recevoir, se trouvoient retranchées si habilement, que sans pouvoir être aisément forcées en dehors, elles avoient une communication libre avec la ville, pour suppléer à la garnison lorsqu'elle viendroit à diminuer par les attaques. Mais ce qui servit en effet à rendre le siége fort long & fort difficile, tourna enfin au désavantage des assiégés, par la difficulté de fournir des vivres à une garnison si nombreuse. La famine les réduisit aux plus affreuses extrêmités. En vain comptèrent-ils sur le secours des écossois; Malcom, appréhendant d'attirer l'orage dans ses états, avoit retenu ses troupes au premier avis du départ des danois, & rejeta constamment les sollicitations des rebelles. Enfin, Waltehof voyant aussi peu de sûreté que d'honneur à défendre une ville où la faim lui enlevoit autant de soldats que les armes de l'ennemi, proposa de capituler, dans le doute néanmoins que cette offre fût reçue d'un vainqueur irrité, qui avoit poussé le siége avec toute l'ardeur qui semble annoncer la vengeance. Mais au milieu de son ressentiment, Guillaume avoit admiré la valeur & la conduite de cet illustre gouverneur; il n'avoit pas rendu moins de justice à la garnison, & toute l'Angleterre, qui s'attendoit

à lui voir faire un exemple horrible de cette troupe de rebelles, fut étonnée qu'après quelques légères marques de févérité qu'il crut devoir au foutien de l'autorité royale, non-feulement il leur accorda leur grâce, mais il combla des marques de fon eftime Waltehof, Cofpatrick, & tous ceux qui s'étoient diftingués par leur courage. Ce généreux difcernement du mérite fit plus d'impreffion fur tant de braves gens, que la force des armes; ils s'étonnèrent eux-mêmes de n'avoir pas mieux diftingué dans leur roi un caractère fi noble & fi digne de leur attachement. Waltehof & Cofpatrick, confus d'avoir fi mal employé la valeur dont il avoit la bonté de leur faire un mérite, jurèrent à fes pieds de n'en faire ufage déformais que pour fon fervice, & leur exemple fut fuivi de toute la garnifon. Un trait de cette nature attefté par les écrivains de tous les partis, ruine toutes les imputations de quelques hiftoriens paffionnés, qui n'ont pas même conçu que toutes les calomnies, dont ils s'efforcent après cela de noircir le caractère de Guillaume, ne peuvent paffer que pour autant de contradictions. Quelle apparence, comme on le trouve dans quelques anglois, qu'en partant d'Yorck, où le feul goût de la vertu venoit de lui faire furmonter les plus impétueux mouvemens de

la vengeance, il n'ait marqué tous les pas qu'il fit jusqu'à Londres que par d'horribles cruautés? Le récit que j'ai déjà fait ressemble trop aux nouvelles accusations dont on charge ici sa mémoire, pour mériter d'être répété dans les mêmes termes. On lit dans les historiens modérés, que, pour inspirer quelque terreur aux autres partis du royaume, il fit punir les plus audacieux rebelles, & le repos de l'état n'étoit pas acheté trop cher par le sacrifice de quelques-uns de ces factieux.

Qu'il ait pris occasion de cette révolte pour ôter le reste de leurs biens aux seigneurs & pour humilier le clergé, c'est lui donner un motif de plus, & justifier par conséquent mieux que jamais un châtiment si nécessaire. Cependant les moines se crurent si blessés par la résolution qu'il prit de faire fouiller dans les monastères pour y enlever les trésors de toute espèce qui y avoient été déposés par les rebelles, qu'ils formèrent à leur tour une conspiration, que les historiens ne représentent pas comme la moins dangereuse. Guillaume s'étoit à peine reposé de la guerre de Northumberland, & ce n'étoit pas de cette partie de ses sujets qu'il appréhendoit de nouveaux obstacles. Cependant Frédéric, abbé de saint Albans, aussi enflé des richesses de son abbaye que de son orgueil natu-

rel, fut le premier qui réveilla le bruit des armes, & qui forma un nouveau complot pour chasser les normands du royaume. Le secret fut gardé si fidellement, que les conjurés levèrent une armée avant que le roi en reçut le moindre avis, & rien ne marque mieux que cette fidélité au silence, à quel degré la haine étoit parvenue contre le gouvernement étranger. L'abbé de saint Albans fit venir d'Ecosse avec le même secret le prince Edgard; il le mit à la tête des mécontens, qui le reconnurent pour leur roi, & le firent proclamer dans tous les lieux dont ils étoient les maîtres. Cette audace causa une inquiétude extrême à Guillaume, qui connoissoit, par d'autres exemples, jusqu'où peut aller la fureur des ecclésiastiques; il prit le conseil de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, dont il honoroit singuliérement le savoir & la vertu; ce prélat lui inspira les voies de douceur qui convenoient à sa profession; & s'il avoit quelques châtimens à exercer, il le conjura de les remettre à des tems plus calmes, c'est-à-dire après qu'il auroit arrêté, par sa modération, un feu qui pouvoit se répandre dans toutes les parties du royaume. Le roi suivit trop exactement ce conseil; il engagea l'abbé de saint Albans & les autres chefs de la révolte à l'aller trouver à Berckamstad: il écouta tranquillement

toutes leurs plaintes, & il promit de remédier à leurs maux. Cette bonté commençoit à ramener les gens de guerre à la soumission, lorsque l'abbé de saint Albans, paroissant se défier des promesses du roi, lui proposa de jurer sur les évangiles, qu'il exécuteroit fidellement ce qu'il avoit promis. Quelques-uns de ses suppôts qui étoient dans l'assemblée, élevèrent la voix pour appuyer cette demande ; Guillaume ne vit point de sûreté à balancer, & se reprochant peut-être intérieurement de s'être livré avec trop d'imprudence, il prit le parti de prononcer le serment qu'on lui demandoit ; les conjurés se retirèrent pour aller congédier leurs troupes : mais il restoit au roi un ressentiment trop vif de l'outrage qu'il avoit reçu, pour laisser aux plus téméraires la liberté de s'en vanter. Sans penser à violer son serment, il fit arrêter ceux qui lui avoient manqué de respect, & les chargeant du crime de leur révolte, dont le pardon n'avoit pas été renfermé dans ses promesses, il en fit exécuter quelques-uns. La terreur s'empara de tous les autres. Edgard, qui avoit été ménagé, reprit secrètement le chemin de l'Ecosse, d'autres se réfugièrent en Irlande, en Danemarck & en Norwège, & l'abbé de saint Albans se retira dans l'île d'Ery, où il mourut de chagrin.

Mais la prédiction de Lanfranc se vérifia bientôt. Guillaume avoit fait trop ou n'avoit pas fait assez en condamnant quelques-uns des rebelles au supplice. Les murmures se changèrent en emportemens dans la plupart des monastères, & celui d'Ely, qui avoit reçu les derniers soupirs de l'abbé de saint Albans, sembla hériter particuliérement du poison de son cœur, & de tous ses projets de vengeance. L'île d'Ely, qui porte ce nom, parce qu'elle est environnée d'un marais, est un lieu naturellement fortifié par sa situation; & les richesses de l'abbaye, qui en étoit la principale forteresse, la rendoient propre à servir d'asile à un grand nombre de mécontens. Le bruit de cette nouvelle faction ne fut pas plutôt répandu, que la plupart des seigneurs, qui étoient irrités contre la cour, se rassemblèrent au monastère d'Ely avec autant de confiance, que si la sainteté du lieu les eût mis en état de braver l'autorité royale. Edwin & Morkard, après tant d'entreprises plus dignes de leur caractère & de leur nom, eurent la foiblesse de se laisser entraîner dans un parti si méprisable. Ce ne fut pas néanmoins sans rappeler quelque sentiment de leur ancienne grandeur; car ayant compris, dès le premier jour de leur arrivée, qu'il n'y avoit pas plus de fond à faire sur le lieu qu'ils choisissoient pour leur

défenſe, que ſur leurs aſſociés, ils concertèrent entr'eux un projet beaucoup plus vaſte. Edwin ſe chargea de faire promptement le voyage d'Ecoſſe, pour engager le roi Malcom à feindre ſeulement d'attenter contre l'Angleterre, dans la ſeule vue de forcer Guillaume à diviſer ſes forces, & comptant que Morkard ſe ſoutiendroit du moins quelques ſemaines dans l'île d'Ely, ſon deſſein étoit de paſſer d'Ecoſſe en Irlande, où il n'ignoroit pas que les fils d'Harold ſe conſumoient ſans ceſſe en préparatifs, pour les preſſer de recomméncer, ſous de plus heureux auſpices, une deſcente dans la province de Sommerſet. L'exécution de ce plan auroit donné plus d'éclat à leur entrepriſe, & les auroit du moins ſauvés du ridicule de n'avoir ſervi de chefs qu'à une troupe de moines révoltés. Mais Edwin, que ſes grandes qualités avoient rendu digne d'un meilleur ſort, auſſi long-tems qu'il ne s'étoit pas laiſſé corrompre par le poiſon de la haine & de la vengeance, conſervoit encore de ſon ancien caractère la droiture & la ſimplicité d'ame, qui ſont le fondement de la plupart des vertus. Il s'aſſocia ſur la route d'Ecoſſe à quelques cavaliers normands, qui ne le reconnurent point tout d'un coup dans le déguiſement qu'il avoit pris pour mettre à couvert ſa vie & ſa liberté. Après quelques

quelques jours de marche, il parut écouter avec complaisance l'éloge qu'il leur entendit faire de sa prudence & de son courage. C'étoit un piége qu'on lui tendoit pour le reconnoître, sur quelque soupçon qui étoit né à l'un de ses associés; il ne se crut pas obligé à beaucoup de ménagement avec des gens qui paroissoient l'estimer, & s'étant oublié jusqu'à leur découvrir qu'il étoit celui dont le nom leur paroissoit cher, il fut tué lâchement par ces traîtres. Guillaume, trop généreux pour applaudir à la trahison, les bannit de ses états, & leur fit valoir comme une faveur, la bonté qu'il avoit de ne pas leur faire donner la mort, aulieu des récompenses qu'ils eurent la hardiesse de lui demander. Cependant, soit que Malcom eut été déjà sollicité par d'autres voies, soit que le meurtre d'Edwin, qui avoit été commis sur ses frontières, excitât son indignation contre les normands, il fit une irruption dans les provinces du nord, qui auroit produit une partie de l'effet que Morkard en avoit attendu, si les conjurés d'Ely eussent été capables de soutenir leur entreprise avec plus de constance. Mais quoiqu'ils fussent en fort grand nombre, & qu'ils eussent pour chefs plusieurs seigneurs d'un nom distingué, Egelrick, évêque de Durham, Walter, évêque d'Hereford, & Thurstan,

abbé du monastère d'Ely, ayant voulu s'attribuer toute l'autorité, y répandirent bientôt la confusion, qui fait avorter ordinairement ces sortes de complots. Everard, neveu de l'évêque de Péterboroug, & l'un des plus braves hommes de son tems, ne put se résoudre à recevoir les ordres d'un conseil ecclésiastique; il se fit reconnoître de tous les mécontens pour leur chef, & prenant les avis de Morkard & de quelques autres seigneurs, il resserra les trois prélats dans leurs fonctions, avec une fermeté qui lui attira bientôt leur haine. Everard, ayant été banni sous le règne d'Edouard, pour quelques violences auxquelles son naturel ardent l'avoit emporté, s'étoit retiré en Flandre, où il s'étoit fait, par sa valeur, une réputation qui l'avoit élevé aux premiers emplois de la guerre. La mort de son père l'avoit fait retourner en Angleterre pour y recueillir sa succession, mais ses biens avoient été donnés à un gentilhomme normand; il en avoit demandé la restitution, & n'ayant pu l'obtenir par les voies de la justice, il s'étoit servi de son épée pour rentrer dans son héritage, au mépris de l'autorité royale & d'un grand nombre d'ennemis dont sa valeur l'avoit fait triompher. C'étoit dans cette conjoncture qu'il s'étoit rendu à Ely, pour se mettre à couvert du ressentiment du roi, &

ce prince, qui connoissoit tout son mérite, se reprocha de ne l'avoir pas gagné plus tôt par ses bienfaits.

Everard, engagé par l'honneur à soutenir l'opinion qu'on avoit de son habileté, fit tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse défense. Pendant qu'il faisoit ramasser toutes sortes de munitions dans les contrées voisines, il rendit l'île inaccessible en fortifiant toutes ses avenues. Guillaume, qui prévoyoit tout ce qu'il avoit à craindre de son expérience & de son courage, se hâta de marcher contre lui, dans l'espérance de le surprendre avant qu'il eût achevé ses préparatifs; mais Everard avoit déjà fait construire au milieu du marais un fort qui ne pouvoit être attaqué, & qui bouchoit néanmoins le seul passage par lequel on pût arriver au corps de l'île. Cet obstacle étoit si insurmontable, que le roi désespérant de le vaincre, se réduisit à l'espérance de forcer les assiégés par la faim; car les mêmes raisons qui ne permettoient point de s'approcher d'eux, rendoient aussi leur fuite comme impossible. Ainsi ce siége devint proprement un blocus, qui sembloit devoir durer d'autant plus long-tems, que les rebelles avoient fait un amas prodigieux de vivres. Mais toute la prudence & la valeur d'Everard furent trompées par une

voie dont il n'avoit pu se défier. Les richesses de l'abbaye d'Ely consistant dans un grand nombre de terres, qui étoient situées hors de l'enceinte de l'île, on conseilla au roi de s'en saisir, pour réduire les moines à l'obéissance, par la crainte de les perdre. La distribution de tous ces biens fut faite entre ses courtisans, & l'on ne manqua point de moyens pour en donner avis à l'abbé Thurstan. Bientôt les clameurs des moines le forcèrent de tout entreprendre pour réparer cette perte. Il n'en trouva point d'autre moyen, que de regagner la faveur du roi par un grand service, & le ressentiment qu'il nourrissoit contre ceux qui avoient borné son autorité, le fit recourir avec moins d'horreur à la trahison. Il fit offrir secrétement à Guillaume de lui livrer son île avec tous ceux qui y étoient renfermés, sans en excepter même les prélats, contre lesquels il savoit que la colère de ce prince étoit fort animée. L'histoire ne nous apprend point quels moyens il employa pour exécuter sa promesse, mais elle le traite de perfide, qui mit tous ses défenseurs dans la nécessité de s'abandonner sans aucunes conditions à la vengeance du roi. Le seul Everard s'échappa l'épée à la main, après s'être fait par sa valeur, un passage au travers des troupes royales, qui admirèrent plutôt le

courage déterminé de ce brave homme, qu'elles ne songèrent à l'en punir. Les moines d'Ely ne furent pas punis avec moins de sévérité que les autres rebelles, quoiqu'ils eussent pris toutes sortes de précautions pour assurer leurs avantages. A la promesse de trahir tous ses amis, l'abbé avoit joint celle de payer au roi mille marcs d'or, & sur ce qu'il manqua seulement quatre sols à ce payement, que Guillaume lui reprochant de n'être point avec lui de meilleure foi qu'avec les autres, l'obligea pour réparer cette fraude, de lui payer mille autres marcs; il laissa ensuite dans l'abbaye une garnison de quarante cavaliers, à l'entretien desquels les moines furent condamnés pendant tout son règne, mais il les remit d'ailleurs en possession de toutes les terres qu'il avoit feint de leur enlever. Ce châtiment devoit être plus rude, s'il eût été mesuré sur le mal que l'abbé d'Ely avoit causé à ses complices. Les uns furent condamnés à la mort; d'autres à une prison perpétuelle; &, suivant le barbare usage qui subsistoit encore dans ce siècle, les plus coupables eurent les yeux crevés, ou furent mutilés dans quelqu'un de leurs membres. Le comte Morkard & les prélats furent envoyés dans diverses prisons, d'où l'on verra prendre un autre cours à leurs aventures. Mais

on ne peut lire sans étonnement l'obstination d'Egelrick, évêque de Durham, qui, loin d'employer la soumission & le respect pour appaiser la colère du roi, s'emporta d'abord en injures contre le nom de ce prince, & poussa ensuite ce transport jusqu'à lancer sur lui les foudres de l'église. Guillaume avoit trop de lumières pour s'effrayer d'une démarche si folle. Il fit représenter au prélat que pour l'honneur de l'église, & pour son intérêt particulier, il devoit prendre des sentimens plus modérés, en lui offrant même d'oublier ses fautes, s'il vouloit donner quelques marques de repentir. Mais cet esprit inflexible aima mieux se voir enfermé, pour le reste de sa vie, dans la tour d'Abingdon, où l'on ajoute même que, pour rendre le roi plus odieux, il se laissa mourir de faim.

Les guerres que Guillaume avoit eu jusqu'alors à soutenir, s'attaquoient à lui personnellement, &, depuis l'établissement de son règne, son intérêt seul lui avoit mis les armes à la main. Ce motif, tout capable qu'il étoit de le piquer par les endroits les plus sensibles, lui laissoit le chagrin de n'avoir rien entrepris pour sa gloire; seul objet néanmoins qui fût capable de le flatter, lorsqu'il sembloit avoir perdu toute espérance de se concilier jamais l'affection de ses peuples; il auroit profité de

la première occasion qu'il avoit de signaler ses armes contre les ennemis de l'Angleterre, en marchant lui-même contre le roi d'Ecosse, qui continuoit de ravager le Northumberland, avec des cruautés indignes d'un prince chrétien. On est également embarrassé à s'imaginer quelle matière il pouvoit rester au pillage, dans une province qui venoit d'être saccagée par les danois, & quels motifs avoient pu soulever si fortement les écossois, contre une nation à laquelle ils avoient accordé si volontiers leur secours. Ce n'étoient plus les sollicitations du prince Edgard, qui commençoit lui-même à s'ennuyer d'une vie errante, à laquelle il s'étoit condamné pour satisfaire les inquiétudes d'autrui beaucoup plus que sa propre ambition; c'étoit encore moins ses liaisons avec les rebelles d'Ely, puisqu'ayant été pris jusqu'au dernier, il n'en restoit pas un qui pût lui demander jamais ni protection ni vengeance. Enfin, ce n'étoit pas non plus l'espérance de s'agrandir aux dépens de ses voisins; car loin d'avoir pensé jusqu'alors à faire des conquêtes, il ne s'étoit point encore remis en possession des Orcades, que les norwégiens avoient enlevées depuis long-tems à l'Ecosse. Guillaume, n'en étant que plus irrité de se voir attaqué sans prétexte, ne se seroit pas reposé de sa défense sur autrui, s'il n'eut été

retenu à Londres par un incident qui l'obligea de confier ses armes au comte de Cospatrick. Sa confiance étoit devenue égale à son estime pour ce brave seigneur, & pour tous ceux qui s'étoient soumis après le siége d'Yorck, par les généreux motifs que j'ai rapportés.

C'en étoit néanmoins le chef qui arrêtoit Guillaume dans sa capitale, pour veiller lui-même sur les suites d'une entreprise, dont il ignoroit encore quel jugement il devoit porter. Waltehof, qu'on doit reconnoître à cette qualité, avoit été surpris pendant la nuit avec quelques gens armés dans les cours du palais, & c'étoit Edwy qui avoit fait cette découverte; il s'étoit même efforcé de l'arrêter; mais Waltehof, après l'avoir repoussé vivement, s'étoit retiré lorsqu'il avoit vu l'alarme répandue dans le palais, & la garde prête à fondre sur lui. Edwy, qui affectoit de se distinguer par son zèle, l'avoit accusé d'en vouloir à la personne du roi; & si cette imputation n'étoit soutenue d'aucune autre preuve, il sembloit que dans une occasion où la sûreté de Guillaume étoit intéressée, le seul soupçon devoit tenir lieu de certitude. D'ailleurs, on ne pouvoit avoir oublié que Waltehof avoit été long-tems un des plus mortels ennemis du gouvernement. S'il avoit abandonné les armes après la reddition d'Yorck,

les circonſtances ne lui avoient pas laiſſé d'autre parti à choiſir, & l'apparence de générosité dont il avoit accompagné ſa ſoumiſſion, n'avoit peut-être été qu'une feinte pour en impoſer à la bonne foi du vainqueur.

Edwy & tous les ſeigneurs normands preſſoient Guillaume de le faire arrêter; mais ce prince, qui ſe connoiſſoit trop bien en grandeur d'ame pour s'y tromper facilement, ne pouvoit ſe perſuader qu'un homme à qui il croyoit en avoir reconnu les plus hautes marques, fût devenu capable d'une lâche perfidie. Autant qu'il avoit peu ménagé les ſeigneurs anglois dans leſquels il n'avoit apperçu qu'une folle prévention en leur faveur, avec une haine aveugle pour tous les normands & pour lui-même, autant crut-il devoir garder de meſures avec ceux qui lui avoient fait découvrir dans leur caractère quelques principes d'honneur & de vertu. Il s'obſtina donc non-ſeulement à laiſſer la liberté à Waltehof, mais à feindre d'ignorer ſon aventure; il impoſa ſilence à Edwy, qui avoit reconnu ſeul ce ſeigneur dans l'obſcurité des ténèbres, & à tous les normands qu'il avoit conſultés. Enfin ſe perſuadant que cette conduite étoit plus propre que l'éclat de la violence, à lui faire approfondir les ſentimens d'un homme tel que Waltehof, il ſe borna ſeulement à faire obſerver ſes liaiſons &

ses démarches, & cette affaire lui parut assez importante pour lui faire changer le dessein qu'il avoit eu de marcher lui-même contre les écossois.

Ses amis lui firent encore un reproche de la confiance qu'il marquoit dans le même tems pour Cospatrick, tandis qu'il ne pouvoit ignorer les anciennes liaisons de ce seigneur avec Waltehof, & que si l'un des deux étoit coupable, l'autre ne pouvoit être innocent; mais rejetant un soupçon qui lui auroit fait sacrifier tout-à-la-fois les deux seuls anglois qu'il avoit cru dignes de son estime, il répondit que la perfidie & les apparences de l'honneur ne pouvant se trouver ensemble que par une alliance monstrueuse, il ne falloit pas craindre que la nature fit souvent de ces affreux miracles, & que s'il pouvoit douter de la bonne foi de l'un ou de l'autre, il ne se feroit jamais la violence de les croire tous deux coupables. Cospatrick soutint en effet l'opinion que Guillaume avoit de lui, & s'étant jeté dans le Cumberland, qui appartenoit alors à l'Ecosse, il vengea sur cette partie des sujets de Malcom les maux que leurs compatriotes avoient fait souffrir aux Anglois.

Waltehof, observé dans cet intervalle, sembloit appuyer par les précautions extraordinaires qu'on remarquoit dans sa conduite, les accusations

d'Edwy & les soupçons du conseil normand. Ayant douté long-tems s'il avoit été reconnu dans son aventure nocturne, il avoit attendu avec inquiétude les éclaircissemens, dont il ne pouvoit juger que par la conduite que le roi tiendroit avec lui; & s'il n'avoit pas laissé de paroître à la cour avec un air de confiance, ceux qui n'ignoroient pas ce qu'il avoit à se reprocher, lui trouvoient des marques d'embarras qui échappoient peut-être à ceux qui n'avoient pas les mêmes lumières. Edwy insistoit constamment sur la nécessité de l'arrêter; mais le roi, qui n'apperçut rien d'important dans toutes les observations qu'on lui rapporta, & qui ne put croire néanmoins qu'il continuât sans dessein de venir chaque nuit au palais, avec la seule différence qu'au lieu d'être accompagné de quelques gens armés, il les quittoit à la porte pour s'introduire furtivement dans les cours, devina enfin non-seulement les vues de Waltehof, mais le motif secret du combat & des accusations d'Edwy; il connoissoit aussi bien le caractère artificieux de ce seigneur suédois, que le cœur noble & ouvert de Waltehof. Il ne douta point que ce grand sujet d'alarme, qu'Edwy s'étoit efforcé de grossir par des exagérations continuelles, ne fût une concurrence d'amour; & ne songeant qu'à l'approfondir sans la participation d'Edwy,

il découvrit enfin que Waltehof étoit amoureux de Judith, comtesse d'Albermale. Cette dame, qui étoit nièce du roi, ne désavoua point les soins qu'elle recevoit d'un homme si distingué par sa vertu. Elle acheva d'éclaircir toutes les conjectures du roi son oncle, en lui apprenant qu'Edwy avoit conçu les mêmes sentimens pour elle, & qu'elle étoit fatiguée de ses persécutions. Guillaume, qui mettoit une juste différence entre le mérite de ces deux amans, résolut, pour réparer ses soupçons autant que pour s'attacher de plus en plus Waltehof, de lui donner Judith en mariage; & cette résolution fut exécutée à l'étonnement extrême de tous les anglois, dont les plus mutins parurent s'affliger de se voir forcés par cette preuve de bonté, à rendre justice aux favorables intentions du roi. Edwy, dont Guillaume avoit affecté d'ignorer la passion, conçut tant de jalousie du bonheur de son rival, qu'après diverses marques d'une haine impuissante, il quitta l'Angleterre pour retourner en Suéde.

Cependant Waltehof, fort éloigné de prévoir ce que lui devoit coûter un jour l'honneur d'une si haute alliance, sortit de l'ivresse où l'amour l'avoit tenu comme enséveli, pour se rendre plus digne que jamais de la faveur qu'il venoit d'obtenir. Guillaume y mit le comble en le créant

comte de Northampton & de Huntingdon, deux titres qui n'étoient pas alors aussi petits que la plupart de ces grands noms le sont aujourd'hui en Angleterre, & qui lui firent un ennemi de l'Evêque de Bayeux, à qui le roi les avoit fait espérer depuis long-tems. Les affaires d'Ecosse étoient encore incertaines par la supériorité des écossois, qui avoient balancé jusqu'alors la conduite & le courage du comte de Cospatrick. Mais Guillaume, secondé de Waltehof, partit avec de nouvelles troupes, qui firent marcher devant eux la terreur. Malcom crut en vain se mettre à couvert en se retirant dans ses états; il y fut poursuivi par l'armée angloise, & la hardiesse qu'il avoit eue pour attaquer lui manquant même pour se défendre, il finit la guerre par un traité honteux pour l'Ecosse, dont le principal article, après le réglement des limites, fut qu'il feroit hommage de ses états au roi d'Angleterre. Je prends cette circonstance dans les historiens anglois; car Buchanan s'efforce de prouver que cet hommage ne regardoit que le Cumberland, dont j'ai déjà remarqué que l'Ecosse étoit alors en possession.

Cet avantage sur les ennemis de l'état, qui venoit à la suite de tant de châtimens exercés contre les rebelles, & d'un si grand nombre

de récompenses accordées au mérite & à la fidélité, produisit chez les anglois une admiration muette & forcée, mais assez puissante pour les contenir quelque tems dans la soumission. Guillaume surpris d'une tranquillité qu'il n'osoit plus espérer, fut quelque tems sans oser se fier à des apparences qui l'avoient déjà trompé. Mais revenant insensiblement à son caractère naturel, le désir qu'il avoit de goûter enfin les douceurs d'un règne paisible, lui persuada que tous les obstacles étoient surmontés, & qu'il étoit parvenu au point qu'il cherchoit depuis cinq ans de fatigue & d'inquiétude. La douceur de son premier gouvernement ne lui avoit attiré que du mépris; il s'étoit fait détester ensuite par sa rigueur; & l'une & l'autre de ces deux extrémités avoient produit une suite continuelle de révoltes, qui n'avoient pu être appaisées que par des remèdes de la dernière violence. Il crut avoir trouvé le tempérament qui convenoit au génie de la nation qu'il avoit à gouverner, & que les anglois, retenus d'un côté par la terreur de ses armes, gagnés de l'autre par les égards qu'il auroit pour le mérite & la soumission, lui composeroient un peuple aussi fidelle & aussi respectueux que ses normands. Ainsi sans rien changer au nombre & à la discipline de ses troupes, il entreprit seulement d'adoucir par

degrés quantités d'établissemens rigoureux, dont il s'étoit servi comme d'un frein pour attirer ou pour prévenir les séditions. La loi qu'il sembloit s'être imposée de ne laisser aucun fief à la nation, fut altérée par quantité de mariages qu'il prit plaisir à former lui-même, entre des héritières normandes & les fils des seigneurs anglois qui avoient été dépouillés de leurs biens. Cette manière douce de rappeler ceux ci à leurs anciennes possessions, leur persuada que c'étoit moins haine & mépris que nécessité d'état, qui les avoit fait traiter avec tant de rigueur, & leur fit espérer de se revoir bientôt dans l'égalité, du moins avec les normands. On vit le même esprit se répandre insensiblement dans les ordres inférieurs, par le soin que le roi prit de lier les deux nations par des mariages. Les anglois aidèrent eux-mêmes à ce changement, en abandonnant plusieurs usages qui avoient causé du dégoût à leurs vainqueurs, pour prendre volontairement ceux de France & de Normandie. Oderic Vital remarque que non-seulement le langage, mais l'habit normand s'introduisit sans violence, à l'occasion des fêtes qui se célébroient aux nôces de la ville & des champs; il n'y eut plus de changement qui parut coûter ni à l'une ni à l'autre nation, lorsque les deux sexes se furent accou-

tumés à se regarder sans aversion, & que les filles angloises cessèrent de prendre les galanteries des normands pour des insultes. La défiance & la contrainte disparurent alors dans le commerce ordinaire de la société; on vit les normands associés aux plaisirs des anglois, & ceux-ci se rendre sans répugnance aux invitations qu'ils recevoient des autres; on se traitoit mutuellement dans les familles; on formoit des parties de promenades & des assemblées communes pour la danse; on mêloit les goûts & les divertissemens de Normandie à ceux d'Angleterre, & l'abondance renaissant d'autant plus vîte, que les seigneurs normands dépensoient avec prodigalité les immenses revenus qu'ils s'étoient procurés si facilement, un espace qui fut à peine de quelques mois fit revoir dans toute l'Angleterre des jours aussi doux & aussi tranquilles, que si le bonheur de la nation n'eut jamais été troublé par le moindre nuage.

Il falloit que l'espérance de les voir durer long-tems fut déjà bien établie, puisqu'elle rappela d'Ecosse le prince Edgar & la plupart des fugitifs qui y avoient cherché un asile après la guerre de Northumberland & celle d'Ely; ils eurent la confiance de reparoître dans leur patrie, pour y partager le bonheur qui recommençoit à devenir propre aux anglois, & qui paroissoit

paroissoit d'autant moins devoir être traversé, que de la part du roi & de celle de la nation il étoit comme le fruit de l'expérience ; &, si j'ose parler ainsi, l'effet de la lassitude & de l'ennui d'un autre sort. Guillaume ne fit point acheter leur grâce trop cher à tous ces rebelles, & les exhortant à ne se souvenir de leurs longues disgrâces que pour mieux sentir la nécessité du devoir & le prix du repos, il contribua lui-même à les leur faire oublier par ses bienfaits.

Cette leçon devoit avoir fait des impressions bien extraordinaires sur le prince Edgard, puisqu'elle le rendit le plus respectueux & le plus soumis de tous les sujets du roi. Les ennemis les plus déclarés de Guillaume n'ont pu refuser de l'admiration à la conduite qu'il tint pendant tout son règne avec un jeune prince, qui étoit capable ; après tout, aussi long-tems qu'il seroit au monde ; non-seulement de renouveler les troubles qu'il avoit déjà causés, mais de le tenir même dans une inquiétude continuelle par les périls, qu'il pouvoit lui susciter à chaque moment. A la vérité, si Edgard avoit lieu de se plaindre, c'étoit moins de Guillaume que de la nation, qui lui avoit préféré un particulier après la mort d'Edouard. Ce n'étoit pas à Edgard que Guillaume avoit en-

levé la couronne, c'étoit à Harold; & si celui-ci avoit pu la conserver, ce n'eût été sans doute que pour la laisser à ses propres enfans, sans se mettre en peine des droits du prince saxon. Mais l'ambition ne raisonnant pas si juste, il n'y avoit qu'une opinion sincère de la clémence du roi, qui pût servir de fondement à la confiance d'Edgard, comme il n'y avoit en effet qu'une bonté extraordinaire, qui fût capable d'accoutumer Guillaume à voir tranquillement à sa cour un rival, dont les exemples passés devoient lui rappeler à chaque moment les prétentions.

Au milieu de ce bonheur, dont les anglois jouirent quelque temps sans paroître s'en lasser, un historien grave & sincère fait remarquer à la honte des normands, que ce furent eux seuls qui recommencèrent à jeter les premières semences d'une infinité de désordres, qui devoient bientôt rendre inutiles & le penchant du roi à la bonté, & celui que ses sujets paroissoient prendre à la soumission. L'oisiveté & l'abondance firent tomber ces fiers vainqueurs dans des excès de luxe & d'incontinence, qui ne servirent d'abord qu'à leur nuire à eux-mêmes, par la ruine de tout ce qui leur restoit de prudence & de valeur. Les deux frères du roi furent les premiers qui accréditèrent le vice par leur exemple; rien n'approche des descriptions qu'on nous a laissées des débauches

de Hugues d'Avranches. Outre ses excès d'intempérance qui alloient jusqu'à lui faire passer les jours & les nuits à table, en ne prenant pour le sommeil que le tems nécessaire à la digestion, il avoit rempli le palais d'un si grand nombre de femmes, qu'on ne comprenoit point quel usage un homme qui n'étoit plus jeune, & qui étoit partagé d'ailleurs entre tous les autres plaisirs des sens ; pouvoit faire de cette multitude d'objets ; aussi n'en connoissoit-il pas la plupart, & peut-être étoit-ce moins par goût que par ostentation, qu'il les faisoit venir de tous les lieux où la beauté des femmes étoit renommée. Mais cette sorte de luxe produisoit un désordre beaucoup plus infaillible, en servant non-seulement à corrompre les mœurs de tout ce qu'il y avoit de normands attachés à sa fortune, mais encore à jeter la même corruption parmi toutes les femmes angloises, à qui il suffisoit d'avoir reçu quelques agrémens de la nature, pour se rendre insupportables à leurs maris ou à leurs familles, par la certitude qu'elles avaient d'être bien reçues de Hugues & des autres seigneurs normands, qui les attiroient par des offres propres à les séduire. L'histoire ne reproche point à l'évêque de Bayeux des excès d'incontinence, mais elle ne fait pas un tableau moins étrange du luxe de sa table & de ses équipages. Non-seulement le roi, qui étoit fort simple & fort modéré

dans l'ufage des plaifirs, n'approchoit point du fafte de fon frère, mais on n'avoit rien vu dans aucun de fes prédéceffeurs qui reffemblât à cette profufion. Un des foibles de Guillaume, étoit d'avoir trop de condefcendance pour toute fa famille, & lorfqu'il fermoit les yeux fur le déréglement de fes frères & de fes enfans, il étoit difficile qu'il marquât plus de févérité pour tous les feigneurs qui fembloient faire gloire de les imiter : auffi la conduite qu'ils tenoient comme à l'envi, paffa-t-elle long-tems en proverbe dans la nation; & fi les mauvais effets n'en furent pas tout d'un coup fenfibles, ce fût parce que les anglois féduits eux-mêmes par les images du plaifir, dont il fe répandoit fans doute quelque chofe jufqu'à eux, ne commencèrent à les trouver importunes que lorfqu'ils en reffentirent les fuites. D'ailleurs les loix de Guillaume fubfiftant toujours contre la violence, & quelques normands ayant été punis avec rigueur pour les avoir bleffées, il fembloit que les mères & les maris ne puffent fe plaindre avec juftice, lorfque leurs femmes ou leurs filles fe livroient volontairement à ceux qui n'employoient pour les gagner que le charme des careffes & de la libéralité; & malgré toute la groffièreté où il femble que la nation angloife étoit encore, il falloit que le goût de la débauche n'y fût pas tout-à-fait étranger, puifque Buchanan

se plaint que les rebelles qui s'étoient réfugiés en Ecosse, y avoient porté le luxe, la vanité, la licence, l'ivrognerie & d'autres vices, dont il assure que ses compatriotes s'étoient garantis jusqu'alors.

Les apparences étoient donc tranquilles en Angleterre, & Guillaume commençoit à croire son autorité d'autant mieux établie, qu'il ne se voyoit plus dans la nécessité de la soutenir par les armes, lorsqu'il reçut avis de Mathilde, son épouse, & des régens de Normandie, que la France s'alarmoit sérieusement de la prospérité de son règne, & que le roi Philippe paroissoit s'appercevoir qu'il avoit manqué de politique en négligeant de soutenir du moins les anglois rebelles par des diversions : quoiqu'il eût affecté au contraire de vivre dans une étroite liaison avec la régence, Mathilde avoit déjà prévenu le roi, son mari, sur quelques mouvemens qui s'étoient faits du côté de l'Anjou & de la Bretagne. Les manceaux, quoique domptés plusieurs fois, n'avoit pas perdu leur inclination pour la révolte, & Foulques, nouveau comte d'Anjou, paroissoit d'intelligence avec Philippe & Houel, duc de Bretagne, pour enlever le Maine à la Normandie. Guillaume, satisfait de la tranquillité qu'il voyoit régner autour de lui, ne balança point à passer la mer, pour aller prendre lui-même la défense de ses anciens états,

il laissa le gouvernement de l'Angleterre à un conseil normand, auquel l'évêque de Bayeux présidoit, & dans la vue sans doute de s'attacher de plus en plus les anglois par une marque de confiance, autant que pour les occuper au-dehors; il ne composa l'armée qu'il menoit à sa suite, que de soldats de cette nation. Ils se firent un honneur de le servir si fidellement, qu'il reprit, avec leur secours, le Mans & toute la province du Maine. Sa résolution étoit de se venger ensuite du roi de France, qui avoit commis quelques hostilités contre ses sujets, sans leur avoir déclaré la guerre, & de punir successivement le duc de Bretagne, & le comte d'Anjou, qui avoient encouragé les manceaux dans leur révolte. Mais comme si la fortune n'eût cherché qu'à faire éclater sa fermeté & sa prudence, en mesurant ses embarras à la facilité qu'il acquéroit de jour en jour pour les surmonter, elle lui préparoit & des difficultés plus épineuses, & des chagrins plus sensibles que tout ce qu'il en avoit jusqu'alors essuyé.

Un légat du pape, qui se trouvoit alors en France, se rendit le médiateur de la paix, & tous ces princes, sans en excepter Guillaume, étoient d'autant plus intéressés à recevoir sa médiation, qu'ils avoient tous des affaires considérables à démêler avec le saint siège. Le pape Alexandre II,

étoit mort. On sait qu'il avoit commencé à relever l'autorité pontificale, & qu'affectant sur-tout de l'étendre sur les princes souverains, il l'avoit portée jusqu'à citer à son tribunal l'empereur Henri IV, accusé de simonie par quelques seigneurs & quelques évêques saxons, qui s'étoient révoltés contre lui en faveur d'Othon, duc de Baviere. Mais Hildebrand, qui venoit de lui succéder sous le nom de Grégoire VII, étoit déjà résolu de porter beaucoup plus loin ses entreprises. Sous prétexte de remédier aux désordres qui régnoient alors dans tous les états de la chrétienté, il s'étoit formé un systême de monarchie universelle, à l'exécution duquel il travailla pendant toute sa vie; homme d'ailleurs de basse naissance & de fort petite taille, mais d'un esprit vif, actif, entreprenant, d'une intrépidité à l'épreuve des plus grands périls, & d'une fermeté infléxible. Il est certain que les maux de l'église étoient alors presque sans bornes, & que la plupart des princes, les augmentant sans cesse par la corruption de leurs exemples, autant que par l'impunité qu'ils accordoient au vice, le monde chrétien n'avoit pas moins besoin de réformation dans ses chefs, que dans ses membres. Mais Grégoire consulta moins la prudence qu'un zèle emporté, dont les caractères eurent trop de ressemblance avec ceux de l'ambition, en voulant anéantir l'autorité des princes

souverains, il les révolta contre la sienne, & les fit penser à s'armer de précautions contre celles de ses successeurs.

On lit dans tous les historiens à quel excès il ne craignit point de s'abandonner pendant douze ans de pontificat. L'empereur Henri en fut le principal objet; il le cita devant lui, il l'excommunia, & le força de venir implorer sa miséricorde sous l'habit & dans la posture d'un pénitent, il l'excommunia une seconde fois & il le déposa; il lança de même les foudres de l'église sur Nicéphore, empereur de Constantinople, & sur Robert Guiscard, duc de la Pouille; il ôta à Boleslas la qualité de roi de Pologne, & à la Pologne même le titre de royaume, il dégrada un grand nombre d'évêques; la France, l'Espagne & l'Angleterre, se ressentirent successivement de ses coups. Guillaume étant le seul qui les ait repoussés avec autant de force que de dignité & de bienséance, je ne m'écarte point de mon sujet dans cette courte peinture dont le but est de relever sa fermeté & sa prudence, par la comparaison que je donne lieu d'en faire, avec la mollesse & l'irrésolution des têtes couronnées du même siècle.

Dans ce principe, que l'autorité ou plutôt la puissance absolue du saint siége dans l'église & sur tous les souverains, étoit le moyen

général d'exécuter tous ses projets, sa première démarche fut de travailler à rendre les évêques dépendans de Rome, & à diminuer leur dépendance des princes. Ses prédécesseurs avoient déjà fait quelques pas dans cette carrière, & l'on a vu avec quelle adresse Alexandre s'étoit prêté à la conquête de Guillaume, pour en tirer des avantages d'une autre nature, que ce prince n'avoit pas fait difficulté de lui abandonner dans son concile. Les historiens de France font remarquer aussi quelle différence il y avoit déjà dans ce siècle, entre le gouvernement hiérarchique tel qu'il étoit alors établi, & celui qui avoit été en usage sous les rois de la première race. Mais on trouve entre les lettres de Grégoire VII un plan beaucoup plus étendu, sur lequel le légat qu'il avoit alors en France, & qui devoit se rendre ensuite en Angleterre, avoit ordre de régler sa conduite & ses prétentions. Les principaux articles sont, « Que le pape seul peut déposer & rétablir » les évêques. Qu'il a ce pouvoir sans assembler un concile. Qu'il est permis à lui seul » de faire de nouvelles loix, suivant la nécessité des circonstances; de faire de nouveaux » diocèses; de changer les chapitres de chanoines en abbayes; de démembrer les évêchés » trop riches, & d'en unir plusieurs qui n'ont

» point un assez gros revenu ; qu'il peut obliger
» les évêques à changer leurs évêchés ; que les
» sentences qu'il prononce doivent être reçues
» avec une soumission aveugle, & que lui seul
» a le droit d'examiner les sentences de tout
» autre juge ; qu'il n'y a que lui qui ait droit
» de porter les marques de la dignité impé-
» riale ; qu'il a le pouvoir de déposer les empe-
» reurs ; qu'il peut absoudre du serment de fidé-
» lité les sujets d'un mauvais prince ; enfin, qu'un
» pontife romain, lorsqu'il a été canoniquement
» installé, doit être regardé comme saint en
» vertu des mérites de saint Pierre ».

Il étoit question de réduire toutes ces maximes en pratique, à l'égard des souverains. Grégoire entreprit de tirer avantage des engagemens qu'une piété volontaire avoit fait prendre autrefois à quelques princes, en se dévouant eux & leurs états au service de l'église romaine. Divers royaumes, & particuliculiérement l'Angleterre se trouvoient chargés d'une taxe annuelle qu'on nommoit le denier de saint Pierre. Sans approfondir les différentes origines de cette espèce de tribut, il étoit exigé avec tant de rigueur, qu'on ne le refusoit jamais sans s'attirer les censures de Rome. D'un autre côté, divers princes, dans les nécessités pressantes de leurs états, ou, comme Guillaume, à la veille d'une

conquête pour laquelle ils avoient eu besoin du secours de l'église, s'étoient adressés aux papes & leur avoient accordé avec peu de distinction tout ce qu'ils avoient cru propre à les engager dans leurs intérêts. C'est ainsi que Robert Guiscard se rendit feudataire de Grégoire pour la Pouille, la Calabre & la Sicile, & lui fit le serment de fidélité qu'on voit encore entre les lettres de ce pontife, avec la formule d'investiture de ces trois états, que Grégoire lui donna comme un souverain à son vassal; & la dépendance où le royaume de Naples est encore du saint siége n'a pas d'autre origine. Les mariages des princes au degré défendu, ou dans d'autres circonstances qui blessoient les règles de l'église, leurs injustes entreprises, le scandale de leur conduite, donnoient quelquefois sur eux des avantages qu'ils étoient obligés de racheter par de profondes soumissions, sur-tout lorsqu'il se trouvoit dans leurs états quelqu'évêque ambitieux & remuant qui étoit prêt à se faire le ministre des sentences du pape. Mais il y a peu d'exemples aussi éclatans des entreprises de Grégoire, pour étendre son autorité, & des fondemens sur lesquels il prétendoit l'établir, que ce qu'il osa faire en Espagne peu de tems après son élévation; & je rapporte ce fait d'autant plus volontiers que si l'Espagne se plaignit

alors des droits qu'on s'attribuoit sur elle, on l'a vue depuis moins délicate à se servir du même prétexte pour s'emparer des richesses d'autrui. Grégoire, fondé sur quelque pieuse consécration des premiers rois espagnols, fit publier en France que l'Espagne appartenoit au saint siége en propriété, & que s'il se trouvoit parmi les seigneurs françois quelqu'un d'assez brave pour enlever aux sarrasins ce qu'ils y possédoient encore, il lui en feroit un présent, à la seule condition de l'hommage, & d'un tribut annuel. Ebole, comte de Roussi, accepta cette offre, & résolut de partir avec ses vassaux, & les troupes de quelques seigneurs de ses amis, pour aller faire la guerre aux sarrasins. Le pape, informé de ce dessein par les avis du comte, écrivit aux rois chrétiens d'Espagne une lettre, qui ressemble beaucoup à la déclaration que les espagnols faisoient dans le quinzième siècle aux nations de l'Amérique. « Je crois, » leur disoit-il, que vous n'ignorez pas que » depuis plusieurs siècles, saint Pierre est le » propriétaire du royaume d'Espagne, & que, » malgré les invasions des infidelles, qui le » possèdent depuis long-tems, on ne peut en » disputer avec justice la propriété à ce saint » apôtre; en un mot, qu'il appartient au saint » siége apostolique ». Il leur déclare ensuite

qu'il a cédé au comte de Roussi tout ce qu'il pourra enlever aux sarrasins, à condition de le tenir de l'église romaine, qu'il leur défend d'entreprendre aucune conquête sur ces infidelles, à moins que ce ne fût aux mêmes conditions; qu'il leur envoie dans cette vue le cardinal Hugues, avec un plein pouvoir pour traiter avec eux d'une affaire si importante au saint siége; & que s'ils ont la témérité d'en user autrement, il les punira par les foudres de l'église. Le succès de cette expédition n'est pas venu jusqu'à nous, mais elle n'eut point apparemment d'autre suite que celle de Robert-le-Frison, que j'ai eu occasion de rapporter. Telles avoient été les intentions de Grégoire, en faisant partir de Rome un légat, qui devoit passer en Angleterre, après avoir exécuté en France la première partie de sa commission. Il seroit étranger à cet ouvrage d'expliquer les démêlés qu'il eut avec Philippe, & qui furent comme le prélude des humiliations que ce prince reçut du saint siége, à l'occasion de ses amours avec la fameuse Bertrade. Mais un ministre du pape, chargé de tant d'affaires importantes, auxquelles tous les princes chrétiens avoient le même intérêt, n'eut point de peine à faire accepter sa médiation entre la France & l'Angleterre.

Cependant Guillaume n'étoit point encore

informé particulièrement de ce qui le regardoit dans la commission du légat, & s'étant arrêté quelque tems en Normandie, il s'attendoit peu à les voir arriver dans sa capitale. Sans s'être fait une occupation fort ardente des intérêts de l'église, au milieu de tant de guerres, qui avoient troublé le repos de son règne, il n'avoit pas laissé d'avoir l'œil ouvert sur la conduite de son clergé, & s'il n'avoit pas pris beaucoup de mesures pour le porter à la vertu, il en avoit retranché du moins les désordres scandaleux; on a vu même qu'il avoit enlevé ses plus vertueux prélats à la Normandie, pour remplir les principaux siéges d'Angleterre. Que la politique eût plus de part à ce soin que le zèle de la religion, l'effet n'en étoit pas moins sensible, par le bon ordre que des personnages aussi vertueux que Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, & Thomas de Bayeux, archevêque d'Yorck, avoient rétabli dans toutes les églises qui dépendoient de ces deux métropôles. L'ordre monastique étoit éclairé de trop près par les garnisons, qui étoient toujours entretenues dans les abbayes, pour se livrer à des désordres qui pussent être ignorés. Enfin depuis le concile de Westminster, qui lui avoit servi à mettre la discipline qu'il souhaitoit dans cette partie de son gouvernement, il n'avoit rien eu à démêler avec le saint siége; & les trésors d'Harold qu'il avoit envoyés



C. P. Marillier dir. J. De Longueil Sc.

au pape avec son étendard, lui avoient paru une marque honnête de reconnoissance pour ses services.

Il ignoroit donc à quoi il devoit s'attendre de la part du nouveau pontife, lorsque le légat eut la hardiesse de lui déclarer, dans sa première audience, qu'il venoit le sommer, au nom de Grégoire, de lui rendre hommage pour l'Angleterre, qui étoit un fief du saint siège. Il ajouta, par un second article, qu'il demandoit les arrérages du denier de saint Pierre, qui n'avoit pas été payé depuis plusieurs années. Guillaume eut peine à retenir le mouvement de son indignation à la première de ces deux demandes. Peut-être n'eût-il pas disputé ses prétentions au Pape, dans le tems qu'il méditoit sa conquête; mais il se croyoit trop bien établi sur le trône, pour redouter les ecclésiastiques, ou pour attendre quelque chose de leur secours; il répondit au légat, que sur quelques chimères que Grégoire appuyât ses espérances, il ne tenoit sa couronne que de dieu & de son épée, & que son intention n'étoit pas de la rendre autrement dépendante. Le ministre du saint siège se flatta de l'effrayer par la menace des censures & de l'interdit; mais Guillaume lui défendant de paroître une seconde fois en sa présence, publia un édit, qui regardoit également la Normandie & l'Angleterre, par lequel il défendoit à tous ses

ſujets de reconnoître un autre pape que celui qu'il auroit approuvé. C'étoit prendre Grégoire par l'endroit le plus ſenſible. L'empereur Henri avoit donné naiſſance au ſchiſme en créant un anti-pape, ſous le nom de Clément III. Il s'efforçoit de le faire reconnoître dans tous les états avec leſquels il avoit quelque liaiſon, & le roi ne pouvoit avoir oublié les anciennes obligations qu'il avoit à un prince qui avoit contribué de ſes troupes & de ſa perſonne au ſuccès de ſa conquête. Quant aux arrérages du denier de ſaint Pierre, faiſant profeſſion de reſpecter les anciens uſages, il promit de faire payer ce qui ſe trouveroit dû, & de donner ordre qu'on fût plus exact à l'avenir.

Cette fermeté ayant fait comprendre à Grégoire que le roi d'Angleterre étoit trop éclairé pour ſe conduire par de vains ſcrupules, & trop abſolu dans ſes états pour ſe laiſſer effrayer par des menaces, il prit le parti de remettre ſes prétentions à des tems plus favorables, & de feindre que ſes autres entrepriſes ne lui permettoient point de pouſſer celle-ci avec plus de vigueur. Guillaume lui laiſſa cette foible ſatisfaction, tandis qu'il tiroit lui-même de ſa conduite un fruit plus ſolide, par l'impreſſion qu'elle fit ſur ſes peuples & ſur ſes voiſins. Il ſe crut enfin au degré de gloire & de puiſſance, où il s'étoit toujours propoſé de borner ſon ambition; trop
reſpecté

respecté des anglois, ou trop sûr des voies par lesquelles il étoit parvenu à les réduire, pour douter désormais de leur soumission; trop redouté au-dehors pour appréhender qu'on troublât son repos lorsqu'il paroîtroit disposé à ménager celui d'autrui : plus riche qu'aucun autre souverain du même tems, par l'ordre qu'il avoit mis dans ses revenus, & par la méthode qu'il avoit trouvée pour se décharger de l'entretien des troupes; plus heureux par le sincère attachement de ses amis, & par l'union qui avoit toujours régné dans sa famille, car il avoit toujours été sensible à cette sorte de bonheur, & dans les chagrins qu'il avoit essuyés continuellement du côté des anglois, il s'étoit souvent consolé par l'opinion qu'il avoit de la fidélité de ses normands, & de la tendre soumission de ses trois fils. Enfin l'avenir ne lui promettant plus qu'une vie tranquille, il ne s'arrêtoit en Normandie, que pour y recueillir les loix, les usages & tout ce qu'il vouloit communiquer aux anglois pour le parfait établissement de leur repos, autant que pour la sûreté de son gouvernement.

Mais les peines qui le menaçoient pendant le reste de sa vie, étoient celles qu'il n'avoit jamais connues. Pendant le long séjour qu'il fit à Rouen, il apprit par un messager de l'évêque de Bayeux, qu'il s'étoit formé en Angleterre une nouvelle

conspiration. Ce fut un mouvement de colère qu'il ressentit d'abord en se figurant, sur les premiers termes de cet avis, qu'il n'étoit question que des anglois : nation intraitable, s'écria-t'il, à qui il falloit moins un roi qu'un tiran ! Mais il s'abandonna bientôt à la plus mortelle tristesse, lorsqu'il eût entendu que les rebelles étoient ses plus chers normands. On lui nomma Raoul de Guaer, Doquart, comte de Suffolck ; Roger de Breteuil, comte d'Hereford ; Henry de Beaumont, comte de Warvick, enfin ceux qu'il avoit comblés de bienfaits, & dont il n'auroit jamais soupçonné l'attachement. Pour comble de douleur, le brave Waltehof, ce héros dont il estimoit autant la probité que la valeur, le mari de sa nièce, un homme enfin sur qui il s'étoit acquis tant de droits par ses faveurs, s'étoit joint au parti des mécontens. La révolte étoit au premier moment de sa naissance, ou du moins l'Evêque de Bayeux, qui avoit fait partir le messager sur les premières circonstances qu'il en avoit pu découvrir, ne joignoit point d'autres éclaircissemens à cet avis. Il pressoit le roi de repasser la mer, en lui faisant craindre le danger du moindre retardement. Cependant si ce prince quitta la Normandie sans être mieux informé du désordre auquel on lui demandoit de si prompts remèdes, il n'en ignoroit pas tout-à-fait la source.

Les comtes de Suffolck & de Hereford ayant résolu d'unir leurs maisons par le mariage du premier avec la fille de l'autre, avoient fait cette proposition au roi avant son départ pour la Normandie. Mais, dans le nouveau plan qu'il avoit formé pour se concilier les seigneurs anglois, il pensoit à donner la fille du comte d'Hereford, au brave Everard, qui lui avoit fait faire enfin des soumissions, & qu'il croyoit ne pouvoir s'attacher par trop de bienfaits. Quoiqu'il n'eut point expliqué la raison de son refus, les deux comtes avoient été choqués qu'il leur ôtât la liberté de disposer d'eux-mêmes & de leurs enfans; ils lui en avoient fait des plaintes qu'il avoit reçues avec bonté, mais sans leur déclarer qu'il fût plus disposé à s'y rendre. Le voyage de Normandie lui ayant fait naître d'autres soins, il avoit perdu de vue dans cet intervalle & les désirs des deux comtes, & ses propres vues pour le mariage d'Éverard.

Cependant Guaer, qui aimoit avec passion la fille de son ami, le sollicita de profiter de l'absence du roi pour exécuter leur dessein. Il l'engagea dans cette résolution par ses instances; & pour célébrer la fête avec tout l'éclat qui convenoit à leur fortune, ils invitèrent un grand nombre de seigneurs anglois & normands, avec lesquels le comte de Waltehof ne put refuser

de ſe rendre à la noce. Il y a peu d'apparence que les deux comtes euſſent déjà formé quelque projet contraire à la ſoumiſſion, & que leur deſſein, en aſſemblant un ſi grand nombre d'amis fût de leur inſpirer des idées de révolte ; ils n'auroient pas eſpéré de gagner Waltehof, dont perſonne n'ignoroit l'attachement pour Guillaume. Mais la chaleur du vin ayant animé les diſcours, il ſe trouva quelqu'un qui fit ſentir à Guaer à quoi il s'expoſoit, par un mariage qui ne pouvoit manquer de choquer l'humeur impérieuſe du roi; on en prit occaſion de raiſonner ſur le caractère de ce prince, & Guaer, qui ſongea peut-être alors à ſe ſauver en groſſiſſant le nombre des coupables, rappela non-ſeulement tout ce qu'il crut capable de juſtifier ſa conduite, mais encore ce qui lui parut le plus propre à aigrir l'aſſemblée contre Guillaume ; il feignit de plaindre les anglois, qui ſe voyoient réduits à l'eſclavage, après avoir paſſé de tout tems pour la nation la plus libre de l'Europe, & la plus jalouſe de ſa liberté. A l'égard des normands, il leur fit honte de leur aveugle ſoumiſſion, pour un maître qui prétendoit régler juſqu'à l'intérieur des familles, & qui ne leur avoit pas accordé d'ailleurs autant de faveurs qu'on ſe l'imaginoit, puiſque ſi on les faiſoit conſiſter dans les richeſſes qu'il

leur avoit procurées, il étoit évident que par les charges excessives qu'il mettoit sur leurs terres, il leur ôtoit d'une main ce qu'il leur avoit donné de l'autre. Enfin s'appercevant qu'on prenoit plaisir à l'écouter, il déclara ouvertement qu'il étoit indigne de gens d'honneur de vivre sous la domination d'un bâtard, qui avoit usurpé les deux états dont il étoit en possession.

Dans l'ardeur & le tumulte de la débauche, ce discours produisit un effet si prompt, que toute l'assemblée résolut de prendre les armes pour s'opposer au retour du roi. Rien ne marque mieux l'extravagance de ce projet, que l'aveuglement même des seigneurs normands, qui ne leur permettoit pas de considérer à quoi ils s'exposoient de la part de la nation angloise, en se défaisant d'un maître à qui ils devoient non-seulement tous les biens, mais encore la sûreté dont ils jouissoient, & sans lequel ils seroient bientôt devenus la proie & la victime d'un peuple qui les regardoit encore comme ses tyrans. Le comte Waltehof, échauffé comme les autres par le vin, se laissa entraîner aussi dans cette conspiration. La plupart des historiens paroissent persuadés qu'il ne la regarda point comme une entreprise sérieuse; & que ne se figurant point que les normands fussent capables

de cet excès de folie, sur-tout dans une partie de table, & sans autre prétexte que des raisons, auxquelles il étoit impossible qu'ils n'eussent pas réfléchi mille fois avec plus de tranquillité, sans en avoir pris droit de manquer à leur devoir, il ne fit que se prêter à des résolutions qu'il ne put croire sérieuses.

Cependant on ne s'étoit point arrêté à de simples projets : dès la même nuit les seigneurs normands, qui avoient quelqu'autorité sur les troupes, avoient envoyé ordre à leurs officiers de se préparer à la guerre, & soit qu'ils se crussent le lendemain trop avancés pour se rétracter sans péril, soit que l'impression du discours de Guaer durât plus long-tems que les fumées du vin, ils continuèrent leurs préparatifs pour attaquer & pour se défendre. L'évêque de Bayeux, qui en fut averti, ne vit point d'autre ressource, tandis qu'il dépêchoit des courriers au roi, que de se retirer à Winchester, d'où il excita les seigneurs qu'il crut les plus fidelles, à rendre à leur maître ce qu'ils lui devoient dans une occasion aussi pressante.

Il n'y eut point de surprise égale à celle du comte Waltehof, losqu'apprenant le lendemain, que les conjurés ne se refroidissoient point dans leur entreprise, il se vit presque forcé par sa promesse, d'entrer dans un complot

qu'il déteftoit.' Les feigneurs anglois, avec qui il avoit confervé des liaifons, ne manquèrent point de lui rappeler tous les motifs qu'ils purent joindre à ceux de Guaer, pour l'engager à fervir fa patrie. Mais quand ils autoient pu lui faire oublier les obligations qu'il avoit au roi, fa prudence naturelle lui auroit fait trouver mille difficultés infurmontables dans un complot, qui, loin de tirer les anglois de l'oppreffion, n'étoit propre qu'à redoubler leur misère : il voyoit bien qu'en fuppofant le plus heureux fuccès aux armes des conjurés, l'Angleterre n'en feroit ni plus libre, ni plus heureufe, puifqu'aulieu d'un feul maître, dont le mérite fembloit diminuer la honte de fes fers, elle deviendroit la proie de plufieurs petits tyrans, qui achèveroient tout à la fois fa ruine & fon humiliation, fans compter que fi la confpiration étoit diffipée par la feule préfence du roi, comme il y voyoit beaucoup d'apparence, toute la vengeance tomberoit fur lui au double titre d'ingratitude & de perfidie. Mais fon caractère généreux, qui n'avoit pas befoin d'être foutenu par toutes ces réflexions, lui fit rejeter avec horreur la feule penfée de trahir un maître, à qui il n'étoit pas moins attaché par fon inclination que par fes fermens ; il ne lui reftoit d'embarras que pour lui faire agréer fon repentir & fes

excuses. Quelques historiens rapportent qu'il s'adressa d'abord à sa femme, en la priant d'aller au-devant du roi jusqu'en Normandie, & d'obtenir l'oubli de sa faute, avant que ce prince eût remis le pied dans ses états. Ils ajoutent que Judith, déjà dégoutée du comte, & charmée d'une occasion qui pouvoit l'en défaire, & lui donner la liberté de se livrer à d'autres amours, l'exhorta au contraire à soutenir son entreprise, & qu'elle lui donna même pour motif l'espérance du trône, auquel il pouvoit prétendre sans crainte, après l'exemple d'Harold. Mais le parti de l'honneur & du devoir fut le plus puissant dans le cœur de Waltehof; il alla trouver Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, dont il savoit que l'esprit & la vertu étoient extrêmement considérés du roi : il lui fit l'aveu du crime où l'excès du vin l'avoit emporté; & se croyant trop coupable, quoiqu'il n'eût pas joint la moindre démarche à son engagement, il le pria de demander pour lui à Guillaume le pardon d'un égarement si court & si peu volontaire. L'archevêque, qui connoissoit le mérite & la droiture de Waltehof, ne balança point à lui promettre son secours, & ne connoissant pas moins le caractère du roi, il crut pouvoir lui garantir que le prince rendroit justice à la sincérité de son repentir.

Pendant ce tems-là Guillaume, plus occupé de la douleur qu'il ressentoit de se voir trahi par ses meilleurs amis, que des périls qui pouvoient le menacer à son retour, arrivoit dans la province de Kent, où Lanfranc & l'évêque de Bayeux s'empressèrent de l'aller recevoir. Ces deux prélats lui portoient des nouvelles, qui auroient diminué son chagrin, s'il n'avoit été sensible qu'à la seconde de ces deux disgrâces. Les deux chefs de la conspiration avoient pris leurs mesures avec tant d'imprudence, qu'ils n'avoient pu réunir les troupes que leurs amis avoient assemblées dans différens lieux; celles du roi, plus promptes & plus fidelles, avoient déjà forcé Guaer à se retirer dans le château de Norwick; &, ce qui paroîtroit peu vraisemblable si tous les historiens ne s'accordoient à le rapporter, non-seulement le peuple d'Angleterre avoit refusé de seconder les rebelles, mais les seigneurs de la nation, qui avoient applaudi si vivement au projet de la révolte, s'étoient retirés insensiblement chacun de leur côté, & les normands demeuroient seuls chargés de la haine & des difficultés de leur entreprise.

Le ressentiment du roi n'en devint que plus vif contre des ingrats, dont les forces même étoient son ouvrage, & qui ne pouvoient ainsi

tourner leurs armes contre lui que par un horrible abus de ses propres bienfaits ; il jura d'en faire un exemple qui effrayeroit long-tems les perfides. Cependant l'archevêque de Cantorbéry prit ce moment pour lui demander la grâce de Waltehof ; & l'on prétend, qu'après s'être fait expliquer les circonstances de sa faute, il promit à Lanfranc de l'oublier ; d'autres assurent que Waltehof étoit venu se jeter lui-même aux pieds du roi, & que ce prince, après lui avoir fait quelques reproches d'une légéreté indigne de sa réputation & de son caractère, lui déclara publiquement qu'il croyoit ses remords sincères, & qu'il lui rendoit son estime & son amitié. D'autres, tels qu'Orderic-Vital, prétendent que loin d'avoir participé à la conspiration, ou d'avoir même feint d'y consentir, il avoit adressé aux conjurés un discours fort éloquent pour les ramener à la soumission par ses instances, & que ce fut sa femme seule qui empoisonna l'esprit du roi son oncle par de noires calomnies. Je m'arrêterois plus volontiers à cette dernière opinion qui sauveroit du moins Guillaume du reproche d'avoir trompé Waltehof par de fausses apparences de réconciliation. Quoi qu'il en soit, ce prince n'eut pas plutôt appris que le fils d'Osborne & Richard, tous deux grands-justiciers d'Angleterre, avoient

dissipé les troupes du comte d'Hereford, & que Guaer, comte de Suffolck, s'étoit retiré dans le château de Norwick, que se croyant maître de sa vengeance, il fit arrêter le comte Waltehof & quelques autres des principaux rebelles. Ceux qui savoient à quel point la douleur l'avoit pénétré, s'attendoient à lui voir répandre des ruisseaux de sang. Cependant, après avoir assemblé tous les seigneurs qui lui étoient demeurés fidelles, & leur avoir découvert toute l'amertume de son cœur dans un discours fort touchant, il borna la punition des normands au comte d'Hereford, l'un des deux chefs du complot qui avoit été pris dans la déroute de ses troupes. Il lui fit même grâce de la vie, après l'avoir fait condamner au supplice, suivant les loix de Normandie; & il changea lui-même cette sentence en celle d'une prison perpétuelle. Mais sa bonté servit si peu à ramener cet esprit intraitable, qu'elle n'eut point d'autre effet, au contraire, que de l'irriter jusqu'à la fureur. Le comte passa toute sa vie à maudire le roi & à l'accabler d'injures dans sa prison. Un historien rapporte que Guillaume, dont rien ne paroissoit capable de diminuer l'affection pour les normands, prit un jour occasion d'une fête pour envoyer au comte quelques habits magnifiques, dans la vue d'a-

doucir son humeur & son infortune par cette faveur. Mais ce farouche seigneur fit élever aussi-tôt un bucher dans la cour de sa prison, & brûla indignement ces précieuses marques de la bonté de son maître. Le roi ne put se défendre d'un mouvement de colère en apprenant sa brutalité; mais toute la vengeance qu'il en tira fut de jurer par la *resplendeur de dieu*, qu'il le laisseroit donc dans les fers pendant toute sa vie : ce serment fut si fidellement rempli, que le comte, ayant survécu à Guillaume, les enfans de ce prince l'exceptèrent du nombre de plusieurs prisonniers à qui ils rendirent la liberté.

Mais le roi portoit une plaie plus vive au fond du cœur, & supposant Waltehof coupable, toutes ces réflexions ne pouvoient le consoler de s'être laissé tromper par les apparences de la bonne foi & de l'honneur. On ne peut disconvenir que, dans la supposition de son crime, ce comte ne méritât tout le ressentiment d'un si bon maître. Guillaume l'avoit sauvé de l'échaffaut, après l'avoir pris, les armes à la main, dans le feu d'une sanglante révolte; au-lieu du châtiment qu'il ne pouvoit éviter, il l'avoit comblé des plus glorieuses marques de son estime, & ne se bornant point à l'approcher de sa personne dans les premiers emplois de

là cour, il lui avoit donné sa nièce avec le gouvernement des provinces du nord, qui étoit le poste le plus important du royaume; ainsi tout ce que la trahison a de noir & d'infâme, sembloit se réunir pour exciter l'horreur & la vengeance dans un cœur aussi noble que celui du roi. D'un autre côté, se figurera-t-on qu'un homme de la prudence & de la vertu de Waltehof eut pu se livrer sérieusement à une troupe insensée de conspirateurs dans l'emportement du vin & de la débauche? Et s'il eut été capable de cette foiblesse, est-il vraisemblable que, disposant d'une partie des forces du royaume, il eut remis au lendemain à prendre des mesures pour l'exécution d'un projet qui ne pouvoit demeurer caché un seul moment, tandis que ses complices employèrent la même nuit à donner des ordres avec une diligence qui auroit été funeste au gouvernement, s'ils avoient été capables d'y joindre autant de conduite & de prudence? Il est vrai que tout ce raisonnement, par lequel on est forcé de regretter l'infortune de Waltehof, & la vengeance du roi sur les artifices de Judith, fait de cette dame un monstre d'autant plus odieux, qu'il ne paroît par aucun témoignage qu'elle eut reçu de son mari le moindre sujet de plainte, & qu'on ne lui attribue que le désir du changement par

un autre mariage. Mais ne peut-on pas dire que c'est ici une de ces occasions où la connoissance du caractère jette quelque jour sur un fait obscur; & s'il doit rester quelque doute sur la seule autorité d'Orderic-Vital, la considération d'une femme légère & capricieuse l'emportera-t-il sur l'idée qu'on a dû se former de Guillaume & de Waltehof?

L'historien raconte, sans aucune marque d'incertitude, que sur l'accusation que Judith intenta contre son mari, il fut arrêté par l'ordre du roi & présenté à ce prince, qui lui reprocha amérement son ingratitude & sa perfidie. Le brave comte avoua intrépidement qu'il avoit entendu les discours des conjurés, & que les ayant pris pour l'effet du vin, il n'avoit pas cru que l'occasion lui permît de s'élever avec trop de chaleur contre une troupe de gens plongés dans l'ivresse; mais il protesta, avec la même fermeté, qu'il avoit blâmé leur folie, & qu'il n'avoit pas même feint d'y consentir. Ce désaveu, contre lequel on ne voit point que personne réclamât, suspendit quelque tems la vengeance de Guillaume. Cependant son cœur étoit trop aigri pour s'adoucir, & ce n'étoit plus qu'à l'honneur de sa justice qu'il accordoit un délai dont l'impatience de son ressentiment murmuroit. Il nomma des juges

pour examiner les réponses de Waltehof; cette affaire traîna quelque tems, pendant lequel ce malheureux seigneur fut renfermé dans une prison fort dure, d'où il ne put obtenir la faveur de reparoître aux yeux du roi. L'historien fait une peinture admirable des sentimens de religion & d'honneur qu'il fit éclater dans cette humiliante situation. Il ne s'arrête pas avec moins de complaisance à la description de sa figure, qui étoit aussi noble & aussi aimable même que son caractère. Enfin, les sollicitations de ses ennemis prévalurent, Waltehof fut condamné à mort pour avoir consenti à la conspiration, pour ne s'être pas opposé vigoureusement aux propositions des complices, & pour ne s'être pas hâté d'en avertir le ministre. Les normands, qui comptoient partager sa dépouille, & qui avoient appréhendé, ajoute l'historien, qu'il ne trouvât le moyen de se sauver de la prison, n'attendirent pas même le jour suivant pour l'exécution de cette sentence. Ils le conduisirent hors de la ville, pendant que le peuple étoit enséveli dans le sommeil, & lui ayant coupé la tête avec peu de formalités, ils ouvrirent une fosse, dans laquelle ils l'enterrèrent au même lieu. La comtesse Judith, affectant une fausse douleur, demanda au roi son oncle la permission de faire transporter

ſon corps à l'abbaye de Croiland, où la haute opinion qu'on avoit d'un ſi grand homme le fit accompagner d'une foule de peuple. Bientôt l'on prétendit qu'il faiſoit des miracles, & le fond de haine, qui ſubſiſtoit toujours contre les normands, contribua, beaucoup plus que la piété, à fortifier cette opinion. L'abbé de Croiland, qui s'efforça de l'appuyer, fut chaſſé de ſon monaſtère par l'ordre du roi, qui fit venir, pour lui ſuccéder, un moine de l'abbaye de Fontevrauld, nommé Ingulphe; mais les obligations que ce nouvel abbé avoit à Guillaume, ne l'empêchèrent point d'atteſter, dans une hiſtoire qu'il nous a laiſſée de ſon abbaye, les miracles qui s'opéroient ſur le tombeau de Waltehof.

Sans prononcer ſur cette prétendue ſainteté, on eſt forcé de remarquer que Guillaume n'a guère ici d'autre excuſe que le reſſentiment de la bonté & de l'amitié trahies, dont on peut ſuppoſer que les mouvemens furent aſſez impétueux pour étouffer le ſouvenir des grandes qualités de Waltehof, & l'impreſſion qu'il en avoit reſſentie lui-même dans des tems plus tranquilles; auſſi condamna-t-il la précipitation des exécuteurs, comme s'il n'eut pas été impoſſible qu'un peu de délai n'eût changé ſes réſolutions. Mais le goût de la vengeance vivoit toujours

toujours dans son cœur, puisqu'il ne donna point d'autre marque de regret; & quand il pourroit paroître excusable par la noblesse des motifs qui avoient échauffé son sang, on ne peut avoir la même indulgence pour ses normands qui recueillirent le fruit d'un crime dans lequel ils avoient engagé l'infortuné Waltehof, & qui servirent même par des vues si basses à précipiter son supplice.

Mais si Guillaume avoit poussé si loin l'indulgence pour les normands qui s'étoient soumis, il excita toute sa justice contre Guaer, qui s'obstinoit à lui résister dans le château de Norwick. Il se mit à la tête de ses troupes pour le forcer lui-même dans cette retraite, moins par la nécessité de sa présence pour une entreprise qui ne demandoit que le moindre de ses généraux, que pour réparer en quelque sorte la rigueur dont il avoit usé à l'égard de Waltehof, en faisant connoître avec éclat qu'il n'épargnoit le crime dans personne, & que la qualité de normand n'étoit pas capable de désarmer sa justice. Guaer sentit à quoi cette résolution l'exposoit; il n'attendit point l'arrivée de son maître, & s'étant sauvé par des voies difficiles, il gagna le Danemarck, asile commun de tous les mécontens d'Angleterre. Mais sa femme, dont les historiens relèvent le courage,

ſans faire connoître ſa naiſſance & ſa patrie ; ſe chargea de la défenſe de Norwick dans l'abſence de ſon mari, & comptant ſur le ſecours des danois, elle pouſſa la hardieſſe juſqu'à ſe préſenter hors des murs du château à la tête de ſes troupes ; elle fut contrainte de ſe retirer, & l'attaque fut commencée auſſi-tôt, mais avec tant de ménagemens & d'affectations de galanterie, que Guaer eut le tems de revenir avec les danois. Mais Guillaume, dont les troupes étoient toujours prêtes à marcher, ſe trouva bientôt aſſez fort pour s'avancer à leur rencontre, & Guaer n'ayant trouvé ni les anglois ni les normands diſpoſés à le ſeconder, ſe retira avec autant de diligence qu'il étoit venu. Le ſiége du château de Norwick redevint un amuſement ; la comteſſe d'Hereford, après avoir donné quelques autres preuves de ſa réſolution & de ſon adreſſe, ſe rendit à compoſition ; & le roi qui ſans marquer de paſſion pour les femmes, s'étoit toujours fait honneur de ſa politeſſe & de ſa complaiſance, lui accorda la liberté d'aller rejoindre ſon mari.

Il reſtoit quelques traces de la révolte dans les provinces occidentales. Guillaume n'employa point d'autres mains que les ſiennes pour éteindre un feu d'autant plus redoutable qu'il s'approchoit de la Normandie ; & ce fut cette

raison sans doute qui lui fit repasser la mer, aussi-tôt qu'il eut appris que Raoul Guaer s'étoit rendu en Bretagne, où l'on publioit qu'il avoit rassemblé tous ses vaisseaux & ceux de ses amis autour de sa ville de Dol, dans le dessein de se dédommager sur les normands de la perte de tous ses biens, qui avoient été confisqués en Angleterre. On observoit que le duc de Bretagne, saisissant cette occasion pour secouer entiérement le joug de la Normandie, lui prêtoit ses meilleures troupes. Guillaume s'imagina à son tour que c'en étoit une pour exiger de la Bretagne l'hommage qu'elle avoit rendu aux premiers ducs normands; il s'embarqua avec une armée nombreuse sur les vaisseaux qu'il tenoit toujours en réserve pour la communication de ses deux états, il prit terre sur ses propres côtes, mais ce ne fut que pour se donner le tems de faire déclarer ses intentions au duc de Bretagne; & sur le refus que ce prince fit de le satisfaire, il commença aussi-tôt la guerre par le siége de Dol.

Hoel, duc de Bretagne, n'avoit pas consulté ses forces, lorsqu'il entreprenoit de résister à un roi confirmé dans l'habitude de vaincre; mais sentant bientôt sa foiblesse, il eut recours à la France. Philippe ne pouvoit manquer d'être toujours disposé à s'opposer à l'agrandissement

du roi d'Angleterre, & devoit voir volontiers la Bretagne empressée d'elle-même à redevenir un fief immédiat de la couronne, d'arrière-fief qu'elle étoit depuis que Charles le simple l'avoit cédée malgré lui au premier duc de Normandie. Il se rendit avec des troupes nombreuses au secours de Dol. La vigoureuse défense de Guaer avoit déjà beaucoup diminué l'armée angloise. Guillaume, hors d'état de résister à l'attaque imprévue des françois, leva le siége, & fut chargé si à propos dans sa retraite, qu'il y perdit une partie de son armée avec tout son bagage, dont les historiens font monter la perte à 80 mille livres sterlings, somme très-grosse dans ce siècle. La comtesse d'Hereford, car Guaer n'avoit point abandonné ce titre en perdant sa fortune en Angleterre, insulta trop amèrement à la disgrâce de Guillaume, en lui écrivant que si elle n'avoit point exterminé jusqu'à son dernier soldat, c'étoit que le souvenir de ses galanteries l'obligeoit à quelque reconnoissance. Il eut la modération de lui faire une réponse galante, où il la louoit encore de l'élévation de son courage, en regrettant la perte que l'Angleterre faisoit d'une femme comme elle, par la manvaise conduite de son mari.

Il n'auroit pas traité sans doute avec la

même indulgence Raoul Guaer, qui s'étoit comme obſtiné à le braver; car loin de revenir du chagrin dont cette révolte l'avoit pénétré, chaque jour lui faiſoit naître de nouvelles réflexions, qui sembloient empoiſonner les plus glorieux fruits de ſes travaux. Il conſidéroit qu'après avoir trouvé des ingrats & des perfides juſques dans ſes meilleurs amis, il n'avoit plus de marques auxquelles il pût diſtinguer la fidélité & l'attachement, & par conſéquent que tout le reſte de ſa vie étoit deſtiné à l'inquiétude, aux ſoupçons, aux défiances; enfin, à tous les troubles de cœur & d'eſprit, qui font un ſupplice affreux de la condition des rois, quand ils ſont capables d'aimer, & ſenſibles au plaiſir d'être aimés. Cette penſée l'affligeoit juſqu'à changer ſon humeur; il ne voyoit plus du même œil ceux qui l'approchoient. Il ne recevoit plus les ſoins de ſes courtiſans & les empreſſemens de ſes peuples avec la même ſatisfaction & le même goût. Il ſe plaignoit qu'après tant de fatigues & de peines, dans leſquelles il ne s'étoit pas moins propoſé le bonheur d'autrui que le ſien, après tant de récompenſes accordées, tant de faveurs & de bienfaits répandus avec profuſion, il n'avoit pu parvenir à ſe faire des amis. Mais ce n'étoit

que l'essai des peines qui devoient exercer sa constance.

Il avoit trois fils que j'ai déja nommés ; Robert, qui étoit l'aîné, & qui avoit gouverné jusqu'alors la Normandie avec la reine sa mère ; Guillaume, surnommé le Roux à cause de la couleur de ses cheveux, ou de celle de son visage ; & le troisième, nommé Henri, né en Angleterre depuis la conquête. Ces trois princes vivoient avec peu d'intelligence, ou du moins la jalousie que les deux derniers avoient contre leur aîné, dont ils savoient que l'ambition se proposoit déjà de les exclure de la succession de leur père, les tenoit dans une union qui donnoit beaucoup d'ombrage à Robert. Guillaume, beaucoup plus occupé du gouvernement de l'Angleterre que de celui de la Normandie, avoit négligé jusqu'alors, ou pouvoit même avoir ignoré tout-à fait cette source de chagrins domestiques. Cependant il connoissoit assez le caractère ambitieux de son aîné pour l'avoir soupçonné d'être l'auteur secret de la dernière révolte des Manceaux, & d'entretenir des liaisons avec le roi de France, le duc de Bretagne & le comte d'Anjou. Lorsque les Manceaux s'étoient soumis à Guillaume avant la conquête, une des conditions qu'ils avoient demandées étoit que

leur comté fût donné à Robert, & j'ai remarqué qu'immédiatement avant son expédition, Guillaume étoit convenu avec la France, que le duché de Normandie reviendroit aussi à ce jeune prince : mais il avoit entendu que ce ne seroit qu'après sa mort, & supposé qu'il eût le malheur de périr dans son entreprise. Cependant Robert ayant reçu dès ce tems là les hommages de la noblesse de Normandie, l'amour de l'indépendance lui avoit fait souffrir fort impatiemment les délais de son père ; il avoit eu même la hardiesse de s'en expliquer un jour avec lui, en le priant de tenir la parole qu'il avoit donnée au roi de France & aux seigneurs du Maine. « Guillaume lui avoit répondu que sa » coûtume n'étoit pas de se dépouiller avant » que de vouloir se coucher». Enfin la vigilance & la fidélité des régens de Normandie n'ayant guère permis à Robert de tourner de ce côté-là ses espérances, on ne douta pas qu'il ne se fût efforcé plusieurs fois de soulever les puissances voisines pour contraindre son père à partager avec lui ses états, & à se contenter de la couronne d'Angleterre. Robert n'avoit point les avantages naturels de la figure, & sa taille, qui étoit grosse & petite avec des jambes extrêmement courtes, lui fit donner le nom de *Gambarre* ou de *Courtes-bottes*; mais avec beau-

coup d'ambition & d'amour pour la gloire, il étoit impérieux, hardi, d'une adresse extraordinaire dans le métier des armes; & mettant tout son plaisir dans les exercices militaires, il s'étoit déjà fait la réputation d'égaler les plus braves princes de son tems.

Une aventure fort légère en elle-même, servit à faire éclater des dispositions qu'il avoit encore l'adresse de dissimuler. Le roi s'étant arrêté quelques jours au Château de l'Aigle, en Normandie, les princes ses enfans, s'y rassemblèrent auprès de lui. On y prit le divertissement de la chasse, pour lequel Guillaume conservoit toujours son ancienne passion. Mais un jour que le mauvais tems retenoit toute la cour au château, Guillaume & Henri, dont la liaison augmentoit continuellement par la ressemblance de leur fortune, se mirent à jouer aux dés, & ensuite à folâtrer ensemble avec la légèreté qui est ordinaire à leur âge. Robert étoit dans la cour sous la fenêtre de leur chambre, ils jetèrent sur lui de l'eau, sans joindre à ce badinage aucune marque que leur intention fût de l'offenser, & Robert prit d'abord en effet la chose en riant; mais Alberic de Grente-Mesnil, à qui le roi venoit d'ôter les gouvernemens qu'il lui avoit donnés en Angleterre, & quelques autres mécontens qui accompagnoient ce jeune prince,

l'animèrent par leurs discours, jusqu'à lui faire regarder la hardiesse de ses frères comme une insulte. Il s'emporta furieusement, & mettant l'épée à la main avec sa suite, il monta dans la résolution d'en tirer une vengeance sanglante. Le roi accourut au bruit du désordre, & n'eut pas de peine à l'arrêter par sa présence; mais Robert se déroba dès la même nuit avec tous ceux qui étoient entrés dans sa querelle; il se rendit à Rouen dans le dessein de s'emparer du château, & soit qu'il comptât sur l'amitié du gouverneur, ou qu'il eût espéré de le surprendre, il se présenta hardiment pour se saisir des portes.

Cependant Roger d'Yvri, grand-échanson de Normandie, qui commandoit dans cette place, le reçut avec si peu de ménagement, qu'il le força presqu'aussi-tôt de quitter la ville : il lui enleva même quelques-uns de ses gens qui furent condamnés au supplice par l'ordre du Roi; & le jeune prince, moins soutenu qu'il ne s'en étoit flatté par les sujets de son père, n'eut point d'autre ressource que de se sauver dans la haute Normandie.

Cette folle entreprise auroit pu passer pour un emportement de jeunesse, & le roi, qui ne cherchoit point à augmenter ses peines par des alarmes précipitées, n'en prit pas d'abord une

autre opinion. Mathilde, son épouse, qui avoit toujours marqué de la prédilection pour Robert, servit beaucoup à calmer l'esprit du roi; & c'étoit rendre sans doute un fort mauvais office à ce prince, puisque l'impunité qu'il accorda à son fils, l'exposa dans la suite à tout ce qui peut arriver de plus cruel & de plus humiliant pour un père. Il chercha à se consoler de ses premiers chagrins par des soins plus tendres. La princesse Cécile, sa dernière fille, dégoûtée de la cour, dont elle faisoit néanmoins l'ornement par sa beauté, prit le parti de se retirer dans l'Abbaye de Caen, qui avoit été fondée par la reine. Guillaume, la voyant confirmée dans ce dessein, n'épargna rien pour relever l'éclat de sa consécration par des fêtes. Ce fut dans un de ces jours de joie qu'on amena au roi un pélerin qui avoit été arrêté en traversant l'extrêmité de la Normandie pour gagner les provinces méridonales de France. On ne lui reprochoit point d'avoir offensé personne; mais sa bonne mine & l'ignorance qu'il affectoit de la langue du pays l'avoient fait soupçonner de n'être pas un homme ordinaire; & Guillaume ayant défendu aux seigneurs anglois depuis la fuite de Guaer, de passer en Normandie sans sa permission, par la crainte apparemment que cet implacable rebelle ne s'en servît pour lui causer de nouveaux troubles, on arrêtoit tous

ceux qui paroissoient suspects de quelque vue contraire à ses ordres.

Cet étranger demeura inconnu pendant quelques jours à la faveur de son déguisement. Personne ne pouvoit douter qu'il n'y eut du mystère; le soin même qu'il prenoit de cacher son nom, & les motifs de sa fuite servoient à augmenter les défiances, & l'on avoit peine à comprendre qu'un homme qui portoit toutes les marques d'une condition supérieure, ne pût être reconnu de tant de seigneurs qui accompagnoient Guillaume. Enfin l'énigme fut dévoilée par Hugues, comte d'Excester, qui se souvint de l'avoir vu les armes à la main dans la guerre de Sommerset. C'étoit Magnus, le troisième fils d'Harold. Il crut sa vie fort exposée lorsqu'il vit son nom découvert; & se trouvant dans les chaînes, la fermeté avec laquelle il parut attendre la mort, acheva de rendre témoignage à la grandeur de sa naissance. Cependant Guillaume, fort éloigné de ces cruelles maximes qu'on avoit vu trop souvent pratiquer par le grand Canut & par les autres conquérans danois ou saxons, s'empressa au contraire de réparer la violence qu'on avoit faite au jeune prince: il lui reprocha de lui avoir fait perdre une occasion d'exercer sa bonté, en refusant avec ses deux frères de venir s'établir à sa cour: il lui repré-

senta l'exemple du prince Edgard, qui n'avoit jamais eu sujet de se repentir de la confiance qu'il avoit eue à ses promesses; & cette généreuse sécurité avec laquelle on avoit vu comme oublier au roi tout ce qu'il avoit à craindre de ses rivaux, est en effet une des plus nobles marques de sa grandeur d'ame & des plus glorieuses circonstances de son histoire. Cependant Magnus ne traversoit pas la Normandie sans dessein, le hasard seul l'avoit forcé dans une tempête de relâcher sur la côte de Normandie; & lorsqu'il avoit affecté de prendre un chemin opposé à ses véritables vues, ce n'avoit été que pour se sauver plus facilement par cette feinte. Le but de son voyage étoit de se rendre en Flandre près de la reine Githe, sa mère, qui l'avoit appelé à l'héritage des trésors qu'elle avoit enlevés à l'Angleterre. La vie de cette princesse n'avoit pas été plus paisible que le lieu qu'elle avoit choisi pour asile. Robert le Frison, dont j'ai raconté les aventures extraordinaires, n'avoit pas joui tranquillement de la Flandre après l'avoir usurpée sur ses deux neveux. Ces deux jeunes princes, dont l'un se nommoit Arnoul & l'autre Baudouin, avoient eu recours à la France, par le conseil d'Anselme de Mailly, & de Dreux de Couci, qui gouvernoient les états de la comtesse de Hainaut, leur

mère. Philippe avoit pris leur défense, & s'étant promis d'accabler facilement Robert, il avoit marché contre lui avec une puissante armée; mais il se faisoit un ennemi à qui l'expérience de la bonne & de la mauvaise fortune avoit appris à ne s'étonner de rien. Robert avoit surpris les françois près de Cassel, & les avoit taillés en pièces; il avoit tué l'aîné de ses deux neveux, & tellement guéri Philippe de l'envie de le troubler dans ses états, que ce prince, après avoir rejeté sur le sort des armes la nécessité où il étoit d'abandonner la comtesse de Hainaut & le seul fils qui lui restoit, avoit traité avec Robert, qui étoit devenu le plus fidelle ami de la France.

Richilde, comtesse de Hainaut, étoit encore dans un âge où elle pouvoit se donner un second mari. La reine Githe, qui faisoit depuis quelques années son séjour à Bruges, avoit formé une étroite liaison avec elle, & prenant un intérêt fort vif à son infortune, elle forma le dessein de lui rendre un service, qui pourroit tourner à l'avantage d'un de ses trois fils. Avec ses immenses richesses, elle se flatta de pouvoir engager l'empereur Henri IV, à prendre Richilde sous sa protection; & ne désespérant pas de la voir remonter sur le trône de Flandre, elle ne lui demanda point d'autre prix de ce qu'elle

vouloit entreprendre pour elle; que d'épouser Magnus, le plus aimable de ses fils. Ce dessein tenoit à quantité d'autres vues, car Githe ne doutoit pas qu'avec les forces de la Flandre, auxquelles il seroit toujours aisé d'engager les danois à se joindre, ses fils ne pussent attaquer plus heureusement l'Angleterre, qu'ils n'avoient fait du côté de l'Irlande. L'intérêt même du jeune comte, fils de Richilde, n'étoit pas sacrifié, soit qu'on crut devoir cet égard à la bienséance, en sollicitant le secours de l'empereur, soit qu'on fût résolu sincèrement d'assurer ses droits au jeune comte, les deux princesses étoient convenues que Magnus, après avoir servi de père & de tuteur à ce jeune prince pendant une minorité qui devoit durer long-tems, lui remettroit ses états de Flandre, pour se borner au comté de Hainaut; le tems de cette minorité suffisoit apparemment au dessein de la reine Githe.

Richilde, appuyée des richesses de la veuve d'Harold, alla se jeter avec son fils dans les bras de l'empereur, & l'offre d'une grosse somme qu'elle étoit en état de compter au même moment, lui fit obtenir une puissante armée. Godefroy le bossu, duc de la basse Lorraine, & l'évêque de Liége reçurent ordre de la conduire contre Robert, tandis que les deux princesses

firent avertir Magnus de l'heureux établissement qui l'attendoit dans les Pays-bas. Mais Robert, qui étoit si bien avec la France que Berthe, sa belle fille, étoit destinée à épouser Philippe, se mit en état, avec le secours des françois, de repousser vigoureusement l'armée impériale. Richilde & son fils se virent encore une fois abandonnés, & la reine Githe perdit le fruit de sa générosité; car Robert ayant laissé le Hainaut à la comtesse, cette vertueuse mère renonça au mariage, pour conserver plus sûrement ce reste de grandeur à son fils.

Cependant Magnus avoit reçu avis du projet de la reine sa mère & de la résolution où elle étoit de l'instituer son héritier. Cette nouvelle, qu'il n'avoit pas eu la prudence de dissimuler, avoit excité la jalousie de ses frères: sans s'opposer ouvertement à son départ, ils l'avoient traversé long-tems par toutes sortes d'artifices. Enfin ce jeune prince s'étant apperçu d'où venoient les obstacles, s'étoit embarqué secrètement sous l'habit de pélerin, qui étoit alors à l'usage des voyageurs dans toutes sortes de conditions, & la tempête l'avoit jeté sur les côtes de la basse Normandie. Un prétexte aussi commun que celui du voyage de la Terre-sainte, ne parut point un artifice qui pût cacher des desseins fort pernicieux à l'Angleterre; ou si Guillaume se figura

que la piété ſeule ne conduiſoit pas un prince de cet âge au Levant, il ne le ſoupçonna que d'aller joindre les anglois, qui s'étoient fait un nouvel établiſſement dans la Grèce. Magnus eut la liberté de partir, mais aulieu de prendre le chemin de la Paleſtine, il tourna vers la Flandre, où il trouva les eſpérances de ſa mère plus détruites que jamais, par le mariage de Berthe, belle fille de Robert, c'eſt-à-dire fille de ſa femme & de Florent, comte de Frize, avec le roi de France. Ainſi l'unique fruit qu'il tira de ſon voyage en Flandre, fut de recueillir effectivement la ſucceſſion de Githe, qui mourut peu de tems après ſon arrivée. Mais le mal qui menaçoit l'Angleterre, étoit attaché à ſa perſonne; il paſſa bientôt en Danemarck avec les tréſors de ſa mère, & l'uſage qu'il en fit chez une nation, à qui il étoit comme tourné en habitude de s'enrichir tous les ans du pillage des anglois, fut pour y former promptement une armée, avec laquelle il ſe mit en état de paſſer la mer au printems.

Ainſi Guillaume, par la facilité qu'il eut à laiſſer ſortir ſon ennemi de ſes mains, s'attira à lui-même un des plus terribles dangers qu'il eut eſſuyés pendant ſon règne, & ce qui eſt étrange dans les mêmes circonſtances, ſa bonté lui en préparoit un autre, qu'il auroit pu prévenir avec

la

la même certitude. Le prince Robert s'étoit retiré chez le comte de Neufchâtel avec Alberic de Grente-Mesnil, le comte de Couches & plusieurs autres seigneurs, qui ne faisoient que l'animer dans sa révolte ; il y portoit l'audace jusqu'à piller les terres de son père, & jusqu'à brûler même quelques châteaux, où il trouva de la résistance. Cependant la reine, qui n'avoit rien de si cher que ce fils, empêcha si adroitement que les nouvelles de ce désordre ne pénétrassent jusqu'au roi, ou le justifia si habilement par diverses excuses, que la bonté paternelle se joignant à la tendresse conjugale pour lui fermer les yeux, il retourna en Angleterre sans autre caution de la conduite de son fils, que les promesses d'une mère crédule & passionnée. Roger de Beaumont, premier ministre de Normandie, qui n'avoit osé choquer Mathilde en détrompant le roi avant son départ, ne laissa point de s'avancer avec quelques troupes vers Neufchâtel. Mais, loin de ramener Robert à la soumission, il ne servit qu'à rendre sa révolte plus éclatante, en le forçant de se jeter dans les bras de Philippe, qui avoit toujours nourri ses mécontentemens. Cependant le goût du plaisir lui fit oublier pendant quelque tems ses projets à la cour de France, & la reine, qui avoit appréhendé de ne pouvoir plus les déguiser, se servit encore de cette

excuſe, pour appaiſer les alarmes que Guillaume en avoit conçues depuis ſon retour à Londres.

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il s'étoit hâté de repaſſer la mer; il avoit reçu avis que le roi de Galles armoit ſecrètement; & moins ce prince étoit capable de lui cauſer d'inquiétude, plus il le ſoupçonnoit de n'avoir pas formé ſeul le deſſein de l'attaquer. David, nouveau roi de Galles, avoit été mortifié du refus que Judith, veuve du comte de Waltehof, lui avoit fait, par l'ordre de Guillaume, d'une de ſes filles, que ce prince avoit demandée en mariage; elle en avoit deux qui étoient d'une beauté extraordinaire; & quoique le prétexte de Guillaume n'eût été en apparence que de ſuivre l'uſage auquel il s'étoit attaché de marier les héritières normandes aux ſeigneurs anglois, on s'étoit imaginé qu'ayant penſé pluſieurs fois à joindre le pays de Galles à ſes états, il avoit voulu éviter de ſe lier par le ſang avec un prince qu'il cherchoit l'occaſion de dépouiller. David n'avoit peut-être que ce motif pour lui ſuſciter la guerre; mais ſentant lui-même que ſi la ſituation de ſon pays en rendoit la conquête difficile aux anglois, il n'étoit pas non plus aſſez fort pour leur cauſer beaucoup d'embarras hors de ſes montagnes, il avoit engagé dans ſa querelle l'Ecoſſe & l'Ir-

lande, qui s'occupoient aussi à faire sourdement leurs préparatifs.

On ne trouve aucun détail de cette guerre dans les historiens; mais une chronique, que j'ai citée plusieurs fois, la représente en général comme une des plus sanglantes qui eussent affligé depuis long-tems l'Angleterre & la Normandie, par la perte d'un nombre prodigieux des plus braves seigneurs de l'une & l'autre nation qui furent tués dans plusieurs batailles. On vit peut-être alors pour la premiere fois ces deux peuples sincèrement réunis pour leur défense commune contre des ennemis qui en vouloient sans distinction à l'Angleterre, & qui y portèrent le fer & le feu avec la dernière barbarie. Cependant la victoire s'étant déclarée pour Guillaume, il en tira tant d'avantages pour la tranquillité de ses états, que ce fut la dernière guerre qu'il eut à soutenir contre l'Ecosse & l'Irlande. Guillaume le roux, son fils, s'y distingua par mille actions glorieuses, qui furent comme les premiers pas qu'il fit dans l'estime des anglois, & qui l'élevèrent sur le trône après la mort de son père. Il tua David de sa propre main, dans un combat, auquel il trouva le moyen de le forcer, en le suivant à la trace, sur l'avis qu'il avoit reçu qu'il s'étoit écarté de son armée; il le joignit, & l'ayant défié à nombre égal, il lui fit

mordre la poussière avec tous ses gens. Quelques auteurs qui ont révoqué en doute la vérité de cette guerre, & qui ne l'ont pas distinguée de celle où Guillaume avoit réduit le roi d'Ecosse à lui faire hommage de ses états, dérobent au jeune prince de Normandie la gloire de cette action, & l'attribuent à un chasseur normand qui rencontra le roi de Galles dans un bois.

Mais quelques pertes que l'Angleterre eut essuyées dans cette guerre, ce fut pour elle un bonheur de se trouver encore assez bien armée pour résister à l'attaque des danois qui firent leur descente à la fin de l'hiver sous la conduite d'un prince du même pays, nommé Ferrick, & de Magnus, fils d'Harold. Ils étoient en si grand nombre, que si l'ardeur du pillage ne leur eut pas fait perdre la soumission qu'ils devoient à leurs chefs, Guillaume auroit eu peine à rassembler assez de troupes pour résister à leur premier effort; mais le désordre, où il surprit plusieurs fois ces barbares, lui donna la facilité d'en tuer une grande partie avant que de se présenter à eux dans un combat réglé; & le prince Ferrick, qui n'avoit peut-être pensé, comme ses soldats, qu'à s'enrichir par le butin, ne vit pas plutôt son armée réduite à la moitié, que sans s'arrêter aux reproches de Magnus, il ne songea qu'à regagner ses vaisseaux avec tout ce qu'il pût emporter de

sa proie. Guillaume lui tua encore quantité de gens dans sa retraite, & sauva une partie des richesses dont ils étoient chargés ; mais toute sa conduite & toute sa valeur n'empêchèrent point que les provinces maritimes, depuis le Northumberland jusqu'à l'extrêmité de l'île du côté du midi, n'eussent souffert des ravages incroyables. Enfin, le mal avoit été si grand, qu'on n'en attribua le remède qu'à la protection de saint Gutlas, premier abbé de Croiland, auquel la dévotion du public s'adressoit avec d'autant plus de confiance dans les extrêmités de la guerre, qu'il avoit été lui-même un redoutable guerrier ; & comme les anglois avoient pris d'un autre côté ces derniers fléaux du ciel pour une vengeance éclatante de la mort de Waltehof, il falloit supposer que ces deux grands hommes étoient fort opposés dans leurs dispositions pour l'Angleterre, & que l'un demandoit pour elle des châtimens & des disgrâces, tandis que l'autre sollicitoit des consolations & des faveurs. J'ai remarqué que la sépulture de Waltehof étoit dans l'abbaye de Croiland : la réputation de ses miracles croissoit de jour en jour ; & ce que j'y trouve de fort singulier, c'est que toutes les marques surnaturelles, que les historiens rapportent de sa puissance, se réduisent a maltraiter & à punir ceux qui l'avoient accusé pen-

dant sa vie, ou qui manquoient de respect pour lui depuis sa mort; d'où l'on peut conclure, sans témérité, que ces pieuses relations n'étoient composées que pour justifier son innocence, & pour entretenir la haine des anglois contre ses meurtriers. Cependant Ingulphe & Orderic Vital, moines normands l'un & l'autre, ne font pas difficulté de donner aussi le nom de vengeance du ciel à tous les chagrins dont la vie de Guillaume fut ensuite accompagnée jusqu'au tombeau; & le dernier de ces deux écrivains décide nettement, qu'il ne faut pas chercher d'autres raisons pour expliquer le malheur qu'il eût de ne plus prendre une seule des villes qu'il assiégea. Il est triste pour ceux qui écrivent aujourd'hui l'histoire de ce siècle, de ne pouvoir chercher leurs lumières dans d'autres sources; & les lecteurs éclairés doivent sentir combien il est quelquefois difficile de suivre le chemin de la vérité avec de si mauvais guides.

Ce fut peut-être pour satisfaire la religion qu'on lui reprochoit d'avoir blessée par la mort de Waltehof, que Guillaume s'appliqua, pendant quelque tems, à réformer les désordres de l'église dans ses états d'Angleterre & de Normandie. Il fit assembler plusieurs conciles, dont les décrets subsistent encore. On trouve

dans celui de Lillebonne, qu'il fut défendu aux évêques d'exiger de l'argent des prêtres, pour leur faire payer la liberté qu'ils se donnoient d'avoir des femmes; mais l'inceste & l'adultère devoient être punis rigoureusement dans les ecclésiastiques. L'archevêque de Cantorbéry & quelques autres prélats avoient fait le voyage de Rome, pour marquer au pape le désir où Guillaume étoit toujours de vivre étroitement uni avec le saint siége, ou plutôt par une espèce d'ostentation qui faisoit sentir aux autres princes l'avantange qu'il avoit d'être presque le seul souverain de l'Europe avec qui Grégoire VII se croyoit obligé de garder des ménagemens. Ces prélats revinrent chargés de reliques & de bénédictions, que le roi reçut avec autant de respect qu'il en avoit peu marqué pour les prétentions de cette cour. Il en prit occasion de fonder de nouvelles églises, où il distribua ces saintes richesses; & ce qui doit faire croire qu'il suivoit le mouvement d'une piété sincère, c'est que toutes ces fondations se sentoient de la magnificence royale par les terres & les sommes considérables qu'il assignoit pour l'entretien des moines ou des prêtres.

Mais il entra dans deux autres soins, qui font connoître, à la gloire de son caractère, combien il étoit revenu de ces dures maximes,

par lesquelles il s'étoit vu forcé de conduire pendant quelque tems les anglois. La distribution qu'il avoit faite aux étrangers d'une grande partie des biens de l'Angleterre, y avoit mis une confusion qui tournoit encore au désavantage de la nation, par la difficulté qu'il y avoit nécessairement à mettre une juste proportion dans les taxes, & par le penchant que les administrateurs des finances avoient toujours eu de charger beaucoup plus les anglois que les normands. Il jugea que, ne composant plus qu'un même peuple, qui jouissoit, sans distinction, de tous les avantages de la société, la justice demandoit qu'il y eût aussi de l'égalité dans les charges. On ne pouvoit parvenir à cette exactitude que par le dénombrement de tous les biens, & c'est ce qu'il entreprit avec beaucoup d'ordre dans un livre qui fut nommé le *Domos day Bock* (a), c'est-à-dire livre du jour du jugement, pour signifier sans doute que tous les biens de ses sujets étoient aussi connus par ce livre, que les actions des hommes le seront

(a) Ce livre est ainsi appelé, parce que don en ancien saxon signifie jugement, & que l'autorité de ce livre, qui se garde à l'échiquier, est décisive : voyez le *Homolexicon* de Thomas Blunt.

à la dernière scène du monde. Les ordres qu'il donna pour ce grand ouvrage, furent exécutés avec d'autant plus d'exactitude, qu'il veilla continuellement lui-même sur le travail des commissaires. Ce régistre général, qui contenoit le nombre d'arpens de terre dont chaque particulier se trouvoit en possession, ce que le fond avoit payé aux rois saxons, & la taxe du règne présent avec ce qu'il devoit & ce qui lui étoit dû, fut placé dans la chambre du trésor royal, pour y servir constamment de règle. Il est surprenant que plusieurs écrivains aient pu donner une interprétation odieuse aux vues du roi, dans une recherche qui ne pouvoit tendre qu'au soulagement de la nation angloise; car en supposant même qu'il eut pris occasion de cette connoissance pour augmenter les impôts, la faveur n'en étoit pas moins réelle pour ceux qui n'en payoient plus qu'une partie proportionnée à leurs biens; & les normands se trouvant compris dans le cas de toute la nation, il ne restoit point de plaintes à faire contre d'injustes déférences qui avoient toujours aigri les anglois. Suivant les supputations de quelques historiens, les revenus de Guillaume montoient tous les ans à quatre cent mille liv. sterlings, ce qui peut revenir aujourd'hui à cinq millions de livres de la même monnoie. On

n'y comprend point les amendes, qui étoient très-fréquentes dans ce siècle, & l'on n'oublie pas de faire remarquer que l'entretien de ses troupes ne lui coûtoit rien. Outre les monastères qui étoient chargés d'en entretenir une grande partie, il avoit eu soin dans la distribution qu'il avoit faite à ses normands des terres confisquées sur les anglois, de les charger de l'entretien de quelques soldats; & ceux qu'il enrichissoit des dépouilles d'autrui, s'étoient bien gardés de rejeter cette condition. Il faisoit ainsi subsister, sans tirer un sol de ses coffres, soixante mille hommes, toujours prêts à marcher au premier ordre. Si l'on joint à ces richesses le revenu qu'il tiroit de la Normandie, on ne sera pas surpris que je l'aie nommé quelquefois le plus puissant prince de son siècle.

Un autre soin, qui l'occupa long-tems, fut la réformation des loix qui devoient être désormais communes aux deux nations. Le respect qu'il devoit à la mémoire de son bienfaiteur, dont les loix saxonnes portoient le nom, ne lui permit pas de les abolir entiérement; mais il y mêla ce qu'il y avoit de plus utile & de plus sensé dans celles de Normandie; il ne fit pas moins de changement dans l'administration de la justice; ce fut lui qui mit le premier une juste distinction entre les affaires civiles &

ecclésiastiques, & qui forma une cour particulière des évêques, contre l'ancien usage qui les faisoit assister aux assemblées judiciaires de la province; il érigea d'autres cours, dont il se faisoit toujours accompagner, pour tenir les juges sans cesse attentifs à leur devoir, autant que pour donner du poids à la justice, par l'ombre de la majesté royale. Celle de l'*échiquier* subsiste encore, & n'a pas eu d'exemple hors de l'Angleterre, quoique le soin avec lequel les anglois l'ont conservée, marque assez combien ils la trouvent utile. Son emploi est de tempérer, par l'équité, la trop grande rigueur des loix, & d'expliquer les cas qui peuvent être obscurs ou douteux.

Guillaume s'étoit toujours proposé d'introduire le langage normand dans ses nouveaux états : rien ne lui paroissoit si propre à réunir les deux nations, que l'usage de la même langue, & c'étoient naturellement les vaincus qui devoient suivre la loi de leurs conquérans. Il établit dans cette vue des écoles publiques, pour y enseigner la langue de son pays aux enfans; & toutes les familles reçurent ordre de les y envoyer. Ceux qui avoient des affaires à la cour, & qui se servoient d'une autre langue, avoient peu de faveur à espérer; mais le moyen qui lui réussit le mieux, fut de publier

le nouveau recueil des loix en langage normand, & de ne jamais faire grâce à ceux qui s'excusoient de les avoir violées par ignorance. On doute néanmoins s'il parvint à son but, & loin que les anglois aient appris à parler normand, quelques-uns ont prétendu que les normands, emportés par le grand nombre, se conformèrent à la langue du pays; ce qu'il y a de certain, c'est que la langue qu'on a parlée en Angleterre depuis la conquête, n'est pas précisément la même qui étoit en usage sous les rois saxons; d'où il semble qu'on peut conclure que du mélange des deux nations, il se forma une troisième langue, qui n'étoit ni celle d'Angleterre, ni celle de Normandie; mais qui tenoit presqu'également de l'une & de l'autre. Cependant le normand pur subsista dans les actes publics jusqu'au tems d'Edouard III.

Tous ces soins lui conciliant de jour en jour l'affection des anglois; il risqua malheureusement d'en perdre un fruit qu'il trouvoit si doux, par l'indulgence excessive qu'il eut pour une passion dont il n'appréhendoit pas un si mauvais effet; il aimoit la chasse avec une ardeur qui ne peut être comparée qu'à celle qu'il avoit pour la gloire. Les loix qu'il avoit déjà publiées pour se ménager ce plaisir sans partage, avoient paru sévères; mais cette rigueur, pour me servir des

termes d'un célèbre écrivain, ne le distingua pas d'un grand nombre d'autres princes qui regardent l'infraction des loix de la chasse comme un crime capital, & qui pardonnent plus difficilement le meurtre d'un cerf que celui d'un homme. Guillaume fit un dégât prodigieux dans la province de Hant, pour se composer un parc, où il vouloit entretenir toutes sortes de bêtes fauves. Dans un espace de plus de trente milles il fit abattre tous les bâtimens, sans en excepter les églises. Ce pays, qu'on nommoit Itène, prit le nom de nouvelle forêt, & ceux qui ont représenté cette entreprise avec les plus noires couleurs, prétendent que le roi n'accorda pas la moindre récompense à ceux qui perdirent leurs terres ou leurs maisons; excès que je ne pense à justifier, qu'en observant que cette accusation, dans les termes de ceux qui l'ont formée, porte l'air d'une satyre. D'autres prétendent, avec la même malignité, que l'intention de Guillaume, en rendant cette contrée déserte, étoit de tenir toujours un espace libre pour servir de camp aux troupes qu'il pouvoit faire venir de Normandie; mais des conjectures, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination d'un historien, méritent peu d'attention. J'en donne encore moins à la

pieuse réflexion d'Orderic Vital, qui fait remarquer que deux des fils de Guillaume & un de ses petits-fils perdirent la vie dans la même forêt, pour en conclure que ce fut une vengeance du ciel qui voulut punir, dans les descendans de Guillaume, le tort qu'il avoit causé à la fortune de plusieurs particul iers.

On raconte, comme un autre exemple de la passion extraordinaire de Guillaume pour la chasse, que se trouvant à poursuivre un cerf dans les montagnes du comté de Dévan, il fut arrêté un moment par des cris qui sembloient annoncer quelque triste accident : les seigneurs de sa suite, qui étoient en petit nombre, vouloient courir au bruit; mais emporté par l'ardeur du plaisir, il leur défendit absolument de s'éloigner de lui : on lui apprit bientôt que les cris qu'il avoit entendus, étoient ceux d'un homme que ses piqueurs avoient maltraité, parce qu'il avoit détourné les chiens, en traversant mal-à-propos le chemin, & qu'il étoit impossible de les remettre en haleine. Sa colère en fut si vive, qu'il reprocha aux piqueurs de n'avoir pas tué cet importun; & l'un d'eux, qui en avoit reçu quelques paroles injurieuses, retourna aussi-tôt sur ses traces pour le tuer effectivement : mais le passant étoit un homme vigoureux qui se défen-

dit jusqu'à mettre la vie du piqueur en danger. Guillaume, encore plus irrité de cette résistance, le fit pendre sur le champ.

Quoique ces emportemens soient toujours inexcusables dans un roi, dont le devoir au contraire est de sacrifier ses plaisirs à la sûreté de ses sujets, une action échappée dans la chaleur de la colère, n'est point une règle sur laquelle on puisse décider du fond du caractère, & refuser à un prince la gloire de la justice & de la modération. Tant d'autres traits qui portent ces deux marques, ou plutôt sa vie toute entière, où elles éclatent continuellement, déposent avec plus de force & de vérité en faveur de Guillaume; & ces taches passagères n'ont pu lui attirer le déchaînement & les injures que de quelques ennemis, qui se sont déclarés contre lui par des motifs beaucoup plus méprisables que les foiblesses qu'ils lui reprochent. C'est par les mêmes principes que plusieurs écrivains lui ont fait un autre crime d'avoir fait bâtir vers ce tems-là ce fameux fort qui subsiste encore sous le nom de *tour de Londres*. Quelle apparence, disent-ils, qu'au milieu de la paix il n'eût pensé qu'à augmenter l'esclavage de ses sujets par de nouvelles chaînes, s'il eut souhaité sincèrement de les rendre heureux? Ces déclarations tombent d'elles-mêmes, lorsqu'on sait que Guillaume fit pendant quelque

tems sa demeure à la tour, & qu'il ne l'avoit fait construire que dans cette vue. D'ailleurs un roi est-il donc coupable de prendre de sages mesures pour le soutien de son autorité, & la prudence la plus juste n'est-elle pas celle qui agit toujours dans la supposition des maux qu'elle peut craindre ; & qui n'épargne rien pour les prévenir ?

Combien l'expérience ne devoit-elle pas tenir Guillaume en garde contre l'inconstance des anglois, tandis qu'il apprenoit tous les jours à se défier de ses meilleurs amis & de ses propres enfans ? Tous les efforts de la reine Mathilde, pour contenir le prince Robert dans la soumission, n'avoient point empêché qu'il n'eut violé continuellement le respect qu'il devoit à son père, & Guillaume ne pouvoit plus ignorer non-seulement que ce prince avoit fait hommage de la Normandie au roi de France, comme s'il eut déjà été en possession de cet état ; mais qu'il en infestoit les frontières par des ravages & des insultes que les normands ne pouvoient attendre que de leurs plus cruels ennemis. Mathilde étoit soupçonnée de nourrir les dérèglemens de ce prince par son indulgence à lui fournir des sommes considérables, & ce fut un autre sujet d'amertume pour Guillaume, qui apprit la conduite de sa femme, sans pouvoir distinguer s'il devoit l'attribuer

l'attribuer à la seule foiblesse du sang ou à quelque projet formé de le chagriner, en favorisant les témérités de son fils. Robert avoit obtenu du roi de France, le château de Gerberoy pour retraite; il y avoit rassemblé, avec tous ses mécontens qui s'étoient attachés à lui, une jeunesse nombreuse qui suivoit bien plus volontiers les ordres d'un maître de cet âge, que ceux de la reine, ou des vieux régens de Normandie. Enfin si Philippe, occupé constamment de ses propres affaires, avoit toujours différé à le mettre en état de faire ouvertement la guerre, on ne doutoit pas que tôt ou tard il ne lui rendît ce service contre son père, & qu'il n'en profitât lui-même pour faire revivre toutes ses prétentions. Il y a beaucoup d'apparence que jusqu'alors Guillaume avoit fermé volontairement les yeux sur la révolte de son fils, & que la crainte de se voir forcé à des rigueurs qui auroient blessé mortellement sa tendresse, l'avoit empêché de faire connoître ouvertement qu'il fût informé de ce qui se passoit en Normandie. Mais le désordre croissant de jour en jour, & pouvant devenir à la fin plus fort que tous les remèdes, il prit avec douleur la résolution de surprendre ce fils rebelle en passant la mer, sans avoir annoncé son départ. Le doute qu'il avoit de la disposition des normands depuis qu'il les avoit réduits à l'égalité

avec les anglois, ne lui permit point de prendre avec lui des troupes de cette nation. L'expérience lui avoit fait connoître que ses nouveaux sujets étoient capables de le servir hors de leur pays avec autant de fidélité que de valeur. Il en fit lever secrètement six mille dans la province de Kent, qui reçurent ordre sous d'autres prétextes de s'avancer vers la mer, & qui furent plutôt embarqués qu'on n'apprit la nouvelle de leur marche. Le vent, qui l'avoit servi avec tant de bonheur dans tous ses passages, le jeta si loin vers le midi, qu'après avoir lutté pendant plusieurs jours contre l'orage, il fut contraint, par le désordre de ses vaisseaux, de prendre terre en Espagne. Cette tempête, que je ne trouve que dans une seule chronique, a donné lieu à divers romanciers de lui supposer une multitude d'aventures qui ont l'air trop fabuleuses pour obtenir une place dans cet ouvrage; mais son absence, qui fut interprétée diversement, favorisa beaucoup le dessein qu'il avoit de surprendre son fils. Il revint descendre à Dieppe, d'où il marcha directement vers Gerberoy, à la surprise extrême de ceux qui le voyoient passer sans s'y être attendus.

Cependant si Robert étoit fort éloigné de l'attendre, il n'avoit pas long-tems ignoré qu'il étoit parti d'Angleterre; &, de quelque expédition qu'il le crut occupé, il avoit regardé son absence

comme une occasion que la fortune lui offroit pour se saisir sans obstacle du gouvernement de Normandie. Philippe s'étoit hâté de lui fournir des troupes, & loin d'être sans défense, comme son père se l'imaginoit encore, il étoit à la veille de partir avec douze mille cavaliers : ces préparatifs refroidirent Guillaume. Cependant, après s'être fortifié dans un poste avantageux, il fit venir quelques troupes de Normandie, qui rendirent du moins ses forces égales à celles de Robert; & cherchant moins à combattre les françois qu'à joindre son fils, il s'avança vers Gerberoy, où ce jeune prince étoit encore, & où il espéra de le bloquer.

Mais Robert n'avoit point appris l'arrivée du roi sans ressentir toutes les alarmes que l'autorité paternelle & le seul nom d'un guerrier si redouté étoient capables de lui inspirer. Quoiqu'il fût plus fort par le nombre, ce mélange de respect & de crainte lui fit chercher des tempéramens entre la guerre ouverte & une soumission qu'il n'avoit pas crue sans danger. Il résolut d'employer l'évêque de Beauvais & l'Abbé de saint Germer, pour suspendre la première impétuosité de son père. Ces deux prélats joignirent le roi dans sa marche, & la grâce qu'ils lui demandèrent d'abord fut de faire arrêter ses troupes; ils lui peignirent dans des termes fort touchans

le regret que son fils avoit de s'être attiré sa colère ; & ne lui dissimulant pas non plus qu'il étoit fort dur pour ce jeune prince à l'âge où il étoit, & partagé de tant d'excellentes qualités, de se voir éloigné des affaires, & d'avoir moins de part au gouvernement que plusieurs particuliers qui étoient nés pour lui obéir, ils lui firent confesser insensiblement que soit en Angleterre, soit en Normandie, Robert pouvoit être occupé d'une manière plus digne de sa naissance & de son mérite. Guillaume, qui avoit un fond de bonté naturelle, ne trouva plus rien de difficile après cette confession ; il fut le premier à proposer que son fils commençât par lui rendre ses soumissions, & il promit d'avoir égard à des plaintes qu'il n'avoit refusé d'écouter jusqu'alors, que parce qu'elles n'avoient jamais été accompagnées de manières assez respectueuses. Les prélats, dont la commission ne s'étendoit pas si loin, n'osèrent s'engager à lui amener le prince ; mais se retranchant dans les protestations de son repentir & de son respect, ils vinrent à bout, par des expressions qui ne furent pas clairement démêlées, de faire concevoir au roi que Robert suivroit avec joie ses intentions.

C'en étoit plus que le jeune rebelle n'avoit espéré ; mais s'il avoit attendu le retour de ses ministres pour régler sa conduite sur leur récit,

il ne fut pas long-tems à prendre une résolution digne de sa témérité : ce fut de profiter de la confiance de son père pour se saisir de sa personne. Il se flatta que, sous prétexte de n'oser se présenter à lui au milieu de ses troupes avant que d'avoir reçu de sa bouche l'assurance du pardon qu'il lui avoit fait demander, il s'engageroit facilement à recevoir ses soumissions dans un lieu qu'il lui laisseroit la liberté de marquer à quelque distance de son camp, & les moyens ne pouvoient lui manquer pour l'enlever avant qu'il pût être secouru. On ignore quelles devoient être les suites de ce téméraire projet. Il trouva toute la facilité qu'il avoit espéré à faire sortir Guillaume hors de son camp; mais il s'étoit flatté en vain de tromper un prince qui connoissoit toutes les ruses de la guerre, & qui étoit trop accoutumé à la vigilance, pour en oublier les précautions dans les circonstances même où sa bonté pouvoit lui persuader qu'elles étoient superflues. En consentant à se rendre au lieu dont on étoit convenu, Guillaume posta trois détachemens de sa cavalerie à la distance qu'il falloit l'un de l'autre pour se réunir en peu de momens; & sept ou huit coureurs qu'il envoya sur les routes qui conduisoient de Gerberoy au lieu de la conférence, avoient ordre de se détacher successivement pour lui rapporter

les moindres circonſtances qui pourroient ſervir à lui faire juger des intentions de ſon fils. Il avoit déclaré d'ailleurs qu'il ſeroit accompagné de cinquante gardes, en laiſſant au prince la liberté de ſe faire ſuivre du même nombre : cette prudence le ſauva. Robert avoit deſtiné trois cents hommes à l'exécution de ſon deſſein; &, pour ne faire naître aucun ſoupçon, il les avoit diſpoſés en ſix bandes, qui, ayant ordre de ſe rendre au même lieu par divers chemins, ſembleroient répondre chacune en particulier, au nombre que le roi avoit fixé lui-même. Mais quatre des coureurs de Guillaume lui ayant rapporté, preſqu'en même tems, qu'ils avoient vu venir de différens côtés pluſieurs compagnies de cinquante hommes, il ne douta point qu'on n'eût formé le deſſein de le trahir. Après avoir balancé s'il ne réuniroit pas tout d'un coup ſa cavalerie pour fondre ſur les traîtres, la crainte d'être lui-même accuſé de trahiſon, s'il recevoit ſon fils avec plus de forces qu'il ne s'y étoit engagé, lui fit prendre le parti de regagner ſon camp; il ne laiſſa qu'un de ſes gens au lieu de la conférence, pour reprocher au prince ſon criminel artifice.

On lui rend ce témoignage, que la douleur fut le plus ſenſible de ſes mouvemens dans une occaſion ſi offenſante, & qu'elle ſurpaſſa beau-

coup sa colère : il ne craignoit point assez son fils pour se faire une inquiétude trop vive de sa situation ; mais il considéroit, qu'après un témoignage si déclaré des intentions de ce prince, il n'avoit plus de fond à faire sur le retour de son respect, ni sur la sincérité de ses promesses. C'étoit un ennemi d'autant plus cruel, que, ne pouvant le punir avec modération, il falloit s'attendre que cette pensée rendroit aussi sa crainte plus vive, & par conséquent sa révolte & sa haine beaucoup plus obstinées. Pour combler l'amertume de son cœur, il apprit que la reine son épouse, mortellement affligée de voir aux mains le père & le fils, étoit tombée subitement dans une maladie qui mettoit sa vie en danger.

Ce fut dans ce trouble que, ne pouvant oublier néanmoins ce qu'il devoit à sa gloire & à son autorité, il résolut d'attaquer brusquement Gerberoy. On ne nous apprend point quelle raison pouvoit avoir porté le prince à s'y renfermer encore ; & si l'on en devoit juger par les suites, il faudroit attribuer cette imprudente démarche à la répugnance qu'il sentoit à tirer l'épée contre son père. Il avoit à peu de distance des troupes qui attendoient ses ordres ; &, prévoyant peut-être qu'il ne pourroit éviter de combattre s'il se mettoit à leur tête, il aima

mieux se tenir resserré dans un château, où il ne s'imaginoit point que le roi eût la hardiesse de l'attaquer à la vue des françois. Il y a même assez d'apparence qu'il leur avoit recommandé de ménager son père, dans l'espérance qu'il ne penseroit qu'à se retirer lorsqu'il les verroit moins disposés à le presser qu'à se défendre sur leurs propres terres. Mais Guillaume avoit le cœur trop élevé pour se laisser désarmer par une foible satisfaction, il attaqua Gerberoy; l'assaut fut si vif, que Robert, pressé de toutes parts, & voyant peu d'apparence de résister plus long-tems, prit le parti de sortir de la place avec ses plus braves soldats, & de s'ouvrir un passage l'épée à la main, pour gagner l'armée françoise. Le roi, qui s'apperçut de son dessein, courut lui-même du côté par lequel il le vit prêt à s'échapper, & s'offrir à lui dans l'espérance de l'arrêter de sa propre main. On étoit alors si déguisé par l'armure, qui étoit de toutes pièces, & qui cachoit par conséquent le visage & la taille, qu'on peut se persuader aisément, que Robert ne reconnut point son père, du moins tous les historiens l'assurent, & la chaleur du combat fut peut-être une autre cause de son erreur. Mais, pressé par le roi, dans le tems qu'il faisoit des efforts prodigieux pour fendre un gros d'anglois qui

s'opposoient à son passage, il lui porta un coup de lance qui lui fit une large blessure au bras, & qui le précipita de son cheval avec le plus grand danger pour sa vie. L'histoire ne dit pas non plus à quelle marque il reconnut son père, & ce silence pourroit faire croire que l'ayant attaqué d'abord avec connoissance, ce ne fut que le mouvement de la nature & le remords pressant de son crime, qui lui firent tomber les armes des mains à la vue du triste état où il l'avoit réduit. Guillaume étoit devenu si gros que ne pouvant se relever facilement, il demeuroit exposé à être foulé aux pieds de la cavalerie. Enfin, Robert ne put supporter ce spectacle, il mit pied à terre, & se jetant aux genoux de son père, il le conjura de lui pardonner un malheur auquel sa volonté n'avoit point de part; il l'aida ensuite à remonter à cheval; & quelques historiens ajoutent que ce fut sur le sien. Les combattans demeurèrent comme suspendus par le sentiment de respect, dont ils ne purent se défendre à la vue du père & du fils, & personne ne doutoit que cet étrange accident n'eût déjà produit leur réconciliation; mais Robert, effrayé du silence de son père, accepta un cheval qu'on lui offrit, & feignant un moment de suivre le roi, il saisit tout d'un coup l'occasion qu'il trouva de s'enfuir

à toute bride, sans que personne osât tenter de le poursuivre.

La blessure du roi & le même silence qu'il avoit continué de garder, répandoient parmi tous ses gens une consternation, qui sembloit leur avoir fait perdre l'envie de combattre; & Guillaume, paroissant oublier lui-même dans quel dessein il étoit venu, tourna le dos au château de Gerberoy, sans vouloir profiter de la facilité qu'il avoit de s'en saisir; il ne pouvoit douter que son fils n'eut joint l'armée françoise; mais pensant aussi peu à l'attaquer, il regagna son camp, où il se livra, pendant quelques jours, au noir chagrin qui le dévoroit, comme s'il eût attendu, pour régler ses résolutions, que Robert lui donnât lui-même quelques marques de ses sentimens & de ses desseins. Mais il apprit bientôt que ce prince avoit passé dans l'armée des françois sans s'y arrêter, & que les ordres qu'il y avoit laissés étoient de demeurer seulement à la garde du pays, sans commettre la moindre hostilité contre le roi, s'il ne les y forçoit lui-même.

Guillaume ne s'étoit pas proposé de déclarer la guerre à la France; il se réjouit au contraire qu'on lui laissât la liberté de se retirer, & le trouble dont il étoit possédé lui faisant compter pour rien l'opinion qu'on pourroit prendre

d'une expédition si infructueuse, il se rendit à Rouen, après avoir chargé le comte de Montgommery du commandement de ses troupes, qu'il laissa sur la frontière. Les historiens n'ont pas démêlé de quelle nature étoient ses agitations; mais elles augmentèrent à Rouen par les explications qu'il eut avec la reine. Cette princesse, qui avoit peut-être à se reprocher la mauvaise conduite de son fils, ne laissa pas de se plaindre amèrement de la nécessité où Guillaume avoit mis ses enfans de chercher à se procurer quelque considération par les armes, lorsqu'ils étoient négligés par leur père jusqu'à se voir dans la dépendance continuelle du conseil de Normandie; elle se plaignit de n'avoir elle-même qu'une ombre d'autorité, dont les bornes étoient si humiliantes pour elle, qu'il lui étoit arrivé plusieurs fois de voir ses ordres contredits par le conseil de la régence. Guillaume sentoit la justice de ces plaintes; mais il étoit persuadé en même tems, qu'il ne devoit la tranquillité où la Normandie s'étoit conservée depuis la conquête, qu'à la forme de gouvernement qu'il y avoit établie; & quelque chagrin qu'il ressentît de la conduite de Robert, il ne doutoit pas que le caractère de ce prince ne lui en préparât de beaucoup plus amers, s'il lui confioit assez de pouvoir pour donner une carrière

libre à son ambition. Il demeura donc plus embarrassé que jamais entre le désir de satisfaire sa femme & son fils, & la crainte de risquer le repos de ses états & le sien, en partageant son autorité.

Il apprit dans cet intervalle que Guaer, comte d'Hereford, faisoit solliciter le prince Robert de passer en Bretagne, & que les manceaux lui offroient aussi de soulever en sa faveur toutes leurs forces, & celles de l'Anjou, qui pouvoient lui composer une armée redoutable, en se joignant avec les bretons. Quoique l'inaction où Robert demeuroit à la cour de France semblât marquer qu'il n'étoit point encore revenu de l'aventure de Gerberoy, Guillaume comprit que cette espèce de consternation ne dureroit pas plus long-tems que son séjour en Normandie. Peut-être fut-il touché aussi de voir l'impression du respect filial, assez forte pour le contenir dans cette apparence de soumission; il voulut essayer jusqu'où ce mouvement pouvoit conduire Robert; & soit tendresse, soit politique, il se détermina enfin à le rappeler par une lettre de sa main, où il lui promettoit l'oubli de toutes ses fautes en faveur du repentir qu'il avoit marqué à Gerberoy, & de la tranquillité dans laquelle il s'étoit maintenu depuis ce tems-là. Robert ne fit pas difficulté, sur un

gage si inviolable de la bonne foi de son père, de se rendre à Rouen sans la moindre escorte. Il y fut reçu du roi & de la reine avec des témoignages d'une égale tendresse. Guillaume sentit dans ce moment le plaisir d'être père; il s'y livra pendant quelques jours avec d'autant plus de douceur que la reine étant morte de sa maladie, sans qu'on sache quel nouvel accident fût capable de l'augmenter, il ne trouva que dans l'affection de ses enfans ces consolations sensibles que la fortune & la gloire ne donnent jamais si parfaitement que la nature. Cependant quelques historiens placent cette mort plus tard. Guillaume reçut avis, dans cet intervalle, qu'il se formoit quelque nouveaux mouvemens du côté de l'Ecosse; il résolut, pour première marque de confiance, de charger Robert de la conduite de son armée, il lui fit passer la mer avec lui; & quoique son dessein fût de marcher aussi contre les écossois, il l'envoya d'avance dans le Northumberland avec une partie de ses troupes. La fortune fut si favorable au jeune prince, que, soit par la seule terreur de ses armes, soit par d'autres voies qui ne sont pas venues jusqu'à nous, il contint l'armée écossoise dans ses limites, & son père n'arriva, quelque tems après lui, que pour voir la paix heureusement rétablie sans le moindre combat

entre les deux partis. Cependant, le roi ne fit point un voyage inutile ; ce fut dans cette occasion qu'il fonda la ville de Neufchâtel, sur la rivière de Thyne, au même lieu où étoit l'abbaye de Moncaster, fameuse par l'austérité de ses moines.

Ces premiers succès de Robert furent suivis de quelques avantages plus sanglans qu'il remporta sur les gallois, & qui firent prendre au roi son père une opinion qu'il n'avoit jamais eue de son mérite. Ce fut apparement la satisfaction qu'il en ressentit qui lui fit penser enfin à lui donner quelque part au gouvernement. S'il y avoit quelque péril, il étoit moindre sous ses yeux ; mais il ne prévoyoit pas qu'il alloit se faire un autre ennemi, & que c'étoit de sa famille qu'il devoit recevoir tous les chagrins dont le reste de sa vie étoit menacé. L'évêque de Bayeux, son frère, avoit eu la principale administration depuis la conquête, & Guillaume avoit vu croître sans défiance & sans jalousie, l'autorité d'un frère, que son titre d'ecclésiastique ne pouvoit jamais rendre fort redoutable pour la sienne. Cependant ce prélat n'ayant pu souffrir sans chagrin que son pouvoir fût partagé avec un neveu, dont il connoissoit l'humeur impérieuse, employa bientôt toutes sortes de moyens pour ruiner la bonne

intelligence entre le père & le fils; & ses artifices trouvant le roi sans cesse en garde, il tourna son ressentiment contre ce prince, à qui il reprochoit de reconnoître mal ses longs services. Il apporta d'abord quelque ménagement dans ses plaintes, espérant toujours qu'elles lui feroient rendre la justice qu'il croyoit mériter, mais levant enfin le masque, il répandit parmi les anglois que le dessein de Guillaume, en appelant pour les gouverner, un jeune prince qui n'avoit pas vécu assez long-tems en Angleterre pour connoître le génie & les usages de la nation, ne pouvoit être que de les replonger dans tous les maux dont ils avoient gémi pendant la plus grande partie de son règne; qu'il commençoit à se lasser de les voir soumis & tranquilles, parce qu'il manquoit d'occasion pour les tourmenter; que l'approche de la vieillesse le rendant plus avare & plus défiant que jamais, il n'avoit appelé son fils que pour recommencer à les conduire avec cette rigueur qui leur avoit fait donner si souvent le nom de tyrannie à son règne, & de servitude à leur soumission; que c'étoit à ceux qui avoient mis l'Angleterre dans la situation tranquille dont elle jouissoit, à conserver leur ouvrage par la constance de leurs soins; & que tout ce qui menaçoit d'un renversement infaillible l'ordre

établi dans l'administration, devoit être regardé comme le présage d'une infinité de nouveaux malheurs.

Guillaume n'ignora pas long-tems des murmures qu'on ne cherchoit plus à dissimuler; mais quelques imprudences qui échappèrent à son fils, & qui parurent justifier les plaintes du prélat, ne lui permirent point de suivre tout d'un coup son ressentiment. Robert avoit pour les plaisirs l'inclination ordinaire aux princes de son âge.

Il entendit vanter la beauté des deux filles du comte Waltehof, nom toujours cher aux anglois, & qui attiroit à ces deux jeunes personnes autant de respect qu'on en devoit aux princesses filles de Guillaume; l'honneur qu'elles avoient de lui appartenir par leur mère, contribuoit sans doute à les soutenir dans cette considération; mais le seul nom de Waltehof, qui devenoit tous les jours plus célèbre par ses miracles, suffisoit pour les faire adorer de toute la nation. Ce fut à la plus jeune que Robert s'attacha aussi long-tems qu'on pût lui attribuer le dessein de l'épouser; on applaudit à son choix, & les vœux de tous les anglois auroient porté une fille de Waltehof sur le trône. Ce jeune prince étoit déjà veuf, il étoit naturel qu'il s'engageât dans un second mariage; on

on ne voyoit point d'inégalité choquante du côté de la naissance; & la qualité de fille de Waltehof, jointe au mérite de la beauté, suppléoit aux yeux de la nation à la splendeur d'une couronne.

Cependant Robert n'avoit pensé qu'à se faire un amusement de cette intrigue. Après s'être fait écouter de la fille de Waltehof, il se vanta si indiscrètement de son bonheur, qu'il fit juger mal de la conduite de sa maîtresse. Toute la honte en retomba sur lui, & par le penchant qu'on avoit à justifier le sang de Waltehof, on publia qu'il n'étoit pas surprenant qu'une fille, dont l'âge ne surpassoit pas quinze ans, eût marqué quelque foiblesse pour l'héritier présomptif de la couronne; mais qu'il étoit également lâche & odieux, qu'un prince, chargé du gouvernement de l'état, eut abusé de sa grandeur & de son pouvoir pour séduire un enfant de cet âge. L'évêque de Bayeux, joignant aux motifs de sa haine les prétextes qu'il trouvoit naturellement dans sa profession, s'emporta sans mesure contre un désordre que le roi même avoit puni avec la dernière rigueur pendant tout le cours de son règne.

Il y a néanmoins beaucoup d'apparence que ces déclamations étoient sans fondement : si la fille de Waltehof se laissa éblouir par l'espérance

du trône, elle dût concevoir que ce n'étoit point en négligeant le soin de son honneur qu'elle pouvoit s'en ouvrir le chemin. Mais la malignité du prélat eut soin d'écarter cette réflexion, en ne faisant considérer dans ce commerce qu'un désordre ordinaire de l'amour, le roi même s'y laissa prendre, il reprocha au prince d'avoir déshonoré une fille qui lui appartenoit par le sang; & lui faisant envisager ce que la haine des anglois pouvoit lui coûter, il lui conseilla de prendre d'autres voies pour leur plaire, s'il ne vouloit pas renoncer volontairement à l'espérance de sa succession: ce conseil a passé pour une prophétie. Avec quelque sermens que Robert se défendit contre les imputations de son oncle, il ne put faire revenir la nation de l'idée qui s'en étoit déjà répandue; & cette opinion, vraie ou fausse, ayant servi de fondement à mille autre fâcheux préjugés, il s'apperçut trop tard que dans l'esprit du peuple les passions des princes sont toujours des crimes ou des vertus.

Cependant Guillaume, persuadé par les sermens de son fils, comprit mieux que les anglois, d'où venoit la source du mal. Il ouvrit enfin les yeux sur les pratiques de l'évêque de Bayeux; & dans l'indignation de retrouver au sein de sa famille un nouveau serpent qui cherchoit à

lui percer le cœur, il le relégua dans une maison de campagne que ce prélat s'étoit fait bâtir avec des frais immenses dans son comté de Kent. Tout ce qu'il y avoit de seigneurs mécontens dans les deux nations, se rassembla bientôt près de lui. On étoit accoutumé depuis la conquête à lui rendre les mêmes soumissions qu'au roi, & son séjour en Angleterre ayant été plus constant, il sembloit qu'il appartenoit plus particulièrement à la nation; d'ailleurs s'il s'étoit enrichi aux dépens des anglois, l'usage qu'il avoit toujours fait de ses richesses avoit tourné en quelque sorte à leur avantage par la prodigieuse dépense qu'il faisoit pour l'entretien de sa maison & pour le détail de ses plaisirs. Sa politique avoit été toute opposée à celle du roi, son frère, & peut-être même lui avoit-elle mieux réussi. Aulieu de se faire servir par les normands, & de réserver toute sa faveur pour ses compatriotes, il s'étoit livré aux anglois avec si peu de réserve, qu'il n'avoit pas un domestique qui ne fût de leur nation. Il avoit donné de même le gouvernement de ses terres à diverses personnes du pays, & par une autre affectation qu'il avoit quelquefois poussée jusqu'à choquer le roi, dans le tems que ce prince s'efforçoit d'introduire le langage normand parmi ses sujets, il prenoit plaisir à se servir de la langue angloise, qu'il parloit parfai-

tement. Tant de soin pour s'attirer la confiance & l'affection du peuple avoit pu passer pour autant de services qu'il rendoit à la maison royale, tandis qu'il vivoit en bonne intelligence avec le roi & le prince son neveu; mais la même conduite devint suspecte après sa disgrâce. Guillaume ne put le voir accompagné d'une foule d'anglois, dont il soupçonnoit particulièrement la fidélité, sans s'alarmer de ses intentions. S'il ne le croyoit point capable d'en vouloir à sa vie ni même à son autorité, il ne douta point que dans la haine qu'il portoit à son fils, il n'eut peut-être déjà commencé à prendre des mesures pour le priver de l'héritage de la couronne.

Cette imagination passa pour constante dans l'esprit du roi, lorsque Guillaume le roux, qu'il avoit laissé en Normandie, lui fit demander instamment la permission de se rendre à Londres: quoiqu'il se crut sûr de l'arrêter par un refus, il résolut d'approfondir les desseins de son frère, en accordant à ce jeune prince la liberté qu'il lui demandoit; sa pensée étoit qu'en les faisant observer l'un & l'autre, il seroit difficile qu'on ne surprit point quelques marques de leur intelligence; mais il n'avoit pas fait réflexion qu'en traversant la province de Kent, le jeune Guillaume avoit un prétexte trop naturel dans le respect qu'il

devoit à son oncle, pour n'en pas prendre droit de s'arrêter quelque tems chez lui. Quelle raison le roi auroit-il eue d'en témoigner du chagrin? C'étoit néanmoins sur quoi l'évêque de Bayeux avoit compté pour jeter les fondemens de son intrigue, & Guillaume le roux, qui ignoroit encore les vues qu'on avoit sur lui, avoit été pressé avec les mêmes instances, & d'obtenir la liberté de passer en Angleterre, & de venir descendre chez son oncle. Ainsi non-seulement il y étoit attendu, mais le prélat affectant de le vouloir traiter avec toute la tendresse & la considération qu'il devoit au second prince de la famille royale, invita un grand nombre de seigneurs à se rendre chez lui pour cette fête.

D'un autre côté, comme il connoissoit trop bien la défiance, qui étoit tournée en habitude dans le roi son frère, par le besoin continuel qu'il en avoit eu pendant son règne, pour ne pas compter que toutes ses démarches seroient observées, il n'avoit pas attendu jusqu'au dernier moment à se précautionner contre les dangers qui menaçoient sa fortune ou sa liberté. Dès qu'il avoit vu son autorité chancelante à la cour, il avoit pensé à recueillir secrètement tous ses trésors; & pour s'assurer d'avance une retraite, il avoit dépêché à Rome un de ses plus fidelles serviteurs, avec ordre non-seulement de deman-

der au pape sa protection & la liberté d'aller finir sa vie à l'ombre du saint siège, mais de lui tenir même une maison prête en Italie. La plupart des historiens veulent qu'avec le motif de la sûreté il en eût un plus particulier pour chercher un asile à Rome. L'âge & la santé du pape Grégoire XII, ne lui promettoient plus une longue vie. L'évêque de Bayeux se flattoit que ses richesses pourroient l'élever sur le trône de S. Pierre, & l'on assure qu'il avoit déjà fait passer en Italie des sommes immenses qui lui garantissoient la plus grande partie des suffrages : deux vaisseaux qu'il tenoit prêts dans l'île de Wight, ne lui laissoient aucune inquiétude pour sa fuite, & l'on remarque encore qu'il n'avoit pas employé un seul normand pour toutes ses dispositions.

Les seigneurs anglois, qu'il avoit rassemblés chez lui, étant déjà prévenus de ses intentions, il n'eut pas besoin d'arrêter long-tems son neveu pour lui expliquer le projet qu'il avoit formé de faire tomber la couronne d'Angleterre sur sa tête après la mort du roi, & pour lui en faire donner d'avance une espèce de gage par les promesses qu'il lui fit recevoir de toute l'assemblée. Ce prince n'avoit guère d'autre mérite aux yeux des anglois que le choix de son oncle, car ayant passé plusieurs années à Londres, il ne s'y étoit fait estimer que par un courage, qu'on

ne pouvoit même distinguer de la férocité. Capricieux d'ailleurs, brutal, avare, sans mœurs & sans religion, il ne pouvoit faire espérer un règne tranquille qu'autant qu'il se conduiroit par les conseils de son oncle, avec qui l'obligation présente lui fit prendre tous les engagemens qui pouvoient rassurer les anglois contre son caractère; il se rendit immédiatement à Londres, où le roi son père affecta d'ignorer qu'il eût vu l'évêque de Bayeux dans sa route; mais Lanfranc, archevêque de Cantorbéri, qu'il avoit chargé d'avoir les yeux ouverts sur ce qui se passoit dans sa province, l'avoit informé de toutes les circonstances de cette entrevue. Il n'étoit pas surprenant que le jeune Guillaume fût entré avec ardeur dans le projet de l'élever sur le trône, & le roi même n'avoit pas été éloigné de cette idée dans le tems que la révolte de Robert l'avoit fait penser à la punition de ce prince; & se voyant encore quatre fils, il étoit d'autant plus naturel qu'il fît quelque jour entr'eux la division de ses états, que malgré tous les efforts qu'il avoit employés depuis quinze ans pour réunir les anglois & les normands, il sentoit continuellement que ces deux nations n'étoient pas faites pour être gouvernées par le même maître. Mais il ne put voir sans indignation que son frère osât prendre le soin de ce partage; son ressentiment

auroit éclaté si Lanfranc, qu'il consulta, ne lui eut représenté que l'évêque de Bayeux, après tout, n'avoit rien entrepris contre le gouvernement, & que dans sa disgrâce même il paroissoit respecter l'autorité de son frère, puisqu'il ne lui étoit pas échappé un seul mot qui pût rendre sa soumission suspecte. De quelques idées qu'il s'entretint, ne regardoient-elles pas uniquement l'avenir? & l'âge de Guillaume étoit-il assez avancé pour lui faire craindre que des mesures si éloignées fussent capables de renverser les siennes? D'ailleurs Lanfranc, qui aimoit la paix, & qui avoit reconnu par une expérience continuelle de quelle difficulté il seroit toujours de la conserver entre les deux nations, représenta encore à son maître que peu de princes réunissant, comme lui, toutes les qualités qui inspirent la soumission, ou qui forcent un peuple à s'y accoutumer, il ne falloit pas espérer que son successeur, auquel de ses fils qu'il voulût accorder ce glorieux titre, fût capable de contenir aussi heureusement que lui les anglois & les normands dans l'obéissance. Il prit avantage d'une si flatteuse réflexion pour lui demander s'il ne valoit pas mieux que ces deux états eussent chacun leur maître qui les gouvernât paisiblement; & si ce n'étoit pas même le seu moyen de prévenir les divisions que la jalousie

feroit naître quelque jour entre ses enfans? On ne pouvoit contester la succession de la Normandie à Robert, qui y étoit appelé par le droit de la naissance; à l'égard de l'Angleterre, c'étoit une conquête dont il avoit le même droit de disposer qu'il avoit eu de l'entreprendre; & sur lequel de ses fils qu'il fit tomber son choix, il ne falloit pas douter que les trois autres & toute la nation ne respectassent ses volontés.

La prudence & l'amour de la paix qui s'exprimoient par la bouche de Lanfranc, firent tant d'impression sur l'esprit du roi, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à la sagesse de ce conseil; ainsi, par un changement bien étrange, ce fut le projet de l'évêque de Bayeux qui devint celui de Guillaume. Cependant comme il importoit beaucoup qu'il ne fut pas révélé, Lanfranc reçut ordre de le tenir caché; & le seul effet qu'il produisit alors, fut de porter le roi à changer la situation de ses deux fils, c'est-à-dire de renvoyer l'aîné en Normandie, pour retenir Guillaume à Londres, & de l'accoutumer aux usages d'un pays qu'il devoit un jour gouverner. Ces deux princes furent d'autant plus satisfaits de cette nouvelle disposition que leur penchant s'accordoit avec les ordres du roi. Guillaume le roux demeura en Angleterre avec une partie de l'administration, telle que le roi

l'avoit confiée à son frère, & Robert fut charmé de repasser la mer avec une autorité qu'il n'avoit jamais eue en Normandie, & qui fut effectivement d'autant moins bornée que le roi remit à lui composer un conseil dans un voyage qu'il y méditoit lui-même. Cependant il lui donna pour l'accompagner, Roger de Montgomeri & Guillaume, évêque de Durham, deux anciens serviteurs dont il connoissoit également la fidélité & la prudence.

Le vertueux Lanfranc s'applaudissoit d'une ouverture qui sembloit rétablir solidement l'union dans la famille royale, & dont l'avantage pouvoit s'étendre jusqu'à l'évêque de Bayeux, dont il y avoit beaucoup d'apparence qu'on verroit finir les mécontentemens avec la cause qui les avoit fait naître. Mais sur ce point toute la prudence de l'archevêque fut trompée; la haine d'Odon contre Robert n'ayant point eu d'autre source que sa jalousie, se tourna contre Guillaume le roux, après le départ de son frère, & lui fit abandonner par conséquent toutes les vues qu'il avoit formées pour son élévation. Le roi, qui continua de le négliger, s'apperçut d'autant moins de ce nouveau caprice, que toute son attention fut alors fixée par un accident qui mit encore sa tendresse naturelle à l'épreuve. Richard, son troisième fils, étant à chasser dans

la nouvelle forêt y fut tué par un daim qu'il avoit surpris, & dont il croyoit pouvoir se saisir sans le secours de ses armes. Un historien paroît douter si cette relation de sa mort ne fut pas répandue par l'ordre du roi pour cacher une vérité beaucoup plus triste. Ce prince tenoit de son père une passion immodérée pour la chasse; & c'étoit lui qui s'étoit chargé de l'exécution des loix rigoureuses qui regardoient les plaisirs du roi. Il n'est pas sans vraisemblance que le ressentiment des incommodités, & des pertes qu'un grand nombre d'anglois essuyoient continuellement, pût l'avoir fait massacrer par quelque perfide qui le surprit à l'écart. Mais Guillaume n'en fit point un crime à la nation, puisqu'on ne remarque point jusqu'à la fin de sa vie qu'il ait rien changé à la douceur de son gouvernement. Ce fut dans ce tems-là, au contraire, qu'étant menacé d'une nouvelle invasion des danois, sous la conduite de Magnus, il trouva dans les anglois un secours volontaire de six schellings sur chaque arpent de terre, qui fut une preuve nouvelle de l'attachement qu'on prenoit enfin pour lui.

On ne s'offensa pas même qu'un reste d'inquiétude à l'approche de ces redoutables ennemis, le portât à faire venir un grand nombre de troupes étrangères, comme s'il se fut encore défié que

le cœur des anglois ne penchât pour le sang d'Harold ; mais le bruit des préparatifs ayant refroidi les barbares, ils parurent le long des côtes sans oser tenter d'y descendre. Cependant Canut, nouveau roi de Danemarck, excité par quelques prédictions, qui lui avoient promis une gloire extraordinaire dans le métier des armes, commandoit lui-même sa flotte avec Magnus, & ne prenoit vraisemblablement les intérêts de ce prince que pour les faire servir de prétexte à sa propre ambition. On croit que le fils d'Harold, ayant peut-être ses vues, fit naître divers obstacles qui ruinèrent leur entreprise commune. Mais il est surprenant que, depuis cette expédition, l'histoire ne parle plus de lui ni de ses frères, comme si l'inutilité de tant de mouvemens leur eut fait abandonner enfin leurs prétentions.

Guillaume eut dans le même tems quelques foibles alarmes de la part d'un prince que son caractère rendoit peu redoutable, mais dont les mouvemens se faisoient d'autant plus observer, qu'on étoit accoutumé depuis plusieurs années à le voir dans une tranquillité profonde. C'étoit le prince Edgard qui, paroissant se lasser de son oisiveté, parcourut plusieurs provinces, en visitant ses amis, sans avoir communiqué à la cour son voyage & ses intentions ; quoiqu'il ne fût point

capable de faire naître des craintes sérieuses, on attacha quelques espions sur ses traces, & l'on fut surpris que la plupart des personnes chez lesquelles il avoit été, ne parussent songer après son départ qu'à préparer leurs armes, & à se mettre comme en état d'exécuter quelque importante entreprise. Enfin le nombre de ceux dont il réveilloit ainsi la langueur, devenant plus considérable de jour en jour, on prit le parti d'en faire arrêter quelques-uns, en épargnant encore le prince, autant par la difficulté qu'on avoit à le croire capable de causer quelque trouble dans l'état, que par considération pour sa naissance. On ne se repentit point de s'être borné à cette précaution, lorsqu'on eut découvert que le dessein d'Edgard étoit de faire le voyage de la Terre-sainte, & qu'il ne s'étoit mis en mouvement que pour se former une escorte nombreuse, qu'il vouloit composer de ses meilleurs amis. Loin de condamner son dessein, Guillaume ne doutant pas qu'il ne se fixât dans la Grèce avec les anglois qui s'y étoient établis depuis son règne, se réjouit d'une résolution qui l'alloit délivrer du seul rival dont il eût à craindre la concurrence pour lui-même ou pour ses enfans. Il le combla de présens; & prenant soin lui-même de former son escorte, il la composa de deux cents gentilshommes, dont il y a beau-

coup d'apparence qu'il étoit bien aise de se délivrer. Un historien assure qu'Edgard avoit si peu d'esprit, qu'il approchoit de la stupidité. Il en donne pour preuve, que dans la reconnoissance qu'il crut devoir au roi pour un fort beau cheval qu'il avoit reçu de ce prince, il le déchargea de la pension annuelle qu'il recevoit de la cour, & qui étoit le seul revenu qu'on lui eut laissé pour son entretien; mais ce récit ne s'accorde pas avec les belles actions qu'on lui attribue ensuite contre les infidelles. Son voyage fut accompagné d'un grand nombre d'aventures, qui appartiennent peu à cette histoire; mais il lui en arriva une en Normandie, qui peut se rapporter par le lieu du moins de la scène. En passant à Rouen, où la curiosité le retint quelques jours, il s'y fit aimer d'une femme chez qui il étoit logé, & qui apprenant le dessein de son voyage, employa toute son adresse pour se procurer le moyen de le suivre; il falloit qu'elle crut déjà s'être acquis quelque droit sur le prince, puisque n'ayant pu obtenir de lui qu'il l'enlevât, elle ne le menaça de partir après lui, que pour tirer vengeance de la trahison qu'elle lui reprochoit. Elle eut assez de pouvoir sur l'esprit de son mari, pour lui inspirer l'envie de faire le voyage de la Terre-sainte avec le prince. Partant en effet à sa suite

avec quantité d'autres normands, qui avoient été saisis de la même dévotion, elle n'attendit pas plus long-tems que le second jour de sa marche, pour faire connoître à Edgard qu'elle avoit exécuté sa parole. On ne sauroit douter que ce ne fût moins l'espérance de se venger, que le renouvellement des désirs de l'amour, qui la portoit à lui faire donner un avis si paisible : cependant Edgard ne se trouva pas plus disposé à la souffrir dans son escorte à titre d'amante que d'ennemie. Il lui fit défendre de l'accompagner plus loin ; & cet ordre étant mal suivi, il fit prier les magistrats d'une ville où il passoit, de le délivrer des importunités d'une femme avec qui il n'avoit rien à démêler. Ce fut alors que la fureur s'étant emparée sérieusement de la dame normande, elle chercha les moyens de s'approcher du prince pour se venger par ses mains ; mais elle fut arrêtée & livrée au magistrat, qui n'auroit pas su quel jugement il devoit porter de cette aventure, si le mari, s'échauffant pour l'intérêt de sa femme, n'eut donné lieu lui-même à la révélation de sa honte. Il s'adressa au comte de Verneuil, qui étoit sur la frontière de Normandie avec un corps de deux mille hommes ; & le conjurant de recevoir ses plaintes, il accusa les anglois qui traversoient la Normandie, de tous les crimes

qu'il crut capables de porter le comte à les arrêter. Edgard fut extrêmement surpris, en s'approchant de la frontière, de voir venir à lui une troupe beaucoup plus nombreuse que la sienne, & d'entendre qu'il falloit rendre raison de sa conduite avant que de passer plus loin : il auroit été téméraire de vouloir s'ouvrir un passage par les armes ; aussi ne refusa-t-il point au comte de Vernueil les explications qu'il lui demandoit. Il raconta naturellement la vérité de son aventure, qui auroit tourné en une raillerie, si le mari, désespéré de s'être couvert lui-même de confusion, n'eut sollicité le châtiment de sa femme. Ce ne fut qu'après plusieurs années d'absence qu'Edgard retourna dans sa patrie.

Un intervalle de quelques mois, qui se passa non-seulement sans guerre & sans alarmes, mais dans les plus doux fruits de la paix & de l'abondance, fut peut-être la plus heureuse partie du règne de Guillaume. Il avoit enfin dompté l'humeur impatiente & farouche des anglois, ou du moins les tempéramens qu'il avoit apportés dans l'administration, leur avoient ôté toutes sortes de prétextes pour l'exercer. L'évêque de Bayeux, éclairé de trop près dans un tems si critique pour oser suivre les mouvemens de son chagrin, affectoit de se livrer aux plaisirs dans

sa

sa retraite ; ou s'il continuoit ses artifices, & du côté de la Normandie, pour gagner la confiance de Robert, & dans l'Angleterre même pour soutenir les anglois dans la disposition de recevoir quelque jour un roi de sa main, c'étoit avec des précautions qui ne pouvoient l'exposer au ressentiment de Guillaume. Il s'étoit attaché particuliérement par ses bienfaits, Hugues, fils du comte de Montgommery, c'est-à-dire celui de tous les jeunes seigneurs normands, dont le roi devoit le moins se défier, après les faveurs dont il avoit comblé son père. Hugues, ayant toujours eu beaucoup de part à l'amitié de Robert, parut au prélat le confident dont il avoit besoin pour se lier avec ce prince ; après avoir laissé passer quelques semaines sans paroître sensible au changement du ministère, il lui fit l'ouverture de son dessein. Et l'ayant gagné par les espérances de l'ambition autant que par la promesse de ne le porter à rien qui blessât l'intérêt public & l'autorité du roi, il lui suggéra facilement des prétextes pour demander la permission de passer en Normandie. Quelques éloignées que les vues du prélat fussent encore, Hugues ne considéroit pas qu'une entreprise, dont le premier effet seroit de réveiller l'humeur inquiète de Robert, étoit un crime contre les deux intérêts qu'on lui avoit promis de ménager, il se

livra au contraire à la joie de se voir chargé d'une commission qui l'alloit rendre nécessaire au prince Robert, & qui entraîneroit par conséquent l'augmentation de sa fortune & de sa faveur.

Il partit sans que le roi ni même le comte son père, eussent la moindre défiance du sujet de son voyage; sa principale négociation se réduisoit à jeter des semences d'inquiétude dans l'esprit de Robert, en lui faisant comprendre que le roi ne pouvoit avoir d'autre dessein, en confiant à Guillaume le tout l'administration de l'Angleterre, que de préparer ce prince à l'héritage de sa couronne. Il n'en falloit pas davantage pour irriter un jeune impétueux, qui se croyoit destiné par sa naissance à la succession de tous les états de son père, & qui se verroit menacé de n'obtenir après la mort de ce monarque qu'un bien dont il étoit déjà comme en possession. Rien ne devoit être si facile, après lui avoir inspiré ces sentimens, que de le faire consentir à tout ce que l'évêque de Bayeux vouloit entreprendre pour lui assurer l'objet de son ambition; & ce prélat ne souhaitoit, pour satisfaire la sienne, que de se voir autorisé par les instances de son neveu. Robert, s'étant livré aveuglément aux impressions qu'il reçut par le ministère de Hugues, lui envoya non-seulement

une prière, mais un ordre d'agir en son nom, avec les seules réserves qui regardoient le bien public & l'autorité royale pendant la vie de son père; deux conditions que l'habile prélat se gardoit bien d'oublier, & qu'il croyoit suffisantes pour justifier sa conduite.

Cependant la facilité qu'il avoit trouvée dans les seigneurs anglois, lorsqu'il avoit été question de Guillaume le roux, lui parut suspecte pour Robert, qui étoit beaucoup moins agréable à la nation: cette crainte, dans laquelle il avoit eu l'occasion de se confirmer par les soins qu'il s'étoit déjà donnés pour les pressentir, lui fit changer le dessein qu'il avoit eu de ne pas employer les normands à l'exécution de ses projets; il sentit d'ailleurs combien il lui seroit difficile de se passer de leurs secours, tandis qu'ils étoient en possession de la plus grande partie des terres nobles du royaume, & loin de s'attendre aux répugnances qu'il avoit appréhendé de leur trouver pour l'élévation de Guillaume, il se flatta au contraire que le désir de toute la nation seroit toujours de voir les deux états réunis sur une même tête; en effet, leur intérêt là-dessus étoit tout opposé à celui des anglois, & les raisons en étoient si sensibles, qu'il paroît inutile de s'y arrêter; il ne fit donc pas difficulté de s'ouvrir à quelques-uns des principaux seigneurs normands, & sa confiance

alla jusqu'à croire Lanfranc capable d'entrer dans ses vues; mais ce vertueux prélat se conduisoit par d'autres règles que celles d'une politique profane. Ce qui étoit peut-être le plus glorieux pour la Normandie & le plus flatteur pour l'ambition des normands, ne lui avoit pas semblé le plus utile pour le repos des deux nations, auxquelles la charité lui faisoit prendre un égal intérêt; il étoit lié avec cela par la fidélité qu'il devoit aux vues que le roi Guillaume avoit formées de concert avec lui; enfin n'étant pas capable non plus d'une dissimulation qui auroit peut-être engagé l'évêque de Bayeux à se trahir plus indiscrètement, il l'arrêta dès le premier mot, pour lui conseiller d'abandonner le soin de la succession à la sagesse du roi. Ce conseil, qui avoit l'air d'un reproche, fit craindre à l'évêque de Bayeux de ne s'être que trop avancé, & il renferma le reste de ses idées dans un profond silence.

Ses ouvertures lui ayant mieux réussi avec les seigneurs auxquels il s'étoit adressé, rien ne l'empêcha de pousser de ce côté la ses intrigues, & les historiens anglois prétendent que, surpris de leur voir embrasser avec ardeur tout ce qu'ils croyoient capable de déplaire au roi, il se laissa tenter par cette facilité pour former des desseins plus étendus, & beaucoup plus con-

traires à son devoir. Pendant ce tems-là Guillaume étoit passé en Normandie avec des intentions funestes à la France, s'il les eut exécutées. Rempli de son dessein, & comptant plus que jamais sur la tranquillité où il avoit laissé l'Angleterre, il en avoit tiré tout ce qu'il y avoit de bonnes troupes dans les deux nations. L'évêque de Bayeux profita si habilement de cet intervalle, que ceux qui ont parlé de sa conduite avec le plus de modération, lui attribuent des projets qui alloient à la ruine du roi son frère. Mais Lanfranc n'avoit point oublié la confidence imparfaite à laquelle il s'étoit échappé; s'il ne s'en étoit pas servi pour lui nuire, son attachement pour le roi lui avoit fait tenir les yeux ouverts sur toutes ses démarches pendant l'absence de ce prince; & quoiqu'il n'en eut pas pénétré le secret, il avoit jugé à diverses marques qu'elles ne pouvoient être innocentes. Il se crut en droit par son caractère & par son âge, de lui renouveler quelques conseils, qui furent accompagnés d'autant de douceur que de discrétion; mais c'en étoit assez pour faire trembler l'évêque de Bayeux: il crut toutes ses pratiques découvertes, & les reproches de sa conscience grossissant ses frayeurs, elles le portèrent d'abord à se mettre à couvert par la fuite. Il avoit toujours dans l'île de Wight deux

vaisseaux prêts à mettre à la voile ; il se hâta d'y faire transporter toutes ses richesses, dans la résolution de partir aussi-tôt pour l'Italie.

Lanfranc, qui continuoit de l'observer, pénétra tout d'un coup ses intentions ; sans connoître la cause d'une fuite si prompte, il se fit un devoir d'en avertir le roi, & de l'informer même de tous les mouvemens obscurs qui avoient précédé le dessein où son frère étoit de sortir du royaume. Ce prince étoit à Rouen, dans une tranquillité fort éloignée des idées de vengeance, qui lui avoient fait passer la mer avec ses troupes, après avoir dissimulé long-tems les sujets de plaintes qu'il avoit reçus de la France, il n'avoit pu se défendre d'une juste colère, en apprenant que Philippe recommençoit à solliciter son fils de secouer le joug de l'autorité paternelle, & qu'il lui avoit offert de le reconnoître pour duc de Normandie : c'étoit ce nouvel outrage qui avoit engagé Guillaume à rassembler toutes ses forces pour déclarer la guerre à la France. Mais Philippe, troublé d'une attaque si imprévue, avoit eu recours aux négociations, & tous les mouvemens de son ennemi venoient d'aboutir à une trève, dont la Normandie avoit retiré à la vérité quelque avantage. Guillaume pensoit à renvoyer ses troupes en Angleterre, lorsqu'il reçut les avis de Lanfranc : sa modération s'étoit

comme épuisée dans l'accommodement qu'il venoit de faire avec la France, ou du moins il parut plus sensible à l'outrage qu'il recevoit d'un frère, qu'il ne l'avoit été à toutes les insultes de Philippe.

Il ne se reposa point sur un autre du châtiment de l'évêque de Bayeux. Ayant conçu qu'il ne pouvoit faire trop de diligence pour le surprendre, il s'embarqua au Havre-de-Grâce avec une partie de ses troupes; &, dans la crainte de le manquer en Angleterre, il fit voile directement vers l'île de Wight, où le hasard voulut que le prélat fut arrivé presqu'au même moment. Les deux vaisseaux qui devoient le conduire en Italie, étoient armés en guerre, & Guillaume crut s'appercevoir à leur contenance, qu'il en auroit été peu respecté s'il n'avoit été le plus fort; mais cette vue n'ayant fait qu'augmenter son ressentiment, il se fit conduire au lieu où il apprit que son frère étoit débarqué, & où il sembloit espérer de lui dérober son arrivée. Il entra brusquement dans une maison, dont le maître eut la hardiesse de lui répondre que l'évêque de Bayeux n'étoit pas chez lui; mais étant sûr qu'il y étoit, la colère qu'il ressentit de cette imposture, lui fit ordonner que ce menteur impudent fût puni sur le champ du double crime d'avoir trompé son roi, & de

donner retraite à un ennemi de l'état. On n'ajoute point si cette punition fut le dernier supplice ; mais elle ne put être que sévère, si l'on en juge par le transport de Guillaume, qui ayant découvert enfin son frère, le saisit lui-même au collet, en lui donnant le nom de traître, & lui déclarant qu'il étoit venu pour châtier ses perfidies. L'évêque, dans son premier saisissement, réclama les droits de l'église & prétendit qu'en qualité d'évêque il n'étoit pas soumis à l'autorité séculière. Eh! bien, reprit le roi, c'est le comte de Kent, & le plus coupable de mes sujets que j'arrête. Cependant il parut revenir de cet emportement, & faisant appeler quelques seigneurs qui avoient passé la mer avec lui, il exposa ses griefs dans un long discours, où tous les crimes du prélat furent dévoilés. Robert n'avoit pu lui dissimuler le chagrin qu'il avoit de croire la couronne d'Angleterre destinée à son frère, & ses plaintes avoient été si formelles, que le roi avoit d'abord soupçonné l'archevêque de Cantorbéry d'avoir trahi sa confiance; mais ayant engagé fort adroitement son fils dans d'autres explications, il lui avoit fait confesser enfin que ses idées n'étoient que des soupçons, qui lui avoient été communiqués par son oncle. Ainsi, aux lumières qu'il avoit reçues de Lanfranc, il

joignoit celles qu'il avoit tirées de ce jeune prince, & celles même qu'il avoit arrachées ensuite au fils du comte de Montgommery, dont il avoit découvert aussi toute la trame. L'évêque de Bayeux, convaincu par tant de témoignages, n'allégua pour sa justification, que le soin qu'il avoit toujours eu d'excepter les intérêts du roi de ceux du gouvernement. Mais cette excuse parut frivole, lorsque l'entreprise qu'on lui reprochoit ne pouvoit s'exécuter, sans causer plusieurs sortes de troubles dans l'état. Enfin, après de longues discussions, qui ne firent qu'aigrir de plus en plus l'esprit de Guillaume, le prélat fut enlevé avec tous ses trésors, & conduit à Rouen par son frère même, qui ne le quitta qu'après l'avoir fait renfermer dans une autre prison.

S'il faut juger du chagrin de ce prince, par les désordres qui arrivèrent dans sa santé, il dût être extrême, puisqu'il fut saisi presqu'aussitôt d'une maladie, qui mit pendant quelque tems sa vie en danger; il ne se lassoit point de répéter à tous ses amis, que de tant d'inquiétudes & de peines, qu'il avoit essuyées pendant le cours de son règne, il n'en avoit point eu de plus sensibles, que celles qui lui venoient de l'ingratitude de sa famille & des seigneurs normands. Tout le travail de sa vie s'étoit rap-

porté à ces deux objets de son affection & de son zèle, & par un caprice de son sort, dont il ne pouvoit se consoler, il se trouvoit que les anglois, dont il avoit tant redouté le caractère, & qu'il avoit long-tems traités avec tant de rigueur, étoient devenus les plus fidelles & les plus soumis de ses sujets. Qu'auroit-ce été s'il eut appris, dans ces tristes momens, que Robert employoit le tems de sa maladie à former de nouvelles intrigues en Angleterre pour s'assurér de la couronne, & que tout le royaume étoit déjà partagé entre les deux frères, comme si l'on n'eut attendu que l'instant de sa mort pour décider cette grande querelle par les armes.

Hugues de Montgommery, à qui il avoit pardonné trop facilement la part qu'il avoit eue aux intrigues de l'évêque de Bayeux, s'étoit prêté d'autant plus volontiers aux résolutions impétueuses de Robert, que l'état où il voyoit le roi, lui faisoit croire qu'en servant ce jeune prince, il travailloit désormais pour son maître. Il étoit allé réchauffer tous ceux que la disgrâce de l'évêque de Bayeux avoit été capable de refroidir; & la nouvelle de la maladie du roi qu'il portoit avec lui, semblant annoncer celle de sa mort, les normands & les anglois n'avoient pas balancé à faire éclater ouvertement leurs inclinations pour l'un ou l'autre des deux princes.

Montgommery le père, qui étoit retourné à Londres immédiatement après la trève, par le choix particulier de Guillaume, qui n'avoit jugé personne plus propre à prendre soin de ses intérêts pendant son absence, entra dans ceux de Robert avec une extrême ardeur. Fracy, dont le crédit étoit bien établi depuis long-tems dans toutes les provinces méridionales, & sur des fondemens d'autant plus solides, qu'il étoit presque le seul de tous les normands qui s'étoit fait sincérement aimer des anglois, ne garda pas plus de mesures dans les témoignages de son zèle pour l'aîné des deux princes.

On rapporte de ce seigneur normand, qu'étant d'un caractère fort doux & d'une figure extrêmement prévenante, il s'étoit attaché toutes les femmes de sa province, par une inclination si rare, qu'elles sembloient se disputer l'honneur de lui en donner les plus grandes marques. Il s'étoit marié en Angleterre, & l'amour des richesses avoit eu peu de part au choix qu'il avoit fait d'une épouse. Dans un pays où les agrémens naturels ont toujours été communs parmi les femmes, il s'étoit attaché à découvrir celle qui étoit la plus distinguée par le mérite & par la beauté. Il avoit cru la trouver dans une jeune personne, fille de Kervès, gentilhomme de Wits, à qui il avoit offert aussi-tôt

ſa main & ſa fortune ; mais ſoit qu'elle eût le cœur rempli d'une autre inclination, ſoit que les déſordres où elle tomba fuſſent l'effet naturel de ſon caractère, il reçut tant de chagrin de ſa conduite, qu'il fut l'exemple d'un des plus malheureux époux de ſon ſiècle. Une diſgrâce qu'il avoit ſi peu méritée, l'avoit rendu plus cher encore à toutes les femmes, & jamais peut-être un homme n'auroit eu tant de liberté pour faire un nouveau choix, ſi le mauvais ſuccès du premier ne l'eut dégoûté de toutes ſortes d'engagemens. Il profita de cette faveur publique à l'avantage de Robert, en attachant à ſon parti toutes les provinces, où les grandes terres qu'il poſſédoit lui avoient donné le plus d'influence. Cependant Guillaume le roux n'avoit pas moins de partiſans. La plupart des anglois conſervoient pour lui leur première prévention, & les derniers efforts de l'évêque de Bayeux n'avoient pas eu le même pouvoir pour les détacher de ſes intérêts, que ſes premières ſollicitations pour les y faire entrer. On étoit de part & d'autre dans la première chaleur de ces divers engagemens, & ſi la ſanté du roi eut continué plus long-tems dans la même langueur, il y avoit beaucoup d'apparence que toute l'Angleterre eut pris les armes avant ſa mort. Mais on apprit bientôt qu'il

commençoit à se rétablir. Ce fut un sujet de troubles beaucoup plus pressant pour ceux dont le zèle avoit éclaté avec trop d'indiscrétion, & l'on ne sauroit douter que les diverses raisons qui retinrent ce prince en Normandie jusqu'à sa mort, ne fussent ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux.

En effet, si Guillaume ne se rétablit jamais parfaitement d'une maladie si dangereuse, il reprit néanmoins assez de forces pour s'occuper du gouvernement de ses états; & ne doutant point que l'air de Normandie ne pût contribuer à sa guérison, il résolut d'y demeurer aussi long-tems que des nécessités plus pressantes ne le rappelleroient point en Angleterre. Robert avoit eu soin d'éloigner de son père tous ceux qui auroient pu l'informer des mouvemens qui se faisoient pendant sa maladie; mais à peine le vit-il hors de danger, qu'apprenant, pour comble de frayeur, le dessein où il étoit de ne pas repasser de long-tems la mer, il désespéra de pouvoir lui cacher les entreprises, dans lesquelles il s'étoit laissé entraîner par l'impatience de monter sur le trône. Ses craintes furent d'autant plus vives, qu'on venoit de lui accorder le pardon des mêmes fautes, & l'exemple de l'évêque de Bayeux, son oncle, lui apprenoit qu'il y avoit un point où la bonté du roi pou-

voit se lasser. D'un autre côté, la présence d'un pète si accoutumé à l'exercice du pouvoir absolu, le faisoit retomber dans l'esclavage, dont il s'étoit cru délivré pour toujours.

Il ne lui manquoit qu'un prétexte pour s'éloigner : il le fit naître en inspirant au prince Henri, le plus jeune de ses frères, l'envie de voir la cour de France, où il s'offrit à lui servir de guide. Guillaume ne fit pas difficulté de leur accorder cette satisfaction dans un tems où la trève qu'il venoit de conclure avec le roi Philippe lui garantissoit les intentions tranquilles de ce prince. Il désira même qu'ils parussent à sa cour avec tout l'éclat qui convenoit à leur grandeur ; & la dépense qu'il fit volontairement dans cette occasion, prouve encore que s'il avoit poussé quelquefois trop loin l'avidité d'amasser, il savoit se faire honneur de ses richesses quand la bienséance ou la gloire lui faisoit une vertu nécessaire de la libéralité. Non-seulement tout ce qu'il y avoit de jeune noblesse en Normandie fut équipé à ses dépens pour composer une suite brillante aux deux princes, mais par une affectation de grandeur, qui ne fut pas trop goûtée en Angleterre, il fit venir le même nombre de jeunes anglois, qu'il fit habiller suivant l'ancien usage de leurs pays. Cette galante escorte étoit composée de deux cents

gentilshommes de l'une & de l'autre nation; & pour rendre le voyage encore plus agréable, un grand nombre de dames angloises & normandes, qui n'avoient jamais vu la France, saisirent cette occasion d'aller faire briller leurs charmes à Paris.

Ceux qui regrettent en lisant l'histoire, qu'au lieu de s'étendre trop sur les affaires politiques & militaires, on ne s'arrête pas quelquefois à la description des usages civils, tel que celui des habits, & de tout ce qui appartient aux mœurs & au goût de chaque siècle, doivent se plaindre ici que les historiens se soient bornés à nous apprendre en général que jamais le luxe & le goût des plaisirs n'avoient été portés plus loin en France & en Angleterre que sous les règnes de Philippe & de Guillaume; j'en ai déjà fait observer la cause pour l'Angleterre : c'étoient ces immenses richesses qui étoient comme accumulées sur un certain nombre de particuliers, & qui les ayant mis en état de ne rien refuser à leurs passions, leur firent communiquer, par l'exemple, les mêmes inclinations & les mêmes désirs à tous ceux qui les approchoient. Ils étoient prodigues d'ailleurs d'un bien qui leur avoit coûté si peu; & jamais on n'avoit vu règner tant d'abondance en Angleterre, que depuis que les trésors du pays

étoient répandus sans mesures par ces voluptueux dissipateurs. En France, le roi livré à toutes sortes de déréglemens, n'avoit pas communiqué moins de corruption à toutes les parties de ses états. La licence & l'impunité marchoient d'un pas égal, & Philippe, ayant perdu jusqu'au soin de son autorité, laissoit faire à ses vassaux tout ce qu'ils jugeoient à propos. C'étoit dans ce tems-là qu'ayant conçu du dégoût pour la reine Berthe, sa femme, fille de Florent, comte de Frise, dont il avoit eu trois enfans, il avoit entrepris de la répudier. Ces divorces étoient encore fréquens parmi les princes & les seigneurs, tant en France qu'en Allemagne & en Italie; mais Philippe avoit eu besoin d'un prétexte pour justifier le sien. Depuis long-tems les papes avoient été fort sévères sur les degrés de parenté; & l'on avoit les exemples d'un grand nombre de mariages qui avoient été déclarés nuls, pour avoir été contractés entre des parens au-dessous du septième degré : souvent l'intérêt ou l'inclination empêchoit qu'on ne s'arrêtât à des discussions si exactes; mais quand les maris étoient las de leurs femmes, ils ne manquoient point d'en revenir à l'examen par lequel ils auroient dû commencer; & le libertinage se couvroit alors de l'autorité de l'église. C'étoit à cet expédient que Philippe avoit eu recours.

recours. Il avoit fait faire de fausses généalogies, par lesquelles il avoit établi sa parenté avec la reine; & se croyant libre sur une preuve si vaine, il avoit envoyé des ambassadeurs en Sicile au comte Roger, frère de Robert Guiscard, duc de Calabre, de la Pouille & de Sicile, pour demander en mariage la princesse Emme sa fille. Le comte, supposant de bonne foi la nullité du mariage de Philippe avec la reine Berthe, se tint fort honoré de son alliance, il fit partir sa fille avec un équipage digne du rang où il croyoit déjà la voir élevée; & cette princesse arrivoit en France, lorsque les deux fils de Guillaume se rendirent à Paris.

Ce qu'il y avoit de plus étrange dans la conduite du roi, c'est que la demande qu'il avoit faite au comte Roger n'étoit qu'une feinte, pour accoutumer le public, par une démarche si extraordinaire, à ne rien trouver de surprenant dans un mariage beaucoup plus hardi qu'il méditoit. Aussi pensa-t-il si peu à tenir parole au comte, que le moine de Sicile, auteur de l'histoire de Robert Guiscard, n'a pas fait difficulté d'écrire que le roi de France n'avoit fait venir la princesse Emme que pour s'emparer de son argent & de ses joyaux. Mais en méprisant une si ridicule idée, on sait que ce prince nourrissoit secrètement d'autres amours,

qui avoient été le principe de sa froideur pour la reine Berthe, & qui causèrent bientôt autant de scandale dans le monde chrétien, qu'ils firent naître de plaisirs & de fêtes à la cour de France. Ce trait d'histoire a trop d'agrément pour ne pas servir d'épisode à celle-ci, quoiqu'il n'y ait qu'un rapport éloigné.

Foulques Rechin, comte d'Anjou, après avoir répudié successivement deux femmes, sous le prétexte ordinaire de parenté, étoit devenu amoureux dans une vieillesse assez avancée de la plus belle femme de ce siècle. Son nom étoit Bertrade. Elle étoit fille de Simon de Montfort, & petite fille du célèbre Amaury, qui, tirant son nom d'une ville peu éloignée de Paris, lui a laissé aussi le sien. Bertrade étoit d'une beauté si rare, & joignoit tant d'esprit aux charmes de sa figure, que le comte d'Anjou ne s'étant point rebuté des premiers refus de sa famille, employa l'entremise des plus grands princes pour l'obtenir en mariage. Robert, qui gouvernoit alors la Normandie, & qui avoit besoin du comte pour soumettre ses manceaux révoltés, le servit avec tant de zèle que, pour fléchir Guillaume, comte d'Evreux, oncle & tuteur de Bertrade, il lui céda plusieurs châteaux sur lesquels la maison d'Evreux avoit des prétentions.

Cependant Bertrade, dans la première fleur de la beauté & de la jeunesse, ne put se voir sacrifier sans chagrin à des intérêts d'état & de famille. Elle avoit entendu vanter la galanterie du roi de France, & la facilité avec laquelle il cédoit à son goût pour les femmes. Elle compta qu'il lui suffiroit d'en être vue pour lui plaire, & les exemples de divorce n'étoient pas assez rares pour ne pas lui inspirer de plus hautes espérances. Avec une hardiesse qui supposoit déjà beaucoup d'expérience en amour, & que je n'oserois rapporter dans un ouvrage sérieux, si je n'avois pour garant un auteur qui l'est encore plus, elle envoya secrètement au roi un homme de confiance, pour lui faire connoître l'opinion qu'elle avoit de son goût pour le mérite des femmes, & le désir qu'elle avoit de le faire juge du sien. Ce prince ne balança point à la faire assurer qu'il la verroit bientôt; & l'on doit supposer, sans doute, qu'il connoissoit déjà la réputation de ses charmes. On ne sait sous quel prétexte il fit le voyage de Tours. Le comte d'Anjou, qui ne se défioit point de ses vues, le reçut avec tout le respect qu'il devoit à son souverain. Il ne s'apperçut pas de l'impression que la vue de sa femme faisoit sur le cœur de ce prince. Dès les premiers entretiens, les deux amans concer-

tèrent ensemble leur dessein. C'étoit de se défaire l'un & l'autre, par la voie du divorce, des liens qui les incommodoient. La veille de la Pentecôte, raconte Orderic, assistant à l'office dans l'église de St. Jean, tandis qu'on faisoit la bénédiction des fonds, on les vit s'entretenir comme s'ils eussent parlé de choses indifférentes; & c'étoit ce lieu & ce moment qu'ils avoient choisis pour se jurer une tendresse & une fidélité éternelle.

Le roi ne fut pas long-tems sans prendre congé du comte, & tournant aussi-tôt tous ses soins à se défaire de la reine Berthe, il la relégua à Montreuil-sur-mer, après avoir fait valoir les mauvaises raisons que j'ai rapportées pour justifier son divorce. Ce fut apparemment dans ce tems-là qu'il fit demander la princesse Emme. Le comte Roger n'étoit pas un prince assez redoutable pour lui faire appréhender les suites de son ressentiment; mais Philippe les négligea beaucoup, puisqu'il n'attendit pas même que sa fille fut retournée en Italie, où elle épousa dans la suite un comte de Clermont, que nos historiens, suivant l'opinion de Baluze, ont pris mal-à-propos pour le comte de Clermont en Auvergne. Bertrade ne balança point ensuite à quitter son mari; elle se déroba pendant la nuit, accompagnée de quelques confidens, &

gagnant Meun, où le roi lui avoit envoyé une escorte de cavalerie, elle alla joindre ce prince à Orléans. Les manifestes qu'elle répandit pour justifier sa conduite, appartiennent à des tems plus avancés. Mais le roi étoit dans la chaleur de toutes ses passions, lorsque les deux princes de Normandie arrivèrent dans sa capitale.

Je ne trouve dans aucune histoire le détail de leurs plaisirs; & le seul trait qu'on en lise dans les chroniques, fut la source d'une fâcheuse querelle, qui changea les fêtes de la cour en deuil & en alarmes. Philippe étoit à Conflans, & l'on ne s'occupoit qu'à rassembler autour de lui tout ce qui pouvoit flatter son goût pour la galanterie. Un jour, que toute la cour étoit livrée aux plaisirs dans une assemblée extraordinaire des plus galans chevaliers du royaume, on s'apperçut que Louis Thibaud, l'aîné des enfans du roi, & le prince Henri de Normandie, ne paroissoient point; l'inquiétude qu'on en eut, les fit aussi-tôt chercher. On les trouva comme absorbés dans les méditations d'un jeu qui étoit alors fort en usage; ils avoient commencé dès le matin une partie d'échecs, qui leur faisoit perdre toute attention pour ce qui se passoit autour d'eux. Tous les courtisans eurent la curiosité de les venir considérer dans cette espèce d'extase; & rien ne paroissant si éloigné du profond silence

où ils étoient ensévelis, que la colère & les transports de la haine, on prit le parti de les abandonner à leur solitude. Cependant il ne se passa pas long-tems sans un changement si affreux dans cette scène, que toute la cour fut attirée dans leur cabinet par le bruit. On trouva les deux princes aux mains; Henri, armé de l'échiquier, frappoit rudement Louis Thibault; il avoit déjà fait couler son sang en plusieurs endroits, & si le prince Robert, son frère, n'eût employé toutes ses forces pour l'arrêter, on ne doute point qu'il n'eût achevé de tuer son ennemi. Les deux princes normands ne voyant point de sûreté pour eux à la cour de France après un démêlé si violent, montèrent aussi-tôt à cheval avec tout ce qu'ils purent rassembler de leur suite, & se hâtèrent de prendre la route de Pontoise.

Il n'y avoit personne qui ne brûlât d'apprendre le sujet de cette querelle. On sçut par l'aveu de Louis Thibaut que Henri l'ayant fait *mat*, il n'avoit pu surmonter le chagrin qu'il avoit eu de perdre la partie. Dans son ressentiment il lui avoit jeté les échecs au visage en le traitant de *fils de bâtard*, & l'ardeur de la vengeance avoit porté Henri aux plus sanglantes extrêmités. Quoique l'injustice fût visiblement du côté du prince françois, le roi trouva le procédé de Henri trop violent, pour demeurer neutre dans la querelle

de son fils : il donna ordre que les Normands fussent poursuivis ; & peut-être les auroit-on rejoints avant qu'ils eussent gagné Pontoise, si Robert n'eut pris soin de se faire précéder par un de ses gens courant à toute bride jusqu'à la ville pour amener quelques troupes au secours des princes. Beaudoin de Harcourt & le comte de Faulcon d'Heaumont, qui commandoit dans cette place, en sortirent à la tête de la garnison ; & ne se bornant point à mettre les princes hors de danger, ils donnèrent à leur tour la chasse aux françois ; ils s'avancèrent jusqu'à Conflans, d'où la cour de France s'étoit déjà retirée ; ils y mirent le feu, & les désordres auxquels ils s'emportèrent dans le voisinage, annoncèrent que la guerre ne pouvoit manquer de les suivre.

En effet les troupes de France se rassemblèrent bientôt pour venger cette injure ; elles s'approchèrent de Vernon qu'elles comptoient forcer à la première attaque. Mais le comte de Faulcon avoit eu le tems de se renfermer dans le château avec quatre cents hommes, qui arrêtèrent la première ardeur des françois. Robert, ne se trouvant point tout d'un coup assez fort pour faire tête à l'ennemi, s'avança vers Beauvais, dont il se saisit sans résistance ; tandis que le roi, son père, plus satisfait qu'affligé de voir ses deux fils aux mains avec les françois, se hâtoit de

faire venir d'Angleterre une puissante armée pour les soutenir. On prétend que dans la résolution de se venger enfin de tous les embarras que la France lui avoit suscités, il fit passer la mer à quarante mille hommes, qui jetèrent l'épouvante dans une cour aussi molle que celle de Philippe. Mais cette guerre se termina, comme la précédente, par des négociations & des traités. L'évêque de Beauvais, qui avoit gagné l'amitié & la confiance de Robert par le service qu'il avoit rendu à ce prince dans l'aventure de Gerberoy, s'employa si puissamment pour le porter à la paix, qu'il le fit consentir à s'en rendre lui-même le médiateur auprès du roi son père. Les normands étoient assez vengés par l'incendie de Conflans, & par la résistance que l'armée françoise avoit trouvée à Vernon. On convint de plusieurs articles qui sembloient devoir rendre la paix constante; mais Philippe, aussi humilié qu'irrité de la frayeur que Guillaume lui avoit inspirée deux fois, méditoit sa vengeance en signant le traité de réconciliation.

Fin du troisième livre.

LIVRE QUATRIEME.

La santé du roi d'Angleterre étoit sujette à des alternatives qui commençoient à faire craindre qu'elle ne se rétablît jamais entièrement. Quelques ennemis de l'évêque de Bayeux, avoient fait naître des soupçons qu'il paroissoit important d'éclaircir. Comme on n'ignoroit point que ce prélat s'étoit fort appliqué aux sciences secrètes, & que son ambition ne l'avoit même fait aspirer au souverain pontificat que sur les lumières qu'il prétendoit avoir tirées de ses études mystérieuses pour la connoissance de l'avenir, on fit craindre au roi qu'il n'eut employé le pouvoir de la magie pour ruiner sa santé. Des défiances de cette nature, jointes à tant de mécontentemens qu'il avoit causés à son frère, l'auroient peut-être exposé à quelque châtiment plus rigoureux que la perte de sa liberté & de sa fortune, si Guillaume avoit eu dans le caractère cette dureté inflexible que ses ennemis lui ont reprochée. Mais loin de se livrer aux préventions qu'on s'efforçoit de lui faire adopter, il résolut de s'expliquer sans colère avec Odon, & de se délivrer lui-même de mille autres inquiétudes, dont ses infirmités lui avoient toujours fait différer l'éclaircissement.

L'évêque de Bayeux, ſans être maltraité dans ſa priſon, y avoit été reſſerré ſi étroitement qu'on ne lui avoit pas même accordé la liberté d'écrire à ſes amis, ni de recevoir leurs lettres. Guillaume, qui connoiſſoit toutes ſes paſſions, avoit cru le mortifier par un endroit fort ſenſible en lui ôtant toute communication avec ſes confidens & ſes maîtreſſes; il ſe le fit amener ſans témoins, & lui ayant reproché avec douceur tous les mouvemens qu'il avoit cauſés en Angleterre, il feignit d'avoir découvert par de nouvelles lumières qu'il avoit employé les voies les plus noires pour attenter à ſa vie. Le prélat n'oſant ſe défendre contre une accuſation poſitive, prit le parti de confeſſer ce qu'il ne douta point que le roi n'eut pénétré. Mais ſi toute ſa magie ſe réduiſoit à quelques opérations vaines par leſquelles il avoit eſpéré de pouvoir connoître la durée de la vie du roi & lequel de ſes fils devoit lui ſuccéder, il apprit à Guillaume dans cette relation pluſieurs circonſtances qui furent pour lui la ſource de mille nouveaux chagrins. Odon ne s'étoit pas attaché ſeul à chercher dans l'avenir le ſort de l'Angleterre & de la maiſon royale; il fallut nommer ſes complices, & le roi eut la douleur d'y compter pluſieurs de ſes plus fidelles amis, ou de ceux dont il avoit toujours eu cette opinion. C'étoient Roger Bigod, Hugues de

Grente-Mesnil, Bernard de Newartz, Roger Lacy, Raoul Mortimer; enfin les principaux normands que le prélat avoit fait entrer dans les intérêts de Robert, & qui par l'effet des mêmes vues n'avoient pas eu moins de curiosité que lui pour étendre leurs connoissances dans l'avenir. Ces recherches sembloient marquer une lassitude déclarée du règne & de la vie même de leur maître; crime où il n'y avoit rien qui fût pardonnable à la légèreté de l'âge, ou à la chaleur des passions dans des gens qui avoient vieilli à son service. Falloit-il se venger par des punitions éclatantes, ou porter au fond de son cœur le poids de tant de trahisons, & passer le reste de sa vie dans des inquiétudes & des défiances continuelles?

A l'égard de son frère, les verroux de la tour de Rouen lui répondoient de sa conduite; & le mépris succédant enfin à l'amitié, il lui importoit peu quel pussent être ses sentimens: aussi le fit-il rentrer dans sa prison, sans avoir daigné répliquer à son récit, & l'ordre qu'il donna fut de le resserrer plus étroitement que jamais. Il se détermina même à faire la distribution de ses biens, dont un reste de compassion l'avoit empêché jusqu'alors de disposer. Les seigneurs normands s'attendoient aux pré-

férences qu'ils recevoient ordinairement dans ces partages. Mais, par d'autres vues qui marquoient assez le changement de ses dispositions, il tourna ses faveurs du côté des anglois ; & les immenses richesses de l'évêque de Bayeux rétablirent la fortune de quantité d'honnêtes gens de cette nation, dont les longues disgrâces avoient mis la soumission & la fidélité comme à l'épreuve. L'impatience du roi étoit de repasser en Angleterre, pour voir du moins quelle seroit devant lui la contenance de tous les normands qui avoient trahi sa confiance ; mais ses infirmités le reprirent au moment qu'il donnoit des ordres pour son départ ; & ce fut dans cette occasion qu'il échappa au roi de France une raillerie qui coûta cher dans la suite à ses sujets. Ayant appris que Guillaume s'étoit remis dans les remèdes, & n'attribuant sa maladie qu'à l'excès de sa grosseur, il demanda si personne ne pouvoit lui dire quand le roi d'Anterre relèveroit de ses couches ? Cette plaisanterie devoit être méprisée ; mais Guillaume, aigri par tant d'autres sujets de chagrin répondit à ceux qui la lui rapportèrent : « Je relèverai » bientôt & pour luminaires j'irai présenter tant » de lances au roi Philippe, que je le ferai re- » pentir de son indiscrétion ». Il faisoit allusion à l'usage des femmes qui présentent un cierge à

l'église en relevant de leurs couches, & aux incendies par lesquelles il se proposoit de ravager les terres de France.

L'impuissance où il se voyoit de repasser si tôt en Angleterre, lui fit former le dessein de charger Lanfranc d'une partie de l'administration, autant pour dérober aux anglois la connoissance des mauvaises qualités de Guillaume le roux, qu'il destinoit toujours à lui succéder, que pour aider ce jeune prince à distinguer ses véritables amis dans un si grand nombre de perfides ou de partisans mal assurés qui l'environnoient. On assure même qu'il donna des ordres secrets à Lanfranc pour la punition de ceux dont il pourroit vérifier les perfidies. Mais en supposant qu'il n'eût pas perdu le dessein de se venger, il ne pouvoit s'être proposé une vengeance fort rigoureuse, lorsqu'il en confioit l'exécution au plus modéré de tous les hommes. L'autre partie de ses ordres devoit être beaucoup plus difficile pour l'archevêque de Cantorbéry; car plus il avoit de sagesse & de modération, moins il pouvoit se dispenser d'avoir des soins pénibles, & qui l'exposoient même à ne pas vivre en bonne intelligence avec Guillaume le roux, s'il vouloit répondre aux intentions du roi. Ce jeune prince n'avoit pu se contraindre assez dans un si court espace, pour ne pas oublier souvent l'in-

térêt qu'il avoit à ne pas abuser de son pouvoir avare, sans être ménager, avide & prodigue tout ensemble, amassant continuellement sans jamais remplir ses coffres, il se trouvoit toujours sans argent, & dans la nécessité d'inventer sans cesse de nouveaux moyens pour s'en procurer. Le roi son père, qui connoissoit le fond de son naturel, s'étoit bien gardé de lui abandonner la disposition de ses trésors; il s'étoit reposé de la conduite des finances sur Roger de Montgomery, économe aussi resserré que le jeune prince étoit prodigue, & gagné d'ailleurs au parti de Robert par les intrigues de l'évêque de Bayeux. C'étoient sans cesse de nouveaux différends auxquels il étoit difficile à l'archevêque de Cantorbéry de prendre part, sans s'en attirer avec un prince qui devoit être un jour son maître, & sur lequel il avoit servi lui-même à faire tomber le choix de Guillaume.

Cependant il falloit que les ordres du roi fussent pressans, puisque tout l'amour de Lanfranc pour la paix ne l'empêcha point de s'engager dans une carrière si orageuse. La droiture de ses intentions & la douceur naturelle qui temperoit ses résolutions les plus fermes, lui firent prendre l'ascendant sur le caractère impétueux du jeune Guillaume; & ce fut sans doute à la sagesse de sa conduite, que ce prince fut

redevable de la tranquillité où il contint l'Angleterre pendant l'absence du roi son père. L'archevêque commença même à mieux espérer de ses inclinations, lorsqu'il lui trouva cette docilité pour ses conseils; & si cet espoir le confirma dans le dessein de ne rien épargner pour lui assurer la succession, il s'étoit aussi attaché à le rendre plus attentif à tous les mouvemens qu'on lui avoit fait craindre en faveur de son frère. Albert de Grente-Mesnil, qui étoit depuis long-tems si mal dans l'esprit du roi, que pour éviter sa présence, il ne manquoit point de passer dans l'un ou l'autre de ses deux états lorsqu'il l'en voyoit sortir, étoit à Londres par l'ordre de Robert, pour soutenir dans ses intérêts ceux que l'évêque de Bayeux avoit disposés à le souhaiter pour maître. Guillaume le roux, qui n'avoit que ses propres vues sans être encore informé de celles du roi, n'avoit pas les mêmes soupçons que l'archevêque, ou du moins ne se défioit pas que son frère eut été assez bien servi pour avoir déjà un parti si considérable dans le sein du royaume. Mais Lanfranc se vit enfin forcé par les indiscrétions d'Albert, d'user de l'autorité qui lui avoit été confiée. Ce seigneur normand, ne se bornant point à gagner de jour en jour de nouveaux partisans à Robert, entreprit le voyage de plusieurs provinces pour con-

cilier à son parti les officiers des troupes ; tandis que ses amis se répandirent avec le même dessein dans les autres cantons. L'archevêque de Cantorbéry prit des mesures si justes pour les faire arrêter, qu'en ayant sept des principaux entre les mains, il délibéra si, pour arrêter le cours de toutes leurs entreprises, il ne devoit pas les faire passer dans les prisons de Normandie. Mais il arriva heureusement pour eux que Richard de Lantot, qui étoit de ce nombre, avoit un intime ami à la cour à qui il ne s'étoit jamais ouvert de ses engagemens, parce qu'il lui en connoissoit de plus anciens au service de Guillaume le roux ; il implora son crédit, & celui-ci, qui ne connoissoit pas le crime des sept prisonniers, crut ne pouvoir servir mieux son ami, qu'en jetant des semences de jalousie dans l'esprit de Guillaume. Il représenta à ce jeune prince que Lanfranc commençoit à pousser si loin son autorité, qu'il ne lui laisseroit bientôt que l'ombre de la sienne ; qu'il étoit étrange qu'un homme d'église, à qui le roi n'avoit accordé sans doute en l'associant au gouvernement de l'état, que l'espèce de pouvoir qui convenoit à sa profession, osât faire arrêter les principaux seigneurs du royaume sans expliquer les motifs de cette violence ; qu'il l'étoit encore plus, qu'avant que de se porter à cet excès, il n'eût

pas

pas du moins communiqué son entreprise à un prince dont il devoit se croire trop honoré de partager l'autorité ; que Lanfranc tendoit visiblement à l'indépendance, & que la démarche qu'il venoit de faire étoit un essai pour régler apparemment sa témérité sur la facilité qu'il trouveroit dans le prince à la souffrir. Guillaume le roux se laissa tellement échauffer par ces insinuations, qu'après avoir fait demander quelqu'éclaircissement à l'archevêque, jugeant encore plus mal de ses vues par la peine qu'il eut à l'obtenir, il prit la résolution de faire enlever les seigneurs normands dans le château de Douvres, où Lanfranc les avoit déjà fait conduire, & d'où il n'attendoit que la permission du roi pour les envoyer en Normandie.

Un coup si éclatant, & l'affectation que les prisonniers eurent de reparoître aussi-tôt à la cour avec un air de fierté qui n'étoit pas mal fondé sur la protection du prince, causa beaucoup plus d'étonnement à l'archevêque, que de chagrin ou d'humiliation. Il ne put concevoir quelle sorte d'intérêt Guillaume le roux avoit pu prendre à la liberté de ses propres ennemis ; & ce ne fut que sur quelques railleries obscures qui échappèrent à ce prince, qu'il crut pénétrer la source de son erreur. Cette découverte le jetoit dans une situation d'autant plus embarras-

faute, que la fidélité & la prudence ne lui permettant point de trahir le secret du roi, non-seulement il ne voyoit aucun moyen de rétablir l'union qu'il souhaitoit dans le gouvernement, mais il n'en voyoit même aucun de faire ouvrir les yeux au jeune prince sur le tort qu'il se faisoit à lui-même. Cependant après avoir pesé toutes les raisons qu'il avoit de parler ou de se taire, il trouva un tempérament qui lui parut capable de remédier à toutes les difficultés. Ce fut de s'ouvrir à Guillaume sans commettre le secret du roi son père, & de lui apprendre que ce qu'il avoit regardé comme une espèce d'insulte dont il avoit cru devoir se ressentir, n'étoit qu'un effet du zèle qu'il avoit pour ses intérêts. Il lui déclara non-seulement la disposition où il étoit de ne rien épargner pour lui assurer l'héritage de la couronne, mais encore tous les obstacles qu'il avoit à craindre de ces mêmes normands à qui il avoit accordé si légèrement sa protection, & lui prouvant par des témoignages certains les entreprises qu'ils avoient déjà formées en faveur de son frère, il lui inspira autant de reconnoissance pour ses services, qu'il l'avoit trouvé prévenu contre ses intentions.

Guillaume le roux, piqué de se trouver comme le jouet de ceux dont il avoit pris le parti

avec tant de chaleur, chercha pendant quelque tems l'occasion de s'en venger; mais soit qu'ils eussent été sincèrement touchés du service qu'il leur avoit rendu, soit que l'étroite liaison qu'ils virent renaître entre le prince & Lanfranc, leur fit craindre d'en devenir bientôt victimes, ils se hâtèrent de prévenir la disgrâce qui les menaçoit, en confessant à Guillaume le roux les projets dans lesquels ils s'étoient laissés engager. Cet aveu fut accompagné du changement de leurs dispositions, & tous, à la réserve d'Alberic de Grente-Mesnil & de Lacy, devinrent plus zélés pour le jeune prince, qu'ils ne l'avoient jamais été pour son frère. Le plus fâcheux effet que cette intrigue produisit, fut d'aigrir l'esprit de Robert, non-seulement contre le prince son frère & contre l'archevêque de Cantorbéry, dont il ne put ignorer long-tems les vues, mais contre le roi même, qu'il accusa de le sacrifier à un cadet. Guillaume quoiqu'irrité d'abord de l'indiscrétion dont il soupçonna Lanfranc, n'avoit pas témoigné autant de ressentiment que Robert l'auroit souhaité, en apprenant qu'on pensoit avant sa mort à la disposition de son héritage. Cette modération parut d'un si mauvais augure, & à Robert & à tous les seigneurs qui avoient embrassé secrètement son parti, que sous des prétextes qu'il n'étoit jamais

difficile de trouver à la cour d'un roi infirme; & dont l'humeur commençoit à se ressentir trop souvent de sa situation, ce jeune prince & quantité de partisans quittèrent brusquement la Normandie pour se retirer en Bretagne. Cependant on remarqua que d'un grand nombre de seigneurs normands qui faisoient assez ouvertement profession d'être dans les mêmes intérêts en Angleterre, il n'y en eut pas un qui eût le courage de risquer sa fortune pour suivre la même route.

On commençoit alors à s'occuper dans toutes les parties de l'Europe d'un projet qui devint bientôt la passion de ceux qui se piquoient de religion & de courage dans toutes sortes de rangs & de conditions. Il y avoit plus d'un siècle que les pélerinages de la Terre-sainte étoient comme à la mode; & ces pieuses entreprises avoient donné occasion à divers établissemens, ou elles avoient servi de prétexte à l'ambition. Mais ce goût étoit comme usé par l'habitude; & l'imagination, qui avoit produit la plupart de ces entreprises, commençoit à désirer qu'elles pussent prendre une autre forme. La Palestine, après avoir gémi pendant plusieurs siècles sous le joug des sarrasins arabes, étoit tombée, avec une grande partie de l'Asie, sous celui des turcs. Ces peuples, quoique maho-

métans, avoient laissé aux chrétiens des églises à Jérusalem, & l'exercice libre de leur religion; mais c'étoit en payant de gros tributs, & les pélerins couroient toujours risque d'être maltraités, suivant le caractère des princes ou des gouverneurs qui commandoient dans la Syrie. Dès le pontificat de Silvestre II, les princes chrétiens avoient conçu quelque dessein de se liguer contre les infidelles, autant pour délivrer les pélerins de ces dangereux obstacles, que pour se garantir eux-mêmes d'une puissance qui étoit devenue formidable à l'Europe. Silvestre étoit françois; & comme c'étoit lui qui avoit formé la première idée de cette guerre, sur les plaintes continuelles qu'il recevoit des chrétiens d'Orient, ses plus ardentes exhortations s'étoient adressées à la France: nous avons de lui une lettre écrite à l'église chrétienne au nom de celle de Jérusalem, par laquelle il s'efforçoit d'exciter la compassion de tous les fidelles, mais par des motifs dont la plupart étoient particuliers aux françois. Si l'on veut regarder cette lettre comme l'origine de toutes les entreprises qui furent formées dans la suite, on y trouvera aussi le moyen d'expliquer pourquoi les françois y eurent toujours la meilleure part.

Elle produisit alors un effet qui est raconté avec beaucoup d'étendue par nos anciens histo-

riens. Il y avoit à Orléans un grand nombre de juifs qui lurent comme les autres l'exhortation du pape, & qui se crurent assez intéressés en faveur de leur patrie pour avertir le soudan d'Egypte de la guerre qui sembloit le menacer; ils corrompirent, à force d'argent, un moine, nommé Robert, à qui ils firent prendre l'habit de pélerin. S'étant chargé de leurs lettres, il les mit dans un bâton creux, & cet artifice les déroba à la curiosité des grecs. Les juifs apprenoient au soudan qu'il auroit bientôt sur les bras toutes les forces des princes chrétiens; que les pélerins qui alloient en grand nombre à Jérusalem pour visiter les lieux que leur messie avoit habités, remplissoient à leur retour toute l'Europe de leurs plaintes; que le récit des mauvais traitemens qu'ils recevoient des sarrasins, avoit enfin porté le pape & tous les souverains à se réunir pour s'emparer de ce qu'ils appeloient la Terre-sainte; que le seul moyen de prévenir cet orage étoit de ruiner de fond en comble l'église de Jérusalem, & tous les lieux qui faisoient l'objet de la vénération des chrétiens, pour leur ôter l'envie de troubler le repos des sarrasins, lorsqu'ils auroient perdu sans ressource l'espérance de satisfaire leur dévotion. Ce conseil, qui supposoit ridiculement que la piété chrétienne n'eût pour objet que des bâtimens

d'une certaine forme, & qu'elle dût s'évanouir après leur ruine, ne laissa pas de faire assez d'impression sur le soudan pour le porter à le suivre. Il fit détruire l'église jusqu'aux fondemens, & les mauvais traitemens redoublèrent contre les pélerins qui se trouvoient alors à Jérusalem. On apprit bientôt cette nouvelle en Europe, & le soudan ne s'étant pas fort embarrassé de garder le secret aux juifs, on fut informé en même tems qu'ils étoient les auteurs de la persécution : ils en portèrent la peine; on fit main-basse sur eux dans plusieurs endroits; on les chassa non-seulement d'Orléans, mais de la plupart des autres villes. Les évêques firent défense à tous leurs peuples d'entretenir avec eux aucun commerce. Un grand nombre de ces malheureux, pour éviter la mort ou la perte de leurs biens, feignirent de changer de religion, & demandèrent le baptême : conduite également impie & ridicule, qui peut-être rendoit aussi coupables qu'eux les évêques de qui ils le recevoient. Le moine Robert fut trahi par ceux qui l'avoient employé, & brûlé vif, après avoir essuyé d'autres tourmens. Cependant un autre événement fit changer, pour quelque tems, l'état du christianisme en Syrie. Il se trouva, par des aventures qui n'ont point de rapport à cette histoire, que la mère du

soudan étoit chrétienne ; elle obtint de son fils la permission de faire rebâtir l'église de Jérusalem, & les pélerins eurent plus de liberté que jamais pour satisfaire leur dévotion. Les turcs même qui succédèrent vers ce tems-là aux sarrasins, ne mirent point d'autre obstacle au concours des chrétiens qu'un tribut considérable, & ce n'étoit pas seulement le peuple, comme je l'ai fait remarquer dans plusieurs occasions; c'étoient aussi les princes & les plus grands seigneurs qui entreprenoient le pélerinage de la Terre-sainte, sous un habit qui étoit propre à cette espèce de dévotion. Grégoire VII, entre les grands desseins qu'il avoit formés pour donner de l'éclat à son règne, comptoit celui de faire le voyage de Jérusalem. Mais il vouloit exécuter cette entreprise d'une manière digne de lui, c'est-à-dire à la tête de cinquante mille hommes; & du caractère dont il est connu dans l'histoire, peut-être l'auroit-il exécutée plus glorieusement que ceux qui la tentèrent après lui, si les différends continuels qu'il eut avec l'empereur Henry n'eussent fait avorter plusieurs fois tous ses projets.

Toute l'Europe étoit dans cette fermentation de zèle pour les pélerinages, lorsqu'un prêtre d'un diocèse d'Amiens, nommé Pierre, que les chroniques nomment *Pierron l'hermite*, parce

qu'il faisoit profession de la vie solitaire, arriva de Jérusalem, où les motifs ordinaires l'avoient conduit; mais plus échauffé que les autres par les réflexions qu'il avoit faites sur la misère & l'oppression des chrétiens dans la Palestine; il avoit plus d'esprit que sa figure & sa profession n'en sembloient annoncer. Dans quelques entretiens qu'il s'étoit procurés avec le patriarche de Jérusalem, il avoit cherché avec lui les moyens d'adoucir la misérable condition d'une infinité de chrétiens, que leur naissance ou leur dévotion attachoit à ce saint lieu; la férocité de la nation qui dominoit dans le pays leur avoit ôté toute espérance de réussir par l'entremise des princes chrétiens, pour qui les turcs avoient autant de mépris que de haine. D'ailleurs, le patriarche avoit assuré Pierre l'hermite qu'il y avoit peu de fond à faire sur Alexis Comnène, empereur de Constantinople, quoique le voisinage de ses états le mît plus à portée de délivrer la Terre-sainte de ces ennemis de la religion; ce prince étoit menacé lui-même de succomber sous leurs efforts, & son unique ressource étoit de les ménager pour éloigner la ruine de son empire. Enfin, s'il y avoit quelques secours à espérer de la force des armes, il ne pouvoit venir que des princes d'occident; mais leur éloignement & la difficulté de les

réunir sembloit ôter de ce côté-là toute espérance.

Cependant Pierre l'hermite, jugeant de la disposition de tous les états de l'Europe, par le zèle qu'on y avoit vu jusqu'alors pour de simples pélerinages, s'étoit flatté qu'une vive exposition des maux du christianisme & de la profanation des infidelles, animeroit les princes à venger la religion; il avoit observé la situation du pays, le gouvernement des turcs, l'état présent de leurs affaires, & tous les moyens généraux qui pouvoient faciliter son dessein; il avoit engagé le patriarche à lui donner des lettres & des instructions pour faire foi de toutes ses lumières; & comptant beaucoup sur le secours du pape, dont il n'ignoroit ni les dispositions ni le caractère, il étoit parti de l'Asie dans le dessein de passer à Rome, & de se rendre de-là dans toutes les cours de l'Europe. Mais comme une si grande entreprise sembloit demander d'être autorisée par quelque promesse immédiate des secours du ciel, le bon hermite ne manqua point d'avoir une vision céleste, dans laquelle Jesus-Christ lui apparut, & l'honora lui-même de ses ordres. S'étant mis en prières dans l'église, il s'y endormit apparemment dans cette espérance. Pendant son soinmeil, il vit notre seigneur qui lui adressa ces paroles:

« Lève-toi, Pierre : hâte-toi, entreprends sans » crainte ce que je t'ai moi-même inspiré : je » serai avec toi ; car il est tems de secourir mes » serviteurs ». Il raconta ce songe au patriarche, qui n'oublia point de le faire entrer dans ses lettres, au nombre des motifs qu'il apportoit aux princes & à tous les chrétiens d'occident.

Pierre, étant monté sur un vaisseau marchand qui se trouva prêt à faire voile pour l'Italie, arriva heureusement à Bari, dans la Pouille, d'où il prit aussi-tôt le chemin de Rome. Une commission de cette importance étoit si flatteuse pour un hermite qui alloit se voir tout d'un coup dans une liaison étroite avec tous les souverains de l'Europe, qu'indépendamment de tous les secours qui lui avoient été promis par le ciel, on se figure aisément que la diligence & le zèle ne purent lui manquer ; il exposa le sujet de son voyage au pape Urbain II, qui venoit de succéder à Grégoire VII, & qui ayant été un de ses confidens, sembloit avoir hérité de toutes ses vues. Ce pontife reconnut dans un homme dont l'apparence étoit si simple, l'esprit, l'adresse & le talent de persuader, qui font le succès des grandes négociations : il jugea Pierre digne de toute sa confiance, & confirmant son projet par les bénédictions apostoliques, il le chargea de parcourir tous les royaumes

chrétiens, de communiquer ses desseins aux princes, de les prêcher aux peuples, & de ne rien épargner pour répandre le même zèle dans tous les cœurs. Pierre s'arrêta peu en Italie, où l'intention du pape sembloit suffire pour mettre tout le monde en mouvement. Mais ayant passé les Alpes, il prit, pour objet de ses prédications, la France, l'Angleterre & l'Allemagne.

Un champ si vaste sembloit lui promettre des fruits fort abondans; mais il apprit bientôt que son attente seroit mal remplie à la cour de France, & qu'aulieu des soins amoureux qui occupoient le roi, les noms de guerre sainte, & d'entreprise de religion, ne seroient pas écoutés volontiers. Philippe étoit alors dans la première chaleur de son amour pour Bertrade, il travailloit à son divorce, & si la piété n'avoit jamais été comptée parmi ses vertus, elle étoit encore moins en honneur à sa cour, dans un tems où il ne pensoit qu'à satisfaire ses passions au mépris de toutes sortes de loix. La prudence de Pierre ne lui permit pas de commencer par un prince dont il ne pouvoit espérer d'être reçu favorablement, & dont le refus néanmoins pouvoit entraîner des suites fâcheuses pour son entreprise, en servant à refroidir les princes voisins ou ses propres sujets; il jugea au con-

traire que s'il s'attachoit d'abord à gagner l'empereur ou le roi d'Angleterre, l'un ou l'autre de ces exemples donneroit plus de force à sa commission, & qu'il paroîtroit avec plus d'autorité à la cour de France, lorsqu'il seroit appuyé du nom de Guillaume ou d'Henry. L'occasion ne pouvoit être plus favorable pour se présenter au premier de ces deux princes qui étoit malade à Rouen, & l'autre d'ailleurs n'étoit point encore assez bien avec le successeur de Grégoire VII, pour faire espérer qu'il reçût des propositions qui venoient de sa part, sans y avoir été préparé avec beaucoup de ménagemens. Enfin, l'adroit hermite se rendit à la cour du roi d'Angleterre, dans le tems que les chagrins domestiques de ce prince le disposoient, comme il arrive toujours, à recevoir volontiers les gens d'église, & à goûter les consolations de la piété chrétienne, qui ont plus de douceur qu'on ne se l'imagine pour un cœur affligé.

Loin de marquer de l'éloignement pour l'entréprise qu'on lui proposoit, Guillaume reçut avec une joie sensible des ouvertures qui lui rappeloient la mémoire du duc Robert son père, & toutes les circonstances de son pélerinage qu'il s'étoit fait mille fois raconter. Il retint long-tems Pierre l'hermite à sa cour; les relations de la Terre-sainte & tout ce qu'il plût à

ce nouvel apôtre d'y joindre de touchant ou de merveilleux, l'occupèrent agréablement dans la langueur où ses infirmités l'avoient réduit; mais lorsqu'il fut question de s'engager par des promesses formelles, & de convenir du nombre des troupes, ou des sommes d'argent que l'hermite demandoit pour la part d'un si grand roi, Guillaume, qui avoit trop de jugement & d'expérience pour se laisser tenter par les mêmes images auxquelles il n'auroit pas résisté dans sa jeunesse, lui répondit froidement, que l'Angleterre n'étoit pas le seul royaume chrétien, ni celui qui fût obligé, par sa situation, d'entrer le premier dans une si louable entreprise; que c'étoit à l'empereur, à la France, au pape même à donner l'exemple aux autres couronnes, non-seulement parce qu'ils se prétendoient supérieurs à tous les autres souverains, mais encore plus par l'obligation que leur ancien attachement au christianisme leur imposoit d'être les plus ardens à le servir. Enfin, Guillaume, faisant valoir ses infirmités, qui ne lui permettoient plus de s'exposer aux fatigues de la guerre, & la mésintelligence de ses enfans, qui ne lui laissoit guère espérer de les voir jamais disposés à se réunir pour une entreprise si éloignée, il éluda tous les raisonnemens & toutes les instances du bon hermite. Cependant il ne lui défendit point

de prêcher son nouvel évangile aux peuples d'Angleterre & de Normandie ; & il lui fit même entendre que s'il pouvoit inspirer le goût de son expédition au prince Robert, il lui sauroit bon gré de l'avoir délivré d'un fils si inquiet & si turbulent. Pierre saisit cette idée comme l'unique espérance qui lui restoit du côté des princes normands ; & remettant encore ses prédications publiques, après les efforts qu'il vouloit tenter sur l'esprit de Robert, il se hâta de passer en Bretagne, où ce prince étoit à former de nouveaux complots, avec l'implacable comte de Suffolck, contre le repos du roi son père.

On sait que le zèle de Pierre n'eut pas plus de succès dans la suite avec les autres souverains de l'Europe, qu'il n'en avoit eu avec Guillaume, & que par diverses raisons qui avoient leur source dans le déréglement de leur conduite, & dans la chaleur de leurs passions, l'empereur & le roi de France s'excusèrent constamment d'entrer dans la ligue sainte. Mais ayant accordé aussi à Pierre l'hermite la liberté de prêcher dans leurs états, il fut dédommagé de l'indifférence des princes, par le zèle des seigneurs, & par l'ardeur des peuples. Hugues le grand, comte de Vermandois, frère du roi de France, & qui portoit le surnom de grand, non pour

l'avoir encore mérité par ses grandes actions ; mais en mémoire de son aïeul Hugues le grand, père de Hugues-Capet, fut le premier françois qui offrit ses services à l'hermite, par une lettre qu'il lui écrivit en Bretagne ; cependant cette offre, qui ne regardoit que le projet de l'expédition militaire, n'approcha point de celles de Robert de Normandie. A peine ce prince eut-il entendu les propositions de Pierre, que se livrant à cette ouverture avec autant d'ardeur, que s'il n'eut attendu qu'une si belle occasion pour exercer son inquiétude & son activité naturelle ; il résolut d'aller reconnoître lui-même les facilités qu'on pouvoit se promettre à s'approcher de la Palestine, & à battre les turcs avec les forces chrétiennes. L'exemple de son grand-père, dont il portoit le nom, fut un des motifs qui agirent le plus puissamment sur son cœur. Il engagea Guaer dans son entreprise, & prenant tous deux l'habit de pélerin, ils promirent à Pierre l'hermite d'être retournés en Europe avant qu'il eût achevé ses courses & ses prédications.

Cependant, pour commencer son pélerinage par une action de piété filiale, Robert fit avertir son père du dessein qu'il avoit formé, & joignit à l'avis de son départ des excuses fort soumises de la conduite qu'il avoit tenue depuis plusieurs années.

années. Guillaume, aussi satisfait de sa résolution, que des témoignages de son repentir, lui fit toucher une somme considérable pour les nécessités d'une si longue route. Les deux pélerins traversèrent la France avec une suite peu nombreuse, mais composée de gens résolus; ils passèrent les Alpes, pour s'informer eux-mêmes en Italie, si le pape étoit aussi plein du grand projet de la guerre sainte, que Pierre l'hermite le représentoit. On ne dit point s'ils allèrent jusqu'à Rome; mais s'étant embarqués dans un port de la Méditerranée, ils jugèrent à propos de commencer par le voyage de Constantinople, pour observer l'état de l'empire d'orient, & s'assurer des secours qu'ils avoient à espérer d'Alexis Comnène. Ce prince étoit adroit & dissimulé, il avoit désiré depuis long-tems que les souverains de l'occident pussent se laisser persuader d'entreprendre la conquête de la Terre-sainte, moins par zèle pour la religion, que par l'espérance où il étoit que cette diversion pourroit le garantir des violences, auxquelles il étoit tous les jours exposé de la part des turcs. Cette pensée lui fit recevoir le prince Robert avec toutes sortes de caresses, & l'ouverture de ses desseins avec des transports de joie. Il n'oublioit pas néanmoins les insultes qu'il avoit essuyées des normands. Divers guerriers de cette nation

avoient enlevé à ses prédécesseurs la Pouille, la Calabre & la Sicile, & quelques-uns servant dans les armées de l'empire, avoient une fois projeté de s'emparer de toute la Grèce. Mais l'intérêt présent l'emporta sur de si justes ressentimens, il se flatta même que les troupes qui viendroient d'occident seroient sous ses ordres, & ne seroient dans son armée qu'en qualité de troupes auxiliaires. Ayant donc comblé le prince de politesses & de présens, il écrivit à tous les gouverneurs des villes de sa dépendance, de lui rendre des honneurs distingués pendant le reste de sa route; mais avant que de les laisser partir, il leur proposa de s'engager à lui par un serment de fidélité, & de le reconnoître d'avance pour le chef de l'expédition qu'ils projetoient. Robert rejeta cette proposition avec une hauteur qui déconcerta l'empereur grec, & qui mit autant de froideur dans leur séparation, qu'ils s'étoient marqués l'un & l'autre d'ouverture & d'affection dans leur première entrevue.

Cependant l'entreprise paroissant encore trop éloignée pour causer à l'empereur les mêmes craintes, qui le portèrent dans la suite à faire arrêter le comte Hugues, frère du roi de France, il laissa aux pélerins normands la liberté de continuer leur route. Ils trouvèrent peu d'obstacles dans un tems où les infidelles n'avoient

pas encore la moindre défiance de l'orage qui les menaçoit, & où la liberté au contraire dans laquelle ils avoient rétabli les chrétiens, sembloit les assurer de leurs dispositions. En effet, jamais le concours des pélerins n'avoit été si nombreux, & les turcs faisoient tant de fond sur les sentimens de piété qui les amenoient dans leur pays, qu'ils n'avoient point encore pensé à mettre leurs places en état de défense. Robert passa par Nicée, où l'indiscrétion de quelqu'un de ses gens le fit reconnoître; mais le soudan, qui faisoit sa demeure dans cette ville, ne se plaignit du silence avec lequel il avoit espéré de passer si près de lui, que pour l'accuser de lui avoir ôté l'occasion de le recevoir avec tous les égards dûs à sa naissance. Ce soudan, qui fut dans la suite un des plus terribles ennemis du nom chrétien, avoit des qualités si estimables dans un barbare, que Robert ne pût se défendre pour lui d'une vive amitié; & cette liaison le sauva du péril qui auroit menacé sa vie ou sa liberté, lors qu'aulieu de s'arrêter long-tems à Jérusalem, & de s'y livrer aux exercices ordinaires des pélerins, on le vit occupé à considérer la situation de la place, & à s'informer beaucoup plus de l'état du pays & de la disposition des ports, que des lieux saints

qu'il avoit à visiter. Les turcs en conçurent tant d'inquiétude que, se rappelant l'ancien avis des juifs aux sarrasins, ils lui tendirent un piége qu'il n'auroit jamais évité sans le secours du soudan. Ce seigneur turc étoit venu à Jérusalem dans la seule vue d'y observer la dévotion d'un pélerin tel que Robert; il s'apperçut aussi des observations extraordinaires de ce prince, & la discrétion d'amitié l'empêcha de l'en avertir. Mais apprenant que les turcs de Jérusalem suivoient toutes ses démarches, & que se livrant enfin à leurs inquiétudes, ils avoient pris la résolution de se défaire des normands dans la première course qu'ils leur verroient entreprendre hors de Jérusalem, il avertit Robert de ce qui se tramoit contre lui. Une vaine affectation d'intrépidité fit négliger cet avis au jeune prince; il s'avança jusqu'à Damas, & dans le lieu même où ses ennemis s'étoient proposé de l'accabler. Il trouva le soudan de Nicée, qui affecta de devoir sa rencontre au hasard, & qui, l'avertissant encore du péril où il s'étoit exposé, s'obstina tendrement à le suivre. Ce service n'empêcha point que dans le tems de l'expédition des chrétiens, Robert & le soudan ne se traitassent avec toutes les fureurs de la guerre, & leur amitié même ne dura point

jusqu'au départ du prince, car ils eurent quelque démêlé à Jérusalem, pour un sujet que les historiens n'ont point expliqué.

Enfin, le prince de Normandie quitta la Syrie, &, ne voulant point retomber au pouvoir de l'empereur de Constantinople, il s'embarqua sur un vaisseau italien, qui faisoit voile à Durazzo. Ce fut dans ce port qu'il rencontra le fameux *Gautier sans avoir* ou *sans argent*, gentilhomme françois, brave & expérimenté dans la guerre, mais d'une pauvreté qui lui avoit fait donner cet étrange surnom. Robert connoissoit déjà son mérite, & le trouvant en chemin pour se rendre à la Terre-sainte, il le pressa de reprendre avec lui le chemin de l'Europe, en lui promettant non-seulement de l'employer avec une distinction digne de sa valeur, mais de rendre sa piété plus utile dans les préparatifs de la guerre, que dans les fatigues de son pélerinage. Ils virent dans la Pouille Robert Guiscard, qui continuoit de règner glorieusement sur un pays qu'il devoit à la valeur de ses pères, & qui brûloit de s'acquérir une gloire, dont il ne fut redevable qu'à ses propres armes. Guiscard accompagna le prince de Normandie jusqu'à Rome, où le pape Urbain combla d'honneur un si illustre pélerin.

Ce pontife commençoit à revenir des embarras

du schisme, & la plupart de ceux qui avoient suivi l'empereur Henry, commençoient à l'abandonner : son propre fils s'étoit révolté contre lui. Enfin, le pape, supérieur à mille craintes, qui lui avoient fait perdre de vue les promesses par lesquelles il s'étoit engagé à seconder le zèle de Pierre l'hermite, pensoit d'autant plus volontiers à faire l'ouverture de son grand dessein au monde chrétien, qu'il prévoyoit que plusieurs seigneurs prendroient volontiers l'occasion de la guerre sainte, pour quitter le parti de l'antipape, & se réconcilier à l'église. Le hasard fit alors arriver à Rome les ambassadeurs d'Alexis Comnène, empereur de Constantinople, qui, réveillé par les discours de Robert, ou plus pressé que jamais par les turcs, s'adressoit au saint-siége pour lui demander du secours contre les infidelles. Ils proposèrent au pape un plan fort opposé à celui que Pierre l'hermite avoit déjà fait goûter dans l'occident, & qui s'accordoit avec la proposition qu'Alexis avoit faite à Robert, de se lier à lui par un serment de fidélité. Les grecs auroient souhaité d'être reconnus par tous les princes chrétiens, pour chefs de la guerre sainte. Ils demandoient que tous les souverains d'occident s'engageassent à fournir un nombre de troupes, qui se rendissent à Constantinople dans un tems fixe, avec ordre d'y

être soumises au général qu'elles recevroient de l'empereur. Leurs motifs étoient la nécessité de l'union, sur laquelle il ne falloit jamais compter si tous les confédérés ne se rassembloient sous un seul chef, & la supposition qu'on devoit faire naturellement, que les grecs avoient d'autres lumières pour une si grande entreprise, que celles qu'on pouvoit apporter du fond de l'Europe. Ils y joignirent une peinture touchante des dangers auxquels le christianisme étoit exposé par les progrès surprenans des infidelles; toute l'Asie étoit ravagée & déjà réduite à l'esclavage; Constantinople même étoit en péril; en un mot, tout étoit perdu sans ressource, si les princes d'occident ne se réunissoient pour sauver les restes de la religion dans l'orient.

Robert étoit présent à cette ardente harangue, il avoit appris à Constantinople à connoître le génie des grecs, & les intentions de l'empereur. Avec la vivacité qui faisoit le fond de son caractère, il réfuta le discours des ambassadeurs, & le serment de fidélité fut le principal objet auquel il s'attacha. Les discussions furent animées, & le pape, qui ne cherchoit qu'à ménager tout ce qui pouvoit contribuer à l'exécution de son projet, employa toute son autorité pour concilier les intérêts différens & les desseins communs. Il arriva là-dessus un accident qui servit beaucoup

à éclaircir les vues des grecs, & qui prévint contre eux jusqu'aux romains, qui avoient marqués une joie extrême de leur arrivée. Quelques domestiques des ambassadeurs prirent querelle avec ceux du prince Robert, & ceux-ci maltraitèrent les autres avec tant d'avantage, que les ambassadeurs eux-mêmes, qui voulurent se présenter pour appaiser le tumulte, coururent beaucoup de risque pour leur vie. Le pape ayant pris connoissance de ce désordre, ordonna que les auteurs en fussent punis, & les juges de Rome, après une longue discussion, condamnèrent les grecs à des réparations qui leur parurent trop humiliantes. Les ambassadeurs prirent parti pour leurs gens, & dans les moyens de défense qu'ils alléguèrent, ils eurent la hardiesse d'avancer que leur maître, en qualité d'empereur d'Orient, c'est-à-dire de la plus noble partie de l'ancien Empire, étoit le souverain de tous les rois chrétiens; & que les normands qui lui avoient manqué de respect, devoient être punis par conséquent comme d'un crime de lèze-majesté au premier chef. Cette prétention parut risible, sur-tout dans un tems où les empereurs de Constantinople faisoient si peu de figure dans le monde, qu'ils sembloient lutter sans cesse contre leur ruine. Cependant comme les ambassadeurs ne parloient

point de faire valoir leur droit par la force, on prit le parti de leur répondre par des raisons, & l'on ne fut point embarrassé à leur prouver que ces grandes idées de pouvoir & de grandeur étoient autant de chimères. On croit que ce fut pour leur en faire sentir le ridicule par une espèce d'ironie, que le comte Hugues le grand écrivit à l'empereur Alexis cette fameuse lettre, dont on trouve un fragment dans l'*Alexiade*, qui est l'histoire de cet empereur, écrite par Anne Comnène sa fille. « Sachez, ô empereur, » que je suis le roi des rois, & à qui tous les » hommes qui sont sous le ciel doivent céder. » Ainsi quand j'arriverai chez vous, vous devez » me recevoir avec l'honneur & la magnificence » qui conviennent à mon rang & à ma qualité ».

Ainsi les ambassadeurs grecs retournèrent chez eux fort mal satisfaits, & chargés néanmoins des promesses du pape, qui s'engagea solennellement à ne rien épargner pour répondre aux désirs de leur maître, & qui se servit de cette occasion pour lui communiquer le dessein qu'il avoit de convoquer un concile à Plaisance, où tous les intérêts du christianisme devoient être discutés; mais Robert conserva un vif ressentiment de la fierté des grecs, & l'entretint dans cette chaleur, jusqu'à l'occasion qu'il trouva bientôt de l'exercer.

Il se lassoit d'autant moins du séjour de Rome, que le pape comptant beaucoup sur des secours aussi puissans que ceux de l'Angleterre, employoit toutes sortes de caresses & de soins pour traiter agréablement un prince dont il espéroit tant d'utilité pour son entreprise. Ce fut au milieu de ces plaisirs que Robert reçut une nouvelle qui fut long-tems douteuse, parce qu'il n'en eut point d'abord d'autre garant que le bruit public, mais qui lui causa des alarmes assez vives pour lui faire repasser sur le champ les monts. On publioit que le roi son père avoit perdu la vie dans une nouvelle guerre contre la France, & que les anglois étoient résolus d'élever Guillaume le roux sur le trône. Deux motifs de cette importance lui firent faire une diligence extraordinaire pour gagner la Normandie; mais il y arriva trop tard.

Guillaume avoit eu quelques intervalles de santé pendant l'absence de son fils, & ses mécontentemens subsistant toujours contre la France, il s'étoit souvenu de la parole qu'il avoit donnée de rendre les *relevailles de ses couches* éclatantes, par le grand nombre de lances qu'il feroit porter sur les terres de Philippe, au lieu de luminaires. Il s'étoit mis en campagne avec une puissante armée, & malgré la chaleur extraordinaire de la saison, il avoit porté tous les

ravages de la guerre dans le Vexin. Mantes, dont il fit le siége, fut une des plus malheureuses victimes de sa colère; il réduisit cette ville en cendres, sans épargner même les églises; mais il lui arriva dans cette furieuse expédition divers accidens qui le forcèrent de la terminer plus tôt qu'il ne se l'étoit proposé, & qui en rendirent la fin plus funeste pour lui, que des commencemens si terribles ne l'avoient été pour la France.

La chaleur de la saison & le grand feu de la ville, dont l'ardeur de la vengeance le fit trop approcher pour faire exécuter ses ordres, causèrent dans sa santé une altération si subite, que ne pouvant demeurer plus long-tems à l'air, il reprit le chemin de son quartier. Mais ayant voulu sauter un fossé à cheval, il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de la selle, que la violence du coup lui causa la fièvre. Il s'arrêta dans le premier village pour prendre sa litière, & se faire conduire directement à Rouen; tandis qu'on préparoit sa voiture, on lui fit un récit qui fut capable de lui inspirer quelque remords des excès auxquels il venoit de s'emporter.

Deux gentilshommes du Vexin qui avoient fondé dans le voisinage de Mantes un hermitage, où ils s'étoient retirés, pour y passer le

reste de leur vie dans les exercices de la piété, y avoient été consumés par les mêmes flammes qui avoient altéré la santé du roi ; & n'ayant pu se défendre d'un sentiment d'horreur à la vue des ravages de l'armée normande, ils avoient laissé échapper quelques plaintes qui avoient irrité les soldats ennemis jusqu'à les empêcher de prendre la fuite, pour se garantir du feu. Les événemens qui les avoient conduits à la vie solitaire étoient fort étranges. Après avoir porté long-tems les armes, ils s'étoient trouvés dans une querelle de débauche, où ils avoient eu le malheur de tuer un homme au milieu de l'ivresse & de la dissolution : cette aventure avoit fait tant d'impression sur eux, qu'ils avoient entrepris le pélerinage de la Terre-sainte pour l'expiation de leur crime ; mais en traversant les Alpes, ils étoient tombés dans les mains d'une troupe de voleurs qui les avoient traités avec la dernière barbarie, & qui les ayant fait demeurer assez long-tems dans les montagnes, avoient continué de leur y faire souffrir toute sorte de peine & de misère. Enfin les deux pélerins avoient trouvé le moyen de s'échapper, & s'étant arrêtés dans un village d'Italie, les secours qu'ils s'y étoient procurés par le récit de leur disgrâce avoient si tôt rétabli leur santé & leurs forces, qu'ils s'étoient trouvés plus de

disposition au plaisir, qu'à continuer une route longue & pénible, qui leur restoit encore jusqu'à Jérusalem. Ils s'étoient attachés chacun de leur côté à deux filles sans bien & sans naissance, telles qu'on peut les supposer à la campagne ; & cette habitude leur faisant oublier, non-seulement le terme de leur voyage, mais l'incommodité qu'un si long séjour pouvoit causer à leur hôte, ils avoient paru aussi tranquilles auprès de leurs maîtresses, que s'ils n'eussent jamais pensé à les quitter. Enfin l'on s'apperçut de la raison qui les arrêtoit, & l'opinion de leur piété qui leur avoit attiré tant de compassion & de faveurs, ne servit qu'à relever le scandale de leur conduite. On leur marqua du mécontentement, ils s'en choquèrent, la querelle s'échauffa si vivement entr'eux & les paysans, que rappelant toute leur adresse dans les armes, ils ne craignirent point d'affronter une troupe d'ennemis qu'ils réduisirent à un fort petit nombre par la furie avec laquelle ils les attaquèrent. Ainsi maîtres du lieu & libres dans leurs inclinations, ils ne pensèrent qu'à se munir de tout ce qui étoit nécessaire pour achever le voyage de Jérusalem, mais dans des vues bien différentes de celles qu'ils avoient eues pour l'entreprendre ; ils ne cherchoient qu'à se sauver, en gagnant le premier port sous le voile du pélerinage de la

Terre - sainte ; & dans la compagnie où ils étoient, ils paroissoient prendre une route beaucoup moins édifiante. Cependant la vûe des lieux saints & le spectacle de la ferveur chrétienne dans une infinité de pélerins renouvela toutes les idées de pénitence dans lesquelles ils étoient partis. On joindra, si l'on veut à leurs motifs, le dégoût que la facilité & l'habitude commençoient à leur donner pour leurs maîtresses ; ils ramenèrent ces deux femmes dans un port d'Italie où ils firent pour elles tout ce que leur propre situation leur permettoit ; & les ayant quittées dans le dessein de se retirer du monde, ils vinrent fonder de concert l'hermitage où ils furent brûlés par les normands ; ils y vivoient depuis plus de quinze ans, dans une réputation de sainteté, qui leur avoit fait attribuer plusieurs miracles ; & ce fut l'opinion qu'on avoit de leur vertu qui causa les plus sensibles regrets de Guillaume. La guerre qu'il avoit entreprise contre la France, étoit un de ces emportemens qui échappent aux princes les plus modérés ; car ses longues infirmités lui ayant fait envisager plusieurs fois la mort de fort près, il s'étoit accoutumé sérieusement à penser aux intérêts d'une autre vie, & sa conduite paroissoit réglée sur un si grand principe : aussi n'eut-il rien de si pressant en arrivant dans sa capitale, que de

s'occuper des soins de la religion, & soit qu'il jugeât mieux de sa situation que les médecins, soit que la seule approche du danger lui parût suffisante, pour le faire penser aux précautions chrétiennes, il se disposa à la mort, comme s'il eût reçu l'arrêt du ciel même : il ne lui restoit en effet que six semaines à vivre. Le bruit de la ville l'incommodant beaucoup, il se fit porter dans une terre nommée *Harmentrude*, que le duc Richard son aïeul, avoit donnée à l'abbaye de Fécamp; & l'intérêt de ces deux états partagea l'attention qu'il donna à celui d'une autre vie.

Orderic-Vital raconte, qu'ayant fait assembler tout ce qu'il y avoit de seigneurs & de prélats dans le voisinage, il leur tint un discours dont cet historien fait entendre qu'on conserva fort heureusement les propres termes. En supposant même que ce qu'on lit dans son ouvrage n'en soit que la substance, il paroît digne d'être traduit jusqu'au moindre mot.

» Mes chers amis, vous me voyez tremblant du poids d'une longue vie, & prêt comme je le suis, à paroître au tribunal du grand juge; mon embarras augmente à chaque moment qui m'approche de la mort. Depuis mon enfance, j'ai été nourri dans le métier des armes, & j'ai souillé mes mains par l'effusion d'une prodi-

gieuse quantité de sang. Qui pourroit compter tous les maux que la guerre m'a fait commettre pendant l'espace de soixante-quatre ans que j'ai vécu ! Le tems est arrivé d'en rendre compte.

» Je n'avoit que huit ans, lorsque le duc mon père, se condamnant à un exil volontaire, m'abandonna le duché de Normandie, ce sont cinquante-six ans que j'ai passés dans les fatigues & dans les dangers. De combien de piéges n'ai-je pas su me défendre ! Que d'injures & de peines n'ai-je point essuyées ! Si j'ai défendu heureusement ma vie contre la perfidie & la violence, n'ai-je pas vu périr mes plus chers amis par l'audace de quelques traîtres. Turchetil, mon père nourricier ; Osborne, fils d'Herfast, grand-échanson de Normandie ; le comte Gilbert, qui avoit mérité par ses vertus & ses services le surnom de père de la patrie ; un grand nombre d'autres personnages chers & utiles au public, ont été comme autant de victimes de la haine que mes ennemis me portoient. Telles ont été les premières marques que j'ai reçues de l'affection des Normands. Il est arrivé souvent à mes amis & sur-tout à Gautier mon oncle, de me faire changer de maison pendant la nuit, & de me cacher même dans la cabane de quelque pauvre, pour me dérober aux perfides qui me cherchoient

cherchoient avec la résolution de me donner la mort.

Les normands sont braves, hardis, capables des plus hautes entreprises, & de vaincre toutes sortes d'ennemis, mais c'est quand ils sont gouvernés avec autant de sévérité que de droiture & de sagesse; sans un frein puissant ils s'entre-déchirent & se consument ainsi par leurs propres forces, car leur penchant naturel les porte à la révolte & aux séditions: les devoirs même du sang sont trop foibles pour l'arrêter. On a vu mes propres parens, ceux qui par les loix de la nature devoient tout employer pour me défendre, s'élever contre moi par une infinité de conspirations, & m'enlever une grande partie de mon patrimoine.

Guy de Bourgogne, fils d'Adebize ma tante, ne paya mes bienfaits que d'une noire ingratitude. Je l'avois reçu, je l'avois caressé comme un frère unique; je lui avois donné Vernon & Briosne avec d'autres terres considérables. Et quel usage fit-il de mes faveurs? Après m'avoir diffamé par des bruits injurieux, après m'avoir traité publiquement de bâtard & de fils indigne de mon père, il oublia le serment par lequel il s'étoit obligé à me servir, jusqu'à prendre les armes contre moi, à la tête de plusieurs de mes amis qu'il avoit lâchement subornés. Je le vainquis.

Par un juste jugement de dieu, il sentit la force de mon bras entre Caen & Argentan. Je le forçai ensuite dans Briosne, & je n'eus point de repos que je n'eusse délivré mes états de ce serpent. Mes deux oncles, Mauger, archevêque de Rouen, & Guillaume d'Arques son frère, me mirent aussi par leur révolte dans la nécessité de les punir, & ma modération retint néanmoins ma justice, qui demandoit peut-être un châtiment plus rigoureux.

Combien de chagrins & de troubles les françois ne m'ont-ils pas suscités? Henri, abusant de mon enfance pour m'enlever les biens de mes aïeux, ou pour m'imposer un joug plein d'injustice, entra vingt fois sur mes terres au moment que mes sujets s'y attendoient le moins, & ses premiers efforts furent quelquefois aussi terribles que ses menaces. Mais il ne lui arriva pas une seule fois de s'en retourner sans honte & sans tristesse. Que de braves gens il amena chercher la mort en Normandie, & combien de fois mon épée & celles de mes soldats n'ont-elles pas été trempées du sang des françois? Il se trouve ici quelqu'un sans doute qui se souvient encore de cette puissante armée qu'il avoit divisée en deux corps, dont il commandoit l'un lui-même. Il entra comme un furieux dans le comté d'Evreux, où il étendit ses ravages jusqu'aux

bords de la Seine, tandis que Raoul de Mont-Didier & Guy de Ponthieu, ses généraux, allèrent porter la terreur sur l'Epte. Qu'on s'en souvienne ; il n'y eut alors ni négligence ni lenteur à me reprocher. Je rassemblai mes troupes, je me mis à leur tête, & me présentant à l'ennemi dans tous les lieux où il insultoit mon terrein, je ne lui laissai prendre aucun avantage qui ne lui coûtât bien cher, jusqu'à ce que mes troupes ayant vaincu d'un autre côté à Mortemer, je chassai enfin de mes états, les ravisseurs de mon bien, & les persécuteurs de mon repos.

Dans l'état où je suis, je ne me livre point à l'orgueil de mes triomphes ; mais connoissez-vous quelqu'un qui puisse se glorifier de m'avoir vaincu ? L'excès de ma gloire m'a fait des jaloux, & combien nommerois-je d'ennemis à qui cette seule raison m'a rendu odieux ? Mais grâces au secours du ciel où j'ai toujours mis ma confiance, je n'ai jamais eu d'ennemis qu'on puisse nommer mes vainqueurs : qu'on le demande aux bretons, aux angevins, aux françois & aux flamands, il n'est pas besoin que je nomme les anglois.

Le diadême royal, qu'aucun de mes ancêtres n'avoit porté, a brillé long-tems sur ma tête. A qui ai-je dû cet honneur ? Vous le savez, ce

n'est point au droit héréditaire; c'est à la seule grâce du ciel, qui a toujours favorisé mes armes. Mais à combien de fatigues & de périls ce nouveau degré de grandeur ne m'a-t-il pas exposé? Toute l'Europe a paru s'armer contre moi: l'Ecosse, l'Irlande, le Danemarck, la Suède, la Norwège; & dans le sein de mon royaume, peut-on nommer une province qui ne se soit pas soulevée, & qu'il ne m'ait fallu conquérir ainsi plusieurs fois? Le secours du ciel m'a toujours fait triompher. J'ai surmonté tous les obstacles. J'ai vaincu tous mes ennemis; & tranquille enfin après tant d'embarras & de troubles, les dernières années de ma vie auroient sans doute été les plus heureuses, si l'ambition d'un ingrat.... Mais j'étouffe un juste ressentiment; & dans quelque lieu du monde que soit mon fils, qu'il apprenne que je lui pardonne. Cependant son ingratitude & celle de l'évêque de Bayeux, mon frère, ont été les plus rudes tourmens dont le ciel m'ait affligé.

Au milieu de la satisfaction que je ressens des dispositions présentes de mon cœur, il me reste une vive inquiétude au souvenir d'un trop grand nombre d'emportemens & de violences, qu'une conscience trop fidelle s'obstine encore à me reprocher. C'est à vous que je m'adresse, ô prêtres & ministres du seigneur, pour vous

conjurer de me recommander au ciel dans vos prières, & d'obtenir de sa bonté le pardon de tant d'excès! J'ordonne que mes trésors soient distribués aux églises & aux pauvres, afin que j'emporte du moins la consolation de les voir employés à l'usage des saints; car vous devez vous souvenir combien je vous ai aimés, & quel zèle j'ai toujours marqué pour votre défense. Non-seulement je n'ai jamais fait du tort à l'église, mais je lui ai porté constamment tout le respect qui lui est dû. On ne m'a pas vu vendre les bénéfices à prix d'argent, ni les accorder à l'intérêt ou à la faveur. J'ai cherché dans l'élection des sujets le mérite & la sagesse, & ma règle a toujours été de confier le gouvernement des églises au plus digne; vous en avez des preuves dans le choix que j'ai fait de Lanfranc pour le siége de Cantorbéry; d'Anselme pour l'abbaye du Bec; de Gerbert pour celle de Fontenelle, de Durand pour Troars, & d'un grand nombre d'autres pieux & savans personnages, dont la réputation n'est pas bornée à mes états. Ce sont aussi les compagnons que j'ai choisis pour mes entretiens. J'ai cherché dans le commerce de tant d'honnêtes gens la vérité & la sagesse, & l'on m'a toujours vu suivre avec joie leurs conseils. J'ai trouvé neuf abbayes d'hommes, & une de femmes, fondées en Nor-

mandie par mes pères. Vous n'ignorez pas qu'elles ont été soutenues & agrandies par mes bienfaits. Sous mon règne il s'en est formé dix-sept de moines, & six de l'autre sexe. Ce sont les citadelles dont j'ai pris plaisir à munir la Normandie. Si je ne les ai pas toutes fondées moi-même, je les ai enrichies par mes libéralités, & confirmées par les plus favorables ordonnances; & l'on sait avec quelle droiture & quelle ardeur j'en ai humilié tous les ennemis.

Ces inclinations ne m'ont point abandonné depuis mon enfance; & je souhaite que mes successeurs, à qui je les laisse comme une partie de mon héritage, les conservent éternellement. C'est dans ces exemples que j'exhorte mes fils à me suivre.

Avant la bataille d'Hastings, qui m'a rendu maître de l'Angleterre, j'avois donné la Normandie à Robert, l'aîné de mes enfans, il en a déjà reçu l'hommage de la plupart des barons, & je ne pense point à lui ôter un honneur que je lui ai accordé il y a si long-tems. Mais je ne sais que trop à quels malheurs on doit s'attendre dans un état dont il sera le maître; c'est un orgueilleux insensé, qui a mérité depuis long-tems d'être humilié par quelque rude disgrâce; qu'il jouisse néanmoins de l'héritage qui lui revient par le droit de sa naissance.

A l'égard de l'Angleterre, je ne nomme personne pour mon successeur. J'abandonne la disposition de cette couronne à la main du créateur éternel, de qui je l'ai reçue, & dont je reconnois ma dépendance. L'Angleterre ne m'est pas venue par héritage, je la dois au secours du ciel & à la force de mes armes; & pour me rendre enfin justice, j'ai peut-être abusé des droits de ma conquête. Harold, il est vrai, étoit un parjure qui méritoit la punition dont la justice du ciel m'a rendu l'instrument, mais quels torrents de sang innocent n'ai-je pas fait couler pour la punition d'un seul coupable? J'ai traité ensuite les anglois avec des excès de rigueur. Je leur ai enlevé leurs biens par des raisons de politique, qui ont blessé trop souvent l'équité naturelle; la faim, le fer & le feu ont été quelquefois employés à ma vengeance avec trop peu de modération, & je ne me rappelle point sans remords les cruelles exécutions par lesquelles j'ai puni les séditions redoublées des northumbres. Je me garderai donc bien de disposer d'un royaume, dont je n'ai acquis la tranquille possession que par une infinité d'offenses. C'est à dieu que je le remets, dans la juste crainte d'augmenter mes fautes, en me donnant un successeur qui ne fasse qu'y joindre les siennes. S'il m'est permis seulement de former quelque

désir, je souhaite que mon fils Guillaume, qui ne s'est jamais éloigné de moi depuis son enfance, & qui m'a fidellement respecté, soit assez agréable aux anglois pour leur faire désirer de le voir à ma place : qu'il la remplisse long-tems avec autant de vertu que de gloire ».

Quelqu'opinion qu'on prenne de ce discours, je l'ai traduit assez littéralement, pour faire juger s'il doit être attribué à Guillaume, ou s'il est de l'invention de son historien. Mais Henri, le plus jeune des fils du roi, surpris de ne pas s'entendre nommer dans le partage des bienfaits de son père, lui dit, en versant quelques larmes de regret, vous m'oubliez donc? Non, lui répondit Guillaume, je vous laisse cinq mille livres de mon trésor. Eh! que ferai-je de votre argent, reprit Henri, si je n'ai pas un lieu pour y faire ma demeure? Le roi lui dit : prenez patience, mon fils, & ne vous affligez pas que vos aînés passent avant vous, Robert aura la Normandie, & je souhaite que Guillaume obtienne l'Angleterre; mais tôt ou tard je prévois que vous réunirez tout ce que vos frères auront possédé, & que vous serez plus puissant & plus honoré qu'eux. Quelques écrivains monastiques ont donné le nom de prédiction à ce discours, & c'est au lecteur à juger si Guillaume devoit être assez bien avec le ciel, pour mériter

d'être favorisé si particulièrement de ses lumières.

Henri, quoique destiné en effet à régner sur l'Angleterre & la Normandie, n'avoit pas la pénétration du roi son père, pour étendre ses vues si loin : il fut choqué de ces dernières dispositions, jusqu'à partir sur le champ d'Hermentrude : ce départ précipité alarma également les partisans de Robert & de Guillaume, qui savoient que des trois princes c'étoient lui qui avoit le plus de part à l'affection des peuples; & ne doutant point que, soit en Angleterre ou en Normandie, il n'entreprît de se procurer par l'adresse ou par la force, une meilleure part à l'héritage paternel, ils avertirent le roi de son chagrin & de sa fuite. Mais le jeune prince, qui avoit été élevé dans l'habitude de la soumission, pensoit bien moins à troubler le repos de l'état, qu'à chercher de la consolation dans des lieux où tout son bonheur étoit attaché. Guillaume lui avoit donné la maison de chasse qu'il avoit dans la forêt du Rouveray, & l'amour faisant la principale occupation d'un prince de cet âge, il avoit dans cette retraite une femme qu'il aimoit avec une vive passion. C'étoit la fille naturelle de Raoul Tosny, fils du célèbre guerrier de ce nom. Henri avoit eu des démêlés fort violens avec la famille de sa maîtresse pour

s'en assurer la paisible possession, & le roi Guillaume, à qui Tosny avoit porté ses plaintes, n'avoit pas combattu trop fortement une inclination qu'il regardoit comme un amusement nécessaire à son fils. On lui avoit fait appréhender néanmoins que cet amour n'aveuglât le prince jusqu'à lui faire épouser Gabrielle Tosny; & ceux qui avoient inspiré cette crainte au roi, ayant ajouté que Henri avoit promis sa main à sa maîtresse aussi-tôt qu'il se verroit quelqu'établissement dans lequel il pût vivre avec indépendance, on a prétendu que ce fut la seule raison qui porta Guillaume à ne laisser qu'un présent pécuniaire à son fils, pour le retenir malgré lui sous l'empire de ses frères. Mais ce motif même augmentoit sans doute le chagrin de Henri, qui, se voyant sans titre & sans terre, n'avoit pas effectivement un seul asile au monde où il pût s'abandonner librement à ses amours, sans compter que Raoul Tosny étant dans la plus intime familiarité du prince Robert, il prévoyoit tous les obstacles qu'il avoit à redouter du crédit de cette famille. Cpendant Guillaume l'ayant fait suivre avec diligence sur le premier avis qu'il eut de sa fuite, on découvrit ses traces, & l'ordre qu'on lui porta fut de retourner aussi-tôt à Hermentrude. On le trouva dans des transports de douleur, qui auroient fait

mal augurer de son obéissance, si Gabrielle Tosny ne se fût efforcée elle-même de lui faire considérer ce qu'il devoit à un père mourant. Il consentit enfin à retourner sur ses pas, mais formant un dessein qu'il ne communiqua pas même à sa maîtresse, il l'obligea de le suivre à la cour & de se présenter avec lui au roi son père. Là, reprenant, dans un discours fort touchant, toute l'histoire de ses amours, & les sermens par lesquels il s'étoit engagé à épouser Gabrielle, il fit valoir non-seulement la soumission qui l'avoit empêché de s'y déterminer sans la participation du roi, mais encore sa qualité de troisième fils qui devoit rendre Guillaume moins difficile à lui permettre de suivre le penchant de son cœur. Enfin, le conjurant de lui accorder une grâce qui lui tiendroit lieu de tous les avantages dont il étoit privé par les dispositions de son testament, il l'attendrit assez pour le faire balancer s'il se rendroit à ses instances. Cependant les mêmes lumières peut-être qui lui avoient fait prévoir à quelle élévation le prince étoit destiné, le fixèrent dans un refus qu'il crut aussi nécessaire à l'intérêt des deux nations, qu'à la gloire de sa famille. Il l'adoucit seulement par les marques de bonté avec lesquelles il reçut Gabrielle, & par les justes louanges qu'il accorda à son mérite & à

sa beauté ; il lui fit même présent d'une terre dans le voisinage d'Evreux, en forme de dédommagement pour le tort que la passion du prince avoit fait à sa fortune & à l'honneur de Raoul. On ignore si son dessein n'étoit pas d'accorder ainsi comme indirectement à son fils, un lieu tel qu'il avoit paru le souhaiter pour sa demeure ; en effet, Henri s'y retira dans la suite avec sa maîtresse, & quelques historiens ont écrit qu'il l'épousa secrètement, de l'aveu du duc Robert, qui voulut gratifier tout-à-la fois son frère & le comte Tosny. Mais Henri fut assez satisfait de la bonté du roi, pour sacrifier tous ses chagrins au devoir de la nature, & pour assister son père jusqu'au dernier soupir.

Guillaume le roux n'eut pas la même consolation, quoiqu'il fût venu la chercher à la première nouvelle qu'il avoit reçue de sa maladie. Le roi, qui avoit toujours aimé en lui son obéissance & sa fidélité, & qui accordoit peut-être aussi quelque chose à la ressemblance du nom, lui marqua moins sa tendresse par la joie qu'il ressentit de le voir, que par le reproche qu'il lui fit d'avoir abandonné l'Angleterre, dans une conjoncture où sa présence y étoit si nécessaire pour assurer ses prétentions. Cette inquiétude fait douter s'il avoit été sincère lors-

qu'il s'étoit expliqué avec tant d'indifférence sur la succession à la couronne; aussi fut-il fort empressé à faire repasser la mer à son fils, avec des lettres pressantes pour Lanfranc, & pour tous les seigneurs dont il connoissoit l'affection. Guillaume le roux fut obligé de faire céder sa tendresse naturelle à des ordres qui lui garantissoient si bien celle de son père; il étoit sûr néanmoins à son départ de Londres de tous les avantages dont il paroissoit encore douter; & peut-être exposa-t-il beaucoup plus ses espérances, en se hâtant de quitter la Normandie, qu'il n'eût fait en y demeurant pour y recevoir les derniers soupirs du roi.

Le prince Robert avoit précipité sa marche avec si peu de discrétion, qu'il avoit été saisi d'une maladie violente à Besançon; & toute son ardeur ne pouvant empêcher qu'il n'y fût arrêté pendant plus d'un mois, il ne vit point d'autre ressource pour éclaircir mille bruits confus, dont l'unique fondement jusqu'alors avoit été la retraite subite des normands, causée par la maladie du roi, que de faire partir Guaer & le brave *Sans-avoir*, avec toutes les instructions qui pouvoient les mettre en état de le servir utilement. Il n'avoit jamais douté que la Normandie ne lui revînt par droit d'héritage après la mort de son père; mais étant fort éloigné d'avoir les mêmes

certitudes pour l'Angleterre, il donna ordre à ces deux guerriers, soit quils trouvassent Guillaume déjà mort, soit qu'il fût atteint seulement de quelque maladie dangereuse, de se rendre droit en Angleterre, où l'ancien crédit de Guaer & la réputation de Sans-avoir, pouvoient réunir bientôt tous ses partisans, & susciter du moins jusqu'à son arrivée des embarras & des obstacles à son frère. Ils entrèrent en Normandie lorsque Guillaume le roux en partoit pour retourner en Angleterre. Quoique la vie du roi ne fût point encore absolument désespérée, le motif de ce départ leur parut assez clair pour leur inspirer un dessein qui auroit entraîné la ruine du prince Guillaume, si le tems ne leur eût manqué pour dresser mieux leurs préparatifs: ce fut d'enlever ce prince à son passage, & de le transporter aussi-tôt en Bretagne. Mais ayant été obligés de se fier aux premiers aventuriers qu'ils engagèrent à leur service, & de se jeter dans un vaisseau mal armé, qu'ils n'obtinrent qu'à force d'argent dans un port écarté, il n'y eut que l'excès de leur courage qui pût leur inspirer assez de hardiesse, pour s'approcher des vaisseaux de Guillaume, & pour leur faire espérer que leur habileté suppléeroit à l'inégalité du nombre: à la vérité ils comptoient être favorisés par les ténèbres. Le prince devoit mettre

à la voile au retour de la marée, qui ne devoit être pleine qu'à minuit; il n'avoit pour escorte que trois vaisseaux peu disposés au combat, parce qu'il n'y avoit point de guerre à redouter. Les deux ministres de Robert se flattoient qu'avec l'avantage que donne un dessein formé sur des gens qui sont pris au dépourvu, ils pourroient accrocher le vaisseau du prince, faire main-basse sur l'équipage sans lui laisser le tems de se reconnoître, se saisir de Guillaume, & prendre le large avec leur proie, avant que l'escorte du prince fût en état de le secourir. Il faudroit connoître mieux toutes les circonstances de ce projet, pour juger jusqu'à quel point il devoit paroître possible. Mais Guaer & Sans-avoir n'avoient pas compté parmi les difficultés de leur entreprise le malheur de n'avoir sous leurs ordres que des soldats inconnus, qu'ils avoient engagés à leur service, par la grandeur de leurs offres & sur la seule recommandation de quelques marques de zèle pour le prince Robert, qu'ils en avoient tirées par leurs interrogations : ces misérables avoient reçu d'avance le prix de leurs services, & peut-être cette raison les rendit-elle plus lâches. Mais lorsqu'ils eurent conçu, par les ordres de leurs chefs, qu'ils avoient non-seulement à combattre le vaisseau du prince, mais à se défendre contre son escorte, & que leur

entreprise étoit une témérité, dont leurs guides même croyoient le succès fort douteux, ils refusèrent ouvertement de prendre les armes, sous prétexte qu'en s'engageant à servir le prince Robert, ils avoient ignoré que ce dut être contre son frère. En vain, Guaer espéra-t-il de les encourager par de nouvelles offres, ils s'obstinèrent à les rejeter, jusqu'à lui faire craindre qu'ils ne fussent capables de se réunir contre Sans-avoir & contre lui, pour les livrer tous deux à celui qu'ils s'étoient crus prêts d'attaquer. Cependant Guaer & son ami, démêlant sans peine que cette résistance à leurs ordres n'avoit pas d'autre cause que la frayeur & la lâcheté de leurs gens, prirent un autre parti, dont le seul danger étoit de ne pas se trouver plus avancés qu'ils ne l'eussent été, en s'attachant simplement aux ordres de Robert; ce fut d'aborder, s'il étoit possible, quelques heures plus tôt que Guillaume à Pevensey, où l'on savoit que ce prince devoit débarquer, & de s'embusquer ou sur le rivage, ou dans quelqu'autre lieu favorable pour le même dessein, dans l'espérance de l'enlever encore, & peut-être avec plus de facilité que sur mer. Si cette nouvelle entreprise ne leur réussissoit pas, ils étoient toujours d'autant plus libres de se rendre en Angleterre, qu'ils avoient caché avec soin leur nom à leurs soldats, & qu'ils pouvoient

suivre

suivre le premier projet de Robert, sans être soupçonnés de celui qu'ils venoient de former. Ils prirent terre effectivement à la côte de Pevensey; mais avec quelque diligence & quelqu'adresse qu'ils eussent pressé leur course, ils ne purent arriver long-tems avant les vaisseaux de Guillaume; & l'intervalle fut même si court, que dans l'embarras où ils se trouvèrent pour se dérober à ceux qui les avoient suivis de si près, ils abandonnèrent leur vaisseau & se dispersèrent aussi-tôt dans la campagne; on ne s'arrêta point à les poursuivre: Guillaume ayant pris la route de Londres avant qu'ils eussent pu se rassembler, ils se trouvèrent forcés d'en revenir aux simples instructions de Robert, c'est-à-dire de chercher avec beaucoup de peine & de danger les principaux seigneurs, qui étoient demeurés constans dans le parti de ce prince. Le Comte de Montgomery n'avoit pas changé d'inclination, quoique les circonstances l'eussent mis dans la nécessité de suivre extérieurement d'autres principes; & son fils, toujours ardent pour les intérêts de Robert, n'avoit pas manqué de l'entretenir dans les mêmes dispositions.

Guillaume le roux étoit chargé par le roi d'un ordre auquel ce prince, dans l'état même où sa maladie le réduisoit, n'avoit point eu peu de peine à se résoudre. Ses médecins & ses ministres,

si l'on adopte l'opinion d'Orderic, l'avoient fait souvenir d'un grand nombre d'illustres prisonniers qu'il retenoit depuis long-tems dans les chaînes, mais particulièrement du brave Morkard, de Roger, comte de Breteuil & de l'évêque de Bayeux; ils lui avoient demandé instamment leur grâce, moins par la crainte de ne pas l'obtenir de son successeur, que pour lui devoir à lui-même cette grâce avant sa mort. Ses objections avoient été légères pour Morkard : il ne l'avoit condamné à une prison perpétuelle, que par des raisons d'état, qui ne subsistoient plus lorsqu'il cessoit de vivre, ou qui ne regardoient que son successeur. A l'égard du comte de Breteuil & de l'évêque de Bayeux, il se défendit avec tant de chaleur, & par des difficultés si pressantes, qu'on désespéra long-tems de le fléchir. Ce n'étoit pas un seul crime qu'il avoit puni dans le comte de Breteuil, c'étoit celui de tous ses complices, dont le plus grand nombre s'étoit sauvé par la fuite, & particulièrement celui de Raoul de Guaer, l'un de ses plus braves & de ses plus fidelles sujets, que le comte avoit entraîné, par ses conseils, dans tous les excès dont un grand caractère est capable quand il est une fois sorti des bornes du devoir; enfin c'étoit un crime qui demandoit une punition d'autant plus exemplaire, qu'il avoit servi à corrompre une partie des normands, &

qu'il avoit failli par conséquent de causer la ruine des deux états. Ainsi Guillaume, après avoir protesté qu'il n'entroit aucun mouvement de haine dans sa résolution, déclara qu'il s'en tenoit au serment par lequel il s'étoit engagé à ne jamais relâcher le comte, & à laisser l'honneur de sa délivrance à son successeur.

Robert, comte de Moreuil, avoit entendu avec chagrin que l'évêque de Bayeux n'avoit pas plus de faveur à espérer. Il étoit son frère. Herluin de Contaville, ayant épousé Herlotte, maîtresse du duc Robert & mère du roi Guillaume, en avoit eu deux fils; Odon & Robert. Le roi avoit comblé de bienfaits son beau-père, & non-seulement les deux fils d'Herlotte, mais Raoul, qu'Herluin avoit eu d'une seconde femme. L'ingratitude d'Odon lui étoit d'autant plus sensible, qu'avec la tendresse fraternelle il l'avoit lié à ses intérêts par tous les motifs qui peuvent faire impression sur un cœur. Non-seulement il l'avoit rendu le plus riche de tous les seigneurs normands auxquels il avoit prodigué les richesses des anglois, mais il lui avoit confié le gouvernement de l'état, & dans plus d'une occasion il avoit sacrifié sa propre gloire à celle de ce frère ingrat. Sa réponse aux instances qu'on lui fit pour sa liberté, fut qu'un monstre devoit être éloigné du commerce des humains, &

qu'après avoir trahi son frère, son bienfaiteur & son roi, l'évêque de Bayeux ne méritoit ni l'affection de ses parens, ni l'estime de ses amis, ni la pitié de ses concitoyens.

Cette réponse n'ayant refroidi ni le comte de Breteuil, ni tous ceux qui s'intéressoient pour le prélat, Guillaume parut s'animer davantage, & voici le discours qu'Orderic Vital lui prête, malgré la longueur de sa maladie. « J'admire que vous ne fassiez pas plus d'attention » pour qui vous me sollicitez; celui dont vous » me demandez la liberté n'est-il pas connu depuis long-tems par son mépris pour la religion, & par son emportement dans toutes » les occasions de révolte & de sédition? Avant » que je l'aie admis au gouvernement des affaires, » n'ai-je pas eu besoin pendant quatre ans de » toutes sortes d'efforts, pour le contenir dans » la bienséance de sa condition d'évêque? N'a-t-il pas déshonoré son état par le scandale » de ses vices? N'a-t-il pas opprimé les peuples » de son diocèse; & connoissez-vous un plus » dangereux ennemi des églises & des monastères? Vous demandez grâce pour un traître » & pour un séditieux. C'est contre vous-même » que vous employez vos prières avec tant de » chaleur. Enfin je ne connois rien de mieux » prouvé que le mauvais caractère de mon

» frère : il eſt léger, ingrat, voluptueux, cruel,
» & je n'ai pas d'eſpérance que des vices enra-
» cinés par une ſi longue habitude, puiſſent ja-
» mais l'abandonner : fiez-vous en à ma propre
» expérience, je vous le repréſente non comme
» un évêque, mais comme un tyran; & ce n'eſt
» pas la haine qui me le fait peindre avec de ſi
» noires couleurs, c'eſt ma qualité de chrétien
» & de père de mon peuple. Plût au ciel qu'il
» fût tel qu'il eſt obligé de l'être par le carac-
» tère ſacré de prêtre & d'évêque! Je vous ren-
» drois avec toute la joie de mon cœur, un père
» & un honnête concitoyen; mais c'eſt un loup
» raviſſant & le plus cruel de vos ennemis que
» vous me demandez ».

Ce terrible portrait fit ſi peu d'impreſſion ſur les amis d'Odon, que leurs prières furent redoublées avec de nouvelles inſtances; le roi marqua beaucoup d'étonnement de leur obſtination, & ſe rendant néanmoins à des demandes ſi preſſantes, il ajouta : « Je vois bien que
» malgré mes conſeils & mes intentions, ſi ce
» n'eſt pas de moi que vous obtenez la liberté
» de mon frère, vous l'obtiendrez infailliblement
» de mon ſucceſſeur; ma mort ſera ſuivie de
» bien d'autres changemens, dont je prie le
» ciel que celui-ci ſoit le moins pernicieux à
» l'état. Je conſens donc qu'on lui ouvre les

» portes de sa prison; mais souvenez-vous bien
» que je ne me suis rendu qu'à vos importunités,
» & que je vous prédis une infinité de maux
» qu'il ne manquera point de vous causer, &
» dont vous vous repentirez trop tard ».

Guillaume fit une autre grâce à laquelle personne ne s'étoit attendu. Il avoit enlevé tous les biens d'un chevalier fort estimé, que l'histoire ne fait connoître que par le nom de *Balderic, fils de Nicolas*, dont le seul crime étoit d'avoir abandonné son service pour passer en Espagne. L'estime qu'il conservoit pour un homme dont il avoit connu tout le mérite, & dont il jugeoit que les services pouvoient être fort utiles à sa patrie, lui fit rappeler son nom avec éloge : j'avois peu de sujets, dit-il, qui entendissent mieux le métier des armes; il est léger & prodigue : je ne lui connois que ces deux défauts; mais il peut servir mes enfans & mon peuple. Je lui rends toutes ses terres, lorsqu'il voudra revenir en Normandie.

Ce Balderic étoit d'une si prodigieuse force, que personne ne pouvoit soutenir l'effort de sa lance; & pour ne pas s'exposer à la voir brisée entre ses mains, comme il arrivoit fort souvent entre les chevaliers dans les rencontres à cheval, il l'avoit fait garnir de lames de fer, qui la rendoient si pesante, qu'il étoit le seul à qui

elle pût servir. Sa galanterie ne cédoit en rien à sa valeur; & c'étoit l'amour, cause alors très-fréquente de toutes les disgrâces des héros, qui lui avoit fait quitter, contre l'intention du roi, le service de sa patrie. Il falloit effectivement que dans un siècle où la politesse & le bon goût n'étoient pas des qualités dominantes, les intrigues d'amour ne laissassent pas d'être extrêmement communes, puisque l'histoire n'offre que des enfans naturels dans toutes les familles, & qu'ils étoient même peu distingués des fruits d'un légitime mariage. Balderic s'étoit livré aux sentimens de la plus vive passion pour une fille qui étoit elle-même sans aveu, du moins de la part de sa mère, dont elle ne connoissoit ni le nom ni la naissance, & qui n'en étoit pas moins recherchée par l'éclat extraordinaire de son mérite & de sa beauté. Elle avoit fait la même impression sur un chevalier françois, connu dans nos histoires sous le titre du *Charpentier*, surnom par lequel on prétendoit exprimer les exploits terribles qu'il faisoit dans les combats. Deux rivaux si redoutables faisoient attendre des suites extraordinaires de l'entreprise qu'ils avoient formée comme à l'envi, de se faire préférer par leur mérite & par leurs soins. Mais Balderic avoit obtenu apparemment quelqu'avantage de l'amour, lorsque son rival em-

ploya le crédit du prince Robert, dont il s'étoit fait estimer particuliérement à la cour de France, pour obtenir sa maîtresse du gentilhomme dont elle étoit fille ; il la demandoit en mariage, & ne devant la distinction où il s'étoit élevé qu'à son mérite, personne ne trouva étrange qu'un élève de la fortune voulut épouser une fille aimable, qui étoit en état de l'enrichir par les bienfaits qu'elle attendoit de son père. Un si puissant obstacle alloit ruiner les espérances de Balderic, il cherchoit déjà sa défense dans sa valeur, & l'on ne doutoit point que cette querelle ne fût bientôt décidée par un sanglant combat. Mais Balderic reçut de ses amis un conseil que leurs instances l'obligèrent de suivre. Ils savoient que le père de sa maîtresse ne se déclaroit pour le Charpentier, que par déférence pour le prince, & qu'il auroit préféré beaucoup plus volontiers un homme tel que Balderic, qui joignoit à la naissance un établissement considérable en Normandie. Lui ayant représenté le tort qu'il faisoit à sa fille, ils le firent consentir que Balderic l'enlevât pour aller l'épouser en Espagne. Au milieu de la joie que ce brave chevalier ressentit, il étoit assez piqué de l'injure qu'il croyoit avoir reçue du Charpentier, pour penser à la vengeance avant son départ ; mais on le fit convenir qu'il étoit assez vengé par la préférence

qu'il avoit obtenue de l'amour & du père de sa maîtresse : il n'eut à combattre que la volonté du roi, à qui il communiqua son voyage, dans l'espérance qu'une permission vague de sortir de Normandie, sous prétexte de voyager, serviroit à favoriser son entreprise. Ce prince étoit alors occupé du projet de la guerre de France, & loin de recevoir agréablement la proposition d'une absence qui devoit le priver d'un de ses meilleurs officiers, il défendit absolument à Balderic de quitter ses états. Une défense de cette nature, au moment qu'il se voyoit plus menacé que jamais de perdre sa maîtresse, irrita le chevalier jusqu'à lui faire recueillir tout ce qu'il pût trouver d'argent dans la bourse de ses amis, après avoir abandonné ses terres à leur discrétion, dans le dessein de ne jamais retourner en Normandie. Son départ offensa d'autant plus le roi, que s'étant fait suivre de sa compagnie, qui étoit de cinquante gendarmes, & n'ayant point trouvé de vaisseaux de passage dans le port d'où il partit, il eut la témérité de se saisir d'un vaisseau de roi, avec lequel il gagna heureusement l'Espagne. Guillaume ne manqua point de confisquer toutes ses terres; & sa colère alla si loin, que ceux qui avoient prêté de l'argent à Balderic, n'osèrent confesser le service qu'ils lui avoient rendu,

ni faire valoir les droits qu'il leur avoit accordés sur ses terres. Enfin, l'approche de la mort fit revenir ce prince d'un ressentiment qui s'étoit toujours soutenu dans la même chaleur : il ordonna même qu'on n'attendît point qu'il fût expiré pour faire porter à Balderic sa grâce & la nouvelle de son rétablissement.

Si l'évêque de Bayeux fut sensible au plaisir de se revoir en liberté, sa reconnoissance ne pût être fort vive envers le roi, car ce bienfait fut accompagné de plusieurs circonstances qui marquèrent le regret avec lequel il avoit été accordé. Guillaume donna ordre que le prélat fut amené en sa présence, il le reçut avec tout l'air de fierté & de chagrin que la longueur d'une violente maladie lui permit de mettre dans ses yeux ; car le coup qu'il s'étoit donné contre l'estomac y avoit formé un abcès qui commençoit à lui causer de violentes douleurs. Il lui tint un discours qui mérite d'être rapporté dans les termes d'une fort ancienne chronique, & qui marque en substance, qu'en accordant au prélat tous les bienfaits que j'ai rapportés, il n'avoit jamais suivi que la tendresse du sang.

Il lui dit : « Beau-frère, vous avez voulu » faire conspiration contre moi, & dit, que » se je mouroye ainçois que vous, que vous » tendriez le royaulme d'Engleterre à mes en-

» sans; & avez désobay à venirs devers moi,
» & rendre à moi compte du mien : sachez que
» se je savoie que vous peussiez tenir le royaul-
» me, je ne vous lesserois pas vivre; mais je
» sais bien que non : car votre estat de prélat
» ne le peut, & si sais bien que anglois vous
» héent tant, que je cuide qu'il n'y ait homme
» en Normendie qu'ils n'aimassent mieulx à
» seigneur que vous; & aussi afin que vous
» redressez vos méffais, je vous laisse vivre &
» vous délivre de prison, pour bien que vous
» ne l'avez pas desservy : toutefois se vous
» voulez délaisser votre maulvaise vie, & faire
» vostre devoir vers dieu, vers vos nepveux
» & vers le peuple, je leur demande qu'ils
» vous servent & aident en vos nécessités; &
» pour ce que vous avez tenu que j'étoye ex-
» communié de ce que j'ai mis la main à vous,
» sachez que tout homme, qu'aura esté mon
» receveur, que puis mettre la main à luy,
» & arrester le sien sans offense, jusque à ce
» qu'il m'a rendu compte de ce qu'il aura reçu
» du mien loyaulment». L'auteur continue ainsi :
« Après ce qu'il eut délivré Odon son frère, il fist
» venir devant luy tous les prisonniers qu'il avoit
» amenés d'Engleterre, & tous les aultres qui
» étoyent en ses prisons, & tous les délivra sans
» peine & sans rançon, & puis cria merci à tout

» le monde qui là estoit en pleurant moult
» tendrement, donc c'estoit pitié à veoir ».

Odon n'obtint la restitution d'aucun de ses biens d'Angleterre, & se vit forcé par conséquent de se retirer dans son diocèse, où il n'abandonna point ses anciennes inclinations. L'histoire met le dernier trait à son caractère, en nous apprenant qu'il offrit, quelque tems après, ses services au roi de France, pour la célébration de son mariage avec Bertrade. Ce prince s'étant adressé inutilement à tous les prélats de son obéissance, ne trouva que l'évêque de Senlis qui consentît à lui accorder son ministère. Mais craignant que l'autorité d'un seul évêque ne suffît pas pour justifier une si odieuse entreprise, il accepta les offres d'Odon, qui eut l'adresse d'engager encore l'archevêque de Rouen à le seconder ; ces trois prélats firent la cérémonie, sans égard aux plaintes & aux oppositions de tous les évêques de France ; & l'évêque de Bayeux obtint du roi, pour prix de sa complaisance, les revenus de quelques églises de Mantes.

Enfin, l'on admira que d'un grand nombre de prisonniers auxquels le roi rendit la liberté, il n'y eut que les anglois sur lesquels la reconnoissance eut assez de pouvoir pour les amener aussi-tôt en Normandie, & pour leur faire rendre

de justes grâces à leur bienfaicteur. Morkard, si distingué par sa naissance & par ses grandes qualités, vint reconnoître au lit de Guillaume que sa punition avoit été juste, & que la liberté qu'il venoit de recevoir étoit un bienfait auquel il n'avoit pas droit de prétendre. J'ai fait remarquer l'illustre origine de ce seigneur; mais la grandeur de ses sentimens ajoutoit encore un nouveau lustre à sa noblesse; & de tant de grandes maisons saxonnes qui faisoient l'ornement de l'Angleterre avant la conquête, il y en a peu dont les historiens anglois aient tant regretté la ruine. On a vu le malheureux sort d'Edwin, frère de Morkard, & le plus aimable seigneur de son tems. Morkard, son aîné, avec moins d'éclat dans la figure, réunissoit encore un plus grand nombre de ces qualités respectables qui semblent élever les grands au-dessus de l'humanité, dont ils ne sont que les chefs par les avantages de leur naissance & de leur rang. Les promesses qu'il fit volontairement à Guillaume, & la fidélité avec laquelle il se hâta de les exécuter, justifient seules cet éloge qui est rapporté presque uniformément par tous les historiens. Ayant confessé au roi qu'aussi long-tems qu'il avoit eu quelqu'espérance de revoir sur le trône le sang de ses anciens maîtres, il avoit regardé la nécessité d'obéir aux normands, comme un affreux mal

heur contre lequel ses inclinations s'étoient toujours révoltées ; il lui protesta avec la même franchise, que dans la situation où il voyoit l'Angleterre, il étoit persuadé que le bien de l'état demandoit que le gouvernement établi subsistât désormais sous un des fils de Guillaume, & s'il lui étoit permis de marquer ses désirs, dans Guillaume le roux, qui, autant qu'il avoit pu le découvrir par les lumières qu'il s'étoit procurées dans sa prison, étoit celui des trois princes en faveur duquel le penchant des anglois étoit le plus déclaré. Il demanda au roi non-seulement de l'autoriser par ses ordres à servir ce prince, mais de le charger de quelqu'emploi qui pût donner plus de poids & de considération à ses services ; ce n'étoit pas l'ambition ni l'intérêt de sa fortune qui le portoit à vouloir rentrer dans les intrigues de la politique ; il étoit sans enfans, sans famille, & dans un âge qui ne lui faisoit plus espérer une longue vie, guéri d'ailleurs, par ses infortunes & par les réflexions dont il s'étoit occupé dans une longue captivité, de toutes les passions qui font la guerre au cœur des hommes. Enfin sa seule vue étoit de prouver au roi la sincérité de son attachement pour la maison royale, & son zèle pour sa patrie.

Il ne pouvoit rien arriver de plus consolant pour Guillaume, dans les scrupules qu'il conservoit

encore sur sa succession, que de voir ses désirs approuvés par le plus brave & le plus honnête homme qui restât de l'ancienne Angleterre. Il reçut sa prière, non-seulement comme un heureux présage pour le succès des espérances de son fils, mais comme une espèce d'approbation que le ciel donnoit à ses desseins; & dans cette pensée il créa Morkard comte & gouverneur de Kent, place importante par la situation de cette province, qui influe toujours beaucoup sur la conduite de la capitale & de toute la partie méridionale du royaume; il le chargea en même tems d'une lettre pour Guillaume le roux, dans laquelle il lui recommandoit d'accorder toute sa confiance au nouveau comte, & de l'employer dans toutes les entreprises qui demanderoient le secours & la faveur des anglois. En effet, une grâce accordée dans des conjonctures où la sincérité du Roi ne pouvoit être suspecte, fit assez d'impression sur l'esprit des anglois pour leur persuader qu'ils n'avoient rien de plus avantageux à prétendre que de voir revivre Guillaume dans celui des princes ses fils pour lequel son inclination s'étoit déclarée, & cette considération servit plus que tous les efforts de Guillaume le roux pour les déterminer en faveur de la succession normande. On ignore par quelles récompenses ce jeune prince reconnut les services de

Morkard. C'est un des plus grands défauts des écrivains de ce tems-là que d'abandonner, si j'ose parler ainsi, l'histoire des plus grands hommes; en cessant tout d'un coup de les nommer & de soutenir l'intérêt qu'ils ont fait prendre à leur fortune. On ne trouve en nul endroit quelle fût la fin de Morkard.

Cependant le roi languissoit depuis près de cinq semaines avec de continuels redoublemens de douleurs, qui lui annonçoient ou une prompte mort, ou une vie extrêmement douloureuse. Dans ce triste état il renonça enfin à tous les soins profanes, pour s'occuper uniquement des exercices de la religion, & ses dernières pensées se tournèrent au soulagement des pauvres, & à la confirmation des établissemens de piété qu'il avoit formés dans le cours de son règne. On remarqua avec étonnement qu'il ne demanda aucune nouvelle du prince Robert, comme s'il eût craint de prononcer le nom d'un fils dénaturé, dont le souvenir n'étoit propre qu'à troubler les sentimens de paix & de douceur dont il s'efforçoit de se pénétrer. Ceux qui avoient soupçonné sa piété de politique ou d'ostentation, étoient forcés de reconnoître que ses dispositions présentes étant l'effet sensible des mêmes principes auxquels il avoit été attaché pendant toute sa vie, il étoit impossible que ses sentimens

passés

passés n'eussent pas toujours eu leur source dans un cœur véritablement attaché à la religion. Qu'il en eût fait quelquefois servir les apparences à des vues trop humaines, c'étoit un effet général de la corruption de la nature, qui dans les princes & les ministres des affaires publiques, est souvent capable de faire oublier les intérêts d'une autre vie, pour céder à la force des nécessités présentes; mais comme c'est à la mort que se fait le discernement des vertus & des vices, il semble impossible de ne pas se rendre ici à la sincérité de Guillaume.

N'admettant guère d'autre entretien que celui de quelques ecclésiastiques, il se faisoit rendre compte de l'état des églises d'Angleterre & de Normandie; & s'il ne pouvoit remédier par des réformations présentes à tous les maux qu'il apprenoit, il y préparoit de loin des remèdes par ses exhortations & ses conseils. On lui raconta que deux chanoines de Rouen, qui joignoient au revenu de leur bénéfice un patrimoine considérable, abusoient de leurs richesses pour mener une vie extrêmement voluptueuse, Guillaume pensa d'abord, avec beaucoup de sagesse, que ce désordre étoit leur intérêt propre, & que ne manquant ni d'âge ni de lumières pour se conduire, c'étoit à eux-mêmes à sentir le tort qu'ils se faisoient en s'écartant de la

vertu, ou du moins que c'étoit le devoir de leur archevêque de les contenir dans les bornes de leur profession; mais apprenant qu'ils s'oublioient jusqu'à la déshonorer par des éclats scandaleux, il entreprit de les ramener lui-même à une vie plus réglée; & pouvant satisfaire promptement son zèle à la distance où il étoit de Rouen, il donna ordre qu'ils fussent appelés aussi-tôt. Orderic ne rapporte point le discours qu'il leur adressa; mais il dût être fort touchant, puisqu'il fit assez d'impression sur l'un des deux coupables, pour lui faire promettre sur le champ au ciel & au roi de réformer sa conduite. L'autre se laissa aussi peu toucher par l'autorité que par l'exemple. C'étoit un homme de qualité, qui croyoit avoir trop fait pour le ciel en renonçant aux droits de sa naissance pour se revêtir d'un habit ecclésiastique, & qui osa même contester au roi le droit qu'il prétendoit avoir sur sa vie domestique & sur ses mœurs. Guillaume plaignit son aveuglement, & le livrant à son archevêque, il exhorta ce prélat à se souvenir que les maladies de l'esprit & du cœur ne demandent point à être guéries par des remèdes violens.

Si l'on trouve que cette espèce de soin affoiblisse le caractère du roi Guillaume, ou du moins ne réponde point assez dignement à l'idée qu'on

a dû prendre de l'élévation de son ame, il est aisé de répondre que ce jugement ne porte que sur la fausse idée qu'on a de la grandeur dans les rois & les héros ; on croit mal-à-propos que leur gloire consiste à ne s'occuper que de projets de guerre ou d'état, & à ne rien entreprendre qui ne soit grand par sa nature, éclatant dans ses apparences, enfin qui ne porte comme le sceau de leur caractère. Mais la plus juste idée de l'héroïsme est celle qui le mesure par la grandeur & la constance des qualités de l'ame, quel qu'en soit l'objet ; & par cette heureuse lumière qui les fait appliquer promptement aux circonstances. Guillaume étoit aussi grand à l'heure de la mort, lorsque ses soins se tournoient vers le seul objet qui dût alors l'occuper, qu'il l'avoit été en conquérant l'Angleterre : il donna une autre preuve que ses qualités les plus héroïques n'avoient souffert aucune altération.

Gerberot, comte de Cherbourg, eut avec un de ses plus riches vassaux un démêlé si violent, qu'en étant venu aux mains avec lui, & se trouvant beaucoup moins robuste, il en avoit été cruellement maltraité. Gerberot étoit si fier, qu'étant tombé dangereusement malade après cette insulte, il avoit juré que loin de recevoir des remèdes, il abrégeroit sa vie de ses propres

mains si ses enfans & ses amis ne lui amenoient son vassal pour en tirer vengeance. Ce misérable n'avoit pas manqué de prendre la fuite ; mais en passant dans le diocèse d'Avranches, l'évêque de ce lieu, qui ne s'étoit pas cru moins intéressé que les seigneurs séculiers à contenir le peuple dans la soumission pour ses maîtres, l'avoit fait arrêter dans le dessein d'effrayer ses pareils par l'exemple. Cependant, lorsqu'il eut appris avec quelle fureur Gerberot souhaitoit de l'avoir entre ses mains, il refusa de le lui remettre, & ce fut le sujet d'un nouveau différend entre deux parties assez puissantes pour en faire appréhender les suites ; les deux fils de Gerberot & tous ses amis pressèrent l'évêque par les plus vives instances, & joignirent les menaces aux prieres. En attendant sa réponse, ils trouvèrent occasion de se saisir des deux plus proches parens du coupable, & les ayant menés au comte de Cherbourg, le sort de ces deux malheureux fut d'être aussi-tôt mis à mort par un cruel supplice. Une vengeance si sanglante servit encore à rendre l'évêque d'Avranches plus opiniâtre dans son refus. On paroissoit résolu de part & d'autre à se porter aux dernières extrémités ; & cette chaleur ne fit qu'augmenter lorsque Gerberot fut assez rétabli pour se charger lui-même du soin de sa vengeance.

Le roi devoit être alors dans une extrême foiblesse, puisqu'il touchoit aux derniers jours de sa vie, & que cinq semaines passées dans les plus vives douleurs avoient épuisé ses forces jusqu'à lui laisser à peine celle de faire usage de la voix, pour se faire entendre. Il ne connoissoit plus le sommeil; il ne prenoit presque plus de nourriture; & l'on s'étonnoit qu'il restât encore dans son tempérament de quoi le soutenir tout à la fois contre l'épuisement de ses forces, & contre le redoublement continuel de ses douleurs. Il apprit la querelle du comte de Cherbourg & de l'évêque d'Avranches; ce mélange d'intérêts profanes & d'honneur ecclésiastique réveilla tout son zèle pour la justice: il résolut de donner dans ses derniers momens un témoignage de l'ardeur qui le brûloit pour l'église & pour son peuple. Il avoit encore pour principal ministre en Normandie le comte Roger de Beaumont, qui conserva dans un âge fort avancé cette même élévation de courage & de gloire qui l'avoit fait passer pendant le cours d'une longue vie pour un des plus grands hommes de son siècle; Guillaume lui donna ordre de se mettre à la tête de quelques troupes qui surpassoient en nombre tout ce que Gerberot & l'évêque d'Avranches en avoient pu rassembler, & de leur proposer, les armes à la main, ou de venir rendre

compte au roi de leurs démêlés, ou de se regarder tous deux comme les ennemis de l'état, & de se défendre en cette qualité contre les troupes royales.

L'évêque ne balança point à se rendre aux ordres du roi : il crut même que sa soumission le délivreroit d'un fâcheux embarras ; & faisant conduire son prisonnier au comte de Beaumont, il protesta qu'en le retenant malgré Gerberot, il n'avoit eu dessein que de sauver ce malheureux des extrêmités d'une cruelle vengeance. Il consentit avec la même facilité à se laisser conduire à Hermentrude, où il attendroit les suites de l'expédition du comte Roger : elles furent extrêmement violentes. Gerberot, vivement irrité contre le roi, qu'il accusoit de prendre parti contre lui pour l'archevêque, & de blesser les loix du pays en lui ôtant le pouvoir de punir son vassal, eut la hardiesse de se mettre en campagne avec ses troupes, & sollicita tous ses amis d'embrasser sa querelle. Mais avant que de s'approcher de l'armée royale, ayant appris que le prisonnier que l'évêque d'Avranches avoit livré au comte de Beaumont, étoit gardé négligemment à Fontenay, il chargea un de ses fils de l'enlever : cette entreprise fut exécutée avec si peu d'obstacles, que le vassal fut livré sans avoir été défendu. Gerberot le fit aussi-tôt périr avec la

dernière cruauté ; &, comme s'il n'eût cherché que cette satisfaction en prenant les armes, il fit offrir ensuite au comte de Beaumont d'entrer en accommodement. Le comte feignit de prêter l'oreille à ses offres ; mais ce ne fut que pour le tromper à son tour en cherchant l'occasion de se saisir de lui ; il la prit avec tant d'adresse, que l'ayant enlevé presque au milieu de ses troupes, il le conduisit lui-même au roi qui commençoit à craindre de laisser en mourant toute la Normandie dans le feu de la guerre.

Gerberot avoit compté sans doute sur la situation de ce prince lorsqu'il avoit levé si hardiment l'enseigne de la révolte, & peut-être eût-il la même confiance en se voyant conduire dans les prisons de Rouen ; mais le premier ordre de Guillaume fut de lui faire son procès avec la dernière rigueur pour le double crime de meurtre & de révolte. Sa tête eût payé infailliblement sa faute, & le roi, loin de se laisser fléchir par les prières d'un grand nombre de seigneurs qui sollicitèrent sa bonté, paroissoit résolu de donner avant sa mort un dernier exemple de justice ; mais ceux qui s'intéressoient à la vie de Gerberot, trouvèrent le moyen de le dérober au châtiment. Sous prétexte de découvrir des choses importantes au gouvernement, le comte de Cherbourg demanda, par leur conseil,

d'être présenté au roi. Tout ce qu'on pût s'imaginer de moins éloigné de la verité, fut qu'il pensoit à sauver sa vie par la voie des supplications ; & que dans l'état où étoit ce prince, il espéroit l'attendrir en lui demandant grâce à ses pieds : mais ses amis avoient rassemblé secrettement une troupe de gens déterminés, qui fondirent sur l'escorte à laquelle on avoit confié le comte, & qui le délivrèrent après un combat fort sanglant. Il gagna sur le champ la France, où, sans être en guerre avec Guillaume, on conservoit trop de ressentiment de l'incendie de Mantes, pour ne pas embrasser avec joie toutes les occasions de le chagriner. Gerberot y fut reçu avec faveur ; & Philippe lui fit espérer que les françois se chargeroient bientôt de sa vengeance avec celle de leurs propres injures ; mais la colère & la haine s'évanouirent de part & d'autre après la mort du roi.

Pendant ce tems-là, le prince Robert profitoit du rétablissement de ses forces pour réparer le malheur qu'il avoit eu d'être arrêté si long-tems par sa maladie. Il arriva en Normandie quelques jours avant la mort du roi ; mais ayant appris avec quelle rigueur il avoit été traité dans le testament, & dans quels termes son père avoit exprimé ses dernières dispositions, il désespéra de lui inspirer des sentimens plus favorables par

sa présence, & par les témoignages trop tardifs de son repentir; il se crut appelé d'ailleurs en Angleterre par des motifs beaucoup plus pressans, sur-tout lorsqu'il fut assuré qu'il n'avoit rien à craindre pour la succession de Normandie. Etant arrivé sans se faire connoître, il prit le chemin de la mer, & le hasard lui fit trouver si heureusement un vaisseau prêt à faire voile, qu'il passa sans être reconnu; mais en débarquant à Witsand, il fut aussi surpris d'y rencontrer ses deux ministres, Guaer & Sansavoir, qu'affligé des nouvelles qu'il apprit d'eux au même moment. Toute l'Angleterre, à la réserve de quelques seigneurs normands, s'étoit déjà déclarée pour Guillaume le roux; & dans l'attente où l'on étoit continuellement de la mort du roi, les meilleures troupes du royaume étoient rassemblées autour de Londres pour assurer tout d'un coup la proclamation de son successeur. Lanfranc, qui avoit donné ce conseil à Guillaume le roux, avoit disposé en même tems tous les prélats à favoriser ses intérêts dans toutes les parties de l'Angleterre. Enfin, s'il restoit quelques amis à Robert, leur foiblesse & leur crainte les forçoient à l'inaction; & le seul parti auquel ils avoient cru devoir s'arrêter après une délibération commune, étoit d'attendre que Robert fût en possession de la Normandie, & capable de lever dans ses états une armée qui

le mît en état de suivre l'exemple de son père, c'est-à-dire de passer la mer pour faire valoir la justice de ses droits par la force. Il se rendit à la sagesse de ce conseil. En effet, outre les précautions que j'ai rapportées, Eudes, grand-trésorier d'Angleterre, s'étoit déjà saisi, au nom de Guillaume le roux, de Douvres, de Winchester, de Pevensey, d'Hastings, & de quelques autres places sur la côte méridionale. Il avoit livré aussi à ce prince les trésors du roi son père, qui montoient à plus de soixante mille livres sterlings en argent monnoyé, sans compter une prodigieuse quantité de vaisselle & de joyaux, dont les historiens font un détail qu'on ne lit point sans admiration. Morkard, qu'un historien moderne suppose, sans fondement & sans vraisemblance, avoir été remis en prison par Guillaume le roux, dans la crainte qu'il ne se mît à la tête du parti d'Edgard, fit au contraire tout ce qu'on pouvoit attendre de sa bonne foi & de sa prudence, pour remplir les engagemens qu'il avoit pris avec le roi. Ce fut lui qui, pour achever de gagner les anglois, répandit le bruit que le jeune Guillaume étoit résolu de prendre le gouvernement d'Edouard pour modèle, & de révoquer les loix trop rigoureuses qui avoient été portées sous le règne de son père; il promit particulièrement que celles qui regardoient la chasse seroient abolies au

moment que ce prince monteroit ſur le trône, & que la nation ſeroit rétablie ſans exception dans tous ſes anciens priviléges. Lanfranc, d'un autre côté, faiſant entendre aux normands que l'unique moyen de conſerver leurs acquiſitions, étoit de confirmer le choix du conquérant, parce que les droits de Guillaume le roux n'ayant pour fondement, comme les leurs, que la volonté du roi ſon père, ce jeune prince ſeroit obligé de les maintenir pour ſon propre intérêt. Il arriva ainſi que les deux nations crurent trouver le même avantage à l'élever ſur le trône.

Robert ſentit que ſon malheur étoit de n'avoir pas eu aſſez d'amis qui euſſent oſé parler pour lui dans ſon abſence. Il auroit repaſſé ſur le champ la mer, s'il n'eût appréhendé quelque danger à ſe ſervir de ſon nom pour engager les matelots qui l'avoient amené, à remettre ſur le champ à la voile: le vaiſſeau étoit anglois, il fut obligé d'en chercher un autre ſur la même côte avec Guaer & Sansavoir, dont l'attachement ne s'étoit pas refroidi. Cette précaution, qui retarda de quelques jours ſon paſſage, le fit arriver en Normandie après la mort du roi ſon père.

Ce grand roi avoit rendu le dernier ſoupir le neuf de ſeptembre mil quatre-vingt-ſept, âgé de ſoixante-un an, après en avoir régné cinquante-deux en Normandie & vingt-un en Angleterre.

Les circonstances de sa mort sont d'autant plus intéressantes dans leur simplicité, que nous en devons le récit à plusieurs historiens contemporains. Ses douleurs étoient beaucoup diminuées depuis quelques jours ; & les lumières de ses médecins n'ayant point été jusqu'à leur faire conjecturer que sa maladie étoit un abcès, dont l'inflammation s'étoit ralentie à mesure qu'il approchoit de sa maturité, on commençoit à former quelqu'espérance de son rétablissement ; mais ayant été réveillé le jeudi au matin par le son des cloches, il demanda d'où venoit ce bruit, aussi étonné en apparence, que s'il l'eût entendu pour la première fois. Sur la réponse qu'il reçut de ses domestiques, il leva les yeux & les mains vers le ciel, & son cœur s'étant épanché dans une prière courte & fervente, il expira avec aussi peu d'efforts que s'il n'eût fait que s'endormir.

Tout ce qu'il y avoit de seigneurs & de prélats dans le même lieu, apprenant tout d'un coup qu'il étoit mort dans le tems qu'on espéroit plus que jamais de sa santé, tombèrent dans une espèce de transports qu'Orderic Vital ne fait pas difficulté de nommer un accès de folie. Les plus riches, dit-il, montèrent à cheval en confusion, & s'éloignèrent d'Hermentrude à bride abbatue pour aller veiller à la conservation de leurs

terres, comme s'ils les eussent crues menacées du feu ou de la fureur des armes. Les gens d'une condition inférieure, voyant les autres disparoître avec cet air d'épouvante, se répandirent dans le château, où ils enlevèrent meubles, linge, vaisselle, enfin tout ce qui avoit été à l'usage du roi, jusqu'à laisser le cadavre de ce prince à demi-nu. Chacun s'étant sauvé avec sa proie, il ne resta personne au château pour les plus simples offices. Je ne m'arrête point à l'opinion qui passa pour constante dans ce même siècle, qu'on eut des nouvelles certaines de la mort de Guillaume à Rome & dans la Calabre, le même jour qu'elle arriva. Mais si l'on en croit le même historien, il y eut quelque chose de bien extraordinaire dans l'effet qu'elle produisit à Rouen. Les habitans de cette ville, aussi effrayés que s'ils eussent vu l'ennemi à leurs portes, & pour me servir des termes d'Orderic, ivres de crainte & d'étonnement, coururent de tous côtés, en demandant à leurs parens & à leurs amis, quel parti ils avoient à prendre, dans quel lieu ils devoient se retirer, & où leurs personnes & leurs biens pouvoient être en sureté. La plupart quittèrent effectivement la ville; & ceux qui y restèrent, ne furent arrêtés que par leur incertitude; mais tous cachèrent soigneusement ce qu'ils

avoient de plus précieux, comme s'ils s'étoient crus menacés des plus terribles révolutions.

Cependant le corps du roi seroit demeuré sans sépulture si un simple gentilhomme nommé Herluin, poussé, dit l'historien, par sa bonté naturelle, & pour faire une œuvre agréable à dieu, autant que pour sauver l'honneur de sa nation, n'eut pris sur lui le soin des funérailles, & n'eut rempli ce pieux devoir à ses propres frais. Il rassembla les ecclésiastiques que l'impression de la frayeur publique avoit dispersés, & les ayant menés en procession au village d'Hermentrude, il les engagea, par ses libéralités autant que par ses exhortations, à faire quelques prières pour le repos éternel de leur maître. L'archevêque de Rouen, qui s'y rendit aussi, ordonna que le corps fût transporté à Caen, pour être inhumé dans l'abbaye de saint Etienne, qui étoit un monument de la piété de Guillaume. Mais aucun officier de la couronne ne s'étant présenté pour exécuter cet ordre, ce fut un autre embarras, dont le généreux Herluin consentit encore à se charger; il loua des chariots mortuaires, des pleureurs, & tout l'appareil qui sert aux convois funèbres.

On s'attendoit du moins que le prince Robert, dont on commençoit à ne plus ignorer l'arrivée,

& le prince Henri son frère, paroîtroient enfin pour accompagner le corps du roi jusqu'au lieu de sa sépulture; mais Robert étoit alors à Witsand, où il reçut la première nouvelle de sa perte, & la route de la mer qu'Herluin fit prendre au convoi, servit de prétexte à Henri pour se dispenser du voyage. D'ailleurs ce jeune prince se trouvoit dans l'embarras d'une aventure qui lui avoit causé assez de trouble & de chagrin pour faire excuser son absence. Quoique le mécontentement qu'il avoit eu des dernières dispositions de son père eut un peu altéré la bonté de son naturel, & qu'on assure même, qu'après avoir quitté Hermentrude aussi brusquement que je l'ai rapporté, il se hâta d'aller recevoir au trésor la somme que le roi lui laissoit avec quelques expressions indécentes, qui sembloient marquer beaucoup de crainte que l'avarice de ce prince ne lui fît rétracter son présent, il avoit paru si touché de l'accueil qu'il avoit obtenu pour la fille naturelle du comte Tosny, qu'il étoit demeuré ensuite, avec autant d'assiduité que de tendresse, aux pieds du lit du roi: mais Gabrielle Tosny étant retournée dans la forêt de Rouveray, elle s'y étoit vue exposée à des périls, dont elle ne s'étoit défendue que par son courage, & qui avoient forcé Henri de voler à son secours. Un gentilhomme du pays d'Auge, qui

ſe nommoit Rautot, étoit devenu amoureux de cette belle fille; & quoique le reſpect qu'il devoit à ſon prince l'eut retenu juſqu'alors dans des bornes fort étroites, il avoit trouvé pluſieurs fois l'occaſion de faire connoître ſes ſentimens à Gabrielle. Il avoit même eſpéré qu'en s'appuyant de l'autorité du comte Toſny, il pourroit l'obtenir d'elle-même en mariage, & ce deſſein, dont il avoit fait l'ouverture au comte, avoit été la principale cauſe des violens démêlés de ce ſeigneur avec Henri. Enfin l'accueil favorable qu'elle avoit reçu du roi, ayant paſſé pour une eſpèce d'approbation, que Guillaume avoit donnée à l'inclination de ſon fils, Rautot déſeſpéra du ſuccès de ſon amour, & forma un téméraire deſſein, dont les circonſtances favoriſoient beaucoup l'exécution; il étoit brave, mais il manquoit de cette délicateſſe de ſentimens qui accompagne toujours le véritable honneur. La facilité qu'il avoit dans l'abſence du prince à s'introduire près de Gabrielle, lui fit naître l'eſpérance ou de la ſéduire par ſes offres, ou de l'enlever malgré elle, & de paſſer auſſi-tôt en Eſpagne, à l'exemple de Balderic; il s'aſſocia quelques aventuriers, qui regardèrent comme une fortune de le ſuivre; étant entré avec eux pendant la nuit dans la maiſon de la forêt, il s'introduiſit dans la chambre de Gabrielle, à qui

la

la seule vue d'un homme armé, causa assez de frayeur pour lui ôter la force d'appeler du secours par ses cris; il eut le tems de lui expliquer ses intentions, & continuant de le forcer au silence par ses menaces, il lui fit entendre non-seulement, qu'un amour déséspéré ne connoît point de loi qui puisse l'arrêter; mais qu'elle n'avoit qu'un moment pour se déterminer entre le parti de se rendre volontairement à ses propositions, ou de se voir enlever sans ménagement. Gabrielle conçut qu'il n'y avoit que son adresse qui pût la sauver du péril, elle s'imagina bien que Rautot n'avoit pas formé une entreprise si hardie sans avoir pris des précautions pour se trouver le plus fort. Ainsi n'espérant rien du secours de ses domestiques, elle feignit de consentir à le suivre, & elle joignit même à cette déclaration quelques termes assez flatteurs, pour lui persuader qu'elle n'avoit point de violence à se faire. Rautot se crut autorisé par ses discours à prendre quelques assurances du bonheur qu'il vouloit obtenir, & Gabrielle n'affecta point de résistance qui pût lui faire perdre cette pensée. Enfin le téméraire amant s'étant oublié jusqu'à quitter ses armes, assez rassuré par le fond qu'il faisoit sur la vigilance de ses gens, Gabrielle se saisit de son épée, & la tira du foureau avec tant de promptitude, qu'il s'en

vit la pointe appuyée sur l'estomac avant qu'il eut pu se défier qu'on en vouloit à sa vie : le mouvement qu'il fit pour éviter le coup ne servit qu'à rendre la main de Gabrielle plus prompte & plus sûre ; elle le perça mortellement, & son courage s'animant par la chute de son ennemi, elle ne craignit plus d'appeler ses gens à son secours. Mais les premiers qui se rendirent à ses cris furent ceux de Rautot, dont une partie s'étoit approchée jusqu'à la porte, tandis que les autres avoient arrêté les domestiques, qui s'étoient présentés ; ils frémirent à la vue de leur maître ; mais auroient-ils tourné leur vengeance contre une femme ? D'ailleurs Rautot, à qui il restoit assez de vie pour les arrêter par ses ordres, leur défendit d'insulter celle dont il respectoit encore les charmes. L'écrivain monastique, qui rapporte le détail de cet événement, prête à ce gentilhomme un discours extrêmement singulier. Après avoir fait remarquer qu'il avoit été livré toute sa vie aux plaisirs des sens, il ajoute que le ciel lui fit la grâce de lui en inspirer un repentir si parfait, qu'il mourut en admirant la vertu de Gabrielle, & en remerciant dieu de s'être servi de la main d'une femme pour le punir de ses égaremens. « Cependant, lui fait dire l'historien, en adressant son discours à dieu, je » n'ai point eu dessein de vous offenser, quand

» j'ai livré mon cœur à l'amour d'une belle
» femme ; & si j'ai recherché des plaisirs que
» votre loi défend, ce n'a jamais été pour irriter
» contre moi votre justice ». Sa conclusion est qu'il ne se croit point aussi coupable, que s'il avoit commis des péchés plus odieux, & qu'il pouvoit par conséquent espérer son pardon de la miséricorde du ciel. Ses gens s'étant retirés, après l'avoit vu expirer ; Gabrielle n'eut rien de si pressant que de faire avertir son amant du malheur auquel son absence l'avoit exposée ; & sa frayeur n'ayant pu être beaucoup moindre que sa hardiesse, elle tomba si dangereusement malade, que ce prince crut pouvoir donner à l'amour les soins qu'il venoit d'accorder à la nature.

Le voyage d'Herluin & de ceux qui accompagnèrent avec lui le corps du roi, n'est pas rapporté par les historiens avec beaucoup de circonstances ; mais il paroît certain, par les termes d'Orderic Vital, que le convoi se rendit par terre au Havre, où il s'embarqua pour gagner la côte de Caen. Le bruit de ce transport s'étant déjà répandu, tous les prélats & la principale noblesse de cette partie de la Normandie, s'assemblèrent à Caen, pour réparer la froideur qu'ils avoient marquée à la nouvelle de la mort du roi: On ne trouve rien en effet qui serve à expli-

quer cette indifférence générale de toute une nation, en perdant un des plus grands princes qui l'eut gouvernée, & l'on ne sait même comment une impressi on si extraordinaire doit être nommée; on n'en auroit point été surpris de la part des anglois, qui avoient de justes sujets de haïr Guillaume, & qui dans les plus belles années même de son règne lui avoient été moins soumis par inclination que par habitude. Mais que penser de ses chers & fidelles normands, pour lesquels il avoit épuisé toute son affection & toutes ses faveurs? Il y a beaucoup d'apparence que la crainte des révolutions qui paroissoient inévitables après sa mort, jeta les plus riches dans le trouble où j'ai représenté les habitans de Rouen, & les autres dans une inquiétude qui regardoit aussi leur vie & leur fortune. Le partage des trois frères n'étoit pas réglé si solidement, qu'on dût s'attendre à les voir disposés à s'y soumettre. On ne pouvoit douter que Robert ne fût mortellement irrité de se voir enlever l'Angleterre, & que son absence, depuis qu'on n'ignoroit plus qu'il étoit rentré en Normandie, ne couvrît des desseins, qui ne pouvoient être long-tems sans éclater. Guillaume le roux, en succédant au trône, devoit naturellement concevoir assez d'ambition pour tenter de réunir tout l'héritage de son père, & les forces ne lui manquoient pas pour

entreprendre de ſe ſaiſir de la Normandie. Henri n'avoit pas d'autres biens que ſes eſpérances, & celles-ci ne pouvoient ſe fonder que ſur ſon courage & ſur l'épée de ſes partiſans. Ainſi de tous côtés, les normands ſe croyoient menacés de mille diſgrâces, dont la plus légère sembloit entraîner une horrible confuſion dans toutes les parties de l'état, & c'étoit moins haine ou mépris pour la mémoire de Guillaume, qu'inquiétude pour leur ſûreté, qui les avoit jetés dans de ſi étranges diſpoſitions à la première nouvelle de ſa mort.

L'hiſtorien rapporte les noms des principaux ſeigneurs qui aſſiſtèrent aux funérailles du roi; mais il ſemble que ce ſoin n'eſt pas pris pour leur faire honneur lorſqu'il ajoute le trait ſuivant. Gilbert, abbé de ſaint Etienne de Caen, alla, dit-il, au-devant du convoi royal, accompagné des prélats & des ſeigneurs que j'ai nommés. Ils apportèrent le corps avec beaucoup de pompe jusqu'à l'égliſe, où l'on avoit déjà préparé ſa ſépulture. Mais par un accident, dont la cauſe ne fut pas connue, le feu prit dans cet intervalle à quelques maiſons de la ville, & le progrès des flammes fut ſi prompt, qu'une grande partie des édifices fut conſumée dans l'eſpace de quelques heures. On ſe rappela que le même malheur étoit arrivé à Weſtminſter pendant la

cérémonie du couronnement de Guillaume ; & l'infortune d'une multitude d'anglois, qui avoient alors été dévorés par les flammes ou écrasés sous les ruines des maisons, parut un avis si terrible pour tous les seigneurs qui formoient le convoi, qu'ils abandonnèrent le corps à l'entrée de l'église. Ainsi les moines de l'abbaye furent les seuls ministres & les seuls témoins de l'enterrement, comme ceux de Westminster avoient aussi prêté presque seuls leur ministère au couronnement, & ce n'étoit pas la dernière disgrâce qui devoit accompagner Guillaume au tombeau. Les moines de saint Etienne s'étoient contentés de le déposer dans le caveau qui étoit au milieu du chœur, & laissant aux prélats l'honneur de lui rendre le lendemain les derniers devoirs qui sont consacrés par l'usage, ils avoient remis à fermer l'ouverture du caveau après le service solennel. L'assemblée fut nombreuse. Gilbert, évêque d'Evreux, prononça l'oraison funèbre où toutes les grandes qualités du roi furent relevées avec beaucoup d'éloquence; il fit voir, dit l'historien, avec quelle valeur il étendit les bornes de ses états, avec quelle justice & quel amour pour la paix il avoit exercé son empire & réprimé tous les désordres; enfin avec quelle piété & quel zèle pour la religion il avoit défendu l'église & les pauvres. On voit que l'usage des

divisions méthodiques étoit déjà établi dans les discours d'éloquence. Mais, voici une autre circonstance, dont je ne connois point d'autre exemple. Après avoir fini, l'évêque d'Evreux s'adressa au peuple, en demandant s'il y avoit quelqu'un qui l'accusât de mensonge ou d'exagération dans les louanges qu'il avoit données au roi; plusieurs voix s'élevèrent pour répondre qu'elles étoient conformes à la justice & à la vérité. « Comme nul mortel, reprit le prélat, » ne peut avoir mené une vie exempte de pé» ché, unissons-nous dans la charité chrétienne, » pour supplier le tout-puissant de pardonner » au feu roi les fautes dont il peut s'être rendu » coupable ». On ne peut guère douter que ceux qui avoient répondu à la demande de l'orateur, ne fussent des gens apostés dans cette occasion, ou peut-être établis par l'usage pour cette sorte de cérémonie. Car dans le gouvernement d'un grand peuple combien ne doit-on pas supposer de particuliers, qui ont quelque dureté ou quelque injustice à reprocher à leur souverain? Aussi le service ne finit-il point sans qu'on entendît des plaintes. Un nommé Ascelin, fils d'Artur, qui s'étoit fait beaucoup de violence pour retenir les siennes lorsque l'évêque d'Evreux avoit interrogé le peuple, ou plutôt dont la voix avoit été étouffée par celle de plusieurs per-

sonnes qui avoient répondu toutes à la fois, reprit enfin courage, & du ton le plus élevé, il adressa ce discours à l'assemblée. « Le lieu où » nous sommes, cette même terre où l'abbaye » de saint Etienne est bâtie, est le bien de » mon père, que l'homme pour lequel vous » faites ici des prières, lui a pris injustement » & par le seul droit de la violence; j'en rede- » mande le prix, ou je m'oppose à la sépulture » du roi sur un terrein qui m'appartient ». On fut si surpris de cette prétention, que le service en fut interrompu. Comme il n'y avoit personne qui représentât le prince Robert, & qui fût en droit par conséquent de promettre en son nom le prix de la terre, toute l'assemblée demeura quelque tems suspendue; mais après quelque délibération, les seigneurs offrirent à Ascelin soixante sols pour le droit de la fosse, en lui promettant qu'on auroit égard à ses droits pour le reste. Le caveau fut fermé à cette condition; mais ce n'étoit pas la dernière humiliation qui étoit réservée au cadavre de Guillaume. Sa grosseur, quoique fort diminuée, étoit encore extraordinaire. En agitant le cercueil pour le placer comme on se l'étoit proposé, on lui donna un mouvement si violent, que le ventre du roi creva avec beaucoup de bruit; & l'odeur qui se répandit aussi-tôt, força tous les spectateurs

à se retirer. En vain l'encens & les autres parfums furent-ils prodigués. Les ministres même de la cérémonie, se hâtèrent de finir leurs fonctions, & sortirent de l'église en désordre.

Je n'altère pas un seul mot à la relation d'un des meilleurs écrivains du même tems : ses réflexions ne méritent pas moins d'être rapportées littéralement. « Ainsi, dit-il, un roi » puissant & redoutable, fut réduit à la nudité » au moment qu'il expira, sans recevoir de quoi » se couvrir de ceux à qui il avoit donné la » vie ou la nourriture. Un des plus riches » monarques de l'Europe ne put être enterré » qu'aux dépens d'un particulier. Celui qui » avoit commandé à tant de peuples, & dont » l'empire avoit été respecté dans un état d'une » si grande étendue, manqua de l'espace nécessaire pour sa sépulture ; un corps nourri avec » tant de délicatesse & de soins, fut déshonoré, si l'on ose parler ainsi, par l'accident » le plus honteux. Enfin chaque situation différente, où le grand Guillaume se trouva depuis » sa mort, fut une leçon pour ceux qui estiment » trop les avantages temporels, & qui croyent » que le rang & la fortune mettent un mortel » au-dessus de tous les revers ».

Le prince Robert étant arrivé dans cet intervalle, se crut obligé, par l'honneur, de se

rendre à Caen, avant que l'assemblée des seigneurs fût séparée; & si la douleur qu'il ressentit de sa perte ne put être fort sincère, elle n'en parut pas moins vive dans les témoignages extérieurs qu'il affecta de faire éclater. Il fit venir de France un orfévre, nommé Othon, à qui il remit une quantité considérable d'or, d'argent & de pierreries, pour orner le mausolée de son père; & l'historien Orderic rend témoignage que cet ouvrage extraordinaire subsistoit de son tems dans toute sa perfection. D'un grand nombre d'épitaphes qui furent composées à l'envi, dit le même écrivain, par les meilleurs poëtes de ce siècle, celle qui fut préférée, & la seule qui se soit conservée jusqu'à nous, est attribuée à l'évêque d'Evreux; elle ne fera point prendre une haute idée des autres.

Qui rexit rigidos Normannos atque Britannos
Audacter vicit, fortiter obtinuit.
Et cœnomanenses virtute coercuit enses,
Imperiique sui legibus obtinuit.
Rex magnus parva jacet hic Guillelmus in urna.
Sufficit, & magno parva domus domino.
Ter septem gradibus se volverat atque duobus
Virginis in gremio Phœbus, & hic obiit.

Mais ce qui servit peut-être à augmenter la frayeur & la consternation des normands, fut

la multitude d'accidens funestes qui arrivèrent presque au même tems dans toutes les parties de l'état, & la mort d'une infinité de personnes de distinction, qui furent enlevées à toutes sortes d'âges, & par diverses maladies; ce qui donne lieu à un historien du même tems de faire cette réflexion : « Les normands, dit-il, versèrent » beaucoup de larmes à la mort du roi; mais la » difficulté est de savoir si elles furent versées » pour lui, ou pour quantité d'honnêtes gens » que la mort enleva dans les mêmes circons- » tances ». Guillaume d'Alfage, fils de Richard de Hugleville & proche parent du roi, perdit la vie par un accident qui inspire autant d'horreur que de pitié. Ayant suivi Robert à Valognes, où ce prince alla passer quelques jours avant de se faire reconnoître dans sa capitale, il l'accompagna dans une partie de chasse qui fut longue & difficile. Robert, pressé par la soif, marqua le besoin qu'il avoit de se rafraîchir, en approchant d'un château qui étoit sur la route. Le jeune d'Alfage, empressé de rendre service à son maître, se détache & veut traverser un jardin pour lui faire apporter des rafraîchissemens; il fut arrêté par une grille haute & pointue, qu'il espéra de passer avec l'agilité propre à son âge; mais ayant été retenu par ses habits, qui s'accrochèrent à quelque clou, il tomba si malheu-

reusement sur les pointes de la grille, qu'elles lui traversèrent le corps, & lui firent perdre la vie sur le champ. Mort aussi cruelle qu'effrayante! Robert, quoique d'un naturel assez dur, ne put refuser des larmes à ce spectacle, & s'engagea solemnellement à récompenser le zèle du père dans plusieurs enfans qu'il avoit déjà d'une fille de Simon de Montfort. Mais on fut encore plus frappé de la fin tragique de Hugues, fils de Hugues de Grente-Mesneil, & de celle d'un de ses cousins, nommé Robert de Rodelent. Ces deux jeunes seigneurs avoient toujours marqué l'un pour l'autre une antipathie, qui avoit fait craindre plus d'une fois des effets funestes. Une jalousie d'amour vint l'augmenter. Ils s'attachèrent presque dans le même tems à la fille de Witmond, sœur de Guillaume d'Avranches, qui mourut aussi peu de jours après eux.

Ayant vu quelque tems leur maîtresse, sans se défier mutuellement de leurs intentions, ils ne s'en apperçurent enfin que pour se traiter avec des marques furieuses de haine. Leurs amis ne leur permirent pas de se joindre, & l'on porta cette précaution jusqu'à les observer jour & nuit; mais, par un dessein qui marquoit une égale fureur, ils s'étoient munis tous deux de quelques traits fort courts, qui étoient alors en usage; & dès la première occasion qu'ils eurent

de se voir, ils trompèrent la vigilance de ceux qui les accompagnoient en se lançant ces dangereuses armes avec autant de concert, que s'ils étoient convenus de décider leur querelle par cette espèce de combat. Il ne fut néanmoins funeste qu'à plusieurs de leurs compagnons, qui furent dangereusement blessés. Après avoir employé aussi inutilement d'autres moyens de vengeance, ils se dérobèrent enfin à leurs surveillans, & s'étant battus avec la dernière furie, on les trouva tous deux percés de coups, & noyés dans leur sang à deux pas l'un de l'autre.

Il arriva au prince Henri même une nouvelle disgrâce, qui augmenta encore la tristesse publique. Ce prince étoit cher aux normands, & le mauvais état de sa fortune contribuoit autant que ses bonnes qualités à lui attacher tous les cœurs. Il n'avoit pour toutes richesses que les cinq mille livres que le roi son père lui avoit laissées, somme considérable à la vérité dans ce siècle, & dont la moitié lui suffit peu de tems après pour acheter du nouveau duc, son frère, tout le territoire de Coutances, qui faisoit, suivant Orderic Vital, le tiers de la Normandie. Mais un établissement qui étoit encore purement pécuniaire, lui promettoit peu de considération dans l'état ; & si l'intention du feu roi avoit été de le rendre dépendant de ses frères, tout

le monde sentoit qu'un prince de son mérite & de son âge devoit souffrir impatiemment cette position. Il avoit été élevé avec beaucoup plus de soin que Robert & Guillaume le roux. Lanfranc, qui avoit été chargé de son instruction dans l'enfance, lui avoit inspiré fort heureusement avec le goût des lettres, ces inclinations philosophiques qui font les caractères aimables & vertueux, & qui donnent un nouveau lustre aux avantages de la naissance. L'amour avoit achevé d'adoucir ses mœurs, & le genre de vie auquel il s'étoit réduit depuis plusieurs années entre l'étude des sciences, la chasse & la galanterie, faisoit l'admiration de ceux qui lui connoissoient assez d'élévation naturelle pour aspirer aux plus grandes entreprises. A peine la cérémonie des funérailles étoit-elle finie, que songeant à se faire une retraite agréable dans la terre que le feu roi avoit donnée à Gabrielle Tosny, il y envoya quantité d'ouvriers pour exécuter ses propres dessins; & s'y rendant lui-même avec Gabrielle, il pressa le travail par sa présence. Raoul Tosny, père de sa maîtresse, regarda ce projet de vivre ouvertement avec elle dans une terre qu'il faisoit embellir, comme un nouvel outrage pour sa famille; & l'occasion lui parut favorable pour faire enlever sa fille, lorsqu'il la trouvoit dans un lieu où l'on ne pouvoit accuser

ses ravisseurs de manquer de respect pour le prince. Il employa quelques-uns de ses vassaux à cette entreprise. Elle réussit mal, & la plupart de ces téméraires périrent de la main de Henri; mais il reçut plusieurs blessures qui mirent sa vie dans un grand danger : Gabrielle même, qui étoit à peine rétablie de sa maladie, retomba dans une situation d'autant plus triste, qu'elle avoit à supporter tout à la fois les douleurs de son amant & les siennes. Toute la Normandie prit un intérêt sensible à la santé des deux amans, & leur liaison fut aussi respectée que celle du mariage.

Un accident beaucoup plus terrible, & qui causa moins de compassion, fut le supplice de Raoul de Talvas, petit-fils de Guillaume, seigneur de Belesme & de Sées, & d'une race par conséquent déjà célèbre par ses cruautés, autant que par sa haine pour la maison ducale. Dès l'enfance du roi Guillaume, l'aversion de Guillaume de Talvas s'étoit déclarée contre lui par une imprécation publique. Ayant rencontré le jeune prince entre les mains des gens qui le gardoient, il leur avoit demandé de qui étoit cet enfant : on lui répondit que c'étoit le fils de son seigneur; & quand il l'eut longuement regardé, il commença à dire : « Maudit sois-tu de dieu; car je suis cer-
» tain que par toi & ta lignée sera encore mon

» pouvoir & mon honneur abaissé » ! Sa crainte fut justifiée par la rigueur avec laquelle Guillaume le punit de plusieurs actions cruelles que j'ai rapportées ; & ses enfans ne méritèrent pas moins les châtimens de la justice par leurs déréglemens, qui forment des articles entiers dans les histoires de leur siècle. Raoul avoit conçu une affection criminelle pour une de ses sœurs, nommée *Halbis*, mariée au seigneur de Précy, dont elle étoit aimée avec une violente passion. On la soupçonnoit d'aimer beaucoup moins son mari que son frère ; & la familiarité qu'elle avoit entretenue avec lui, jusqu'à le souffrir sans cesse à sa suite, & lui accorder un logement dans sa maison, sembloit autoriser les soupçons du public : le mari étoit le seul qui n'en eust point formé, quoiqu'il fut le témoin continuel d'un déréglement qui n'étoit plus ignoré de personne. L'opinion qu'il avoit d'une femme uniquement aimée, lui ferma les yeux si long-tems, que n'en étant pas moins passionné pour Halbis, ses assiduités, qui ne diminuoient point, devinrent insupportables à Raoul de Talvas, & lui firent prendre la résolution de s'en délivrer. Il attaqua son beau-frère avec l'avantage du nombre & des armes. L'ayant abattu d'un coup mortel, il eut encore l'horrible cruauté de répondre à ses plaintes, qu'il le tuoit par un mouvement

mouvement de jalousie, & pour le punir d'avoir usé trop souvent des droits que le mariage lui donnoit sur sa femme. Une action si barbare ayant été commise immédiatement après la mort du roi, Raoul se flatta qu'elle auroit peu de suites dans un téms où l'absence de Robert & l'interruption de tous les tribunaux de la justice sembloient assurer l'impunité à tous les crimes; mais cette race cruelle avoit insulté trop d'honnêtes gens pour être sans ennemis. A peine Robert fut-il de retour à Rouen après les funérailles de son père, que le crime de Raoul fut déféré à sa justice. Le prince haïssoit lui-même le sang de Guillaume de Talvas, dont il n'ignoroit pas que l'imprécation avoit regardé le feu roi & tous ses enfans. Il fit punir Raoul avec une rigueur que l'historien croit encore supérieure à son crime, quoiqu'il n'explique point le genre du supplice.

On deviendroit ennuyeux par un excès de longueur, si l'on entreprenoit de recueillir tous les funestes événemens qui suivirent la mort du roi, & qui firent douter, suivant la réflexion que j'ai rapportée, quelle étoit la principale cause du trouble qui règna pendant quelque tems dans la Normandie. Il s'étendit jusqu'en Italie & dans la Grèce, parmi les normands & les anglois qui s'y étoient établis. Tavelmont,

fils d'un célèbre chevalier, qui étoit passé dans la Pouille sous le règne du duc Robert, apprenant les dernières dispositions du roi Guillaume, & le partage qu'il avoit fait de ses états entre deux de ses fils, sans aucun égard pour le troisième, l'accusa hautement d'injustice avec d'autres expressions qui outrageoient sa mémoire. Il se trouva dans l'assemblée quelques partisans du feu roi, qui furent choqués de ce discours; la querelle s'échauffa jusqu'à former deux factions, qui se portèrent l'une contre l'autre aux dernières extrêmités de la haine. Tavelmont n'avoit pas des principes assez constans de droiture & de justice, pour avoir condamné la conduite du roi par l'un ou l'autre de ces deux motifs, puisqu'il s'écarta bientôt de ses propres maximes, en prenant occasion de ce différend pour attaquer l'autorité de Robert Guiscard, son maître. Ce prince, après s'être efforcé inutilement d'accorder les deux partis, s'étoit déclaré contre les ennemis de Guillaume, sans autre raison apparemment que celle de son propre intérêt, qui l'obligeoit de prendre la cause de tous les souverains. Cet engagement le mena beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit prévu. Il se vit bientôt sur les bras une armée de rebelles qui ébranlèrent son trône par le gain de plusieurs batailles, & qui le forcèrent de se renfermer dans Castelle, d'où il

ne fut délivré que par un miracle de la fortune. L'ardeur du pape Urbain ne s'étant point refroidie pour l'expédition de la Terre-sainte, & le concile où tous les préparatifs de cette grande entreprise devoient être ordonnés étant déjà indiqué à Plaisance ; il fut impossible de cacher aux infidelles le péril qui les menaçoit. Une juste précaution leur fit refuser l'entrée de leurs ports à tous les chrétiens, & ceux même qui étoient établis dans les lieux saints, ou qui s'y étoient rendus avant cette nouvelle, furent forcés de se dérober promptement à la vengeance de ces barbares. Entre ceux qui se sauvèrent par la mer, il se trouva un si grand nombre d'anglois & de normands, que s'étant embarqués au port de Damiette sur douze vaisseaux, qui pouvoient à peine les contenir, ils prirent le parti de relâcher sur la côte d'Italie, pour se remettre de leur crainte, & chercher d'autres commodités parmi leurs compatriotes. Le duc Guiscard étoit alors le héros de la nation normande ; il s'étoit signalé en effet par des actions célèbres ; & les Italiens même qui le voyoient à regret maître d'une de leurs plus belles provinces, respectoient son courage & sa vertu. Outre ce motif, qui détermina en sa faveur tout ce qu'il y avoit de pélerins guerriers, l'intérêt de Guillaume, auquel ils furent d'autant plus sensibles, qu'ils

ne faisoient qu'apprendre la nouvelle de sa mort ; les anima encore à soutenir l'honneur d'un roi qui en avoit tant fait à leur patrie ; ils réveillèrent les sujets de Guiscard, qui s'étoient laissés abattre par la dernière défaite de leur duc, & présentant aux rebelles des ennemis auxquels ils ne s'attendoient point, ils les mirent en pièces, aprés les avoir forcés de lever le siége de Castelle.

Ce qu'il y eut de plus étrange encore de la part de cette troupe d'anglois & de normands, ce fut qu'en arrivant en Normandie, un mouvement de zèle, qu'ils n'auroient pas senti peut-être s'ils fussent demeurés dans leur patrie, les porta tous ensemble à se rendre au tombeau de leur roi, où ils firent éclater leur piété par des offrandes solennelles. Il arriva même dans ces circonstances quelques événemens extraordinaires, qu'on ne manqua point de faire passer pour des faveurs miraculeuses du ciel, & qui donnèrent sujet aux moines de quelques abbayes fondées par le roi, de le mettre au rang de ces ames glorifiées, au nom desquelles la religion nous enseigne que dieu se plaît quelquefois à manifester sa puissance ; mais il seroit puérile d'attribuer d'aprés eux des miracles au roi Guillaume.

Si l'on reprend tous les traits de son carac-

tère, on trouvera dans la vie de ce grand roi peu de ces vices grossiers, qui paroissent incompatibles avec le respect pour la religion, & qui en doivent faire regarder les apparences affectées dans les princes comme suspectes. Mais l'ambition, le désir d'accumuler des richesses, & l'insensibilité pour l'effusion du sang, ayant paru dominer dans toutes les actions de sa vie, on ne peut lui attribuer qu'un goût ordinaire pour les principes du christianisme; & si sa persuasion fut assez puissante pour le porter de bonne foi à toutes les pratiques dont il ne se relâcha jamais, on ne peut le prendre que pour un effet de l'éducation, qui a fait moins d'honneur à sa piété, qu'à la force des maximes dont il s'étoit nourri. Cette sorte de dévotion, qui a toujours été le partage des siècles sans lumières, alloit dans le roi Guillaume jusqu'à lui donner une crédulité extrême pour toutes les fictions fabuleuses que l'ignorance invente, & que la superstition fait recevoir. Il se faisoit raconter toutes les histoires d'apparitions qui étoient arrivées à ses pères; ils les écoutoit avec un respect & une prévention qui l'empêchoit sans doute de faire usage de ses lumières naturelles pour en découvrir le ridicule; & l'auteur d'une chronique rapporte un trait dans ce genre, qui mérite d'autant plus de trouver place ici, qu'un

autre écrivain l'a cru digne d'être inséré dans l'histoire du duc Richard VI.

« Ce duc étoit, dit on, dans un château » qu'il avoit sur les bords de la Seine, proche » de la forêt de Moulineaux : il lui prit envie, » après souper, d'aller se promener dans la » forêt avec une partie de sa cour. A peine y » fut-il entré qu'il entendit un bruit prodigieux » qui sembloit s'approcher continuellement. Il » prit le parti de s'arrêter pour en éclaircir la » cause. Un de ses écuyers eut la hardiesse de » s'avancer seul, & revint faire ce rapport au » duc. Il avoit vu une troupe de gens inconnus » qui s'étoient rassemblés sous un arbre, & qui » étoient conduits par un chef dont la figure & » l'habillement n'annonçoient rien moins qu'un » grand roi. Richard trouva l'aventure assez » sérieuse pour l'obliger à se retirer. Il fit » prendre des informations dans les lieux voi- » sins. Les paysans qu'on avoit négligé d'abord » de consulter, répondirent que cet événement » n'avoit rien d'extraordinaire pour eux, & qu'il » ne se passoit pas de semaines où ils n'enten- » dissent deux ou trois fois le même bruit ; » qu'à la vérité ils n'avoient jamais eu la har- » diesse de l'approfondir ; mais qu'ils s'en étoient » fait une habitude qui le leur faisoit entendre » sans effroi. La curiosité du duc devint si pres-

» fante, que ne voulant néanmoins rien entre-
» prendre avec imprudence, il assembla cent
» cinquante des plus braves chevaliers qu'il eût
» en Normandie; il se rendit avec eux dans
» la forêt de Moulineaux un des jours où l'on
» étoit accoutumé d'entendre le bruit. Il n'y fut
» pas long-tems sans être averti par les mêmes
» signes que la cavalcade royale approchoit. Deux
» hommes qui précédoient la troupe, étendirent
» sur l'herbe un grand drap sur lequel tous les
» inconnus se placèrent en cercle, avec un homme
» au milieu d'eux, à qui Richard trouva effec-
» tivement l'air & l'habillement d'un roi, outre
» que les respects qu'il recevoit de ses gens
» étoient une marque sûre de sa dignité. Mais
» les cent cinquante chevaliers normands,
» effrayés de ce spectacle, prirent aussi-tôt la fuite
» avec la dernière lâcheté. Richard demeura
» seul, & son courage naturel le soutint dans
» une si étrange situation. Après avoir invoqué
» le ciel, il ne balança point à s'avancer jusque
» sur le drap; & se présentant d'un air fier
» à l'assemblée, il dit au chef: Je te conjure,
» de par dieu, de me dire qui tu es, & ce
» que tu demande sur ma terre? car apprends
» que je suis Richard, duc de Normandie. Cette
» conjuration eut tout l'effet qu'il avoit eu
» la hardiesse d'en attendre. Le chef lui répondit

Oo iv

» qu'il étoit Charles V, roi de France, qui
» expioit, par la volonté du ciel, les péchés
» qu'il avoit commis dans le monde, & que
» les gens qu'il avoit à sa suite étoient les ames
» des chevaliers & des autres officiers qui
» l'avoient servi. Où allez-vous, reprit le duc
» Richard? Le roi répondit qu'il alloit combat-
» tre contre les mécréans & les ames damnées
» pour faire sa pénitence. Quand reviendrez-
» vous? ajouta le duc. Vers le point du jour,
» dit le roi, & pendant toute la nuit nous ne
» cesserons point de combattre. Il n'en fallut
» pas davantage pour faire naître à Richard une
» idée fort téméraire. Je ne vous quitte point,
» interrompit-il; & puisque votre voyage ne
» dure que jusqu'au jour, je veux aller com-
» battre avec vous. Le roi y consentit; mais il
» ne manqua point de l'avertir, que pour sa
» sûreté il ne devoit pas quitter un moment le
» drap sur lequel il étoit.

» Ils partirent, sans que l'historien nous ap-
» prenne par quelle voiture. Le bruit étoit
» affreux; & l'on va comprendre qu'il étoit
» causé par la rapidité de leur course; car vers
» minuit, le duc de Normandie entendit le son
» d'une cloche, & demandant au roi dans quel
» lieu l'on sonnoit: il apprit de lui que c'étoit
» la cloche de l'abbaye de sainte Catherine, au

» mont Sinaï, qui avertissoit les moines de se
» rendre à matines. L'usage dans ce siècle étoit
» encore que les chrétiens les plus zélés assistassent
» à ces offices nocturnes, & Richard, qui se
» piquoit de piété, s'y trouvoit fort régulière-
» ment. Il déclara au roi qu'il vouloit user de
» l'occasion. Ne quittez donc point le coin du
» drap que vous tenez, lui dit le roi; allez,
» priez pour nous, & nous vous reprendrons
» à la fin de l'office. Richard entra dans l'église,
» il y fit sa prière à dieu & à madame sainte
» Catherine. Ayant achevé ses dévotions, il
» observa les richesses de l'église, qui consistoient
» en reliques & en carcans, ou chaînes de pri-
» sonniers. Mais en visitant une chapelle con-
» sacrée à la sainte vierge, il reconnut un
» chevalier de ses parens, qui étoit prisonnier
» depuis sept ans entre les mains des sarrazins,
» & qui avoit obtenu, par le crédit d'un moine,
» la liberté de demeurer dans le monastere, où
» il n'avoit point d'autre emploi pour gagner
» sa vie, que de garder nuit & jour la chapelle
» de la vierge. Il reconnut le duc à son tour;
» & lui ayant raconté son aventure, il voulut
» apprendre aussi des nouvelles de Normandie.
» Sa douleur égala sa surprise au premier récit
» du duc, qui lui apprit sans ménagement que
» sa femme, le croyant mort, pensoit à se re-

» marier, & qu'elle étoit fiancée depuis peu
» de jours. Comment! interrompit le chevalier;
» mais vous voyez que je ne suis pas mort. Elle
» le croit, répondit Richard; & quand je lui
» rendrois témoignage que vous vivez, elle ne
» s'en rapporteroit point à des preuves sans
» vraisemblance. Alors le chevalier se souvint
» qu'en partant de Normandie, il avoit divisé
» son anneau nuptial en deux parties, dont il
» avoit laissé l'une à sa femme; voilà l'autre,
» dit-il au duc, elle ne doutera point de votre
» témoignage à cette marque.

» Richard accepta volontiers un dépôt qui
» devoit faire foi de tout ce qu'il y avoit de
» merveilleux dans son aventure. Il promit au
» chevalier de s'opposer au mariage de sa fem-
» me, & de s'employer efficacement pour le
» délivrer de sa prison. L'arrivée du roi Charles
» & de sa compagnie vint interrompre leur en-
» tretien. Richard sortit de l'église pour les
» rejoindre; il fut extrêmement surpris de leur
» trouver l'air fatigué avec les marques de plu-
» sieurs blessures qui paroissoient les avoir ab-
» battus, quoiqu'elles ne pussent être mortelles,
» & qu'elles ne fussent pas même sanglantes,
» il conçut que la bataille étoit finie, & qu'il
» avoit perdu l'occasion d'exercer sa valeur. Le
» roi lui proposa de partir, ils se mirent en

» chemin pour retourner en Normandie, & » vers le point du jour, Richard s'étant légère» ment endormi, se trouva à son réveil sous » l'arbre où il avoit vu le roi Charles dans la » forêt de Moulineaux.

» Se voyant seul, & n'appercevant pas au» tour de lui la moindre trace de tous les objets » dont il avoit encore l'imagination remplie, » il fut porté à se persuader que c'étoit un » songe; mais il retourna aussi-tôt au château » de Moulineaux, où la vérité de son aventure » fut confirmée par une partie des chevaliers » que la peur avoit fait fuir : il s'en étoit » rassemblé plusieurs au chateau, tandis que » d'autres étoient allés cacher leur honte dans » leurs maisons; & que plusieurs étoient encore » dans la forêt, montés sur des arbres, ou cou» verts de l'épaisseur de quelques buissons, par » l'effet du même trouble qui leur avoit fait » prendre la fuite. Il ne put rester aucun doute » à Richard; mais il se trouvoit chargé d'une » autre preuve, dont l'éclaircissement dépendoit » de lui; il avoit l'anneau du chevalier, qu'une » vive impatience lui faisoit souhaiter de re» mettre promptement entre les mains de sa » femme : il partit sur le champ pour satisfaire » une curiosité si pressante. La première question » qu'il fit à la dame regarda son mari : il lui

» demanda si elle étoit sûre qu'il fût mort ? il
» y a six ans, lui dit-elle, que j'en ai des
» preuves trop certaines par le récit d'un autre
» chevalier qui l'a vu mourir à ses côtés en
» combattant contre les sarrazins. C'étoit une
» simple blessure, lui dit Richard, qui le fit
» tomber effectivement entre les morts, mais
» qui ne l'a point empêché de se rétablir si par-
» faitement, que je l'ai vu cette nuit au mont
» Sinaï plein de santé & de forces. Ce discours
» fut reçu comme un badinage; le duc étoit à
» Rouen; il y avoit été la veille, & le voyage,
» dont il se vantoit, demandoit au moins quatre
» ou cinq mois pour aller & revenir. Cepen-
» dant il ajouta que la dame alloit juger elle-
» même de la vérité de son récit. Avez-vous
» communiqué à quelqu'un, lui dit-il, ce qui
» se passa entre vous & votre mari la veille de
» son départ ? Elle jura qu'elle ne s'en étoit
» ouverte à personne. Eh bien, reprit le duc,
» vous avez divisé de concert votre anneau
» nuptial en deux parties : il vous en est resté
» une; votre mari, que j'ai vu cette nuit sur le
» mont Sinaï m'a confié l'autre, il dépend de
» vous que nous les rapprochions. La dame
» ayant fait paroître aussi-tôt la sienne, il de-
» meura certain que c'étoient les deux parties
» du même anneau, & l'aventure du duc fut

» reçue comme une vérité constante ; il la confirma par les prières & les services solennels qu'il fit faire pour le repos du roi Charles, & des ames qui l'accompagnoient ; mais il ne manqua rien à ses preuves, lorsqu'il eut délivré le chevalier d'esclavage. Il y avoit alors en Normandie un amiral sarrazin, qui avoit été pris par quelques normands sur les côtes d'Italie, & qui se plaisoit assez parmi ses vainqueurs pour ne pas regretter beaucoup sa patrie. Le duc l'y renvoya néanmoins, à la seule condition de faire partir aussi-tôt le chevalier, qui vint confirmer par son témoignage toutes les circonstances de l'aventure ».

Cette fable, à laquelle j'aurois honte de m'être arrêté si long-tems, si elle n'entroit dans le cours de la vérité, par le rapport qu'on lui donne à l'histoire de Guillaume, a passé pour un fait constant pendant plusieurs siècles. Elle est accompagnée dans les chroniques de plusieurs autres faits plus vraisemblables, mais qui perdent leur crédit lorsque l'écrivain les rapporte à la suite de celui-ci, & comme autant d'exemples des conversations qui faisoient l'amusement de Guillaume. Le récit suivant, qui contient deux traits également merveilleux, paroîtroit mieux appuyé par une ancienne peinture de l'abbaye de Fescamp, & par un usage auquel on prétend

qu'il a donné naissance en Normandie, s'il n'étoit aussi décrédité par le mélange de faussetés dans lequel il se trouve. Il regarde Richard II. Ce prince avoit le penchant commun à tous les ducs de Normandie, qui les portoit à combler de faveurs les églises & les monastères. Il sembloit que leur ardeur pour le christianisme se sentît encore de la proximité de sa source, & que tout défiguré que le premier duc l'eut reçu dans un siècle où l'ignorance étoit dominante, il produisît, à si peu de distance, des fruits qui conservoient encore toute la force qu'ils avoient eue dans leur origine. Richard II affectoit tant de piété & de zèle, que d'aussi loin qu'il voyoit une église, il ne manquoit pas de s'en approcher pour y faire sa prière. Il visitoit chaque jour quelque monastère; enfin les désordres même auxquels ces princes se livroient dans l'intervalle, n'empêchoient point qu'ils ne fussent fidelles à toutes leurs pratiques de dévotion. Celui dont j'ai l'aventure à raconter, avoit reçu de la nature une qualité singulière : il voyoit clair, dit-on, la nuit comme le jour. Cette opinion paroît fondée sur la passion qu'il avoit de marcher nuit & jour à cheval, sans être arrêté par l'obscurité des plus épaisses ténèbres : « Il lui » arriva dans son sommeil de voir en songe » un homme monstrueux, qui entroit avec une

» massue à la main dans l'abbaye de Fescamp,
» & qui menaçoit d'en assommer tous les moines.
» Richard, qui s'imaginoit être témoin du
» massacre, rêva aussi qu'il défendoit les servi-
» teurs de dieu, & qu'il faisoit partager le
» péril à leur ennemi. Son sommeil ayant été
» interrompu par la violence de son agitation,
» il demanda son cheval & ses armes ; & seul,
» comme il aimoit à voyager, il se mit en
» chemin pour aller droit à Fescamp. La nuit
» étoit obscure ; mais puisqu'il faut supposer
» qu'elle ne l'étoit jamais pour lui, il dût ap-
» percevoir sans peine une église qui étoit sur
» sa route, & dont la porte se trouvoit ouverte ;
» sa dévotion l'y fit entrer ; en passant dans le
» chœur il laissa ses gants sur le lutrin pour
» aller faire sa prière vis-à-vis l'autel : il dé-
» couvrit bientôt la raison qui empêchoit que
» l'église ne fut fermée. C'étoit l'usage alors de
» porter les morts à l'église aussi-tôt qu'ils étoient
» expirés, & de les y laisser découverts jusqu'au
» lendemain, pour y être aidés par les prières
» des fidelles. Il s'en trouvoit un dans l'église ;
» le duc lui rendit les devoirs de la charité
» chrétienne, & se disposoit ensuite à sortir,
» lorsqu'il fut arrêté par quelque bruit ; ayant
» tourné la tête, il apperçut le mort qui se
» levoit sur son cercueil, & qui en sortoit

» brusquement pour venir à lui. Il lui parut
» certain qu'un cadavre ne pouvoit être remué
» que par le ministère du diable ; & comme il
» avoit encore l'imagination remplie de son
» songe, où il n'avoit pas douté non plus que
» l'homme monstrueux ne fût l'ennemi du
» genre humain, il tira son sabre, dont il
» abbatit la tête à celui qui sembloit le pour-
» suivre. C'est de cette aventure, si l'on en croit
» l'historien d'après lequel j'écris, qu'est venu
» en Normandie l'usage de veiller les morts.
» Richard étant sorti de l'église se souvint de
» ses gants qu'il y avoit laissés ; & quoique
» plus persuadé que jamais qu'il venoit de se
» battre contre le diable, il eut la fermeté de
» retourner sur ses pas pour les prendre. L'his-
» toire, ou plutôt la fable, ajoute qu'il retrouva
» le mort dans son cercueil, sans aucune mar-
» que du coup terrible par lequel il étoit sûr
» de lui avoir abbatu la tête.

Ce qui paroît certain dans cette première partie de l'aventure, c'est que Richard II porta effectivement une loi, par laquelle il défendit sous de rigoureuses peines qu'on laissât les corps morts sans quelqu'un pour veiller à leur garde. Mais un historien plus sensé en apporte pour cause un accident plus vraisemblable ; le cadavre d'un homme de distinction qu'on avoit aban-

donné

donné seul pendant la nuit, avoit été dévoré par ses chiens.

» Richard ayant continué heureusement son » voyage, arriva le lendemain à Fescamp, où » son inquiétude pour les moines de cette » abbaye qu'il honoroit d'une affection parti- » culière, se trouva encore assez vive pour lui » faire demander instamment à l'abbé de les » assembler tous devant lui. L'abbé, en exécutant » ses ordres le pria d'en excepter un vieillard, » dont l'âge surpassoit un siècle; & que sa » foiblesse retenoit au lit depuis dix ans. Non; » insista le duc, je n'excepte personne; & je » veux qu'on apporte ceux qui ne peuvent venir » sans secours. A peine furent-ils sortis tous du » dortoir, que le bâtiment tomba en ruine, » comme s'il eut été renversé par quelque puis- » sance supérieure à la nature. Richard raconta » ensuite le songe qui l'avoit alarmé, & tous » les moines se rendirent à l'église pour y » remercier le ciel avec lui. Le souvenir de cet » accident se conserve encore dans un ancien » tableau de l'abbaye ».

Mon dessein, dans un récit qui semble convenir peu à la majesté de l'histoire, est d'en tirer une observation sérieuse sur l'état de l'esprit humain, dans un siècle où les plus grands hommes nourrissoient leur raison & leur

piété de ces puériles aventures. Il est vrai qu'à l'égard de Guillaume, le reproche a moins de force, parce que c'est le tems de sa dernière maladie, où l'on rapporte qu'après avoir renoncé à tous les soins temporels, il se faisoit raconter les exemples extraordinaires de la piété de ses pères; & la honte du choix tomboit peut-être moins sur lui, que sur les prélats ou les moines qui trouvoient toutes ces fables dans leur mémoire. Cependant on ne pourroit disconvenir qu'il n'y fut porté naturellement, & sa vie est pleine d'exemples, où l'on voit la superstition mêlée avec les plus hauts traits de grandeur d'ame & de prudence; il avoit, par exemple, un respect extraordinaire pour l'abbaye de Jumiéges, parce qu'il y trouvoit tout à la fois de quoi repaître son imagination du côté de la valeur & de la piété; il y alloit faire souvent ses exercices de dévotion, & chaque fois il prenoit plaisir à se faire raconter quelque nouveau trait de la barbarie des premiers normands, qui avoient massacré dans ce monastère une prodigieuse quantité de moines avec des circonstances fort extraordinaires. Hasting, chef d'une troupe de danois, qui étoient partis de leur pays le front marqué de sang, pour faire connoître que leur dessein étoit de se rendre terribles par leurs ravages, vint aborder au

port de la Seine sous le règne de Louis le débonnaire. La France étant alors divisée par des guerres civiles, il trouva peu de résistance sur la côte, quoique son armée, suivant un historien du même tems, ne fut composée que de six mille hommes ; il remonta la rivière en pillant tout ce qui se présentoit sur les deux rives, & son premier exploit fut de ruiner une abbaye de filles dans le pays de Caux, où toutes les religieuses, à l'exemple de l'abbesse, se coupèrent généreusement le nez pour sauver leur honneur de l'insulte des barbares. Cette étrange résolution ne fit qu'irriter Hasting, qui les fit passer toutes au fil de l'épée ; de-là il continua ses ravages & ses cruautés jusqu'à Jumiéges, qui étoit alors dans un état très-florissant ; on y comptoit plus de neuf cents moines ; & l'usage de ce tems-là, où la simplicité & la modestie étoient encore le partage des sociétés monastiques, les édifices en étoient si somptueux, par la magnificence de Clovis, qui en avoit été le fondateur, que les aventuriers du nord s'attendirent d'y trouver la plus riche proie de leur voyage. Mais les moines avoient eu la précaution de mettre à couvert tout ce qu'ils avoient de précieux, & les plus timides avoient abandonné le monastère à l'approche des barbares ; ce qui n'empêcha point que la cruauté d'Hasting ne trouvât de quoi

s'exercer sur un grand nombre de ces malheureuses victimes, qui tendirent le cou sans résistance au glaive de leurs meurtriers. L'abbaye fut brûlée ou renversée avec tant de fureur & d'obstination, que dans l'affreux désordre où elle étoit, elle demeura déserte l'espace de trente ans. Les moines qui avoient péri par la main des normands, ayant été enterrés sans ordre dans tous les lieux où l'on trouva leurs corps, on a donné à l'abbaye de Jumiéges le nom de sainte, pour signifier que chaque pas du terrein qu'elle contient, est consacré par le sang & la sépulture de quelque martyr; car il suffisoit alors d'être tué de la main d'un infidelle, pour mériter ce glorieux titre. Ainsi tout ce qui pouvoit flatter l'imagination ardente du roi Guillaume, se réunissoit dans un récit où il voyoit d'un côté des guerriers échauffés au carnage, & de l'autre une troupe de moines tremblans, qui n'avoient que leurs exercices de piété pour défense, & les autels pour asile. Il se faisoit montrer les lieux où la tradition avoit attaché quelque circonstance intéressante; il s'y mettoit à genoux pour honorer la mémoire des martyrs, & le séjour de Jumiéges avoit toujours de nouveaux charmes pour lui.

A l'égard des abbayes qu'il avoit fait bâtir, comme il y avoit été déterminé par quelque

événement singulier, dont il avoit voulu conserver la mémoire, il choisissoit ordinairement l'anniversaire du fait pour y aller renouveler ses dévotions. Ces voyages se ressentoient, jusque dans dans son escorte, de l'esprit qui les lui faisoit entreprendre; il n'étoit accompagné que d'ecclésiastiques & de moines, & dans les dernières années de son règne, où la tranquillité de ses peuples lui laissoit plus de liberté pour suivre ses inclinations, on le vit passer plus d'une fois d'Angleterre en Normandie avec une suite qui ne l'auroit pas fait distinguer d'un officier ordinaire de sa couronne, pour aller assister au sacre d'un évêque, ou à la dédicace d'une église. C'étoit néanmoins en sortant de ces pieux exercices qu'il alloit se mettre quelquefois à la tête d'une armée, pour combattre les ennemis de son état, ou pour châtier la révolte de ses peuples; la soif du sang devenoit alors sa plus forte passion, car on a dû remarquer qu'il étoit toujours impitoyable dans les exécutions militaires, & que non-seulement la religion, mais l'humanité même, étoit oubliée, quand il avoit une fois les armes à la main. Ses ennemis n'ont pas manqué de faire observer que lorsqu'il partit pour faire sentir tout le poids de sa vengeance aux northumbres, il

venoit d'assister à la consécration de l'église de Battel, & qu'entre plusieurs prières qu'il avoit fait composer pour cette cérémonie, il y en avoit une par laquelle on demandoit au ciel pour le roi l'esprit de douceur, qui pouvoit le rendre agréable à son peuple. Je ne compterai point au nombre de ses vertus chrétiennes les soins qu'il prit pour assujettir le clergé d'Angleterre par ses propres ordonnances, ou par celles de plusieurs conciles qu'il fit tenir dans différentes provinces. Il est évident que sa principale vue fut toujours d'entretenir la subordination civile dans cette partie de ses sujets, dont il connoissoit l'ascendant sur les autres; & quand on n'auroit point d'autre preuve de sa politique, que l'obligation où il mit tous les chapitres & toutes les abbayes, non-seulement d'entretenir un certain nombre de gens de guerre, mais de leur donner un logement dans leur enceinte, il paroîtroit assez que ce n'étoit point à la réformation des mœurs qu'il pensoit en leur donnant des hôtes, dont les exemples seuls étoient des leçons continuelles de désordre & de licence. Enfin, je ne trouve de véritablement chrétien dans toute la conduite de Guillaume, que le choix qu'il fit toujours des meilleurs sujets, pour remplir les dignités

eccléſiaſtiques, & je ſouhaiterois néanmoins encore que ce n'eût pas toujours été à l'excluſion des anglois.

A l'égard des qualités naturelles, Guillaume en réuniſſoit un ſi grand nombre, qu'indépendamment de ſa couronne, il avoit paſſé pour un des hommes des plus diſtingués de ſon ſiècle. Dans ſa jeuneſſe il avoit le viſage d'une beauté rare, & la taille extrêmement avantageuſe; ſon regard étoit plutôt ſévère & majeſtueux, que doux & prévenant; mais il ſavoit tempérer cette ſévérité naturelle par une douceur à laquelle il étoit difficile de réſiſter. Il étoit ſi vigoureux que ſon arc ne pouvoit être bandé que par lui-même, & dans les parties de chaſſe, comme dans les combats, il excitoit toujours de l'admiration par quelque coup qui paroiſſoit ſurpaſſer les forces communes de la nature. Après la guerre, ſa principale paſſion étoit la chaſſe, & j'ai fait remarquer dans combien d'excès elle l'engagea, avec trop peu d'égards pour la fortune & la tranquillité d'autrui. On ajoute à pluſieurs traits que j'ai déjà rapportés, qu'ayant ménagé longtems un ſeigneur anglois, nommé Cambern, dont l'excellent naturel ſembloit lui garantir la ſoumiſſion & l'attachement, il le prit enſuite en averſion, parce qu'il ne put obtenir de lui un bois ſi commode ou ſi

agréable aux bêtes fauves, qu'il s'y en rassembloit toujours un grand nombre. Il prit occasion de la révolte d'Ely, où il se laissa persuader que Cambern avoit trempé, pour le dépouiller de son bien, dont il fit la distribution entre les normands. Mais en donnant le bois, qui étoit la source de la querelle, à un gentilhomme, nommé *Tuteville* ou d'*Etouteville*, il oublia d'y mettre, pour condition, qu'il s'en réservoit la chasse, ou plutôt appréhendant qu'on ne le soupçonnât d'avoir fait entrer cette vue dans la punition de Cambern, il supprima volontairement cette réserve, dans l'opinion que d'Etouteville n'oseroit rien lui contester. Il arriva néanmoins que ce gentilhomme, passionné lui-même pour la chasse, sentit trop bien tout l'agrément d'un lieu où il ne manquoit rien à ses plaisirs; loin de se prêter aux inclinations du roi; il usa trop librement de l'espèce d'indépendance où Guillaume laissoit tous les seigneurs de sa nation, jusqu'à ne pas faire difficulté de répondre aux officiers qui vinrent l'avertir du dessein où ce prince étoit de chasser dans son bois, qu'il ne se croyoit point soumis à cet esclavage, & que le roi ne manquoit point de lieux où il pouvoit se procurer le même amusement. Cette mortification fut si sensible à Guillaume, qu'il chercha l'occasion

de satisfaire son ressentiment. Elle se présenta dans la conspiration des normands, où d'Etouteville se laissa d'autant plus facilement entraîner, qu'il craignoit la vengeance d'un maître qu'il avoit offensé. Il fut le seul, avec le comte de Breteuil, qui fut excepté du pardon que Guillaume affecta d'accorder à tous les autres coupables. Outre la perte de tous ses biens, qui furent enfin réunis au domaine royal, il fut condamné à une prison perpétuelle.

On n'a pas remarqué dans la vie de Guillaume une seule faute qui blessât la prudence, & dans un si grand nombre d'événemens qui se succédoient quelquefois avec beaucoup de rapidité & de confusion, on lui vit toujours prendre le parti qui convenoit le mieux aux circonstances; vigilant d'ailleurs, & sans cesse actif, il marquoit autant de fermeté dans l'exécution de ses desseins, que de présence d'esprit & de hardiesse à les former; il prévoyoit les dangers d'assez loin, pour les éviter quand ils pouvoient l'être; mais lorsque ses soins étoient inutiles, personne ne les affrontoit avec plus d'intrépidité. Il n'est pas surprenant que dans sa jeunesse il eut cherché, suivant les idées d'honneur établies dans son siècle, à se distinguer par des entreprises extraordinaires, & que

la chaleur du sang lui eût fait mépriser les plus grands périls : mais dans l'âge le plus avancé, il ne s'y exposoit pas d'un air moins ferme, avec cette différence que le principe de sa résolution étoit plus réfléchi; il étoit persuadé que son nom, les traits de son visage, & l'habitude qu'il avoit contractée de commander & de se faire obéir, diminuoit toujours pour lui la moitié du danger : fondent ainsi sa hardiesse sur la foiblesse qu'il supposoit dans les autres, autant que sur son propre courage. On rapporte que dans la dernière guerre de France, lorsqu'il troubloit le Vexin par de si cruels ravages, deux chevaliers françois, d'autant plus échauffés de leur ressentiment que les troupes de leur nation n'avoient pu se rassembler assez vîte pour s'opposer à l'armée angloise & normande, vinrent se présenter à la tête de son camp, & défier au combat avec de vifs reproches, les deux plus braves ennemis de la France. Guillaume fut piqué de leurs injures : il revenoit à cheval de visiter quelque partie de son camp; un mouvement de gloire & de colère lui fit demander ses armes, & faisant défense à ses gens de le suivre, il s'avança seul vers les deux champions, la visière de son casque levée, pour tirer avantage de la majesté qu'il portoit dans ses regards. Sa contenance, l'air dont il s'offrit

au combat, ou si l'on veut, son visage & ses armes, qui n'étoient peut-être pas inconnues aux deux chevaliers, leur inspirèrent les sentimens de respect qu'ils devoient à un si grand roi. Ils tinrent la lance baissée, & s'étant bornés à lui reprocher l'espèce de trahison qu'il faisoit à la France, en y portant le fer & le feu, dans un tems où l'on n'attendoit aucune hostilité de la Normandie, ils se retirèrent sans avoir osé l'insulter. Cette hardiesse est louée dans ses historiens; elle méritoit mieux le nom de témérité, puisqu'en cette occasion, le respect des deux chevaliers, qui craignoient sans doute aussi peu que lui le péril, n'étoit que leur propre vertu, & que Guillaume ne devoit pas s'en croire assez sûr, pour s'exposer à périr peut-être dans un combat inégal; on peut dire seulement pour le justifier, qu'avec la prudence que l'histoire lui attribue, il comprenoit également que deux hommes d'honneur ne l'auroient point attaqué avec l'avantage du nombre, & que de son côté il croyoit n'avoir rien à redouter contre deux lâches.

Il seroit difficile de trouver un juste tempérament entre les éloges qu'il a reçus pour sa magnificence, & les accusations d'avarice qu'on trouve à chaque page dans les historiens qui ont pris parti contre sa gloire. Il semble que de part

& d'autre, les faits sont également prouvés; car on ne peut soupçonner de fausseté la relation d'un grand nombre de fêtes, où il semble avoir pris plaisir à déployer toute sa grandeur; & de l'autre, il est aussi certain qu'en Normandie, comme en Angleterre, il se fit toujours une étude de remplir ses coffres, & que la dépense ordinaire de sa maison ne répondoit point à la juste opinion qu'on avoit de ses trésors & de sa puissance. Mais lorsqu'on voit qu'en effet dans toutes les occasions d'éclat, il savoit être libéral & magnifique, on regarde volontiers la médiocrité ordinaire de sa dépense comme une sage économie qui marquoit autant d'ordre dans ses désirs & dans ses mœurs, que dans l'administration de ses affaires. Un prince avare n'auroit pas pris plaisir à bâtir des villes, à fonder des monastères, & d'autres établissemens de piété, & n'auroient pas distribué si libéralement les dépouilles de ses ennemis à des étrangers, lorsqu'avec la même autorité & le même droit il pouvoit en remplir ses coffres.

Tout est extrême dans les reproches & dans les louanges dont les historiens ont comblé le roi Guillaume. C'est toujours le langage de la haine ou de la faveur. Les moines, qui étoient presque les seuls écrivains de ce tems-là, avoient à se plaindre de sa rigueur, ou à se louer de

ses bienfaits, suivant le dégré d'attachement qu'ils avoient pour la nation angloise ou normande. Aux yeux de l'évêque de Lisieux & de celui d'Amiens, d'Orderic Vital, & de tous les auteurs des chroniques normandes, Guillaume est un héros dont les vertus ne furent presque mêlées d'aucun vice; mais il avoit favorisé si constamment les gens d'église en Normandie, que la reconnoissance sembloit leur faire une loi de ces éloges. Au jugement de tous les écrivains anglois, sans en excepter les modernes, c'est non-seulement un usurpateur & un tyran, mais encore le monarque le plus vicieux de son tems; & ceux qui croiroient trouver plus sûrement la vérité dans le langage de la satyre, que dans celui de la flatterie, doivent au contraire s'en défier ici beaucoup plus, parce que les sujets de plaintes étoient encore plus grands pour les anglois, que les motifs de reconnoissance pour les normands; & qu'il est naturel d'être beaucoup plus sensible aux injures qu'aux bienfaits. La voie que je crois devoir suivre entre ces deux écueils, est de m'attacher toujours aux faits plutôt qu'aux peintures & aux jugemens du caractère, & d'en tirer mes conclusions moi-même pour l'éclaircissement de la vérité.

Entre plusieurs fêtes où Guillaume parut déployer toute sa puissance, il n'y en eut point

d'aussi éclatante que celle qu'il donna pour le mariage de la princesse Adèle, sa fille, avec le roi de Galice. Sa grandeur étoit assez connue du côté du Nord par les guerres qu'il avoit soutenues contre les danois & les norwégiens. L'empereur avoit été témoin du succès de ses armes dès les premiers tems de sa conquête. La France rendoit témoignage à sa grandeur par l'excès même de sa jalousie, & tout le Levant ne retentissoit que de son nom, par le commerce continuel que les colonies normandes de l'Italie & de la Grèce entretenoient avec leur patrie. Il n'y avoit que l'Espagne où il ne se crut point assez connu. Il n'avoit point eu d'autre occasion d'y faire pénétrer sa gloire, que celle d'un accident auquel je me suis peu arrêté, parce que les circonstances m'en ont paru trop incertaines ou trop fabuleuses. Passant d'Angleterre en Normandie pour arrêter les projets séditieux du prince Robert, il avoit été poussé par la tempête jusques sur les côtes d'Espagne, où le désordre de ses vaisseaux l'avoit forcé de prendre terre dans un port de Galice. Je laisse encore une fois le détail des services qu'il a rendus aux rois chrétiens du pays dans une guerre sanglante qu'il soutenoient contre les maures. Deux géants terrassés, & divers enchantemens dissipés par la force d'un morceau de la vraie-croix, que

Guillaume portoit dans le pommeau de son épée, n'ajouteroient pas beaucoup à sa gloire, quand ces puériles relations auroient autant de certitude qu'elles sont révoltantes au contraire pour un lecteur sensé. Mais ce qui paroît établir du moins la vérité d'une tempête qui le força de relâcher en Espagne, c'est la demande que le roi de Galice lui fit de la princesse sa fille; car il y avoit alors si peu de communication entre ces parties de l'Espagne & la France ou l'Angleterre, que sans un accident de cette nature, le désir de s'allier par un mariage ne seroit venu à l'un ni à l'autre des deux rois. Quand on ne supposeroit qu'un accueil favorable de la part de celui de Galice, il étoit naturel que Guillaume cherchât ensuite l'occasion de lui en marquer sa reconnoissance, & que le roi espagnol pût souhaiter à la fin de rendre leur commerce plus étroit en lui faisant demander la princesse sa fille. Quelque idée qu'on en veuille prendre sur les relations confuses de plusieurs historiens, il est certain que Guillaume se crut honoré de cette demande, & qu'il prit cette occasion pour faire éclater sa magnificence aux yeux des espagnols. Leur ambassade sembloit encore l'inviter à ne rien omettre pour la beauté de la fête; car la curiosité de voir l'Angleterre avoit attiré avec les ambassadeurs une brillante jeunesse, qui leur

composoit un cortége auquel les anglois ne purent refuser leur admiration ; & dans un tems qu'on peut regarder comme le plus haut point des galanteries mauresques, dont on ne sauroit douter que les espagnols n'eussent adopté l'exemple ; il est fort vraisemblable que les ambassadeurs & leur suite n'avoient rien épargné pour donner de l'éclat à leur négociation.

Guillaume poussa le désir de les étonner par la splendeur de sa cour ; jusqu'à prier le roi Philippe de lui envoyer les seigneurs de France qui étoient alors les plus distingés par leur goût pour le plaisir & pour la parure. On met de ce nombre Guy de Nesle, chéri par cette raison d'un maître dont la principale occupation étoit de se réjouir par des fêtes ; & qui mesuroit sa faveur sur l'utilité dont on étoit pour ses plaisirs : aussi l'avoit-il comblé de bienfaits, & dans cette occasion il lui fit présent d'une grosse somme, pour le mettre en état de faire honneur à la cour de France par les inventions de son goût. Avec ce secours, Guillaume obtint de Philippe la permission de faire venir de Paris & de plusieurs autres villes de ses états les meilleurs instrumens, & même quelques comédiens, qui n'étoient point alors des gens d'un mérite extraordinaire en France, mais dont la profession étoit à peine connue en Angleterre. Guillaume de

de Malmesbury & Brompton, qui ont parlé de cette fête n'ajoutent rien qui nous la fasse connoître avec plus de détail; mais c'est en faire prendre une haute idée, que d'assurer qu'elle fit sortir des coffres du roi plus de quarante mille livres sterlings.

Adèle, partie pour l'Espagne sous de si agréables auspices, ne trouva point dans son mariage tout le bonheur qu'ils avoient semblé lui promettre. On ne parle point de sa beauté; mais soit qu'elle en manquât, soit qu'elle en eut abusé, elle tomba bientôt dans la disgrâce du roi son mari, qui la traita avec beaucoup de dureté pendant le peu d'années qu'il vécut avec elle, & qui ne la laissa libre par sa mort, que pour l'exposer à de nouveaux chagrins de la part de ses propres sujets. Ceux qui avoient eu quelque part à son affection, & qui avoient causé ses disgrâces par la jalousie dont ils avoient empoisonné le cœur de son mari, se crurent délivrés de toutes sortes de ménagemens après la mort du roi, & s'attachèrent à lui plaire avec si peu de discrétion, que le peuple murmura bientôt des fêtes & des galanteries publiques que la reine eut la foiblesse d'approuver. Le successeur du feu roi fut sollicité de la faire enfermer; mais il se trouva dans le conseil quelques personnes affectionnées à cette princesse, qui l'avertirent du

fort dont elle étoit menacée, & qui lui offrirent leur secours pour quitter l'Espagne. Elle s'embarqua heureusement sous la conduite de quelques seigneurs espagnols, dont elle accepta le service au mépris des discours publics, qui ne manquèrent point de les faire passer pour ses amans. Cependant, soit que sa conduite eut toujours été innocente, soit qu'elle ouvrit les yeux à l'extrêmité sur le tort qu'elle avoit fait à sa réputation, à peine eut-elle touché les côtes de Normandie, qu'elle renvoya ses guides en Espagne avec une lettre au roi, qui contenoit ses plaintes & l'apologie de sa fuite. Un historien a prétendu que le conseil qu'elle avoit reçu de fuir, & les secours qui lui avoient été offerts pour son évasion, venoient du roi même, qui avoit voulu se dispenser de la nécessité de veiller à sa conduite, ou de la traiter avec une rigueur dont les murmures publics lui faisoient une loi. Il se trouve, par le nombre de mariages que les historiens ont rapporté, que Guillaume devoit avoir du moins cinq filles, quoiqu'Orderic Vital n'en ait nommé que deux, avec celle qui avoit pris le parti du cloître dans l'abbaye de Caen, à moins qu'on ne veuille supposer que les deux autres n'aient été mariées plusieurs fois. On ne trouve ni dans les historiens d'Angleterre, ni dans ceux de France, quel fut le sort de Judith, qui avoit

épousé Alain Fergerant, duc de Bretagne; mais Guillaume de Jumiéges parle d'une autre Judith, qui appartenoit de fort près au roi par le sang, & qui, ne pouvant être la comtesse Waltehof, qu'on ne peut supposer si jeune long-tems après l'infortune de son mari, doit être vraisemblablement une de ses filles, & par conséquent la petite-nièce du roi. Sa beauté, qui n'avoit d'égale en Angleterre que celle de sa sœur, l'exposa pendant toute sa vie à quantité d'aventures dont on ne connoît ni l'origine ni la liaison, mais qui la firent passer successivement en France en Italie, malgré tous les soins que le roi & prit pour la retenir en Angletetre. On peut seulement augurer, sur quelques termes vagues de l'historien, qui semblent attribuer à son amant de justes prétentions à la couronne, que c'étoit le prince Edgard; d'autant plus qu'avec une haute naissance & des sentimens extraordinaires d'ambition, cet amant, quel qu'il fût, manquoit absolument des avantages présens de la fortune. Il s'étoit proposé néanmoins de faire un sort distingué à Judith, & cette espérance eut autant de force que l'amour pour la séduire; elle le suivit en France, où l'on ignore quels purent être leurs projets; mais celui qui les fit passer en Italie, n'étoit pas moins que de s'y former quelqu'état indépendant, à l'exemple des nor-

mands & des anglois qui s'étoient établis dans la Pouille & dans la Grèce. Il y a peu d'apparence que cette entreprise ait été suivie de quelque succès, puisqu'on en trouve si peu de traces, que le nom même du héros n'est pas venu jusqu'à nous.

Ainsi Guillaume tira peu de satisfaction de sa famille ; & sans en excepter la reine son épouse, avec laquelle il garda néanmoins les apparences de la tendresse & de l'union conjugales, il ne trouva dans ceux avec qui le devoir de la nature & les engagemens du mariage l'obligeoient de vivre particulièrement uni, que des sujets perpétuels d'amertume & de chagrin. Si le prince Robert avoit quelques bonnes qualités, elles étoient altérées par tant de vices, que son commerce devenoit bientôt insupportable à ceux même qu'une condition inférieure mettoit dans la nécessité de les respecter. Combien devoient-ils l'être à Guillaume, qui s'étoit vu mille fois forcé de le faire souvenir qu'il étoit son père & son roi, & qui n'en étoit venu enfin à rompre ouvertement avec lui, qu'après en avoir souffert tout ce que la bonté paternelle est capable de faire pardonner à un fils ? Orderic Vital nous trace un portrait de ce prince qui fait juger tout d'un coup qu'il étoit peu affectionné à l'ordre monastique, & que les moines n'étoient liés

par aucune raison de reconnoissance qui les obligeât de cacher ses vices. Il le peint sans mœurs, sans principes, sans jugement, sans discrétion; & dès sa jeunesse, il fait entendre que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en Normandie s'affligeoient d'avance que le ciel leur destinât un tel maître. Ainsi sa vivacité, son courage, & sa facilité à s'exprimer, qui étoient presque les seuls avantages de son caractère, ne servoient qu'à rendre ses fautes plus éclatantes, & ses mauvaises qualités plus dangereuses.

Richard, dont j'ai rapporté la malheureuse fin, étoit un prince plus doux, qui joignoit même beaucoup de générosité & de droiture à quelques lumières d'esprit, dont il étoit redevable, comme le prince Henri, aux solides instructions qu'il avoit reçues de Lanfranc. Mais il avoit la même passion que son père pour la chasse; & ce goût étoit si violent, qu'il lui faisoit souvent mépriser les ordres que le roi donnoit continuellement pour la réserve de ses plaisirs. On auroit peine à croire, si tous les historiens ne s'accordoient là-dessus dans leur témoignage, qu'une aussi grande ame que celle de Guillaume fût capable de se laisser troubler par des chagrins de cette nature. Ils allèrent quelquefois néanmoins jusqu'à lui faire interdire sa présence à son fils; & dans une occasion par-

ticulière où ce jeune prince s'étoit laissé emporter par son ardeur, il donna ordre aux gardes-chasses de ne pas l'épargner plus qu'un paysan, s'il avoit la hardiesse de retourner au même lieu. Ces ressentimens à la vérité n'étoient que passagers, & n'empêchèrent point qu'à sa mort Guillaume, se louant de la bonté de son naturel, n'avouât, en versant quelques larmes, qu'il étoit le meilleur de ses fils, & qu'il ne lui avoit jamais donné d'autres sujets de plaintes, que par rapport à la chasse.

Les historiens font observer que la ressemblance du nom, & l'assiduité que Guillaume le roux avoit toujours eue près de son père, le rendoient si cher à ce monarque, qu'il étoit le seul des quatre frères qu'il se plût à nommer son fils. Cette préférence si peu déguisée, fut la première source de la jalousie de Robert, qui fut augmentée ensuite au château de Laigle, par les malignes insinuations de Grente-Mesnil & de quelques autres mécontens. Mais depuis ce jour de haine, Guillaume le roux, qui n'avoit jamais marqué d'aversion pour son aîné, & qui ne vivoit dans une liaison plus intime avec Henri que par le penchant que la ressemblance de leur âge leur donnoit l'un pour l'autre, se persuada qu'il n'avoit plus dans Robert qu'un ennemi mortel, contre lequel il devoit être perpétuelle-

ment en garde. La reine, dont la prédilection étoit connue pour Robert, augmenta la division des deux frères, en se déclarant ouvertement pour lui. En vain le roi, qui prévit les suites funestes de ce différend, s'efforça-t-il par des voies indirectes, de réconcilier ses deux fils : il y employa l'archevêque de Rouen, en lui permettant même de faire espérer à Robert, que le retour de l'affection paternelle suivroit de près sa réconciliation avec son frère. Les deux princes s'obstinèrent à refuser de faire les premières démarches, & leur haine ne fit qu'augmenter par les nouvelles offenses auxquelles ils s'emportèrent à chaque occasion. De-là vinrent toutes les plaies qui affligèrent bientôt la famille royale, & qui empoisonnèrent tout le bonheur de Guillaume pendant les dernières années de sa vie. Il ne put voir la reine toujours ardente à soutenir Robert, sans en être plus porté lui-même à favoriser Guillaume ; &, s'aigrissant à la fin contre cette princesse, ce fut autant pour la mortifier elle-même, que pour châtier le prince son fils, qu'il entreprit la campagne de Gerberoy. Le chagrin qu'il eut d'y avoir été maltraité par la fortune, lui fit peut-être ajouter quelques choses aux marques de colère qu'il avoit déjà données à Mathilde ; & ce n'est pas former une conjecture sans vraisemblance, que

d'attribuer la mort de cette tendre mère à la douleur qu'elle en ressentit. D'un autre côté, l'ambition de l'évêque de Bayeux n'ayant point trouvé de meilleure voie pour se satisfaire, que de profiter de la mésintelligence des deux frères, ce fut une nouvelle source de troubles, qui produisit par degrés tous les effets que j'ai rapportés.

Le jugement des historiens est d'ailleurs fort partagé sur la reine Mathilde. Il suffisoit qu'elle eut fondé quelques abbayes pour mettre les moines dans les intérêts de sa gloire : mais au milieu de leurs éloges, on reconnoît quelquefois une sorte de contrainte qui semble marquer qu'en croyant rendre justice à ses vertus, ils avoient à couvrir quelques taches que leur reconnoissance les obligeoit du moins à déguiser. On prendroit une mauvaise opinion de sa douceur, si l'on en jugeoit par les transports de jalousie qui lui firent traiter avec tant de cruauté l'objet réel ou supposé de la tendresse du roi, & c'est en vain que les panégyristes détournant leur attention des horribles excès de sa veangeance, s'efforcent de faire tomber celle du lecteur sur la fidélité & la tendresse qu'elle avoit pour son mari. La véritable vertu est rarement capable de ces grands emportemens, qui vont jusqu'à faire employer le fer & le poison

contre une rivale, & le christianisme n'offre point alors d'autre remède que la patience. Mathilde peut avoir joint à l'avantage de la beauté, qu'aucun historien ne lui conteste, beaucoup de fidélité pour les devoirs du mariage, & de zèle pour fonder ou pour rétablir des abbayes: mais le pardon des injures, l'égalité d'ame dans les disgrâces, & la charité qui ne sait pas faire d'injustes préférences, sont des vertus qu'il ne paroît pas qu'elle ait exercées.

J'ai peint, d'après tous les historiens, le caractère du prince Henri dans sa vie privée, & rien ne m'oblige à chercher plus loin s'il continua de mériter les mêmes éloges après son élévation sur le trône. Il étoit sans contredit le seul des fils du conquérant dont le mérite fut indépendant de sa naissance, & l'on ne peut soupçonner un père aussi éclairé que Guillaume, d'avoir ignoré tout ce que valoit son fils. C'étoit marquer assez l'idée qu'il en avoit, que de lui prédire en mourant que non-seulement il succéderoit un jour à ses frères, mais que réunissant les deux états, il seroit plus grand & plus redouté qu'eux; & quelque jugement qu'on porte de cette prédiction, elle venoit sans doute beaucoup plus, dans l'esprit même de Guillaume, de l'opinion qu'il avoit de son fils, que d'aucune participation qu'il s'attribuât

aux lumières célestes. Cependant comme il est certain que non-seulement il le laissa sans biens en mourant, mais que depuis sa naissance, ni lui ni la reine ne l'avoient jamais traité avec la tendresse qu'on a pour un fils à qui l'on ne peut refuser son estime, plusieurs écrivains ont cherché la cause de cette indifférence, & leurs conjectures ne me paroissent pas méprisables. La reine, dit-on, se trouvoit grosse d'Henri dans le tems qu'elle avoit soupçonné son mari de lui avoir ôté sa tendresse pour la donner à l'une des deux novices qu'il avoit délivrées de l'abbaye de Preaux. Son affection s'étant refroidie, ou du moins le mouvement de sa jalousie l'ayant transportée jusqu'à faire douter à Guillaume même si ce n'étoit pas de ses mains ou par son ordre qu'elles avoient perdu la vie, il paroît assez naturel qu'un fruit de son mariage qu'elle mit au monde dans ces tristes circonstances, ne fut reçu ni d'elle ni de son mari avec la joie qu'on a de se voir revivre dans ses descendans, & que le jeune Henri, pour me servir d'une expression poëtique, fut un de ces malheureux enfans à qui leur père & leur mère n'ont jamais souri. On sait de quelle force sont ordinairement ces préventions. Un fils qui se voit traité avec froideur par ceux à qui il doit la naissance, ne prend guère de lui même ce

tendre attachement qu'on nomme sentiment naturel ; & l'indifférence augmentant par les mêmes degrés qui auroient fait croître la tendresse dans d'autres suppositions, il est fort heureux à la fin si les devoirs ne deviennent point à charge, & si le nom de père & de fils n'est pas regardé de part & d'autre comme un fardeau insuportable. Tout ce raisonnement est du critique anglois, à qui je serois fâché d'en dérober la gloire. Un autre prétend que dans les vues du roi & de la reine, Henri, qui étoit le plus jeune des quatre frères, avoit été destiné à l'état ecclésiastique, & que pour unir les deux nations par un nouveau lien, Guillaume pensoit à le faire quelque jour primat d'Angleterre & de Normandie. En effet son éducation avoit paru répondre à ce dessein ; & Lanfranc, à qui le roi s'en étoit sans doute ouvert, n'avoit rien épargné pour inspirer au jeune prince l'amour de la religion avec le goût des sciences. Mais l'amour profane s'étant emparé de son cœur, il avoit sacrifié toutes ses espérances à la fille du comte Tosny ; rien n'avoit pu lui arracher cette passion du cœur, & le roi, après avoir employé toutes sortes d'efforts pour le rappeler à lui-même, avoit pris le parti de le laisser sans établissement, pour le mettre quelque jour dans la nécessité de revenir à sa première vocation,

lorsqu'il auroit dissipé les cinq mille livres sterlings qui avoient fait son unique partage. Il n'y a qu'une objection à faire contre la première de ces deux conjectures : c'est que le prince Henri étant né depuis la conquête, il n'étoit plus question alors des novices de Preaux, dont l'aventure étoit oubliée depuis long-tems, & ce ne peut-être non plus la seconde jalousie de la reine qui nuisit au prince, puisque sa naissance l'avoit précédée de plusieurs années. A l'égard de l'autre opinion, il seroit difficile d'y rien opposer, si elle étoit appuyée sur quelque témoignage historique.

Un fruit considérable que Guillaume tira des études du prince Henri, regarda les nouvelles loix qu'il introduisit en Angleterre. Il se reposa sur ce prince, qui faisoit alors ses exercices en Normandie, du soin de recueillir les meilleures loix normandes, ou plutôt il donna cette commission sans doute à ceux qui étoient chargés de son éducation, car Henri n'étoit point dans un âge où des occupations si graves pussent l'amuser beaucoup. Mais outre le dessein de lui faire honneur, le roi vouloit que le nom de son fils donnât du poids à son projet. L'Angleterre ayant été divisée en plusieurs petits états indépendans, elle avoit eu plusieurs sortes de loix jusqu'à Edouard le confesseur, qui les avoit unies en

un ſeul corps. Guillaume en conſerva ce qu'il y trouva de plus favorable à ſes idées de gouvernement, & s'attachant particulièrement à celles qui venoient des anglois-ſaxons, il en forma un nouveau corps avec celles qu'il tira de France & de Normandie. Comme elles ſubſiſtent encore en Angleterre, il ſeroit ſuperflu d'en vouloir donner une idée que tout le monde peut prendre dans un grand nombre d'ouvrages connus; mais il me paroît plus intéreſſant de faire remarquer au contraire ce qu'il retrancha de celles qu'Edouard avoit conſervées, parce que ces antiquités peuvent répandre du jour ſur l'opinion de Mézeray & du chevalier Temple, qui ont prétendu que les ſaxons & les francs ont eu la même origine.

L'ancien uſage, renouvelé par Alfred le grand, de faire juger les criminels par leurs pairs, étoit trop cher à la nation, pour être aboli ſans la révolter; auſſi Guillaume n'oſa-t-il l'entreprendre. Ce privilége, que les anglois conſervent encore, met les petits à couvert de la violence des grands, & de la paſſion ou du caprice de ſes ſouverains même; mais il avoit à ſa ſuite d'autres formalités, qui furent abſolument retranchées. Lorſque le crime n'étoit pas bien avéré, c'eſt-à-dire lorſqu'on ne trouvoit point aſſez de preuves pour condamner ou pour

absoudre les accusés, on employoit divers moyens qu'on croyoit propres à découvrir la vérité. Le premier étoit le serment qu'on faisoit prêter à l'accusé pour se purger du crime qui lui étoit attribué; mais son serment seul ne suffisoit pas; il falloit qu'il amenât un certain nombre de gens qu'on appeloit compurgateurs, & qu'ils jurassent avec lui qu'il étoit innocent. Le second moyen étoit l'épreuve par le feu, ou par l'eau. Celle du feu se faisoit en deux manières. On mettoit entre les mains de l'accusé un morceau de fer ardent du poids d'une, de deux, ou de trois livres, suivant l'importance du crime, ou suivant les indices qu'on avoit contre lui. Ou bien on le faisoit passer les yeux bandés entre neuf socs de charrue rougis au feu, & rangés à quelque distance l'un de l'autre; s'il étoit assez heureux pour n'être pas offensé par le feu, on le reconnoissoit innocent; & dans l'autre supposition il étoit déclaré coupable.

» L'épreuve du feu s'exerçoit à l'égard des » personnes nobles, & la reine Emme, princesse » de Normandie & mère de saint Edouard, y » fut elle-même exposée par l'ordre de son » propre fils. Celle de l'eau étoit pour les pay» sans & les esclaves; elle se faisoit par l'eau » froide ou par l'eau chaude. Dans le premier » cas on attachoit ensemble les pieds & les

» mains de l'accusé, & lié de cette manière on » le jetoit dans l'eau; on le jugeoit coupable » ou innocent suivant qu'il enfonçoit dans l'eau, » ou qu'il se soutenoit sur la surface. Dans l'é- » preuve de l'eau chaude, on obligeoit l'accusé » d'enfoncer la main jusqu'au poignet dans l'eau » bouillante, & quelquefois tout le bras jusqu'au » coude.

» La troisième manière de se purger d'un » crime étoit par le combat. Si les preuves de l'ac- » cusation n'étoient pas claires, on permettoit à » l'accusé de justifier son innocence en combattant » en champ clos contre son accusateur. Si c'étoit » une femme qui fut accusée, elle pouvoit » mettre à sa place un homme qu'on appeloit » son champion. Cette manière ne fut intro- » duite en Angleterre que sur la fin de la » domination saxonne, mais elle y étoit de- » venue fort commune. Il y avoit une qua- » trième manière de se purger par le moyen » d'un morceau de pain ou de fromage, béni » avec beaucoup de cérémonies, qu'on faisoit » avaler à l'accusé. On étoit persuadé que s'il » étoit coupable, ce morceau devoit s'arrêter » dans son gosier, & l'étouffer sur le champ, » mais qu'une personne innocente l'avaloit au » contraire aisément. Voici une partie de l'exé- » cration qu'on prononçoit en présentant à l'ac-

» cuſé le pain ou le fromage, après qu'il avoit
» reçu la communion : *Que lorſqu'on lui pré-*
» *ſentera ce morceau pour la révélation de la*
» *vérité, ſon goſier ſe ferme s'il eſt coupable,*
» *& qu'il ne puiſſe point l'avaler. Mais s'il eſt*
» *innocent du crime dont on l'accuſe, qu'il*
» *mange & qu'il avale avec facilité ce morceau*
» *de fromage conſacré en ton nom, afin que*
» *tout le monde connoiſſe, &c.* Cette manière
» étoit apparemment imitée des eaux de jalou-
» ſie, dont on trouve l'inſtitution dans l'ancien
» teſtament : on appeloit le morceau conſacré
» *corſned* du mot *ſnide*, qui veut dire *cou-*
» *per*, & de *corſe*, qui ſignifie maudire. Non-
» ſeulement l'égliſe toléroit toutes ces ſortes
» d'épreuves, mais elle en preſcrivoit même
» les cérémonies, & elle donnoit la formule
» des prières qu'on y employoit, en conſentant
» que les évêques & les prêtres y prêtaſſent leur
» miniſtère : voici une loi de Canut le grand
» touchant le corſned. Si quelqu'un eſt accuſé
» d'un homicide ou d'y avoir participé, qu'il
» ſe juſtifie avec les parens ou avec ceux qui
» ont intérêt au meurtre commis; & s'il eſt
» néceſſaire, qu'on le mette à l'épreuve du
» corſned, & que la volonté de dieu ſoit
» accomplie.

» Lorſque le crime étoit avéré, les loix
» ordonnoient

» ordonnoient diverses sortes de punitions, sui-
» vant la qualité de l'offense. La plupart néan-
» moins ne consistoit qu'en des amendes, que
» le coupable étoit condamné à payer aux
» personnes offensées, au roi, à l'earldorman
» de sa province ou à son seigneur particulier.
» Entre les crimes, il y en avoit quelques-uns
» qui passoient pour capitaux, & que les loix
» punissoient de mort. Tels étoient la trahison
» contre le roi, contre l'état, ou contre le sei-
» gneur, le meurtre volontaire & le larcin.
» Les loix ordonnoient la peine de mort contre
» le premier, mais elles laissoient aux coupables
» la liberté de racheter leur vie pour de l'ar-
» gent, selon l'estimation de la tête du roi ou
» du seigneur contre lequel la trahison avoit
» été commise. Plus anciennement le crime de
» fausse monnoie n'étoit pas regardé chez les
» anglois comme un crime capital, mais les
» conséquences qui en résultèrent en firent
» aggraver le châtiment. La première loi qui
» ordonna la peine de mort contre les faux-
» monnoyeurs, fut portée sous le règne d'Ethel-
» red II, encore donnoit-elle au roi le pouvoir
» de changer la peine de mort dans une amende.
» A l'égard du meurtre, les loix saxonnes fai-
» soient la distinction que Guillaume jugea à
» propos de conserver, & qui subsiste encore

» dans les loix d'Angleterre. Elles distinguoient
» le meurtre commis dans une querelle soudaine
» & imprévue, de celui qui étoit volontaire
» ou prémédité. La première espèce se nom-
» moit comme aujourd'hui, *man's-slaughter*,
» ou simple mort d'homme; & la seconde,
» *fowl-murder*, ou meurtre proprement dit.
» Le larcin ne fut puni de mort qu'assez tard,
» & les premières loix, qui ordonnoient cette
» peine contre les voleurs, leur laissoient la
» faculté de racheter leur vie par une somme
» d'argent ». Tous les autres crimes n'étoient
punis que par des amendes jusqu'au règne de
Canut le grand, qui ordonna seulement, à l'égard
de l'adultère, qu'on couperoit le nez & les
oreilles à la femme, & que l'homme seroit
banni du royaume. Mais les amendes n'étoient
pas à la discrétion des juges; tous les crimes
étoient taxés par les loix, selon la qualité de
la personne offensée, depuis le roi jusqu'au
paysan; &, à l'égard des malfaicteurs, depuis
l'earldorman jusqu'à l'esclave. Il y avoit même
des occasions où ceux qui avoient commis des
crimes dignes de mort, pouvoient se racheter
de la peine en donnant au roi une partie de
leurs biens. Mais ce cas n'arrivoit guère que
lorsque le rang ou la qualité du coupable ren-
doit l'exécution des loix difficile ou dangereuse.

On en voit un exemple remarquable dans le jugement du comte Godwin, dont on a vu le nom plusieurs fois dans la première partie de cette histoire. Ce seigneur, après quelques mois d'un exil qui avoit blessé son orgueil, étoit entré dans la Tamise avec une flotte; & s'étant approché de Londres, Edouard avoit été comme forcé de le rétablir dans ses emplois. Mais comme il avoit été banni par un arrêt du conseil, c'étoit par l'autorité du même tribunal qu'il devoit être rétabli. Il fallut employer quelques formalités, pour le mettre à couvert de toutes sortes de poursuites. S'étant rendu à Londres, où le conseil général étoit assemblé, le roi se déclara lui-même sa partie; & lui imputant le crime que j'ai rapporté: » Traître » Godwin, lui dit-il, je t'accuse de la mort » d'Alfred, mon frère, que tu as fait mourir » en trahison »: « Seigneur, répondit le comte, » sauf le respect que je vous dois, je n'ai tué » ni trahi le prince votre frère, & je veux » bien, sur cette accusation, subir le jugement » de votre cour ». On produisit ensuite les preuves & les témoins; & lorsqu'on eut tout examiné, Leoffrick, duc de Mercie, tint ce discours. « Il me semble que les preuves allé- » guées contre Godwin font voir manifestement » que c'est par son ordre ou par son conseil

» que le prince Alfred a été mis à mort : » mais comme c'est un seigneur des plus dis- » tingués du royaume, je suis d'avis que douze » d'entre nous comtes, qui sommes ses parens » ou ses amis, nous prenions dans nos mains » autant d'or que nous en pourrons porter, » & que nous le présentions au roi en le priant » de le rétablir dans ses charges, & de lui » pardonner cette offense ». L'avis de Leoffrick fut suivi; mais c'étoit un jeu concerté. Avant que de se présenter à ses pairs, Godwin étoit assuré du succès de ses prétentions; sans quoi il n'auroit pas eu la hardiesse de s'exposer à leur jugement. Guillaume détruisit absolument cette odieuse manière d'éluder la justice, & la loi qui regarde le jugement des pairs fut confirmée sans adoucissement & sans exception.

Les anglo-saxons qui s'étoient établis dans la Grande Bretagne, y avoient apporté les mêmes vertus & les mêmes vices qu'ils avoient en Allemagne; ils les transmirent à leurs descendans. La valeur, à laquelle ils étoient redevables de leurs conquêtes, étoit la vertu dont ils se piquoient le plus. Dès leur enfance ils étoient élevés à la guerre, & c'étoit presque leur seule profession. Ceux qui assistoient aux assemblées générales n'y paroissoient qu'armés, & c'étoit en frappant leurs armes les unes

contre les autres qu'ils marquoient leur approbation à ce qui étoit proposé. Leurs armes ordinaires étoient l'épée, la massue, la hache à deux tranchans, & le javelot. Comme ils ne se servoient point d'arc & de flèches, leurs combats en étoient d'autant plus sanglans. Après avoir lancé le javelot, ils s'avançoient vers l'ennemi pour combattre de près, & l'adresse qu'ils avoient à manier leurs armes leur donnoit un grand avantage. Il est vrai que dans les derniers tems ils avoient été souvent battus par les danois, & qu'ils furent absolument subjugués par les normands; mais Guillaume jugeant néanmoins que la méthode la plus avantageuse pour eux dans les combats, étoit celle dont ils avoient eu une si longue habitude, fit peu de changement à leurs discipline militaire. Il se souvenoit de la difficulté qu'il avoit eue à forcer leur tortue, dans la première expérience qu'il avoit fait de leur valeur, & ce qui avoit été capable de l'arrêter, malgré les motifs dont il étoit alors animé, lui parut une méthode excellente pour la guerre. D'ailleurs, il avoit remarqué qu'une partie de leur bravoure consistoit dans l'intrépidité avec laquelle ils méprisoient la mort, caractère qui paroît se conserver encore parmi les anglois; & il conçut que les changemens d'usages n'étant capables de rien ajouter à cette

difpofition, il étoit plutôt à craindre qu'ils ne ferviffent à l'affoiblir.

Il porta des loix contre les blafphêmes & les fermens, par la feule raifon peut-être qu'il n'en avoit trouvé aucune qui regardât ces deux fortes d'excès; mais l'expérience lui fit connoître que ce n'étoit ni oubli, ni négligence de la part des anciens légiflateurs. Les anglo-faxons connoiffoient fi peu cette lâche efpèce de vice, qu'il avoit toujours paru inutile de préparer des remèdes pour un mal qui n'exiftoit pas; auffi le roi Guillaume reconnut-il qu'il avoit pris une précaution fuperflue; & plaifantant lui-même fur fon zèle, qui s'étoit armé contre un fantôme, il déclara que pour ne pas perdre fa peine, il laifferoit fubfifter cette loi en faveur des normands. L'ivrognerie étoit le vice le plus commun en Angleterre. On y avoit apporté d'Allemagne l'habitude de boire dans de grandes coupes & à grands traits, jufqu'à ce qu'Edgard ordonna, pour réformer cet abus, qu'on fît aux coupes une marque, au-deffus de laquelle il ne feroit pas permis de les remplir, fous peine d'une groffe amende. Mais ce réglement n'ayant pas été long-tems en vigueur, le défordre fembloit en avoir pris une nouvelle force; & Guillaume en fut fi choqué, dès les premières années de fon règne, que le fameux réglement par lequel

il ordonna que les feux & les lumières disparussent tous les jours au son d'une cloche, qui se faisoit entendre à neuf heures du soir, regardoit autant l'ivrognerie, que les autres excès qu'il vouloit arrêter ou prévenir dans un tems où il prenoit peu de confiance à l'attachement de ses nouveaux sujets.

C'est une grande difficulté entre les critiques que d'éclaircir quelle sorte d'autorité Guillaume laissa au parlement, ou à l'assemblée de tous les ordres du royaume, qui portoit encore alors le nom de *Wittenagemot*. On ne peut douter qu'après la réunion entière de tous les petits états entre lesquels l'Angleterre avoit été divisée, c'est-à-dire sous le règne d'Harold, que le crédit du comte Goodwin mit en possession du royaume de Wessex, il n'y eut plus dans tout le royaume qu'un seul Wittenagemot. Il paroît de même certain que dans l'humiliation où Guillaume tint long-tems les anglois, leurs assemblées, si l'on en peut supposer quelqu'une pendant les premières années de son règne, n'eurent point la même autorité & les mêmes priviléges. Il reste donc à trouver dans quel tems & sous quelle forme elles furent recommencées, & c'est ce que les historiens même de Guillaume ont négligé. On lit dans un ancien écrivain, que ce prince ayant trouvé qu'il y avoit beau-

coup de terres de la couronne aliénées, particuliérement en faveur des monastères, obligea les possesseurs de paroître à sa cour & de produire les titres sur lesquels ils établissoient leur possession. Quelques-uns d'entr'eux, dit l'historien, qui ne purent alléguer qu'une longue jouissance furent dépossédés, parce que le roi ne voulut recevoir pour titres légitimes que des actes en bonne forme; mais il y eut un très-grand nombre de ces usurpateurs, qui fabriquèrent des chartres avec toute la vraisemblance qu'ils furent capables de leur donner. Ils trompèrent ainsi le prince & son conseil normand, qui ne connoissoit ni l'histoire, ni la langue, ni les usages des saxons; d'où l'on conclut avec assez de force, que l'autorité du Wittenagemot & peut-être l'assemblée même, étoit réduite à rien, puisqu'il étoit naturel que ce fût devant elle que l'origine de tous ces droits fût discutée. Une assemblée d'anglois n'auroit pas ignoré, que jusqu'alors, suivant le témoignage d'Ingulphe, historien contemporain, « on avoit con-» féré la possession des terres par de simples » paroles, sans chartres & sans aucune écriture; » & qu'on mettoit seulement en main au dona-» taire ou à l'acheteur, un casque, une épée, » une corne, une coupe, quelquefois un éperon, » un arc, une flèche, ou une étrille ». Enfin

toutes les loix & les réglemens qui furent portés ou confirmés par Guillaume, n'offrent aucune marque de cette espèce de dépendance où l'autorité royale avoit été jusqu'alors du Wittenagemot. On trouve dans la préface des loix west-saxones, publiées par Ina, qu'elles furent faites par l'avis & le consentement des évêques, des grands, des comtes, des sages, des anciens & du peuple de tout le royaume. Alfred le grand, qui dans la préface de ses loix parle comme s'il eût agi seul, avec une autorité absolue finit par ces termes. « Moi Alfred, roi des west-saxons, » j'ai montré mes loix à mes sages, & ils ont » dit : *Il nous plaît de les observer* ». Canut le grand lui-même, qui étoit monté comme Guillaume sur le trône d'Angleterre par droit de conquête, employa le même langage : « Moi Canut, &c. par le conseil & le décret » des archevêques, des évêques, des abbés, des » comtes & de tous mes autres fidelles, ai » ordonné, &c. ». Guillaume n'ayant point usé de toutes ces précautions, il semble qu'à quelque tems qu'on veuille fixer la renaissance du Wittenagemot, ou de l'assemblée du parlement, l'interruption dura du moins aussi long-tems que son règne.

D'ailleurs j'ai déjà fait remarquer que toutes les distinctions de rang, & les titres de dignités

qui étoient en usage parmi les anglois, firent bientôt place aux qualifications normandes. Selden a recueilli là-dessus une érudition curieuse. Jusqu'à la conquête, dit-il, les princes de la maison royale étoient distingués par le titre de *clytons*, pris d'un mot grec qui signifie illustre. Il est assez difficile de comprendre pourquoi les princes affectoient un titre tiré de la langue grecque, & l'on pourroit croire que le terme de *clyto* avoit du rapport à quelque terme de l'ancien langage saxon, si le titre de *totius angliæ basileus*, qu'ont pris plusieurs rois, laissoit quelque lieu de douter qu'ils n'eussent le grec en vue. Rien n'est si commun dans les anciens historiens d'Angleterre que l'usage de *clytones* ou *clytonculi*, pour signifier les enfans du roi ou les princes de son sang. Dans la suite, à la place de ce mot, on substitua le terme saxon *atheling* du mot *athel*, qui signifioit noble, & le prince Edgard, qui a fait un rôle assez distingué dans cette histoire, n'est jamais nommé sans ce titre par les écrivains anglois. La terminaison en *ing*, si l'on en croit Guillaume de Malmesbury, marquoit l'extraction ou la descendance. « Les fils » des rois d'Angleterre, dit cet historien, pre- » noient des noms qui faisoient connoître de » qui ils tiroient leur naissance. Ainsi le fils » d'Edgard se faisoit appeler *Edgaring*, le fils

» d'Edmond, *Edmonding*, mais ils avoient
» tous un titre commun, qui étoit celui d'*athe-*
» *ling* ». Ne pourroit-on pas croire que cette terminaiſon en *ing*, par laquelle nos anciens françois ont marqué les deſcendans de Mérouée & de Charles, leur étoit venue de la même ſource ?

Le titre le plus diſtingué de la nobleſſe anglo-ſaxone, au tems de la conquête, étoit celui d'*earldorman*, que j'ai été obligé d'employer fort ſouvent ſans avoir eu l'occaſion de l'expliquer. Il ſignifioit dans ſon origine un homme âgé ou ancien. Les earldormans étoient regardés, aprés le roi & les princes, comme les chefs de la nation; ils exerçoient les plus grandes charges, & par une ſuite naturelle ils poſſédoient le plus de biens. Sans entrer dans le détail de tous leurs droits, il étoit aſſez naturel que Guillaume étant réſolu de les en dépouiller, commençât par en ſupprimer le titre. Auſſi n'en reſta-t-il que la première partie *earl*, qui ſubſiſte encore en Angleterre, pour ſignifier comte; car ſi les magiſtrats inférieurs l'ont conſervé dans les villes, il n'y répond qu'au titre françois d'*échevin*, ſans aucun rapport à la nobleſſe ni au gouvernement. On en ſentira la différence par les expreſſions latines qui y répondoient dans le tems de ſon premier luſtre : c'étoit *reguli*,

subreguli, *principes*, *patricii*, & quelquefois même on leur a donné jusqu'au nom de *reges*. A ce grand titre, Guillaume n'en substitua point d'autres que ceux qui étoient en usage en France & en Normandie, & qui se prenoient moins du degré de pouvoir où la faveur du roi élevoit les particuliers, que de la grandeur de leurs terres, & des titres qu'il plût au roi de leur faire porter. Il y avoit un autre titre qui n'étoit pas moins distingué, puisque malgré sa triple division, qui se faisoit attribuer à deux ordres moins relevés que celui des earldormans, il leur convenoit aussi dans sa plus noble signification. C'étoit le nom de *thanes*, qui étoit comme le titre général de la noblesse, & qui donnoit une supériorité si extraordinaire sur le peuple à tous ceux qui le portoient, que Guillaume se hâta de l'abolir. Il y substitua le nom de baron, qui devint le distinctif de la noblesse, avec tous les degrés néanmoins qui étoient nécessaires, pour l'entretien d'une juste subordination. Ainsi la haute noblesse eut pour partage les titres de duc, de comte, de marquis, de vicomte, & la noblesse inférieure ceux de *vavassors*, d'écuyers, &c. Mais tous les ordres nobles furent compris sous le nom général de barons.

Il n'y eut point de changement dans les titres civils, c'est-à-dire dans tous ceux qui regardoient

ou la police des villes, ou l'administration particulière de la justice. Guillaume conçut au contraire que ce détail devoit être abandonné aux anglois, & que des emplois ou des noms consacrés par un long usage, feroient toujours plus d'impression pour le soutien de l'ordre & de la soumission parmi le peuple, que de nouveaux établissemens qu'on ne s'accoutumeroit pas à respecter tout d'un coup. Il en eut un exemple qui ne fut que trop capable de le confirmer dans cette idée. Quelques particuliers de Warwick s'étant emportés aux derniers excès, à l'occasion d'un mariage où les normands avoient abusé de leur qualité de vainqueurs pour faire quelques plaisanteries indécentes, Guillaume, après s'être fait expliquer les circonstances, ne trouva pas les normands assez coupables pour croire sa justice intéressée à les sacrifier aux anglois, & les ordres qu'il envoya au jeune.... qu'il avoit créé comte de Warwick, & qui commandoit dans cette ville avec une grosse garnison, furent d'employer la force pour réduire les mutins à la soumission. Mais le caractère des anglois ayant toujours été de se révolter contre la rigueur & la violence, ce qui n'avoit été dans l'origine que la querelle d'un petit nombre de particuliers, devint bientôt une hor-

rible sédition qui se répandit dans toutes les parties de la province. Le roi se crut menacé d'une guerre d'autant plus chagrinante, qu'elle venoit immédiatement à la suite de celle des northumbres, où les troupes normandes avoient été si fatiguées, qu'elles avoient besoin de repos : il fallut néanmoins en faire marcher une partie considérable, & les normands eurent la mortification, aux premiers pas qu'ils firent dans la province, de tomber dans une embuscade, où ils furent extrêmement maltraités. La colère du roi commençant à s'enflammer, un shérif anglois, à qui l'amour de la paix & le zèle pour sa patrie firent prévoir que cette guerre ne finiroit que par la ruine de la province, supplia Guillaume d'écouter le meilleur conseil qu'il pût recevoir. « Je ne suis qu'un shérif, lui dit-il, » c'est-à-dire un président de la justice civile, » à qui vous avez laissé cette médiocre partie » de votre autorité. Mais j'ose garantir qu'elle » me suffira non-seulement pour étouffer la » révolte, mais encore pour en tirer une » prompte & sévère vengeance ». Il ne demanda au roi que de suspendre les entreprises de ses troupes, & de lui accorder la permission de se rendre dans la province avec ses assesseurs. Cette méthode, quoique fort opposée aux idées du pouvoir arbitraire, fut goûtée dans des con-

jonctures où mille considérations faisoient souhaiter à Guillaume qu'elle pût réussir. Le shérif partit avec la suite qui convenoit à sa profession. En entrant dans la province, il y fit publier qu'il étoit venu avec l'autorité des loix, pour prendre connoissance du désordre, & pour punir les coupables. Les troupes du roi ayant eu ordre de se retirer dans le même tems, on vit avec admiration le calme succéder tout d'un coup à toutes les agitations de la guerre. Chacun s'étant retiré dans son canton, le shérif fut reçu à Warwick avec autant de respect que de frayeur : il fit le procès aux coupables, qui se soumirent à son jugement sans la moindre résistance; & s'étant bien gardé, dans les vues qui l'amenoient, de marquer trop de faveur pour les anglois, il en condamna un grand nombre au dernier supplice. Les réflexions que le roi fit sur cet événement, contribuèrent peut-être autant que l'intérêt de son propre repos, à lui faire relâcher quelque chose de la rigueur de son gouvernement : il ne put refuser quelques sentimens d'estime à une nation sur qui l'autorité des loix & le nom de la justice avoient tant de pouvoir, & il se persuada plus que jamais qu'il ne devoit rien changer à la forme judiciaire qu'il y trouvoit établie. Ainsi en créant quelques nouvelles cours, dont j'ai

fait observer l'origine & la destination, il laissa subsister celles qui florissoient depuis long-tems, ou s'il y fit quelque changement, ils ne regardèrent que la forme des procédures. La division de l'Angleterre en sept royaumes, avoit fait naître beaucoup de variété dans les usages, suivant l'intérêt ou le caprice des petits souverains qui les avoient gouvernés. Il parut important à Guillaume que toutes les parties de son état fussent réglées par les mêmes maximes, & il n'épargna rien pour remplir là-dessus le projet qui n'avoit été qu'imparfaitement exécuté par saint Edouard.

Les réglemens qu'on lui attribue pour es mariages ont l'air si fabuleux, qu'ils méritent à peine d'être rapportés dans une histoire sérieuse. On prétend que pour attirer insensiblement à lui ou à ses normands tous les biens du royaume, il établit dans toutes les villes une espèce de notaires, qui étoient chargés de rendre compte à la cour de tout ce qui entroit dans les contrats à titre de donation, d'héritage, de dot, enfin des présens même, soit en bijoux ou en argent monnoyé, que les personnes mariées s'étoient fait mutuellement. Et ce qui ôte à ce fait tout air de vraisemblance, on ajoute que les mêmes notaires avoient ordre de veiller à l'usage qu'on faisoit de ces richesses dans les familles,

pour

pour en prévenir la dissipation. Le but d'une politique si singulière étoit, dit-on, de pouvoir s'assurer du profit qu'on avoit à se promettre dans chaque ville, lorsqu'il naîtroit quelqu'occasion d'en punir les habitans par la confiscation de leurs biens. C'étoit une espèce de supplément au *Dooms-Boock*, & les ennemis de Guillaume ont poussé la partialité jusqu'à prétendre qu'après avoir connu, par cette voie, tout ce qu'il y avoit de richesses en meubles & en argent dans plusieurs communautés, il leur avoit cherché exprès querelle pour s'en mettre en possession.

C'est encore une difficulté qui a donné de l'exercice aux critiques, de savoir si ce fut sous son règne que l'odieuse distinction de personnes libres & d'esclaves fut abolie en Angleterre. Ceux qui le pensent, en assignent même le tems. Ce fut, disent-ils, après la révolte des northumbres, dont le châtiment fut un exemple qui répandit enfin parmi les anglois l'esprit de soumission, & qui disposa Guillaume à diminuer quelque chose de la rigueur avec laquelle il les avoit traités. Mais pour faire comprendre la nature de ce changement, il faut observer qu'après les trois ordres de thanes, qui étoient composés de la haute & de la basse noblesse, il y avoit deux autres classes d'anglois, dont l'une étoit libre & l'autre proprement esclave.

La première comprenoit les marchands, les artiſans, & les habitans de la campagne, qu'on nommoit ceorles, & qui étoient les fermiers de la nobleſſe. Toutes ces eſpèces de ſujets étoient auſſi libres que les earldormans & les thanes; ils pouvoient même être élevés par le roi au rang des thanes de la troiſième claſſe, lorſqu'ils avoient augmenté leur bien juſqu'à poſſéder un certain nombre d'arpens de terre, à s'être bâti une maiſon avec une cour fermée, une cuiſine, une ſalle à manger, & une petite cloche pour appeler les domeſtiques; & d'anciennes loix ordonnoient que lorſqu'un marchand auroit paſſé trois fois la mer, il pourroit prendre le titre de thane, & joüir du privilége de cet ordre. Mais la dernière claſſe des ſujets étoit les eſclaves, qui ſe diviſoient en deux eſpèces. Les uns étoient de véritables eſclaves, qui, ne poſſédant rien en propre, ne travailloient que pour leurs maîtres, de qui ils recevoient les ſimples néceſſités de la vie pour ſalaire de leur travail. Les autres, qui étoient proprement des ſerviteurs, avoient de petites maiſons qu'ils tenoient de la libéralité de leurs ſeigneurs. Quelques hiſtoriens ont cru que c'étoient les deſcendans de ces anciens bretons qui s'étoient ſoumis à l'eſclavage pour ſauver leur vie, pendant les fureurs que les

premiers ſaxons exercèrent en Angleterre. D'autres ont prétendu que ces gens-là étoient deſcendus des eſclaves que les ſaxons avoient amenés dans l'île. Quoi qu'il en ſoit, ces eſclaves, un peu moins dépendans que les premiers, faiſoient valoir les terres de leurs maîtres, dont ils tiroient eux-mêmes quelque profit, ſans qu'il leur fût permis néanmoins de quitter le lieu de leur demeure pour aller s'établir dans un autre. On les diſtinguoit des autres par le nom de *villains*, c'eſt-à-dire de villageois ou habitans de la campagne. On trouve encore en divers endroits de l'Allemagne des payſans de cette ſorte, qui ſe trouvent obligés, par leur condition, à des travaux rigoureux, & qui ſont traités fort durement par leurs ſeigneurs. L'affranchiſſement d'un eſclave le faiſoit paſſer dans l'ordre des ceorles, & d'habiles gens ont déjà ſu prouver qu'en Angleterre les affranchis n'ont jamais fait un ordre particulier de ſujets, comme d'autres écrivains l'avoient prétendu. Si on leur donnoit un nom qui ſignifioit *affranchis*, ce n'étoit que pour les diſtinguer des perſonnes originairement libres, qui n'avoient ſur eux d'ailleurs aucun avantage particulier. Au reſte, les loix ne donnoient point aux maîtres pouvoir de vie & de mort ſur leurs eſclaves; elles défendoient même que les punitions

allaſſent jamais juſqu'à les eſtropier ou les mutiler : mais il n'y avoit que ces excès qui fuſſent exceptés dans les châtimens.

Comme on ne trouve plus d'exemple de cet extrême aſſujettiſſement dans aucune claſſe, depuis les changemens cauſés par la conquête, on demande ſi c'eſt à quelque diſpoſition expreſſe du conquérant, qu'il faut attribuer cette faveur, ou ſi ce fut ſeulement l'effet des coutumes normandes qui adoucirent inſenſiblement celles d'Angleterre, & qui firent ſupprimer, ſous les règnes ſuivans, des uſages & des noms odieux. Rapin tranche la difficulté par des raiſonnemens généraux, auxquels il confeſſe que la diſette de faits l'oblige de ſe réduire. « Il n'y eut point » de loi ni d'uſage, dit-il, qui ne ſouffrit ou » quelque changement ou quelqu'interruption » du tems de Guillaume le Conquérant, & de » quelques-uns de ſes ſucceſſeurs les plus im» médiats; mais l'hiſtoire ne jette point aſſez » de clarté ſur toutes ces altérations, pour nous » apprendre toujours ce qui doit être attribué » à la volonté ſpéciale du vainqueur, ou ſeu» lement à la force de l'exemple, ou même à » celle du trouble & du déſordre qui eſt inſé» parable de ces grandes révolutions. Quelle » eſpérance de voir plus clair ſur des circonſ» tances ſi détournées, lorſqu'on ne peut même

» tirer des historiens assez de lumières pour
» s'assurer, après la conquête, de l'état du
» Wittenagemot, c'est-à-dire de ce qu'il y avoit
» de plus fondamental en Angleterre, & de
» plus important pour tous les ordres de la
» nation. Il ne paroît pas douteux que le nom
» de parlement n'ait été apporté de Normandie;
» mais Guillaume continua-t-il les assemblées?
» & s'il diminua leurs droits & leurs privi-
» léges, comme on doit se le persuader dans
» toutes sortes de suppositions, leur laissa-t-il
» du moins la liberté de se former dans des tems
» réglés, & permit-il à ceux qui les compo-
» soient, de prendre le nom de députés repré-
» sentans de la nation? A peine trouve-t-on
» sous les règnes suivans quelques traces par
» lesquelles on puisse juger que si elles avoient
» été abolies, elles ne furent pas trop long-
» tems à se rétablir. Ce ne fut que sous Jean
» sans terre & sous Henri III qu'elles devinrent
» fréquentes; & ce n'est pas sans fondement que
» plusieurs historiens prétendent que, sous le
» dernier seulement de ces deux règnes, les
» communes furent invitées, pour la première
» fois depuis la conquête, à envoyer des députés
» au parlement ».

Dans un autre endroit, Rapin, paroissant oublier cette réflexion, avance hardiment:

» qu'en Angleterre il n'y a rien de changé, » & qu'on y a toujours vu jusqu'aujourd'hui » le même gouvernement qui y fut établi dès » la fondation de la monarchie, & le même à » peu-près que les saxons avoient dans la Germanie, avant qu'ils passassent dans la Grande-» Bretagne. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il a » souffert quelque altération sous Guillaume le » Conquérant; mais il a repris ensuite sa première » forme ». Qui ne désespéreroit point de découvrir la vérité dans une histoire si obscure, lorsque ceux qui ont entrepris de l'éclaircir semblent eux-mêmes en augmenter l'obscurité par leurs contradictions.

Mais laissons aux critiques le soin de démêler quantité d'autres points qui ne paroissent pas moins équivoques, & qui appartiennent moins à l'histoire particulière de Guillaume, qu'à celle d'Angleterre; il suffit pour mon dessein d'avoir recueilli tous les faits qui peuvent servir à la connoissance de son caractère, & justifier les qualités héroïques que je n'ai pas fait difficulté de lui donner dans le cours de cet ouvrage. Sa modestie lui fit refuser le titre de *Grand*, qu'il n'avoit pas moins mérité qu'Alfred & que Canut; & peut-être ne fût-ce que le respect qu'on eut pour ses volontés qui empêcha les historiens normands de le lui donner après sa

mort. Il s'en défendit non-seulement par les mêmes raisons qui l'avoient fait refuser à Canut, mais par l'exemple même de ce prince, & par un trait de son histoire que plusieurs écrivains ont rapporté. Un jour que Canut se promenoit sur le bord de la mer, quelques courtisans qui l'accompagnoient lui proposèrent d'accepter le surnom de grand, & l'élevant jusqu'au ciel par leurs éloges, ils ne craignirent point de pousser la flatterie jusqu'à le comparer à dieu-même. Dans l'indignation qu'il eut de cet excès, il voulut leur faire sentir leur extravagance & leur impiété. S'étant fait apporter un siége, il se plaça sur le sable dans un endroit où la marée qui montoit ne pouvoit manquer de le couvrir bientôt, & se tournant vers la mer, il lui adressa ce discours. « O mer, tu dépens de moi, & » cette terre m'appartient. Je te commande de » n'avancer pas plus loin du côté où je suis, » & de ne pas mouiller les pieds de ton maî- » tre ». Après avoir prononcé cet ordre, il demeura quelque tems en silence au même lieu, comme s'il eut attendu que la mer lui marquât son obéissance. Mais ayant fait remarquer enfin à ses flatteurs qu'elle continuoit de s'avancer jusqu'à le mettre dans la nécessité de se retirer fort promptement pour éviter les flots, il en prit occasion de leur représenter que les titres

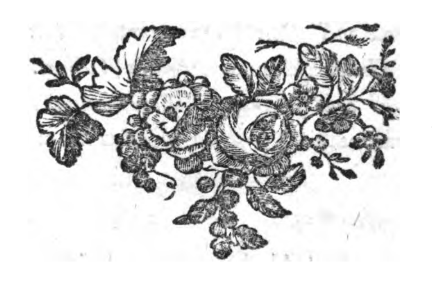
de grand, de seigneur & de maître, n'appartiennent qu'à celui à qui la terre & la mer obéissent. On assure même que depuis ce jour il ne voulut plus porter la couronne, & qu'il la fit placer à Westminster sur la tête d'un christ attaché à la croix. Canut le grand n'avoit été ni moins ambitieux, ni moins sanguinaire que Guillaume; mais par une ressemblance assez étrange dans leur caractère, il étoit devenu comme lui, vers ses dernières années, juste, indulgent, sensible à la compassion, & véritablement religieux. On ne l'auroit pas reconnu, dit un de ses historiens, pour ce même prince qui avoit fait répandre tant de sang, & qui avoit foulé aux pieds la justice & la religion, pour acquérir des royaumes auxquels il n'avoit aucun droit. Ses peuples, oubliant le commencement de son règne en faveur de la fin, joignirent, après sa mort, celui de saint à celui de grand, & si l'on en croit un historien normand, il n'y eut que l'incendie de Mante & les autres emportemens de Guillaume, dans la dernière guerre de France, qui lui aient fait refuser ces deux titres.

En finissant cet ouvrage, il me tombe entre les mains deux catalogues extrêmement intéressans

pour l'Angleterre & la Normandie, qui contiennent les noms de tous les ſeigneurs qui accompagnèrent le roi Guillaume dans ſa conquête, & dont la plupart fixèrent, avec ce prince, leur établiſſement en Angleterre. La première de ces deux pièces fut tirée peu d'années avant la réformation de l'abbaye de Battel, où elle ſe conſervoit depuis un tems immémorial, collée ſur un tableau qui paroiſſoit auſſi ancien que cette abbaye, & qui ſervoit comme elle de monument à la fameuſe bataille qui ouvrit l'entrée de l'Angleterre & le chemin du trône à Guillaume. Il ſera viſible à ceux qui ſavent la langue angloiſe que les noms ſont un peu défigurés par la différence que la prononciation pouvoit faire mettre aux anglois dans l'ortographe des noms étrangers; mais il m'a paru facile d'y ſuppléer par quelques légères reſtitutions, que je n'ai même haſardées que ſur l'autorité des anciennes chroniques normandes, où j'ai cru reconnoître les mêmes noms écrits avec plus d'exactitude. La ſeconde pièce vient auſſi d'Angleterre, ſans qu'on en connoiſſe clairement l'origine. Duchesne, qui s'étoit auſſi procuré ces deux monumens, les a donnés ſi pleins de fautes, ſoit par la négligence des copiſtes, ou par la ſienne, qu'on n'en a pu tirer

beaucoup d'utilité pour le principal but auquel ils doivent servir, qui est d'y faire reconnoître leurs noms aux descendans des mêmes familles. Il y a joint quelques autres catalogues de seigneurs normands qui étoient déja établis en Angleterre, mais que je n'ai pas pris le même soin de vérifier, parce qu'ils n'ont point de rapport à cette histoire. Rapin avoue en plusieurs endroits que tous les efforts qu'il a faits pour s'assurer de la vérité des noms, jusqu'au tems où la langue angloise est devenue la même dans la plupart des provinces, c'est-à-dire depuis le règne du conquérant, lui ont toujours fort mal réussi; & la raison qu'il en apporte, est que chaque historien les écrivant suivant le génie & la prononciation de la langue qui étoit en usage dans sa province, il n'y a jamais de secours à tirer du témoignage de l'un pour vérifier celui de l'autre. A la vérité, le normand s'étoit introduit en Angleterre dès le règne d'Edouard le confesseur, à l'occasion sans doute de la mère de ce prince, qui étoit une princesse de Normandie. Mais le saxon étoit encore le langage commun de la cour; on le parloit aussi dans toutes les provinces qui sont au midi de la Tamise; mais c'étoit l'ancien breton qui étoit encore en usage dans toutes les provinces du Nord. Les

danois y avoient aussi laissé des traces de leur langue. Enfin Guillaume ayant entrepris d'établir celle de Normandie sur la ruine de toutes les autres, ou conçoit que les premiers tems de cette nouvelle introduction forment un étrange cahos, & qu'il dût s'écouler un grand nombre d'années avant qu'on puisse supposer rien d'uniforme dans la prononciation & dans l'ortographe.



CATALOGUE
DE L'ABBAYE
DE BATTEL.

A la tête est cette inscription en caractères saxons.

Dicitur à bello bellum locus hic, quia bello
Angligenæ victi sunt hic in morte relicti:
Martyris in christi festo cecidere Calixti.
Sexagenus erat sextus millesimus annus
Cum pereunt angli, stella monstrante cometa.

A.

AUMERLE,
Audeley,
Angilliam,
Argenton,
Arundel,
Avenant,
Abel,
Awgers,
Angenon,
Archer,
Arperville,
Amonerville,
Arcy,
Akeny,
Albeny,
Aspremont.

B.

Bertram,
Buttecour,
Bræhus,
Byseg,
Bardof,
Basset,
Bohun,
Baylife,
Boudeville,
Barbason,
Beer,
Bures,
Bonelaine,
Barbayon,
Berners,

Brebœuf,
Brand,
Bonneville,
Bourg,
Buchy,
Blondel,
Breton,
Belaſſiſe,
Bouſet,
Bayons,
Bulmere,
Brown,
Beze,
Boulers,
Baneſtre,
Belomy,
Belnape,
Beauchamp,
Bandy,
Broyleby,
Burnel,
Belot,
Beaufort,
Beaudouin,
Burdon,
Berteviley,
Barte,
Buſſeville,
Blunt,
Beaupere,
Bret,
Barret,
Barnevel,
Barry,
Bodyt,
Berteville,
Bertine,
Beleu,
Buſchell,
Belevers,
Buffard,
Boteler,
Borville,
Braſſard,
Belhelme,
Branche,
Boleſut,
Blondel,
Burdet,
Bigot,
Beaupont,
Bools,
Belfront,
Barchamps,

C.

Camos,
Chanville,
Chauvent,
Chancy,
Coudray,
Colville,
Chamberlaine,
Chambernon,
Cribet,
Corbine,
Corbet,
Coniers,
Chandos,
Coucy,
Chavorte,
Claremaus,
Clarel,
Camnine,
Chanduit,
Clarvais,
Chantileu,
Collet,
Craſſi,
Courtenay,
Coneſtable,
Chancer,
Cholmelay,
Corleville,
Champeney,
Careu,
Chaulnes,
Clatvaile,
Champaigne,
Carbonel,
Charles,
Chareberge,
Chaumont,
Cheſne,
Curſen,

Conel,
Cheytert,
Cheynes,
Caterny,
Cherecour,
Chaunville,
Clereney,
Curly,
Cliford,

D.

Deauville,
Dercy,
Dine,
Despenser,
Daniel,
Denys,
Druel,
Devaux,
Davers,
Doningsels,
Darel,
De la Bare,
De la Pole,
De la Linde,
De la Hille,
De la Ouate,
De la Vache,
Dakeny,
Dandré,
De Suye,
Dabernon,
Damry,
Daueres,
De la Vere,
De Liele,
De la Varde,
De la Planche,
Danray,
De Hense,
Disart,
Durand,
Divry.

E.

Estrange,
Estouteville,
Escriols,
Eugayne,
Esturney,
Evers.

F.

Folville,
Fitzwater,
Fitzmarmaduc,
Fibert,
Fitz-Robert,
Fitz-Roger,
Fanecour,
Fitz-Philippe,
Fitz-Villiam,
Fitz-Aleyne,
Fitz-Raulfe,
Fitz-Browne,
Foke,
Freville,
Falcombrige,
Frissel,
Filiol,
Fitz Thomas,
Fitz-Morice,
Fitz-Hughes,
Fitz-Warin,
Fauneuille,
Formay,
Formiband,
Frison,
Finer,
Fitz-Vrey,
Furnival,
Fitz-Herbert,
Fitz-Joan.

G.

Gargrave,
Granſon,
Gracy,
Glanville,
Gouer,
Gaſcoyne,
Gray,
Golsfer,
Graons,
Gurly,
Go rdon,
Gamaches,
Gaunt.

H.

Hanſard,
Haſtings,
Hanlay,
Huſie,
Herne,
Hamelyn,
Hareuel,
Hardel,
Hecket,
Hamond.
Harecord.

J.

Jarden,
Jay,
Janville,
Jaſparville,
Jaſſin.

K.

Karte,
Karton,
Kyriel.

L.

Leſtrange,
Levorly,
Latomere,
Loveday,
Lagenton,
Level,
Leſcrope,
Le Mare,
Litterile,
Lucy,
Liſley,
Longſpes,
Longchamp,
Laſtels,
Lindſey,
Lotterel,
Longval,
Levavuſe,
Loy,
Lave,
Le Deſpenſier.

M.

Marmillon,
Moribray,
Morville,
Manley,
Malebranche,
Malemaine,
Mufchampe,
Mufgrave,
Mefny Levillers,
Mortmaine,
Mufe,
Marteine,
Montreocher,
Maleville,
Montney,
Malherbe,
Mufgros,
Mufard,
Malitravers,
Merke,
Murres,
Montagu,
Montalent,
Mandure,
Manle,
Malory,
Merny,
Muffet,
Menpincoy,
Maynard,
Morel,
Morley,
Montmartin,
Myners,
Manley,
Main Waring,
Mantel,
Mayel,
Marton.

N.

Neville,
Neumarché,
Norton,
Norbet,
Norece,
Neubourg,
Neele,
Normanville.

O.

Orenel,
Olibef,
Olifant,
Oyfel,
Olifort,
Oryol.

P.

Pigot,
Peey,
Penecont,
Pershale,
Power,
Paynel,
Peche,
Peverel,
Perot,

Picard,

Picard, Pudsey, Pimeray, Ponsey, Pont-Chardon,
Pynchard, Placy, Patine, Pampilion,
Poterel, Pekency, Pervinke, Penicord.

Q.

Quincy, Quintine.

R.

Rose, Ridle, Rynel,
Rons, Russel, Rond,
Richmond, Rocheford, Reymond.

S.

Senche, Saint Quintine, Saint Omer, Saint Amand, Saint Leger, Soverville,
Sanford, Somery, Saint Georges, Saint Lés, Savine, Saint Clo,
Saint Albine, Sainte Barbe, Sandeville, Saint More, Saint Scudemor.

T.

Tous, Toget, Talybois, Tuchet, Truflot, Trusbut, Traynel,
Taket, Talbot, Tanny, Tibtote, Trussel, Turbeville,
Turville, Torel, Tavers, Tirel, Totels, Tavernier.

T t

V.

Valence,
Vacord,
Vavasseur,
Vender,
Verdier,
Verdon,
Aubric de Vere,
Vernon,
Verlond,
Verlay,
Vernois,
Verny,
Vilan,
Umfranville,
Unket,
Urnal,
Wake,
Wad Leger;
Warde,
Wardebus,
Warins,
Wate,
Wateline,
Wateville,
Woly,
Wivell.

CATALOGUE

Tiré d'un manuscrit de JEAN BROMPTON, *abbé de Jorval, qui vivoit en* M. C. XCIX.

MANDEVILLE & Dandeville,
Omfraville & Domfreville,
Bolleville & Baskerville,
Eville & Cleville,
Warbeville & Cauville,
Boteville & Stoteville,
Deverous & Canville,
Mooun & Bohun,
Vipon & Vinon,
Baylon & Bayloun,
Maris & Marmion,
Agulis & Agulons,
Chamberlain & Chamberson,
Ver & Vernon,
Verdeis & Verdon,
Criel & Cardon,
Danvers & Danvernon,
Hasting & Camois,
Bardof, Botes & Boys,

Waren & Wardeboys,
Rodes & Denveroys,
Auris & Argenton,
Botetour & Bottevillain,
Malebouche & Malemain,
Hauteville & Hautein,
Danney & de Veyn,
Malins & Malvesine,
Morton & Mortemer,
Brayuz & Colomber,
Saint Denys & Saint Clere,
Saint Aubin & S. Omer,
Saint Philibert, Fyens & Gomer,
Turbeville & Turbemer,
Georges & Spencer,
Brus & Botteler,
Crenavel & S. Quintin,
Deveroug & S. Martin,
Saint Mor & S. Leger,
Saint Vigor & Saint Per,
Avenel & Paynel,
Payver & Perdel,
Rivers & Rivel,
Beauchamp & Beavapel,
Lou & Lovel,
Ros & Druel,
Montabons & Montforel,
Trussebot & Trassel,
Burgas & Burnel,
Bray & Botterel,
Biset & Basset,
Maleville & Maller,
Boneville & Bouet,
Nerville & Narbet,
Coinel & Corbet,
Montain & Montfichet,
Geneville & Giffard,
Say & Seward,
Cari & Chaward,
Periton & Pipard,
Harecour & Hansard,
Musgrave & Musard,
Marc & Mautravers,
Fernz & Ferrers,
Barneville & Berners,
Cheyne & Chalers,
Danudon & Dangers,
Vesey, Gray & Grangers,
Bertrand & Bigod,
Trayly & Traygod,
Penbert & Pigot,
Freyn & Folliot,
Dapison & Talbot,
Sauraverd & Sanford,
Vagu & Vautort,
Montagu & Montfort,
Forneus & Fornevous,
Valens, Yle & Vans,
Clarel & Clavans,
Aubeville & St. Amour,
Agos & Dragous,
Malherbe & Maudut,
Breves & Chaudut.
FitzOures & Fitz deLou

Cantenor & Cantelou,
Braysuf & Hulbius,
Bolebex & Molyus,
Moleton & Besil,
Rochefort & Dolevil,
Watervil & Davil,
Nevers & Nevil,
Heynoys, Burs, Burdeton,
Ylebond, Hyldebrond & Helion,
Loges & Saint Lou,
Moubank & S. Maclou,
Waze & Wakeville,
Coudray & Kneville,
Scaliers & Claremont,
Beaumis & Beaumont,
Mons & Monchamp,
Novers & Nonchamp,
Percy, Cruce & Lacy,
Quincy & Tracy,
Stoker & Somery,
Saint Jan & S Jay,
Greyly & S. Valery,
Pinkeny & Pavely,
Monthant & Montchansy,
Loncin & Loucy,
Artos & Arcy,
Grevil & Courcy,
Arras & Crecy,
Merle & Monbray,
Gournay & Courtenay,
Harstlaing & Turnay,
Husce & Husay,
Pontchardon & Pomeray,
Longueville & Longuespée,
Payns & Pontelarge,
Strange & Sauvage.

L'abbé Brompton a voulu donner un air de rimes à son recueil, & cette affectation poétique lui a fait sans doute altérer plusieurs noms. Mais comme ils se trouvent presque tous dans le premier des deux catalogues, l'un peut servir à rectifier l'autre. Il me reste une pièce qui ne sauroit manquer de plaire aussi à ceux qui ont du goût pour cette sorte d'antiquités. Je la donne telle que je l'ai reçue ; elle contient les noms des principaux seigneurs normands

établis en Angleterre, qui vivoient encore la dernière année du règne de Guillaume le Conquérant.

Magnates superstites anno xx, regni Willelmi conquestoris, & quibus in comitatibus terras tenuerunt.

Comes Eustachius. Kent. Surrey. Havishire, Sommerset, Herford. Oxon. Cant. Hunt. Bedf. Essex. Norf. Suff.

Comes Moridoniensis. Sussex. Surrey. Bork. Wiltz. Dorset, Sommerset. Devon. Cornubia. Mid Hereford. Buck. Oxon. Gloc. Cant. Northamp. Nort. Ebor. Norf.

Comes de Ow. Sussex. Hunt.

Comes Rogerus. Sussex. Surrey. Hampshire. Wilt. Mid. Hertfort. Glo. Wigon. Cant. Warwick. Staf. Salop.

Comes Alanus. Hamshire. Dorset. Hertfort. Cant. Northamp. Derb. Nort. Ebor. Lincoln. Essex. Norf. Suf.

Comes Hugo. Hamshire. Berk. Dorset. Sommerset, Devon. Buck. Oxon. Gloc. Hunt. Northamp. Warwick. Salop. Cest. Derb. Nort. Rotland. Ebor. Lincoln. Norf. Suf.

Comes Ebroicensis. Berk.

Comes Albericus. Wilt. Northamp. Hamp. Lecestr. Warwick. Oxon.

Comes de Mellend. Northamp. Lecestr. Warwick.

Comes yvo Taillebois. Lincoln.

Willelmus filius Osborni, comes Herefordiæ, mortuus antea.

Odo, comes Albemarlæ, mortuus antea.

Radulphus, comes Estangliæ, mortuus antea.

Siwardus comes, mortuus antea.

Hugo de Montfort, Kent.

Ricardus filius Gilesberti comitis, Kent. Surr. Wilt. Devon. Mid.

Hamo Vicecomes Kantiæ, Kent. Surr.

Willelmus de Varenne, Suffex. Ham.

Willelmus de Bulliosa. Suff. Surr. Ham. Berk. Wilt. Dorset.

Willelmus filius Ansculfi. Surr. Berk. Mid.

Walterus filius Otheri, Surr. Ham. Berk. Mid.

Walterus de Doupy, Surr. Sommerf. Devon.

Gilbertus filius Ricerii de l'aigle, Surr.

Gothfredus de Manneville. Surr. Berk. Mid. Hertf.

Gothfridus Orlatele, Surr.

Robertus Mullet, Surr.

Humfridus Camerarius, Surr. Hamt. Berk. Wilt. Dorset. Sommerf.

Hadulfus de Felgutes, Surr.

Alverdus de Merlaber, Surr. Hamt. Wilt. Sommerſ.
Hugo de Port. Hampt. Berk.
Hubertus de Port. Hamp.
Willelmus de Perry.

FIN.

